robert a. heinlein

en terre étrangère

roman

robert laffont

ROBERT A. HEINLEIN

EN TERRE ÉTRANGÈRE

Roman

traduit de l'américain par Frank Straschitz





ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Titre original :

STRANGER IN A STRANGE LAND

PREMIÈRE PARTIE

SON ORIGINE IMPURE

1

Il était une fois un Martien du nom de Valentin Michaël Smith.

Les membres de la première expédition humaine vers Mars furent choisis selon la théorie que le plus grand danger pour l'homme, c'est l'homme lui-même. En ce temps-là, huit années après l'établissement de la première colonie sur Luna, les voyages interplanétaires humains dépendaient encore de trajectoires orbitales – deux cent cinquante-huit jours terrestres de Terra à Mars et autant pour le retour, sans compter quatre cent cinquante-cinq jours d'attente sur Mars pour que les planètes se retrouvent dans une position réciproque favorable à la trajectoire du retour.

L'*Envoy* ne pouvait faire le voyage qu'en se réapprovisionnant à une station spatiale. De Mars, il pourrait revenir… s'il ne s'écrasait pas à l'arrivée, si l'on trouvait de l'eau pour remplir ses réservoirs, si mille autres choses se passaient comme prévu.

Il était souhaitable que ces huit hommes, qui allaient vivre entassés pendant près de trois années, s'entendent mieux que les hommes ne le font généralement. On rejeta l'hypothèse d'un équipage uniquement masculin, jugé malsain et instable. L'idéal aurait été quatre couples mariés, si l'on pouvait trouver réunies sous une telle combinaison toutes les spécialités nécessaires.

L'Université d'Édimbourg, adjudicataire principal, chargea l'Institut d'Études Sociales de la sélection. Après avoir éliminé les candidats ne satisfaisant pas aux conditions d'âge, de santé, d'état mental, de formation ou de tempérament, il leur en resta neuf mille. Les spécialités nécessaires étaient : astrogateur, médecin, cuisinier, mécanicien, commandant de bord, sémanticien, ingénieur chimiste, ingénieur électronicien, physicien, géologue, biochimiste, ingénieur atomiste, photographe, hydroponicien, ingénieur spécialiste en fusées. Il y avait des centaines de combinaisons de huit volontaires réunissant

ces connaissances – dont trois composées de couples mariés. Mais dans les trois cas, les psycho-dynamiciens chargés d'évaluer les facteurs de compatibilité levèrent les bras d'horreur. L'adjudicataire principal proposa de retenir des critères moins sévères ; l'Institut menaça de rendre le dollar symbolique qui lui avait été versé.

Les machines continuèrent à traiter les données, sans cesse modifiées par des décès, des désistements, ou de nouvelles candidatures. Le capitaine Michaël Brant, M.S., commandant réserviste de l'armée de l'air, pilote et vétéran, à trente ans, de la navette lunaire, avait ses entrées à l'Institut et fit rechercher à titre personnel des noms de femmes seules qui pourraient (avec lui) compléter l'équipage. Puis il fit déterminer par les machines s'il en sortait une combinaison acceptable. Le résultat fut qu'il prit le premier jet pour l'Australie et demanda sa main au docteur Winifred Coburn, une jeune fille de neuf ans son aînée.

Des lumières clignotèrent, des cartes perforées furent éjectées ; un équipage fut trouvé :

Capitaine Michaël Brant, commandant-pilote, astrogateur, second cuisinier, second photographe, ingénieur en fusées.

Dr Winifred Coburn-Brant, quarante et un ans, sémanticicienne, infirmière, historienne, officier-magasinier.

Mr Francis X. Seeney, vingt-huit ans, premier officier, second pilote, astrogateur, astrophysicien, photographe.

Dr Olga Kovalic-Seeney, vingt-neuf ans, cuisinière, biochimiste, hydroponicienne.

Dr Ward Smith, quarante-cinq ans, médecin, physicien, biologiste.

Dr Mary-Jane Lyle-Smith, vingt-six ans, ingénieur atomiste, technicienne en électricité et électronique.

Mr Sergei Rimsky, trente-cinq ans, ingénieur électronicien, ingénieur chimiste, mécanicien et cryologue.

Mme Eleanora Alvarez-Rimsky, trente-deux ans, géologue et sélénologue, hydroponicienne.

L'équipage réunissait toutes les spécialités exigées, dont certaines avaient d'ailleurs été acquises *in extremis.* Chose plus importante, leurs personnalités étaient compatibles.

L'*Envoy* partit. Durant les premières semaines, ses rapports purent être captés en direct, puis ils durent être relayés par des satellites-radio. L'équipage était en bonne santé et avait bon moral. Au bout d'une semaine, il put supporter l'apesanteur sans médicaments. Le pire mal que le docteur Smith eut à combattre fut une teigne tonsurante. Si le capitaine Brant avait des problèmes de discipline, il n'y fit pas allusion.

L'*Envoy* se mit en orbite d'attente à l'intérieur de l'orbite de Phobos et passa deux semaines à effectuer un relevé photographique. Puis, le

capitaine Brant envoya un message : « Nous nous poserons demain à 1 200 GST au sud du Lacus Soli. »

Ce fut le dernier que l'on capta.

2

Un quart de siècle terrestre passa avant que les hommes ne rendent de nouveau visite à Mars. Six années après que l'*Envoy* eut cessé d'émettre, l'engin inhabité *Zombie,* parrainé par la Société astronautique internationale, avait ramené des photographies révélant un paysage plutôt rébarbatif selon les critères humains. Ses instruments confirmèrent que l'atmosphère était ténue et peu propice à la vie humaine.

Mais les photographies du *Zombie* montrèrent aussi que les « canaux » étaient des ouvrages d'art ; d'autres détails purent être interprétés comme des ruines de villes. On allait mettre sur pied une nouvelle expédition humaine lorsque la Troisième Guerre mondiale éclata.

Ce délai permit de monter une expédition plus importante que celle de l'*Envoy*. Le navire fédéral *Champion,* avec un équipage de dix-huit spationautes et un groupe de vingt-trois pionniers, tous des hommes, fit la traversée en dix-neuf jours grâce aux propulseurs de Lyle. Le *Champion* se posa au sud du Lacus Soli, car le capitaine van Tromp avait l'intention d'aller à la recherche de l'*Envoy*. La seconde expédition émettait quotidiennement. Trois messages retinrent particulièrement l'attention. Le premier était :

« Fusée *Envoy* repérée. Pas de survivants. »

Le second était : « Mars est habité. »

Et le troisième : « Rectification à dépêche 23-105 : Avons retrouvé un survivant de l'*Envoy*. »

3

Le capitaine Willem van Tromp était un homme de cœur. Après avoir envoyé le message suivant : « Mon passager ne doit pas être soumis à une réception publique ; je demande : une navette à faible pesanteur, un brancard, une ambulance, et des gardes armés », il chargea le médecin du bord de veiller à ce que Valentin Michaël Smith fût installé dans une chambre particulière du Centre médico-chirurgical Bethesda, transféré dans un lit hydraulique, et protégé de tout contact extérieur.

Van Tromp se rendit à une session extraordinaire du Haut Conseil de la Fédération. Tandis que l'on montait Smith dans le lit hydraulique, le ministre des Affaires scientifiques disait avec humeur : « Soit, capitaine, j'admets qu'en tant que commandant de ce qui était néanmoins une expédition scientifique, vous ayez eu le droit de prendre des dispositions pour protéger la santé d'une personne confiée à votre charge – mais je ne vois pas ce qui vous autorise à intervenir dans le fonctionnement de mon ministère. Après tout, Smith est une mine d'informations scientifiques !

— Je ne l'ai jamais nié.

— Mais alors pourquoi…» Le ministre des Affaires scientifiques se tourna vers son collègue de la Paix et de la Sécurité. « David ? Donnerez-vous des instructions à vos gens ? Nous ne pouvons quand même pas laisser le professeur Tiergarten et le docteur Okajima faire antichambre, pour ne mentionner que ces deux-là. »

Le ministre de la Paix regarda le capitaine van Tromp ; celui-ci secoua la tête.

« Pourquoi ? répéta le ministre de la Science. Vous admettez vous-même qu'il n'est pas malade.

— Laissez-le parler, Pierre, dit le ministre de la Paix. Alors, capitaine ?

— Smith n'est pas malade, Monsieur le ministre, mais il n'est pas en bonne santé. C'est la première fois qu'il se trouve dans un champ de 1 G ; il pèse deux fois et demi ce qu'il pesait là-bas et ses muscles n'y suffisent pas. Il n'a pas l'habitude de notre pression atmosphérique – il n'a l'habitude de *rien,* et c'en est trop pour lui. Que diable, messieurs, je suis mort de fatigue – et pourtant, je suis né ici, moi ! »

Le ministre de la Science prit un air méprisant. « Soyez assuré, mon cher capitaine, que nous avions prévu que l'accélération le fatiguerait, si c'est cela qui vous tracasse. Je sais ce que c'est. À mon avis, cet homme devrait…»

Le capitaine van Tromp décida qu'il était temps de se mettre en

colère. Sa propre fatigue serait une excuse suffisante – il se sentait comme s'il venait d'atterrir sur Jupiter. « *Pah !* Cet « homme », cet « homme ». Ne comprenez-vous donc pas qu'il n'est pas…

— Hein ?

— Smith – n'est – pas – un – *homme.*

— Hein ? Expliquez-vous mieux que ça, capitaine.

— Smith est une créature intelligente, avec une hérédité humaine, mais il est plus Martien qu'humain. Nous sommes les premiers hommes qu'il ait vus. Il pense comme un Martien, a des émotions de Martien. Il a été élevé par une race qui n'a *rien* en commun avec nous… même pas le *sexe.* Malgré son hérédité humaine, le milieu dans lequel il a vécu a fait de lui un Martien. Si vous tenez absolument à le rendre fou et à détruire cette « mine d'informations », faites venir vos professeurs. Ne lui donnez pas une chance de s'accoutumer à cette planète de dingues. Moi, je m'en lave les mains. J'ai fait mon devoir ! »

Le silence fut rompu par le secrétaire général Douglas.

« Et vous avez bien fait, capitaine. Si cet homme, ou cet homme-Martien, a besoin de quelques jours pour s'adapter, je suis certain que la science pourra attendre. Alors, doucement, Pete. Le capitaine est fatigué.

— Mais il y a une chose qui ne peut pas attendre, dit le ministre de l'Information.

— Oui Jock ?

— Si nous ne montrons pas bientôt l'Homme de Mars à la stéréo, il va y avoir des émeutes, monsieur le secrétaire.

— Hmmm… Vous exagérez, Jock. Il faudra parler de Mars aux informations, bien sûr. Je vais décorer le capitaine et l'équipage – demain, je pense. Et le capitaine van Tromp pourra raconter ses expériences – après une nuit de repos, cela va de soi.

Le ministre secoua la tête.

— Cela ne suffit pas, Jock ?

— Le public s'attendait à ce qu'ils ramènent un Martien en chair et en os. À défaut, nous avons besoin de Smith – et vite.

— Des Martiens en chair et en os ? » Le secrétaire se tourna vers le capitaine van Tromp. « Vous avez des films montrant des Martiens ?

— Des kilomètres.

— Et voilà, Jock ! Quand l'actualité se fait rare, il faut se rabattre sur des films. Et maintenant, capitaine, à propos de l'extraterritorialité : vous m'avez bien dit que les Martiens ne s'y opposaient pas ?

— Euh, non, pas exactement… mais ils ne sont pas non plus pour.

— Je ne vous suis pas. »

Le capitaine van Tromp se caressa le menton. « Parler avec un

Martien, c'est comme discuter avec un écho, monsieur le secrétaire. Il ne vous contredit jamais, mais on n'obtient pas de résultats.

— Vous auriez dû amener… comment s'appelle-t-il ? Votre sémanticien. Il attend peut-être dehors ?

— Mahmoud, monsieur le secrétaire. Le docteur Mahmoud est malade. Une petite dépression nerveuse », répondit van Tromp tout en songeant qu'il s'agissait plutôt de l'équivalent moral d'une bonne cuite.

— L'ivresse de l'espace ?

— Peut-être un peu, oui ». Ces damnés rampants !

— Amenez-le dès qu'il se sentira mieux dans sa peau. Et la présence de ce jeune Smith serait également appréciée.

— Je tâcherai », dit van Tromp dubitativement.

Le jeune Smith en question avait fort à faire pour se maintenir en vie. Son corps, insupportablement compressé par l'étrange déformation de l'espace dans ce lieu invraisemblable, était heureusement soulagé par la douceur du nid dans lequel on l'avait mis. Cessant de faire effort pour se soutenir, il tourna l'attention de son troisième niveau vers sa respiration et son rythme cardiaque.

Il vit qu'il était sur le point de se consumer. Ses poumons travaillaient aussi dur que chez lui, et son cœur galopait pour distribuer l'influx, luttant contre la compression de l'espace – il étouffait dans cette atmosphère vénéneuse, dangereusement riche et chaude. Il prit des mesures.

Lorsque les battements de son cœur furent ramenés à vingt par minute, et que sa respiration fut devenue presque imperceptible, il continua à les surveiller pour ne pas se désincarner lorsque son attention serait ailleurs. Dès qu'il s'en fut assuré, il mit de garde une partie de son second niveau et se retira. Il était nécessaire d'examiner la configuration de ces innombrables événements nouveaux, de les accorder avec lui-même, puis de les chérir et de les louer – de crainte qu'ils ne l'avalassent.

Par où commencer ? Par son départ, avec ces deux petits qui se nichaient maintenant en lui ? Ou par son arrivée dans cet espace comprimé ? Les lumières et les sons de cette arrivée assaillirent soudain son esprit, l'ébranlant douloureusement. Non, il n'était pas prêt à embrasser cette configuration – vite, en arrière, avant sa première vision de ces autres qui étaient maintenant les siens ! Avant même sa guérison, survenue après qu'il eut pour la première fois gnoqué qu'il était différent de ses petits frères… toujours plus loin, jusqu'au nid lui-même.

Sa pensée ne s'exprimait pas en symboles terrestres. Récemment, il avait appris un anglais sommaire, à peine ce dont un commerçant indien se sert pour converser avec un Turc. Smith utilisait l'anglais

comme un langage codé, fruit d'une laborieuse traduction. Ses pensées, abstractions créées par une culture inconcevablement étrangère, s'éloignèrent de tout critère humain, jusqu'à devenir intraduisibles.

Dans la pièce voisine, le docteur Thaddeus jouait aux cartes avec Tom Meechum, infirmier personnel de Smith, mais il gardait un œil sur les instruments de contrôle. Lorsqu'un clignotant passa de quatre-vingt-douze pulsations minute à moins de vingt, il se précipita dans la chambre de Smith, suivi de près par Meechum.

Le patient flottait sur la membrane élastique du lit hydraulique. Il semblait mort. « Allez chercher le docteur Nelson ! cria Thaddeus.

— J'y vais », dit Meechum, puis il ajouta : « Et l'équipement antichoc ?

— *Allez chercher Nelson !* »

L'infirmier parti, l'interne examina le patient, mais ne le toucha pas. Le vieux docteur arriva, du pas laborieux d'un homme qui est resté longtemps dans l'espace et ne s'est pas réadapté à la gravité terrestre. « Qu'y a-t-il, docteur ?

— La respiration, le pouls et la température du patient ont brusquement diminué il y a environ deux minutes.

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien, monsieur le docteur. Vos instructions…

— Parfait. » Nelson examina sommairement Smith, puis étudia les instruments placés au pied du lit, jumeaux de ceux de la salle de contrôle. « Prévenez-moi s'il y a du changement. » Il s'apprêta à sortir.

— Mais, docteur…, dit Thaddeus avec surprise.

— Oui ? fit Nelson. Quel est votre diagnostic ?

— C'est votre patient, monsieur le docteur. Je ne voudrais pas me prononcer…

— Je vous ai demandé votre diagnostic.

— Soit. Choc… pas typique sans doute, mais choc néanmoins, menant à une issue fatale.

— Diagnostic raisonnable, approuva Nelson, mais nous ne sommes pas en présence d'un cas raisonnable. Je l'ai déjà vu dix fois dans cet état. Regardez…» Il leva un des bras du patient, puis le lâcha. Le bras resta levé.

— Catalepsie ? demanda Thaddeus.

— Si cela vous plaît de le nommer ainsi. Que personne ne le dérange. Appelez-moi dès qu'il y aura du changement. » Il remit le bras en place.

Nelson parti, Thaddeus regarda le patient, haussa les épaules et retourna dans la salle de garde. Meechum reprit ses cartes. « On joue ?

— Non. »

Meechum ajouta : « Si vous voulez mon avis, il est bon pour le

panier avant demain matin.

— Personne ne vous l'a demandé. Allez donc fumer une cigarette avec les gardes. J'ai besoin de réfléchir. »

Sans daigner répondre, Meechum alla rejoindre les gardes dans le couloir. Voyant qui c'était, le plus grand des deux *marines* lui demanda : « Pourquoi tout ce théâtre ?

— Le patient a eu des quintuplés et on se demandait quels noms leur donner. Vous avez une sèche ? »

L'autre *marine* sortit son paquet. « Sans rire, c'est grave, ce qu'il a ? »

Meechum se planta la cigarette dans la bouche. « Je vous jure que je n'en ai pas la moindre idée.

— Et pourquoi ces ordres de ne laisser approcher aucune femme ? C'est un maniaque sexuel ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'on l'a amené du *Champion* et qu'il lui faut le repos absolu.

— Du *Champion !* s'exclama le premier. Ça explique tout.

— Ça explique quoi ?

— C'est évident, voyons. Il en a pas eu, il en a pas touché, il en a pas vu une depuis des mois. Et il est malade, hein ? S'il mettait ses pattes sur une fille, ça risquerait de le tuer. » Il cligna de l'œil. « Oh oui, pour sûr ! »

Smith avait gnoqué que les intentions des docteurs n'étaient pas mauvaises. Il était donc inutile de se replier à ce point-là.

Et au matin, à l'heure où les infirmiers humains tapotent les visages des patients avec des linges mouillés, Smith revint à lui. Sa respiration s'accrut, son rythme cardiaque s'accéléra, et il examina ce qui l'entourait avec sérénité, appréciant les moindres détails. C'était la première fois qu'il voyait sa chambre – lorsqu'ils l'avaient amené, il n'était pas en état de l'assimiler. Rien n'était banal ici – il n'y avait rien de tel sur Mars, et cela ne ressemblait pas aux compartiments métalliques du *Champion.* Ayant revécu les événements séparant son nid de ce lieu, il était prêt à l'accepter, à le louer et, jusqu'à un certain point, à le chérir.

Il s'aperçut de la présence d'un autre être vivant. Un cousin aux longues pattes cheminait au plafond. Smith le regarda faire avec délices, se demandant s'il s'agissait d'un petit homme.

Puis, le docteur Archer Frame, l'interne qui avait pris la relève de Thaddeus, entra. « Bonjour, lui dit-il. Comment vous sentez-vous ? »

Smith examina la question. Le premier mot était de toute évidence un son purement formel, n'exigeant aucune réponse. La phrase qui suivait suggérait plusieurs interprétations possibles. Dans la bouche du docteur Nelson, elle aurait eu une certaine signification. Dans celle du

capitaine van Tromp, ce n'aurait été qu'un autre son formel.

Qu'il était donc difficile de communiquer avec ces créatures ! Mais il se força à demeurer calme et risqua une réponse : « Je me sens bien.

— Bravo ! s'exclama la créature. Le docteur Nelson arrive dans un moment. Vous sentez-vous de taille à manger ? »

Tous ces symboles figuraient dans son vocabulaire, mais il pensa avoir mal entendu. Il savait qu'il était de taille à nourrir quelqu'un, mais rien ne l'avait préparé à un tel honneur. Et il ignorait que la nourriture fût si rare qu'il était nécessaire d'amputer le groupe d'un de ses membres. Il ressentit un léger regret à l'idée de tant de nouveautés qu'il ne pourrait gnoquer, mais aucune crainte.

L'arrivée du docteur Nelson lui épargna la peine de répondre.

Le docteur l'examina, regarda les instruments, puis lui demanda : « Toujours pas de selles ? »

Smith comprenait cela ; Nelson le lui demandait chaque fois. « Non.

— Nous allons nous en occuper. Mais d'abord, mangez. Infirmier, le plateau. »

Nelson lui donna trois cuillerées, puis lui tendit la cuiller et insista pour qu'il se nourrisse seul. C'était fatigant, mais à la fin il était heureux et triomphant, car c'était sa première action autonome depuis son arrivée dans cet étrange espace. Il vida le bol, et prit soin de demander : « Qui est-ce ? » afin de pouvoir remercier son bienfaiteur.

— *Qu*'est-ce, le corrigea Nelson. C'est une gelée alimentaire synthétique – et vous voilà guère plus avancé qu'avant. Vous avez terminé ? Bien, alors. Descendez du lit.

— Pardon ? » Ce symbole d'attention était bien utile lorsque la communication échouait.

— Sortez de là-dedans. Levez-vous ! Marchez ! Je sais, vous êtes aussi faible qu'un petit chiot, mais vous n'arriverez jamais à vous muscler en flottant dans ce lit. » Nelson ouvrit une soupape et l'eau s'écoula. Sachant que Nelson le chérissait, Smith réprima son sentiment d'insécurité. Il se retrouva bientôt entre les replis du tissu imperméable. « Docteur Frame, ajouta Nelson, prenez-lui l'autre bras. »

Soutenu par les deux hommes et encouragé par Nelson, Smith parvint à passer ses jambes par-dessus le rebord du lit. « Doucement, voilà. Essayez de vous lever… N'ayez pas peur. Nous vous rattraperons si vous tombez. »

Il y parvint. Il était jeune, maigre, presque sans muscles et avec un trop grand développement thoracique. À bord du *Champion,* on lui avait coupé les cheveux et inhibé la barbe. Ses traits doux, pas vraiment formés, rappelaient ceux d'un bébé, mais ses yeux étaient ceux d'un nonagénaire.

Tremblant légèrement, il fit trois petits pas, puis son visage s'éclaira d'un sourire enfantin. « Bravo, continuez ! » lui dit Nelson.

Il fit un pas de plus, puis trembla violemment et s'écroula. Ils ne le retinrent que de justesse. « Damnation, ragea Nelson, le voilà reparti ! Aidez-moi à le remettre au lit. Non. Il faut d'abord le remplir. »

Frame ouvrit le circuit, et ils le hissèrent dans le lit, non sans mal car il s'était figé dans la position du fœtus. « Mettez-lui un oreiller pneumatique, et n'hésitez pas à m'appeler, lui dit Nelson. Nous le ferons marcher de nouveau cet après-midi. Dans trois mois, il grimpera aux arbres comme un singe. Il n'a absolument rien.

— Oui, docteur, dit Frame sans conviction.

— Ah oui ! et dès qu'il se réveillera, montrez-lui comment se servir des toilettes. Mais faites-vous aider par un infirmier. Je ne tiens pas à ce qu'il tombe.

— Oui, docteur. Y a-t-il une technique particulière… je veux dire pour…

— Hein ? montrez-lui ! Il ne comprendra pas grand-chose à ce que vous lui direz, mais il est malin comme un singe. »

Smith déjeuna sans aide. L'infirmier venu remporter le plateau se pencha vers lui. « Écoutez, lui dit-il. J'ai une proposition du tonnerre à vous faire.

— Pardon ?

— Une affaire en or. De l'argent facile.

— De l'argent ? Qu'est-ce que l'argent ?

— Allons, pas de philosophie. Tout le monde a besoin d'argent. Je n'ai pas le temps de parler longtemps. Ça a été assez difficile de venir ici. Je représente les Éditions Sans Pareil. Soixante mille pour votre histoire, et vous n'aurez même pas à l'écrire : nos spécialistes s'en chargeront pour vous. Vous répondez à leurs questions et ils feront le reste. » Il sortit un papier. « Signez ça et c'est fait. »

Smith prit la feuille et la regarda à l'envers. L'homme étouffa une exclamation. « Seigneur ! Vous ne lisez pas l'anglais ? »

Smith comprit suffisamment pour répondre : « Non.

— Ça ne fait rien. Je vais vous le lire et vous mettrez l'empreinte de votre pouce, cela suffira. "Je soussigné Valentin Michaël Smith, également connu sous le nom de l'Homme de Mars, cède aux Éditions Sans Pareil, Ltd., le droit exclusif de publier mon histoire vécue, à paraître sous le titre *J'étais prisonnier de Mars,* en échange de…"

— Infirmier ! »

Le docteur Frame était à la porte. L'homme fit disparaître le papier dans ses vêtements. « J'arrive, docteur. J'étais venu prendre le plateau.

— Que lisiez-vous ?

— Rien.

— Je vous ai vu. Il est interdit de déranger ce malade. » Ils sortirent, et le docteur Frame referma la porte. Smith resta immobile plus d'une heure, mais malgré tous ses efforts, il ne put tout gnoquer.

4

Gillian Boardman était une excellente infirmière, et les hommes étaient son dada. Ce jour-là, elle était de garde à l'étage où se trouvait Smith. Lorsqu'elle apprit que le patient de la chambre K-12 n'avait jamais vu de femme de sa vie, elle n'en crut pas ses oreilles, et décida d'aller lui rendre visite.

Elle savait que les visites féminines étaient interdites, et ne tenta pas d'entrer par la porte surveillée par les *marines* – sachant qu'ils avaient la stupide habitude de prendre leurs ordres à la lettre. Elle préféra se rendre dans la salle de garde.

Le docteur Thaddeus leva la tête. « Oh, mais c'est « Fossettes » ! Alors, beauté, quel bon vent vous amène ?

— Cela fait partie de ma tournée. Comment va le malade ?

— Ne vous inquiétez pas pour lui. Vous connaissez les ordres ?

— Oui, mais je voudrais le voir.

— En un mot comme en mille : non.

— Oh, Tad, ne devenez pas comme les autres. »

Il regarda songeusement ses ongles. « Si je vous laissais entrer, je me retrouverais dans l'Antarctique. Il serait déjà ennuyeux que le docteur Nelson vous voie ici. »

Elle se leva. « Il doit venir ?

— Seulement si je le fais appeler. Le changement de gravité l'a fatigué, et il dort.

— Alors pourquoi êtes-vous si strict ?

— Ce sera tout, infirmière.

— Bien, docteur. » Elle ajouta : « Salaud !

— Jill !

— Et collet-monté, en plus ! »

Il soupira. « C'est toujours d'accord, pour samedi soir ? »

Elle haussa les épaules. « Eh bien oui… Une fille ne peut pas se permettre d'être difficile par les temps qui courent. » Elle retourna à la salle des infirmières et prit son passe-partout. Elle ne s'avouait pas vaincue : le K-12 communiquait avec une autre chambre, servant de salon lorsque le malade était une personnalité importante. Elle s'y introduisit sous le regard indifférent des gardes, qui ignoraient que les chambres communiquaient.

Elle hésita un moment devant la seconde porte, se souvenant de ses fugues d'élève-infirmière. Puis elle l'ouvrit et regarda à l'intérieur.

Le patient tourna la tête vers elle. Sa première impression fut qu'il s'agissait d'un cas désespéré – son manque d'expression lui rappelait l'apathie des condamnés. Puis elle remarqua que ses yeux brillaient d'intérêt. Avait-il le visage paralysé ?

Elle prit une attitude professionnelle. « Alors, comment nous sentons-nous aujourd'hui ? Mieux ? »

Smith traduisit. L'usage du « nous » semblait symboliser un désir de chérir et de se rapprocher, et la question elle-même semblait refléter l'attitude de Nelson. « Oui », répondit-il.

— Bravo ! » Mis à part son curieux manque d'expression, il lui parut fort normal – et s'il n'avait vraiment jamais vu de femme, il le cachait fort bien. « Je peux faire quelque chose pour vous ? » Elle vit qu'il n'avait pas de verre sur sa table de chevet. « Je vais vous apporter de l'eau. »

Smith avait immédiatement vu que cette créature était différente des autres. Il compara ce qu'il voyait avec des photos que Nelson lui avait montrées au cours du voyage – des photos destinées à illustrer une étonnante caractéristique du groupement humain. C'était donc cela qu'on entendait par « femme ».

Il était à la fois passionné et désappointé. Afin de gnoquer profondément, il supprima ces émotions avec tant de succès que, dans la pièce voisine, les cadrans ne révélèrent aucun changement.

Mais, en traduisant ses derniers mots, il fut envahi par une émotion si vive qu'il faillit laisser son rythme cardiaque s'accélérer. Il se reprit, mécontent d'avoir agi comme un petit indiscipliné. Puis, il réexamina sa traduction.

Non, il ne s'était pas trompé. Cet être-femme lui avait bien offert de l'eau. Elle désirait se rapprocher de lui.

Au prix d'un grand effort, essayant de transmettre une signification adéquate, il répondit cérémonieusement : « Je vous remercie pour l'eau. Puissiez-vous toujours boire profondément. »

L'infirmière Boardman parut surprise. « Oh ! Que c'est gentil ! » Elle trouva un verre, l'emplit, et le lui tendit.

— « Buvez d'abord », lui dit-il.

Croit-il que j'essaie de l'empoisonner ? se demanda-t-elle. Et pourtant, sa demande avait quelque chose de touchant et d'irrésistible. Elle but une gorgée, et il en prit une aussi, puis se recoucha, apparemment satisfait, comme s'il venait d'accomplir quelque chose d'important.

Jill se dit que, comme aventure, ce n'était guère réussi. « Bon, dit-elle, si vous n'avez besoin de rien d'autre je vais continuer ma tournée. »

Et elle se dirigea vers la porte, mais il s'écria : « Non ! »

Elle se retourna. « Comment ?

— Ne partez pas.

— Mais… il le faut, vous savez. » Elle revint vers lui. « Vous voulez autre chose ? »

Il la regarda des pieds à la tête. « Vous êtes… Femme ? »

La question la fit sursauter. Sa première impulsion fut de répondre avec désinvolture, mais le visage grave et le regard curieusement troublant l'arrêtèrent. Elle comprit alors que l'impossible était vrai : il ne savait pas ce qu'était une femme. Prudemment, elle répondit : « Oui, je suis une femme. »

Smith continuait à la regarder, et Jill commençait à être embarrassée. Qu'un mâle la regardât, elle en avait l'habitude – mais là, elle se sentait disséquée sous un microscope. « Alors, dit-elle pour rompre le silence, ai-je l'air d'une femme ? »

— Je ne sais pas, répondit Smith lentement. J'ignore de quoi une femme a l'air. Qu'est-ce qui vous fait femme ?

— Pour l'amour du ciel ! » Jamais depuis l'âge de douze ans elle n'avait autant perdu le contrôle dans une conversation avec un homme. « Vous ne voulez quand même pas que j'ôte mes vêtements pour vous le montrer ! »

Smith prit son temps pour examiner ces symboles et tenter de les traduire. Il lui fut absolument impossible de gnoquer le premier groupe. Peut-être un de ces sons formels si souvent utilisés… et pourtant, elle l'avait exprimé avec force, comme une ultime communication avant de se retirer. Peut-être, dans son inexpérience, avait-il si peu respecté les règles de conduite à observer avec une « femme » qu'elle était sur le point de se désincarner.

Il ne voulait pas qu'elle meure en ce moment, même si c'était son droit, voire son devoir. Le passage abrupt du rituel de l'eau à une situation où le nouveau frère d'eau songeait soudain à se retirer l'aurait certainement plongé dans une profonde panique s'il n'avait consciemment réprimé ce trouble. Mais il décida que, si elle mourait, il devait mourir aussi – impossible de gnoquer autrement, après le partage de l'eau.

Le second groupe contenait des symboles plus aisément compréhensibles. Il ne gnoqua qu'imparfaitement l'intention, mais y vit un moyen d'éviter la crise : en accédant au désir suggéré. Peut-être n'auraient-ils pas besoin de se désincarner si la femme ôtait ses vêtements. Il eut un sourire joyeux. « Je vous en prie, oui. »

Jill ouvrit la bouche, la referma, puis l'ouvrit de nouveau. « Ça alors ! »

Smith gnoqua une violente émotion et comprit qu'il avait donné la mauvaise réponse. Il commença donc à se préparer à la désincarnation, goûtant et chérissant tout ce qu'il avait été et tout ce qu'il avait vu, en accordant une attention particulière à cette femme. Puis, il prit conscience qu'elle se penchait au-dessus de lui et sut qu'en fait il n'allait pas mourir. Elle le regarda bien en face. « Corrigez-moi si je me trompe, dit-elle. Vous m'avez bien demandé d'ôter mes vêtements ? »

Smith parvint à traduire ces complexes abstractions. « Oui », répondit-il en espérant que cela ne déclencherait pas une nouvelle crise.

— C'est bien ce que je pensais. Ah, mon ami, vous ne m'avez pas l'air malade.

Il considéra d'abord le mot « ami » ; elle lui rappelait qu'ils avaient été unis par l'eau. Il fit appel à ses petits pour ne pas décevoir son nouveau frère, et acquiesça à ce qu'elle disait : « Non, je ne suis pas malade.

— Je me demande vraiment ce qui cloche avec vous. En tout cas, je ne me déshabillerai pas. » Elle se redressa et alla jusqu'à la porte, puis s'arrêta et le regarda avec un sourire légèrement moqueur. « En d'autres circonstances, vous pourrez me le redemander, très gentiment. Nous verrons bien ce que je ferai. »

La femme partie, Smith se détendit et oublia la chambre. Il était heureux d'avoir, par son attitude, réussi à éviter qu'ils n'aient à se désincarner… mais il y avait tant de choses à gnoquer. La dernière réplique de la femme contenait des symboles nouveaux, et les autres étaient disposés de telle sorte qu'il n'était pas facile de les comprendre. Il était heureux que l'arôme eût permis la communication entre eux – malgré la présence d'un élément à la fois gênant et terriblement agréable. En pensant à son nouveau frère, la « femme », il ressentait de curieux picotements. La sensation était assez proche de celle qu'il avait connue la première fois qu'on l'avait laissé assister à une désincarnation. Sans savoir pourquoi, il se sentit heureux.

Si seulement son frère Mahmoud était là ! Il y avait tant de choses à gnoquer, et si peu d'éléments pour le faire…

Jill passa le reste de la journée dans une profonde hébétude

incapable de chasser de son esprit le visage de l'Homme de Mars, et ne cessant de repenser aux choses insanes qu'il lui avait dites. Non, pas « insanes » – elle avait travaillé suffisamment longtemps dans des hôpitaux psychiatriques pour savoir qu'il n'était pas fou. « Innocent » lui parut mieux convenir – puis elle décida que le terme n'était pas adéquat. L'expression de son visage était innocente, mais ses yeux ne l'étaient pas. Quel genre d'homme pouvait avoir un visage pareil ?

Elle avait travaillé jadis dans une clinique catholique. Elle vit soudain le visage de l'Homme de Mars entouré de la coiffe d'une des infirmières – une religieuse. Mais cette image la troubla ; le visage de Smith n'avait rien de féminin.

Elle se changeait pour sortir lorsqu'une infirmière passa la tête dans le vestiaire. « Téléphone, Jill. Elle prit la communication, son sans image, tout en finissant de s'habiller.

« C'est Florence Nightingale ? demanda une voix de baryton.

— Elle-même. C'est vous, Ben ?

— Le vaillant défenseur des libertés de la presse en personne. Vous êtes libre ?

— Quelles sont vos intentions ?

— Vous offrir un steak, vous noyer d'alcool, puis vous poser une question.

— La réponse est toujours « non ».

— Pas cette question-là.

— Oh ! vous en connaissez donc une autre ? Je vous écoute.

— Plus tard, lorsque vous serez en condition.

— Du vrai steak ? Pas du syntho ?

— Garanti. Enfoncez-y une fourchette et il meuglera.

— Vous avez besoin d'une note de frais ?

— Jill, vous êtes ignoble. Alors ?

— Vous m'avez convaincue.

— Sur le toit du centre médical. Dix minutes. »

Elle remit son costume dans le placard et en sortit une robe qu'elle y gardait précisément pour ce genre d'occasion. D'une coupe très simple, tout juste un peu transparente là où il le fallait pour recréer l'effet qu'elle aurait produit si elle n'avait rien eu sur elle. Jill se regarda avec satisfaction dans la glace et prit le tube menant au toit.

Elle cherchait Ben Caxton des yeux lorsque le planton lui toucha le bras. « Une voiture vous attend, Miss Boardman. Cette Talbot saloon.

— Merci, Jack. » Le taxi, porte ouverte, était prêt à décoller. Elle monta et allait saluer Ben d'un compliment équivoque, lorsqu'elle vit qu'il n'était pas à l'intérieur. Le taxi était automatique. La porte se ferma et il décolla, prit de l'altitude puis traversa le Potomac. Il descendit vers un parking d'Alexandria ; Caxton monta, et le taxi repartit. Jill le dévisagea. « Oh, mais c'est que nous sommes des

V.I.P. ! Depuis quand faites-vous chercher vos femmes par un robot ? »

Lui tapotant le genou, il lui dit gentiment : « J'ai mes raisons, mon poussin. Je ne peux pas venir vous prendre au vu de tout le monde…

— Vraiment !

— … et vous ne pouvez pas vous permettre d'être vue en ma compagnie. Calmez-vous. Je vous assure que c'était nécessaire.

— Hum… lequel de nous deux a la lèpre ?

— Tous les deux. Je suis un journaliste, Jill.

— Je commençais à en douter.

— Et vous êtes infirmière à l'hôpital où ils ont mis l'Homme de Mars.

— Et par conséquent, vous ne pouvez pas me présenter à votre mère. C'est cela ?

— Il faut vous faire un dessin, Jill ? Il y a plus de mille reporters aux environs, sans compter les agents de presse, intermédiaires douteux, opportunistes et tout le rodéo. Tous ont essayé d'interviewer l'Homme de Mars, et aucun n'a réussi. Vous pensez vraiment que ce serait malin de nous faire voir ensemble ?

— Je ne vois pas l'importance que ça peut avoir. Je ne suis pas l'Homme de Mars. »

Il la regarda en souriant. « Ça, certainement pas. » Puis, redevenant sérieux : « Mais vous allez m'aider à le voir – ce qui explique pourquoi je ne suis pas venu vous chercher.

— Hein ? Ben, vous avez dû aller au soleil sans chapeau. Il est gardé par des *marines.*

— Ah oui ? Il faudra en discuter.

— Je ne vois pas de quoi nous discuterions, Ben. Je…

— Plus tard. Allons manger.

— Paroles raisonnables. Iraient-ils jusqu'à vous rembourser le *New Mayflower ?* Car ce n'est pas vous qui payez, n'est-ce pas ? »

Caxton laissa passer, mais se rembrunit. « Jill, je ne me risquerais pas dans un restaurant plus proche que Louisville, et il nous faudrait deux heures pour nous y rendre. Si nous allions plutôt dîner chez moi ?

— … dit l'araignée à la mouche. Je suis fatiguée, Ben. Je n'ai pas envie de lutter.

— Personne ne vous l'a demandé. Je vous jure que vous ne risquez rien avec moi.

— Ça ne me plaît guère davantage. Si je ne risque rien avec vous, c'est vraiment que je baisse. Enfin ! D'accord, allons-y. »

Caxton composa leur nouvelle direction. Le taxi, qui effectuait des cercles d'attente, s'éveilla et fila vers l'appartement meublé de Ben. Puis il fit un numéro de téléphone et demanda à Jill : « Je vais dire à la cuisine de préparer les steaks. Combien de temps comptez-vous

pour les cocktails, mon oiseau ? »

Jill réfléchit. « Votre piège à souris a donc une cuisine privée ?

— Sommaire. Mais je peux faire griller un steak.

— Je m'en chargerai. Passez-moi donc l'appareil. » Elle donna ses ordres, s'interrompant pour demander à Ben s'il aimait les endives.

Le taxi les déposa sur le toit, et ils descendirent dans son appartement. Il était un peu désuet, et son seul luxe était un tapis de vrai gazon dans le living. Jill ôta immédiatement ses chaussures et s'avança sur l'herbe, sentant avec délices le contact de l'herbe fraîche contre ses orteils nus. Elle soupira d'aise. « C'est vraiment divin ! Dire que cela fait des années que j'ai mal aux pieds.

— Asseyez-vous, Jill.

— Oh non, je veux que mes pieds se souviennent de cela.

— À votre guise. » Il alla préparer les boissons.

Elle le suivit de peu et commença à s'affairer dans la cuisine. Les steaks étaient dans le monte-plats, ainsi que des pommes de terre précuites. Elle remua la salade, la tendit au réfrigérateur, régla le four pour griller les steaks et réchauffer les pommes de terre, mais ne le mit pas en marche. « Le four n'a pas de télécommande ?

— Jill ! Que feriez-vous si vous deviez faire la cuisine sur un feu de bois ?

— Je me débrouillerais sans doute mieux que vous, grand malin. J'ai été éclaireuse. »

Ils retournèrent au living. Jill s'assit à ses pieds et ils attaquèrent leurs cocktails. En face d'eux, il y avait un stéréo-viseur déguisé en aquarium. Il l'alluma ; les platax et les cyprins firent place au visage du célèbre commentateur Augustus Greaves.

— «… et l'on peut affirmer, disait l'image, que l'Homme de Mars est maintenu sous hypnotiques pour l'empêcher de révéler ces faits, et l'administration serait extrêmement…»

Caxton éteignit. « Sacré vieux, va… t'en sais pas un sacré mot de plus que moi. » Il redevint sérieux. « Mais il a peut-être raison en disant que Smith est drogué.

— Non ! dit Jill vivement.

— Hein ? Vous disiez, ma jolie ?

— L'Homme de Mars n'est pas drogué. » Ayant laissé échapper cela, elle ajouta : « Il y a toujours un médecin de garde, mais je sais qu'on ne lui donne pas de sédatifs.

— En êtes-vous certaine ? Vous n'êtes pas une de ses infirmières ?

— Non… en fait, aucune femme n'a le droit de l'approcher, et les *marines* sont chargés de faire respecter la consigne.

— C'est bien ce que j'avais entendu dire. Vous ne savez donc rien. »

Jill se mordit les lèvres. Il n'y avait plus qu'un moyen de prouver

ses dires. « Ben ? Vous ne me trahirez pas ?

— Comment ?

— En aucune façon.

— Hum… cela recouvre bien des choses, mais je marche.

— Bien. » Jill lui tendit son verre ; lorsqu'il l'eut rempli, elle continua : « Je sais que l'Homme de Mars n'est pas dopé, parce que je lui ai parlé. »

Caxton émit un sifflement. « Je le savais bien. Ce matin en me levant, je me suis dit : « Va voir Jill, c'est ta meilleure carte. » Encore un verre, mon doux agneau ? Allez, buvez, prenez le shaker si vous voulez.

— Hé là, doucement !

— Comme il vous plaira. Voulez-vous que je masse vos pauvres pieds fatigués ? Allons, commençons l'interview. Comment… ?

— Non, Ben ! Un seul mot sur moi et je suis à la porte.

— Voyons… « Une source généralement digne de foi », cela irait ?

— Cela me fait peur.

— Vous n'allez quand même pas me laisser mourir de dépit et manger ce steak toute seule.

— Oh, je parlerai, n'ayez crainte. Mais vous ne pourrez pas utiliser ce que je dirai. » Et elle lui raconta comment elle avait berné les gardes.

Il l'interrompit : « Dites-donc ! Vous pourriez le refaire ?

— Sans doute, oui. Mais je ne le ferai pas. C'est trop risqué.

— Alors, vous pourriez peut-être me faire entrer ? Écoutez. Je me déguiserai en électricien : bleu de travail, trousse à outils, insigne syndical et tout. Vous me passez la clef et…

— Non !

— Hein ? Voyons, soyez raisonnable, ma petite Jill. C'est l'histoire la plus émouvante depuis celle d'Isabelle qui avait mis ses bijoux au clou pour Christophe Colomb. La seule chose qui m'inquiète, c'est que je risque de tomber sur un autre électricien…

— Et moi, la seule chose qui m'inquiète, c'est moi. Pour vous, il s'agit d'un article ; pour moi il s'agit de ma carrière. Ils me chasseraient de la profession, et même de la ville.

— Oui, évidemment…

— Oui, évidemment.

— Je crois qu'il va falloir vous graisser la patte, chère amie.

— Combien ? Il en faudra un morceau, si je dois aller passer le reste de mes jours à Rio.

— Évidemment, je ne pourrai pas vous offrir autant que l'*Associated Press* ou *Reuter*. Disons cent ?

— Pour qui me prenez-vous ?

— Cette question est déjà réglée ; pour le moment, nous discutons

du prix. Cent cinquante ?

— Donnez-moi le numéro de l'*Associated Press,* vous serez gentil.

— Capitol 10-9000. Jill, voulez-vous m'épouser ? Je ne peux pas monter plus haut. »

Elle parut complètement stupéfaite. « Vous pourriez répéter ?

— Voulez-vous m'épouser ? Ainsi, s'ils vous chassent de la ville, je vous attendrai aux portes et vous arracherai à votre sordide existence. Puis, nous reviendrons ici, et vous pourrez délasser vos ravissants pieds sur mon gazon – sur *notre* gazon – et oublier vos déboires passés. Mais auparavant, il faudra bel et bien que vous me fassiez entrer dans cette chambre.

— Ben, pour un peu, je vous prendrais au sérieux. Le répéteriez-vous, en présence d'un témoin ?

— Appelez un témoin », répondit Caxton en soupirant. Elle se leva. « Ben… je ne vous obligerai pas à tenir votre promesse. » Elle l'embrassa. « Mais il ne faut pas plaisanter sur ce sujet avec une fille qui n'est pas mariée.

— Je ne plaisantais pas.

— Je me demande. Essuyez ce rouge à lèvres et je vous dirai tout ce que je sais. Ensuite, nous verrons comment vous pouvez l'utiliser sans danger pour moi. Cela vous va ?

— Cela me va. »

Elle lui raconta tout en détail. « Je suis certaine qu'il n'était pas drogué, et tout aussi certaine qu'il a tous ses esprits – bien qu'il m'ait posé des questions absolument invraisemblables.

— Le contraire aurait été curieux.

— Comment cela ?

— Voyons, Jill ! Nous connaissons peu de choses sur Mars, mais nous savons que les Martiens ne sont pas humains. Imaginez que vous ayez vécu dans la jungle, parmi une tribu primitive au point de ne pas savoir ce qu'est une chaussure. Comprendriez-vous les innombrables allusions fondées sur des siècles de culture ? Et ce n'est qu'une bien faible analogie. La vérité est au moins quarante millions de fois plus étrange.

— Oui. C'est bien pourquoi je ne me suis pas laissé arrêter par ses remarques bizarres. Je ne suis pas stupide, Ben.

— Vous êtes même remarquablement intelligente pour une femme.

— Vous voulez mon martini sur les cheveux ?

— Toutes mes excuses. Les femmes sont plus malignes que les hommes ; tout le prouve. Passez-moi votre verre. »

Elle accepta ses offres de paix et continua : « Cette interdiction de lui laisser voir des femmes est stupide. Il n'a rien d'un maniaque sexuel.

— Ils veulent sans doute lui éviter trop de chocs.

— Ça ne lui a fait aucun choc. Il était simplement… intéressé. Je n'avais pas l'impression que c'était un homme qui me regardait.

— Si vous aviez accédé à sa demande, ç'aurait peut-être été une autre histoire.

— Je ne pense pas. Il voulait simplement voir en quoi les femmes sont différentes.

— Vive la différence ! s'exclama Caxton avec chaleur.

— Vous devenez vulgaire.

— Mais non. Je rendais grâces aux dieux d'être né humain et non martien.

— Soyez sérieux.

— Je ne l'ai jamais été davantage.

— Alors, calmez-vous. Je suis sûre qu'il ne m'aurait pas embêtée. Si vous aviez vu son visage, vous n'en douteriez pas.

— Qu'a-t-il de particulier ? »

Jill plissa le front. « Ben, avez-vous déjà vu un ange ?

— En dehors de vous, non.

— En tout cas, c'est ce dont il avait l'air. Des yeux très vieux, très sages, dans un visage complètement placide, d'une innocence presque irréelle. » Elle frissonna.

« Irréel, hein…, dit Ben lentement. J'aimerais beaucoup le voir.

— Mais Ben, pourquoi le surveillent-ils ainsi ? Il ne ferait pas de mal à une mouche. »

Caxton réfléchit. « Ils veulent sans doute le protéger. Il a grandi dans la gravité de Mars, et doit être faible comme un poussin.

— Mais la faiblesse musculaire, ce n'est pas dangereux ; nous guérissons bien la myasthénie, qui est beaucoup plus grave.

— Ils veulent aussi l'empêcher d'attraper des maladies auxquelles il n'a jamais été exposé.

— Bien sûr, les anticorps. Mais si j'en crois ce qu'ils disent au mess, le docteur Nelson – le médecin du *Champion* – y a veillé pendant le voyage de retour. Par des transfusions mutuelles, il a remplacé près de la moitié de sa masse sanguine.

— Ça, c'est nouveau. Je peux m'en servir, Jill ?

— À condition de ne pas parler de moi. De plus, ils l'ont vacciné contre tout ce qui existe, sauf peut-être contre l'hygroma du genou. Mais enfin, Ben, il n'a pas besoin de gardes armés pour le protéger contre les microbes !

— Oui… je connais deux ou trois babioles que vous ignorez peut-être, mais dont je ne peux pas me servir parce que je dois protéger mes sources. Vous n'en parlerez à personne ?

— À personne.

— Bien. Mais c'est une longue histoire. Encore un verre ?

— Non. Passons au steak. Où est le bouton ?

— Ici.

— Eh bien, appuyez.

— Moi ? C'est vous qui deviez faire la cuisine.

— Ben Caxton, je préférerais mourir de faim plutôt que de me lever pour appuyer sur un bouton qui est à dix centimètres de votre main.

— À vos ordres, madame… mais n'oubliez pas qui a préparé le dîner. Revenons-en à Valentin Michaël Smith. On doute fortement qu'il ait droit au nom de « Smith ».

— Quoi !

— Votre ami est le premier bâtard interplanétaire connu, ma jolie !

— Vous vous f… de moi !

— N'oubliez pas que vous êtes une dame. Vous vous souvenez de l'*Envoy ?* Quatre couples mariés, dont le capitaine et Mme Brant, le docteur et Mme Smith. Votre ami au visage d'ange est le fils de Mme Smith et du capitaine Brant.

— Comment le savent-ils ? Et qu'est-ce que cela peut bien faire ? À quoi bon déterrer ce scandale ? Qu'on laisse les morts dormir en paix !

— Comment ils le savent ? Il n'y a sans doute jamais eu de gens plus mesurés et catégorisés que ces huit-là. Groupe sanguin, facteur rhésus, couleur des yeux et des cheveux, et un tas de machins génétiques. On sait avec certitude que Mary-Jane Lyle-Smith était sa mère et Michaël Brant son père. Ça lui fait une jolie hérédité : son père avait un Q.I. de 163, et sa mère de 170.

« Quant à ce que cela peut leur faire, continua Ben, on le découvrira sans doute d'ici peu, et alors il y aura un tas de gens bien embêtés. Vous avez entendu parler du propulseur de Lyle ?

— Bien sûr. Le *Champion* en était équipé.

— De même que tous les navires spatiaux, de nos jours. Vous savez qui l'a inventé ?

— Non, je… Attendez ! Vous voulez dire *qu'elle !*…

— Vous avez gagné ! C'est en effet le docteur Mary-Jane Lyle-Smith. Elle avait résolu tous les problèmes dès avant son départ, mais ce n'en était pas encore au stade de l'application. Les brevets étaient pris, et elle en avait confié l'exploitation à la *Science Foundation,* qui n'est *pas* une organisation philanthropique. Le gouvernement a fini par avoir le contrôle de l'invention, mais c'est à votre ami qu'elle appartient. Et elle vaut des millions, peut-être même des centaines de millions ! »

Le dîner était prêt. Du plafond, Caxton fit descendre une table pour lui et une autre, à la japonaise, pour que Jill puisse s'asseoir dans l'herbe. « Il est tendre ? lui demanda-t-il.

— Délicieux ! répondit-elle, la bouche pleine.

— Merci. N'oubliez pas que c'est moi le cuisinier.

— Ben…, dit-elle après avoir avalé. Mais Smith est… enfin, illégitime. Peut-il hériter ?

— Il n'est pas illégitime. Le docteur Mary-Jane était à Berkeley et la loi californienne ignore le concept de bâtardise. Idem pour le capitaine Brant : la Nouvelle-Zélande a des lois civilisées. Tandis que dans l'État où vivait le docteur Ward Smith, un enfant né dans le mariage est légitime quoiqu'il arrive. Nous avons donc un homme qui est l'enfant légitime de trois parents.

— Doucement, Ben, doucement. Ce n'est pas possible. Je ne suis pas avocat, mais…

— Si, si, je vous assure. Bien que bâtard, Smith est légitime de façons différentes sous des juridictions différentes. Et partout, il hérite. La fortune de ses pères n'est pas non plus négligeable. Brant avait investi la majeure partie de son scandaleux salaire de pilote lunaire dans la *Lunar Enterprises,* qui a depuis fait un boom extraordinaire. Sans compter que Brant était heureux au jeu et investissait tous ses gains. Ward Smith, lui, tenait de l'argent de sa famille. Smith hérite des deux.

— Fichtre !

— Et ce n'est pas fini mon chou, Smith hérite de tout l'équipage.

— Hein ?

— Ils avaient signé un contrat de « Gentlemen-Aventuriers » rendant chaque membre de l'expédition – ainsi que ses *héritiers* – héritier de tous les autres. Le contrat fut établi très soigneusement, sur des modèles des XVIe et XVIIe siècles, et il s'est révélé inattaquable. Ce n'étaient pas des gens de rien, et l'ensemble de leurs possessions est fort respectable. Il y a entre autres un bon paquet d'actions de la *Lunar,* en plus de celles de Brant. Smith a peut-être la majorité, ou du moins une tranche importante. »

Jill pensa à la créature enfantine et touchante qui avait partagé un verre d'eau avec elle, et en eut pitié. Caxton continua : « J'aimerais pouvoir jeter un coup d'œil sur le livre de bord de l'*Envoy.* Ils l'ont retrouvé, mais je doute qu'ils le publient jamais.

— Pourquoi, Ben ?

— C'est une sale histoire. Voilà ce que j'ai appris avant que mon informateur ne reprenne ses esprits : le docteur Ward Smith accoucha sa femme par césarienne – elle mourut sur la table d'opération. Ce qu'il fit ensuite prouve qu'il savait de quoi il retournait ; avec le même bistouri, il coupa la gorge du capitaine Brant, puis se suicida… Désolé, chérie. »

Jill réprima un frisson. « Je suis infirmière. J'ai l'habitude.

— Vous mentez, Jill, mais je ne vous en aime que davantage. J'ai été trois ans dans la police, et je sais qu'on ne s'habitue pas.

— Et qu'est-il arrivé aux autres ?

— Si les bureaucrates restent assis sur ce livre de bord, nous ne le saurons jamais. Mais je suis un petit journaliste naïf qui pense que le secret mène à la tyrannie.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'ils lui fauchent son héritage. Il est très… candide.

— C'est sûrement le mot qui convient. Et il n'a pas besoin d'argent. L'Homme de Mars ne mourra jamais de faim. Tous les gouvernements du monde, sans compter mille universités et instituts divers ne demanderaient pas mieux que de l'inviter.

— S'il renonçait à ses droits, cela lui faciliterait la vie.

— Ce n'est pas si simple, Jill. Vous vous souvenez du célèbre procès de la General Atomics contre Larkin ?

— Ah oui, la Décision de Larkin. Je l'ai étudiée au lycée, comme tout le monde. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec Smith ?

— Souvenez-vous. Les Russes envoyèrent un premier navire sur la Lune ; il s'écrasa. Ensuite, les États-Unis et le Canada unirent leurs efforts – leur navire revient mais ne laisse personne sur la Lune. Puis, tandis que les États-Unis et le Commonwealth se préparent à envoyer quelques colons sous l'égide de la Fédération, et que la Russie fait de même de son côté, la General Atomics les devance grâce à un navire lancé d'une île équatorienne. Et, lorsque le vaisseau de la Fédération arrive, suivi de près par le russe, ils trouvent les hommes de la General Atomics confortablement installés.

« Ainsi, la General Atomics, une corporation suisse sous contrôle américain, fait valoir ses droits sur le satellite. La Fédération ne pouvait pas simplement passer outre, ne serait-ce que parce que les Russes auraient protesté. Mais la Haute Cour décida qu'une entreprise, simple fiction légale, ne pouvait posséder une planète ; ses vrais propriétaires étaient les hommes qui l'occupaient : Larkin et ses compagnons. Ils les reconnurent donc comme « nation souveraine » et les accueillirent dans la Fédération, avec quelques concessions à la General Atomics et à sa filiale Lunar Enterprises. Cela ne plut à personne, mais tout le monde accepta le compromis. Toutes les règles sur la colonisation des planètes dérivent de la Décision de Larkin – leur but principal était d'éviter des effusions de sang. Et ce fut efficace : la Troisième Guerre mondiale n'eut *pas* pour origine des conflits spatiaux. La Décision de Larkin a toujours force de loi et s'applique à Smith. »

Jill secoua la tête. « Je ne vois vraiment pas le rapport.

— Réfléchissez, Jill. D'après nos lois, Smith est une nation souveraine – et l'unique propriétaire de la planète Mars. »

5

Jill ouvrit de grands yeux. « J'ai dû boire trop de martini, Ben. Je jurerais vous avoir entendu dire que notre patient possédait Mars.

— Il possède Mars. Il l'a occupée pendant la période requise. Smith *est* la planète Mars : roi, président, seule autorité légale, et tout ce que vous voudrez. Si le *Champion* n'avait pas laissé de colons, ses droits auraient pu devenir caducs. Mais il en a laissés et ils assurent la continuité de l'occupation bien que Smith soit venu sur Terre. Mais il n'a pas à partager avec eux : ce sont de simples immigrants en attendant qu'il leur accorde la citoyenneté.

— Incroyable !

— Mais légal. Vous comprenez maintenant pourquoi tant de gens s'intéressent à Smith, chérie ? Et pourquoi l'administration le cache ? Ce qu'ils font est illégal. Smith est aussi citoyen des États-Unis et de la Fédération, et il est illégal de mettre un citoyen au secret, fût-il un criminel déjà condamné. De plus, tout au long de l'histoire, on a considéré comme un acte inamical d'enfermer un monarque en visite – ce qu'il est – sans que les gens, c'est-à-dire la presse, c'est-à-dire *moi* puissent le voir. Vous refusez toujours de me faire entrer ?

— Brrr… vous me flanquez la frousse, Ben. Que m'auraient-ils fait s'ils m'avaient prise sur le fait ?

— Oh, rien de bien méchant. Ils vous auraient enfermée dans une cellule capitonnée avec un certificat signé de trois médecins, et le droit de recevoir du courrier toutes les années bissextiles. Je me demande bien ce qu'ils vont *lui* faire.

— Que pourraient-ils faire ?

— Bah… il pourrait mourir de fatigue ; à cause de la pesanteur, vous savez.

— *L'assassiner !*

— Voyons, voyons ! Pas de vilains mots. Je ne le crois pas, d'ailleurs. Il est une mine de renseignements, et notre seul lien avec la seule autre race civilisée que nous ayons rencontrée. Si vous

connaissez vos classiques, vous avez sans doute lu *La Guerre des Mondes,* de H.G. Wells ?

— Il y a longtemps, oui.

— Imaginez que les Martiens deviennent méchants. C'est toujours possible, et nous n'avons aucune idée de la longueur de leur bâton. Smith pourrait être l'intermédiaire qui empêchera la Première Guerre Interplanétaire. C'est sans doute peu probable, mais le gouvernement ne peut pas simplement s'en laver les mains. Politiquement, ils n'ont pas encore tenu compte du facteur nouveau qu'est la découverte de la vie sur Mars.

— Vous pensez donc qu'il ne risque rien ?

— Pour le moment. Le secrétaire général ne peut pas se permettre de commettre des erreurs. Comme vous le savez, son administration n'est pas très solide.

— Je ne fais pas de politique.

— C'est pourtant presque aussi important que les battements de votre cœur.

— Je ne m'en occupe pas davantage.

— N'interrompez pas l'orateur. Comme je le disais, la majorité rassemblée par Douglas peut s'écrouler d'un moment à l'autre – un rien ferait fuir le Pakistan. La confiance serait refusée et Mr le secrétaire général Douglas redeviendrait un petit avocat. L'Homme de Mars tient son sort entre ses mains. Dites, vous me ferez entrer ?

— Je vais entrer dans un couvent. Il reste du café ?

— Je vais voir. »

Ils se levèrent. Jill s'étira. « Oh, mes os ! Peu importe le café, Ben. Je vais avoir une rude journée demain. Raccompagnez-moi, vous serez gentil. Ou plutôt, faites-moi reconduire ; ce sera plus prudent.

— D'accord, bien qu'il soit encore tôt. » Il alla dans sa chambre et en revint en tenant un objet de la taille d'un petit briquet. « Alors, vous refusez de me faire entrer ?

— Voyons, Ben, je voudrais bien, mais…

— Je sais. C'est dangereux – et pas seulement pour votre carrière. » Il lui montra l'objet. « Tandis que ça…

— Qu'est-ce que c'est ?

— La providence des espions, mieux encore que le whisky drogué. Un magnétophone microminiaturisé. Mouvement à ressort, indétectable. Moulé dans du plastique : on peut le jeter d'une voiture en marche sans qu'il se casse. L'électricité vient d'une micropile atomique à peu près aussi radioactive qu'une montre lumineuse, mais blindée. Le mouvement dure vingt-quatre heures, après quoi on change la bobine – pas besoin de remonter, le ressort est dans la bobine de rechange.

— Ça peut exploser ? demanda-t-elle avec appréhension.

— Vous pouvez le faire cuire au four.

— Oui, Ben, mais j'ai peur d'aller dans cette chambre après ce que vous m'avez dit.

— Mais vous pouvez aller dans la pièce voisine ?

— Je pense, oui.

— Cette petite boîte à l'ouïe fine. Fixez-la contre un mur – avec du ruban adhésif par exemple – et elle captera tout ce qui se passe dans la pièce voisine.

— Je finirai par me faire voir si j'entre tout le temps dans cette pièce. Mais j'y pense, Ben, sa chambre a une cloison en commun avec une chambre donnant sur un autre couloir. Cela irait ?

— Parfait. Vous le ferez ?

— Donnez toujours, et je verrai. »

Caxton l'essuya soigneusement avec son mouchoir. « Mettez vos gants.

— Pourquoi ?

— Si on vous prend avec, vous aurez droit à des vacances derrière les barreaux. N'y touchez qu'avec des gants et ne vous faites pas voir.

— C'est charmant !

— Vous voulez laisser tomber ?

— Non ! dit Jill avec emphase.

— Bravo, ma belle ! » Une lumière clignota ; il leva les yeux.

« Ce doit être votre taxi. Je l'avais appelé en allant chercher cela.

— Ah ! Aidez-moi à trouver mes chaussures. Et ne m'accompagnez pas sur le toit. Je préfère ne pas me faire voir avec vous.

— Il en sera fait selon vos désirs. »

Lorsqu'elle eut fini de mettre ses chaussures, elle se redressa, lui prit la tête dans ses deux mains, et l'embrassa. « Ben chéri ! Il ne sortira rien de bon de tout ceci. J'ignorais que vous étiez un criminel – mais vous faites bien la cuisine, tant que c'est moi qui règle l'appareil… Je vous épouserai bien, si j'arrive de nouveau à vous prendre au piège.

— Mon offre tient toujours.

— Les gangsters épousent-ils leurs pépées ? Ou est-ce qu'on dit « nanas » ? » Elle se hâta de partir.

Jill n'eut aucun mal à placer le petit magnétophone. La malade qui occupait cette chambre était condamnée au lit, et Jill s'attardait souvent pour bavarder avec elle. Elle le plaça dans le haut d'un placard tout en parlant des femmes de ménage qui n'ôtent *jamais* la poussière dans les coins.

Changer de bobine le lendemain fut encore plus facile : la malade était endormie. En se réveillant elle vit Jill perchée sur une chaise ; mais une plaisanterie bien envoyée mit fin à ses spéculations.

Jill envoya la bobine enregistrée par la poste : cela semblait plus sûr qu'un rendez-vous clandestin. Mais sa tentative de mettre une troisième bobine échoua. Elle attendit que la patiente fût endormie, mais elle était à peine montée sur la chaise qu'elle se réveilla. « Oh ! Hello, Miss Boardman. »

Jill était paralysée. Elle parvint à dire : « Bonjour, Mrs Fritschlie. Vous avez bien dormi ?

— Comme ça, répondit-elle sur un ton geignard. Mon dos me fait mal.

— Je vais vous masser.

— Ça ne me soulage pas. Qu'est-ce que vous cherchez toujours dans mon placard ? Quelque chose ne va pas ? »

Jill essaya de ravaler son estomac. « Les souris, dit-elle.

— Il y a des souris ? Je vais demander à changer de chambre ! »

Jill détacha l'instrument et le fourra dans sa poche, puis sauta de la chaise. « Allons, allons, Mrs Fritschlie – je regardais simplement s'il y avait des trous de souris – il n'y en a pas.

— Vous êtes *sûre ?*

— Absolument. Allons, faites-moi voir ce dos. Retournez-vous doucement…»

Après cela, Jill décida de risquer la chambre vide qui faisait partie de la suite K-12, celle de Smith. Elle prit le passe-partout.

Mais la porte était ouverte et il y avait deux *marines* dans la chambre. Ils tournèrent la tête lorsqu'elle ouvrit la porte. « Vous cherchez quelqu'un ?

— Il est interdit de s'asseoir sur les lits, répondit-elle d'un ton acide. Si vous voulez, je peux vous faire porter des chaises. » Les gardes finirent quand même par se lever. De retour dans le couloir, elle se mit à claquer des dents.

L'appareil était toujours dans sa poche lorsqu'elle quitta son service. Elle décida de le rendre à Caxton. Elle décolla et se dirigea vers l'appartement de Ben ; elle se sentait déjà mieux. Elle lui téléphona en vol.

« Ici Caxton.

— C'est Jill. Je voudrais vous parler, Ben.

— Ce n'est pas très malin, répondit-il lentement.

— Il le faut. Je suis en chemin.

— S'il le faut vraiment…

— Quel enthousiasme !

— Voyons, chérie, je ne demande…

— À tout de suite ! » Elle raccrocha, se calma et décida de ne pas en vouloir à Ben. Ils avaient eu tort – du moins, *elle* avait eu tort – de se mêler de politique.

Elle se sentit mieux dans ses bras. Ben était si gentil – elle devrait

peut-être vraiment l'épouser. Elle voulut parler, mais il lui posa la main sur la bouche, et murmura : « Chut. Ils ont peut-être mis un micro dans l'appartement. »

Elle sortit le magnétophone et le lui donna. Il le prit en haussant les sourcils, et lui tendit un exemplaire du *Post*.

« Jetez donc un coup d'œil sur le journal pendant que je vais me laver, dit-il d'une voix normale.

— Merci. » Avant de sortir, il lui montra un article. Il était de lui :

LE NID DE PIE
de Ben Caxton

Chacun sait que les prisons et les hôpitaux ont au moins une chose en commun : il est parfois très difficile d'en sortir. Dans un sens, un prisonnier est plus libre qu'un malade : il peut faire venir son avocat, invoquer l'*habeas corpus* et exiger un jugement public et équitable.

Mais il suffit d'une pancarte interdisant les visites, sur l'ordre d'un de nos guérisseurs modernes, pour condamner un malade hospitalisé à la solitude et à l'oubli.

Certes, on ne peut interdire à la famille de venir – mais l'Homme de Mars ne semble pas avoir de famille. L'équipage du malheureux *Envoy* avait peu de liens sur Terre, et si l'Homme de Mars a des parents susceptibles de faire respecter ses droits, plusieurs milliers de journalistes ont été incapables de les trouver.

Qui parle au nom de l'Homme de Mars ? Qui le fait surveiller par des gardes armés ? De quelle épouvantable maladie est-il atteint, pour que nul ne puisse le voir ou lui poser des questions ? C'est à *vous* que je m'adresse, Mr. le secrétaire général. Les explications données – « faiblesse musculaire », « fatigue due à la gravité » – ne nous satisfont pas. Si telle était la vérité, il n'y aurait pas besoin de gardes ; une infirmière pesant cinquante kilos suffirait.

Sa maladie serait-elle d'ordre financier ? Voire politique ?

Il y en avait deux colonnes dans la même veine. Il était évident que Ben essayait de contraindre l'administration à abattre son jeu. Jill pensa qu'il prenait un gros risque en affrontant ainsi les autorités, mais elle n'avait aucune idée de la gravité du danger ni de la forme qu'il prendrait.

Elle feuilleta le journal. Il était plein d'articles sur le *Champion,* de photos du secrétaire général Douglas distribuant des médailles, d'interviews du capitaine van Tromp et de son courageux équipage, de photos de Martiens et de villes martiennes. Sur Smith, il n'y avait guère qu'un communiqué disant qu'il se remettait lentement des effets du voyage.

Ben revint et posa une poignée de pelures sur ses genoux. « Tenez, un autre journal », et il ressortit.

Jill vit que le « journal » était une transcription du premier enregistrement. Il était marqué « première voix », « deuxième voix »,

etc., mais Ben avait rajouté à la main les noms qu'il avait pu reconnaître. En tête, une note disait : « Toutes les voix sont masculines. »

La plupart des répliques prouvaient simplement qu'il avait bu et mangé, qu'on l'avait lavé et massé, et qu'il avait pris de l'exercice sous la direction du docteur Nelson et d'un second personnage identifié comme le « deuxième médecin ».

Un passage n'avait toutefois rien à voir avec ces soins quotidiens. Jill le relut :

Docteur Nelson : Comment allez-vous, mon garçon ? Vous sentez-vous la force de parler ?

Smith : Oui.

Docteur Nelson : Un homme voudrait vous parler.

Smith *(une pause) :* Qui ? (Caxton avait ajouté : toutes les répliques de Smith sont précédées par des pauses.)

Nelson : Cet homme est notre grand (mot guttural impossible à transcrire – du Martien ?). C'est le plus vieux de nos Anciens. Lui parlerez-vous ?

Smith *(très longue pause) :* Je suis grand heureux. L'Ancien parlera, je l'écouterai et grandirai.

Nelson : Non ! Il veut vous poser des questions.

Smith : Je ne peux rien apprendre à un Ancien.

Nelson : L'Ancien le désire. Pourra-t-il vous poser des questions ?

Smith : Oui.

(Bruits de fond.)

Nelson : Par ici, monsieur. Le docteur Mahmoud pourra vous servir d'interprète.

(Jill lut : « Nouvelle voix », mais Caxton l'avait biffé et avait mis à la place : « Secrétaire général Douglas !!! »)

Douglas : Je n'aurai pas besoin de lui. Vous m'avez bien dit que Smith comprend l'anglais ?

Nelson : À la fois oui et non, Excellence. Il connaît un assez grand nombre de mots, mais, comme le dit Mahmoud, il lui manque le contexte culturel auquel les relier. C'est parfois assez déconcertant.

Douglas : Je suis certain que cela ira. Lorsque j'étais jeune, j'ai traversé le Brésil en stop, et au début je ne connaissais pas un mot de portugais. Si vous voulez bien nous présenter, puis nous laisser.

Nelson : Excellence ? Il vaudrait mieux que je reste avec mon patient.

Douglas : Vraiment, docteur ? Excusez-moi, mais je dois insister.

Nelson : C'est *moi* qui dois insister… Vraiment désolé, Excellence, mais l'éthique médicale…

Douglas *(l'interrompant) :* Étant avocat, je connais la jurisprudence médicale. Épargnez-moi ces histoires d'« éthique médicale ». Le patient vous a-t-il choisi ?

Nelson : Pas exactement, mais…

Douglas : Je doute en effet qu'il ait eu l'opportunité de choisir ses médecins. De fait, il est pupille de l'État, et j'agis en tant que son plus proche parent *de facto* – et, comme vous le verrez, également *de jure.* Je désire l'interroger seul.

Nelson *(longue pause, puis, avec raideur) :* S'il en est ainsi, Excellence, je me retire du cas.

Douglas : Ne le prenez pas ainsi, docteur. Je ne doute pas de la qualité de vos soins. Vous n'empêcheriez pas une mère de voir son fils seule à seul, n'est-ce pas ? Craignez-vous que je lui fasse du mal ?

Nelson : Non, mais…

Douglas : Quelle objection faites-vous alors ? Allons, présentez-nous, qu'on en finisse. Ces discussions sont certainement mauvaises pour le moral de votre patient.

Nelson : Je vais vous présenter, Excellence. Ensuite, vous devrez choisir un autre docteur pour votre… pupille.

Douglas : Je suis vraiment désolé, docteur. Je suis certain que ce n'est pas votre dernier mot. Nous en reparlerons par la suite. Si vous voulez bien ?

Nelson : Par ici, monsieur. Fils, voici notre grand Ancien.

Smith *(impossible à transcrire).*

Douglas : Que dit-il ?

Nelson : Ce sont des salutations respectueuses. Mahmoud dit que cela peut se traduire par : « Je ne suis qu'un œuf », ou à peu près. Mais c'est amical. Fils, parlez comme les hommes.

Smith : Oui.

Nelson : Et servez-vous de mots simples, si je puis vous donner un dernier conseil.

Douglas : Je n'y manquerai pas.

Nelson : Au revoir, Excellence. Au revoir, fils.

Douglas : Merci, Docteur. À bientôt.

Douglas *(continue) :* Comment vous sentez-vous ?

Smith : Me sens bien.

Douglas : Parfait. Si vous désirez quoi que ce soit, vous n'avez qu'à le demander. Nous voulons que vous soyez heureux. J'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi. Vous savez écrire ?

Smith : Écrire ? Qu'est-ce que c'est, écrire ?

Douglas : L'empreinte de votre pouce suffira. Je vais vous lire un papier. Il y a un tas de termes légaux, mais en résumé cela veut dire qu'en quittant Mars vous avez renoncé à – je veux dire : abandonné – tous les droits que vous pouviez y avoir. Vous comprenez ? Vous cédez ces droits au gouvernement.

Smith *(pas de réponse).*

Douglas : Voyons, mettons les choses ainsi : vous ne possédez pas Mars, n'est-ce pas ?

Smith *(pause plutôt longue) :* Je ne comprends pas.

Douglas : Hum… Essayons autrement. Vous voulez rester ici ?

Smith : Je ne sais pas. Les Anciens m'ont envoyé. *(Suit un long discours intraduisible, ressemblant à un combat entre un chat et un crapaud.)*

Douglas : Crénom, ils auraient pu lui apprendre un peu mieux l'anglais, depuis le temps. Ne vous inquiétez pas, fiston, Mettez l'empreinte de votre pouce au bas de cette page. C'est très simple. Donnez-moi votre main droite. Non, pas en la tordant comme ça. *Calmez-vous !* Je ne vais pas vous faire du mal… *Docteur !* Docteur Nelson !

Deuxième docteur : Monsieur ?

Douglas : Allez chercher le docteur Nelson.

Deuxième docteur : Le docteur Nelson ? Mais il est parti, monsieur. Il a dit que vous lui aviez retiré la charge de ce patient.

Douglas : Nelson a dit cela ? *Damnation !* Eh bien, *faites* quelque chose ! Une piqûre, pratiquez la respiration artificielle… Ne restez pas comme ça à ne rien faire – vous ne voyez pas qu'il est mourant ?

Deuxième docteur : Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'intervenir, monsieur. Si on le laisse tranquille, il en sortira tout seul. C'est toujours ainsi qu'agissait le docteur Nelson.

Douglas : Au diable Nelson !

La voix du secrétaire général n'intervint plus, ni celle du docteur Nelson. D'après des rumeurs entendues à l'hôpital, Jill supposa qu'il s'était retiré dans son état second pseudo-cataleptique. Il n'y avait plus que deux fragments de dialogue :

« Inutile de murmurer, il ne peut pas vous entendre. »

Et :

« Enlevez le plateau. Nous le nourrirons quand il en sortira. »

Jill relisait le texte une fois de plus lorsque Ben revint. Il avait de nouvelles feuilles de papier pelure à la main mais ne les lui tendit pas. Par contre, il lui demanda si elle avait faim.

« Je meurs.

— Allons tirer une vache, alors. »

Il resta silencieux dans le premier taxi, qui les mena à la *Terrasse Alexandria.* Là, ils en changèrent ; Ben choisit une voiture immatriculée à Baltimore. Lorsqu'ils eurent pris de l'altitude, il le programma pour Hagerstown, dans le Maryland. Ensuite seulement, il se détendit. « Voilà, nous pouvons parler.

— Pourquoi tout ce mystère, Ben ?

— Désolé, mon grand chat. Je ne suis pas *certain* qu'ils surveillent mon appartement – mais ce que je peux leur faire, ils peuvent certainement me le faire. De même, il y a peu de chances pour qu'un taxi que j'appelle soit équipé d'un micro, mais ce n'est *pas* impossible. Les Services spéciaux ne font pas les choses à moitié. Mais cette voiture-ci…» Il tapota les coussins. « Ils ne peuvent pas trafiquer des milliers de taxis. »

Jill frissonna. « Mais Ben, ils ne vont quand même pas…» Elle ne termina pas sa phrase.

« Vous avez lu mon article. Cela fait neuf heures que je l'ai donné au journal. Vous croyez que l'administration va prendre des coups sans les rendre ?

— Vous avez toujours attaqué l'administration.

— Oui, mais maintenant c'est différent. Je les ai accusés de garder un prisonnier politique au secret. Un gouvernement est un organisme

vivant, Jill, et comme tout ce qui vit, son premier instinct est de survivre. Quand on le frappe, il répond. Et cette fois, je les ai *réellement* frappés. » Il ajouta : « Mais je n'aurais pas dû vous impliquer.

— Depuis que je vous ai rendu ce gadget, je n'ai plus peur.

— On sait que vous me connaissez. Si cela tourne mal, cela pourrait suffire. »

Jill ne dit rien. Il lui était difficile de croire qu'elle pouvait être en danger – elle n'avait jamais rien connu de pire que de rares fessées quand elle était enfant et parfois, devenue adulte, une parole vive. Dans son métier, elle avait vu les conséquences de la brutalité – mais cela ne pouvait pas lui arriver à *elle*.

Elle ne sortit de son silence boudeur que lorsque le taxi s'apprêta à atterrir. « Ben ? Et si le patient mourait ? Que se passerait-il ?

— Hein ? » Il plissa le front. « C'est une bonne question. S'il n'y en a pas d'autres, vous pouvez vous retirer.

— Allons, soyez sérieux.

— Pour ne pas vous le cacher, j'ai passé des nuits sans dormir pour essayer de répondre à cette question. Voici ce que j'ai trouvé de mieux : si Smith meurt, ses droits sur Mars disparaissent. Sans doute les hommes que le *Champion* y a laissés tenteront-ils de faire valoir les leurs, mais il est pratiquement certain que l'administration a prévu quelque chose dans ce sens – le *Champion* est un navire de la Fédération, mais il n'est pas impossible qu'ils aient fait en sorte que tous les pouvoirs reviennent au secrétaire général Douglas. Cela suffirait à le maintenir en fonction pendant de longues années. D'un autre côté, il se pourrait que tout cela ne signifie rien.

— Hein ? Pourquoi ?

— La Décision de Larkin n'est peut-être pas applicable. La Lune était inhabitée, mais Mars l'*est* – par les Martiens. Ces derniers sont pour le moment légalement inexistants. Mais il se pourrait que la Haute Cour décide que l'occupation humaine est sans signification légale dans une planète habitée par des non-humains. Dans ce cas, tous les droits concernant leur planète devraient être négociés avec les Martiens eux-mêmes.

— Ce sera de toute façon le cas, Ben. Cette notion d'une planète possédée par un seul homme est… incroyable !

— N'utilisez jamais ce mot avec un avocat. Dans les écoles de droit, on leur apprend à tirer les moustiques et à avaler des chameaux. De plus, il y a un précédent. Au XVe siècle, le pape partagea le continent américain entre les Espagnols et les Portugais, sans se préoccuper des Indiens qui occupaient le pays, avec leurs lois, leurs coutumes et leurs droits de propriété. Et ses paroles ne furent pas vaines : consultez une carte, vous verrez.

— Mais oui, Ben, je sais… mais nous ne sommes pas au XVe siècle.

— Les avocats si, Jill. Si la Haute Cour décide que la Décision de Larkin s'applique à Smith, il pourra céder des concessions valant des millions, ou même des milliards. Et s'il cède ses droits à l'administration, c'est Douglas qui disposera du gâteau.

— Mais Ben, pourquoi voudrait-il une telle puissance ?

— Pourquoi la lumière attire-t-elle les papillons ? Par ailleurs, son avoir financier est presque aussi important que sa position nominale de roi-empereur de Mars. La Haute cour réduira peut-être à néant ses droits de squatter, mais je pense que ceux qu'il a sur le propulseur de Lyle et sur la *Lunar Enterprises* sont absolument inattaquables. Qu'arrivera-t-il s'il meurt ? Des milliers de prétendus cousins sortiront de l'ombre, bien sûr, mais la *Science Foundation* a l'habitude de se défendre contre cette vermine assoiffée d'argent. Il semble probable que, si Smith meurt sans laisser de testament, sa fortune reviendra à l'État.

— Vous voulez dire la Fédération ou les États-Unis ?

— Encore une question sans réponse. Ses parents sont de deux pays différents, tous deux membres de la Fédération, mais lui est né tout à fait ailleurs… Et pour certaines personnes, il sera très important de savoir qui contrôlera ces actions et ces brevets. Ce ne sera pas Smith en tout cas ; il doit être incapable de faire la différence entre une délégation de pouvoirs et une contravention. Il y a de fortes chances pour que ce soit celui qui arrivera à lui mettre le grappin dessus. Je doute que la Lloyds consente à l'assurer sur la vie ; ce serait un trop gros risque.

— Le pauvre enfant ! Le pauvre, pauvre petit ! »

6

Le restaurant de Hagerstown avait de l'« atmosphère » : tables éparpillées sur une pelouse descendant vers un lac ou disposées sur les branches de trois arbres gigantesques. Jill aurait voulu manger sur un

arbre, mais Ben obtint, grâce à un généreux pourboire, qu'on leur mît une table près du lac et qu'on leur amenât une stéréo.

Jill n'était pas contente. « Mais enfin, Ben, à quoi bon payer si cher si nous ne profitons même pas des arbres et s'il faut en plus supporter cette horrible boîte ?

— Patience, mon chou. Les tables dans les arbres ont des microphones, pour faciliter le service. Celle-ci ne doit pas être trafiquée, du moins je l'espère – j'ai vu le garçon la prendre au hasard dans une pile. Quant à la stéréo – d'abord, ce serait antiaméricain de manger sans, et de plus cela brouillera un éventuel micro directionnel – si jamais les inspecteurs de Douglas s'intéressaient à notre conversation…

— Vous croyez vraiment qu'ils nous suivent Ben ? Brrr… Je ne suis pas faite pour cette vie-là.

— Chansons ! Quand je m'occupais des scandales de la *General Synthetics,* je ne dormais jamais deux nuits de suite dans le même lit et ne mangeais que des conserves. On s'y fait – ça stimule métabolisme.

— Mon métabolisme n'en a pas besoin. Tout ce qu'il me faut, c'est un malade plutôt âgé, et très riche.

— Alors vous ne voulez pas devenir ma femme, Jill ?

— Lorsque mon futur mari aura cassé sa pipe, je serai peut-être assez riche pour pouvoir vous entretenir.

— Si on commençait dès ce soir ?

— *Lorsqu'*il aura cassé sa pipe, pas avant. »

Ils dînèrent. Le *show* musical qui leur cassait les oreilles cessa, et un visage souriant apparut à sa place. « Le Réseau Stéréo du Nouveau Monde, R.S.N.M., et les Losanges Malthusiens À la Page ont le plaisir et l'honneur de vous présenter une émission officielle de portée historique. Et n'oubliez pas que toutes les femmes à la page utilisent À la Page. Discret, de goût agréable, garanti cent pour cent efficace, en vente partout sans ordonnance. Pourquoi utiliser des méthodes dépassées, inesthétiques, nuisibles et peu sûres ? Pourquoi risquer de perdre *son* amour et *son* respect ? » Le speaker se hâta de terminer la publicité : « Et, tout juste avant le secrétaire général, voici la Femme à la Page ! »

Apparut l'image en relief d'une jeune femme si séduisante, si sensuelle et aux avantages naturels si prononcés qu'elle ne pouvait que dégoûter tous les mâles des ressources locales. Elle s'étira langoureusement et dit d'une voix suggestive : « Moi, j'utilise toujours À la Page. »

Son image disparut et un orchestre entonna *Ô Paix souveraine.* Ben demanda : « Est-ce que *vous* utilisez À la Page ?

— Ça ne vous regarde pas ! » Jill parut offusquée et ajouta : « C'est un élixir de charlatan. Et qu'est-ce qui vous permet de supposer que

j'en aie besoin ? »

Caxton ne répondit pas. Les traits paternels de Douglas étaient apparus dans le « réservoir ». Il commença : « Amis citoyens de la Fédération, un honneur sans précédent m'échoit ce soir. Depuis le retour triomphal du navire-pionnier *Champion…»* Il félicita *ensuite* les citoyens de la Terre de ce contact réussi avec une autre planète et une autre race. Il réussit à impliquer que cet exploit était une réussite personnelle de chaque citoyen, que chacun d'eux aurait pu diriger l'expédition, et que lui, le secrétaire Douglas, n'avait été que l'humble instrument de la volonté publique. Mais ce n'était jamais dit grossièrement ; simplement, il donnait l'impression que l'homme de la rue était l'égal de tous, et meilleur que la plupart – et que le bon vieux Joe Douglas était l'un d'eux. Sa cravate légèrement froissée et ses cheveux hâtivement gominés avaient juste la qualité qu'il fallait.

Ben Caxton se demanda qui avait écrit son texte. Sans doute Jim Sanforth – il n'avait pas d'égal pour choisir les adjectifs qui apaisent et ceux qui excitent. Il avait fait de la publicité avant d'entrer dans la politique, et ignorait les scrupules. Oh oui, le morceau sur « la main qui balance le berceau » était bien de lui. Jim aurait été capable de séduire une jeune fille avec des bonbons.

« Fermez ça, le supplia Jill.

— Du calme, ma jolie. Je veux entendre la suite.

— … et ainsi, amis, j'ai l'honneur et le privilège de vous présenter notre concitoyen Valentin Michaël Smith, l'Homme de Mars ! Nous savons que ça n'allait pas fort, Mike, et que vous êtes encore fatigué – mais vous direz quand même quelques mots à vos amis du monde entier ? »

La scène passa à un plan américain d'un homme assis dans un fauteuil roulant. Douglas était penché vers lui ; à l'arrière-plan on apercevait une infirmière, raide, amidonnée et photogénique.

Jill ouvrit la bouche. « Chut ! » lui murmura Ben.

Le doux visage de bébé de l'homme assis dans la chaise s'éclaira d'un sourire. Il regarda la caméra et dit : « Bonjour, tous. Excusez-moi de rester assis, mais je suis encore faible. » Il semblait avoir du mal à parler. L'infirmière approcha et prit son pouls.

En réponse à des questions de Douglas, il félicita le capitaine van Tromp et son équipage, les remercia de l'avoir sauvé et dit que les Martiens étaient passionnés par ces contacts avec la Terre et qu'il espérait pouvoir contribuer à l'établissement de relations pacifiques entre les deux planètes. L'infirmière l'interrompit, mais Douglas lui demanda s'il se sentait la force de répondre à une dernière question. « Bien sûr, Mr Douglas… si je connais la réponse.

— Mike ? Que pensez-vous de nos filles ? »

Le visage de bébé de Smith s'éclaira d'un large sourire et il roula

extatiquement des yeux en poussant une exclamation enthousiaste. La caméra revint au secrétaire général. « Mike m'a demandé de vous dire, continua-t-il sur un ton paternel, qu'il reviendrait vous parler dès qu'il le pourra. Il doit se forger des muscles, vous savez. Sans doute la semaine prochaine, si les docteurs le trouvent assez fort. » On revit les Losanges À la Page, et un petit scénario fit comprendre qu'une femme qui ne les utilisait pas avait non seulement complètement perdu la tête mais que les hommes risquaient fort de changer de trottoir en la voyant arriver. Ben changea de programme, puis se tourna vers Jill et lui dit mélancoliquement : « Je peux déchirer l'article que j'avais préparé pour demain. Douglas l'a à sa merci.

— Ben !

— Oui ?

— *Ce n'était pas lui !*

— Quoi ? Vous en êtes *certaine ?*

— Oh, il lui ressemblait. Mais ce n'était *pas* le patient que j'ai vu dans la chambre gardée. »

Ben lui fit remarquer que des dizaines de personnes avaient vu Smith – gardiens, internes, infirmiers, le capitaine et l'équipage du *Champion,* pour ne citer qu'eux. Quelques-uns au moins avaient dû voir l'émission. Ce n'était pas possible : le risque était trop gros.

Jill avança la lèvre inférieure et affirma de nouveau que la personne qu'ils avaient vue à la stéréo n'était pas le patient avec lequel elle avait parlé. Elle finit par exploser : « Bien, bien. Pensez ce que vous voudrez. *Ah, les hommes !*

— Mais Jill…

— Raccompagnez-moi ; je voudrais partir. »

Ben ne demanda pas un taxi au garçon, mais alla en chercher un au parking d'un hôtel voisin. Pendant le trajet, Jill demeura de glace. Ben sortit les transcriptions et les relut, puis réfléchit un long moment et dit : « Jill ?

— Oui, monsieur Caxton ?

— Je vous en donnerai, du « monsieur » ! Écoutez-moi, Jill. Je vous présente mes excuses. Je m'étais trompé.

— Et qu'est-ce qui vous a amené à cette conclusion ?

— Ça, dit-il en faisant claquer les papiers sur son genou. Il est impossible qu'après son comportement d'hier, Smith ait donné cette interview aujourd'hui. Il aurait lâché les commandes… serait entré en transes.

— Je suis très flattée que vous voyez enfin l'évidence.

— Jill, si vous voulez être gentille, donnez-moi un coup de pied une fois pour toutes puis laissez tomber. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Cela signifie qu'ils ont mis un acteur à sa place. Je vous l'ai déjà

dit il y a une heure.

— Oui, un excellent acteur, et qui a bien répété son rôle. Mais il n'y a pas que cela. Selon moi, il y a deux possibilités. La première est que Smith soit mort, et…

— Mort ! » Jill revécut soudain l'étrange cérémonie du partage de l'eau, et sentit de nouveau le subtil et émouvant parfum de la personnalité de Smith, le sentit avec une douleur déchirante.

« C'est possible. Dans ce cas, cet acteur restera vivant tant qu'ils auront besoin de lui puis il « mourra » : ils l'enverront très loin avec une injonction hypnotique suffisamment forte pour lui donner une crise d'asthme si jamais il s'avisait d'en dire un mot – voire une lobotomie. Si Smith est mort, autant ne plus y penser ; nous ne parviendrons jamais à prouver la vérité. Supposons donc qu'il est encore vivant.

— Oh, je l'espère !

— Que vous est Hécube et qu'êtes-vous pour elle ? cita imparfaitement Ben. S'il est en vie, cela n'a peut-être rien de sinistre. Après tout, bien des gens utilisent une doublure. Dans deux ou trois semaines, notre ami Smith sera peut-être en forme et prendra la relève. Mais j'en doute. Oh oui, j'en doute.

— Pourquoi ?

— Faites travailler votre cerveau ! Douglas n'a pas réussi à obtenir de Smith ce qu'il désirait. Mais il ne peut pas se permettre d'échouer. Je pense que Smith va disparaître de la circulation… et nous ne verrons jamais plus le véritable Homme de Mars.

— Ils vont le *tuer ?* demanda Jill lentement.

— Voyons, voyons… Il suffira de l'enfermer dans une clinique privée et de le tenir à l'écart de tout ce qui se passe.

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous *faire,* Ben ? »

Caxton se renfrogna. « Le terrain est à eux, ainsi que le ballon, et ils édictent les règles du jeu. Mais je sais ce que je vais faire. Je vais arriver avec un Juste Témoin et un grand avocat, et exiger de voir Smith. J'arriverai peut-être à tout faire éclater !

— Je serai là avec vous !

— Pas question. Comme vous l'avez dit, ce serait la fin de votre carrière.

— Mais vous avez besoin de moi pour l'identifier !

— En le voyant face à face, je saurai faire la différence entre un homme qui a été élevé par des non-humains et un acteur. Mais si jamais les choses tournent mal, chérie, vous êtes mon dernier atout : vous avez accès au centre médical et vous connaissez tous leurs trucs. Si vous n'entendez plus parler de moi, vous saurez que vous êtes seule.

— Ben… ils ne vont quand même rien vous faire ?

— Je me bats contre un adversaire plus lourd que moi, mon petit.

— Je n'aime pas cela. Ben. Si vous réussissez à le voir, que comptez-vous faire exactement ?

— Je lui demanderai s'il désire quitter l'hôpital. S'il répond oui, je l'inviterai à venir avec moi. En présence d'un Juste Témoin, ils n'oseront pas l'en empêcher.

— Et… ensuite, Ben ? Il a besoin de soins médicaux. Il est incapable de s'en tirer seul. »

Ben se renfrogna. « J'y avais pensé. Je suis évidemment incapable de le soigner. Nous pourrions l'installer dans mon appartement…

— … et je le soignerai ! Voilà ce que nous allons faire, Ben !

— Doucement. Douglas trouvera certainement moyen de tirer un lapin de son chapeau et Smith retournera en tôle. Et nous l'y accompagnerons, peut-être bien. » Il plissa le front. « Je connais *un* homme qui pourrait peut-être s'en tirer.

— Qui ?

— Vous connaissez Jubal Harshaw ?

— Qui ne le connaît pas !

— C'est justement un de ses avantages : tout le monde le connaît. Il n'est par conséquent pas facile de le bousculer. Comme il est également docteur en médecine et avocat, ça devient trois fois plus difficile. Mais le plus important de tout, c'est qu'il est un individualiste si invétéré qu'il se battrait contre toute la Fédération avec un canif pour seule arme si l'envie l'en prenait – ce qui fait que ça devient *huit* fois plus difficile. J'ai fait sa connaissance lors des procès de la désaffection. C'est un ami, et je sais que je peux compter sur lui. Si j'arrive à tirer Smith de Bethesda, je l'amènerais chez Harshaw, dans les Poconos – qu'ils essaient d'aller l'y chercher ! Entre moi avec mon journal et Harshaw avec son amour de la bagarre, ils trouveront à qui parler ! »

7

Malgré l'heure tardive à laquelle elle s'était couchée, Jill prit son service dix minutes à l'avance. Suivant les conseils de Ben, elle n'avait pas l'intention de se mêler de sa tentative pour voir l'Homme de Mars, mais elle voulait être à proximité si jamais il avait besoin de renforts.

Il n'y avait pas de gardes dans le couloir. Les repas, les médicaments et deux patients qui devaient être opérés l'occupèrent pendant deux bonnes heures. Elle put néanmoins essayer la porte du K-12 ; elle était fermée, de même que celle du salon attenant. Elle pensa un moment à essayer d'entrer par le salon, mais son travail l'en empêcha. Elle se contenta de contrôler les allées et venues dans l'étage.

Ben ne se manifesta pas et un interrogatoire discret de son assistante lui apprit que ni Ben ni qui que ce soit n'était entré au K-12. Cela la surprit. Ben n'avait pas fixé d'heure, mais il avait certainement eu l'intention de prendre la citadelle d'assaut dès le début de la journée.

Voulant en avoir le cœur net, elle frappa à la porte de la salle de garde, entra et joua la surprise. « Oh ! Bonjour, docteur. Je pensais trouver le docteur Frame. »

L'interne de garde la regarda avec intérêt. « Je ne l'ai pas vu de la matinée. Je suis le docteur Brush. Puis-je vous être utile ? »

Jill faillit sourire devant sa réaction typiquement masculine. « Non, il n'y a rien pour le moment. Comment va l'Homme de Mars ?

— Hein ? »

Elle sourit. « Les infirmières sont dans le secret, vous savez. Votre patient…» Elle montra la porte de communication. Il parut sincèrement stupéfait. « *Il* était là ?

— Il n'y est donc plus ?

— Nous avons une Mrs Rose Bankerson, cliente du docteur Garner. Elle est arrivée tôt ce matin.

— Ah oui ? Et où est l'Homme de Mars ?

— Pas la moindre idée. Mais dites, c'est vrai que j'ai juste manqué l'occasion de voir Valentin Smith ?

— Il était là hier.

— Il y en a qui ont de la chance. Regardez ce qu'ils m'ont donné. » Il ouvrit le judas électronique. Sur l'écran, Jill vit, flottant dans le lit hydraulique, une petite femme, maigre et âgée.

« Pour quoi la soigne-t-on ?

— Mmmm… Si elle n'avait pas de l'argent plein les poches, on appellerait cela démence sénile. Officiellement, elle est entrée pour un check-up et une cure de repos. »

Jill bavarda encore un moment, puis prétendit avoir vu une lumière d'appel s'allumer, et sortit le registre de nuit. C'était bien cela : *V.M. Smith, K-12 – transfert.* Et au-dessous : *Rose S. Bankerson (Mrs) – récept. K-12 (régime selon instr. docteur Garner – patient privé – pas d'ordres).*

Pourquoi l'avaient-ils transféré de nuit ? Sans doute pour éviter les curieux. Mais où l'avaient-ils emmené ? En d'autres circonstances, elle se serait renseignée à la Réception, mais après l'émission truquée et ce qu'avait dit Ben… Elle décida d'attendre et d'ouvrir l'oreille.

Mais avant tout, elle alla à la cabine publique et appela Ben à son bureau. On lui répondit qu'il avait quitté la ville. Elle faillit perdre l'usage de la parole, puis demanda qu'il la rappelât dès son retour.

Elle téléphona chez lui – il n'y était pas, et elle eut droit au même message, enregistré cette fois.

Ben Caxton n'avait pas perdu de temps. Il s'était assuré les services de James Oliver Cavendish. N'importe quel Juste Témoin aurait fait l'affaire, mais le prestige de Cavendish était tel que la présence d'un avocat devenait presque inutile. Le vieux gentleman avait témoigné de nombreuses fois devant la Haute Cour et l'on disait que les testaments emmagasinés dans son esprit représentaient des milliards. Le grand docteur Samuel Renshaw lui avait enseigné le souvenir absolu, et l'instruction hypnotique lui avait été donnée à la Fondation Rhine. Il prenait pour une journée plus que Ben ne gagnait en une semaine, mais le *Post* paierait – ce que l'on pouvait trouver de mieux était tout juste assez bon pour ce qu'il comptait faire.

Caxton alla prendre Frisby jr., de Biddle, Frisby, Frisby, Biddle & Reed, et ils se rendirent ensemble chez le Témoin Cavendish. La mince silhouette de Mr Cavendish, drapée dans la cape blanche de sa profession, fit penser Ben à la statue de la Liberté – et se voyait presque d'aussi loin. Ben avait expliqué à Mark Frisby ce qu'il comptait faire (Frisby lui avait fait remarquer qu'il n'avait aucun droit), mais une fois en présence du Juste Témoin, ils se conformèrent au protocole et s'abstinrent de parler de ce qu'il verrait et entendrait.

Le taxi les lâcha sur le toit du Centre Bethesda ; ils se rendirent

directement au bureau du directeur. Ben tendit sa carte et demanda à lui parler.

Une femelle d'aspect redoutable lui demanda s'il avait rendez-vous. Ben dut admettre que ce n'était pas le cas.

« S'il en est ainsi, vous avez fort peu de chances de voir le docteur Broemer. Quelles étaient les raisons de votre visite ?

— Dites-lui, répondit Caxton en parlant très fort pour que tout le monde entende, que Caxton, du *Nid de Pie,* est venu en compagnie d'un avocat et d'un Juste Témoin pour interviewer Valentin Michaël Smith, l'Homme de Mars. »

Elle se remit remarquablement vite de sa surprise et dit sur un ton glacial : « Je vais l'en informer. Si vous voulez vous asseoir ?

— Merci, nous attendrons debout. »

Frisby sortit un cigare. Cavendish attendit avec le calme d'un homme qui en a vu de toutes les couleurs. Caxton dansait d'un pied sur l'autre. Hautaine et glaciale, la réceptionniste revint. « Mr. Berquist va vous recevoir.

— Berquist ? Gil Berquist ?

— Je pense en effet que c'est Mr. *Gilbert* Berquist. »

Caxton réfléchit. Gil Berquist était l'un des compères de Douglas, un de ses « assistants spéciaux ». « Non, pas Berquist. Je veux le directeur. »

Mais Berquist arrivait déjà, la main tendue, un sourire de bienvenue aux lèvres. « Benny Caxton ! Comment vas-tu, mon vieux ? Tu écris toujours les mêmes boniments ? » Il jeta un coup d'œil de biais au Témoin.

« Toujours pareil. Que fais-tu ici, Gil ?

— Si jamais j'arrive à quitter l'administration, j'essaierai d'avoir une rubrique dans un journal, comme toi – je téléphonerais mes mille mots chaque jour, et le reste du temps je pourrais flâner… Je t'envie, Ben.

— Je t'avais demandé ce que tu faisais ici, Gil. Je veux voir le directeur, puis l'Homme de Mars. Je ne suis pas venu pour me faire mettre dehors en grand style par Gil Berquist.

— Allons, Ben, ne te fâche pas. Le docteur Broemer ne veut plus voir de journalistes, et le secrétaire général m'a demandé de venir prendre la relève.

— J'accepte l'explication. Je voudrais voir Smith.

— Mais Ben, tous les reporters, correspondants spéciaux, commentateurs, éditorialistes… du monde entier ne demandent que cela. Il y a encore vingt minutes, Polly Peepers était là – elle voulait l'interviewer sur la vie amoureuse des Martiens ! » Il leva les bras au ciel.

« Je veux voir Smith. C'est oui ou c'est non ?

— Allons prendre un verre, Ben. Comme ça, tu pourras me poser toutes les questions que tu voudras.

— Je n'ai aucune question à poser. Je veux voir Smith. Voici Mark Frisby, mon avocat. » Comme la coutume l'exigeait, il ne présenta pas le Juste Témoin.

« Nous nous connaissons, dit Berquist. Comment va votre père, Mark ? Toujours des ennuis avec ses sinus ?

— Toujours la même chose.

— C'est ce sale climat. Allons, viens, Ben, et vous aussi, Mark.

— Doucement, dit Caxton. J'exige de voir Valentin Michaël Smith. Je représente le groupe du *Post,* et donc indirectement deux cents millions de lecteurs. Puis-je le voir ? Si c'est non, dis-le clairement, en indiquant sur quelle base légale tu te fondes pour refuser. »

Berquist poussa un soupir. « Mark, pourriez-vous dire à cet historien indiscret qu'il ne peut pas s'introduire de force dans la chambre d'un malade ? Smith a fait une apparition hier soir – contre l'avis de son médecin. Il a besoin de calme et de paix pour reprendre des forces.

— Des rumeurs disent, affirma Caxton avec force, que son apparition à la stéréo était truquée. »

Le sourire de Berquist s'évanouit. « Frisby, dit-il sèchement. Expliquez à votre client la loi sur la diffamation.

— Allez-y doucement, Ben.

— Je connais parfaitement la loi, Gil. Qui pourrait s'estimer diffamé ? L'Homme de Mars ? Ou bien quelqu'un d'autre ? Dites un nom. Je répète – il éleva la voix – que j'ai ouï dire que l'homme interviewé à la stéréo hier soir n'était pas l'Homme de Mars. C'est précisément pour m'en assurer que je désire le voir. »

Un grand silence s'était fait dans la salle d'attente. Berquist ne put s'empêcher de regarder en direction du Juste Témoin, puis se reprit et dit en souriant : « Ben, il est fort possible que tu aies obtenu ton interview – sans préjuger des suites judiciaires. Un moment. »

Il disparut, et revint peu après. « C'est arrangé, Ben – mais vraiment, tu ne le méritais pas. Viens. Toi seul. Non, désolé, Mark, mais une personne c'est déjà de trop. Smith est malade.

— Non, dit Caxton.

— Quoi ?

— Non. Nous y allons tous les trois.

— Ne sois pas ridicule, Ben. Tu as déjà droit à un privilège exceptionnel. J'ai une idée : Mark vient avec nous et attendra devant la porte. Mais tu n'as pas besoin de *lui.* » Berquist montra le Témoin de la tête. Cavendish semblait ne pas avoir entendu.

« Il se peut. Mais ce soir, mon journal écrira que l'administration a interdit à un Juste Témoin de voir l'Homme de Mars. »

Berquist haussa les épaules. « Soit, mais j'espère que l'action en diffamation te cassera les reins. »

Eu égard à l'âge de Cavendish, ils prirent l'ascenseur, puis empruntèrent un chariot automatique, et traversèrent des laboratoires, des salles de soins, d'interminables couloirs. Un garde les arrêta et téléphona pour annoncer leur venue, et ils arrivèrent enfin dans une salle emplie d'instruments, utilisée pour surveiller des malades se trouvant dans un état critique. « Je vous présente le docteur Tanner, annonça Berquist. Docteur, Mr. Caxton, et Mr. Frisby. » Il ne présenta évidemment pas Cavendish.

Tanner paraissait soucieux. « Messieurs, je dois vous mettre en garde de ne *rien* dire ou faire qui puisse exciter mon patient. Il est extrêmement névrosé et tombe facilement dans une sorte de… transe pathologique.

— Épilepsie ? demanda Ben.

— Un profane pourrait s'y tromper en effet ; mais ce serait plutôt une sorte de catalepsie.

— Vous êtes spécialiste, docteur ? En psychiatrie ? » Tanner jeta un coup d'œil à Berquist, puis admit : « Oui.

— De quelle université êtes-vous ? »

Berquist intervint : « Allons voir le patient, Ben. Tu pourras interroger le docteur Tanner après.

— D'accord. »

Tanner jeta un coup d'œil à ses cadrans, puis regarda par un judas. Ensuite il ouvrit une porte et, un doigt sur les lèvres, les précéda dans la pièce voisine.

La chambre était sombre. « Ses yeux ne sont pas accoutumés à notre lumière », expliqua-t-il à mi-voix. Il avança vers un lit hydraulique placé au centre de la chambre. « Mike, je suis venu avec des amis qui veulent vous voir. »

Caxton approcha. Un jeune homme flottait dans le lit, à moitié enfoui dans les replis du plastique, couvert d'un drap montant jusqu'au cou. Il les regarda sans rien dire. Son visage lisse et rond était dénué d'expression.

Pour autant que Ben pût en juger, c'était l'homme qu'il avait vu à la stéréo. Il eut la sale impression que Jill lui avait lancé une grenade amorcée – sous la forme d'un procès en diffamation. « Vous êtes Valentin Michaël Smith ? demanda-t-il.

— Oui.

— L'Homme de Mars ?

— Oui.

— Vous êtes apparu à la stéréo hier soir ? » L'Homme ne répondit pas. Tanner dit : « Il ne doit pas avoir compris. Mike, vous souvenez-vous de ce que vous avez fait avec Mr. Douglas, hier soir ? »

Le visage rond s'éclaira. « Des lumières. Beaucoup de lumières. Ça fait mal.

— Oui, la lumière blesse vos yeux. Mr. Douglas vous a fait dire bonjour aux gens. »

Le patient sourit imperceptiblement. « Long voyage dans chaise.

— D'accord, dit Caxton, je suis convaincu. Ils vous traitent bien, Mike ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas obligé de rester ici, vous savez. Vous pouvez marcher ? »

Tanner se hâta d'intervenir : « Mais enfin, Mr. Caxton…» Berquist le fit taire en posant la main sur son bras. « Je peux marcher… un peu. Fatigué.

— Je veillerai à ce que vous ayez un fauteuil roulant. Si vous ne voulez pas rester ici, Mike, je vous mènerai où vous voudrez. »

Tanner rejeta la main de Berquist. « Vous n'avez pas le droit !

— Est-il un homme libre ? insista Caxton, ou bien un prisonnier ?

— Il est libre, évidemment ! répondit Berquist. Calmez-vous docteur. Laissez l'imbécile creuser sa propre tombe.

— Merci, Gil. Vous l'avez entendu, Mike. Vous êtes libre. Vous pouvez aller où il vous plaît. »

Le patient regarda Tanner d'un air effrayé. « Non ! Non non, non !

— D'accord, d'accord.

— Mr Berquist, dit Tanner sèchement. Je pense que cela suffit !

— D'accord, docteur. Terminé, Ben.

— Attendez… une dernière question. » Caxton réfléchit avec acharnement, pour en tirer le meilleur parti possible. Il semblait que Jill s'était trompée hier soir – et pourtant non, elle ne s'était *pas* trompée.

— « Une dernière, concéda Berquist à contrecœur.

— Merci… Hum… Mike, hier soir, Mr Douglas vous a posé plusieurs questions. » Le patient ne fit aucun commentaire « Voyons, il vous a demandé ce que vous pensiez de nos filles, n'est-ce pas ? »

Le visage du patient s'éclaira d'un large sourire et il poussa une exclamation enthousiaste.

« Oui. Mike… *où et quand avez-vous vu ces filles ? »*

Le sourire s'évanouit. Le patient regarda Tanner, puis se raidit. Ses yeux se révulsèrent et il se recroquevilla dans la position du fœtus, les genoux relevés, la tête sur la poitrine, les bras croisés.

« Sortez d'ici ! » cria Tanner. Il se précipita pour prendre le pouls du patient.

« C'est le comble ! s'exclama Berquist sauvagement. Caxton vous sortez ou faut-il que j'appelle les gardes ?

— Oh, nous y allons », dit Caxton. Tous sortirent, sauf Tanner, et

Berquist referma la porte.

« Juste une question, Gil, insista Caxton. Il est enfermé depuis son arrivée sur Terre. Alors, *où* a-t-il vu ces filles ?

— Hein ? Tu veux rire ? Il en a vu des tas. Des infirmières, des laborantines… Tu sais bien.

— Je ne sais rien du tout. Je me suis laissé dire qu'il n'avait que des infirmiers hommes et que toute visite féminine était strictement interdite.

— Quoi ? Ne sois pas ridicule. » Berquist paraissait ennuyé, mais soudain il sourit. « Tu as bien vu qu'il y avait une infirmière avec lui à la stéréo hier soir.

— Oh, ça, je l'ai vu. » Caxton n'insista pas.

Ils ne se mirent à parler que lorsque le taxi eut décollé. Frisby lui fit remarquer : « Ben ? Je ne pense pas que le secrétaire général déposera une plainte contre vous. Néanmoins, si vous pouvez joindre la personne qui est à l'origine de cette rumeur, il serait peut-être bon d'obtenir une déposition en règle.

— Ne vous inquiétez pas, Mark. Il ne m'attaquera pas. » Ben se mordilla le pouce. « Qu'est-ce qui nous dit que c'était bien l'Homme de Mars ?

— Enfin, voyons, Ben…

— Comment le *savons*-nous ? Nous avons vu un homme dans un lit, mais nous n'avons que la parole de Berquist pour nous assurer que c'était bien le bon – et Berquist a commencé sa carrière politique en publiant des démentis. Nous avons également vu un inconnu, qui se dit psychiatre – lorsque j'ai voulu lui demander où il avait fait ses études, je me suis fait envoyer sur les roses. Mr. Cavendish, avez-vous remarqué un fait quelconque qui vous aurait convaincu que ce type était bien l'Homme de Mars ? »

Cavendish tourna la tête vers lui. « Ma fonction n'est pas d'avoir des opinions. Je vois, j'entends – c'est tout.

— Désolé.

— Avez-vous encore besoin de moi en ma capacité professionnelle ?

— Euh… non, Mr. Cavendish. Et merci.

— C'est moi qui vous remercie. Ce fut très intéressant. » Le vieux monsieur ôta la cape blanche qui le différenciait des mortels ordinaires, et son expression s'adoucit.

« Si j'avais pu me faire accompagner d'un des membres de l'équipage du *Champion,* continua Caxton, j'aurais pu en avoir le cœur net.

— Je dois admettre, intervint Cavendish, que j'ai été surpris par une chose que vous n'avez *pas* faite.

— Oui ? Qu'ai-je pu oublier ?

— Les callosités.

— Les callosités ?

— Bien sûr. On peut lire l'histoire d'un homme dans ses callosités. Je me souviens avoir lu une monographie sur le sujet dans le *Bulletin du Témoin.* Ce jeune homme de Mars n'a jamais porté de chaussures semblables aux nôtres et a vécu dans une gravité trois fois plus faible que la nôtre, et les callosités de ses pieds devraient en témoigner.

— Damnation ! Pourquoi ne nous l'avez-vous pas suggéré ?

— Je vous demande pardon ? » Le vieil homme se redressa et ses narines se dilatèrent. « Je suis un Juste Témoin, monsieur, pas un participant.

— Désolé. » Caxton prit une soudaine décision. « Retournons. Il faut aller examiner ses pieds… même si je dois faire sauter la boîte pour y arriver !

— Comme je me suis laissé entraîner à en discuter, il vous faudra faire appel à un autre Témoin.

— Ah oui, c'est vrai…» Caxton se rembrunit.

« Calmez-vous, Ben, lui conseilla Frisby. Vous êtes assez impliqué comme cela. Personnellement, je suis convaincu que c'était l'Homme de Mars. »

Caxton les déposa, puis fit planer le taxi en position d'attente pour pouvoir réfléchir. Il y était entré une fois – avec un avocat et un Témoin. Exiger de le voir une seconde fois dans la même matinée, ce serait aller trop loin. Il s'exposerait à un refus catégorique.

Mais il n'avait pas acquis sa position dans le journalisme en restant devant des portes fermées. Il fallait qu'il le voie.

Comment ? Il savait du moins où ils gardaient le prétendu Homme de Mars. Se déguiser en électricien ? C'était trop gros. Il n'arriverait même pas jusqu'au « docteur Tanner ».

Tanner était-il vraiment médecin ? Les hommes de l'art n'aiment guère les combines contraires à la déontologie. Témoin l'attitude de Nelson – il avait abandonné le cas simplement parce que…

Un moment ! Nelson pourrait lui dire si c'était vraiment l'Homme de Mars, sans même avoir besoin d'examiner ses pieds… Caxton essaya de lui téléphoner en passant par son bureau, car il ignorait où il se trouvait. Osbert Kilgallen, son assistant, ne le savait pas davantage, mais les fichiers du *Post* indiquaient le *New Mayflower.* Une minute plus tard, Caxton l'avait en personne.

Le docteur Nelson n'avait pas vu l'émission. Oui, il en avait entendu parler ; non, il n'avait aucune raison de penser qu'elle eût été truquée. Le docteur Nelson savait-il qu'on avait tenté d'amener Smith à abandonner les droits que lui donnait la Décision de Larkin ? Non, et même si c'était le cas, cela ne le concernait pas ; il était ridicule de

parler d’un « propriétaire » de Mars. Mars appartenait aux Martiens. Soit, docteur, mais dans l’hypothèse où quelqu’un tenterait de…

Le docteur Nelson raccrocha. Lorsque Caxton le rappela, une voix enregistrée l’informa que le docteur Nelson avait momentanément suspendu la réception des appels, mais que s’il voulait enregistrer un message…

Caxton fit une plaisanterie stupide sur la famille du docteur Nelson. Puis il fit une chose bien plus stupide encore : il téléphona au palais du gouvernement et demanda à parler au secrétaire général.

Caxton avait appris qu’il était souvent possible de percer un secret en allant au sommet et en se rendant extrêmement déplaisant. Il savait qu’il était dangereux de tirer le tigre par la queue et, contrairement à Jill Boardman, connaissait à fond la psychopathologie du pouvoir – mais il savait aussi qu’il représentait un autre pouvoir, un pouvoir que l’on cherchait presque universellement à apaiser.

Ce qu’il avait oublié, c’était qu’en téléphonant au palais d’un taxi, il ne le faisait pas en public.

Il parla à une demi-douzaine de sous-fifres, en devenant de plus en plus agressif, et ne remarqua même pas que son taxi avait cessé de planer sur place.

Lorsqu’il s’en rendit compte, il était trop tard. Le taxi refusait d’obéir à ses ordres. Caxton comprit avec amertume qu’il était tombé dans un piège auquel aucun amateur ne se serait laissé prendre : on avait identifié son appel, localisé son taxi, et le pilote-robot avait été placé sous les ordres de la fréquence prioritaire utilisée par la police. On l’amenait là où on voulait, incognito et sans bruit.

Il essaya d’appeler son avocat.

Il essayait toujours lorsque le taxi atterrit dans une cour, dont les murs interceptèrent son appel. Il voulut sortir du taxi, mais la porte était fermée. Il fut à peine surpris de voir qu’il perdait rapidement conscience…

Jill se dit que Ben avait trouvé une autre piste et avait oublié de la prévenir. Mais elle n'y croyait pas vraiment. Ben devait sa réussite à un respect méticuleux des petits détails. Il n'oubliait jamais les anniversaires et aurait plutôt omis de payer ses dettes au poker que d'oublier d'envoyer des fleurs aux gens qui l'avaient invité la veille. Non, où qu'il soit allé, et aussi urgent que ce soit, il aurait – oui, il aurait trouvé deux minutes pour lui faire parvenir un message.

Il *devait* l'avoir prévenue. Pendant l'heure du déjeuner, elle appela son bureau et put parler à Osbert Kilgallen, son documentaliste et chef de bureau. Il lui affirma que Ben n'avait laissé aucun message pour elle, et qu'il n'avait pas de nouvelles depuis son dernier appel.

« Il ne vous a pas dit quand il reviendrait ?

— Non. Mais nous avons toujours quelques articles d'avance pour parer à ce genre de situation.

— Oui… d'où vous avait-il appelé ? Ou est-ce que je suis indiscrète ?

— Pas du tout, Miss Boardman. Il n'a pas vraiment appelé, en fait, mais a envoyé un message imprimé de Philadelphie. »

Jill dut se satisfaire de cela. Elle déjeuna avec fort peu d'appétit au self des infirmières. Bah, se dit-elle, ce ne doit pas être grave… et puis je ne suis quand même pas amoureuse de ce grand dadais…

« Hé, Boardman ! Revenez sur terre ! »

Jill leva la tête et vit Molly Wheelwright, la diététicienne du pavillon. « Oh, désolée.

— Je disais : « Depuis quand met-on des malades de l'assistance dans une chambre de luxe ?

— Où ?

— Dans votre service. Le K-12 est bien à votre étage ?

— Le K-12 ? De l'assistance ? C'est une vieille richarde qui peut se payer un médecin à demeure pour la regarder respirer.

— Peuh ! Il n'y a pas longtemps qu'elle a dû hériter, alors. Depuis dix-sept mois, elle est dans le service de gériatrie de l'assistance gratuite.

— On a dû faire une erreur.

— Pas moi, en tout cas. On n'en fait pas dans ma cuisine. Et son plateau n'est pas banal : régime sans graisses, une longue liste d'allergies sans compter des médicaments à mêler aux plats. Croyez-moi, ma chère, un régime, c'est aussi individuel qu'une empreinte digitale. » Miss Wheelwright se leva. « Il faut que j'y aille, les enfants.

— Qu'est-ce que Molly voulait savoir ? demanda une infirmière.

— Rien, une erreur. » Jill songea un instant qu'elle pourrait retrouver l'Homme de Mars en suivant la trace de son régime, mais elle rejeta presque aussitôt cette idée : il lui faudrait deux jours rien que pour visiter toutes les cuisines. Le Centre Bethesda avait été un

hôpital naval du temps où l'on se battait encore sur mer, et il était déjà énorme. Puis, il était passé à la Santé publique et s'était agrandi. Maintenant, il appartenait à la Fédération et était devenu une véritable ville.

Quand même, le cas de Mrs Bankerson était curieux. L'hôpital acceptait toutes sortes de patients : privés, de l'assistance et du gouvernement. Le service de Jill recevait généralement des patients du gouvernement, et ses chambres de luxe étaient réservées à des sénateurs de la Fédération ou à des hauts fonctionnaires. On y recevait rarement des malades privés, et encore bien moins ceux de l'assistance.

Sans doute l'avait-on mis là provisoirement parce qu'il n'y avait plus de place ailleurs. Oui, ce devait être cela.

Elle n'eut plus le temps d'y penser, car il y avait plusieurs nouvelles admissions. Bientôt elle eut besoin d'un lit automatique. Normalement, elle aurait dû le demander par téléphone, mais l'entrepôt était au sous-sol, à trois cents mètres de là, et elle le voulait tout de suite. Elle se souvint avoir vu le lit mécanique du K-12 dans le salon, où on l'avait mis en installant le lit hydraulique – oui, elle avait même dit aux *marines* de ne pas s'asseoir dessus.

Il y était sans doute toujours – dans ce cas, il n'y avait qu'à aller le chercher.

La porte du salon était fermée, et elle ne put l'ouvrir avec son passe-partout. Elle prit note d'en avertir le service entretien, puis alla dans la salle de garde pour demander au docteur qui surveillait Mrs Bankerson s'il savait où était ce lit.

Le médecin de garde était celui qu'elle connaissait déjà – le docteur Brush. Il n'était en fait ni interne ni résident – le docteur Garner, lui avait-il dit, l'avait fait venir pour s'occuper de ce patient. Brush leva la tête en l'entendant entrer.

« Ah, Miss Boardman ! J'avais justement besoin de vous !

— Il fallait me téléphoner. Comment va votre malade ?

— Bien. Mais moi, je ne vais *pas* bien.

— Des ennuis ?

— Ils ne dureront que cinq minutes. Pourriez-vous me consacrer cinq minutes de votre précieux temps ? Et n'en parler à personne ?

— Si ça peut vous rendre service. Je vais simplement téléphoner à mon assistante pour lui dire où elle peut me trouver.

— Non, non Surtout pas. Refermez la porte derrière moi et n'ouvrez que lorsque vous m'entendrez frapper sur le rythme de *La barbe et les cheveux.*

— Comme vous voudrez, docteur, dit Jill sans enthousiasme. Dois-je faire quelque chose pour votre patient ?

— Absolument rien. Surveillez-la par l'écran du judas et ne la

dérangez surtout pas.

— Mais où serez-vous, si jamais il arrive quelque chose ? Dans le salon des docteurs ?

— Je vais aux toilettes des hommes, au bout du couloir. Et maintenant, taisez-vous, s'il vous plaît. C'est *urgent.* »

Il sortit et Jill referma docilement la porte. Puis elle regarda la malade sur l'écran et jeta un coup d'œil sur les cadrans. Elle dormait. Le pouls était fort et la respiration régulière et normale. Jill se demanda pourquoi cette « veillée funèbre » était nécessaire.

Elle décida d'aller voir si le lit se trouvait encore dans le salon. Ce n'était certes pas conforme aux instructions du docteur Brush, mais elle ne dérangerait pas la malade – elle savait comment traverser une chambre sans réveiller un patient ! – et il y avait des années qu'elle avait appris que ce que les médecins ignoraient ne les dérangeait nullement. Elle ouvrit silencieusement la porte et entra.

Un rapide coup d'œil lui apprit que Mrs Bankerson était plongée dans le sommeil typique des séniles. Elle alla vers la porte du salon. Elle était fermée, mais son passe-partout l'ouvrit.

Le lit mécanique y était. Puis, elle vit que la chambre était occupée – assis dans un fauteuil, en train de regarder un livre d'images, se trouvait l'Homme de Mars.

Smith leva les yeux et la regarda avec le sourire radieux d'un bébé heureux.

Jill eut le vertige. Valentin Smith *ici ?* Impossible. Il avait été transféré. C'était marqué sur le registre…

Puis, toutes les implications sinistres lui vinrent à l'esprit : le faux « Homme de Mars » à la stéréo… la vieille femme prête à mourir, servant à dissimuler la présence de cet autre patient… la porte que son passe-partout ne pouvait plus ouvrir – et une affreuse vision du sinistre chariot emportant non pas un, mais deux cadavres, par une sombre nuit.

Et elle eut peur – consciente du péril, maintenant que le hasard lui avait fait découvrir le secret.

Smith se leva maladroitement et tendit ses deux bras vers elle : « Mon frère !

Bonjour… euh… comment allez-vous ?

— Je vais bien. Je suis heureux. » Il ajouta quelque chose dans un étrange langage étranglé, puis se reprit et dit lentement : « Vous êtes là, mon frère. Vous étiez parti. Et maintenant vous êtes là. Je bois profondément en vous. »

Impuissante, Jill était déchirée entre deux émotions – une joie qui lui faisait fondre le cœur, et une peur glaciale de se faire prendre. Smith ne parut pas s'en rendre compte. « Vous voyez ? dit-il. Je marche ! Je deviens fort ! » Il fit quelques pas puis s'arrêta,

triomphant et hors d'haleine.

Elle se força à sourire. « C'est bien, vous faites des progrès ! Continuez, c'est ce qu'il faut. Mais je dois partir. J'étais juste entrée dire bonjour. »

Son visage s'emplit de désarroi. « Ne partez pas !

— Mais il le faut ! »

Il prit un air désolé, et ajouta avec une certitude tragique : « Je vous ai blessé. Je ne savais pas.

— Mais non, pas du tout ! Seulement, il faut que je parte, et vite ! »

Son visage devint sans expression. « Emmenez-moi avec vous, mon frère », dit-il, et c'était une affirmation plutôt qu'une question.

« Comment ? Oh ! Je ne *peux pas.* Et il *faut* que je parte, immédiatement. Ne dites à personne que je suis venue. Je vous en prie.

— Ne pas dire que mon frère d'eau est venu ?

— À *personne.* Et… je reviendrai, voilà. Soyez gentil. Vous m'attendez et vous ne le dites à personne. »

Smith digéra cette information, puis dit d'une voix sereine : « J'attendrai. Je ne dirai pas.

— Bravo ! » Jill se demanda comment elle pourrait tenir sa promesse. Elle comprit que la porte donnant sur le couloir n'était certainement pas « cassée » et alla la regarder de plus près. Contrairement à la règle des hôpitaux, on y avait vissé un verrou ne pouvant pas s'ouvrir de l'extérieur.

D'un geste rapide, Jill l'ouvrit. « C'est ça, attendez. Je reviendrai.

— J'attendrai. »

En traversant la chambre de la malade, elle entendit le *toc-toc toc-toc toc toc !* de Brush, et se hâta d'aller lui ouvrir.

Il était fort en colère. « Où étiez-vous, infirmière ? Cela fait trois fois que je frappe. »

Jill ne perdit pas son sang-froid. « Je l'ai vue se retourner, mentit-elle. Et j'étais allé arranger son oreiller.

— Mais enfin ! Je vous avais dit de ne pas bouger d'ici ! » Jill sentit qu'il avait peur, et contre-attaqua. « Docteur, dit-elle froidement, je n'ai pas la responsabilité de votre malade mais, puisque vous l'aviez confiée à mes soins, j'ai fait ce que j'estimais nécessaire. Si vous critiquez mon attitude, le médecin-chef du pavillon en sera juge.

— Non, non. Qu'importe, n'y pensons plus.

— Non, docteur. Un patient aussi âgé peut fort bien étouffer dans un lit hydraulique. Il y a des infirmières qui acceptent tout de la part d'un docteur ; pas moi. Allons en référer au médecin-chef.

— Voyons, Miss Boardman. Je n'aurais pas dû me mettre en colère. Acceptez mes excuses.

— Soit, docteur, dit Jill très sèchement. Vous avez encore besoin de moi ?

— Non, merci. Et merci d'être restée. Vous… vous ne le direz à personne, n'est-ce pas ?

— Je n'en parlerai pas. » Ça, tu peux en être certain ! Mais que faire maintenant ? Si seulement Ben était là ! Elle retourna à son bureau et fit semblant de compulser des papiers. Puis elle téléphona pour obtenir enfin ce lit mécanique et envoya son assistante chercher quelque chose pour pouvoir réfléchir en paix.

Où donc était Ben ? Si elle savait où le toucher, elle prendrait dix minutes pour aller lui téléphoner, et se déchargerait du fardeau sur ses larges épaules. Mais Ben, que le diable l'emporte, était en train de se promener dans le ciel en la laissant se débrouiller seule.

Vraiment ? L'inquiétude qu'elle avait réprimée revint à la surface. Ben ne serait pas parti sans la tenir au courant du résultat de sa tentative pour voir l'Homme de Mars. Entre conspirateurs, on se dit ces choses, et Ben respectait *toujours* la règle du jeu.

Elle crut l'entendre de nouveau lui dire : «… *si jamais les choses tournent mal, chérie, vous êtes mon dernier atout… si vous n'entendez plus parler de moi, vous saurez que vous êtes seule. »*

Sur le moment, elle n'y avait pas accordé d'importance, car elle ne pensait pas qu'il pût lui arriver quelque chose. Mais maintenant… Il arrive un moment dans la vie de tout homme ou de toute femme où il, ou elle, doit décider de risquer « sa vie, sa fortune et son honneur » dans une entreprise à l'issue incertaine. Jill Boardman prit sa décision cet après-midi-là, à 15 h 47.

Lorsque Jill fut sortie, l'Homme de Mars se rassit, mais ne reprit pas son livre d'images. Il se contenta d'attendre avec ce que l'on pourrait nommer de la « patience », faute d'un meilleur terme pour décrire cette attitude typiquement martienne. Il resta tranquille, calme et heureux, parce que son frère lui avait dit qu'il reviendrait. Il était prêt à attendre sans bouger, sans rien faire, pendant plusieurs années.

Il n'avait pas une idée précise du temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait partagé l'eau avec son frère. Non seulement le temps et l'espace étaient curieusement déformés dans ce lieu, avec des séquences visuelles et sonores qu'il n'avait encore pu gnoquer, mais la culture de son nid appréhendait le temps autrement que les humains ne le font. La différence n'était pas imputable à une plus grande longévité, comptée en années terrestres, mais à une attitude fondamentale. On ne pouvait pas davantage exprimer en martien : « Il est plus tard que vous ne croyez », que « Trop de hâte nuit », quoique pour des raisons différentes. La première notion était inconcevable, tandis que la seconde était un truisme Martien jamais exprimé, aussi superflu que de dire à un poisson de se mettre dans l'eau. Mais « Ce

qui était au Commencement est, et sera toujours » était si Martien en esprit qu'il était plus facile de le traduire que « deux et deux font quatre », affirmation qui, sur Mars, n'avait rien de trivial.

Smith attendit.

Brush entra et le regarda ; Smith ne bougea pas. Brush ressortit.

Lorsque Smith entendit une clef tourner dans la serrure de la porte extérieure, il se souvint avoir entendu le même bruit quelque temps avant la dernière visite de son frère, et il modifia son métabolisme en conséquence, pour le cas où le même événement suivrait. Il fut étonné de voir la porte s'ouvrir et Jill se glisser dans la chambre, car il ne s'était pas rendu compte que c'était une porte. Mais il le gnoqua immédiatement et s'abandonna à la plénitude joyeuse qui ne naît qu'en présence de vos petits, d'un frère par l'eau et, dans certaines circonstances, d'un Ancien.

Sa joie était toutefois tempérée par la conscience que son frère ne la partageait pas – il semblait au contraire empli d'une détresse comme on n'en conçoit que chez une personne qui est sur le point de se désincarner à cause d'un manque ou d'un échec honteux. Mais Smith avait appris que ces créatures pouvaient supporter sans en mourir des émotions affreuses à contempler. Son frère Mahmoud subissait cinq fois par jour une terrifiante agonie spirituelle – et non seulement il n'en mourait pas, mais il provoquait intentionnellement ces crises, qu'il estimait utiles. Son frère le capitaine van Tromp souffrait également de spasmes atroces survenant à l'improviste, et dont le moindre aurait dû, selon les critères de Smith, entraîner une désincarnation immédiate pour mettre fin au conflit. Et pourtant, pour autant qu'il le sache, son frère était toujours incarné.

Il ignora donc l'agitation de Jill.

Elle lui tendit un ballot. « Tenez, mettez ça. Dépêchez-vous ! »

Smith prit le paquet de vêtements et attendit. Jill le regarda en secouant la tête. « Ciel ! Bon, déshabillez-vous ; je vais vous aider. »

Elle dut le déshabiller puis l'habiller entièrement. Il portait – non parce que cela lui plaisait mais parce qu'on le lui avait dit – une chemise de nuit, une robe de chambre et des chaussons. Il était capable de les ôter lui-même, mais pas assez vite au gré de Jill. Elle était infirmière, et il n'avait jamais entendu parler du tabou de la pudeur – auquel il n'aurait d'ailleurs rien compris. Ils ne furent donc pas ralentis par des considérations hors de propos. Il trouva délicieuses les fausses peaux dont elle revêtit ses jambes. Mais elle ne lui laissa pas le temps de les chérir et les colla à ses cuisses avec du sparadrap à défaut de jarretières. Elle avait emprunté cette tenue à une infirmière plus grande qu'elle, prétextant qu'une cousine en avait besoin pour un bal costumé. Jill agrafa l'ample blouse blanche ; il lui sembla que cela dissimulait de façon convaincante la plupart des

différences sexuelles. Les chaussures furent le plus difficile : elles n'étaient pas vraiment à sa pointure et Smith avait déjà du mal à marcher pieds nus dans cette gravité.

Pour finir, elle le coiffa d'un bonnet d'infirmière. « Vos cheveux sont un peu courts, dit-elle avec inquiétude, mais il y a des femmes qui ne les portent guère plus longs. Il faudra bien que ça aille. » Smith ne répondit pas, car il ne comprenait pas exactement ce qu'elle avait voulu dire. Il essaya de se penser des cheveux plus longs, mais comprit que cela prendrait trop longtemps.

« Et maintenant, dit Jill, écoutez-moi bien. Quoi qu'il arrive, ne dites pas un mot. Vous comprenez ?

— Ne pas parler. Je ne parlerai pas.

— Venez avec moi – je vais vous prendre par la main. Et si vous connaissez des prières, *priez !*

— Prier ?

— Peu importe. Simplement, suivez-moi sans dire un mot. » Elle ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir, et entraîna Smith avec elle.

Il était complètement désorienté par toutes ces configurations étranges et nouvelles. Il était assailli par des images troubles et imprécises, et avançait en aveugle, les sens presque déconnectés pour se protéger de ce milieu chaotique.

Elle le conduisit jusqu'au bout du couloir et monta sur un tapis roulant. Smith trébucha et serait tombé si elle ne l'avait pas retenu. Une femme de service les regarda avec étonnement et Jill faillit lâcher un juron. Puis, ils prirent un ascenseur jusqu'au toit – elle n'aurait jamais pu le piloter dans un tube pneumatique.

Et là, sans que Smith s'en rendît compte, ils se trouvèrent dans une situation critique. Il se noyait dans l'extase du ciel ; il n'avait plus vu le ciel depuis Mars. C'était un ciel légèrement couvert, clair et lumineux, un ciel typique du climat de Washington. Le toit était désert – c'était ce qu'elle avait espéré en partant après l'heure… mais il n'y avait plus de voitures. Et elle n'osait prendre l'aérobus avec lui.

Elle allait téléphoner pour avoir un taxi lorsqu'elle en vit un atterrir. Elle appela le planton. « Jack ! Ce taxi est libre ?

— Non ; je viens de l'appeler pour le docteur Philips.

— Quel dommage ! Jack, essayez de m'en avoir un le plus vite possible. Je suis avec ma cousine Madge – elle travaille au pavillon Sud – ; elle a une laryngite et il ne faut pas qu'elle reste dans ce vent. »

Le planton se gratta la tête. « Bah… puisque c'est vous, Miss Boardman, prenez celui-ci et j'en appellerai un autre pour le docteur.

— Jack, vous êtes un trésor. Non, Madge, ne parle pas ; je le remercierai pour nous deux. Elle est pratiquement aphone ; je vais lui

soigner ça avec un bon grog.

— Oh oui, il n'y a rien de tel que les remèdes de grand-mères ! » Il ouvrit la porte du taxi et composa de mémoire le domicile de Jill, puis les aida à monter. Jill fit de son mieux pour dissimuler la maladresse de Smith. « Merci, Jack ! Merci mille fois. »

Enfin, le véhicule s'éleva ; Jill poussa un profond soupir. « Vous pouvez parler, maintenant.

— Que dois-je dire ?

— Hein ? Ce qu'il vous plaira. »

Smith réfléchit longuement. L'envergure de l'invitation appelait une réponse appropriée, digne d'un frère. Il en examina plusieurs et les rejeta parce qu'elles étaient intraduisibles, puis se décida pour une phrase qui, même dans ce langage plat et étranger, transmettrait un peu de la proximité et de la chaleur qui convient entre frères : « Que nos œufs partagent un même nid. »

Jill sursauta de surprise. « Comment ? Qu'avez-vous dit ? »

Smith fut attristé par cette réaction décevante, mais l'attribua à une erreur de sa part. Il songea avec dépit qu'une fois de plus il avait causé une grande agitation chez une de ces créatures, alors qu'il avait voulu créer l'unité. Il essaya de nouveau d'exprimer la même pensée en disposant de façon différente son pauvre vocabulaire : « Mon nid est le vôtre et votre nid est le mien. »

Cette fois, Jill sourit. « Que c'est gentil ! Je ne suis pas certaine de bien vous comprendre, mais c'est l'offre la plus adorable qu'on m'ait faite depuis bien longtemps. » Elle ajouta : « Mais pour le moment, nous sommes dans les ennuis jusqu'au cou. Alors, il vaut mieux attendre, vous voulez ? »

Smith ne la comprenait guère mieux qu'elle ne le comprenait, mais il sentit qu'elle était contente, et comprit qu'elle lui demandait d'attendre. Attendre ne lui demandait aucun effort. Il s'enfonça dans son siège, content que tout aille bien entre son frère et lui, et admira le paysage. C'était le premier qu'il voyait, et il y avait de tous côtés une profusion de choses nouvelles qu'il essayait de gnoquer. Il lui vint à l'esprit que le mode de transport utilisé chez lui ne donnait pas une vue aussi enchanteresse de ce qui vous sépare de votre destination. Il faillit faire entre les modes de transport humains et martiens une comparaison défavorable aux Anciens, et son esprit recula devant cette hérésie.

Jill, elle, essayait de réfléchir. Soudain, *elle* vit que le taxi était presque arrivé chez elle – et de tous les lieux au monde, c'était le dernier où il fallait aller, puisque c'était le premier où ils iraient lorsqu'ils auraient compris qui avait aidé Smith à s'évader. Elle ne connaissait rien aux méthodes de la police, mais supposait qu'elle avait dû laisser des empreintes digitales – sans compter tous ceux qui

les avaient vu sortir. Elle avait même entendu dire qu'il était possible aux techniciens de la police de lire les bandes du pilote-robot pour connaître tous les déplacements effectués par un taxi.

Elle se hâta d'effacer la destination primitivement prévue. Le taxi s'éleva et attendit en planant. Où aller ? Où cacher un adulte à moitié idiot et même pas capable de s'habiller seul… et qui de plus était l'homme le plus recherché de tout le globe ? Oh, si seulement Ben était là ! Ben… *où êtes-vous ?*

Elle décrocha et, sans grand espoir, composa le numéro de Ben. Son cœur bondit lorsqu'une voix d'homme lui répondit – hélas, ce n'était pas Ben, mais son majordome. « Oh, désolé, Mr. Kilgallen. C'est Jill Boardman. Je pensais avoir appelé l'appartement de Ben.

— C'est bien ce que vous avez fait. Les appels sont automatiquement transmis au bureau lorsqu'il s'absente plus de vingt-quatre heures.

— Il n'est donc toujours pas rentré ?

— Toujours pas. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci. Mr. Kilgallen… vous ne trouvez pas curieux que Ben ait disparu de la sorte ? Cela ne vous inquiète pas ?

— Mais non, pas du tout. Son message disait qu'il ne savait pas quand il rentrerait.

— Vous ne trouvez pas cela *bizarre ?*

— Pas dans le métier de Mr. Caxton, Miss Boardman.

— Enfin… personnellement, je trouve son absence *très* inquiétante ! Vous devriez la signaler… en parler à la stéréo et dans toute la presse du pays – et du monde entier !

Bien que le téléphone du taxi n'eut pas de circuit image, Jill le sentit sursauter. « Je crains, Miss Boardman, que ce ne soit à moi d'interpréter les instructions de mon patron. D'ailleurs, soit dit sans vouloir vous vexer, nous recevons des coups de téléphone d'amis affolés chaque fois qu'il s'absente pour quelques jours. »

Jill comprit et n'insista pas. Il était donc exclu de demander l'aide de Kilgallen. Elle raccrocha d'un geste rageur.

Mais où aller ? Une idée lui vint. Si Ben avait disparu – et que les autorités y étaient pour quelque chose –, ils ne songeraient certainement pas à chercher Valentin Smith chez lui…

Il y aurait à manger, et elle trouverait bien quelques vêtements pour son pauvre idiot d'enfant. Elle composa sa nouvelle destination ; le taxi choisit sa route et s'y engagea.

Arrivée devant l'appartement de Ben, Jill mit son visage dans la boîte insonorisante et dit : « *Carthago delenda est !* »

La porte ne s'ouvrit pas. Malheur ! se dit-elle, il a changé la combinaison. Ses genoux étaient flageolants et elle n'osait pas regarder Smith. Puis, elle parla de nouveau dans la boîte – qui servait

aussi bien à ouvrir la porte qu'à annoncer une visite –, dans le minuscule espoir que Ben était rentré entre temps : « Ben ? C'est Jill. »

La porte s'ouvrit.

Ils entrèrent. Jill crut d'abord que Ben était là et leur avait ouvert, puis réalisa qu'elle avait accidentellement découvert la nouvelle combinaison de la porte… qu'il avait changée en son honneur. Elle se serait bien passée du compliment, pour éviter ce moment d'affreuse panique.

Smith s'était arrêté au bord du tapis de gazon et regardait ce qui l'entourait. C'était trop nouveau pour pouvoir être gnoqué immédiatement, mais cela lui plut. C'était moins enthousiasmant que le lieu mouvant d'où ils venaient de sortir, mais plus propre à accueillir le soi. Il regarda avec intérêt la fenêtre panoramique, qu'il prit pour un tableau animé comme ceux qu'il y avait chez lui. Sa chambre du Bethesda était dans un des nouveaux pavillons, et n'avait donc pas de fenêtres. La notion de « fenêtre » ne signifiait rien pour lui.

Il remarqua avec satisfaction que la simulation de l'espace et du mouvement était parfaite – ce devait être l'œuvre d'un très grand artiste. Jusqu'à présent, rien ne lui avait permis de conclure que ces gens possédaient un art – cette nouvelle expérience lui permit de mieux les gnoquer, et il en fut réchauffé.

Du coin des yeux, il perçut un mouvement ; il se retourna et vit que son frère ôtait ses chaussures et les fausses peaux qui recouvraient ses jambes.

Jill agita ses orteils dans l'herbe. « Oh, que ça fait du bien ! » Elle vit que Smith la fixait de son regard de bébé légèrement troublant. « Vous devriez en faire autant. Je suis sûre que vous aimerez cela. »

Il ferma à demi les yeux. « Comment faire ?

— J'oublie toujours. Venez, je vais vous aider. » Elle lui ôta ses chaussures et ses bas. « Voilà. Vous ne trouvez pas que c'est agréable ? »

Smith s'avança sur l'herbe, puis dit timidement : « Mais ils vivent ?

— Bien sûr ! C'est vivant, c'est de la vraie herbe. Ben a payé très cher pour avoir cela. Rien que les lampes spéciales coûtent plus que ce que je gagne en un mois. Allez, marchez, que vos pieds en profitent ! »

De tout cela, Smith comprit seulement que l'herbe était faite d'êtres vivants et qu'on lui demandait de leur marcher dessus. « Marcher sur des vivants ? » demanda-t-il avec une incrédulité horrifiée.

« Hein ? Et pourquoi pas ? Cela ne fait pas de mal à l'herbe – elle a été conçue précisément pour cet usage. »

Smith dut se remémorer qu'un frère d'eau ne peut pas vous inciter à une mauvaise action. Encouragé par Jill, il finit par marcher en rond

sur le tapis d'herbe – et découvrit que c'était délicieux et que les créatures vivantes ne protestaient pas. Il mit toute sa sensibilité aux aguets, mais son frère avait raison : leur véritable raison d'être était de se faire marcher dessus. Il résolut d'accueillir ce fait et de le louer, effort comparable à celui qu'il faudrait à un être humain pour apprécier les mérites du cannibalisme – coutume, d'ailleurs, que Smith trouvait tout à fait convenable.

Jill soupira. « Assez joué. J'ignore pour combien de temps encore nous sommes en sécurité ici.

— Sécurité ?

— Nous ne pouvons pas rester ici. Ils sont peut-être déjà en train de nous chercher. » Elle réfléchit. Chez elle, pas question, ici non plus… Ben avait eu l'intention de l'emmener chez Jubal Harshaw. Mais elle ne connaissait pas Harshaw, ne savait même pas où il vivait. Quelque part dans les Poconos, avait dit Ben. Oui, il faudrait qu'elle se procure son adresse. Il était sa seule chance.

« Pourquoi n'êtes-vous pas heureux, mon frère ? »

Jill s'arracha à ses pensées et regarda Smith. Le pauvre ! Il ne se rendait même pas compte que tout allait mal ! Elle essaya de voir les choses de son point de vue. Elle n'y parvint pas, mais comprit qu'il ignorait totalement qu'ils fuyaient devant… devant quoi ? Les flics ? Les autorités de l'hôpital ? Elle ne savait pas exactement ce qu'elle avait fait ni quelles lois elle avait violées. Ce qu'elle savait par contre, c'est qu'elle s'était opposée aux Grands, aux Puissants de ce monde.

Comment aurait-elle pu dire à l'Homme de Mars ce qu'ils avaient à craindre alors qu'elle-même l'ignorait ? Avaient-ils une police sur Mars ? La moitié du temps, en lui parlant, elle avait l'impression de s'adresser à un mur.

Ciel ! Avaient-ils des murs sur Mars ? Avaient-ils des maisons même ?

« Peu importe, lui dit-elle calmement. Faites ce que je vous dirai et tout ira bien.

— Oui. »

C'était une acceptation illimitée, sans restrictions. Jill eut soudainement l'impression que si elle le lui demandait, il sauterait par la fenêtre – et elle ne se trompait pas. Il aurait sauté, aurait joui de chaque seconde de la chute du vingtième étage et accepté sans surprise ni ressentiment la soudaine désincarnation lors de l'impact. Ce n'est pas qu'il aurait ignoré qu'une telle chute le tuerait ; mais la peur de la mort était pour lui une idée inconcevable. Si un frère d'eau choisissait pour lui cette étrange désincarnation, il la chérirait et essaierait de la gnoquer.

« Bon. Nous ne pouvons pas rester à ne rien faire. Il faut manger, vous trouver de nouveaux vêtements, et puis partir. Commencez déjà

à vous déshabiller. » Elle alla regarder dans la garde-robe de Ben.

Elle choisit un costume de voyage, un béret, une chemise, des sous-vêtements et une paire de chaussures. En revenant, elle trouva Smith dans une situation impossible : il avait omis d'ôter sa blouse avant d'essayer d'enlever la robe, et il était virtuellement paralysé.

« Aïe-aïe ! » Jill courut l'aider.

Elle réussit à le débarrasser des vêtements puis les fourra dans l'oubliette. Elle paierait Etta Schere plus tard, et ne tenait pas à ce qu'on les trouvât. « Et maintenant, mon ami, vous allez prendre un bain avant de mettre les habits propres de Ben. On vous a négligé. Allons, venez. » Étant infirmière, elle était immunisée contre les mauvaises odeurs et (pour la même raison) était une fanatique de l'eau et du savon… Ils n'avaient pas dû lui donner de bain depuis un bon moment. Il ne puait pas exactement, mais son odeur lui rappelait celle d'un cheval par une chaude journée d'été.

Il regarda avec extase la baignoire s'emplir.

Jill vérifia la température de l'eau. « Ça va. Entrez. »

Smith parut stupéfait.

« Dépêchez-vous ! dit Jill avec fermeté. Entrez dans l'eau. »

Les mots figuraient dans son vocabulaire humain, et, tremblant d'émotion, Smith fit ce qu'elle lui demandait. Ce frère voulait qu'il plaçât *son corps entier* dans l'eau de la vie ! Jamais pareil honneur ne lui avait été échu – et dans son expérience, *personne* n'avait jamais eu droit à un tel privilège. Mais il commençait à comprendre que ces créatures étaient étrangement familiarisées avec l'élément vital… fait impossible à gnoquer, mais qu'il devait accepter.

Il mit un pied tremblant dans l'eau, puis l'autre… et se laissa glisser jusqu'à ce que l'eau le recouvrît entièrement.

« Hé ! » cria Jill, et elle ramena sa tête au-dessus de l'eau, terrifiée parce qu'il lui semblait manier un cadavre. Seigneur ! Il n'avait pas pu se *noyer,* pas en si peu de temps. Elle le secoua vivement. « Smith ! Réveillez-vous ! Sortez de cet état ! »

De très loin, Smith entendit son frère l'appeler et revint. Ses yeux quittèrent leur aspect vitreux, son cœur s'accéléra et il recommença à respirer. « Ça va ? lui demanda Jill.

— Ça va bien. Je suis très heureux… mon frère.

— Vous m'aviez fait peur. Surtout, ne vous remettez pas sous l'eau. Restez assis comme vous êtes. D'accord ?

— Oui, mon frère. » Smith ajouta quelque chose dans un langage rauque et croassant, puis mit ses mains en coupe et y recueillit de l'eau avec mille précautions, puis la porta à ses lèvres. Sa bouche toucha l'eau, puis il l'offrit à Jill.

— Hé là, ne buvez pas l'eau de votre bain ! Non, je n'en veux pas, merci.

— Il ne faut pas boire ?

Il lui parut en ce moment si malheureux et vulnérable qu'elle ne sut plus quoi faire. Elle hésita, puis baissa la tête et toucha l'offrande de ses lèvres. « Merci.

— Puissiez-vous ne jamais avoir soif !

— Je vous souhaite également de ne jamais connaître la soif. Mais cela suffit. Si vous avez soif, je vais aller vous chercher quelque chose à boire. Mais pas l'eau du bain. »

Smith parut se satisfaire de cela et resta calmement assis. Jill comprit qu'il n'avait jamais eu droit à un grand bain et n'avait pas la moindre idée de ce qu'on attendait de lui. Elle pourrait certes le lui apprendre, mais cela leur ferait perdre un temps précieux.

Bah, elle en avait fait de pires ! Son corsage était déjà mouillé jusqu'en haut des manches. Elle l'ôta et le suspendit à un crochet. Puis elle regarda sa jupe plissée… les plis étaient permanents, mais il serait stupide de la mouiller aussi. Elle l'enleva, et se retrouva en slip et soutien-gorge.

Smith la regardait avec l'intérêt impartial d'un bébé. À sa grande surprise, Jill se sentit rougir. Elle se croyait pourtant libre de toute pudeur morbide. Elle se souvint soudain qu'elle avait participé à sa première baignade nudiste à l'âge de quinze ans. Mais ce regard d'enfant l'embarrassait. Elle préféra risquer d'avoir des sous-vêtements mouillés plutôt que de faire ce qui s'imposait.

Elle cacha son embarras en redoublant d'activité. « Allez, au travail ! » Elle s'agenouilla à côté de la baignoire, l'aspergea de savon et se mit à le frotter vigoureusement.

Soudain, Smith allongea le bras et lui toucha le sein droit. Jill eut un mouvement de recul. « Hé là ! Pas de ça ! »

Il la regarda comme si elle l'avait giflé. « Non ? » demandât-il d'une voix tragique.

« Non », dit-elle fermement, puis, voyant son expression, elle ajouta avec douceur : « Ce n'est rien. Mais ne m'empêchez pas de travailler. »

Jill ne fit pas traîner les choses. Elle vida la baignoire et le rinça à la douche, puis s'habilla tandis que le soufflant le séchait. L'air chaud le surprit et il se mit à trembler. Elle dut lui dire de se tenir au montant, puis l'aida à sortir de la baignoire. « Voilà, vous sentez meilleur et je suis sûre que vous vous sentez mieux.

— Je me sens bien.

— Excellent. Allons vous habiller. » Elle le précéda dans la chambre de Ben. Mais avant qu'elle ne pût lui expliquer à quoi servait un slip ou l'aider à le mettre, une voix d'homme la fit sursauter. Elle crut devenir folle.

« OUVREZ LA-DEDANS ! »

Jill laissa tomber le slip. Savaient-ils qu'il y avait quelqu'un ? Sûrement – autrement, ils ne seraient pas venus. Ce satané taxi-robot avait dû les trahir !

Devait-elle répondre ? Ou faire le mort ?

Le cri fut répété une seconde fois dans le circuit acoustique.

« Restez ici ! » murmura-t-elle à Smith, puis elle alla dans le living et demanda, en s'efforçant d'avoir une voix normale : « Qui est-ce ?

— Au nom de la loi, ouvrez !

— Au nom de quelle loi ? Ne soyez pas stupide. Dites-moi qui vous êtes si vous ne voulez pas que j'appelle la police.

— Nous *sommes* la police. Êtes-vous Gillian Boardman ?

— Moi ? Je suis Phyllis O'Toole et j'attends Mr. Caxton. Je vais téléphoner à la police et déposer plainte pour viol de domicile.

— Allons, miss Boardman. Nous avons un mandat d'amener contre vous. Ouvrez, sinon cela ira mal.

— Je ne suis pas « miss Boardman », et je téléphone immédiatement à la police ! »

La voix ne répondit pas. Jill attendit, la gorge serrée. Bientôt, elle sentit une chaleur croissante sur son visage. La serrure de la porte fut bientôt chauffée au rouge, puis au blanc. Quelque chose céda et la porte s'ouvrit. Il y avait deux hommes. L'un d'eux entra, et dit en souriant : « Voilà la fille ! Johnson, allez voir si vous le trouvez. »

Jill voulut se mettre dans le passage, mais le nommé Johnson la repoussa sans ménagements. « C'est un outrage ! s'écria Jill d'une voix aiguë. Où est votre mandat d'amener ?

— Doucement, ma jolie, lui dit Berquist. Si vous vous conduisez bien, ils ne vous feront peut-être pas de misères. »

Elle lui donna un coup de pied dans le tibia. Il se mit agilement hors de portée. « Oh la vilaine, dit-il sans se fâcher. Johnson ! Vous le trouvez ?

— Il est là, Mr. Berquist. Nu comme un ver – je me demande bien ce qu'ils étaient en train de fabriquer.

— Peu importe. Amenez-le ici. »

Johnson reparut en poussant Smith devant lui ; il lui avait tordu un bras derrière le dos. « Il ne voulait pas venir. »

Jill passa vivement derrière Berquist et se jeta sur Johnson, qui la rejeta brutalement. « Pas de ça, petite traînée ! »

Il l'avait frappé nettement moins fort qu'il ne frappait sa femme avant qu'elle ne le quitte, et infiniment moins qu'il ne frappait les prisonniers qui refusaient de parler. Jusqu'alors, Smith n'avait pas dit un mot et son visage était resté sans expression. Il s'était simplement laissé faire. Ne comprenant pas ce qui se passait, il s'était abstenu d'agir.

Mais lorsqu'il vit que l'homme frappait son frère d'eau, il se

tortilla, se libéra – et fit un geste vers Johnson.

Johnson disparut.

Seuls les brins d'herbe se redressant là où il avait posé ses grands pieds témoignaient qu'il avait jamais été là. Jill les regardait fixement – elle se sentait sur le point de s'évanouir.

Berquist ferma la bouche, la rouvrit, et dit d'une voix étranglée : « Que lui avez-vous fait ? en regardant Jill.

— Moi ? Je n'ai rien fait du tout.

— Allons, allons. Vous avez une trappe, ou quoi ?

— Où est-il *allé ?*

Berquist humecta ses lèvres. « Je n'en sais rien. » Il sortit un revolver. « Mais n'essayez pas vos petits tours avec moi. Restez où vous êtes. Je me charge de lui. »

Smith était retombé dans une attente passive. Ne comprenant pas ce dont il s'agissait, il n'avait fait que le minimum indispensable. Mais il avait déjà vu les hommes utiliser des pistolets sur Mars, et l'expression que prit Jill en voyant l'arme dirigée contre elle ne lui plut pas. Il gnoqua que c'était un de ces points critiques dans la croissance d'un être où la contemplation doit donner naissance à l'action juste, afin de permettre la continuation de la croissance. Il agit.

Les Anciens l'avaient bien éduqué. Il fit un pas vers Berquist, qui braqua le revolver sur lui. Il fit un geste – et Berquist disparut.

Jill hurla.

D'impassible qu'il était, le visage de Smith devint tragique et désespéré. Il regarda Jill avec des yeux implorants et se mit à trembler. Ses yeux se révulsèrent ; il s'affaissa lentement au sol, se roula en boule et resta dans une immobilité totale.

L'hystérie de Jill s'arrêta net. Un malade avait besoin d'elle. Ce n'était pas le moment d'être émotive, ni de se demander comment deux hommes avaient disparu. Elle s'agenouilla et examina Smith.

Elle ne put détecter ni pouls ni respiration. Elle posa une oreille contre ses côtes. Elle pensa d'abord que le cœur s'était arrêté mais, au bout d'un moment, entendit un faible *toc-toc,* suivi d'un autre après quatre ou cinq secondes.

Cela la fit penser à une syncope schizoïde, mais elle n'avait jamais vu une transe aussi profonde, même pendant les démonstrations d'hypno-anesthésie. Elle avait lu que certains yogis indiens pouvaient se mettre dans des états proches de la mort, mais ne l'avait jamais vraiment cru.

Normalement, elle n'aurait jamais essayé de réveiller un patient dans cet état ; elle aurait immédiatement appelé un médecin. Mais les circonstances étaient exceptionnelles. Loin d'affaiblir sa résolution, les derniers événements l'avaient plus que jamais renforcée dans sa

détermination de ne pas laisser Smith retomber entre les mains des autorités. Elle fit tout son possible pour essayer de le réveiller, mais au bout de dix minutes d'efforts inutiles, elle abandonna.

Dans la chambre de Ben, elle découvrit une grande valise quelque peu cabossée, presque un coffre. Elle l'ouvrit et y trouva un vocascribe, une trousse de toilette, un assortiment de vêtements – tout ce dont un journaliste pouvait avoir besoin pour un voyage imprévu. Il y avait même un ensemble audio pouvant se raccorder au réseau téléphonique. La présence de cette valise prouvait d'ailleurs que Kilgallen se trompait sur la raison de l'absence de Ben – mais ce n'était pas le moment de penser à cela. Elle vida la valise et la traîna jusqu'au living.

Smith était plus lourd qu'elle, mais elle avait acquis des muscles à force de manier des malades de toutes les tailles. Elle réussit à le faire basculer dans la valise, mais dut le replier pour pouvoir la fermer. Ses muscles ne cédaient pas à la force, mais en insistant doucement elle parvint à les remodeler. Elle rembourra les coins avec quelques vêtements, puis essaya de percer des trous pour lui permettre de respirer, mais la valise était en stratifié. Elle se dit qu'avec une respiration aussi faible et un métabolisme aussi ralenti, il ne risquait pas d'étouffer.

En s'aidant des deux bras, elle put tout juste la soulever. Quant à la porter… Heureusement, la valise était équipée de roulettes. Elles creusèrent de vilains sillons dans le gazon de Ben.

Jill ne monta pas sur le toit. Elle ne voulait surtout pas d'un autre taxi. Elle sortit par la porte de service. Il n'y avait qu'un jeune homme venu faire une livraison pour les cuisines. Il l'aida à rouler la valise jusqu'au trottoir. « Salut, sœurette. Qu'est-ce que vous traînez dans ce fourbi ? »

« Un cadavre », répondit-elle du tac au tac.

Il haussa les épaules. « J'aurais dû m'en douter. À question stupide, réponse stupide. »

DEUXIÈME PARTIE

SON ABSURDE HÉRITAGE

9

La troisième planète à partir du soleil comptait ce jour-là 230 000 habitants de plus que la veille ; mais sur cinq milliards d'habitants, cet accroissement était à peine sensible. Le royaume d'Afrique du Sud, membre de la Fédération, comparut à nouveau devant la Haute cour pour avoir persécuté sa minorité blanche. Les seigneurs de la mode, réunis à Rio, décrétèrent que les jupes seraient plus longues et les nombrils, couverts. Les stations défensives de la Fédération orbitaient dans le ciel, prêtes à frapper quiconque troublerait la paix de la planète ; les satellites-émetteurs commerciaux troublaient la paix, de leurs incessantes clameurs publicitaires. Sur les bords de la baie d'Hudson, on avait installé un demi-million de maisons mobiles de plus que l'an passé ; l'Assemblée de la Fédération déclara zone de famine l'ensemble de la ceinture du riz ; la duchesse Cynthia, connue sous le sobriquet de « la fille la plus riche du monde », renvoya (généreusement) son sixième mari.

Le révérend docteur Daniel Digby, évêque suprême de l'Église fostérite de la Nouvelle Révélation, annonça qu'il avait nommé l'Ange Azraël pour guider le sénateur fédéral Thomas Boone, et qu'il attendait la confirmation divine de son choix pour la fin de la journée. Les services d'information annoncèrent la nouvelle sans faire de commentaires, car les fostérites avaient dans le passé ravagé les bureaux de plusieurs journaux. Mr. et Mrs. Harrison Campbell VI eurent un fils et héritier légitime par une mère-hôtesse, à l'hôpital pédiatrique de Cincinnati, tandis que les heureux parents prenaient des vacances au Pérou. Le docteur Horace Quackenbush, professeur d'arts et de loisirs à la faculté de Théologie de Yale, plaida pour un retour à la foi et aux valeurs spirituelles. Un scandale sur les paris impliqua la moitié des membres de l'équipe de football de West-Point. À Toronto, trois chimistes spécialisés dans la guerre bactériologique

furent suspendus pour instabilité émotionnelle ; ils annoncèrent qu'ils porteraient leur cas devant la Haute Cour. La même Haute Cour renvoya devant la Cour suprême des États-Unis le cas *Reinsberg contre l'État du Missouri,* dans lequel étaient pourtant impliqués des membres de l'Assemblée de la Fédération.

Son Excellence le Très Honorable Joseph E. Douglas, secrétaire général de la Fédération mondiale des États Libres, prenait son petit déjeuner en se demandant pourquoi diable il n'était même plus possible d'obtenir une tasse de café digne de ce nom. Son journal du matin, préparé par l'équipe de nuit de son service d'information, se déroulait sous ses yeux à la vitesse de lecture optimale sur une visionneuse opérant selon le principe du *feedback :* elle s'arrêtait dès qu'il regardait ailleurs. Mais pour le moment, il regardait le petit écran, uniquement, d'ailleurs, pour éviter le regard de son patron. Mrs Douglas, elle, ne lisait jamais les journaux. Elle avait d'autres sources d'informations.

« Joseph…»

Il leva les yeux ; la machine s'arrêta. « Oui, chère amie ?

— Joseph, quelque chose vous tracasse.

— Ah ? Qu'est-ce qui vous fait dire cela, chère amie ?

— Ce n'est pas pour rien que je vous dorlote, vous évite un tas de tracas et reprise vos chaussettes depuis trente-cinq ans – je *sais.* »

Et le pire, dut-il s'avouer, c'était qu'elle savait. Il la regarda et se demanda pourquoi il s'était laissé forcer la main jusqu'à signer un contrat perpétuel. Dans le « bon vieux temps », lors de sa première élection, elle était sa secrétaire. Tout avait commencé par un accord de cohabitation de quatre-vingt-dix jours, pour économiser sur le prix des chambres d'hôtel pendant la campagne. Il était entendu que c'était un accord de convenance, et que « cohabitation » ne signifiait littéralement rien de plus que « vivre sous le même toit » – et jamais, même en ce temps-là, elle n'avait reprisé ses *chaussettes !*

Il essaya de se souvenir comment cela avait changé. Dans son ouvrage autobiographique. *À l'ombre de la Grandeur : la vie d'une femme,* Mrs Douglas affirmait qu'il lui avait demandé sa main en comptant les voix de son premier scrutin de ballottage, et que la violence de ses sentiments romantiques ne se serait satisfaite de rien de moins que du mariage traditionnel « que seule la mort peut défaire ».

À quoi bon… autant s'en tenir à la version officielle.

« Joseph ! Vous ne m'avez pas répondu !

— Mais rien, chère amie. J'ai passé une nuit agitée, voilà tout.

— Je sais bien. Je sais toujours quand ils viennent vous réveiller la nuit. »

Son appartement était de l'autre côté du palais, à cinquante mètres

du sien. « Comment le savez-vous, chère amie ?

— Mon intuition féminine. Quelles nouvelles Bradley vous a-t-il apportées ?

— De grâce, laissez-moi finir de regarder les informations avant la réunion du Conseil.

— Joseph Edgerton Douglas, soyez franc. »

Il soupira. « Nous avons perdu de vue ce bougre de Smith.

— Smith ? L'Homme de Mars ? Qu'est-ce que ça veut dire, « perdu de vue » ? C'est ridicule !

— Ridicule ou pas, très chère, il a disparu de sa chambre d'hôpital depuis hier.

— C'est incroyable ! Comment a-t-il fait ?

— Déguisé en infirmière, il semble.

— Mais… Enfin, il est parti, c'est ça l'important. Et quelles petites dispositions avez-vous prises pour le retrouver ?

— On est à sa recherche. Des gens de confiance. Berquist…

— Cet imbécile-là ? Tous les officiers du F.D.S. jusqu'à la dernière assistante sociale devraient être sur sa piste, et vous envoyez *Berquist !*

— Nous ne le pouvons pas. Vous ne voyez pas la situation comme elle est. Officiellement, il n'a pas disparu. Vous savez bien qu'il y a l'autre… l'Homme de Mars « officiel ».

— Ah…» Elle tambourina sur la table. « Je vous avais bien dit que cette substitution nous créerait des ennuis.

— Mais enfin ! C'est vous qui l'aviez suggérée.

— Certainement pas. Et ne me contredisez pas. Voyons… Faites appeler Berquist.

— Il est sur sa piste, et n'a pas encore donné de ses nouvelles.

— Vraiment ! Il doit déjà être à mi-chemin de Zanzibar. Il nous a vendus ! Je n'ai jamais eu confiance en ce type. Je vous avais bien dit quand vous l'avez engagé qu'un…

— Quand *je* l'ai engagé ?

— Ne m'interrompez pas… qu'un homme qui mange à deux râteliers ne renâclera pas devant un troisième. » Elle fronça les sourcils. « Joseph, c'est un coup de la Coalition orientale. Attendez-vous à ce que l'on pose la question de confiance à l'Assemblée.

— Hein ? Mais pourquoi ? Personne n'est au courant.

— Doux ciel ! Cela viendra – les Orientaux y veilleront, n'ayez crainte. Taisez-vous et laissez-moi réfléchir. »

Douglas profita de son silence forcé pour lire les nouvelles. Devant l'incurie du ministère de la Santé, le Conseil de Los Angeles demandait une aide fédérale pour lutter contre le *smog.* Il fallait leur donner un os à ronger, car Charlie aurait déjà bien du mal à se faire réélire, maintenant que les fostérites présentaient leur propre candidat. À la fermeture, la *Lunar Enterprises* avait gagné deux points…

« Joseph.

— Oui, chère amie ?

— Voici ce que j'ai décidé : notre Homme de Mars est le seul. Celui que la Coalition orientale va sortir est un faux.

— Ça ne tiendra jamais.

— Comment, ça ne tiendra jamais ? Mais il le *faut*.

— C'est impossible. Les savants verront immédiatement la substitution. J'ai eu un mal du diable à les tenir à distance.

— Peuh, les savants !

— Ils ne seront pas dupes, je vous assure.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Ah ! la science ! Moitié intuition, moitié superstition, voilà ce que c'est. On devrait les enfermer, voter une loi pour leur interdire d'exercer. Je vous l'ai déjà dit maintes fois, Joseph, la seule vraie science, c'est l'astrologie.

— Je ne sais pas, chère. Ce n'est pas que je dénigre l'astrologie…

— Il ne manquerait plus que cela, après tout ce qu'elle a fait pour vous.

— … mais certains de ces professeurs sont drôlement calés. L'un d'eux me parlait l'autre jour d'une étoile six mille fois plus lourde que le plomb. Ou était-ce soixante mille ? Attendez…

— Fadaises ! Comment peuvent-ils le savoir ? Calmez-vous, Joseph. Nous n'admettons rien. Leur Martien est le faux. En attendant, nos Services spéciaux devront faire tout leur possible pour le ramener, si possible avant que les Orientaux ne révèlent sa présence. Et s'il faut user de la manière forte et que ce Smith se fasse tirer dessus en résistant aux forces de l'ordre, par exemple, ce serait évidemment dommage, mais comme il n'a fait qu'embêter tout le monde depuis le début…

— Agnès ! Savez-vous ce que vous suggérez ?

— Je ne suggère rien du tout. Tous les jours, il y a des gens à qui il arrive quelque chose. Il faut régler ce problème, Joseph. Pour le plus grand bien du plus grand nombre, comme vous le dites toujours.

— Je ne veux pas qu'il lui arrive du mal.

— Personne n'a jamais dit qu'on allait lui faire du mal. Joseph, il faut prendre des mesures énergiques. C'est votre devoir, et l'histoire vous rendra justice. Qu'est-ce qui est le plus important ? Maintenir l'ordre pour cinq milliards de gens, ou faire du sentiment à propos d'un seul homme – qui de plus n'est même pas vraiment un citoyen ? »

Douglas ne répondit pas. Mrs Douglas se leva. « Bon. Inutile de discuter d'impondérables. Je vais demander à Mme Vesant d'établir un nouvel horoscope. Je n'ai pas consacré les meilleures années de ma vie à vous donner votre position actuelle pour que vous fichiez tout en l'air par votre pusillanimité. Essuyez donc le jaune d'œuf que vous avez sur le menton. » Elle sortit.

Le premier de la planète but encore deux tasses de café avant de se sentir en forme pour le Conseil. Pauvre vieille Agnès ! Il avait dû bien la désappointer… et leur nouvelle vie ne facilitait certainement pas les choses. Enfin, elle était au moins fidèle jusqu'au bout des ongles… et nous avons tous nos défauts. Elle en avait sans doute autant assez de lui que lui d'elle – bah, qu'importait !

Il se redressa. Une chose était certaine – il ne leur permettrait pas de brutaliser ce petit Smith. Il était empoisonnant, d'accord, mais si touchant, si vulnérable… Si Agnès avait vu comme il était innocent et peureux, elle n'aurait pas parlé ainsi. Il aurait certainement touché son instinct maternel.

Agnès avait-elle quelque chose de maternel en elle ? On ne le voyait guère, lorsqu'elle serrait les lèvres. Oh, puis zut ! *Toutes* les femmes ont un instinct maternel ; c'est scientifiquement prouvé. Il se leva, bomba le torse, et partit pour la Chambre du Conseil.

Toute la journée, il attendit que quelqu'un lâchât la bombe. Rien n'arriva. Il fut obligé d'en conclure que, en dépit de toute probabilité, la nouvelle de la disparition de Smith n'avait pas dépassé le cercle de ses collaborateurs immédiats. Le secrétaire général avait une seule envie : fermer les yeux et ne plus penser à cet affreux gâchis. Mais on n'échappe pas aux événements ; ni à sa femme.

Agnès Douglas n'attendit pas que son mari prenne l'initiative. L'état-major de Douglas lui obéissait avec au moins autant d'empressement qu'à lui-même. Elle fit appeler l'assistant ministériel à l'Information civile, comme se faisait appeler l'ordonnance de Douglas, puis passa au plus urgent, à savoir un nouvel horoscope. Une ligne privée reliait son appartement au studio de Mme Vesant. Le visage rebondi de l'astrologue apparut immédiatement sur l'écran. « Agnès ? Qu'y a-t-il, très chère ? J'ai un client.

— Votre circuit est protégé ?

— Évidemment.

— Débarrassez-vous du client. »

Mme Alexandra Vesant ne parut nullement contrariée. « Un petit moment. » Pendant que le signal d'attente apparaissait sur l'écran, un homme entra et attendit près du bureau de Mrs. Douglas. Elle vit que c'était James Sanforth, l'agent de presse qu'elle avait fait appeler.

« Avez-vous des nouvelles de Berquist ? lui demanda-t-elle.

— Hein ? Je ne m'en suis pas occupé. C'est le rayon de McCray.

— Peu m'importe. Il faut le discréditer avant qu'il ne parle.

— Vous pensez que Berquist nous a vendus ?

— Ne faites pas le naïf. Vous auriez dû me consulter avant de faire appel à lui.

— Mais je n'ai rien fait. C'est McCray qui s'en est occupé.

— Vous êtes censé être au courant de tout. Je…» Le visage de Mme

Vesant revint sur l’écran. « Attendez-moi là-bas », dit Mrs. Douglas à Sanforth, puis, se tournant vers l’écran, « Allie chérie, il me faut de nouveaux horoscopes pour Joseph et pour moi. C’est urgent.

— Fort bien. » L’astrologue hésita. « Mais je pourrais mieux vous aider, très chère, si vous me disiez ce qui se passe. »

Mrs. Douglas pianota sur le bureau. « Mais ce n’est pas indispensable ?

— Certes pas. Toute personne ayant une formation rigoureuse, des connaissances mathématiques suffisantes et la science des étoiles peut calculer un horoscope en ne connaissant rien d’autre que l’heure, la date et le lieu de naissance du sujet. Vous pourriez apprendre à le faire… si vous n’aviez pas tant de travail. Mais souvenez-vous : les étoiles inclinent, elles n’obligent pas. Si je dois faire une analyse détaillée pour vous aider dans une crise, je dois savoir quel secteur examiner. Vous souciez-vous particulièrement de l’influence de Vénus ? Ou bien de celle de Mars ? Ou…

— De Mars, dit Mrs. Douglas sans hésiter. Et, Allie… je voudrais un troisième horoscope.

— Fort bien. De qui s’agit-il ?

— Allie… est-ce que je peux avoir confiance en vous ? » Mme Vesant prit un air peiné. « Si vous n’avez pas confiance en moi, Agnès, vous devriez vous abstenir de me consulter. Je ne suis pas la seule adepte de l’antique science ni la seule à garantir une rigueur scientifique. On dit beaucoup de bien du professeur von Krausemayer, bien qu’il ait tendance à…» Elle ne termina pas sa phrase.

« Allons, Allie, je vous en prie ! Vous savez bien que je ne laisserais personne d’autre que vous calculer un horoscope pour moi. Vous êtes certaine que personne n’écoute ?

— Absolument, ma chère Agnès.

— Je veux l’horoscope de Valentin Michaël Smith.

— Valentin Mich… L’Homme de Mars ?

— Mais oui, bien sûr. Il a été kidnappé, Allie ! *Il faut que nous le retrouvions. »*

Deux heures plus tard, Mme Alexandra Vesant se renfonça dans son fauteuil et soupira. Elle avait fait annuler tous ses rendez-vous. Les feuilles couvertes de diagrammes et de chiffres éparpillées sur son bureau témoignaient de ses peines. Il y avait également un vieil almanach nautique écorné. Alexandra différait de nombre d’autres astrologues en ce qu’elle tentait de calculer les « influences » des corps célestes à l’aide d’un petit livre broché intitulé *La Science des Arcanes de l’astrologie judiciaire et la clef de la pierre de Salomon.* Il avait appartenu à son défunt mari, le professeur Simon Magus, spiritualiste, illusionniste et hypnotiste, étudiant des Arcanes secrètes.

Elle avait confiance en ce livre comme elle avait eu confiance en

lui. Simon n'avait pas eu son pareil pour faire un horoscope – quand il était sobre. La moitié du temps, il ne faisait même pas appel au livre. Elle n'atteindrait jamais sa dextérité. Il lui fallait à la fois le livre et l'almanach. Ses calculs étaient souvent imprécis ; Becky Vesey (comme elle se faisait appeler jadis) n'avait jamais réellement maîtrisé la table de multiplication, et avait tendance à confondre les sept et les neuf.

Malgré cela, ses horoscopes étaient éminemment satisfaisants. Mrs. Douglas n'était pas son seul client de marque.

Elle avait eu un instant de panique lorsque Mrs Douglas lui avait demandé l'horoscope de l'Homme de Mars – un peu comme le jour où un idiot de spectateur avait resserré le bandeau qui l'empêchait de voir, juste avant que le professeur ne lui posât les questions. Mais elle s'était depuis longtemps découvert un talent pour la réponse juste – oubliant sa panique, elle avait continué comme si de rien n'était.

Elle avait donc demandé à Agnès la date, l'heure et le lieu exact de la naissance de l'Homme de Mars, étant pratiquement certaine que personne ne les connaissait.

Mais, après un très court délai, on lui avait fourni toutes les précisions demandées, recueillies sur le livre de bord de l'*Envoy*. Gardant tout son sang-froid, elle lui avait promis de la rappeler dès que les horoscopes seraient prêts.

Mais, après deux heures d'arithmétique ardue, elle avait bien des résultats complets pour Mr. et Mrs. Douglas, mais rien pour Smith. L'ennui était simple – et insurmontable : Smith n'était pas né sur Terre.

Il n'y avait pas place pour une telle notion dans sa bible astrologique ; son auteur anonyme était déjà mort lors du départ de la première fusée pour la Lune. Elle avait tenté de trouver une issue à ce dilemme, en partant de l'idée que les principes demeuraient inchangés et qu'il suffisait de tenir compte du déplacement spatial. Elle se perdit bientôt dans d'inextricables complications mathématiques… les signes du Zodiaque étaient-ils les mêmes vus de Mars ? Et que pouvait-on faire sans signes du Zodiaque ?

Il lui eût été aussi facile d'extraire une racine cubique – obstacle infranchissable qui avait causé jadis son départ de l'école.

Elle sortit un tonique qu'elle gardait pour de telles occasions. Elle en avala rapidement un verre et s'en reversa un second, puis se demanda ce que Simon aurait fait dans les mêmes circonstances. Elle crut entendre sa voix pleine d'assurance : « Confiance, mon petit ! Aie confiance et le client aura confiance en toi. Tu lui dois bien ça ! »

Elle se sentait déjà bien mieux. Elle commença à établir les horoscopes des Douglas. Ensuite, il lui parut facile d'écrire celui de Smith ; comme toujours, les mots jetés sur le papier fournissaient leur propre preuve : ils étaient si merveilleusement *vrais !* Elle y mettait la

dernière main lorsque Agnès Douglas la rappela. « Allie ? Ça y est ?

— Je viens juste de terminer, répondit allègrement Mme Vesant. Évidemment, l'horoscope du jeune Smith présentait un problème difficile et inhabituel. Comme il est né sur une autre planète, il a fallu recalculer tous les aspects. L'influence du Soleil est amoindrie ; celle de Diane est presque nulle ; Jupiter, par contre, prend un aspect nouveau et, si je puis dire, unique. Vous comprenez certainement que la difficulté des calculs…

— Peu importe cela, Allie ! Vous avez les réponses ?

— Naturellement.

— Oh, Dieu merci ! Je craignais que ce n'eût été trop difficile pour vous. »

Mme Vesant joua la dignité offensée. « Chère amie, les configurations changent, mais la Science est immuable. La méthode qui permit de prédire le lieu et la date de naissance du Christ, le moment et la manière de la mort de César… comment pourrait-elle faillir ? La Vérité est éternelle, Agnès.

— Oui, bien sûr.

— Vous êtes prête ?

— Attendez que je mette sur « enregistrement »… Voilà.

— Bien. Alors, Agnès, vous vous trouvez dans la période la plus critique de votre vie ; jamais les sphères célestes n'ont été dans une configuration aussi forte. Avant tout, il faut être calme, éviter la hâte, réfléchir avant d'agir. Dans l'ensemble, les présages vous sont favorables… à condition que vous évitiez des actions inconsidérées. Ne laissez pas votre esprit être effrayé par les apparences…» Elle continua à lui donner nombre de conseils. Becky Vesey donnait toujours de bons conseils, et les donnait avec conviction parce qu'elle y croyait. Simon lui avait appris que, même dans les configurations les plus sombres, il y avait toujours un moyen d'amortir le coup, un aspect que le client pouvait utiliser dans sa poursuite du bonheur…

Les traits de Mrs. Douglas se détendirent ; elle approuvait de la tête chaque phase de l'argumentation de Mme Vesant. « Vous comprenez donc, conclut cette dernière, que l'absence du jeune Smith est rendue nécessaire par la conjonction des trois horoscopes. Mais ne vous inquiétez pas – il reviendra, ou du moins vous aurez de ses nouvelles d'ici peu. Mais surtout, gardez votre calme, et abstenez-vous de toute action irréfléchie.

— Je comprends.

— Une dernière chose. L'aspect de Vénus est favorable et domine potentiellement celui de Mars. Vénus est, bien sûr, votre symbole, mais Mars est à la fois celui de votre mari et celui de Smith, conséquence des circonstances uniques de sa naissance. Vous devez donc porter un double fardeau ; pour y faire face, il vous faudra faire

montre de ces qualités typiquement féminines que sont la sagesse et la prudence. Vous devez soutenir votre mari, le guider dans cette crise, le tranquilliser. Être pour lui la source de la sagesse, la mère terrestre. C'est là votre génie et votre rôle… soyez à sa hauteur. »

Mrs Douglas soupira. « Allie, vous êtes tout simplement merveilleuse. Vraiment, je ne sais comment vous remercier.

— Remerciez les Maîtres dont je suis l'humble élève.

— Comme je ne saurais le faire, c'est vous que je remercie, Allie. Cela n'est bien entendu pas couvert par vos honoraires habituels. Il y aura un petit cadeau.

— Mais non, Agnès. C'est un privilège de vous servir.

— Et c'est mon privilège d'apprécier les services que vous me rendez. Non, Allie, plus un mot ! »

Mme Vesant se laissa convaincre. Elle raccrocha, heureuse d'avoir pu lui donner une interprétation qu'elle *savait* être juste. Pauvre Agnès ! C'était un privilège que de pouvoir aplanir son chemin, alléger un peu son fardeau. Cela lui faisait du bien d'aider Agnès.

Et cela lui faisait du bien d'être traitée presque en égale par la femme du secrétaire général – non qu'elle fût snob, d'ailleurs. Mais la jeune Becky Vesey avait été une personne tellement insignifiante que le curateur de l'assistance ne se souvenait jamais de son nom, quoiqu'il manifestât un intérêt certain pour son buste. Mais Becky ne lui en voulait pas ; elle aimait les gens ; elle aimait Agnès Douglas.

Becky Vesey aimait tout le monde.

Elle dégusta lentement un dernier verre de « tonique », tandis que son esprit perspicace passait en revue les quelques bribes d'informations qu'elle avait recueillies. Puis, elle appela son agent de change et lui donna ordre de vendre *Lunar Enterprises* à court terme.

Il renifla de façon désobligeante. « Allie, votre régime amaigrissant affaiblit votre cerveau.

— Écoutez-moi, Ed. Quand elles auront baissé de dix points, vendez, même si cela continue à baisser. Puis, lorsqu'elles auront regagné trois points, rachetez… et revendez le tout lorsqu'elles seront revenues au cours de clôture d'aujourd'hui. »

L'agent garda un long silence, puis : « Allie, vous savez quelque chose. Ne laissez pas le bon vieux Ed dans l'ignorance.

— Les étoiles me l'ont dit, Ed. »

Ed fit une suggestion astronomiquement impossible. « Bien, bien, si vous ne voulez pas parler… Hum… je n'ai jamais pu résister à l'attrait de ce genre de jeux. Cela vous embêterait que je vous imite ?

— Pas du tout, Ed. Mais n'y allez pas trop fort, il ne faut pas que cela se voie. C'est une situation délicate, où Saturne est pris entre la Vierge et le Lion.

— Bien sûr, Allie, bien sûr. »

Mrs. Douglas se mit immédiatement à l'œuvre, heureuse qu'Allie eût confirmé tous ses jugements. Elle se fit donc apporter le dossier de Berquist, puis donna le feu vert à la campagne destinée à détruire sa réputation. Le commandant Twitchell, des Services spéciaux, sortit de chez elle la mine sombre et s'empressa d'aller se venger sur son premier officier. Ensuite, elle donna ordre à Sanforth de profiter d'une nouvelle émission sur l'Homme de Mars pour répandre la rumeur, « provenant d'une source proche de l'administration », qu'il allait partir, ou était déjà parti, pour les Andes afin de bénéficier d'un climat aussi proche que possible de celui de Mars. Puis, elle se demanda comment obliger le Pakistan à voter comme il convenait.

Elle finit par appeler son mari et l'incita à appuyer le Pakistan qui désirait s'assurer la part du lion dans les mines de thorium du Cachemire. Cela l'irritait de voir qu'elle pensait qu'il y était opposé mais, comme il ne demandait que cela, il se laissa facilement convaincre. Cela fait, elle partit pour parler de *La Maternité dans le monde d'aujourd'hui* devant les Filles de la deuxième révolution.

10

Tandis que Mrs. Douglas parlait d'abondance sur un sujet dont elle ignorait presque tout, Jubal E. Harshaw, docteur ès lettres, docteur en médecine et docteur en droit, bon vivant, gourmet, sybarite, auteur populaire d'exception et philosophe néo-pessimiste, était assis sur le bord de sa piscine, dans sa propriété des Poconos. Il grattait la toison grise qui couvrait sa poitrine en regardant ses trois secrétaires s'ébattre dans l'eau. Leur beauté n'avait d'égale que leurs talents de secrétaires. Dans l'opinion de Harshaw, le principe du moindre effort exigeait que le beau se joignît à l'utile.

Anne était blonde, Myriam rousse et Dorcas brune. Elles étaient respectivement bien en chair, adorablement proportionnée et délicieusement mince. Quinze années séparaient la plus jeune de la

plus âgée, mais il était impossible de dire laquelle était l'aînée.

Harshaw travaillait dur. La plus grande partie de lui-même regardait trois jolies filles s'amuser dans l'eau et le soleil, mais un petit compartiment insonorisé composait. Il disait à qui voulait l'entendre que, pour écrire, il mettait ses gonades en parallèle avec son thalamus et débranchait son cerveau. Ses habitudes donnaient une certaine crédibilité à cette théorie.

Il y avait un vocascribe sur la table, mais il ne s'en servait que pour dicter des notes. Lorsqu'il était prêt à écrire, il faisait appel à une sténo et observait ses réactions. Justement, il était prêt. « La suivante ! cria-t-il.

— C'est Anne, répondit Dorcas, mais je vais le prendre : elle est au fond de l'eau.

— Non, allez la chercher. » La brunette plongea. Un moment plus tard, Anne sortit de l'eau, passa un peignoir de bain et s'assit à la table, sans rien demander, sans rien préparer. Anne disposait d'une mémoire totale.

Harshaw prit un seau empli de glace arrosée de cognac et en but une bonne lampée. « Anne, j'en ai trouvé une qui est à vomir. Il s'agit d'un petit chat qui entre dans une église le soir de Noël. Non seulement il meurt de froid et de faim, mais – qui saura jamais pourquoi ? – il est blessé à une patte. Bien. On commence. « La neige tombait depuis…»

— Quel nom de plume ?

— Voyons… Mettez Molly Wadsworth, elle est assez poisseuse. Titre : *L'Autre Crèche.* Allez, on recommence. » Il continua à dicter sans cesser de regarder Anne. Lorsque les larmes se mirent à perler au coin de ses yeux, il sourit et ferma les siens. Lorsqu'il eut terminé, tous deux avaient, après ce bain de sentimentalité écœurante, le visage baigné de larmes.

« *Finis,* annonça-t-il. Mouchez-vous, puis allez l'envoyer et pour l'amour du ciel ne m'en parlez plus.

— Jubal, vous n'avez donc jamais honte ?

— Jamais.

— Je sens qu'un jour je m'en vais boxer votre gros ventre après une de ces histoires.

— Je sais. Dépêchez-vous de disparaître avant que je ne mette à exécution une petite idée qui m'est juste venue à l'esprit.

— Oui, patron. »

Elle embrassa sa calvitie en passant derrière lui. « La suivante ! » hurla Harshaw. Myriam sortit de l'eau. Un haut-parleur monté à l'extérieur de la maison annonça :

« Patron ! »

Harshaw lâcha un mot qui fit rire Myriam, puis ajouta :

« Oui, Larry ?

— Une donzelle vient d'arriver à la porte – et elle a un *cadavre* dans sa voiture. »

Harshaw réfléchit un moment. « Elle est jolie ?

— Euh… oui.

— Qu'attendez-vous, alors ? Faites-la entrer. » Harshaw se retourna vers Myriam. « Allons-y. – Montage urbain puis fondu-enchaîné sur un intérieur, plan moyen. Un flic est assis sur un tabouret, sans casquette, col ouvert, le visage couvert de sueur. On ne voit que le dos d'un autre personnage, de côté en premier plan. Il lève la main presque en dehors du champ et l'abat sur le flic avec un bruit mat que l'on perçoit nettement. » Harshaw leva les yeux. « Voilà, continuez sur cette base. » Une voiture montait la colline vers la maison.

Jill conduisait. Un jeune homme avait pris place à côté d'elle. Lorsque la voiture s'arrêta, le jeune homme en descendit précipitamment, apparemment trop heureux d'en sortir. « La voici, Jubal.

— C'est ce que je vois. Bonjour, petite fille. Et le cadavre, Larry, où est-il ?

— Sur le siège arrière, patron. Sous la couverture.

— Ce n'est *pas* un cadavre, protesta Jill. C'est… Ben m'avait dit que vous… Je pensais…» Elle baissa la tête et fondit en larmes.

« Allons, allons, lui dit Harshaw avec douceur, peu de cadavres valent une larme. Dorcas… Myriam… occupez-vous d'elle. Donnez-lui quelque chose à boire, et lavez-lui le visage. »

Il entra dans la voiture et souleva la couverture. Jill s'arracha aux attentions de Myriam et cria d'une voix hystérique : « Il faut que vous m'écoutiez ! Il n'est pas mort… du moins, je l'espère. Il est… oh, mon Dieu ! » Elle se remit à pleurer. « Et puis je suis si sale… et j'ai si peur !

— On dirait bien un cadavre, dit Harshaw songeusement. Le corps est à la température ambiante, il semble. Rigidité non caractéristique. Depuis combien de temps est-il mort ?

— Je vous dis qu'il ne l'est pas ! Il faudrait le sortir de là. Si vous saviez comme j'ai eu du mal à l'y faire entrer…

— Je n'en doute pas. Larry, venez m'aider – et cessez d'avoir ce teint verdâtre – si vous vomissez, c'est vous qui essuierez. » Ils sortirent Valentin Michaël Smith et le posèrent sur l'herbe ; son corps demeura raide et recroquevillé. Dorcas était allé chercher le stéthoscope du docteur Harshaw ; elle posa l'appareil par terre et amplifia le son au maximum.

Harshaw mit les écouteurs et ausculta Smith. « Je crains que vous ne vous trompiez, mon enfant. Je ne puis plus lien faire pour lui. Qui

était-il ? »

Le visage de Jill était dénué de toute expression. Elle répondit d'une voix neutre : « C'était l'Homme de Mars. J'ai fait tout ce que j'ai pu.

— Je n'en doute pas… *L'Homme de Mars ?*

— Oui. Ben… Ben Caxton avait dit que vous étiez celui qu'il fallait aller voir.

— Ben Caxton, hein ? Je suis heureux de la conf… *Chut ! »*

D'un geste impératif, il rétablit le silence. Son visage témoignait d'une surprise croissante. « Le cœur ! Imbécile de bavard que je suis ! Dorcas – vite, à la clinique. Le troisième tiroir dans le compartiment fermé du frigo. Le code est « doux rêves ». Apportez le tiroir et une seringue d'un centi-cube.

— J'y cours !

— Pas de stimulants, docteur ! » Harshaw se tourna vers Jill. « Comment ?

— Désolée, docteur. Je ne suis qu'une simple infirmière… mais je *sais.*

— Hum… ce malade est sous ma responsabilité maintenant. Mais il y a quarante ans, je découvris que je n'étais pas Dieu et, dix ans plus tard, que je n'étais même pas Esculape. Que voulez-vous tenter ?

— Je veux essayer de le réveiller. Si vous lui faites quoi que ce soit, il s'enfoncera encore davantage.

— Bon… allez-y. Mais n'utilisez pas une hache, tout de même. Ensuite, nous essaierons mes méthodes.

— Bien, docteur. » Jill s'agenouilla et essaya de déplier les membres de Smith. Harshaw leva les sourcils en voyant qu'elle y parvenait. Puis, elle prit sa tête sur ses genoux. « Réveillez-vous, lui dit-elle doucement. Votre *frère d'eau* vous le demande. »

Lentement, sa poitrine se souleva. Il exhala un long soupir et ouvrit les yeux. Il regarda Jill et lui donna son sourire de bébé. Puis, il vit les autres et son sourire s'évanouit.

« Tout va bien, se hâta de lui dire Jill. Ce sont des amis.

— Amis ?

— Oui, tous. Ne vous inquiétez pas, et surtout ne repartez pas. Tout va bien. »

Il resta calmement allongé, regardant ce qui l'entourait. Il semblait heureux comme un chat sur les genoux de son maître.

Vingt-cinq minutes plus tard, les deux patients étaient au lit. Avant que la pilule qu'il lui avait donnée ne fasse effet, Jill en avait dit assez à Harshaw pour qu'il sache qu'il avait attrapé un tigre par la queue.

Harshaw examina la voiture commerciale dans laquelle Jill était arrivée. On pouvait lire, peint en grandes lettres sur la carrosserie : LOCATIONS READING – Équipées Permapower – Faites une bonne

affaire !

« Larry, la clôture est sous tension ?

— Non.

— Mettez-la alors. Ensuite, effacez toutes les empreintes digitales qu'il peut y avoir sur cet engin. Dès qu'il fera nuit, conduisez-le au-delà de Reading – allez même jusqu'aux portes de Lancaster – et abandonnez-le dans un fossé. Puis, allez à Philadelphie, où vous prendrez la navette de Scranton. Et de là, rentrez ici.

— C'est chose faite, Jubal. Mais dites – c'est *vraiment* l'Homme de Mars ?

— Espérons le contraire. Si c'est vrai et qu'ils vous attrapent avant que vous ne vous débarrassiez de cette carcasse, ils vous poseront des colles avec une lampe à souder. Je pense que c'est lui.

— Je vois. J'en profite pour dévaliser une banque sur le chemin du retour ?

— C'est sans doute ce que vous pourrez faire de moins compromettant.

— D'accord, patron. » Larry hésita. « Cela vous embête si je reste pour la nuit à Phila ?

— À votre guise. Mais je me demande bien ce qu'on peut faire d'intéressant la nuit à Phila. » Il lui tourna le dos. « La suivante ! »

Jill dormit jusqu'au dîner, et se réveilla fraîche et dispose. Elle huma l'air sortant de l'aérateur et supposa que le docteur avait effacé les effets du somnifère par un stimulant. Pendant qu'elle dormait, on était venu ôter ses vêtements sales et on avait mis à la place une robe du soir et une paire de fines sandales. La robe était presque à sa taille ; Jill en conclut qu'elle devait appartenir à Myriam. Elle prit un bain, se coiffa et se maquilla, puis descendit au living, se sentant déjà une toute autre femme.

Dorcas était recroquevillée sur un fauteuil, et faisait de la broderie. Elle salua Jill de la tête, comme si elle faisait déjà partie de la famille, puis retourna à son ouvrage. Harshaw agitait un mélange dans un shaker givré. « Vous buvez ?

— Avec plaisir, merci. »

Il emplit de grands verres à cocktail jusqu'au bord et lui en tendit un. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Une recette à moi : un tiers de vodka, un tiers d'acide muriatique, un tiers d'eau d'accumulateur – ajoutez deux pincées de sel et quelques scarabées confits.

— Je vous conseille plutôt un whisky à l'eau, lui recommanda Dorcas.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, dit Harshaw. L'acide chlorhydrique facilite la digestion, les scarabées donnent des vitamines et des protéines. » Il leva son verre et dit solennellement :

« À nous, aux rares nobles qui restent dans ce monde ! » Puis le vida d'un trait.

Jill y trempa ses lèvres, puis en but une bonne gorgée. Quelle que fut sa composition, c'était exactement ce qu'il lui fallait. Une douce chaleur irradia de son cœur vers ses extrémités. « Vous avez été voir notre malade ? demanda-t-il.

— Non – je ne savais pas où il était.

— Je viens de jeter un coup d'œil ; il dort comme un nouveau-né. Je pense que je vais le rebaptiser Lazare. Croyez-vous qu'il descendra dîner avec nous ? »

Jill fit une moue dubitative. « Je ne sais pas, docteur.

— Je le saurai s'il se réveille. Il peut venir ou bien se faire monter un plateau. Ici, c'est la liberté, ma chère. Chacun fait ce qui lui plaît… et s'il agit d'une façon qui me déplaît, je le fiche dehors. À ce propos, d'ailleurs : je n'aime pas qu'on m'appelle « docteur ».

— Comment ?

— Oh, je ne suis pas fâché. Mais quand ils se sont mis à décerner des doctorats de danses populaires comparées et de pêche à la mouche, ma sale fierté s'est rebellée. Je n'aime pas les marchandises dépréciées. Appelez-moi Jubal.

— Le doctorat de médecine ne s'est pourtant pas déprécié.

— Il serait temps qu'ils changent sa dénomination, pour qu'on ne nous prenne plus pour des gardiens de but émérites. Mais dites-moi, petite fille, pourquoi vous intéressez-vous tant à ce patient ?

— Je vous l'ai déjà dit, doc… Jubal.

— Vous m'avez raconté ce qui s'était passé, mais non pourquoi. Jill, je vous ai entendu parler à Smith. Êtes-vous amoureuse de lui ? »

Jill en resta bouche bée. « Mais… c'est absolument ridicule !

— Pas le moins du monde. Vous êtes une fille. Il est un garçon – c'est une jolie situation.

— Non, Jubal, non, ce n'est pas cela. Je… du moins, il était prisonnier et je pensais – ou Ben pensait – qu'il était en danger. Nous voulions lui permettre de faire valoir ses droits.

— Hum… Voyez-vous, ma chère, je me méfie des actions désintéressées. Votre équilibre glandulaire semble normal, et je pense donc que c'est ou bien Ben, ou bien ce pauvre garçon de Mars. Vous devriez examiner vos mobiles, puis prendre une décision. En attendant, que voulez-vous de moi ? »

La question était tellement vaste qu'il n'était pas facile d'y répondre. Depuis la traversée de son Rubicon, Jill n'avait pensé qu'à fuir. Elle n'avait pas fait de plans. « Je ne sais pas, finit-elle par répondre.

— C'est bien ce que je supposais. Pensant que vous voudriez protéger votre carrière, j'ai pris la liberté de faire envoyer de Montréal

un message à votre chef de service. Vous demandez un congé pour cause de maladie d'un membre de votre famille. D'accord ? »

Jill se sentit soulagée d'un gros poids. Bien qu'ayant eu d'autres soucis, tout au fond d'elle-même cette faute professionnelle lui pesait plus qu'elle ne l'aurait cru. « Oh, merci, Jubal ! » Elle ajouta : « Mais je ne suis pas encore en faute : aujourd'hui c'est mon jour de congé.

— Parfait. Quels sont vos projets ?

— Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Je suppose que je devrais me mettre en rapport avec ma banque…» Elle s'interrompit, essayant de se souvenir de ce qu'elle avait sur son compte. Ce n'était jamais gros, et parfois elle oubliait de…

Jubal interrompit ses pensées. « Si vous le faites, vous allez avoir la police sur le dos. Il vaudrait peut-être mieux rester tranquillement ici jusqu'à ce que les choses s'arrangent.

— Oh, Jubal – je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité.

— C'est déjà fait. Ne vous tourmentez pas. Il y a toujours des pique-assiettes aux environs – mais personne ne s'impose à moi contre ma volonté. N'ayez donc aucun scrupule. Revenons-en à notre patient. Vous m'avez dit que vous vouliez l'aider à faire valoir ses « droits »… Vous désirez que je vous aide dans ce sens ?

— Eh bien… Ben avait dit – Ben semblait penser que vous nous aideriez, en effet.

— Ben ne parle pas en mon nom. Les prétendus « droits » de ce garçon ne m'intéressent nullement. Ses droits sur Mars sont des sottises d'avocats – étant avocat moi-même, elles ne m'en imposent absolument pas. Quant à la fortune qui serait la sienne, elle résulte des passions impures d'autres que lui et des curieuses coutumes de notre tribu – il n'a rien fait pour la mériter. Tant mieux pour lui s'ils la lui fauchent ; je n'ouvrirais même pas un journal pour le savoir. Si Ben s'attend à ce que je me batte pour les « droits » de Smith, vous vous êtes trompés d'adresse.

— Oh ! » Jill était à deux doigts du désespoir. « Bien. Je vais prendre des mesures pour l'emmener ailleurs.

— Mais non ! À moins que vous ne le désiriez, bien sûr.

— Mais vous venez de dire…

— J'ai simplement dit que les fictions de la loi ne m'intéressaient pas. Mais Smith est mon hôte. Il peut rester tant qu'il lui plaira. Je tenais simplement à préciser que je n'avais nullement l'intention de m'ingérer dans une affaire politique pour satisfaire aux idéaux romantiques que vous avez pu vous mettre dans la tête. Ma chère enfant… j'avais l'illusion de croire que je servais l'humanité. Et puis j'ai découvert que l'humanité ne désire pas qu'on la serve – bien au contraire, elle déteste cela. Par conséquent, j'en suis venu à faire ce qui plaisait à Jubal Harshaw. » Il se tourna vers Dorcas. « Il doit être

l'heure du dîner, n'est-ce pas ? On a prévu quelque chose ? »

Dorcas posa son ouvrage et se leva. « Myriam s'en est occupée.

— Je ne suis jamais arrivé à comprendre comment vous vous répartissiez la tâche.

— Forcément, vous ne faites jamais rien ! » Elle lui tapota l'estomac. « Mais vous ne ratez jamais un repas. »

Un gong résonna, et ils passèrent à table. Si Myriam avait vraiment fait la cuisine, elle avait dû se servir de toutes les facilités modernes. Elle était assise à l'extrémité de la table, impeccable, calme et belle. En plus des secrétaires, il y avait un homme légèrement plus âgé que Larry, et que l'on nommait « Duke ». Il traita Jill comme si elle faisait partie de la famille. Le service était assuré par des machines non androïdes, que Myriam dirigeait de sa place. La nourriture était excellente et, pour autant que Jill pût en juger, non synthétique.

Mais Harshaw n'était pas satisfait. Il se plaignit que son couteau ne coupait pas, que la viande était dure… il accusa même Myriam de leur avoir servi des restes. Personne ne paraissait l'écouter, mais Jill était de plus en plus embarrassée pour Myriam. Puis, Anne posa soudain sa fourchette et dit calmement : « Il vient de dire que sa mère faisait mieux la cuisine.

— Oui, ajouta Dorcas. Il recommence à jouer au patron.

— Ça fait combien de temps ?

— Une dizaine de jours.

— C'est trop. » Anne regarda Dorcas, puis Myriam. Toutes trois se levèrent. Duke continua à manger comme si de rien n'était.

« Voyons, mes petites, dit Harshaw précipitamment. Pas pendant le repas… attendez que…» Elles avancèrent vers lui-une machine s'écarta pour leur faire place. Anne le prit par les pieds, et les autres chacune par un bras. Les portes-fenêtres s'ouvrirent silencieusement. Elles le sortirent malgré ses cris étouffés.

On entendit un gros *plouf !*

Les jeunes femmes revinrent, même pas mouillées. Myriam se rassit et se tourna vers Jill : « Encore un peu de salade ? »

Harshaw revint. Il avait troqué son smoking contre un pyjama et une robe de chambre. Une machine avait couvert son assiette lors de son départ ; elle ôta le couvercle chauffant et il continua son repas. « Comme je le disais, leur fit-il remarquer, une femme qui ne sait pas faire la cuisine n'est bonne à rien. Si le service ne s'améliore pas, je vais vous troquer toutes les trois contre un chien, et puis noyer le chien. Myriam ? Qu'est-ce qu'il y a comme dessert ?

— Un soufflé aux fraises.

— C'est déjà mieux. Vous êtes graciées jusqu'à mercredi. »

Après le dîner, Jill alla dans le living pour voir les informations, mais elle ne trouva pas de récepteur stéréo. En y repensant, elle ne put

se souvenir en avoir vu un dans la maison. Ni un journal, d'ailleurs, bien qu'il y eût des livres et des revues en abondance.

Personne ne vint la rejoindre. Était-il déjà si tard ? Elle avait laissé sa montre en haut et ne trouva pas d'horloge. Elle n'en avait d'ailleurs vu nulle part, pas plus que de calendriers. Elle décida de monter se coucher. Un des murs du living était couvert de livres. Elle fut heureuse d'y trouver une bobine des *Simples contes des collines* de Kipling et l'emmena.

Son lit était ce qui se faisait de plus moderne : automasseur, dispensateur de café, climatiseur, machine à lire, etc… mais il était démuni de réveil. Bah, elle se réveillerait bien à temps. Elle s'enfila sous les couvertures, plaça la bobine dans la machine à lire et regarda les phrases défiler au plafond. Puis ses doigts laissèrent échapper le contrôle, les lumières s'éteignirent et elle s'endormit.

Jubal Harshaw eut plus de mal à trouver le sommeil. Il n'était pas content de lui. Il s'était solennellement juré, voilà déjà un demi-siècle, de ne plus jamais recueillir un chat égaré – et maintenant, de par les tétons de Vénus Genitrix, il en avait recueilli deux d'un coup… non, trois, en comptant Caxton.

Certes, il avait violé son serment plus de fois qu'il n'avait vécu d'années, mais cela ne le troublait guère. Il n'était pas un maniaque de la fidélité. Et deux pensionnaires de plus sous son toit ne le gênaient nullement : il ignorait l'avarice. En près d'un siècle de vie mouvementée, il avait été ruiné plus d'une fois, et avait souvent été plus riche qu'aujourd'hui – mais il n'avait jamais compté la monnaie.

Ce qui l'embêtait, c'était le b… qui allait s'ensuivre lorsqu'ils auraient retrouvé la piste des deux gosses. Car ils la retrouveraient, cela ne faisait pas de doute. La naïve Gillian avait dû laisser des traces aussi visibles que celles d'une vache dotée d'une jambe de bois !

Une foule de gens envahirait son sanctuaire ; ils lui poseraient des questions, formuleraient des exigences… il faudrait qu'il prenne des décisions, qu'il agisse. Et, comme il était convaincu que toute action était futile, cette perspective l'irritait.

Il ne s'attendait pas à ce que les hommes agissent de façon raisonnable ; la plupart étaient des candidats à la camisole de force. Si seulement ils pouvaient lui ficher la paix – tous, sauf les quelques compagnons de jeu qu'il choisissait ! Il était convaincu que, laissé à sa solitude, il aurait depuis longtemps atteint le nirvâna… Pourquoi ne vous laissent-ils jamais *seul ?*

Aux environs de minuit, il éteignit sa vingt-septième cigarette et se redressa dans son lit. La lumière s'alluma. « La suivante ! » cria-t-il dans le microphone.

Dorcas entra, en robe de chambre et chaussons. « Oui, patron ? demanda-t-elle en bâillant.

— Dorcas, cela fait vingt ou trente ans que je suis un parasite, un bon à rien. »

Elle bâilla de nouveau. « Nul ne l'ignore.

— Épargnez-moi vos flatteries. Mais dans la vie de tout homme, vient un jour où il doit cesser d'être raisonnable, un jour où il doit répondre à l'appel de la liberté et se battre, un jour où il doit frapper les méchants.

— *Aoooom…*

— Cessez de bâiller. Ce jour est venu.

— Il faut que je m'habille ?

— Oui. Et réveillez les filles ; nous avons beaucoup de travail. Jetez un seau d'eau sur Duke, et dites-lui de dépoussiérer le moulin à paroles puis de le brancher dans le bureau. Je veux voir les informations. »

Dorcas était au comble de la surprise. « Vous voulez *regarder* la *stéréo ?*

— Parfaitement. Et dites à Duke de se débrouiller pour en trouver une autre si elle est cassée. Et maintenant, filez ; une nuit bien remplie nous attend.

— D'accord, dit Dorcas à contrecœur. Mais je crois que je ferai bien de prendre votre température.

— Paix, femme ! »

Duke brancha le récepteur juste à temps pour que Jubal puisse voir une nouvelle diffusion de la seconde interview du faux Homme de Mars. Le commentateur fit mention d'une rumeur selon laquelle Smith serait allé se reposer dans les Andes. Jubal en tira les conclusions qui s'imposaient et passa le reste de la nuit à donner des coups de téléphone. À l'aube, Dorcas lui apporta son petit déjeuner : six œufs battus dans du cognac. Il les avala bruyamment tout en songeant qu'un des avantages d'une longue vie était qu'on finissait par connaître tous les personnages importants de ce globe.

Harshaw avait préparé une bombe, mais ne comptait la faire exploser que si les autorités l'y contraignaient. Il se rendait compte que le gouvernement pouvait ramener Smith en captivité en se fondant sur le fait qu'il était juridiquement incompétent. Légalement, Smith était fou ; selon les critères médicaux habituels, c'était un psychopathe. En fait, il était victime d'une psychose exogène de proportions fantastiques, pour avoir d'abord été élevé par des non-humains, puis pour avoir été abruptement transporté dans une société qui lui était absolument étrangère.

Mais Harshaw considérait que la notion légale de santé mentale et la notion médicale de psychose ne s'appliquaient pas à son patient. Cet animal humain s'était apparemment adapté avec succès à une société non humaine – mais il l'avait fait alors qu'il était encore un

bébé malléable et vierge d'impressions. Maintenant qu'il était un adulte aux habitudes formées et à la pensée canalisée, pourrait-il réussir une nouvelle adaptation non moins radicale ? Le docteur Harshaw avait l'intention de le découvrir ; pour la première fois depuis des dizaines d'années, il prenait un intérêt réel à l'exercice de la médecine.

D'autre part, il était stimulé par l'idée de contrecarrer les autorités. Il possédait plus que sa part de cette pointe d'anarchie que tout Américain a en partage. Le fait de se dresser contre le gouvernement planétaire l'emplissait d'un enthousiasme comme il n'en avait plus connu depuis une génération.

11

Autour d'une étoile mineure du type G, sur les bords d'une galaxie de moyenne grandeur, les planètes tournaient comme elles l'avaient fait depuis des milliards d'années, obéissant à la loi mathématique complexe qui modèle l'espace. Quatre étaient suffisamment grandes pour être dignes d'attention ; les autres étaient des cailloux cachés dans les replis incandescents de l'étoile ou perdus dans la nuit de l'espace. Toutes étaient, comme toujours, infectées par cette anomalie entropique nommée vie. Sur la troisième et quatrième planète les températures de surface oscillaient autour du point de congélation du protoxyde d'hydrogène ; en conséquence, elles possédaient des formes de vie suffisamment similaires pour permettre un certain degré de contacts sociaux.

Sur le quatrième caillou, les Martiens n'étaient nullement troublés par le récent contact avec la Terre. Comme toujours, les nymphes bondissaient joyeusement autour de la planète, apprenant à vivre ; huit sur dix d'entre elles perdaient la vie dans ce processus. Les Martiens adultes, qui différaient énormément des nymphes tant par le corps que par l'esprit, se rassemblaient dans des villes étranges et gracieuses et étaient, malgré leurs innombrables tâches et leur riche

vie intérieure, aussi calmes que les nymphes étaient turbulentes.

Les adultes n'étaient pas libérés du travail, au sens humain du terme : ils avaient toute une planète à surveiller. Il fallait dire aux plantes où et quand pousser ; les nymphes qui avaient survécu à leur apprentissage devaient être rassemblées, chéries, fertilisées ; ensuite, il fallait chérir et contempler les œufs afin de les encourager à mûrir comme il convenait, et enfin il fallait persuader les nymphes accomplies d'abandonner leurs jeux enfantins et de se métamorphoser en adultes. Oui, il fallait faire tout cela – mais cela ne constituait pas davantage la « vie » de Mars que la promenade quotidienne avec son chien ne constitue la « vie » d'un homme qui, entre deux promenades, dirige une société d'envergure mondiale – bien que pour un habitant du Bouvier ces promenades puissent sembler être la principale activité du magnat, considéré comme l'esclave de son chien.

Martiens et humains étaient tous deux des formes de vie douées de conscience, mais elles avaient suivi des chemins très différents. Tout le comportement des hommes, leurs motivations, leurs peurs et leurs espoirs étaient colorés et commandés par le tragique, étrange et splendide mode de reproduction de l'espèce humaine. La même chose valait pour Mars, mais à l'inverse. Mars possédait bien l'efficace bipolarité si commune dans cette galaxie, mais sous une forme si différente de sa manifestation terrestre que seul un biologiste aurait pu nommer cela « sexe » et qu'un psychiatre humain ne l'aurait très certainement pas appelé ainsi. Les nymphes martiennes étaient femelles, et tous les adultes étaient mâles.

Mais ils l'étaient exclusivement d'un point de vue fonctionnel, et non psychologique. La polarité homme-femme qui est à la base de l'existence humaine ne pouvait pas exister sur Mars. Le « mariage » était exclu. Les adultes étaient énormes – les premiers humains qui les virent les comparèrent à des brise-glace aux voiles déployées. Ils étaient physiquement passifs et mentalement actifs. Les nymphes étaient des sphères grasses et couvertes de fourrure, pleines d'une inépuisable énergie mais dénuées de pensée. Aucun parallèle n'était possible entre les fondements psychologiques des Martiens et des Humains. La bipolarité humaine servait à la fois de force de cohésion sociale et d'énergie motrice pour toutes les activités humaines, des sonnets aux équations nucléaires. Et s'il en est qui pensent que les psychologues exagèrent en affirmant cela, qu'ils fouillent les musées, les bibliothèques et les bureaux de brevets pour trouver les créations des eunuques.

Mars, ne fonctionnant pas sur les mêmes rythmes que la Terre, n'accorda que peu d'attention à l'*Envoy* et au *Champion.* C'étaient des événements trop récents pour avoir une signification – si les Martiens avaient eu des journaux, une édition tous les siècles terrestres eût été

amplement suffisante. Le contact avec d'autres races n'était rien de nouveau pour les Martiens ; c'était déjà arrivé, cela arriverait encore. Lorsqu'une nouvelle race avait été totalement gnoquée, alors (dans un millier d'années terrestres) il serait temps d'agir, s'il en était besoin.

Sur Mars, le dernier événement d'importance était d'un tout autre ordre. Les Anciens désincarnés avaient, négligemment, pris la décision d'envoyer le petit humain pour gnoquer ce qu'il pouvait de la troisième planète, puis avaient tourné leur attention vers des questions plus sérieuses. Peu avant, environ à l'époque du Terrien César Auguste, un artiste Martien avait composé une œuvre d'art. Appelez-la poème, symphonie musicale ou traité de philosophie – c'était une suite d'émotions disposées selon une nécessité inéluctable et tragique. Peu importe dans quelle catégorie on la place, car un humain ne pourrait la comprendre que dans le sens où un aveugle de naissance peut se faire expliquer un coucher de soleil. Le point important était que l'artiste s'était accidentellement désincarné avant d'avoir achevé son chef-d'œuvre.

La désincarnation subite était rare sur Mars, car les goûts martiens en la matière exigeaient que la vie soit un tout accompli, dans lequel la mort physique intervenait à l'instant approprié, préalablement choisi. L'artiste toutefois était si préoccupé qu'il en avait oublié de rentrer lorsqu'il se mit à faire froid. Lorsqu'on remarqua son absence, c'était tout juste si son corps était encore mangeable. Il n'avait même pas remarqué qu'il se désincarnait, et avait continué à composer son œuvre.

L'art martien peut se diviser en deux catégories : celui créé par les adultes vivants, un art vigoureux, primitif et souvent révolutionnaire – et celui des Anciens, généralement conservateur, extrêmement complexe, et d'une technique infiniment plus exigeante. Ces deux sortes d'art étaient jugées séparément.

Selon quels critères fallait-il juger cette œuvre ? Elle jetait un pont entre l'incarné et le désincarné ; sa forme définitive lui avait été donnée par un Ancien – et pourtant l'artiste, avec le détachement commun aux artistes de tous les temps et de tous les lieux, avait continué à travailler comme s'il avait encore été incarné. S'agissait-il d'une nouvelle forme d'art ? Était-il possible de produire d'autres œuvres de cette sorte en désincarnant par surprise les artistes au cours de leur travail ? Les Anciens ruminaient ces possibilités passionnantes depuis des siècles, et les Martiens incarnés attendaient impatiemment leur verdict.

La question était d'autant plus importante qu'il s'agissait d'un art, dans le sens terrien du mot, religieux, et d'une grande portée émotionnelle : l'œuvre décrivait la rencontre entre les Martiens et les habitants de la cinquième planète, événement qui avait pris place il y

a fort longtemps mais qui avait gardé pour les Martiens l'importance qu'une certaine crucifixion a conservée pour les humains après deux millénaires. Les Martiens avaient donc rencontré les habitants de la cinquième planète, les avaient complètement gnoqués, puis étaient passés à l'action ; il ne restait plus que les ruines de quelques astéroïdes, mais les Martiens continuaient à chérir et à louer le peuple qu'ils avaient détruit. Cette nouvelle œuvre d'art était une tentative entre bien d'autres afin de gnoquer cette expérience dans toute sa complexité et dans toute sa beauté. Mais avant de pouvoir la juger, il fallait gnoquer selon quels critères la juger.

C'était un problème joliment ardu.

Sur la troisième planète, Valentin Smith n'était pas concerné par ce problème brûlant – il en ignorait l'existence. Son tuteur Martien et les frères de ce dernier ne l'avaient pas nargué avec des choses qui n'étaient pas à sa portée. Smith connaissait la destruction de la cinquième planète de même que tout écolier humain entend parler de la bataille de Troie ou de Plymouth Rock, mais on ne lui avait jamais montré des œuvres d'art qu'il eût été incapable de gnoquer. Il avait eu droit à une éducation unique, infiniment supérieure à celle de ses petits, infiniment inférieure à celle d'un adulte ; son tuteur et les Anciens qui le conseillaient s'étaient passagèrement intéressés aux facultés de ce petit étranger. Les résultats leur en avaient appris davantage sur la race humaine que celle-ci n'en savait elle-même, car Smith avait sans difficulté gnoqué bien des choses que les humains ignorent.

Pour le moment, Smith était heureux. Il avait acquis un nouveau frère d'eau en la personne de Jubal, ainsi que de nombreux amis et vivait des expériences kaléidoscopiques si nombreuses que, n'ayant pas le temps de les gnoquer toutes, il les mettait en réserve pour les revivre lorsqu'il en aurait le loisir.

Son frère Jubal lui dit qu'il gnoquerait plus rapidement ce lieu étrange et beau s'il apprenait à lire. Il y consacra donc une journée entière ; Jill lui montrait les mots et les prononçait. Ce fut pour lui un sacrifice énorme, car il dut ce jour-là renoncer à la piscine – et nager (une fois qu'il se fut mis dans la tête que c'était *permis)* était non seulement délicieux, mais lui procurait une extase religieuse presque insupportable. Si Jill et Jubal ne l'avaient pas exigé, il ne serait jamais sorti de la piscine.

Comme il n'était permis de nager que le jour, il lisait toute la nuit. Il parcourait l'*Encyclopedia Britannica* et, en guise de dessert, feuilletait les ouvrages médicaux et juridiques de Jubal. Son frère Jubal le vit plongé dans un de ces livres, et l'interrogea sur ce qu'il avait lu. Cela fit penser Smith aux tests que les Anciens lui faisaient passer, et il répondit avec beaucoup de soin. Son frère parut troublé par ses

réponses et il s'enfonça dans la méditation – il était certain d'avoir répondu avec les mots du livre, bien qu'il ne les gnoquât pas tous.

Mais il préférait de loin la piscine, surtout quand Jill, Myriam, Larry et les autres y étaient. Il n'apprit pas tout de suite à nager, mais découvrit qu'il pouvait faire une chose dont ils étaient incapables. Il descendit au fond et y resta plongé dans l'extase – ils l'en sortirent avec une telle hâte qu'il faillit se retirer en lui-même, mais heureusement il gnoqua qu'ils ne lui voulaient que du bien.

Par la suite, il fit une démonstration pour Jubal, et resta délicieusement longtemps au fond. Il voulut également l'apprendre à son frère Jill – mais cela la troublait trop, et il y renonça. C'était la première fois qu'il se rendait compte qu'il pouvait faire, des choses dont ils étaient incapables. Il y réfléchit longuement, tentant d'en gnoquer toutes les implications.

Smith était heureux ; Harshaw ne l'était pas. Il ne changea rien à son mode de vie, et ne fit pas de plans pour Smith : ni programme d'études ni examens médicaux réguliers. Seule Gillian supervisait ses activités – trop, au goût de Harshaw, qui n'aimait pas que l'éducation des mâles fût confiée à des femelles.

En fait, Gillian ne faisait guère plus que lui apprendre à se tenir en société. Il mangeait à table maintenant, s'habillait seul, se conformait aux coutumes fort libres de la maisonnée, et imitait tout comme un singe. La première fois qu'il mangea avec les autres, il ne se servit que de la cuiller et Jill dut lui couper sa viande. Dès la fin du repas, il essayait de faire comme les autres. Et le lendemain, il imitait avec précision les façons de faire de Jill, y compris les maniérismes superflus.

Harshaw ne fut jamais tenté de conduire une « expérience » Smith, avec contrôles réguliers, mesures et courbes de progrès, même lorsqu'il eut découvert que Smith avait appris tout seul à lire à une vitesse électronique et se souvenait de tout. Harshaw avait l'arrogante humilité d'un homme qui en sait suffisamment pour être conscient de sa profonde ignorance ; il ne voyait pas l'utilité de « mesurer » des choses dont il ignorait la nature.

Certes, Harshaw prenait plaisir à voir cet animal unique devenir la copie conforme d'un être humain, mais il n'était pas vraiment heureux.

De même que le secrétaire général Douglas, il attendait que la bombe explosât.

Ayant été contraint d'agir parce qu'il s'attendait à être attaqué, cela l'ennuyait fort qu'il ne se passât rien. Nom d'une pipe, les flics fédéraux étaient-ils stupides au point de ne pas pouvoir retrouver la trace d'une petite inconsciente traversant le pays avec un « cadavre »

dans une voiture qui n'était même pas à elle ? Ou bien ne se manifestaient-ils pas, mais surveillaient-ils discrètement son château fort ? Cette idée le faisait bondir, et lui répugnait autant que si le gouvernement avait ouvert son courrier.

Et qui sait s'il ne le faisait pas ! Le Gouvernement ! Trois quarts de parasites et un quart d'idiots et d'incapables. Oh, Harshaw admettait que l'homme, animal social, ne pouvait se passer d'un gouvernement – pas plus qu'un individu ne peut échapper à l'esclavage de la digestion. Mais un mal nécessaire n'en devient pas pour autant un bien. Qu'ils aillent se faire… !

Il était possible, probable même, que l'administration savait où se trouvait l'Homme de Mars et s'abstenait volontairement d'intervenir.

Jusqu'à quand ? Et jusqu'à quand sa « bombe » serait-elle utilisable ?

Et où diable était ce jeune imbécile de Ben Caxton ?

Jill Boardman le tira de ces pensées excédantes. « Jubal ?

— Hein ? Ah, c'est vous, les beaux yeux. Désolé, j'étais préoccupé. Asseyez-vous. Vous buvez quelque chose ?

— Non merci. Jubal… je suis inquiète.

— C'est normal. C'était un joli plongeon. Vous devriez recommencer. »

Jill se mordit les lèvres ; elle ressemblait à une adolescente prise en faute. « Non, écoutez-moi, Jubal ! Je suis terriblement inquiète.

— Séchez-vous, dans ce cas. Le vent est un peu frais.

— Je n'ai pas froid. Jubal… Cela vous ennuierait que je laisse Smith ici ? »

Jubal leva un sourcil. « Certainement pas. Les filles prendront soin de lui. Vous partez ? » Elle évita son regard. « Oui.

— Hum… Vous êtes la bienvenue ici, vous savez. Mais si vous le désirez vraiment…

— Mais je ne le *désire* pas !

— Eh bien alors, restez.

— Je ne peux pas !

— *Playback,* s'il vous plaît. Je n'ai pas suivi.

— Comprenez-moi, Jubal. J'adore vivre ici, et vous avez été adorable avec nous. Mais je ne peux pas rester. Il *faut* que j'aille à la recherche de Ben. »

Harshaw dit un mot fort grossier, puis : « Et comment comptez-vous faire ? »

Elle fit la moue. « Je ne sais pas. Mais je ne peux pas rester à paresser au soleil quand Ben a disparu.

— Voyons, Gillian. Ben est un grand garçon. Vous n'êtes pas sa mère – ni sa femme, d'ailleurs. À quel titre voulez-vous agir ainsi ? »

Jill tortilla un brin d'herbe entre ses doigts de pied. « Je sais que je n'ai aucun droit sur lui, mais je *sais*. Je sais que si j'avais disparu… Ben me chercherait jusqu'à ce qu'il m'ait trouvée. Par conséquent, *je dois* aller à *sa* recherche ! »

Jubal maudit tous les dieux responsables des folies humaines puis lui dit : « Bien, bien. Essayons de mettre un peu de logique dans tout cela. Avez-vous l'intention de faire appel à des détectives ? »

Elle prit un air malheureux. « Je suppose que c'est ce qu'il faut faire. Ils prennent cher ?

— Très. »

Jill sentit sa gorge se serrer. « Est-ce que… est-ce qu'ils me laisseraient payer par mensualités ?

— Ils n'acceptent que les paiements cash d'avance. Allons, mon enfant, ne soyez pas triste. Je n'ai soulevé cette question qu'afin d'en disposer. J'ai déjà fait appel aux meilleurs qui existent. Il me paraît donc inutile que vous vous endettiez pour en engager de moins bons.

— Vous ne me l'aviez pas dit !

— Cela me paraissait inutile.

— Mais Jubal… qu'ont-ils trouvé ?

— Rien, admit-il, il m'a donc paru superflu de vous désespérer en vous le disant. » Jubal se renfrogna. « Au début, je pensais que vous vous inquiétiez inutilement, et que Kilgallen avait raison. Mais j'ai changé d'avis. Ce benêt de Kilgallen a effectivement reçu un message de Ben : mon détective l'a vu, photographié, et a vérifié qu'il avait bien été envoyé.

— Mais pourquoi Ben ne m'a-t-il rien envoyé ? dit Jill avec surprise. Cela ne lui ressemble pas. Ben est très attentionné. »

Jubal réprima un gémissement. « Voyons, Gillian, faites fonctionner votre cervelle. Le fait qu'il y ait marqué “Cigarettes” sur un paquet ne prouve pas qu'il en contienne. Vous êtes arrivée ici vendredi. Le message a été envoyé jeudi, donc la veille, à 10 h 34, du bureau Paoli de Philadelphie. La réception a été instantanée : le bureau de Ben a son propre téléscripteur. Et pourquoi Ben aurait-il envoyé un message imprimé à son propre bureau, pendant les heures de travail, au lieu de téléphoner ?

— Cela me paraît curieux en effet… Il aurait été plus simple de téléphoner.

— Sans doute. Mais vous n'êtes pas Ben. Je pourrais vous donner une douzaine de raisons : pour éviter les malentendus, pour en conserver une trace – peut-être à des fins juridiques –, pour envoyer un message différé. Bref, Kilgallen n'a pas trouvé cela curieux. Après tout, si Ben a fait les frais d'un récepteur, c'est pour s'en servir.

« Toutefois, continua Jubal, à en croire le message, Ben se serait trouvé jeudi à 10 h 30 à Paoli. Or, Jill, le message n'a pas été envoyé

de Philadelphie.

— Mais comment…

— Un moment. On peut ou bien déposer les messages à une poste ou bien les téléphoner. S'ils sont déposés directement, on peut faire transmettre en fac-similé un texte écrit à la main ou du moins la signature. Par contre, si on les téléphone, ils sont dactylographiés avant d'être transmis.

— Je savais cela.

— Et cela ne vous suggère rien, Jill ?

— Euh… Jubal, je suis trop inquiète pour être capable de penser.

— Cessez de battre votre coulpe. Moi non plus, je ne me serais pas méfié. Mais le détective qui travaille pour moi est un individu particulièrement méfiant. Il est allé à Paoli, muni d'un message fabriqué d'après la photo prise clandestinement sous le nez de Kilgallen – et de papiers lui donnant l'identité de ce même Kilgallen, qui était le destinataire du message. Et là, avec son regard sincère et ses façons paternelles, il a réussi à tirer d'une jeune employée des renseignements que normalement elle n'aurait dû divulguer que devant un tribunal, et sous serment ; c'est bien triste. En général, elle ne se souvient de rien ; les messages entrent par ses oreilles, ressortent par ses doigts et ne laissent d'autre trace que les microfilms conservés dans les archives. Mais il se trouve que cette dame est une fanatique de Ben – elle lit ses articles tous les soirs. Ce qui, soit dit en passant, est un vice hideux…» Jubal cligna des yeux. « La suivante ! »

Anne apparut, ruisselante. « Vous me ferez penser, lui dit Jubal, à écrire un article sur l'habitude compulsive de la lecture des journaux. Le thème central sera que la plupart des névroses ont leur origine dans l'habitude malsaine de se vautrer dans les ennuis de cinq milliards d'étrangers. Titre : « Bavardage à responsabilité illimitée. »

— Vous devenez morbide, patron.

— Oh non, je suis le seul qui ne le devienne pas. Veillez à ce que je l'écrive dans la semaine qui vient. Et maintenant, disparaissez ; je suis occupé. » Il se retourna vers Gillian. « Elle remarqua donc le nom de Ben, tout émue de parler à un de ses héros… mais dépitée parce qu'il n'avait payé que pour le son, et qu'elle ne put donc le voir. Elle se souvient bien… elle se souvient en particulier que le message a été payé en argent liquide d'une cabine publique de Washington.

— Washington ? répéta Jill. Mais pourquoi Ben appellerait-il de…

— N'est-ce pas ? D'une cabine de Washington, il peut joindre son assistant, image et son, plus facilement, pour moins cher, et plus rapidement qu'en téléphonant à Philadelphie un message destiné à être *renvoyé* à Washington. C'est stupide. Ou bien c'est une mystification volontaire. Ben est aussi à son aise dans la mystification qu'une mariée dans les baisers. Il n'est pas devenu le plumitif le plus

habile dans le métier en montrant son jeu.

— Ben n'est pas un plumitif ! C'est un grand journaliste !

— Désolé, mais je suis un peu sourd de cette oreille. Évidemment, il a pu croire que son téléphone était surveillé, mais que son photo-récepteur ne l'était pas. Ou bien, au contraire, croire que tous deux étaient surveillés, et utiliser ce stratagème pour donner l'impression qu'il était réellement parti. Dans ce cas, ajouta Jubal, nous ne le servirions guère en le retrouvant. Peut-être même mettrions-nous sa vie en danger.

— Non, Jubal !

— Si, Jubal, rétorqua-t-il lentement. Ben est toujours allé jusqu'à la limite ; c'est ce qui a fait sa réputation. Jill… jamais il ne s'est occupé d'une affaire plus dangereuse. Si sa disparition est volontaire, voulez-vous attirer l'attention sur lui ? Kilgallen le couvre : ses articles paraissent régulièrement chaque jour.

— Ce sont des articles écrits d'avance !

— Évidemment. Ou bien c'est Kilgallen qui les écrit. Officiellement, Caxton est toujours au travail. Peut-être l'a-t-il voulu, et ne vous a-t-il pas contacté parce que le danger aurait été trop grand. Alors, qu'en pensez-vous ? »

Jill se couvrit le visage de ses mains. « Oh, Jubal… je ne sais vraiment plus quoi faire !

— Allons, pas de théâtre, lui dit-il sur un ton bourru. Le pire qui puisse lui arriver, c'est la mort… et c'est ce qui nous attend tous, que ce soit dans des jours, des semaines ou des années. Parlez-en à Mike. Il a moins peur de la « désincarnation » que d'une réprimande. Eh ! Si je lui disais que j'avais l'intention de le manger rôti ce soir, il me remercierait d'une voix étranglée de gratitude.

— Je sais, dit Jill avec une petite voix, mais je ne partage pas ses convictions philosophiques.

— Moi non plus, acquiesça Harshaw joyeusement, mais je commence à les comprendre, et elles sont consolantes pour un homme de mon âge. La faculté d'accueillir l'inévitable avec joie… toute ma vie durant je l'ai cultivée. Mais ce bébé, qui a à peine l'âge de voter et qui n'a même pas le réflexe de se mettre hors du chemin d'un cheval au galop, m'a convaincu que j'en étais tout juste à l'école maternelle. Vous m'aviez demandé si Mike était le bienvenu. Mais mon enfant, je tiens absolument à le retenir ici jusqu'à ce que j'aie découvert tout ce qu'il sait et que je ne sais pas ! Cette histoire de « désincarnation », par exemple, n'a rien à voir avec le « désir de mort » des freudiens ni avec ces histoires de « même la plus lente rivière…» Cela ressemblerait plutôt au mot de Stevenson « Heureux j'ai vécu, et heureux je meurs ; mon testament est fait, je me couche…» Quoique je le soupçonne fort d'avoir écrit cela dans l'euphorie caractéristique des phtisiques. Mais

Mike m'a presque convaincu qu'il sait de quoi il parle.

— Je n'en sais rien, répondit Jill d'une voix terne. Mais je suis inquiète pour Ben.

— Moi aussi, avoua Jubal. Jill… je ne pense pas que Ben se cache.

— Mais vous veniez de dire…

— Désolé. Mais mes espions ne se sont pas limités au bureau de Ben et à la poste de Philadelphie. Jeudi matin, Ben s'est présenté au Centre médical Bethesda en compagnie d'un avocat et d'un Juste Témoin – James Oliver Cavendish, si ce nom vous dit quelque chose.

— Malheureusement pas.

— Peu importe. Le fait qu'il ait engagé Cavendish montre la gravité de la situation – on ne va pas chasser le lièvre avec un fusil pour éléphants. On leur fit voir l'« Homme de Mars »…

Gillian eut un sursaut de surprise. « C'est impossible !

— Jill, vous contestez la déclaration d'un Juste Témoin… et pas n'importe lequel. Si Cavendish le dit, c'est irréfutable.

— Peu m'importe si c'est Cavendish ou saint Jean l'Évangéliste ! Il n'a pas mis les pieds dans mon service jeudi matin !

— Vous ne m'avez pas bien écouté. Je n'ai jamais dit qu'ils ont vu Mike, mais qu'on leur a montré l'« Homme de Mars ». Le faux, évidemment, celui qui est apparu à la stéréo.

— Ah oui, bien sûr ! Et Ben les a confondus ! »

Jubal parut peiné. « Non, petite fille, Ben ne les a pas confondus. Ni Cavendish d'ailleurs – du moins, il ne le dira jamais. Vous connaissez les habitudes des Témoins.

— À vrai dire, non. Je n'ai jamais eu affaire à eux.

— Vraiment ? *Anne !* »

Anne était sur le plongeoir. Elle se tourna vers eux, et Jubal lui cria : « Anne ! La maison sur cette colline… pouvez-vous voir de quelle couleur elle est peinte ? »

Anne regarda, puis répondit : « De ce côté, elle est blanche. »

« Vous voyez, Jill. Il ne lui viendrait pas à l'idée d'en inférer qu'elle est également blanche de l'autre côté. Tous les chevaux du roi ne pourraient la contraindre à avancer une opinion. Il faudrait qu'elle en ait fait le tour, et encore se garderait-elle bien de supposer qu'elle est restée blanche après son départ.

— *Anne* est un Juste Témoin ?

— Licenciée, droit d'exercice illimité et admise à certifier devant la Haute cour. Demandez-lui une fois pourquoi elle n'exerce plus. Mais abandonnez tous vos autres projets ce jour-là. Cette sacrée fille vous dira la vérité, rien que la vérité et toute la vérité, ce qui prend beaucoup de temps. Revenons-en à Cavendish. Ben lui avait demandé un témoignage public complet, sans restriction privées. Lorsqu'on interrogea Cavendish, il répondit donc dans le moindre détail. Le plus

intéressant, d'ailleurs, est ce qu'il ne dit *pas.* Il ne dit pas une seule fois que l'homme qu'ils ont vu n'était *pas* l'Homme de Mars, mais pas un mot n'indique que Cavendish était convaincu qu'il l'était. Si vous le connaissiez, cela vous suffirait comme preuve. De plus, si Cavendish avait vu Mike, il l'aurait décrit avec un tel luxe de détails que nous l'aurions certainement reconnu. Or, il décrit, par exemple, les oreilles de l'homme qu'on leur a montré… et la description ne correspond pas à Mike. C.Q.F.D. : on leur a montré un faux, et Cavendish le sait, bien que sa profession lui interdise d'exprimer ses opinions.

— Je vous l'avais dit. Ils ne sont jamais venus dans mon service.

— Ce n'est pas tout. Cela s'est passé des heures avant votre évasion réussie ; ils sont arrivés en présence du faux Homme de Mars jeudi matin à 9 h 14. À ce moment, donc, le gouvernement avait Mike sous la main ; ils auraient pu le montrer, mais ils ont préféré courir le risque de montrer une doublure au Juste Témoin le plus renommé de tout le pays. Pourquoi ?

— C'est à moi que vous le demandez ? répondit Jill. Je n'en sais rien. Ben m'avait dit qu'il comptait demander à Mike s'il désirait quitter l'hôpital – et l'aider à le faire s'il répondait affirmativement.

— Et Ben l'a fait – mais avec le faux.

— Soit, Jubal, mais ils ne pouvaient pas savoir qu'il avait cette intention… et de toute façon, Mike ne serait pas parti avec Ben.

— Il est parti avec vous, pourtant.

— Oui, mais j'étais son « frère d'eau ». Il a cette idée stupide qu'il peut faire entière confiance en toute personne avec laquelle il a partagé un verre d'eau. Avec un « frère d'eau » il est docile comme un mouton ; avec quiconque d'autre, têtu comme une mule. Ben n'aurait pas pu le faire bouger d'un pas. » Elle ajouta : « Maintenant, ce serait peut-être différent ; il change terriblement vite.

— Oh, oui. Trop vite, peut-être. Je n'ai jamais vu des tissus musculaires se développer aussi rapidement. Mais revenons à nos moutons. Cavendish dit que Ben l'a déposé, ainsi que l'avocat, un certain Frisby, à neuf heures trente et une, et que Ben a gardé le taxi. Une heure plus tard, il – ou quelqu'un qui se faisait passer pour lui – a téléphoné ce message à Philadelphie.

— Vous ne croyez pas que c'était Ben ?

— Franchement, non. Cavendish a donné le numéro du taxi, et mes détectives ont essayé de consulter sa bande enregistreuse. Si Ben avait payé avec sa carte de crédit, son numéro aurait été enregistré et, même s'il avait payé en monnaie, on aurait pu reconstituer l'itinéraire du taxi.

— Et alors ? »

Harshaw haussa les épaules. « L'enregistrement indique que ce taxi n'était pas en service jeudi matin, car il était immobilisé pour

réparations. Donc, ou bien un Juste Témoin s'est mal souvenu du numéro d'un taxi, ou bien quelqu'un a trafiqué l'enregistrement… Sans doute un jury déciderait-il que même un Témoin peut se tromper en lisant un numéro, particulièrement si on ne lui avait pas demandé de s'en souvenir. Mais je ne le crois pas – pas avec un Témoin comme Cavendish. S'il n'est pas certain d'une chose, il la passe sous silence. »

Harshaw fit une grimace. « Ah, Jill, vous m'obligez à remuer tout cela, et je vous assure que cela ne m'amuse pas ! Mais, même en admettant que Ben soit l'auteur du message, il n'a certainement pas pu modifier la bande enregistreuse du taxi. Et pourquoi l'aurait-il fait, d'ailleurs ? Il est allé quelque part, et une personne qui a accès aux enregistrements d'un moyen de transport public s'est donné beaucoup de mal pour cacher l'endroit où il est allé… et a envoyé un message truqué pour que nul ne se doute qu'il avait disparu.

— Disparu ! Vous voulez dire kidnappé !

— Doucement, Jill. « Kidnappé » est un bien vilain mot.

— Mais c'est le seul qui convienne. Et vous restez sans rien faire, alors que vous devriez le crier sur les toits !

— Doucement, Jill ! Ben est peut-être mort ! » Gillian s'effondra, et murmura : « Oui.

— Mais tant que nous n'aurons pas vu ses os, supposons qu'il ne l'est pas. Jill, quel est le plus grand danger pour quelqu'un qui a été kidnappé ? C'est de faire du battage – parce qu'un kidnappeur à qui l'on fait peur tue presque toujours sa victime. »

Gillian paraissait tellement malheureuse qu'il radoucit son ton.

« Je dois hélas avouer qu'il me paraît vraisemblable que Ben est mort. Cela fait trop longtemps qu'il a disparu. Mais nous avons décidé de supposer qu'il est toujours en vie. Et vous avez l'intention d'aller à sa recherche. Et comment le ferez-vous, Gillian, sans accroître le risque de le faire tuer par les inconnus qui le détiennent ?

— Comment ? Mais nous *savons* qui ils sont !

— Vraiment ?

— Mais bien sûr ! Ce sont les mêmes qui tenaient Mike prisonnier – le gouvernement ! »

Harshaw secoua la tête. « Ce n'est qu'une hypothèse. Ben s'est fait beaucoup d'ennemis avec ses articles, et tous ne sont pas dans le gouvernement. Toutefois… Harshaw fit une moue désabusée, votre hypothèse est la seule dont nous puissions partir. Mais elle est trop générale. “Le gouvernement”, cela représente plusieurs millions d'individus. La question que nous devons nous poser est : “À qui a-t-il marché sur les pieds ?”

— Mais je vous l'ai dit, Jubal, de même que Ben me l'avait dit : le secrétaire général lui-même.

— Non, dit Harshaw catégoriquement. Quoi qu'il se soit passé, si

c'est tant soit peu brutal ou illégal, ce n'est pas le secrétaire général, même s'il en bénéficie. Personne ne pourra même prouver qu'il était au courant. Il est d'ailleurs probable qu'il ne le sait *pas,* surtout s'il y a eu des violences. Ce que nous devons essayer de savoir, c'est quel membre du Q.G. personnel du secrétaire général a pris cette opération en main. Et je pense que ce n'est pas aussi impossible qu'on pourrait le croire. Lorsqu'on montra le faux Homme de Mars à Ben, un des assistants de Douglas était présent – il essaya d'abord de l'en dissuader, puis l'accompagna. Et il se trouve justement que ce même gangster de haut vol a lui aussi disparu jeudi dernier. Je ne pense pas que ce soit une coïncidence, car c'est lui qui s'occupait du faux « Homme de Mars ». Si nous le trouvons, nous trouverons peut-être aussi Ben. Son nom est Gilbert Berquist, et j'ai des raisons de…

— *Berquist ?*

— C'est cela. J'ai des raisons de… Jill, qu'est-ce que vous avez ? Ne vous évanouissez pas, ou je vous balance dans la piscine !

— Jubal… Ce Berquist… Y a-t-il plusieurs Berquist ?

— Hein ? Il a l'air d'un drôle d'oiseau. Il n'y en a sans doute qu'un. En tout cas, il n'y en a qu'un parmi les assistants personnels de Douglas. Vous le connaissez ?

— Je ne sais pas. Mais si c'est le même, je pense qu'il est inutile de le chercher.

— Oui… allons, parlez, mon petit.

— Je suis terriblement désolée, Jubal, mais… je ne vous avais pas tout dit.

— Les gens disent rarement tout. Allez, je vous écoute ! »

D'une voix balbutiante, Gillian lui raconta la disparition des deux hommes. « Et voilà, conclut-elle tristement. Et ensuite, j'ai hurlé – Mike a pris peur et est tombé dans cet état cataleptique… et j'ai eu un mal *terrible* à arriver jusqu'ici. Mais cela, je vous l'ai déjà dit.

— Hum… oui, mais j'aurais aimé que vous me disiez également cela. »

Jill rougit jusqu'aux oreilles. « Je ne pensais pas que vous me croiriez. Et puis j'avais peur. Ils peuvent quelque chose contre nous, Jubal ?

— Comment ? demanda-t-il avec surprise.

— Je veux dire, nous envoyer en prison, par exemple.

— Voyons, chère Jill ! Ce n'est pas un crime que d'assister à un miracle. Ni d'en accomplir un, d'ailleurs. Mais ce problème a plus d'aspects qu'un chat n'a de poils. Laissez-moi réfléchir. »

Jubal resta silencieux dix bonnes minutes, puis rouvrit les yeux. « Je ne vois pas votre enfant à problèmes. Il est sans doute au fond de la piscine.

— En effet.

— Alors, plongez et ramenez-le. Je l'attends dans mon bureau. Je voudrais voir s'il peut refaire cela… et je ne veux pas de public. Ou plutôt, si : dites à Anne de mettre sa robe de Témoin – j'ai besoin d'elle en sa capacité officielle. Et je veux également Duke.

— Oui, patron.

— Vous n'avez pas le droit de m'appeler « patron » ; vous n'avez pas de salaire déductible.

— Oui, Jubal.

— J'aimerais avoir sous la main quelqu'un dont l'absence passerait inaperçue. Mike peut-il faire son tour de passe-passe avec des objets inanimés ?

— Je l'ignore.

— Nous verrons bien. Allez vite le chercher… Ah, quel moyen rêvé de se débarrasser de – non, il ne faut pas succomber à la tentation. À tout de suite, ma petite Jill. »

12

Lorsque Jill monta, quelques minutes plus tard, Anne était déjà là, vêtue de la robe blanche de sa guilde. Sans un mot, Jill prit une chaise et attendit : Jubal dictait à Dorcas. Sans même lever les yeux à son entrée, il continua :

«… du corps affalé, imbibant un coin du tapis et formant près de la cheminée une petite mare rouge foncé qui attira bientôt l'attention de deux mouches paresseuses. Miss Simpson porta la main à sa bouche. « Mon Dieu ! s'exclama-t-elle d'une voix catastrophée. Le tapis préféré de papa !… Et papa lui-même, si je ne me trompe pas. » Voilà, Dorcas. Fin de chapitre et fin de la première livraison. Au courrier. »

Dorcas sortit avec un sourire destiné à Jill. « Où est Mike ? demanda Jubal.

— Il arrive dans un moment, répondit Gillian. Il s'habille.

— Pourquoi faire ? demanda Jubal non sans irritation. Nous n'attendons pas d'invités.

— Mais… c'est nécessaire.

— Pourquoi ? Il est aussi bien comme ça. Allez le chercher.

— Je vous en prie, Jubal. Il faut qu'il apprenne.

— Peuh ! Vous projetez sur lui votre petite moralité bourgeoise et puritaine.

— Absolument pas ! Mais il faut qu'il apprenne nos coutumes.

— Coutumes, morale… Où est la différence ? Mais enfin, femme, par la grâce de Dieu et de notre droiture intérieure, nous avons ici une personnalité vierge des tabous pervers de notre tribu, et voilà que *vous* voulez en faire une copie de n'importe quel conformiste de quatrième ordre de ce pays en proie à la peur ! Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Achetez-lui donc une serviette d'homme d'affaires.

— Je ne fais rien de la sorte. J'essaie simplement de lui éviter les ennuis. C'est pour son propre bien. »

Jubal renifla bruyamment. « C'est ce qu'ils expliquèrent au chat avant de le couper.

— Oh ! » Jill se donna le temps de compter jusqu'à dix, puis dit : « C'est votre maison, docteur Harshaw, et nous vous devons beaucoup. Je vais le chercher immédiatement. » Elle se leva.

« Arrêtez, Jill.

— Pardon ?

— Rasseyez-vous – et n'essayez pas de devenir aussi désagréable que moi ; vous manquez d'entraînement. Et laissez-moi mettre une chose au point : vous ne me devez n'en. C'est impossible, car je ne fais *jamais* une chose qui ne me plaît pas. Personne, d'ailleurs, mais moi, je le sais. N'essayez donc pas d'inventer une dette qui n'existe pas, sinon vous allez finir par éprouver de la reconnaissance, ce qui est le premier pas vers la dégradation morale totale. Vous gnoquez cela ? »

Jill se mordit les lèvres, puis sourit. « Je ne sais pas exactement ce que veut dire « gnoquer ».

— Ni moi, mais j'ai l'intention de demander des leçons à Mike. Ce que je dis est sérieux. « Reconnaissance » est un euphémisme pour ressentiment. De la part de la plupart des gens, cela m'importe peu – mais venant d'adorables fillettes comme vous, c'est déplaisant.

— Mais voyons, Jubal, je n'éprouve aucun ressentiment contre vous !

— Je l'espère… mais cela viendra, si vous n'extirpez pas de votre esprit l'illusion que vous me devez quelque chose. Les Japonais ont plusieurs façons de dire « merci » – et toutes à des degrés divers, se traduisent par rancune ou ressentiment La langue anglaise n'a malheureusement pas la même honnêteté, et peut définir des sentiments que le système nerveux humain lui, ne connaît pas.

— Jubal, vous êtes un cynique. Je vous suis reconnaissante et je continuerai à l'être.

— Et vous êtes une jeune fille sentimentale. Nous sommes donc complémentaires. Allons à Atlantic City passer un week-end de débauche illicite. Rien que nous deux ?

— Jubal ! dit Gillian sur un ton de reproche.

— Vous voyez jusqu'où va votre gratitude ?

— Oh, mais je suis prête. Quand partons-nous ?

— Nous aurions dû partir il y a quarante ans. D'autre part, vous avez raison : il faut que Mike apprenne nos coutumes. Il doit ôter ses chaussures avant d'entrer dans une mosquée, garder son chapeau dans une synagogue et couvrir sa nudité lorsque le tabou l'exige, ou nos chamanes le brûleront pour déviationnisme. Mais, mon enfant, par les innombrables aspects d'Ahriman, ne lui lavez pas le cerveau. Qu'il apprenne à faire ces choses, mais qu'il les fasse avec cynisme.

— Je ne suis pas certaine d'en être capable. Mike semble totalement dénué de cynisme.

— Vraiment ? Je vous aiderai. Ne devrait-il pas être prêt ?

— Je vais voir.

— Un moment, Jill. Je vous avais expliqué pourquoi je ne tenais pas à accuser quiconque d'avoir enlevé Ben. Ainsi, s'il est illégalement détenu (pour dire les choses en termes galants), personne n'éprouvera le besoin de se débarrasser de lui pour supprimer une preuve gênante. Mais j'ai pris d'autres mesures, le soir de votre arrivée. Vous connaissez votre Bible ?

— Pas très bien, à vrai dire.

— C'est un tort ; on y trouve des conseils forts précieux.

«… celui qui fait le mal hait la lumière…» Ce doit être dans Jean, Jésus parlant à Nicodème. Je m'attendais à ce qu'on tente de nous arracher Mike, car il semblait peu probable que vous les ayez dépistés. Nous sommes dans un lieu solitaire et ne possédons pas d'artillerie lourde. Il n'y a qu'une arme qui puisse les faire reculer : la lumière. Les feux aveuglants de la publicité. J'ai donc fait en sorte d'assurer un maximum de publicité à tout ce qui se passerait ici – pas quelques journalistes faciles à réduire au silence, mais des chaînes couvrant le globe entier. Peu importent les détails techniques – ce qui importe c'est que, s'il y a de la bagarre ici, elle sera enregistrée par trois chaînes de stéréovision. »

Harshaw se renfrogna. « Oui, mais voilà… je ne peux pas attendre indéfiniment. Au départ, mon principal souci était d'agir le plus vite possible, car je m'attendais à des ennuis immédiats. Maintenant, par contre, je pense qu'il va falloir précipiter l'action si nous voulons avoir droit aux feux de l'actualité.

— Mais comment, Jubal ?

— Cela fait trois jours que je me casse la tête à ce propos. Vous m'avez peut-être donné une petite idée en me racontant ce qui s'était passé dans l'appartement de Ben.

— Désolée de ne pas vous l'avoir dit plus tôt, Jubal. Je pensais que personne ne le croirait, et je suis heureuse que vous l'ayez fait.

— Je n'ai jamais dit que je vous croyais.

— Comment ? Mais…

— Je pense que vous m'avez dit la vérité, Jill, mais un rêve aussi est une expérience vraie, de même qu'une illusion hypnotique. Mais ce qui se passera ici dans l'heure qui vient sera vu par un Juste Témoin ainsi que par des caméras qui…» Il appuya sur un bouton. «… enregistreront tout. Je ne pense pas qu'Anne puisse être hypnotisée dans l'exercice de ses fonctions, et je parierai n'importe quoi que les caméras ne le peuvent pas. Nous allons voir de quel genre de vérité il s'agit. Et ensuite, nous verrons comment contraindre les autorités à abattre leurs cartes… et peut-être aussi comment aider Ben. Allez chercher Mike. »

Le retard de Mike n'avait rien de mystérieux. Il avait noué

ensemble les lacets de ses deux chaussures ; en se levant, il était tombé et en se débattant avait serré les nœuds à ne plus pouvoir les défaire. Il lui fallut beaucoup de temps pour analyser la situation et y porter remède. Il ne se rendait pas compte qu'il avait mis longtemps, mais était ennuyé de ne pas avoir reproduit correctement une chose que Jill lui avait apprise. Lorsqu'elle vint le chercher il lui avoua son échec, bien qu'il l'eût déjà réparé.

Elle le consola, lui donna un coup de peigne, et l'entraîna. Harshaw l'accueillit par un « Hello, fils ! Asseyez-vous.

— Hello, Jubal », répondit gravement Valentin Michaël Smith. Puis il s'assit et – attendit.

« Alors, mon garçon, lui demanda Harshaw. Qu'avez-vous appris de neuf aujourd'hui ? »

Smith sourit de contentement, puis répondit, comme toujours après une pause : « J'ai aujourd'hui appris à faire un plongeon. C'est une sorte de saut pour entrer dans notre eau en…

— Je sais, je vous ai vu. Il faut garder les orteils bien en avant, les chevilles jointes, et les genoux droits. »

Smith prit un air malheureux. « Je ne l'ai pas bien fait ?

— Vous l'avez très bien fait, pour une première fois. Regardez Dorcas. »

Smith parut réfléchir à cela. « L'eau gnoque Dorcas. Elle le chérit. »

— « La » chérit. Dorcas, c'est « la », pas « le ».

— « La », corrigea Smith. J'ai donc parlé faussement ? J'ai lu dans le Webster, *Nouveau Dictionnaire international de la langue anglaise,* troisième édition, édité à Springfields, Massachusetts, qu'en parlant le genre masculin inclut le genre féminin. Et dans la Loi des Contrats de Hagworth, cinquième édition, Chicago, Illinois, 1978, il est dit page 1012…

— Arrêtez, se hâta de dire Harshaw. Les formes masculines comprennent les féminines lorsqu'on parle en général, ou de plusieurs personnes, mais pas lorsqu'on parle d'une seule personne. Dorcas est toujours « elle » ou « la », jamais « il » ou « le ».

— Je m'en souviendrai.

— Je vous le conseille – sinon Dorcas pourrait avoir envie de vous prouver jusqu'à quel point elle est féminine. » Harshaw demeura un moment songeur. « Jill, est-ce qu'il dort avec vous ? Ou avec l'une de vous ? »

Elle hésita, puis répondit simplement : « Pour autant que je sache, Mike ne dort jamais.

— Vous évitez ma question.

— Vous pouvez supposer que c'est volontaire. En tout cas, il ne couche pas avec *moi.*

— Oui… enfin diable, cela m'intéresse d'un point de vue purement

scientifique. Alors, Mike, qu'avez-vous appris d'autre ?

— J'ai appris deux façons de lacer mes chaussures. L'une n'est bonne que pour s'allonger, l'autre pour marcher. J'ai aussi appris des conjugaisons : je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont. J'étais, tu étais…

— Bien, bien, ça suffit. Quoi d'autre ? »

Mike eut un sourire joyeux. « Et hier j'apprends à conduire le tracteur, merveilleusement, merveilleusement et avec beauté.

— Hein ? » Jubal se tourna vers Jill. « Quand ?

— Hier, pendant que vous faisiez la sieste. Mais ne vous inquiétez pas. Duke fait très attention à ce qu'il ne se fasse pas mal.

— Hum… apparemment, il ne s'est rien fait. Et vous avez lu, Mike ?

— Oui, Jubal.

— Quoi ?

— J'ai lu, récita Mike, trois nouveaux volumes de l'Encyclopédie, de *Maryb* à *Mushe,* de *Mushr* à *Ozone,* et de *P* à *Planti.* Je me suis arrêté parce que vous m'aviez dit de ne pas en lire trop en une fois. Ensuite, j'ai lu *La très excellente et lamentable tragédie de Roméo et Juliette,* par maître William Shakespeare, de Londres. Ensuite, j'ai lu les *Mémoires* de Jacques Casanova de Seingalt, traduites en anglais par Arthur Machen. Ensuite, j'ai lu *L'Art de l'interrogatoire contradictoire,* par Francis Wellman. Ensuite, j'ai essayé de gnoquer ce que j'avais lu, puis Jill est venue me dire que je devais descendre déjeuner.

— Et l'avez-vous gnoqué ? »

Smith parut ennuyé. « Je ne sais pas, Jubal.

— Qu'est-ce qui vous embête ?

— Je ne gnoque pas toute la plénitude de ce que je lis. Dans l'histoire écrite par maître William Shakespeare, j'étais empli de joie à la mort de Roméo. Puis, j'ai continué à lire et ai appris qu'il s'était désincarné trop tôt. C'est du moins ce que j'ai cru gnoquer. Pourquoi ?

— C'était un stupide jeune imbécile.

— Pardon ?

— Rien. Je ne sais pas, Mike. »

Mike réfléchit, puis marmonna quelque chose en martien et ajouta : « Je ne suis qu'un œuf.

— Quoi ? Vous dites toujours cela lorsque vous voulez demander une faveur, Mike. Qu'est-ce que vous voulez ? »

Smith hésita, puis se décida : « Jubal, mon frère, pourriez-vous demander à Roméo pourquoi il s'est désincarné ? Je ne peux pas le lui demander : je ne suis qu'un œuf. Mais vous le pouvez… et ensuite vous m'apprendrez à le gnoquer. »

Jubal comprit que Mike croyait que Roméo avait réellement vécu et parvint à saisir qu'il s'attendait à ce qu'il conjurât le fantôme de

Roméo pour lui demander des explications sur la conduite qu'il avait eu de son vivant. Mais lui expliquer que les Capulets et les Montaigus n'avaient jamais existé matériellement ne fut pas chose facile. Le concept de fiction était totalement étranger à Mike – il ne pouvait s'appuyer sur rien. Les tentatives d'explication de Jubal lui furent si pénibles que Jill craignit qu'il ne se roulât en boule.

Mike sentit que cela devenait dangereusement nécessaire ; il avait appris qu'il ne devait pas avoir recours à ce refuge en présence d'amis, car (à l'exception du docteur Nelson) cela leur occasionnait des troubles émotifs. Il fit donc un énorme effort pour ralentir son cœur et calmer ses émotions, puis dit en souriant : « Je vais attendre de le gnoquer tout seul.

— Parfait, acquiesça Jubal. Mais dorénavant, avant de lire quelque chose, demandez-moi, ou demandez à Jill ou à quelqu'un d'autre, si c'est de la fiction ou pas. Je ne tiens pas à ce que vous vous mélangiez les idées.

— Je demanderai, Jubal. » Mike décida que, lorsqu'il aurait gnoqué cette étrange idée, il devrait la rapporter dans sa plénitude aux Anciens… et se surprit à se demander si les Anciens savaient ce qu'était la « fiction ». L'idée qu'il pouvait exister une chose aussi étrange pour les Anciens qu'elle l'était pour lui était tellement révolutionnaire qu'il en oublia presque le bizarre concept de fiction et le mit de côté pour le méditer une autre fois.

«… mais, disait son frère Jubal, je ne vous ai pas fait venir pour discuter littérature. Mike, vous vous souvenez du jour où Jill vous a emmené de l'hôpital ?

— Hôpital ? répéta Smith.

— Je ne suis pas certaine, intervint Jill, que Mike sache que c'était un hôpital. Laissez-moi essayer.

— Allez-y.

— Mike – vous souvenez-vous que vous viviez seul dans une chambre, avant que je ne vous mette des habits et ne vous emmène avec moi ?

— Oui, Jill.

— Puis, nous sommes allés dans un autre lieu. Je vous ai déshabillé et vous ai donné un bain. »

Smith sourit à ce souvenir. « Oui. C'était un grand bonheur.

— Ensuite, je vous ai séché, et deux hommes sont arrivés. » Son sourire s'effaça. Il se mit à trembler et se ramassa sur lui-même.

« Cessez cela, Mike ! Je vous interdis !

— Oui, Jill, répondit docilement Smith en faisant un effort gigantesque pour contrôler son corps.

— « Écoutez, Mike, je voudrais que vous repensiez à ce moment, – mais ne devenez pas triste. Il y avait deux hommes. L'un d'eux vous a

forcé à aller dans le living.

— La chambre avec l'herbe joyeuse.

— C'est cela. Il vous poussait et j'ai voulu l'arrêter. Il m'a frappé. Puis, il disparut. Vous souvenez-vous ?

— Vous n'êtes pas fâchée ?

— Mais non ! Pas du tout. Cet homme disparut, et ensuite l'autre leva un pistolet vers moi – et il disparut aussi. J'avais peur, mais je n'étais pas fâchée.

— Et vous n'êtes pas fâchée maintenant ?

— Mais mon gentil Mike – je n'ai *jamais* été fâchée contre vous. Jubal et moi voulons savoir ce qui s'est passé. Les deux hommes étaient là – vous avez fait quelque chose… et ils ont disparu. Qu'avez-vous fait ? Pouvez-vous nous le dire ?

— Je vais dire. L'homme – le grand homme – vous a frappé… et j'ai eu peur, aussi. Alors, je…» Il coassa quelque chose en martien, puis secoua la tête : « Je ne sais pas les mots.

— Mike, dit Jubal. Pouvez-vous nous l'expliquer lentement ?

— Je vais essayer. Il y a une chose devant moi. C'est une chose mauvaise, elle ne doit pas être. Alors, j'avance la main…» Il plissa le front. « C'est facile. Il est beaucoup plus dur de nouer des lacets. Mais il n'y a pas de mots. Je suis vraiment désolé… Peut-être les mots sont-ils dans *Plant* à *Raym,* ou *Rayn* à *Sarr,* ou *Sars* à *Sorc ?* Je vais les lire cette nuit et vous le dirai au petit déjeuner.

— Peut-être, dit Jubal. Un moment, Mike. » Il alla chercher dans un coin de la pièce une caisse qui avait contenu des bouteilles de cognac. « Pouvez-vous faire disparaître cela ?

— C'est une mauvaise chose ?

— Admettons que ce le soit.

— Mais, Jubal… Il faut que je *sache* que c'est une mauvaise chose. Ceci est une boîte. Je ne gnoque pas qu'elle existe mal.

— Oui… et si je la prenais pour la lancer sur Jill ? » Smith répondit avec une douceur teintée de tristesse :

« Jubal, vous n'allez pas faire ça à Jill.

— Euh… non, bien sûr. Jill, voulez-vous me la lancer ? Fort. Que cela m'enlève au moins un morceau de peau si Mike ne peut pas me protéger.

— Cette idée ne me plaît guère, Jubal.

— Allons, c'est dans l'intérêt de la science… et de Ben Caxton.

— Mais…» Jill se leva d'un bond, saisit la caisse et la lui lança à la tête. Jubal fit face – mais ses réflexes furent plus forts que lui : il se baissa.

« Raté, dit-il. Sapristi ! J'aurais dû suivre la caisse des yeux. » Il regarda Smith. « Qu'est-ce qui ne va pas, Mike ? »

L'Homme de Mars paraissait très malheureux et tremblait de tout

son corps. Jill passa un bras autour de ses épaules. « Voilà, mon gentil Mike, c'est très bien. Vous avez merveilleusement réussi ! Elle n'est pas arrivée jusqu'à Jubal. Elle a tout simplement disparu.

— Je m'en doutais, dit Jubal en regardant tout autour de lui. Anne, vous regardiez ?

— Oui.

— Qu'avez-vous vu ?

— La boîte n'a pas simplement disparu. Le processus a duré quelques dixièmes de seconde. De l'endroit où j'étais assise, elle a d'abord rapetissé, comme si elle s'éloignait. Mais elle n'est jamais sortie de la pièce. Je ne l'ai pas perdue de vue, jusqu'au moment où elle a disparu.

— Où est-elle allée ?

— C'est tout ce que je puis dire.

— Oui… Nous passerons les films plus tard. Mais je suis convaincu. Mike…

— Oui, Jubal ?

— Où est cette boîte ?

— La boîte est…» Il s'interrompit. « De nouveau, je n'ai pas les mots. Désolé.

— Et je suis confus. Dites, mon garçon, pourriez-vous aller la rechercher ?

— Pardon ?

— Vous l'avez fait partir. Pouvez-vous la faire revenir ?

— Comment le ferais-je ? La boîte n'est *pas.* »

Jubal resta songeur. « Si cette méthode devient populaire, il faudra changer les lois concernant le corps du délit. J'ai une petite liste… qu'importe. Mike, à quelle distance devez-vous vous trouver ?

— Pardon ?

— Si vous aviez été dans le hall et moi près de la fenêtre, ce qui fait… dix mètres, disons, auriez-vous pu l'arrêter ? »

Smith parut sincèrement surpris. « Bien sûr.

— Hum… venez avec moi à la fenêtre. Et si Jill et moi avions été de l'autre côté de la piscine, là-bas, auriez-vous pu empêcher la boîte de m'atteindre ?

— Oui, Jubal.

— Bien. Et si nous avions été près du portail, à quatre cents mètres ? Est-ce trop loin ? »

Smith hésita. « Ce n'est pas la distance, Jubal. Ni le fait de voir. C'est le fait de savoir.

— Bien… Voyons si je gnoque. La distance n'importe pas. Vous n'avez même pas besoin de voir l'objet. Si vous savez qu'une mauvaise chose va se passer, vous pouvez l'empêcher. Exact ?

— Presque, dit Smith, un peu gêné, mais je ne suis pas sorti du nid

depuis longtemps. Pour savoir, je dois voir. Un Ancien n'a pas besoin d'yeux pour savoir : il sait. Il gnoque. Il agit. Désolé.

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes toujours désolé, dit Jubal, excédé. Le haut ministre de la Paix vous aurait déclaré ultra-secret depuis déjà dix minutes.

— Pardon ?

— Peu importe. » Jubal alla prendre un lourd cendrier sur son bureau. « Visez bien, mais pas au visage, Jill. Mike, allez dans le couloir.

— Jubal… mon frère… je vous en prie, *non !*

— Qu'est-ce qui se passe ? Je veux simplement une autre démonstration. Et cette fois, je ne détournerai pas les yeux.

— Jubal ?

— Oui, Jill ?

— Je gnoque ce qui chiffonne Mike.

— Dites.

— « Nous sommes ses frères d'eau, Jubal, et cela le choque que j'essaie de vous faire du mal. Une telle situation doit être contraire à la morale martienne.

— Eh, on devrait peut-être me faire passer devant la commission des activités antimartiennes.

— Je ne plaisantais pas, Jubal.

— Moi non plus. Nous allons arranger cela. » Il tendit le cendrier à Mike. « Vous sentez comme il est lourd ? Et ces arêtes sont très coupantes. »

Smith examina l'objet avec précaution. Harshaw continua : « Je vais le lancer en l'air. Et il va retomber sur ma tête. »

Mike le regarda avec effroi. « Mon frère… vous allez vous désincarner maintenant ?

— Hein ? Non, surtout pas ! Mais cela va me faire très mal… à moins que vous ne l'arrêtiez. Allons-y ! » Harshaw lança le cendrier jusqu'à quelques centimètres du haut plafond.

Le cendrier suspendit sa trajectoire et s'immobilisa.

Harshaw le regarda fixement ; il se sentait coincé dans un film arrêté sur l'image. « Anne, dit-il, la gorge serrée, que voyez-vous ? »

Elle répondit d'une voix imperturbable : « Ce cendrier est à environ douze centimètres du plafond. Apparemment, rien ne le soutient. » Elle ajouta : « C'est, du moins, ce que je *crois* voir, Jubal… mais si les caméras ne montrent pas la même chose, je déchire ma patente.

— Jill ?

— Il flotte…»

Jubal alla s'asseoir sans quitter le cendrier des yeux. « Pourquoi n'a-t-il pas disparu, Mike ?

— Mais, Jubal…, s'excusa Mike, vous m'aviez dit de l'arrêter – pas

de le faire partir. Lorsque j'avais fait partir la boîte, vous vouliez qu'elle *soit* de nouveau. Ai-je mal fait ?

— Non, non, vous avez fait exactement ce qu'il fallait. J'oublie toujours que vous prenez tout ce que l'on vous dit à la lettre. » Harshaw se promit bien, le jour où il serait en colère contre lui, de ne *jamais* lui dire des choses comme « Disparaissez ! » ou bien « Allez au diable ! » Qui sait ce qu'il serait capable de faire…

« J'en suis heureux, dit Smith simplement. Désolé de ne pas avoir pu faire revenir cette boîte. Et deux fois désolé d'avoir gâché de la nourriture. C'était alors une nécessité. Ou j'avais cru le gnoquer.

— Hein ? Quelle nourriture ? »

Jill se hâta d'intervenir : « Il parle de Berquist, Jubal, et de l'homme qui était avec lui.

— Ah oui, » dit Harshaw, en se disant que sa notion de nourriture n'était pas encore assez martienne. « Ne vous inquiétez pas de ce gâchis de « nourriture », Mike. L'inspection des viandes ne les aurait certainement pas laissé passer. D'ailleurs, ajouta-t-il, se souvenant des conventions fédérales sur le « long cochon », ils les auraient sûrement rejetés comme non comestibles. Et c'était en effet nécessaire. Vous en avez gnoqué la plénitude, et vous avez bien agi.

— Je suis très soulagé, répondit Mike. Seul un Ancien peut être certain d'agir bien à un embranchement… et j'ai beaucoup à apprendre et beaucoup à grandir avant de rejoindre les Anciens. Jubal ? Je peux le bouger ? Cela me fatigue.

— Vous voulez le faire disparaître ? Allez-y.

— Mais je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Il n'est plus au-dessus de votre tête. Je ne gnoque pas de mal en lui.

— Bien, bien. Bougez-le, alors. » Harshaw regarda, et vit le cendrier, non pas reprendre une situation « mauvaise » au-dessus de sa tête, mais descendre lentement vers le bureau, puis s'y poser doucement.

« Je vous remercie, Jubal, dit Smith cérémonieusement.

— Comment ? Mais c'est moi qui vous remercie ! « Harshaw prit le cendrier dans sa main. Il n'avait changé en rien. « Oh oui, je vous remercie ! C'est l'expérience la plus stupéfiante que j'aie vécu depuis que cette fille m'amena dans sa chambre… Bref. Anne. Vous avez étudié à Rhine ?

— Oui.

— Y avez-vous vu des expériences de lévitation ?

— J'ai vu pratiquer ce qu'ils nomment télékinésie, avec des dés – mais je ne suis pas mathématicienne, et ne pourrais certifier que c'était vraiment de la télékinésie.

— Par les cornes du diable ! Vous refuseriez de dire que le soleil s'est levé si le ciel est couvert.

— Comment le pourrais-je ? Quelqu'un aurait pu éclairer les nuages artificiellement. Une de mes camarades de classe était capable de faire léviter des objets de la taille d'une épingle à nourrice, mais il fallait qu'elle ait bu au moins trois verres d'alcool avant. Et je n'ai jamais pu examiner le phénomène objectivement… parce que j'avais bu aussi.

— Vous n'avez donc jamais rien vu de pareil ?

— Non.

— Bon… Je n'ai plus besoin de vous professionnellement. Si vous voulez rester, ôter votre robe et accrochez-la dans un coin.

— Merci. Mais, tenant compte de votre sermon sur les mosquées et les synagogues, je préfère aller me changer dans ma chambre.

— À votre aise. Profitez-en pour réveiller Duke et lui dire que je voudrais faire marcher les caméras.

— Oui, patron. J'espère qu'il ne se passera rien d'intéressant avant mon retour. » Elle alla vers la porte.

« Je ne vous promets rien. Mike, allez vous asseoir à mon bureau. Bien. Pouvez-vous soulever ce cendrier ? Montrez-moi.

— Oui, Jubal. » Smith prit l'objet dans sa main. « Mais non !

— J'ai mal agi ?

— C'était de ma faute. Je voulais savoir si vous pouviez le soulever *sans* le toucher.

— Oui, Jubal.

— Alors ? Êtes-vous fatigué ?

— Non, Jubal.

— Que se passe-t-il, alors ? Doit-il être « mauvais » ?

— Non, Jubal.

— Jubal, intervint Jill, vous ne lui avez pas *dit* de le faire – vous vous êtes contenté de demander s'il le *pouvait.*

— Ah, fit Jubal d'un air contrit. Mike, s'il vous plaît, voudriez-vous soulever ce cendrier à vingt centimètres au-dessus de la table sans le toucher.

— Oui, Jubal. » Le cendrier s'éleva puis s'immobilisa. « Voulez-vous mesurer, Jubal ? Si j'ai mal fait, je vais le rebouger.

— Mais non, c'est très bien. Tenez-le là, et dites-moi quand cela vous fatiguera.

— Je le dirai.

— Pouvez-vous aussi soulever autre chose ? Ce crayon, par exemple ? Faites-le si vous le pouvez.

— Oui, Jubal. » Le crayon alla se ranger près du cendrier. Sur la demande de Harshaw, plusieurs autres objets vinrent les rejoindre. Anne revint, prit un siège et regarda en silence, puis Duke arriva,

portant un escabeau. Il jeta d'abord un vague coup d'œil, puis y regarda de plus près, mais ne fit aucun commentaire. Mike finit par dire d'une voix hésitante : « Je ne sais pas, Jubal. Je… je suis un idiot dans ces choses.

— Ne vous fatiguez pas trop.

— Je peux en penser un de plus. Je l'espère. » Un presse-papiers bougea, s'éleva – et les dix ou douze objets flottants retombèrent d'un commun accord. « Oh, Jubal… je suis profondément désolé. »

Harshaw lui tapota l'épaule. « Vous devriez être fier, Mike. Ce que vous avez fait est plus difficile que… que de nouer des lacets ou de faire un plongeon. Vous avez agi “merveilleusement, merveilleusement et avec beauté”. Vous gnoquez ? »

Mike parut surpris. « Je ne dois pas être honteux ?

— Non, vous devriez être fier.

— Oui, Jubal, dit-il avec satisfaction. Je suis fier.

— Très bien. Je ne peux même pas soulever un seul cendrier sans le toucher, Mike. »

Smith parut stupéfait. « Vous ne savez pas ?

— Non. Pouvez-vous m'apprendre ?

— Oui, Jubal. Vous…» Il s'interrompit, visiblement embarrassé. « Encore une fois, pas de mots. Je vais lire et lire et lire jusqu'à ce que je les trouve. Ensuite, j'apprendrai à mon frère.

— Ne le prenez pas trop à cœur.

— Pardon ?

— Ne soyez pas déçu si vous ne trouvez pas les mots. Ils n'existent peut-être pas dans notre langue. »

Smith resta songeur. « Alors, j'apprendrai à mon frère le langage de mon nid.

— Vous arrivez cinquante ans trop tard.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Pas du tout. Vous devriez plutôt l'apprendre à Jill.

— Cela me fait mal à la gorge, objecta Jill.

— Gargarisez-vous avec de l'aspirine. Voilà une bien faible excuse, infirmière. Je vous engage comme assistante de recherches sur la linguistique martienne… ce qui comprendra éventuellement des Services spéciaux. Anne, occupez-vous des formalités – et assurez-vous que son salaire soit déduit de mes revenus imposables.

— Dois-je l'antidater ? Elle nous aide déjà à la cuisine.

— Ne m'embêtez pas avec les détails.

— Mais Jubal, protesta Jill, je ne pense pas *pouvoir* apprendre le martien !

— Vous pouvez toujours *essayer*.

— Mais…

— Que disiez-vous à propos de « gratitude » ? Vous acceptez ou

non ? »

Jill se mordit les lèvres. « J'accepte… patron. » Smith lui toucha timidement la main. « Jill… Je vous apprendrai. »

Jill lui caressa affectueusement la sienne. « Merci, Mike. » Elle se tourna vers Harshaw. « Je vais l'apprendre rien que pour vous embêter !

— Ah, voilà un mobile que je gnoque ! Vous l'apprendrez. Mike, que savez-vous faire encore dont nous soyons incapables ? »

— Je ne sais pas, répondit Smith.

— Comment le saurait-il, protesta Jill, puisqu'il ignore ce que nous savons ou ne savons pas faire ?

— Oui, bien sûr… Anne, changez son titre en « assistante de recherches sur la langue, la culture, et les techniques martiennes ». En apprenant leur langue, vous découvrirez sans doute des choses différentes, complètement différentes – n'oubliez pas de me les signaler. Et vous aussi, Mike, si vous remarquez une chose que vous pouvez faire et que nous ne pouvons pas faire, dites-le moi.

— Je le dirai, Jubal. Quelles choses ?

— Je ne sais pas. Des choses comme ce que vous venez de faire, ou comme rester très longtemps au fond de la piscine. Euh… Duke !

— J'ai les mains pleines de pellicule, patron.

— Cela ne vous empêche pas de parler, non ? J'ai remarqué que l'eau de la piscine était trouble.

— Je sais. Je vais mettre du précipitant ce soir et la vider demain matin.

— Que donne l'analyse ?

— On pourrait la boire à table. Mais son aspect est vilain.

— N'y touchez pas, alors. Je vous dirai quand je voudrai que vous la changiez.

— Personne n'aime nager dans de l'eau de vaisselle, patron.

— Les dégoûtés ne sont pas obligés d'y aller. Et cessez de discuter. Les films sont prêts ?

— Dans cinq minutes.

— Parfait. Mike, savez-vous ce que c'est qu'un pistolet ?

— Un pistolet, répondit Mike avec sérieux, est une bouche à feu destinée à lancer des projectiles grâce à la force d'un explosif tel que la poudre à canon ; il consiste en un tube, ou canon, fermé à une extrémité, où se…

— Bien, bien. Vous le gnoquez ?

— Je n'en suis pas certain.

— En avez-vous déjà vu un ?

— Je ne sais pas.

— Mais si, intervint Jill. Repensez à cette chambre au tapis d'herbe où un homme m'a frappée – mais ne vous inquiétez pas !

— Oui, je me souviens.

— Et l'autre homme dirigeait un objet vers moi.

— Oh oui. Un mauvais objet.

— C'était un pistolet.

— J'avais pensé que le mot pour cette mauvaise chose était « pistolet ». Le Webster, Nouveau dictionnaire international de la langue anglaise, troisième édition, publié à…

— C'est bien, lui dit Harshaw. Et maintenant, fils, écoutez-moi bien. Si quelqu'un pointe un pistolet sur Jill, que ferez-vous ? »

Smith attendit plus longtemps que de coutume avant de répondre : « Vous ne vous fâcherez pas si je gâche de la nourriture ?

— Non. Personne ne vous en voudrait dans ces circonstances. Mais je voudrais savoir autre chose. Pourriez-vous faire disparaître le pistolet sans faire disparaître l'homme ? »

Smith considéra le problème. « Conserver la nourriture ?

— Je ne pensais pas à cela. Pourriez-vous faire disparaître le pistolet sans faire de mal à l'homme ?

— Il n'aurait pas mal, Jubal. Je ferais disparaître le pistolet et j'arrêterais simplement l'homme. Il ne sentirait aucune douleur. Il se désincarnerait simplement. La nourriture ne se gâterait pas. »

Harshaw poussa un soupir. « Je n'en doute pas. Mais pourriez-vous seulement faire disparaître le pistolet ? Sans tuer l'homme ni l'« arrêter », en le laissant vivre ? »

Smith considéra ce nouveau problème. « Ce serait plus facile que de faire les deux à la fois ; mais, Jubal, si je le laisse incarné il pourrait encore faire du mal à Jill. C'est du moins ce que je gnoque. »

Harshaw prit le temps de se remémorer que ce bébé innocent n'était ni un bébé ni innocent – que c'était un membre sophistiqué d'une culture qui, il commençait à s'en rendre compte, était, de bien des façons mystérieuses, très supérieure à la culture humaine… et que ces remarques naïves venaient en fait d'une sorte de « surhomme ». Il lui répondit en choisissant soigneusement ses mots, car il pensait à une expérience non dénuée de danger.

« Mike, si vous arrivez à un « embranchement » où vous devez protéger Jill, faites-le.

— Certainement, Jubal.

— Et ne vous inquiétez pas si vous gâchez de la nourriture. Ne vous inquiétez de rien. Protégez Jill.

— Toujours je protégerai Jill.

— Parfait. Mais supposons qu'un homme lève un pistolet – ou le tienne simplement dans sa main. Et supposons que vous ne veuillez pas le tuer… mais qu'il soit nécessaire de faire partir le pistolet. Le pourriez-vous ?

— Je crois que je gnoque. Un pistolet est une mauvaise chose. Mais

il peut être nécessaire que l'homme reste incarné. » Il réfléchit brièvement. « Je peux le faire.

— Bien, Mike. Je vais vous montrer un pistolet. Un pistolet est une chose mauvaise.

— Un pistolet est une chose mauvaise. Je le ferai partir.

— Mais pas dès que vous le verrez !

— Non ?

— Non. Je vais lever le pistolet sur vous. Avant qu'il ne soit vraiment dirigé vers vous, faites-le disparaître. Mais ne m'arrêtez pas, ne me faites pas de mal, ne me tuez pas, *ne me faites rien.* Et ne me gâchez pas en tant que nourriture, non plus.

— Jamais ! s'exclama Mike avec indignation. Lorsque vous vous désincarnerez, mon frère Jubal, j'espère avoir le grand honneur de manger de vous, vous louant et vous chérissant à chaque bouchée… jusqu'à ce que je vous gnoque avec plénitude. »

Réprimant un réflexe, Harshaw répondit gravement : « Merci, Mike.

— C'est moi qui dois vous remercier, mon frère – et s'il arrivait que je sois choisi avant vous, j'espère que vous me trouveriez digne d'être gnoqué – ainsi que Jill. Vous me partageriez avec Jill ? Je vous en prie ! »

Harshaw jeta un coup d'œil à Jill et vit qu'elle était restée imperturbable – déformation professionnelle d'infirmière, se dit-il. « Oui, je vous partagerai avec Jill, promit-il. Mais aucun de nous ne deviendra nourriture avant longtemps. Bien. Je vais vous montrer ce pistolet – et vous attendrez mon ordre… mais soyez très prudent, car j'ai encore beaucoup de choses à faire avant de me désincarner.

— Je serai prudent, mon frère.

— Très bien. » Harshaw ouvrit un tiroir. « Regardez, Mike. Vous voyez le pistolet ? Je vais le prendre. Mais ne faites rien avant que je ne vous le dise. » Harshaw sortit l'arme, un ancien pistolet de police, et commença à lever le bras. « Préparez-vous, Mike. *Maintenant !* » Harshaw fit un énorme effort pour viser Smith.

Sa main était vide.

« Parfait ! s'exclama Jubal d'une voix tremblante. Vous l'avez eu avant que je n'aie pu viser.

— Je suis heureux.

— Moi aussi. Duke, la caméra enregistrait toujours ?

— Oui.

— Bien. » Il poussa un soupir de soulagement. « C'est tout, les enfants ! La classe est terminée.

— Patron ? demanda Anne. Vous me direz ce qu'il y a dans les films ?

— Vous voulez rester pour les voir ?

— Oh non ! Je ne pourrais pas revoir les parties dont j'ai témoigné. Mais je voudrais savoir – ça ne presse pas – si j'ai passé le test.

— D'accord. »

13

Après leur départ, Harshaw donna des ordres à Duke ; il finit par lui dire : « Mais enfin, Duke, pourquoi faites-vous cette tête ?

— Patron… quand est-ce qu'on va se débarrasser de ce vampire ?

— Vampire ? Espèce de sale petit provincial !

— D'accord, je sais que je suis du Kansas. Mais il n'y a jamais eu de cannibalisme au Kansas. Tant qu'il ne sera pas parti, je mange à la cuisine.

— Vraiment ? dit Harshaw sur un ton glacial. Anne peut vous préparer votre feuille de paie en cinq minutes. Et il ne vous en faudra pas plus de dix pour emballer vos comics et votre chemise de rechange. »

Duke cessa de monter le projecteur. « Je n'ai pas dit que je démissionnais.

— Pour moi, c'est ce que cela signifie, fiston.

— Mais pourquoi diable ? Ça m'arrive souvent de manger à la cuisine.

— En d'autres circonstances. Sous mon toit, personne ne refuse de manger à ma table parce qu'il ne veut pas manger en compagnie d'un de mes invités. Je suis un membre d'une race presque éteinte, un gentleman de la vieille roche – ce qui signifie que lorsque cela me convient je peux devenir un beau salaud. Et cela me convient en ce moment précis… ce qui signifie qu'aucun rustre ignare et superstitieux n'a le droit de *me* dire qui est digne de manger à *ma* table. Je dîne avec des publicains et avec des pécheurs, et cela ne concerne que moi. Mais je ne romps pas le pain avec des pharisiens.

— Je devrais vous ficher ma main sur la figure, dit Duke lentement, et je le ferais, si vous n'aviez pas deux fois mon âge.

— Que cela ne vous arrête pas. Je suis peut-être plus costaud que vous ne le pensez. Sinon, le bruit attirera les autres. Vous pensez pouvoir vous tirer de l'Homme de Mars ?

— *Lui ?* Je pourrais le casser en deux d'une seule main !

— Peut-être… à condition de pouvoir mettre cette main sur lui.

— Quoi ?

— Vous m'avez vu diriger un pistolet vers lui. *Où est ce pistolet,* Duke ? Trouvez-le. Et ensuite, dites-moi si vous êtes toujours certain de pouvoir casser Mike en deux. Mais d'abord, trouvez-moi ce pistolet. »

Duke revint à son projecteur. « Un quelconque tour dépasse-passe. Les films le montreront.

— Cessez de tripoter ce projecteur, Duke. Et asseyez-vous. Je m'en occuperai après votre départ.

— Comment ? Je ne veux pas que vous touchiez au projecteur, Jubal ! Vous le déréglez à chaque coup.

— Je vous ai demandé de vous asseoir.

— Mais…

— Si cela m'amuse de le bousiller, cela ne regarde que moi. Je n'accepte pas un service de la part d'un homme qui vient de me donner sa démission.

— Mais je ne l'ai pas donnée, enfin ! Vous vous êtes fâché et m'avez fichu dehors – sans aucune raison.

— Asseyez-vous Duke, répéta Harshaw calmement, et laissez-moi essayer de vous sauver la vie. Ou alors, décampez le plus vite possible. Ne faites pas vos bagages – vous risqueriez de mourir avant.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous m'avez parfaitement entendu. Il importe peu que vous ayez donné votre démission ou que je vous aie congédié – votre engagement a pris fin du moment où vous avez refusé de manger à ma table. Néanmoins, je trouverais déplaisant que vous vous fassiez tuer sous mon toit. Je veux donc faire mon possible pour l'éviter. »

Duke secoua la tête avec stupéfaction et s'assit. Harshaw continua : « Êtes-vous frère d'eau avec Mike ? »

Duke haussa les épaules. « J'ai entendu parler de cette bêtise, et si vous voulez mon avis…

— Ce n'est pas une bêtise, et vous n'êtes pas compétent pour donner un avis. » Harshaw fronça les sourcils. « Duke, je ne veux pas vous mettre à la porte. Vous maintenez tous les gadgets en état de marche et m'évitez un tas d'ennuis dus à mon ignorance en mécanique. Mais il faut que je vous fasse partir d'ici sain et sauf – ensuite, il faudra que je voie qui d'autre n'est pas un de ses frères d'eau… et fasse en sorte qu'il le devienne, ou bien que je le renvoie aussi. » Jubal se mordilla la lèvre. « Il suffirait peut-être de lui faire

promettre de ne faire de mal à personne sans mon autorisation. Hum… non, il y a trop de chahut ici, et Mike a tendance à interpréter les choses de travers. Si vous – ou plutôt Larry, puisque vous ne serez plus là, s'amusait à jeter Jill dans la piscine, il pourrait se retrouver en compagnie de ce pistolet avant que je ne puisse expliquer à Mike que Jill n'était pas en danger. Larry a le droit de vivre sa vie sans qu'elle soit brusquement interrompue à cause de ma négligence. J'ai toujours cru que chacun causait sa propre perte, mais ce n'est pas une excuse pour donner une capsule de dynamite à un bébé.

— Patron, dit Duke lentement, vous perdez les pédales. Mike ne ferait de mal à personne. Bah, ses histoires de cannibalisme me donnent envie de vomir, mais ne me comprenez pas mal – c'est un sauvage, mais ce n'est pas de sa faute. Il est doux comme un agneau, je vous assure.

— Vous croyez vraiment ?

— J'en suis certain.

— Bien. Vous avez des pistolets dans votre chambre. Je vous dis qu'il est dangereux. La chasse aux Martiens est ouverte ; prenez un pistolet, descendez à la piscine et tuez-le. Ne vous inquiétez pas de la loi ; je vous garantis que vous ne serez pas poursuivi. Allez-y, faites-le.

— Jubal… vous ne parlez pas sérieusement ?

— Non, pas vraiment. Parce que vous ne le *pourriez pas*. Si vous essayiez, votre revolver irait rejoindre mon pistolet – et vous aussi peut-être. Vous ne savez pas ce que vous faites. Mike n'est *pas* doux comme un agneau, et il n'est *pas* un sauvage. Je pense plutôt que *nous* sommes les sauvages. Vous avez déjà élevé des serpents ?

— Hein ?… Non.

— Je l'ai fait quand j'étais gosse. Un hiver en Floride, j'ai attrapé ce que je croyais être un serpent écarlate. Vous en avez déjà vu ?

— Je n'aime pas les serpents.

— Encore un préjugé. La plupart des serpents sont inoffensifs, utiles, et très amusants à élever. Le serpent écarlate est magnifique – rouge, noir et jaune – docile et facile à apprivoiser. Je savais comment éviter de faire peur aux serpents pour ne pas les inciter à mordre – même la morsure des serpents non venimeux peut être fort désagréable. Ce bébé était ma plus belle prise. Je l'emmenais partout avec moi pour le montrer aux gens, et le laissais s'enrouler autour de mon bras.

« Un jour, je montrai ma collection à un herpétologiste du zoo de Tampa. Il devint presque hystérique. Mon favori n'était pas un serpent écarlate, mais un jeune serpent-corail – le serpent le plus dangereux d'Amérique du Nord. Vous voyez ce que je voulais vous faire comprendre ?

— Qu'il est dangereux d'élever des serpents ? J'aurais pu vous le

dire.

— Nom d'une pipe ! J'avais également des serpents à sonnettes et des vipères. Un serpent venimeux n'est pas plus dangereux qu'un pistolet chargé – à condition de le manier comme il convient. Ce qui rendait ce serpent dangereux, c'était que j'ignorais ce dont il était capable. Si, dans mon ignorance, j'avais commis une erreur, il m'aurait tué d'une façon aussi naturelle et innocente qu'un petit chat donne un coup de griffe. Voilà ce que j'essaie de vous faire comprendre au sujet de Mike. Apparemment, c'est un jeune homme peu musclé, maladroit, fantastiquement ignorant mais intelligent, docile et avide d'apprendre. Mais, comme mon serpent, Mike est plus que ce qu'il paraît être. Si Mike ne vous fait pas confiance, il peut devenir bien plus dangereux que mon serpent-corail. Surtout s'il pense que vous allez faire du mal à un de ses frères, tels que Jill ou moi. »

Harshaw secoua la tête. « Duke, si vous m'aviez vraiment flanqué un coup de poing et si Mike était arrivé à ce moment-là, vous seriez mort avant même de le savoir, et sans que j'eusse pu l'empêcher. Mike se serait excusé d'avoir « gâché de la nourriture », à savoir votre carcasse musclée. Mais il ne se serait pas senti coupable de vous avoir tué : vous l'auriez contraint à prendre cette mesure nécessaire, et de peu d'importance, même pour vous. Car, voyez-vous, Mike croit que votre âme est immortelle.

— Moi aussi je le crois ! s'indigna Duke. Mais…

— Vraiment ? s'étonna Jubal.

— Mais certainement ! Je ne vais pas souvent à l'église, mais j'ai été élevé comme il faut. J'ai la foi.

— J'avoue ne jamais avoir compris comment Dieu pouvait s'attendre à ce que ses créatures trouvassent la seule vraie religion par la foi – c'est une façon bien négligente de diriger un univers. Mais, puisque vous croyez en l'immortalité, la probabilité que vos préjugés causeront votre départ de ce monde n'a pas de quoi nous inquiéter. Désirez-vous être enterré ou incinéré ?

— Par pitié, Jubal, cessez de vous payer ma tête.

— Je suis très sérieux. Puisque vous persistez à croire qu'un serpent-corail est aussi inoffensif qu'un simple serpent écarlate, je ne peux pas garantir votre sécurité. La moindre erreur pourra vous être fatale. Mais je vous promets d'empêcher Mike de vous manger. »

Duke répondit par un flot de paroles grossières et incohérentes. Lorsqu'il eut terminé, Harshaw dit avec humeur : « Bien, bien. Arrangez-vous avec Mike comme vous le voudrez. » Harshaw se pencha au-dessus du projecteur. « Je tiens à voir ces films. Aïe ! Cette saleté a failli me coincer le doigt.

— Il ne fallait pas forcer. Attendez…» Duke termina le montage, puis introduisit une bobine. Aucun des deux hommes n'aborda de

nouveau la question de savoir s'il travaillait encore pour Jubal. Le projecteur était un poste stéréo avec adaptateur pour recevoir des films 4 mm stéréo plus son. Une minute plus tard, ils regardaient les événements qui devaient conduire à la disparition de la caisse.

Jubal vit la caisse voler vers sa tête, puis disparaître à mi-chemin. « Anne sera heureuse de savoir que les caméras confirment ce qu'elle a vu. Repassez la scène au ralenti. Duke.

— D'accord. » Il rembobina le film, puis annonça : « Ralenti au dixième. »

Duke éteignit le son, devenu inutile. La caisse flotta lentement des mains de Jill vers la tête de Jubal. Puis, grâce au ralenti, on put la voir diminuer de plus en plus jusqu'à sa disparition.

« Vous pouvez ralentir encore davantage, Duke ?

— Un moment. Quelque chose cloche dans le stéréo.

— Quoi ?

— Du diable si je le sais. Ça avait l'air normal, mais au ralenti l'effet de perspective était inversé. La boîte s'éloignait très vite, mais paraissait immobile par rapport au mur. La parallaxe…

— Peu importe, Duke. Passez donc la bobine prise par l'autre caméra.

— Ah oui, je vois… cela nous donnera la scène vue sous un autre angle et nous verrons ce qui clochait. » Duke changea le chargeur. « Je passe le début à vitesse normale, puis je ralentis la fin ?

— D'accord. »

La scène était identique, mais vue d'un point différent. Lorsque Jill empoigna la caisse, Duke mit le ralenti et ils la virent de nouveau rapetisser puis disparaître.

« Ce sont les caméras ! jura Duke. La deuxième est cassée aussi.

— Ah ?

— Mais oui. Celle-ci était de côté et nous aurions dû voir la boîte traverser le champ puis disparaître de l'image. Mais nous la voyons de nouveau s'éloigner comme si nous étions face à elle. C'est aussi ce que vous avez vu ?

— Oui, répondit Jubal. Elle s'éloignait droit devant nous.

— Mais ce n'est pas possible… pas sous deux angles différents.

— Qu'est-ce que cela veut dire, « pas possible » ? C'est ainsi que cela s'est passé. » Harshaw ajouta : « Je me demande ce que nous aurions vu si nous avions utilisé des radars doppler à la place des caméras.

— En tout cas, je vais les démonter pièce par pièce.

— Ne vous en donnez pas la peine.

— Mais…

— Les caméras sont en parfait état, Duke. Dites-moi, qu'est-ce qui se trouve à quatre-vingt-dix degrés de n'importe quoi d'autre ?

— Je n'aime pas les devinettes.

— Ce n'en est pas une. Cela me fait d'ailleurs penser à Mr. Carré au Pays-Plat[1], mais je vais y répondre. Qu'est-ce qui est perpendiculaire à tout ce qui l'entoure ? Réponse : deux corps, un pistolet et une caisse vide.

— Patron, vous vous moquez de moi.

— C'est pourtant parfaitement clair. Essayez de croire en ce que vous voyez au lieu de penser que les caméras sont fautives parce que vous n'avez pas vu ce que vous vous attendiez à voir. Passons aux autres films. »

Ils ne lui apprirent rien de nouveau. Le cendrier suspendu près du plafond était hors du champ, mais sa lente descente avait été enregistrée. L'image du pistolet était très petite mais il semblait qu'il avait disparu au loin sans bouger de sa main – ce qui était d'ailleurs normal puisqu'il n'avait cessé de le tenir fermement… si « normal » est le mot qui convient.

« Duke, je veux des copies de tous ces films. »

Duke hésita. « Je travaille toujours ici ?

— Comment ? Ah, ça… En tout cas, interdiction formelle de manger à la cuisine. Écoutez-moi, Duke, et essayez d'oublier vos préjugés.

— Je vous écoute.

— Lorsque Mike m'a demandé le privilège de manger ma vieille carcasse coriace, il me faisait le plus grand honneur qu'il connaisse – selon les seules règles qu'il connaisse. Ce qu'il a appris sur les genoux de sa mère, pour ainsi dire. Il me faisait un grand compliment, et me demandait une faveur. Peu importe ce qu'on pense au Kansas ; Mike se sert des valeurs apprises sur Mars.

— Je choisis le Kansas.

— Moi aussi, admit Jubal. Mais nous ne l'avons pas choisi librement – pas plus que Mike. On ne se débarrasse pas du conditionnement de l'enfance. Mettez-vous dans la tête que si *vous* aviez été élevé par les Martiens, vous auriez la même attitude que Mike à l'égard de ce genre de cannibalisme. »

Duke secoua la tête. « Je ne marche pas, Jubal. Sûr, bien des choses s'expliquent parce qu'il a eu le malheur d'être élevé par des primitifs. Mais cela, c'est autre chose. C'est un instinct.

— Instinct ? *Pfui !*

— Mais si. Ma mère ne m'a jamais appris à ne pas être cannibale. Enfin ! J'ai toujours su que c'était un péché. Mon estomac se retourne rien que d'y penser. C'est un instinct fondamental. »

Jubal poussa un gémissement. « Ah, Duke, comment avez-vous pu si bien apprendre la mécanique sans jamais savoir comment vous fonctionnez vous-même ? Votre maman n'a pas eu besoin de vous

dire : « Il ne faut pas manger tes petits camarades, mon chéri ; ça ne se fait pas », parce que vous avez bu cette notion dans la culture ambiante. Comme moi. Des blagues sur les cannibales et les missionnaires, des dessins humoristiques, contes de fées, récits d'épouvante et la suite. Ça ne peut pas être un instinct, fiston. Historiquement, le cannibalisme est une coutume largement répandue dans toute l'humanité. Vos ancêtres, mes ancêtres, tout le monde…

— *Vos* ancêtres, peut-être.

— Dites-moi, Duke, avez-vous du sang indien ?

— Oui, un huitième. Et alors ?

— Et alors ? Il y avait sans doute encore des cannibales dans votre famille alors qu'il n'y en avait plus depuis longtemps dans la mienne !

— Hein ? Espèce de vieux chauve… !

— Calmez-vous ! Le cannibalisme rituel était commun dans toutes les cultures aborigènes d'Amérique. D'autre part, nous pouvons fort bien avoir une pointe de sang congolais – et nous y revoilà. Mais même si nous étions de race « purement » nord-européenne (une notion stupide car les écarts conjugaux ont toujours été plus fréquents qu'on ne veut bien l'admettre) la question serait seulement de savoir de *quels* cannibales nous descendons. L'humanité entière dément l'« instinct » dont vous parlez.

— D'accord, d'accord. Je sais qu'on ne peut pas discuter avec vous – vous déformez toujours les faits. Admettons que nous descendions de sauvages qui ne savaient pas que c'était mal – mais maintenant, nous sommes devenus civilisés. *Moi,* du moins. »

Jubal eut un sourire épanoui. « Ce qui implique que je ne le suis pas. En fait, je considère notre tabou contre le cannibalisme comme une excellente chose… parce que nous ne sommes *pas* civilisés.

— Quoi !

— Si nous n'avions pas un tabou si fort que vous le prenez pour un instinct, je pourrais faire une longue liste de gens auxquels je préférerais ne pas tourner le dos, surtout au prix où est le bifteck de nos jours. »

Duke daigna sourire. « Je préférerais ne pas le risquer avec mon ex-belle-mère.

— Et notre charmant voisin du sud, qui se préoccupe si peu du bétail des autres pendant la saison de chasse ? Je veux bien parier que nous finirions dans son freezer. Mais j'ai confiance en Mike, parce que Mike, lui, *est* civilisé. »

Duke ouvrit de grands yeux.

« Mike est totalement civilisé, à la martienne. Duke, j'ai suffisamment discuté avec lui pour savoir que la coutume martienne n'est pas la loi de la jungle. Ils mangent leurs morts au lieu de les enterrer, de les brûler ou de les exposer aux vautours ; c'est une

coutume profondément religieuse. Jamais on ne coupe un Martien en morceaux contre sa volonté. En fait, le concept même de meurtre leur est inconnu. Un Martien meurt lorsqu'il l'a décidé, après en avoir discuté avec ses amis et obtenu le consentement des fantômes de ses ancêtres. Ayant décidé de mourir, il le fait, aussi simplement que vous fermez les yeux. Pas de violence, pas de maladie, même pas un abus de somnifères. En une seconde, de vivant qu'il était, il devient un fantôme. Et alors, ses amis mangent ce qui ne peut plus lui servir, en le « gnoquant » comme dirait Mike et en louant ses vertus tout en étalant la moutarde. Le fantôme assiste au festin ; c'est une sorte de *bar mitzvah* ou de cérémonie de confirmation par laquelle le fantôme accède au statut d'« Ancien » – une sorte de vénérable homme d'État en retraite, si je comprends bien. »

Duke fit une grimace. « Quels ramassis de superstitions !

— Pour Mike, c'est une cérémonie joyeuse et solennelle. » Duke renifla bruyamment. « Voyons, Jubal, vous ne croyez pas en ces histoires de fantômes, quand même ? C'est du cannibalisme combiné avec une continuation de la hiérarchie sociale dans l'au-delà.

— Je n'irai pas jusque-là, mais j'avoue que je trouve ces « Anciens » un peu difficiles à avaler. Pourtant, Mike en parle comme nous parlerions du voisin d'en face. Quant au reste… Duke, de quelle Église faites-vous partie ? » Lorsqu'il le lui eut dit, Jubal continua : « C'est ce que je pensais ; au Kansas, la plupart des gens font partie de celle-là ou d'autres si proches qu'on ne peut pas les distinguer entre elles. Dites-moi comment vous vous sentez lorsque vous participez au cannibalisme symbolique qui joue un si grand rôle dans le rituel de votre Église ?

— Qu'est-ce que vous racontez là ? »

Jubal le regarda solennellement. « Vous n'êtes pas allé plus loin que le catéchisme ? Vous ne preniez pas part aux cérémonies ?

— Si, bien sûr. Et j'y vais toujours – mais pas souvent.

— Je pensais que vous n'aviez peut-être pas le droit de la recevoir. Vous savez certainement de quoi je parle. » Jubal se leva. « Je ne discuterai pas des différences entre une forme de cannibalisme rituel et une autre. Mais j'ai assez perdu de temps pour essayer de vous débarrasser de vos préjugés. Vous partez ? Si oui, je vous escorte. Sinon, restez, et mangez avec le reste des cannibales. »

Duke plissa le front. « Je crois que je reste.

— Je m'en lave les mains. Vous avez vu les films. Si vous êtes assez malin pour tamiser du sable, vous devez avoir compris que ce « Martien » peut être dangereux.

— Je ne suis pas aussi stupide que vous le croyez, Jubal. Mais je ne me laisserai pas chasser d'ici par Mike. » Il ajouta : « Vous dites qu'il est dangereux. Mais je ne vais pas le provoquer. Je le trouve d'ailleurs

sympathique par bien des côtés.

— Je vois que vous le sous-estimez toujours. Écoutez, Duke, si vous avez des sentiments d'amitié pour lui, la meilleure chose que vous puissiez faire c'est de lui offrir un verre d'eau. Vous comprenez. Devenez son « frère d'eau ».

— Hum… J'y réfléchirai.

— Mais ne trichez pas, Duke. Si Mike accepte votre offre, ce sera sérieux. Il vous fera entièrement confiance – ne le faites donc que si vous vous sentez prêt à avoir confiance en lui et à le soutenir, même si les choses tournent très mal. C'est tout ou rien.

— Je sais. C'est pourquoi j'avais dit que j'y réfléchirai.

— D'accord. Mais ne retardez pas trop votre décision. Je pense que cela ira mal d'ici très peu de temps. »

14

À Laputa, selon Lemuel Gulliver, aucune personne d'importance n'écoutait ou ne parlait sans l'aide d'un « climénole » aussi appelé « gifleur », car la fonction de ce serviteur était de frapper la bouche et les oreilles de son maître à l'aide d'une vessie chaque fois que, *dans l'opinion dudit serviteur,* il était désirable que son maître parlât ou écoutât. Il était impossible de parler avec un Laputien de la classe des maîtres sans le consentement de son climénole.

Le système du climénole était inconnu sur Mars. Les Anciens n'en avaient pas davantage besoin qu'un serpent n'a besoin de souliers. Les Martiens encore incarnés auraient pu en avoir, mais ce concept était contraire à leur règle de vie.

Un Martien ressentant le besoin de quelques minutes ou années de contemplation les prenait ; si un ami désirait lui parler, il attendait. Avec l'éternité devant soi il n'y a aucune raison de se hâter. La hâte ne leur était même pas concevable. La vitesse, la rapidité, la simultanéité, l'accélération et autres abstractions du monde de l'éternité existaient dans leurs mathématiques, mais non dans leurs émotions.

Sur la planète Terra, le système du climénole connut un lent développement. Il fut un temps où tout souverain terrestre tenait une cour publique où le plus humble pouvait venir devant lui sans intermédiaire. Il en demeura des traces longtemps après la disparition des rois – au XXe siècle encore, les portes de bien des grands étaient ouvertes à n'importe quel clochard, poivrot ou marchand ambulant. Les restes de ce principe furent embaumés dans les amendements 1 et 9 de la Constitution des États-Unis, supplantés depuis par les lois de la Fédération mondiale.

À l'époque où le *Champion* revint de Mars, le principe d'accès direct au souverain était lettre morte, quel que fût le système de gouvernement, et l'importance d'un personnage pouvait se voir au nombre de climénoles le séparant du vulgaire. Ils étaient connus sous les noms de secrétaires d'État, secrétaires privés, secrétaires des

secrétaires privés, assistants de presse, réceptionnistes, “public-relations”, etc., mais tous étaient des « gifleurs » car tous disposaient d’un droit de veto arbitraire sur les communications venant de l’extérieur.

Ce réseau de personnages officiels créa à son tour un réseau de personnages officieux qui frappaient le grand homme sans l’autorisation des climénoles officiels à l’occasion de réceptions, en disposant d’entrées par la petite porte ou en connaissant quelque numéro de téléphone secret. On appelait ces personnages officieux « partenaire de golf », « cabinet occulte », « lobbyiste », « politicien en retraite », et ainsi de suite. Ces officieux finirent par devenir d’un accès aussi difficile que le Grand Homme lui-même, et des officieux au second degré naquirent pour tenter de contourner les précédents. Pour un personnage de première importance, le réseau officieux était aussi complexe que la phalange officielle entourant un personnage seulement « très important ».

Le docteur Jubal Harshaw, clown professionnel, révolutionnaire amateur et parasite par vocation, partageait presque l’attitude des Martiens vis-à-vis de la « hâte ». Conscient qu’il n’avait que peu de temps à vivre, et ne possédant ni la foi martienne ni celle du Kansas en l’immortalité, il avait pour but de vivre chaque moment comme une éternité dorée – sans peur et sans espoir, avec un plaisir de sybarite. À cette fin, il lui fallait quelque chose de plus grand que le tonneau de Diogène mais de plus petit que le palais de Kubilai khan : quelques hectares protégés des indiscrets par une clôture électrifiée, une maison de quelque quatorze pièces avec des secrétaires toujours prêtes à accourir et autres conforts modernes. Pour faire subsister ce nid austère et ses habitants, il fournissait un effort minimal pour des gains maximaux car il est plus facile d’être riche que pauvre. Harshaw désirait vivre dans un luxe paresseux, en faisant ce qui amusait Harshaw.

Il se sentait blessé lorsque les circonstances l’obligeaient à se hâter et n’aurait jamais avoué qu’il y prenait plaisir.

Ce matin-là, il lui fallait parler au chef de l’Exécutif de la planète. Il savait que le système des climénoles rendait une telle entreprise pratiquement impossible. Harshaw dédaignait de s’entourer de climénoles adaptés à son rang. Il répondait lui-même au téléphone s’il se trouvait à proximité, parce que chaque appel lui donnait une chance d’être grossier avec un étranger qui osait le déranger sans raison valable – valable selon la définition de Harshaw. Il savait que les conditions étaient tout autres au palais de l’Exécutif. M. le secrétaire général ne répondait pas lui-même au téléphone. Mais Harshaw avait des années d’expérience pour déjouer les coutumes des

hommes. Il s'y attaqua de fort bonne humeur, tout de suite après le petit déjeuner.

Son nom lui permit de franchir lentement plusieurs couches de gifleurs. Il était suffisamment connu à sa façon pour qu'on ne le coupe jamais. De secrétaire en secrétaire, il aboutit à un jeune homme fort civil apparemment prêt à l'écouter discourir pendant des heures sur n'importe quel sujet – mais pas à le mettre en communication avec l'honorable Mr. Douglas.

Harshaw savait qu'il obtiendrait un résultat s'il affirmait avoir l'Homme de Mars chez lui – mais il doutait que ce résultat fût à sa convenance. La mention de Smith annihilerait toutes ses chances d'atteindre Douglas mais provoquerait des réactions de la part de ses subordonnés – et cela, il ne le voulait à aucun prix. La vie de Caxton était en jeu et il ne pouvait pas risquer une catastrophe à cause du manque d'autorité ou de l'excès d'ambition d'un sous-fifre.

Ce refus poli mais persistant finit par lui faire perdre patience. « Écoutez, jeune homme, si vous n'avez aucune autorité, passez-moi quelqu'un qui en a ! Donnez-moi Mr. Gilbert Berquist. »

Le jeune homme perdit son sourire, à la grande joie de Jubal ; qui profita de son avantage : « Alors ? Ne restez pas sans rien faire ! Appelez Gil sur une ligne intérieure et dites-lui que vous avez fait attendre Jubal Harshaw. »

Le visage resta impassible. « Nous n'avons pas de Mr. Berquist ici.

— Peu m'importe où il est. Cherchez-le ! Si vous ne connaissez pas Gil Berquist, demandez à votre patron. Mr. Gilbert Berquist, assistant personnel de Mr. Douglas. Si vous travaillez au palais vous l'avez vu : trente-cinq ans, un mètre quatre-vingts, cheveux cendrés clairsemés au sommet de la tête, sourit beaucoup et a des dents parfaites. Si vous n'osez pas le déranger, adressez-vous directement à votre patron. Cessez de vous ronger les ongles et agissez !

— Ne quittez pas, s'il vous plaît, dit le jeune homme, je vais me renseigner.

— Certainement. Je veux Gil. » L'image fut remplacée par des formes abstraites, et une voix mielleuse susurra : « Ne quittez pas s'il vous plaît ; ce délai ne vous sera pas facturé ; détendez-vous… » De la musique douce s'éleva. Jubal regarda autour de lui. D'un côté, hors de l'angle de vision du téléphone, Anne lisait. De l'autre, l'Homme de Mars regardait la stéréo.

Jubal se dit qu'il devrait faire remettre cette boîte obscène au sous-sol. « Qu'est-ce que vous regardez, Mike ? » lui demanda-t-il en allongeant le bras pour remettre le son.

« Je ne sais pas, Jubal », répondit Smith.

Le son confirma ce que Jubal avait craint : Mike regardait un service fostérite ; le Berger lisait des notices : « La jeune équipe Esprit

et Action vous fera une démonstration ; venez nombreux, ce sera de la belle bagarre ! L'entraîneur de notre équipe, Frère Hornsby, m'a demandé de dire aux garçons de n'apporter que leurs casques, leurs gants et leurs bâtons. Nous n'allons pas punir des pécheurs cette fois ! Toutefois, les Petits Chérubins seront là avec leurs trousses de premiers secours, en cas de zèle excessif. » Le Berger sourit largement avant de continuer : « Et maintenant, Mes Enfants, une nouvelle merveilleuse ! Un message de l'Ange Ramzai pour Frère Arthur Renwick et sa brave femme Dorothée. Votre prière a été approuvée et vous monterez aux cieux jeudi matin à l'aube ! Levez-vous, Art ! Levez-vous, Dottie ! Saluez la salle ! »

La caméra montra la congrégation et se centra sur Frère et Sœur Renwick. Des applaudissements et des *alléluias !* frénétiques les saluèrent et il répondit en levant les poings comme un boxeur tandis que sa femme toute rougissante essuyait une larme.

La caméra revint au Berger qui leva la main pour demander le silence. « La fête du Bon Voyage commencera à minuit, heure de fermeture des portes. Arrivez donc de bonne heure, et que ce soit la fête la plus gaie que notre congrégation ait connue ; nous sommes tous fiers d'Art et de Dottie. Les services funéraires auront lieu trente minutes après l'aube, et seront immédiatement suivis d'un petit déjeuner pour ceux qui travaillent tôt. » Puis, le Berger devint sévère et sa tête s'agrandit jusqu'à occuper tout l'écran. « Après notre dernier Bon Voyage, le sacristain a trouvé dans une des Chambres Heureuses une bouteille vide – d'une marque distillée par des pécheurs. C'est du passé, n'en parlons plus. Le frère qui avait commis cet écart s'est confessé et a fait sept fois pénitence, refusant même d'acheter l'indulgence habituelle. Mais réfléchissez bien, Mes Enfants, cela vaut-il la peine de risquer son bonheur éternel pour gagner quelques sous sur une marchandise profane ? Regardez toujours s'il y a bien le saint Sceau d'Agrément de l'évêque Digby, et ne laissez pas un pécheur vous convaincre d'acheter quelque chose de « tout aussi bon ». Ceux qui nous soutiennent ont droit à notre soutien. Excusez-moi, Frère Art, d'aborder un tel sujet…

— Non, non, Berger, allez-y !

— … en un jour aussi fortuné. Mais nous ne devons jamais oublier…» Jubal ferma le son.

« Mike, vous n'avez pas besoin de cela.

— Non ?

— Eh bien…» Oh, il fallait bien qu'il l'apprît un jour ou l'autre. « Non, allez-y, Mike. Mais parlez-m'en après.

— Oui, Jubal. »

Harshaw allait ajouter quelque chose pour lutter contre sa tendance à prendre à la lettre tout ce qu'il entendait, mais la musique

cessa et une image apparut sur l'écran du téléphone – celle d'un homme d'une quarantaine d'années, que Jubal étiqueta immédiatement « flic ».

« Vous n'êtes pas Gil Berquist, dit-il avec agressivité.

— Que lui voulez-vous ? »

Jubal prit un air peiné. « Lui parler. Dites-moi, mon ami, vous êtes fonctionnaire ? » L'homme hésita. « Oui. Et vous devez…

— Je ne « dois » rien du tout ! Je suis un citoyen et vous êtes payé grâce à mes impôts. Depuis ce matin, j'essaie de donner un simple coup de téléphone, et on me passe d'un bovin à cervelle de moucheron à l'autre… et maintenant *vous !* Donnez-moi vos nom, titre et numéro d'identification. Ensuite, je parlerai à Mr. Berquist.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Allons, allons, rien ne m'y oblige. Je suis un simple citoyen. Vous *pas* – et n'importe quel citoyen a le droit de vous demander ces renseignements. O'Kelly contre État de Californie, 1972. J'exige que vous vous identifiez : nom, titre, numéro matricule. »

L'homme répondit d'une voix neutre : « Vous êtes le docteur Jubal Harshaw. Vous appelez de…

— Ah, voilà pourquoi ça a été si long ! C'est stupide. Je suis dans l'annuaire, et chacun sait qui je suis. À condition de savoir lire. Vous savez lire ?

— Docteur Harshaw, je suis un officier de police et je vous demande de coopérer avec moi. Pour quelle raison…

— Doucement, monsieur ! Je suis avocat. Un citoyen n'est contraint de coopérer avec la police que dans certaines conditions. Par exemple, lors de la poursuite d'un malfaiteur – et même dans ce cas, l'officier de police doit justifier de ses titres. Qui poursuivez-vous, monsieur ? Allez-vous plonger à travers ce fichu instrument ? Deuxièmement, on peut demander à un citoyen de collaborer dans des limites raisonnables et légales au déroulement d'une enquête de police…

— Il s'agit d'une enquête.

— Sur quoi, monsieur ? Avant de pouvoir demander mon aide, vous devez vous identifier, prouver votre bonne foi, indiquer vos intentions et, si je l'exige, citer le code et prouver qu'il existe une « nécessité raisonnable ». Vous n'avez rien fait de tout cela. Je désire parler à Mr. Berquist. »

L'homme avait visiblement du mal à se maîtriser, mais il répondit : « Je suis le capitaine Heinrich du Bureau fédéral des S.S. Le fait que vous m'ayez contacté en appelant le palais de l'Exécutif devrait suffire à prouver la véracité de mes dires. Toutefois…» Il sortit un portefeuille, l'ouvrit et le tendit vers l'objectif. Harshaw y jeta un coup d'œil.

« Fort bien, capitaine, grommela-t-il. Et maintenant, pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous m'empêchez de parler à Mr. Berquist ?

— Mr. Berquist n'est pas disponible.

— Il fallait me le dire plus tôt ! Transmettez donc mon appel à une personne du rang de Berquist, c'est-à-dire à un des collaborateurs directs du secrétaire général. Je me refuse à être envoyé sur les roses par un quelconque sous-fifre qui n'a même pas l'autorité de se moucher tout seul. Si Gil n'est pas là, passez-moi quelqu'un d'un rang au moins égal, et vite !

— Vous avez essayé de joindre le secrétaire général ?

— Exactement.

— Pourriez-vous m'expliquer ce que vous lui voulez ?

— Je ne le pourrai pas. Êtes-vous un collaborateur confidentiel du secrétaire général ? Êtes-vous dans ses secrets ?

— La question n'est pas là.

— La question est précisément là. En tant qu'officier de police, vous devriez le savoir. J'expliquerai, à une personne qui ait la confiance de Mr. Douglas et qui ait droit de regard sur les documents secrets, juste ce qu'il faut pour m'assurer que le secrétaire général accepte mon appel. Êtes-vous certain qu'il soit impossible de joindre Mr. Berquist ?

— Absolument certain.

— Alors, quelqu'un d'autre – mais du même rang.

— Si c'est secret à ce point, vous ne devriez pas vous fier au téléphone.

— Mon cher capitaine ! Puisque vous avez fait suivre cet appel, vous devriez savoir que mon téléphone est équipé pour recevoir des appels en sécurité maximale. »

Négligeant de répondre à cela, l'officier S.S. dit : « Docteur, je vais être franc. Tant que vous n'aurez pas expliqué la raison de votre appel, vous n'arriverez nulle part. Si vous rappelez, on vous redonnera mon bureau. Appelez cent fois, appelez dans un mois – ce sera pareil. Jusqu'à ce que vous coopériez avec nous. »

Jubal sourit. « Ce n'est plus nécessaire, car vous avez laissé échapper – par hasard, ou intentionnellement ? – le renseignement dont nous avions besoin avant d'agir… s'il le faut. Je peux les retenir jusqu'à ce soir… mais le mot de passe n'est plus « Berquist ».

— De quoi parlez-vous ?

— Je vous en prie, cher capitaine – pas sur un circuit non brouillé. Mais vous savez, ou devriez savoir, que je suis un philosophuncule de première classe en service actif.

— Répétez cela ?

— Vous n'avez donc pas étudié l'amphigouri ? On se demande ce qu'on vous apprend à l'école ! Retournez à votre bilboquet ; je n'ai pas

besoin de vous. » Jubal ferma le circuit et régla l'appareil pour dix minutes de refus. « Venez, les enfants », dit-il, puis il retourna paresser près de la piscine. Il demanda à Anne d'avoir sa robe de Témoin à portée de la main, à Mike de ne pas trop s'éloigner et donna à Myriam des instructions concernant le téléphone, puis s'installa dans sa chaise longue.

Il n'était pas mécontent de lui. Il ne s'était pas attendu à joindre Douglas du premier coup, et sa reconnaissance avait révélé un point faible dans la muraille entourant le secrétaire général. Il espérait que sa passe d'armes avec Heinrich lui vaudrait un appel provenant de plus haut.

Sinon, le petit échange de compliments avec le S.S. était fort satisfaisant en lui-même. Harshaw tenait que certains pieds sont faits pour marcher dessus, afin d'améliorer la race, d'augmenter le bien général et de minimiser l'antique insolence de la bureaucratie. Et il était évident que Heinrich avait de tels pieds.

Mais combien de temps lui restait-il ? En plus de l'écroulement imminent de sa « bombe » et de la promesse qu'il avait faite à Jill de s'occuper de Caxton, un nouvel événement sollicitait son attention : Duke était parti.

Parti pour la journée ou parti pour de bon (ou pour le mal), il n'en savait rien. Au dîner, il était là. Au petit déjeuner, on ne l'avait pas vu. En soi, cela n'avait rien d'extraordinaire, et personne ne semblait s'inquiéter de son absence.

Jubal regarda en direction de Mike, qui s'entraînait à plonger exactement comme Dorcas. Il s'était volontairement abstenu de l'interroger sur le sort de Duke. Il est des vérités qu'il vaut mieux ignorer. Il regretta sa faiblesse. « Mike, venez voir.

— Oui, Jubal. » L'Homme de Mars sortit de la piscine et trotta vers lui comme un chien fidèle. Harshaw le regarda – il devait avoir pris au moins dix kilos depuis son arrivée, et rien que du muscle. « Mike, savez-vous où est Duke ?

— Non, Jubal. »

Ce problème était donc réglé. Mike ne savait pas mentir. Oh, mais ce n'était pas si simple. Après tout, il ignorait aussi « où » se trouvait la caisse qu'il avait escamotée. « Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, Mike ?

— Ce matin, au moment de faire le petit déjeuner, je l'ai vu monter quand Jill et moi descendions. » Il ajouta avec fierté : « J'ai aidé à cuire.

— Et vous ne l'avez pas revu depuis ?

— Je ne l'ai pas revu, Jubal. J'ai fièrement brûlé des toasts.

— Je n'en doute pas. Vous allez faire un bon mari, si vous ne faites pas attention.

— Oh, j'ai brûlé en faisant très attention.

— Jubal ?

— Oui, Anne ?

— Duke a déjeuné tôt puis a filé en ville. Je croyais que vous le saviez. »

Jubal se sentit soulagé. Non qu'il tienne à Duke – oh non ! Cela faisait des années qu'il évitait soigneusement de s'attacher à qui que ce soit. Mais cela l'aurait embêté. Un peu, du moins.

Quel statut violait-on en tournant un homme à quatre-vingt-dix degrés de tout le reste ?

Ce n'était pas un meurtre, tant qu'il s'agissait d'autodéfense ou de la défense d'une personne menacée, comme dans le cas de Jill. Peut-être pourrait-on appliquer les lois de l'État de Pennsylvanie contre la sorcellerie ? L'acte d'accusation risquerait d'être prometteur.

Pourrait-on intenter une action contre lui pour avoir hébergé l'Homme de Mars ? À quel titre ? Il faudrait mettre au point de nouvelles lois. Mike avait déjà porté un rude coup à la médecine et à la physique, bien que les praticiens n'en fussent pas encore conscients. Harshaw se souvint de la tragédie que la relativité avait été pour bien des savants. Incapables de la digérer, ils s'étaient réfugiés dans une vaine colère contre Einstein. La vieille garde ne peut que mourir pour faire place à des esprits nouveaux.

Son grand-père lui avait dit que la même chose s'était passée en médecine avec la découverte des microbes ; bien des médecins étaient descendus dans la tombe en traitant Pasteur de crétin, de menteur et pire encore – sans daigner examiner des preuves dont leur « bon sens » affirmait l'impossibilité.

Eh bien, il était probable que Mike causerait un chaos plus grand que Pasteur et Einstein réunis. Ce qui le fit penser… « Larry ! Où est Larry ?

— Ici, annonça le haut-parleur, à l'atelier.

— Vous avez le bouton d'alarme ?

— Bien sûr. Je dors même avec, comme vous me l'avez demandé !

— Bon, montez vite et donnez-le à Anne. Anne gardez-le avec votre robe.

— J'arrive, patron, répondit Larry. C'est bientôt le compte à rebours ?

— Faites ce que je vous demande et ne vous inquiétez pas du reste. » L'Homme de Mars était toujours devant lui, immobile comme une statue. Une statue ?… Jubal fouilla dans sa mémoire. Oui, le David de Michel-Ange ! Tout y était, les mains et les pieds minuscules, le visage serein et sensuel, les cheveux ondulés et trop longs. « C'est bien, Mike. C'était tout.

— Oui, Jubal. » Mais il ne s'en alla pas.

« Vous voulez quelque chose ? lui demanda Jubal.

— À propos de cette fichue boîte à gueulantes… Vous m'aviez dit de vous en parler après.

— Ah oui. » Harshaw se souvint avec écœurement de l'émission fostérite. « Mais cela s'appelle un récepteur de stéréovision, pas une « fichue boîte à gueulantes ».

— Ce n'est pas une fichue boîte à gueulantes ? dit Mike avec surprise. Je vous avais mal entendu ?

— C'*est* une fichue boîte à gueulantes, mais vous devez l'appeler récepteur de stéréovision.

— Je l'appellerai récepteur de stéréovision. Mais pourquoi, Jubal ? Je ne gnoque pas. »

Harshaw soupira. Il avait trop souvent monté ces escaliers-là. Chaque conversation avec Smith révélait des traits du comportement humain impossibles à justifier par la logique, et toute tentative d'explication risquait de se prolonger pendant des heures. « Je ne le gnoque pas moi-même, Mike, admit-il, mais Jill veut que vous le disiez ainsi.

— Je le ferai, Jubal ; Jill le veut.

— Parlez-moi de ce que vous avez vu et entendu – et de ce que vous en gnoquez. »

Mike se souvenait du moindre mot et de la moindre image, y compris la publicité. Comme il avait presque terminé l'encyclopédie, il avait lu les articles sur Religion, Christianisme, Islam, Judaïsme, Confucianisme, Bouddhisme, et sujets annexes. Et il n'en avait rien gnoqué.

Jubal apprit que : *a)* Mike ignorait que le service fostérite fût religieux ; *b)* il se souvenait de ce qu'il avait lu sur les religions mais l'avait classé pour méditation ultérieure, n'y ayant rien compris ; c) bien qu'il pût citer les définitions du dictionnaire, il n'avait qu'une notion extrêmement vague de la signification de la religion ; *d)* le langage martien ne contenait aucun mot correspondant à une quelconque de ces définitions ; e*)* les coutumes que Jubal avait expliquées à Duke comme étant des « cérémonies religieuses » martiennes n'en étaient pas ; pour Mike, c'étaient des sujets aussi prosaïques qu'un comptoir d'épicerie pour Jubal ; *f)* dans le langage martien, il était impossible de séparer les concepts humains de « religion », « philosophie » et « science » et, comme Mike pensait en martien, il était incapable de faire la différence. Toutes ces questions étaient des « enseignements » donnés par les « Anciens ». Il ignorait ce que signifiait « doute » ou « recherche » (de nouveau, pas de mot martien) ; les Anciens étaient infaillibles, et donnaient les réponses à toutes les questions, qu'il s'agisse du temps qu'il fera demain ou de téléologie cosmique. Mike avait vu les prévisions météo et avait

supposé qu'il s'agissait de messages provenant des « Anciens » humains. Il avait la même opinion concernant les auteurs de l'*Encyclopedia Britannica.*

Mais le pire, c'était que Mike avait gnoqué le service fostérite comme l'annonce de la désincarnation imminente de deux humains qui allaient rejoindre les « Anciens », et cela le passionnait au plus haut point. Avait-il gnoqué juste ? Mike savait que son anglais était imparfait, et qu'il commettait des erreurs par ignorance, « n'étant qu'un œuf ». Mais avait-il gnoqué *cela* correctement ? Il était très désireux de rencontrer les « Anciens » humains, car il avait beaucoup de questions à leur poser. Était-ce une occasion ? Ou n'était-il pas encore prêt ?

Jubal fut sauvé par Dorcas, qui arrivait avec des sandwiches et du café. Il mangea en silence, à la grande satisfaction de Smith, pour qui nourriture et méditation allaient de pair. Jubal se maudissait d'avoir laissé Mike regarder la stéréo. Certes, il fallait qu'il fasse connaissance avec les religions – impossible de l'éviter s'il allait vivre sur cette planète de dingues. Mais pas les *Fostérites* comme première expérience !

Agnostique jusqu'à la dévotion, Jubal mettait toutes les religions, de l'animisme des Bochimans du Kalahari à la foi la plus intellectuelle, sur le même plan. Mais affectivement, il en détestait certaines plus que d'autres. L'Église de la Nouvelle Révélation, en particulier, le faisait grincer des dents. Cette prétention vulgaire à la gnose par une ligne directe, l'arrogante intolérance des Fostérites, leurs réunions ressemblant à des matches de football et leurs services relevant de la promotion des ventes le déprimaient profondément. Si les gens veulent absolument aller à l'église, pourquoi ne peuvent-ils pas au moins le faire avec une certaine dignité, comme les catholiques, les quakers ou les adeptes de la science chrétienne ?

Si Dieu existait (question sur laquelle Jubal demeurait neutre) et s'il désirait être adoré (proposition que Jubal trouvait invraisemblable mais néanmoins, vu sa propre ignorance, possible) il semblait plus qu'improbable qu'un Dieu assez puissant pour former des galaxies pût se satisfaire des incongruités grotesques des Fostérites.

Mais, avec une honnêteté farouche, Jubal admettait qu'il était possible que les Fostérites possédassent la vérité, rien que la vérité et toute la vérité. L'univers était un lieu, pour dire le moins, stupide… mais l'explication la moins probable qu'on en donnait était la non-explication du hasard, selon laquelle des « on ne sait quoi » abstraits deviennent « comme par hasard » des atonie, qui « comme par hasard » s'unissent de façons qui « comme par hasard » ressemblent à des lois et que quelques-unes de ces structures possèdent « comme par hasard » une conscience et que, toujours « comme par hasard », deux

de celles-ci sont l'Homme de Mars et un vieux canard chauve avec Jubal à l'intérieur.

Non, il n'arrivait pas à avaler la théorie du « comme par hasard », quelque populaire qu'elle fût auprès de gens qui se disent des savants. Le hasard anarchique n'était pas une explication suffisante de l'univers – le hasard ne suffit pas à expliquer le hasard ; le pot ne peut pas se contenir lui-même.

Alors quoi ? La moins mauvaise hypothèse ne mérite pas la préférence. Le rasoir d'Occam est impuissant à disséquer l'ultime problème de la nature de l'Esprit de Dieu (autant l'appeler de ce nom, vieille canaille ; voilà au moins un monosyllabe anglo-saxon qui n'a rien de honteux – le mot en vaut bien un autre pour désigner ce qu'on ne comprend pas).

Non. Quand on ne comprend pas un problème, c'est : *Non !* Jubal reconnaissait que sa longue vie ne lui avait pas permis de comprendre les problèmes fondamentaux de l'univers.

Les Fostérites étaient peut-être dans le vrai.

Mais, il se le disait avec acharnement, il lui restait deux choses : son bon goût et sa fierté. Si les Fostérites avaient un monopole sur la vérité, et si le Paradis n'était ouvert qu'aux leurs, alors lui, Jubal Harshaw, gentleman, préférait l'éternité de damnation et de tortures promise aux « pécheurs » qui refusaient la Nouvelle Révélation. Il n'était pas capable de trouver le visage nu de Dieu… mais il l'était parfaitement de trouver ses pairs – et les Fostérites ne faisaient pas le poids !

Mais il comprenait ce qui avait trompé Smith : le « retour à Dieu » des Fostérites ressemblait fortement à la « désincarnation » volontaire des Martiens, mais Jubal soupçonnait fortement que « assassinat » eût été un terme plus approprié – mais cela n'avait jamais pu être prouvé et, pudiquement, on s'abstenait d'en parler. Foster avait été le premier à « monter au ciel » au moment par lui choisi et prophétisé et depuis c'était resté pour les Fostérites la marque d'une grâce spéciale… et il y avait bien longtemps qu'aucun officier de police n'avait eu la témérité d'enquêter sur ces morts suspectes.

Jubal s'en souciait d'ailleurs fort peu ; un Fostérite mort était un bon Fostérite.

Mais il ne serait pas facile d'expliquer cela à Mike.

Inutile de tarder – une autre tasse de café ne lui faciliterait pas la tâche. « Mike, qui a fait le monde ?

— Pardon ?

— Regardez autour de vous. Tout cela, et Mars aussi. Les étoiles. Tout. Vous, moi, les autres gens. Les Anciens vous ont-ils dit qui a fait tout cela ? »

Mike prit un air stupéfait. « Non, Jubal.

— Ne vous l'êtes-vous jamais demandé ? D'où vient le soleil ? Qui a mis les étoiles dans le ciel ? Qui a tout commencé ? Le monde, l'univers… ce qui fait que nous pouvons parler ensemble ici en ce moment. » Jubal s'interrompit, surpris par ses propres paroles. Il avait voulu aborder le sujet à sa façon agnostique habituelle… mais, obéissant compulsivement à sa formation de juriste et étant, en dépit de lui-même, un avocat honnête, il se trouva défendre des vues religieuses qu'il ne partageait pas mais qui étaient admises par la plupart des hommes. Bon gré, mal gré, il défendait l'orthodoxie de sa race contre… il ne savait pas au juste contre quoi. Contre un point de vue non humain. « Comment vos Anciens répondent-ils à ces questions ?

— Je ne gnoque pas, Jubal… ce ne sont pas des « *questions* ». Désolé.

— Comment ? Je ne gnoque pas votre réponse. »

Mike hésita. « Je vais essayer… mais les mots sont… ne sont *pas*… justes. Pas « fait », pas « mis ». Une *maintenant – ation.* Le monde est. Le monde était. Le monde sera. *Maintenant.*

— Ce qui était au commencement est maintenant et sera toujours, monde sans fin…»

Mike sourit de bonheur. « Vous avez gnoqué !

— Non, grommela Jubal, je citais les paroles d'un Ancien ». Il essaya une autre approche ; il ne fallait pas commencer par l'idée d'un dieu créateur, car Mike ne comprenait pas la notion de création. Jubal n'était d'ailleurs pas du tout certain de la saisir lui-même – il y avait longtemps déjà, il avait fait un pacte avec lui-même pour postuler, les jours pairs, un univers fini et, les jours impairs, un univers incréé, infini et se mordant la queue ; chacune de ces hypothèses paradoxales annulait les paradoxes de l'autre – et Jubal se donnait un jour de vacances par an, consacré à un pur délire solipsiste. Ayant posé une question sans réponse, il s'était abstenu d'y penser depuis plus d'une génération.

Jubal décida de lui expliquer ce qu'était la religion dans le sens le plus large du mot, quitte à aborder plus tard la notion de divinité et ses divers aspects.

Mike admettait que les enseignements avaient différents ordres de grandeur, depuis les petits qu'un « œuf » pouvait gnoquer jusqu'aux grands que seul un Ancien pouvait gnoquer dans leur plénitude.

Jubal voulut faire la différence entre les petits et les grands enseignements de sorte que ces derniers prissent le sens de « questions religieuses », mais ce fut en vain. Pour Mike, certaines questions religieuses (telles que la « Création ») n'étaient pas des questions du tout, alors que d'autres (telles que la vie après la mort) lui semblaient être de « petites » questions à la portée du moindre « œuf ».

Jubal n'insista pas et passa à la multiplicité des religions humaines ; qui avaient des centaines de façons d'exprimer les « grands enseignements », chacune apportant des réponses différentes et affirmant être la seule vraie.

« Qu'est-ce que la vérité ? » demanda Mike.

(« Qu'est-ce que la vérité ? » demanda un juge romain et il alla se laver les mains. Jubal aurait aimé pouvoir l'imiter.) « Une réponse est la vérité lorsque vous parlez juste. Combien de mains ai-je, Mike ?

— Deux. » Mike se corrigea : « J'en vois deux. »

Anne leva les yeux de son livre. « En six semaines, j'en ferais un Témoin.

— Silence, Anne, c'est assez compliqué comme ça. Mike, vous avez parlé juste : j'ai deux mains. Votre réponse est la vérité. Et si vous aviez dit que j'avais sept mains ? »

Mike parut ennuyé. « Je ne gnoque pas que je puisse dire cela.

— Non, je ne pense pas. Vous ne parleriez pas juste, et votre réponse ne serait pas la vérité. Mais – écoutez-moi attentivement, Mike – chaque religion prétend être la vérité, prétend parler juste. Et pourtant leurs réponses sont aussi différentes que deux mains et sept mains. Les Fostérites disent une chose, les Bouddhistes une autre, les Musulmans une autre encore. Beaucoup de réponses, toutes différentes. »

Mike sembla faire un énorme effort. « Tous parlent juste ? Jubal, je ne gnoque pas.

— Moi non plus, Mike. »

L'Homme de Mars resta longtemps songeur, puis sourit soudain. « Je vais demander aux Fostérites d'interroger vos Anciens, et alors nous saurons, mon frère. Comment dois-je faire ? »

Quelques minutes plus tard, Jubal avait, à son grand dégoût, promis à Mike une entrevue avec un grand brailleur fostérite – et il n'avait pas réussi à entamer sa certitude que les Fostérites étaient en contact avec les « Anciens » humains. La difficulté avec Mike, c'était qu'il ignorait le mensonge – les définitions de « mensonge » et « fausseté » avaient été classées dans son esprit sans qu'il les eût le moins du monde gnoquées. On ne pouvait « parler faussement » que par accident. Ainsi, il avait pris le service fostérite pour argent comptant.

Jubal essaya de lui expliquer que toutes les religions prétendaient être en contact avec les « Anciens » d'une façon ou d'une autre, et que leurs réponses différaient néanmoins.

Mike lui répondit patiemment : « Jubal mon frère, j'essaie… mais je ne gnoque pas comment cela peut être des paroles justes. Dans mon peuple, les Anciens parlent toujours juste. Mais votre peuple…

— Un moment, Mike.

— Pardon ?

— Lorsque vous dites « mon peuple », vous parlez des Martiens. Mais vous n'êtes pas un Martien, Mike, vous êtes un homme.

— Qu'est-ce qu'un « Homme » ? »

Jubal poussa un gémissement. Oh ! Mike pourrait certainement lui citer les définitions du dictionnaire. Et il ne posait jamais de questions pour l'embêter, mais parce qu'il désirait s'informer, et s'attendait à ce que Jubal pût lui répondre. « Je suis un homme, vous êtes un homme, Larry est un homme.

— Anne n'est pas un homme ?

— Hum… Anne est un homme, un homme femelle. Une femme.

(— Merci, Jubal. – Taisez-vous, Anne)

— Un bébé est un homme ? J'ai vu des photos dans la boîte à… à la stéréovision. Un bébé n'a pas la même forme qu'Anne – et Anne n'a pas la même forme que vous… et vous n'avez pas la même forme que moi. Mais un bébé est un petit homme ?

— Euh… oui, un bébé est un homme.

— Jubal… je crois gnoquer que mon peuple – les Martiens – sont des hommes. Pas la forme. La forme n'est pas l'homme. L'homme c'est gnoquer. Je parle juste ? »

Jubal décida de démissionner de la Société de philosophie et de s'adonner à la dentelle. Que voulait dire « gnoquer » ?

Depuis une semaine il utilisait ce mot sans le gnoquer. Mais qu'était l'« Homme » ? Un bipède sans plumes ? L'image de Dieu ? Le résultat fortuit de la sélection naturelle ? L'héritier de la mort et des impôts ? Les Martiens semblaient avoir vaincu la mort, ne semblaient pas connaître l'argent, ni la propriété, ni les gouvernements dans le sens que nous donnons à ce mot – ils ne devaient donc pas avoir d'impôts.

Et pourtant, le petit avait raison. La forme ne suffit pas à définir l'homme. Elle n'a pas plus d'importance que la bouteille contenant le vin. On pouvait même enlever l'homme de sa bouteille, comme ce pauvre hère que les Russes avaient « sauvé » en mettant son cerveau dans une enveloppe transparente reliée à un véritable central téléphonique. Brrr, quelle blague affreuse. Le pauvre diable ne devait guère en apprécier l'humour.

Mais en quoi, du point de vue d'un Martien, l'homme diffère-t-il des autres animaux ? Une race capable de léviter (et de quoi d'autre encore ?) serait-elle impressionnée par nos prouesses techniques ? Et à quoi donnerait-elle le premier prix ? Au barrage d'Assouan ou au grand récif de corail ? Par sa conscience-de-soi ? Pure vanité, car rien ne permettait de prouver que les baleines ou les séquoias n'étaient pas de meilleurs poètes et philosophes que les hommes.

Il y avait toutefois un domaine dans lequel l'homme était sans

égal : il faisait montre d'une ingénuité illimitée pour inventer des méthodes de plus en plus efficaces pour tuer, emprisonner, tourmenter et se rendre de mille façons insupportable à lui-même. La plaisanterie la plus sinistre de la vie de l'homme c'était l'homme lui-même. Et le plus drôle était…

« L'homme est l'animal qui rit », répondit Jubal. Mike considéra gravement cette proposition. « Alors, je ne suis pas un homme.

— Hein ?

— Je ne ris pas. J'ai entendu rire et cela me fait peur. Puis, j'ai gnoqué que cela ne faisait pas mal. J'ai essayé d'apprendre…» Il rejeta la tête en arrière et émit un ricanement étranglé.

Jubal se boucha les oreilles. « *Arrêtez !*

— Vous voyez, dit Mike tristement. Je ne suis pas un homme.

— Doucement, mon garçon. C'est que vous n'avez pas encore appris… mais vous n'y arriverez pas en essayant. Un jour vous rirez, je vous le promets. Si vous vivez assez longtemps parmi nous, un jour vous verrez combien nous sommes amusants – et vous rirez.

— Vraiment ?

— Vraiment. Patience, cela viendra. Je vous assure… même un Martien rirait une fois qu'il nous aurait gnoqués.

— J'attendrai, acquiesça Mike placidement.

— Et en attendant, ne doutez pas que vous êtes un homme. Un homme né d'une femme et né pour souffrir… un jour vous en gnoquerez la plénitude et vous rirez, je vous le promets, car l'homme est l'animal qui rit de lui-même. Quant à vos amis Martiens, je ne sais pas. Mais je gnoque qu'il se pourrait qu'ils soient des hommes.

— Oui, Jubal. »

Harshaw pensa avec soulagement que c'était terminé. Il ne s'était pas senti aussi embarrassé depuis le jour où son père lui avait expliqué les petits oiseaux, les abeilles et les fleurs… mais *bien* trop tard.

L'Homme de Mars n'était pas encore satisfait. « Jubal mon frère, vous me demandiez : « Qui a fait le Monde » et je n'avais pas les mots ; je ne gnoquais pas que c'était une question. Maintenant, j'ai pensé les mots.

— Ah ?

— Vous m'avez dit « Dieu a fait le Monde. »

— Non, non ! Je vous ai dit : « Bien que les religions disent des choses très différentes, la plupart affirment que « Dieu a fait le Monde ». Je vous ai dit que je ne le gnoquais pas, mais qu'ils utilisent le mot « Dieu ». »

— Oui, Jubal. Le mot est « Dieu ». » Il ajouta : « Vous gnoquez.

— Je dois admettre que je ne gnoque pas.

— Vous gnoquez, répéta Smith fermement. J'explique. Je n'avais pas le mot. Vous gnoquez. Anne gnoque. Je gnoque. L'herbe sous mes

pieds gnoque dans sa joyeuse beauté. Mais il me fallait le mot. Le mot est Dieu.

— Continuez. »

Mike désigna Jubal d'un geste triomphal. « *Tu es Dieu !* »

Jubal se frappa le front. « Doux Jésus, *qu'ai-je fait ?* Écoutez-moi, Mike ! Vous ne m'avez pas compris. Je suis désolé. Je suis très désolé. Oubliez tout ce que j'ai dit ; nous recommencerons une autre fois. Mais…

— Tu es Dieu, répéta Mike avec sérénité. Ce qui gnoque. Anne est Dieu. Je suis Dieu. L'herbe joyeuse est Dieu. Jill gnoque en beauté toujours. Jill est Dieu. Tous, faisant et formant et créant ensemble…» Il croassa quelque chose en martien et sourit.

« D'accord, Mike. Mais cela peut attendre. Anne ! Vous avez pris cela ?

— Et comment, patron !

— Enregistrez-le. Il faudra que je travaille dessus. Je ne *peux* pas laisser ça comme ça. Il faudrait…» Jubal leva les yeux. « Ciel ! Tout le monde à son poste ! *Anne !* Le bouton d'alarme, vite ! Mais n'appuyez pas encore ; ils ne viennent peut-être pas ici. » Il regarda de nouveau vers le sud, où deux aérocars approchaient. « Je crains que si. Mike ! Cachez-vous dans la piscine. Et souvenez-vous : tout au fond, et ne bougez pas tant que Jill ne viendra pas vous chercher.

— Oui, Jubal. »

— Tout de suite. *Dépêchez-vous !*

— Oui, Jubal. » Mike courut les quelques mètres qui les séparaient de la piscine, fendit l'eau et disparut avec style.

« Jill ! Plongez à sa suite puis ressortez. Vous aussi, Larry. S'ils regardaient, je veux qu'ils ne sachent plus combien de personnes étaient dans l'eau. Dorcas ! Sortez de l'eau, replongez, ressortez ! Anne ! Non, vous avez le bouton d'alarme.

— Je vais rester au bord. Qu'est-ce que je fais avec le bouton ?

— S'ils atterrissent, mettez votre robe de Témoin puis attendez. Lorsque je crierai votre nom, appuyez…» Il se protégea les yeux du soleil. « L'un d'eux va atterrir… on dirait un vrai panier à salade. Zut ! j'espérais qu'ils viendraient négocier. »

Le premier engin plana puis atterrit dans le jardin entourant la piscine ; le second se mit à décrire des cercles à basse altitude. C'étaient des véhicules de patrouille, et ils portaient le globe stylisé, insigne de la Fédération.

Anne posa le relais-radio et endossa prestement l'habit de sa profession, puis reprit la petite boîte et garda le doigt sur le bouton. La porte du premier véhicule s'ouvrit et Jubal chargea avec la belligérance d'un pékinois. « Otez ce fichu machin de mes rosiers !

— Jubal Harshaw ? demanda l'homme qui venait de descendre.

— Dites à cet âne de bouger son engin de là et de se poser sur l'herbe !

— Jubal Harshaw, j'ai un mandat d'amener contre…

— Peu m'importe que vous ayez un mandat contre le roi d'Angleterre. Otez cette ferraille de mes fleurs ! Je vais vous attaquer pour…» Jubal regarda l'homme comme s'il le voyait pour la première fois. « Ah, c'est *vous,* dit-il avec un mépris cinglant. Êtes-vous né idiot, Heinrich, ou avez-vous dû apprendre à le devenir ? Où cette bourrique en uniforme a-t-elle appris à voler ?

— Si vous voulez bien examiner ce mandat d'amener, dit Heinrich avec une patience étudiée. Et ensuite…

— Enlevez votre carriole de mes plates-bandes ou cela va vous coûter votre pension. »

Heinrich hésita. « *Anne !* hurla Jubal. Et dites aussi à ces rustres qui descendent de faire attention où ils mettent leurs pieds ! Ce crétin aux dents proéminentes est en plein sur une Élisabeth M. Hewitt dix fois primée ! »

Heinrich tourna la tête vers ses hommes. « Doucement avec les fleurs. Paskin, vous en écrasez une. Compris ? Allez poser l'aérocar sur la pelouse ! » Il se retourna vers Harshaw. « Cela vous satisfait ?

— Lorsqu'ils auront obéi. Mais il y aura quand même des dommages à payer. Vos papiers, s'il vous plaît. Montrez-les au Juste Témoin et dites-nous à voix haute et claire vos noms, grade, organisation et numéro matricule.

— Vous savez qui je suis. J'ai un mandat d'amener au nom…

— Et j'ai un mandat pour vous tirer dessus à moins que vous ne fassiez les choses selon l'ordre et la loi ! Je ne sais *pas* qui vous êtes. Vous ressemblez à un fonctionnaire que j'ai vu au téléphone, mais cela ne me suffit pas pour vous identifier. *Vous* devez vous identifier dans les formes légales. Code mondial article 1602 paragraphe II. Et cela vaut aussi pour ces autres singes et pour le Néandertal qui pilote votre engin.

— Ce sont des officiers de police placés sous mes ordres.

— *Je* n'en sais rien. Ils ont pu louer ces uniformes mal taillés chez un costumier. J'exige la lettre de la loi ! Vous débarquez sans prévenir sur mes terres, vous dites être un officier de police et prétendez avoir un mandat autorisant cette intrusion. Moi, je dis que vous avez violé une propriété privée, à moins que vous ne puissiez prouver le contraire : et cela me donne le droit de vous expulser par la force… ce que je vais faire sans tarder.

— Je ne vous le conseillerais pas.

— De quel droit me conseilleriez-vous quoi que ce soit ? Si je suis blessé en essayant de faire respecter mes droits, votre action devient une attaque à main armée – si je ne m'abuse ces ânes ont des

revolvers. Cela fait un procès civil plus un procès criminel. Mon ami, je vais pouvoir me faire un paillasson de votre peau ! » Jubal leva un bras maigre et serra le poing : « *Hors de chez moi !*

— Calmez-vous, docteur. Il en sera comme vous le demandez. » Heinrich était devenu très rouge, mais contrôlait parfaitement sa voix. Il montra son identification à Jubal, qui la regarda à peine et la lui rendit pour qu'il puisse la montrer à Anne. Puis, Heinrich déclama ses noms, prénoms, date de naissance, déclara qu'il était capitaine dans la police, bureau fédéral des Services spéciaux, et récita son long numéro matricule. Ensuite, un à un, les autres troupiers et le pilote, sur les ordres secs de Heinrich, se soumirent à la même farce.

Lorsque ce fut terminé, Jubal lui demanda avec amabilité : « Et maintenant, en quoi puis-je vous être utile, capitaine ?

— J'ai un mandat d'amener au nom de Gilbert Berquist, établi pour cette propriété et les terres l'entourant.

— Montrez-le-moi, puis montrez-le au Témoin.

— Certainement. J'ai un autre mandat au nom de Gillian Boardman.

— Qui ?

— Gillian Boardman. Elle est accusée de kidnapping.

— Seigneur Dieu !

— Et un autre au nom de Hector C. Johnson… un autre au nom de Valentin Michaël Smith… et un à *votre* nom, Jubal Harshaw.

— Moi ? Encore les impôts ?

— Non. Complicité de diverses choses… et en tant que témoin essentiel de divers autres faits. Je vous aurais embarqué de toute façon pour obstruction à la justice si ce mandat ne le rendait pas inutile.

— Voyons, capitaine ! J'ai collaboré sans réticence depuis que vous vous êtes identifié et avez commencé à agir de façon légale. Certes, je me réserve de vous attaquer – ainsi que vos supérieurs immédiats et le gouvernement – pour les actes illégaux commis *auparavant*… sans préjuger de ce que vous pourrez faire par la suite. Hum… une jolie liste de victimes. Je vois que vous avez amené un deuxième wagon. Mais une chose me paraît curieuse ; je vois que cette… Mrs. Barkmann ?… est accusée d'avoir kidnappé ce Smith… mais d'après cet autre mandat il semblerait qu'il soit accusé de s'être évadé de détention préventive. Je ne comprends pas.

— Mais si. Il s'est évadé, puis elle l'a kidnappé.

— Dieu que c'est difficile ! De faire les deux à la fois, j'entends. Et pourquoi était-il détenu ? Le mandat n'en fait pas mention.

— Que voulez-vous que j'en sache ? Il s'est évadé, voilà tout ! C'est un fugitif.

— Doux ciel ! Je pense que je vais leur offrir mes services d'avocat à tous deux. Un cas intéressant. Si une erreur a été commise – voire

plusieurs – cela pourrait mener loin. »

Heinrich sourit sans humour. « Cela ne vous sera pas facile, car vous serez aussi au violon.

— Oh, pas pour longtemps. » Jubal tourna la tête vers la maison et éleva la voix. « Je pense que si le juge Holland nous écoute, la procédure d'*habeas corpus* sera plutôt rapide, et pour nous tous. Et, si l'*Associated Press* a une voiture-radio aux environs, on ne perdra pas de temps pour savoir *où* intervenir pour sauvegarder nos droits.

— Je vois que tous les moyens vous sont bons, Harshaw.

— Diffamation, mon cher. Je prends note.

— Pour ce que cela vous servira. Nous sommes seuls.

— Vous croyez ? »

15

Valentin Michaël Smith nagea dans l'eau trouble jusqu'à l'endroit le plus profond, sous le plongeoir. Il ignorait pourquoi son frère lui avait dit de se cacher ; il ignorait même qu'il se cachait. Jubal lui avait dit de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de Jill ; cela suffisait.

Il se roula en boule, vida ses poumons, avala sa langue, ralentit son cœur et devint effectivement « mort » sans toutefois se désincarner. Ayant beaucoup à méditer, il choisit de ralentir sa perception du temps jusqu'à ce que les secondes passent comme des heures.

Une fois encore il n'avait pas réussi à établir la parfaite compréhension, la fusion mutuelle qui devrait exister entre frères d'eau. Il savait que c'était de sa faute et qu'il avait troublé Jubal en utilisant mal le curieux et variable langage terrestre.

Il savait que ses frères humains pouvaient supporter sans en souffrir des émotions intenses ; il regrettait néanmoins d'avoir blessé Jubal. Il avait cru gnoquer enfin un mot particulièrement difficile. Il aurait dû se méfier – il avait remarqué depuis longtemps que le sens des mots longs était très précis et stable, tandis que les mots courts étaient peu sûrs et changeaient tout le temps de signification. C'était du moins ce qu'il gnoquait. Les mots courts étaient comme de l'eau qu'on essaie de prendre avec un couteau.

Smith pensait toujours avoir bien gnoqué le mot « Dieu » ; la confusion venait du mauvais choix des autres termes. C'était une notion si simple que même un petit pouvait l'expliquer – en martien. Le problème était de trouver les mots humains justes pour exprimer ce qu'il dirait en martien.

Il s'agissait pourtant d'une notion si simple… Peut-être ferait-il mieux d'attendre que les Anciens humains lui expliquent plutôt que de jongler avec des mots pleins de traîtrise. Mais il devait attendre que Jubal s'en occupe, car il n'était encore qu'un œuf.

Il regretta fugitivement de ne pouvoir assister à la désincarnation de frère Art et de sœur Dottie.

Puis il se mit en devoir de revoir le *Webster, Nouveau Dictionnaire international de la langue anglaise,* publié à Springfields, Massachusetts.

De très, très loin, Smith sentit que ses frères d'eau avaient des ennuis. Il s'arrêta entre sorbe et sorbet. Devait-il quitter l'eau de la vie pour aller les rejoindre afin de gnoquer et partager leurs ennuis ? Normalement, cela n'aurait pas posé de problème ; les ennuis se partagent dans une joyeuse fraternité.

Mais Jubal lui avait dit d'attendre.

Il se remémora ses mots, pour s'assurer qu'il les avait bien gnoqués. Oui, il avait bien gnoqué : il devait attendre jusqu'à l'arrivée de Jill.

Mais il était trop inquiet pour revenir à sa chasse aux mots. Puis, une idée lui vint, pleine d'une joyeuse audace. Il en aurait tremblé si son corps avait été prêt.

Jubal lui avait dit de mettre son corps sous l'eau et de ne pas en bouger jusqu'à l'arrivée de Jill… mais lui avait-il dit de *rester* avec son corps ?

Smith y réfléchit longuement, se méfiant de la traîtrise des mots. Il en conclut que Jubal ne lui avait pas dit de rester avec son corps… ce qui lui permettait d'aller partager les ennuis de ses frères.

Smith décida d'aller se promener.

Il était confondu par sa propre audace, car il ne l'avait encore jamais fait seul. Toujours un Ancien l'accompagnait, le surveillant, s'assurant que son corps était en sécurité, l'empêchant de devenir désorienté, ne le quittant pas tant qu'il n'avait pas rejoint son corps.

Il n'y avait pas d'Ancien pour l'aider maintenant, mais Smith était certain de pouvoir le faire d'une façon qui honorerait son maître. Il vérifia donc toutes les parties de son corps, s'assura qu'il ne se gâterait pas pendant son absence, puis, prudemment, le quitta, ne laissant en arrière que cette minuscule partie de lui-même nécessaire pour le garder.

Il se leva et monta sur les bords de la piscine, prenant garde d'agir comme si son corps était avec lui, précaution nécessaire pour ne pas perdre de vue piscine, corps et tout ; au risque d'aller vagabonder en des lieux d'où il ne saurait pas revenir.

Smith regarda autour de lui.

Un aérocar atterrissait juste dans le jardin ; sous lui, des êtres se plaignaient de subir des insultes, des indignités. Que sentait-il ? L'herbe est faite pour marcher dessus, mais pas les fleurs – c'était mal.

Mais ce n'était pas tout. Un homme sortait du véhicule, s'apprêtant à mettre un pied à terre, et Jubal courait vers lui. Smith voyait la colère que Jubal projetait sur l'homme – une rafale si violente que si les deux êtres avaient été des Martiens tous deux se seraient désincarnés.

Smith songea à ce qu'il devrait faire pour aider son frère si cela devenait nécessaire, puis tourna son attention vers les autres.

Dorcas sortait de la piscine ; elle était inquiète, mais pas trop. Smith sentit sa confiance en Jubal. Larry venait juste de sortir et les gouttes d'eau qu'il avait secouées n'étaient pas encore retombées. Larry était plutôt amusé ; sa confiance en Jubal était absolue. Myriam était près de lui : son humeur oscillait entre celle de Dorcas et celle de Larry. Un peu à l'écart, se tenait Anne, vêtue du long vêtement blanc. Smith ne put gnoquer entièrement son état d'âme, mais il sentit en elle l'inflexible discipline des Anciens. Cela le surprit, car Anne était toujours douce et chaleureuse.

Il vit qu'elle regardait attentivement Jubal et était prête à l'aider. De même que Larry !… et Dorcas !… et Myriam ! Smith apprit avec émerveillement qu'ils étaient tous frères d'eau avec Jubal – et donc avec lui ! Cette illumination soudaine le troubla tellement qu'il faillit perdre son orientation. Il se calma et prit le temps de les louer et de les chérir, l'un après l'autre puis tous ensemble.

Jill sortait de l'eau, et il sut qu'elle avait plongé pour s'assurer qu'il était en sécurité… mais il se rendit compte que Jill demeurait très soucieuse bien qu'elle sût qu'il était protégé par les eaux de la vie. Cela l'inquiéta fort et il pensa s'approcher d'elle pour lui faire sentir sa présence et partager son inquiétude.

Il l'aurait fait s'il n'avait ressenti une légère culpabilité : il n'était pas certain que Jubal désirât qu'il se promène tandis que son corps était dans la piscine. Il opta pour un compromis : il partagerait leur inquiétude mais ne leur ferait connaître sa présence que si cela devenait nécessaire.

Smith considéra ensuite l'homme qui était descendu de l'aérocar. Il eut un mouvement de recul en sentant ses émotions mais se força à les analyser en détail.

Dans une sorte de poche pendue à sa ceinture, l'homme portait un pistolet.

Du moins Smith était-il presque certain que c'était un pistolet. Il l'examina en détail, le comparant aux pistolets qu'il avait vus et à la définition du *Webster,* Nouveau dictionnaire international de la langue anglaise, publié à Springfields, Massachusetts.

Oui, c'était un pistolet – non seulement par sa forme, mais par l'aura mauvaise qui l'entourait et le pénétrait.

Devait-il le virer pour qu'il aille ailleurs, emportant son mal avec lui ? Le faire avant qu'il n'ait approché de Jubal ? Smith sentit qu'il le devrait… mais Jubal lui avait dit un jour de ne pas faire cela à un pistolet avant qu'il ne le lui demandât.

Il sut qu'il se trouvait à un embranchement exigeant un choix, mais résolut de rester à la fourche de l'embranchement jusqu'à ce qu'il

ait tout gnoqué. Il était en effet possible que Jubal, sachant qu'un embranchement était proche, l'eût envoyé au fond de la piscine pour l'empêcher de mal agir.

Il attendit donc… mais sans cesser de surveiller ce pistolet. N'étant pas limité par ses yeux, et pouvant voir tout autour de lui si nécessaire, il continua à surveiller l'homme et le pistolet tout en inspectant l'intérieur du véhicule.

Il n'aurait jamais cru qu'il pouvait exister tant de mal ! Il y avait d'autres hommes. Tous sauf un se précipitaient vers la porte. Leurs esprits sentaient comme une meute de Khauga poursuivant une nymphe imprudente… et tous tenaient à la main des objets lourds de mal.

Smith savait – il l'avait dit à Jubal – que la forme n'est pas déterminante ; pour gnoquer il fallait remonter jusqu'à l'essence. Son peuple passait par cinq formes principales : œuf, nymphe, petit, adulte – et les Anciens, qui n'avaient d'ailleurs pas de forme. Et pourtant, l'essence des Anciens préexistait déjà dans l'œuf.

Ces choses ressemblaient à des pistolets, mais Smith ne supposa pas pour autant que c'en étaient. Il en examina un très attentivement. Il était plus grand que les pistolets qu'il avait vus, sa forme était un peu différente, et ses détails très différents.

Oui, c'était un pistolet.

Il examina tous les autres objets avec le même soin. C'étaient des pistolets.

L'homme resté assis portait en bandoulière un petit pistolet.

Au véhicule même étaient fixés deux énormes pistolets – ainsi que d'autres objets que Smith ne put gnoquer mais dont il sentit l'essence mauvaise.

Il songea à donner un coup de pouce au véhicule et à tout ce qu'il contenait, à le culbuter… Mais, en plus de son inhibition contre le fait de gâcher de la nourriture, il savait qu'il ne gnoquait pas ce qui se passait. Il valait mieux ne pas se hâter, observer attentivement et partager l'embranchement avec Jubal en suivant ce qu'il ferait ou dirait… et si l'action juste consistait à demeurer passif, il retournerait à son corps lorsque l'embranchement serait passé et en discuterait plus tard avec Jubal.

Il ressortit du véhicule, regarda et écouta.

L'homme qui était sorti le premier s'approcha de Jubal et lui parla de choses que Smith dut se contenter de classer sans les avoir gnoquées. Les autres hommes sortirent et s'éloignèrent dans diverses directions. Smith élargit son attention afin de les englober tous. Puis le véhicule s'éleva, recula et se reposa plus loin, ce qui soulagea fortement les êtres sur lesquels il s'était posé ; Smith gnoqua de pair avec eux, essayant de les consoler.

L'homme tendit des papiers à Jubal puis à Anne. Smith les lut avec elle. Il reconnut à la forme des mots qu'ils concernaient le rituel humain de guérison et d'équilibre – rituel qu'il ne connaissait que par la bibliothèque juridique de Jubal et qu'il ne gnoquait pas. Les papiers ne paraissaient d'ailleurs pas inquiéter Jubal – le mal était ailleurs. Il fut tout joyeux en reconnaissant son propre nom humain sur deux de ces papiers ; un curieux frisson le traversait chaque fois qu'il lisait son nom, un peu comme s'il se fût trouvé simultanément en deux lieux différents, ce qui n'était pourtant possible qu'à un Ancien.

Jubal et l'homme approchèrent de la piscine, suivis de près par Anne. Smith relâcha un peu son appréhension du temps pour les voir avancer plus vite, la maintenant juste assez tendue pour pouvoir continuer à surveiller tous les hommes à la fois. Deux hommes vinrent se joindre au petit groupe.

Le premier homme s'arrêta près des amis de Jubal, sur les bords de la piscine ; il les regarda, sortit une photo de sa poche, la regarda puis regarda Jill. Smith sentit la peur monter et devint très alerte. Jubal lui avait dit : « Protégez Jill. Ne vous inquiétez pas de gâcher de la nourriture ; ne vous inquiétez de rien du tout. Protégez Jill. »

Il l'aurait protégée en tout cas, même au risque de mal agir. Mais la demande expresse de Jubal lui permettait d'agir en toute liberté d'esprit.

Lorsque l'homme désigna Jill et que deux autres hommes avancèrent vers elle avec leurs pistolets sentant le mal, Smith agit par l'intermédiaire de son double et leur donna le petit coup de pouce qui fait basculer les gens et les choses.

Le premier homme ouvrit la bouche et regarda l'endroit où ils avaient disparu. Puis, il dégaina son pistolet – et disparut à son tour.

Les quatre hommes qui s'étaient éparpillés se mirent à courir vers la piscine. Smith aurait voulu éviter de les basculer. Il sentit que Jubal aurait préféré qu'il les arrêtât simplement. Mais il est déjà difficile d'arrêter un simple cendrier – et Smith n'avait pas son corps. Un Ancien aurait pu le faire, mais Smith fit ce qu'il pouvait – et ce qu'il fallait.

Quatre coups de pouce légers comme plume – et ils disparurent.

Il sentit un mal très fort venir du véhicule – et gnoqua une rapide décision. Le véhicule et son pilote disparurent.

Il faillit ne pas tenir compte du véhicule qui patrouillait pour couvrir les autres. Smith croyait déjà que c'était terminé lorsqu'il sentit le mal s'accroître. Il leva les yeux.

Le deuxième aérocar s'apprêtait à atterrir.

Smith étira le temps jusqu'à l'extrême limite et monta jusqu'au véhicule, l'inspecta soigneusement ; gnoqua qu'il était empli de choses mauvaises… et le bascula dans le jamais. Puis il rejoignit le groupe

assemblé près de la piscine.

Ses amis semblaient très agités ; Dorcas sanglotait et Jill la soutenait et la consolait. Seule Anne semblait indemne des émotions que Smith sentait bouillonner autour de lui. Mais le mal était parti, entièrement, ainsi que les ennuis qui avaient interrompu ses méditations. Il savait que Jill guérirait Dorcas plus vite que quiconque : Jill gnoquait toujours pleinement et immédiatement la peine d'autrui. Troublé par toutes ces émotions, ne sachant pas s'il avait agi de façon entièrement juste à cet embranchement, ignorant ce que Jubal allait gnoquer à ce propos, Smith pensa qu'il était libre de partir. Il se glissa dans la piscine, trouva son corps, gnoqua qu'il était tel qu'il l'avait laissé – et le réintégra.

Il songea à contempler les événements de cet embranchement ; mais ils étaient trop récents. Il n'était pas prêt à les accueillir, ni à louer et chérir les hommes qu'il avait été contraint de déplacer. Il revint donc avec joie à la tâche interrompue : sorbe, sorbet, sorbetière…

Il en était à « tinctorial » et allait aborder « tinette » lorsqu'il sentit Jill approcher. Il remit sa langue en place et se prépara, sachant que son frère Jill ne pouvait demeurer longtemps sous l'eau.

Lorsqu'elle le toucha, il prit son visage dans ses mains et l'embrassa. C'était un geste qu'il avait appris depuis très peu de temps et qu'il ne gnoquait pas parfaitement. Il donnait le sentiment de proximité de la cérémonie de l'eau… et autre chose encore… une chose qu'il désirait gnoquer dans sa parfaite plénitude.

16

Harshaw n'attendit pas que Gillian ramenât son enfant à problèmes à la surface ; il laissa des ordres pour donner un sédatif à Dorcas et monta à son cabinet de travail, laissant à Anne le soin d'expliquer (ou non) les événements de ces dix dernières minutes. « *La suivante !* » cria-t-il tout en avançant d'un bon pas vers la maison.

Myriam le rattrapa à la course. « Ce doit être moi, haleta-t-elle. Mais dites-moi, patron, que diable…

— Chut, pas un mot.

— Mais patron…

— Silence ! Dans une semaine, nous demanderons à Anne de nous raconter ce qui s'est passé. Mais pour le moment la terre entière doit être en train de nous téléphoner et les arbres doivent grouiller de reporters ; je voudrais me servir du téléphone tant que la ligne est libre. Êtes-vous le genre de femelle qui s'effondre lorsqu'on a besoin d'elle ? À propos, d'ailleurs – prenez note de soustraire du salaire de Dorcas le temps qu'elle a passé à avoir une crise de nerfs.

— Patron ! Si vous osez faire cela, nous démissionnons. Toutes.

— Ta-ta-ta.

— J'aurais eu une crise de nerfs moi-même si elle ne m'avait pas devancée. Elle ajouta : « Je crois d'ailleurs que ça vient. »

Harshaw la regarda en souriant. « Allez-y, si vous tenez à recevoir une fessée. Bien, Dorcas aura droit à une prime pour « service dangereux ». Et tout le monde d'ailleurs. Surtout moi. Je l'ai bien méritée.

— Qui paiera votre prime ?

— Le contribuable. Nous trouverons bien un moyen… Ça y est ! » Ils étaient arrivés dans le cabinet de travail et le téléphone sonnait déjà. Il s'assit et accepta l'appel. « Ici Jubal Harshaw. Qui diable êtes-vous ?

— Ça va, répondit le visage. Vous ne me faites pas peur. Comment va ? »

Harshaw reconnut Thomas Mackenzie, directeur de production du réseau New World. Il se radoucit un peu. « Pas trop mal, Tom. Mais je suis très bousculé, alors…

— *Vous,* bousculé ? Essayez ma journée de quarante-huit heures. Vous croyez vraiment qu'il y aura quelque chose pour nous ? Peu m'importe le matériel, mais je paie trois équipes techniques à se tourner les pouces en attendant votre appel. Nous apprécions vos scénarios et j'espère que nous en utiliserons plus que jamais, et je suis prêt à vous faire n'importe quelle faveur, mais je ne sais pas quoi dire au vérificateur des comptes. »

Harshaw n'en croyait pas ses oreilles. « Ce petit reportage en direct ne vous a pas suffi ?

— Quel reportage ? »

Harshaw comprit que les caméras de New World n'avaient rien capté des événements récents. Il esquiva les questions de Mackenzie, certain que des réponses véridiques l'auraient convaincu que le pauvre vieux Harshaw perdait les pédales.

Ils se mirent simplement d'accord pour enlever caméras et

équipement annexe s'il ne se passait rien d'intéressant dans les vingt-quatre heures.

Lorsque l'écran fut redevenu blanc, Harshaw ordonna : « Dites à Larry de venir. Avec le bouton d'alarme ; Anne doit toujours l'avoir. » Il téléphona encore deux fois, et put s'assurer qu'aucun autre réseau de stéréo n'avait suivi l'arrivée du détachement des Services spéciaux ni les événements qui avaient suivi. Pas de doute : le signal du « bouton d'alarme » n'avait pas été transmis aux divers réseaux.

Larry lui donna le petit relais radio portatif. « C'est cela que vous vouliez, patron ?

— Oui, je tenais à lui tirer la langue. Que cela nous soit une leçon, Larry : il ne faut jamais se fier à un mécanisme plus compliqué qu'une fourchette.

— Oui, patron. C'est tout ?

— Y a-t-il moyen de vérifier le fonctionnement de ce machin sans tirer tous les caméramen du lit ?

— Bien sûr. L'émetteur installé dans le grenier a un interrupteur prévu à cet usage. On coupe le circuit, on essaie le bouton : s'il marche une lampe s'allume et c'est tout. Et pour tester l'émetteur il suffit de les appeler directement en disant qu'il s'agit d'un essai.

— Et si ça ne marche pas, pourrez-vous voir d'où ça vient ?

— Peut-être, dit Larry dubitativement. S'il s'agit simplement d'un faux contact. La mécanique, c'est l'affaire de Duke ; moi, je suis plutôt du type intellectuel.

— Je sais, mon vieux Larry. Le sens pratique n'est pas notre fort. Enfin, faites ce que vous pouvez.

— Ce sera tout, Jubal ?

— Et si vous rencontrez l'homme qui a inventé la roue, envoyez-le-moi ! »

Jubal considéra la possibilité que Duke ait saboté le relais mais la rejeta, puis se demanda ce qui s'était réellement passé dans le jardin et comment Mike avait fait – tout en restant sous trois mètres d'eau.

Ce qu'il avait vu la veille ici même était, intellectuellement, tout aussi stupéfiant ; mais pas affectivement. Une souris est un miracle biologique au même titre qu'un éléphant – mais quand même, un éléphant c'est *plus gros.*

Voir une caisse vide disparaître dans le néant impliquait évidemment qu'une voiture de patrouille pouvait disparaître avec ses occupants – mais l'un de ces événements vous fichait un rude coup de matraque, l'autre pas.

À quoi bon pleurer sur la perte de quelques Cosaques. Certes, admit Jubal, il y a des flics honnêtes… il en connaissait. Les gardes-côtes étaient un exemple de ce que les policiers devraient être, et étaient heureusement souvent.

Mais pour être dans les S.S., il fallait avoir le goût du crime et du sadisme dans l'âme. C'était la Gestapo. Des troupes de choc au service du premier politicien venu, à condition qu'il soit au pouvoir. Jubal aspirait au jour où un avocat pourrait invoquer les Droits de l'Homme sans être vaincu par une quelconque supercherie juridique du gouvernement.

Bref… Et maintenant ? Le détachement de Heinrich était certainement en contact radio avec sa base ; sa disparition ne passerait donc pas inaperçue. Il fallait s'attendre à l'arrivée de nouveaux troupiers S.S. – ils étaient peut-être déjà en route si le deuxième aérocar avait été interrompu au milieu d'une communication. « Myriam…

— Oui, patron ?

— Je voudrais tout de suite Mike, Jill et Anne. Ensuite, allez chercher Larry – sans doute dans l'atelier – et revenez avec lui, en verrouillant derrière vous les portes et fenêtres du rez-de-chaussée.

— Encore de la bagarre ?

— Ne perdez pas de temps, mon petit. »

Si les singes arrivaient – non, *quand* ils arriveraient – leur chef devrait prendre la décision de pénétrer de force dans une maison fermée ; dans ce cas, il faudrait sans doute les laisser aux bons soins de Mike. Mais cette petite guerre ne pouvait pas s'éterniser. Ce qui signifiait qu'il devait atteindre le secrétaire général.

Comment ?

Appeler le palais ? Heinrich avait sans doute dit vrai, et on lui repasserait, sinon Heinrich, du moins le gradé S.S. qui aurait pris sa place. Après tout, pourquoi pas ? Ils seraient surpris de recevoir un coup de fil d'un homme pour l'arrestation duquel ils venaient d'envoyer deux escadrons. Peut-être parviendrait-il à se frayer un chemin jusqu'à leur chef, le commandant machin-chose, ce type au visage de furet bien nourri – ah oui, Twitchell. Le commandant en chef des S.S. aurait certainement accès au grand patron.

Mauvais. Inutile de perdre du temps à expliquer à un homme qui croit en la suprématie des armes qu'on possède mieux. Twitchell enverrait hommes et armes jusqu'à ce qu'il ait épuisé ses dernières réserves plutôt que d'admettre qu'il était impuissant à arrêter un homme dont on savait où il se trouvait.

Quand on ne peut pas entrer par la grande porte, on essaie la porte de service – c'est de la politique élémentaire. Ben l'aurait sûrement tiré d'affaire.

Mais c'était précisément l'absence de Ben qui était la cause de tout ce rodéo. À qui s'adresser alors ?

Nom d'une pipe ! Dire qu'il était au bout du fil il y a cinq minutes. Il redemanda Tom Mackenzie ; il dut passer par trois couches de

« climénoles » mais heureusement on le connaissait. Sur ces entrefaites, les autres arrivèrent. Myriam lui écrivit sur un bloc : « *Portes et fenêtres verrouillées.* »

Jubal fit un signe d'assentiment et écrivit en dessous : *« Larry – bouton d'alarme ? »* puis se tourna vers l'écran. « Désolé de vous déranger de nouveau, Tom.

— C'est un plaisir, Jubal.

— Tom, comment feriez-vous si vous vouliez parler au secrétaire général Douglas ?

— Hein ? J'appellerais son secrétaire de presse, Jim Sanforth. Je ne parlerais même pas à Douglas : Jim se chargerait de tout.

— Mais si vous teniez à avoir Douglas en personne ?

— Je demanderais à Jim d'arranger ça. Mais il serait plus rapide d'exposer mon problème à Jim. Vous comprenez, Jubal, notre réseau est utile à l'administration – et ils le savent. Mais nous préférons ne pas trop tirer sur la ficelle.

— Mais si vous aviez *absolument* besoin de parler à Douglas, dans les dix minutes ? »

Mackenzie leva les sourcils. « Dans ce cas, j'expliquerais à Jim la raison…

— Non.

— Soyez raisonnable, Jubal.

— C'est justement ce que je ne peux pas être. Supposez que vous ayez surpris Sanforth la main dans le tiroir-caisse ; vous ne pourriez pas *lui* dire de quoi il s'agit. Il faudrait que vous parliez à Douglas lui-même. »

Mackenzie poussa un soupir. « Dans ce cas, je dirais à Jim que j'ai besoin de parler au patron – et que s'il refuse, mon réseau retirerait son soutien au gouvernement.

— D'accord, Tom – faites-le.

— Quoi ?

— Appelez le palais sur un autre appareil et branchez-moi dès que vous l'aurez. Il *faut* que je parle *immédiatement* au secrétaire général ! »

Mackenzie prit un air peiné « Jubal, mon ami…

— Cela veut dire que vous refusez.

— Cela veut dire que je ne *peux pas.* Vous avez rêvé d'une situation hypothétique dans laquelle le – excusez-moi – dirigeant d'un réseau stéréo mondial pouvait parler au secrétaire général. Je pourrais peut-être y parvenir, à la rigueur, mais le faire au nom de quelqu'un d'autre, non. Écoutez-moi, Jubal. J'ai beaucoup de respect pour vous. Nous détesterions vous perdre et nous sommes désagréablement conscients du fait qu'aucun contrat ne vous lie à nous. Mais je ne *peux* pas. On ne téléphone au chef du gouvernement mondial que *s'il* veut

vous parler.

— Et si je vous signais un contrat d'exclusivité de sept ans ? »

À voir Mackenzie, on aurait cru qu'il avait une rage de dents. « Je ne pourrais toujours pas. Je perdrais *mon* travail – et vous seriez obligé d'honorer le contrat. »

Jubal pensa un moment à lui montrer Mike. Mais la chaîne de Mackenzie avait retransmis les programmes avec le faux Homme de Mars. Ou bien Mackenzie était dans le coup, ou bien, ce que Harshaw croyait, il était honnête et refuserait de croire qu'il s'était laissé prendre à une supercherie. « N'en parlons plus, Tom. Mais vous connaissez bien le gouvernement. *Qui* appelle Douglas quand il en a envie ? À part Sanforth, bien sûr.

— Personne.

— Enfin voyons, personne ne vit dans un vide ! Il doit y avoir des gens qui peuvent l'obtenir sans se faire rabrouer par des secrétaires.

— Les membres de son cabinet peut-être. Et encore pas tous.

— Je n'en connais aucun. Mais à part les politiciens. Qui peut l'appeler sur une ligne privée pour l'inviter à faire une partie de poker ?

— Vous n'êtes pas exigeant… Voyons. Il y a Jake Allenby.

— Nous nous sommes rencontrés. Il ne m'aime pas. Je ne l'aime pas. Il le sait.

— Douglas a peu d'amis intimes. Sa femme décourage… Dites-donc, Jubal, que pensez-vous de l'astrologie ?

— Je préfère le cognac.

— C'est une question de goût. Oui… Écoutez-moi bien, Jubal : si jamais vous laissez entendre que je vous ai parlé de cela, je vous tords le cou.

— Enregistré. Je vous écoute.

— Eh bien, Agnès Douglas préfère l'astrologie… et je sais où elle se fournit. Son astrologue peut l'appeler à n'importe quel moment – et, croyez-moi, Mrs. Douglas se fait écouter du secrétaire général. Vous pouvez appeler son astrologue… ensuite, à vous de jouer.

— Je ne pense pas avoir d'astrologue dans mon carnet… comment s'appelle-t-il ?

— Elle. Elle s'appelle Alexandra Vesant, de Washington. Cela s'écrit V, E, S, A, N, T.

— Tom, dit Jubal, tout joyeux, vous m'avez rendu un grand service !

— Je l'espère. Rien pour moi ?

— Un moment. » Il regarda le papier que Myriam lui tendait, et lut : *Larry dit que l'émetteur n'émet plus – il ne sait pas pourquoi.* Jubal continua : « Le reportage promis n'a pas eu lieu à cause d'une panne d'émetteur. »

— Je vous envoie quelqu'un.

— Merci. Merci deux fois. »

Jubal appela ensuite Washington, demandant à l'opératrice de brouiller la communication si le numéro destinataire était équipé pour cela. Il ne fut pas surpris d'apprendre que tel était le cas. Peu après, Mme Alexandra Vesant, très digne, apparut sur l'écran. Jubal lui sourit : « Hello, Rube ! »

Elle parut d'abord surprise, puis son visage s'éclaira.

« Mais c'est cette vieille canaille de doc Harshaw ! Dieu, que ça fait du bien de vous voir ! Où donc vous cachiez-vous ?

— Exactement, Becky – je me cache. Ils en veulent à ma peau.

— Que puis-je faire pour vous aider ? Vous avez besoin d'argent ?

— J'en ai plus qu'il ne m'en faut, Becky. Non, c'est bien plus grave que cela – et personne ne peut m'aider, sauf le secrétaire général. Il faut que je lui parle – et sans perdre un instant. »

Elle resta sans expression. « C'est beaucoup demander, doc.

— Je sais, Becky. J'ai essayé de le joindre… pas moyen. Mais ne vous en mêlez pas, ma bonne Becky… parole, je suis dangereux. J'espérais que vous pourriez peut-être me donner un conseil… un numéro où je pourrais l'atteindre. Mais je ne veux pas que vous soyez impliquée. Il vous arriverait du mal, et je n'oserais plus jamais regarder le professeur dans les yeux – paix soit à son âme.

— Je sais ce que le professeur voudrait que je fasse, dit-elle sur un ton sans réplique. Cessez ces bêtises. Le professeur disait toujours que vous étiez le seul toubib digne de toucher à un homme. Il n'a jamais oublié Elkton.

— N'en parlons plus, Becky. J'ai été payé.

— Vous lui avez sauvé la vie ce jour-là.

— Mais non. C'était sa volonté de vivre, et vos soins dévoués.

— Doc, nous perdons du temps. À quel point est-ce grave ?

— Ils mettent le tout pour le tout… et tous ceux qui m'entourent seront touchés. Il y a un mandat fédéral contre moi ; ils savent où je suis et je ne *peux pas* prendre la fuite. C'est une question de minutes… et *seul* Mr Douglas peut quelque chose pour moi.

— Vous serez libéré. Je vous le garantis.

— Je n'en doute pas,… mais cela risque de prendre quelques heures. C'est la « petite pièce du fond », Becky. Je suis trop vieux pour une séance.

— Oui, mais… Oh la la ! Vous ne pouvez pas me donner quelques détails ? Si je pouvais établir un horoscope, je saurais quoi faire. Vous êtes mercurien, évidemment, puisque vous êtes médecin. Mais il faudrait que je sache dans quelle maison…

— Vous n'aurez pas le temps. » Harshaw réfléchit rapidement. Pouvait-il lui faire confiance ? « Becky, le simple fait de savoir vous

mettrait dans les mêmes draps que moi.

— Dites-le moi. Je ne me suis encore jamais fait avoir, et vous le savez.

— Soit. Ma planète est Mercure, mais les ennuis viennent de Mars. »

Elle lui jeta un regard perçant. « Comment cela ?

— Vous regardez les informations. Ils disent que l'homme de Mars est dans les Andes. C'est faux. C'est juste une histoire qu'on fait gober au public. »

Becky fut moins surprise que Jubal ne s'y était attendu. « Et quel rôle jouez-vous dans cette affaire, doc ?

— Cette triste planète grouille de gens qui veulent mettre la main sur ce garçon, Becky. Ils veulent se servir de lui, en faire une attraction de foire. Mais il est mon client, et je ne marche pas. Mon seul espoir est de pouvoir parler à Mr. Douglas.

— L'homme de Mars est votre client ? Vous pouvez le montrer ?

— Oui, mais seulement à Mr. Douglas. Vous savez ce que c'est, Becky – le maire a beau être un bon garçon qui adore les enfants et les animaux, mais il ne sait pas tout ce que font ses sous-fifres, surtout s'ils emmènent quelqu'un dans cette petite pièce du fond.

— On sait ce que sont les flics !

— Il faudrait que je marchande avec Mr. Douglas avant qu'ils ne m'emmènent.

— Vous voulez lui parler, rien d'autre ?

— Oui. Écoutez, je vous donne mon numéro, et j'espère qu'on m'appellera avant leur arrivée. Si ça ne marche pas, merci quand même, Becky. Je sais que vous aurez fait tout votre possible.

— Ne coupez pas !

— Comment ?

— Gardez la ligne. Si j'ai de la chance, on pourra vous brancher directement, cela fera gagner du temps. Ne quittez pas, doc. »

Mme Vesant alla appeler Agnès Douglas d'un autre poste. Elle lui parla avec une calme confiance, lui faisant observer que c'était l'événement prévu par les étoiles – fidèle au rendez-vous. C'était le moment critique où Agnès devait guider son mari, utilisant son intuition féminine pour s'assurer qu'il agirait sagement et sans tarder. « Ah, chère Agnès, c'est une configuration qui ne se répétera pas avant un millier d'années – Mars, Vénus et Mercure formant une trinité parfaite, dominée par Vénus lors de son passage au méridien. Vous comprenez donc…

— Allie, dites-moi ce que les étoiles veulent que je fasse. Vous savez bien que je ne comprends pas la partie scientifique. »

Cela n'avait d'ailleurs rien de surprenant, car la configuration annoncée ne pouvait exister. Mme Vesant n'avait pas eu le temps de

calculer un horoscope, et improvisait. Mais cela ne la troublait nullement : elle exprimait une « haute vérité », donnait de bons conseils et aidait ses amis. Elle était tout particulièrement enchantée de pouvoir aider deux amis à la fois. « Mais si, chère Agnès, vous comprenez. Vous avez un talent inné pour ces choses. Vous êtes, comme toujours, Vénus ; Mars est particulièrement fort, étant à la fois votre mari et ce jeune homme. Mercure est le docteur Harshaw. Pour compenser le déséquilibre de Mars, Vénus doit soutenir Mercure jusqu'à ce que la crise soit passée. Mais il ne reste que très peu de temps : Vénus atteindra son méridien dans seulement sept minutes, et ensuite son influence décroîtra. Il faut agir vite.

— Vous auriez dû me prévenir plus tôt.

— Chère Agnès, depuis ce matin j'attends à côté du téléphone, prête à agir. Les étoiles nous disent la nature de chaque crise, mais jamais ses détails précis. Mais il est encore temps ! J'ai le docteur Harshaw en ligne. Il suffit de les amener face à face – avant que Vénus n'atteigne son méridien.

— Oui… Bien, Allie. Il va falloir que je le tire d'une de ses stupides conférences. À quel numéro pourrons-nous joindre ce docteur Harshaw ? À moins que vous ne puissiez faire suivre l'appel ?

— Je peux le transférer d'ici. Allez chercher Mr. Douglas. Vite, Agnès !

— Je me dépêche. »

Lorsque Agnès Douglas eut disparu de l'écran, Becky alla vers un troisième appareil. Le téléphone représentait la plus grosse part de ses frais professionnels. Fredonnant gaiement, elle appela son agent de change.

17

Dès que Becky eut disparu, Jubal se renfonça dans son fauteuil. « La suivante ! dit-il.

— Je suis là, patron, répondit Myriam.

— C'est pour le groupe « Expérience Vécue ». Spécifiez bien que la narratrice devra avoir une voix de contralto très sexy…

— Je devrais peut-être me proposer ?

— Non, pas sexy à ce point. Comme nom de plume… trouvez quelque chose dans la liste des noms de famille inexistants fournie par le bureau du recensement, et ajoutez-y un prénom bien féminin, de préférence se terminant en « a ».

— Sale individu ! Et aucune de nous n'a un nom en « a » !

— Mes pauvres petites ! Ah, Angela. Angela ira parfaitement. Titre : « J'ai épousé un Martien. » On commence : Toute ma vie j'avais rêvé de devenir astronaute. Paragraphe. Quand j'étais encore toute petite, avec des taches de rousseur sur le nez et des étoiles plein les yeux, je collectionnais les boîtes d'allumettes tout comme mes frères et je criais quand maman ne voulait pas que je garde mon casque de Cadet de l'Espace pour aller me coucher. Paragraphe. En ces jours heureux je n'imaginais pas sous quelle forme étrange, à la fois douce et amère, mon ambition allait…

— Patron !

— Oui, Dorcas ?

— En voilà deux cargaisons qui arrivent.

— La suite une autre fois. Myriam, restez au téléphone. » Jubal alla à la fenêtre et vit deux aérocars qui s'apprêtaient à atterrir. « Larry, verrouillez notre porte. Anne, votre robe. Jill, restez près de Mike. Mike, faites ce que Jill vous dira.

— Oui, Jubal. Je le ferai.

— Jill, ne le lâchez que si c'est vraiment nécessaire. Et je préférerais qu'il s'en tienne aux pistolets.

— Oui, Jubal.

— Cette liquidation sans discrimination doit cesser.

— Téléphone, patron !

— Restez tous en dehors de l'image ! » Il s'assit devant l'appareil.

Un visage parfaitement neutre le regarda. « Docteur Harshaw ?

— Oui.

— Le secrétaire général va vous parler.

— Bien. »

L'image quelque peu ébouriffée de son Excellence l'Honorable Joseph Edgerton Douglas, secrétaire général de la Fédération mondiale des Nations libres, apparut. « Docteur Harshaw ? On me dit que vous aviez besoin de me parler ?

— Non.

— Pardon ?

— En termes plus exacts, monsieur le secrétaire, c'est *vous* qui avez besoin de *me* parler. »

Douglas parut surpris, puis sourit. « Je vous donne dix secondes pour le prouver, docteur.

— Fort bien, monsieur. Je suis l'avocat de l'Homme de Mars. »

Douglas parut avoir retrouvé tous ses esprits. « Répétez ?

— Je suis l'avocat de Valentin Michaël Smith. Cela facilitera peut-être les choses si vous me considérez comme l'ambassadeur *de facto* de Mars… dans l'esprit de la Décision de Larkin.

— Vous avez perdu la raison !

— Quoi qu'il en soit, je représente l'Homme de Mars, et il est prêt à négocier.

— L'homme de Mars est en Équateur.

— Je vous en prie, monsieur le secrétaire. Smith, le *vrai* Valentin Michaël Smith, pas celui qui a été présenté aux informations, s'est échappé jeudi dernier du Centre médical Bethesda, en compagnie de l'infirmière Gillian Boardman. Il a retrouvé sa liberté, et désire la conserver. Si vos services vous ont affirmé autre chose, c'est qu'on vous a menti. »

Douglas devint songeur. Il écouta ce que lui disait une personne se trouvant hors de l'image, puis reprit : « Même si ce que vous dites est vrai, docteur, vous ne pouvez pas parler au nom du jeune Smith. Il est confié à la garde de l'État. »

Jubal secoua la tête. « Impossible. La Décision de Larkin.

— Je suis moi-même avocat, et je vous assure…

— En tant qu'avocat, je forme mes propres opinions – et je protège mon client.

— Je pensais que vous n'étiez que conseil juridique ?

— Je suis inscrit au barreau et admis à plaider devant la Haute Cour. » Jubal entendit un bruit sourd monter du rez-de-chaussée et quitta l'écran des yeux. Larry lui murmura : *« Je pense que c'est la porte*

d'entrée. Voulez-vous que j'aille voir ? »

Jubal secoua la tête. « Monsieur le secrétaire, le temps presse. Vos hommes – des voyous des S.S. – ont pénétré de force dans ma maison. Ferez-vous cesser ces actes intolérables, afin que nous puissions négocier ? Ou devrons-nous en débattre devant la Haute cour avec toute la boue que cela soulèvera ? »

De nouveau, le secrétaire consulta un personnage invisible. « Docteur, si la police des Services spéciaux essaie de vous arrêter, je vous assure que j'en ignorais tout. Je…

— Si vous écoutez bien, vous les entendrez monter mes escaliers ! Mike ! Anne ! Venez ici ! » Jubal poussa sa chaise de côté pour qu'ils puissent être dans l'angle de l'objectif. « Monsieur le secrétaire général, voici l'Homme de Mars ! » Il ne présenta pas Anne bien entendu, mais la robe blanche témoignant de sa probité la rendait suffisamment visible.

Douglas regarda fixement Smith, qui parut mal à l'aise. « Jubal…

— Un petit moment, Mike. Alors, monsieur le secrétaire ? Vos hommes ont fait irruption dans ma maison – et je les entends frapper à la porte de cette pièce. » Jubal tourna la tête. « Ouvrez la porte, Larry. » Il posa sa main sur l'épaule de Mike. « Tout ira bien, mon garçon. Ne vous inquiétez pas.

— Oui, Jubal. Cet homme – je l'ai connu.

— Et il vous connaît. » Par-dessus son épaule, Jubal cria : « Allez-y, entrez, sergent ! »

Un sergent S.S. se tenait dans l'entrée, pistolet au poing. Il cria : « Major ! Ils sont ici ! »

Jubal fut soulagé de voir que le major en question arrivait sans avoir dégainé son arme. Depuis qu'il avait vu le pistolet du sergent, Mike tremblait et, bien que Jubal n'eût aucun amour particulier pour ces sbires, il ne désirait pas que Mike fît étalage de ses pouvoirs.

Le major regarda autour de lui. « Vous êtes Jubal Harshaw ?

— Oui. Approchez. Votre patron veut vous voir.

— Trêve de plaisanteries. Allez, venez. Et je veux aussi…

— Venez *ici !* Le secrétaire général désire vous dire un mot. »

Le major S.S. sursauta, avança vers l'écran, le regarda puis se mit au garde-à-vous et salua. Douglas parut satisfait. « Nom, rang, et mission.

— Monsieur le secrétaire. Major C.D. Bloch, Services spéciaux, Escadron Cœur-au-Ventre, stationné dans l'enclave.

— Que faites-vous ici ?

— C'est assez compliqué, monsieur le secrétaire. Je…

— Alors, simplifiez. Je vous écoute, major.

— Oui, monsieur le secrétaire. J'ai agi conformément aux ordres. Voyez-vous…

— Je ne vois absolument pas.

— Il y a une heure et demie un détachement aéroporté a été envoyé ici pour effectuer plusieurs arrestations. Le contact radio ayant été interrompu, on m'a envoyé pour leur porter assistance.

— Sur l'ordre de qui ?

— Euh… sur l'ordre du commandant, monsieur le secrétaire.

— Avez-vous retrouvé le détachement précédent ?

— Non, monsieur le secrétaire. Aucune trace. » Douglas regarda Harshaw. « Avez-vous vu ce premier détachement, docteur ?

— Je n'ai pas la charge de surveiller vos serviteurs, monsieur le secrétaire général.

— Ce n'est pas une réponse.

— Effectivement pas. Et ceci n'est pas un interrogatoire. Je me refuserais d'ailleurs de m'y soumettre autrement que dans les formes légales. J'agis au nom de mon client ; je ne suis pas la bonne d'enfants de ces… euh, personnes en uniforme. Mais d'après ce que j'ai vu, je pense qu'ils seraient incapables de retrouver un cochon dans une baignoire.

— Hum… c'est possible. Major, rassemblez vos hommes et retournez à votre cantonnement.

— À vos ordres, monsieur le secrétaire. » Le major salua.

« Un moment, intervint Harshaw. Ces hommes ont fait irruption dans ma maison. J'exige de voir leur mandat.

— Ah ! Major, montrez-lui votre mandat. »

Le major Bloch rougit jusqu'aux oreilles. « Monsieur le secrétaire, il est entre les mains de l'officier commandant le premier détachement. »

Douglas ouvrit de grands yeux. « Jeune homme… voulez-vous dire que vous avez pénétré dans la demeure d'un citoyen *sans mandat ?*

— Mais monsieur le secrétaire, vous ne comprenez pas… il y a des mandats. Le capitaine Heinrich les a. » Il se mit au garde-à-vous.

Douglas prit un air dégoûté. « Retournez à votre cantonnement et mettez-vous aux arrêts. Je vous reverrai.

— À vos ordres, monsieur le secrétaire.

— Attendez, dit Harshaw. J'exerce mon droit d'effectuer une arrestation. Je vais le faire mettre dans les locaux de la gendarmerie locale, pour effraction à main armée.

Douglas sourcilla. « Est-ce vraiment nécessaire ?

— Je le pense. Il est parfois très difficile de retrouver ces individus, et je préfère qu'il ne quitte pas notre juridiction locale. En dehors de l'aspect criminel, il faudra également estimer les dommages matériels.

— Je vous donne l'assurance que vous serez pleinement dédommagé.

— Merci. Mais qu'est-ce qui empêchera un autre plaisantin en

uniforme de venir prendre la relève ? Il n'aurait même pas besoin d'enfoncer la porte ! Mon palais est violé, ouvert au premier venu. Monsieur le secrétaire, seuls les quelques moments de répit que m'a laissé ma porte solide ont empêché ce chenapan de m'entraîner avant que je puisse vous atteindre… et vous l'avez entendu dire qu'il y en avait un autre en liberté – avec, du moins il le prétend, des mandats d'amener.

— J'ignore tout de ce mandat, docteur.

— De *ces* mandats. Il a dit « des mandats pour plusieurs arrestations ». Peut-être « lettres de cachet » serait-il un terme plus approprié.

— C'est une grave accusation.

— La situation est grave.

— Docteur, je vous l'ai dit, j'ignore tout de ces mandats, s'ils existent vraiment. Mais je vous assure en mon nom personnel que je vais sans tarder faire rechercher où et par qui ils ont été délivrés, et agir selon ce que l'équité exigera. Puis-je en dire davantage ?

— Vous pouvez en dire bien davantage. Je peux facilement reconstituer la façon dont ces mandats ont été délivrés. Dans un excès de zèle, un membre de vos services les a fait rédiger par un juge docile… afin de se saisir de ma personne et de celle de mes hôtes pour pouvoir nous interroger loin de votre vue – loin de la vue de tous les hommes, monsieur le secrétaire ! Nous discuterons de toutes les questions litigieuses avec *vous*… mais nous nous refusons à être interrogés par des individus comme *celui-là…»* Jubal montra le major du pouce. «… Dans quelque petite pièce sans fenêtres ! Monsieur le secrétaire, j'espère que vous nous ferez justice… mais si ces mandats ne sont pas immédiatement annulés, si je n'obtiens pas l'assurance formelle que l'Homme de Mars, l'infirmière Boardman et moi-même serons laissés en paix et libres d'aller et venir comme bon nous semble, alors…» Jubal haussa les épaules en signe d'impuissance, « nous serons contraints de trouver un champion prêt à défendre notre cause. Il existe, en dehors du gouvernement, des personnes et des puissances qui s'intéressent de très près à l'Homme de Mars.

— C'est une menace.

— Non, monsieur le secrétaire. C'est une supplique. Nous désirons négocier. Mais nous ne le pouvons pas tant que nous sommes traqués. Je vous en supplie, rappelez vos chiens ! »

Douglas évita son regard. « Ces mandats, s'ils existent, ne seront pas exécutés. Ils seront annulés dès que j'aurai retrouvé leur trace.

— Merci, monsieur le secrétaire. »

Douglas regarda le major Bloch. « Vous insistez toujours pour l'arrêter sur place ?

— Ah, lui ? Ce n'est qu'un imbécile en uniforme. Laissons

également tomber les dommages et intérêts. Nous avons à discuter de questions plus importantes.

— Vous pouvez disposer, major. » L'officier S.S. salua et sortit instantanément. Douglas continua : « Ces questions ne peuvent pas se régler par téléphone.

— Je suis absolument d'accord.

— Vous et… votre client serez mes hôtes au Palais. Je vais vous envoyer mon yacht. Pouvez vous être prêts dans une heure ? »

Harshaw secoua la tête. « Je vous remercie, monsieur le secrétaire, mais nous passerons la nuit ici. Le moment venu, je trouverai bien un traîneau ou quelque chose. Inutile d'envoyer votre yacht.

— Allons, docteur ! Comme vous l'avez fait remarquer, nos conversations seront quasi diplomatiques, ce que j'entérine en proposant ce protocole. Vous serez mes invités officiels.

— Mon client a suffisamment goûté à l'hospitalité officielle, voyez-vous, et il a eu un mal du diable à y échapper. »

Le visage de Douglas se figea. « Est-ce que vous impliquez…

— Je n'implique rien du tout. Smith en a assez vu, et il n'a pas l'habitude du cérémonial officiel. Il dormira bien mieux ici. Et moi aussi. Je suis un vieil homme, monsieur le secrétaire, et je préfère dormir dans mon lit. Je pourrais également vous faire remarquer qu'il n'est pas certain que les pourparlers aboutissent – et dans ce cas il serait embarrassant que nous soyons vos hôtes. »

Le secrétaire général prit un air sévère. « Encore des menaces ! Je croyais que vous me faisiez confiance, docteur ? Je vous ai distinctement entendu dire que vous étiez « prêt à négocier ».

— Je vous fais confiance, monsieur le secrétaire (… *tant que je pourrai montrer les dents !)* et nous sommes prêts à négocier – mais dans le sens original de ce mot, pas dans le sens moderne de « chercher l'apaisement ». Et je vous promets que nous serons raisonnables. Toutefois, nous ne pouvons commencer les discussions dans l'immédiat. Il nous manque encore un facteur et nous devons attendre ; j'ignore malheureusement combien de temps.

— Expliquez-vous.

— Nous supposons que l'administration sera représentée par une délégation de votre choix – et nous avons le même privilège.

— Certainement. Mais pour parler affaires, il vaut mieux ne pas être trop nombreux. Je dirigerai notre délégation, et deux ou trois assistants me suffiront : le Conseiller juridique, nos experts en loi spatiale…

— Notre groupe sera également réduit : Smith, moi-même, un Juste Témoin…

— À quoi bon, voyons !

— Un Témoin ne vous gênera pas. Et un ou deux autres – mais il

nous manque un homme. Mes instructions précisent qu'un certain Ben Caxton doit être présent… et je n'arrive pas à le trouver. »

Ayant manœuvré longtemps afin de pouvoir lancer cette réplique, Jubal se tut et attendit. Douglas fronça les sourcils. « Ben Caxton ? Quand même pas cette espèce de journaliste ?

— Le Caxton dont je parle a une colonne dans un grand quotidien.

— *Hors de question !*

— Alors, dit Harshaw, je regrette. Ce sera tout. Mes instructions sont formelles. Désolé de vous avoir fait perdre votre temps. Excusez-moi. » Il avança le bras comme pour couper la communication.

— Attendez !

— Monsieur le secrétaire ?

— Je n'ai pas fini de parler !

— Que monsieur le secrétaire général veuille m'excuser. J'attendrai qu'il nous donne congé.

— Bien, bien ; passons, docteur. Est-ce que vous lisez les ordures que ce journal publie ?

— Dieu m'en préserve !

— Hélas, j'y suis contraint. Il est hors de question d'amener des journalistes. Nous les verrons lorsque tout sera terminé. Et même si nous en admettions, Caxton serait exclus. Cet homme est venimeux… un intrigant de la pire espèce.

— *Nous* n'avons rien contre la publicité, monsieur le secrétaire. En fait, nous l'exigeons.

— C'est ridicule !

— Il se peut. Mais je défends de mon mieux les intérêts de mon client. Si nous parvenons à un accord concernant l'Homme de Mars et sa planète natale, je désire que tous les habitants de cette planète sachent comment nous sommes parvenus à cet accord et en quoi il consiste. Dans le cas contraire, le public doit savoir pourquoi les pourparlers auront échoué. Il n'y aura pas de Chambre secrète, monsieur le secrétaire.

— Il n'a jamais été question de cela, voyons ! Je désirais simplement pouvoir discuter dans le calme et dans l'ordre.

— Le calme pourra être préservé. Les journalistes resteront dehors, mais pas leurs caméras ni leurs microphones. À ce propos, d'ailleurs – mon client et moi allons être interviewés vers la fin de la journée par les réseaux stéréo, et j'annoncerai que nous demandons des pourparlers publics.

— *Comment ?* Vous ne devez pas donner d'interviews *maintenant !* Ce serait contraire à l'esprit même de la discussion.

— Je ne vois pas en quoi. Suggérez-vous qu'un citoyen doit vous demander l'autorisation de parler à la presse ?

— Non, certainement pas, mais…

— Je crains qu'il ne soit trop tard. Toutes les dispositions ont été prises, et seule une arrivée massive de vos apaches pourrait empêcher l'interview. Je ne l'avais d'ailleurs mentionné que pour vous permettre de faire diffuser un communiqué indiquant – à l'avance – que l'Homme de Mars est de retour et se repose dans les Poconos. Ainsi, le gouvernement ne paraîtra pas pris par surprise. Vous me suivez ?

— Très bien. » Douglas regarda fixement Harshaw. « Un moment, s'il vous plaît. » Il quitta l'écran.

Harshaw fit signe à Larry d'approcher et posa une main sur le micro. « Écoutez, mon vieux, murmura-t-il. Avec cet émetteur en panne, tout ce que j'ai dit est du bluff. J'ignore s'il est parti pour rédiger ce communiqué… ou pour nous remettre les poulets aux trousses. Courez, essayez de joindre Tom Mackenzie sur un autre appareil et dites-lui que s'il ne fait pas remettre son installation en état de marche il ratera l'histoire la plus sensationnelle depuis la chute de Troie. Soyez prudent : les environs doivent grouiller de flics.

— Où est-ce que j'appelle Mackenzie ?

— C'est…» Douglas était revenu sur l'écran. « Demandez à Myriam.

— J'ai suivi votre conseil, docteur Harshaw. Le communiqué suit à peu près vos termes… avec des détails à l'appui. » Douglas eut son bon sourire officiel. « J'ai ajouté que le gouvernement allait discuter des relations interplanétaires avec l'homme de Mars dès qu'il se serait reposé des fatigues du voyage, et que ces conversations seront publiques, *très* publiques. » Son sourire se fit glacial ; il ne ressemblait plus du tout au bon vieux Joe Douglas.

Harshaw ne put réprimer un sourire admiratif. Le vieux bandit avait réussi à transformer sa défaite en une victoire du gouvernement. « C'est parfait, monsieur le secrétaire ! Nous vous appuierons sur toute la ligne.

— Merci. Pour en revenir à ce Caxton… l'admission de la presse ne s'applique pas à lui. Il pourra regarder à la stéréo et fabriquer ses mensonges à partir de là. Mais il ne sera pas présent.

— Dans ce cas, il n'y aura pas de conversations, quoi que vous ayez annoncé à la presse.

— Vous m'avez mal compris, docteur. La présence de cet homme me serait une insulte. Je ne veux pas de lui. C'est ma prérogative personnelle.

— Vous avez raison, monsieur le secrétaire. C'est en effet une question de prérogative personnelle.

— Ce détail est donc réglé.

— *Vous* m'avez mal compris. Il s'agit bien d'une prérogative personnelle. Mais pas de la vôtre. De celle de Smith.

— Vous disiez ?

— Vous avez la prérogative de choisir vos conseillers – et si vous ameniez le diable en personne nous ne nous plaindrions pas. Smith a la prérogative de choisir ses conseillers et d'exiger leur présence. Si Caxton n'assiste pas aux discussions, nous ne viendrons pas. Nous serons à une toute autre conférence. Une conférence où vous ne seriez pas le bienvenu. Même si vous parlez le hindi. »

Harshaw pensa que, cliniquement, il était mauvais pour un homme de cet âge de se mettre en colère. Enfin, Douglas parla – en s'adressant à Smith.

Mike était resté en vue, aussi immobile et silencieux que le Témoin. Douglas lui dit : « Voyons, Smith, vous insistez vraiment sur cette condition ridicule ? »

Harshaw intervint instantanément : « Ne répondez pas, Mike ! » Puis, à Douglas : « Voyons, monsieur le secrétaire ! Et les Canons ? Vous n'avez pas le droit de demander à mon client la raison des instructions qu'il m'a données. Et le cas est d'autant plus grave que mon client n'a appris l'anglais que récemment et ne peut pas se défendre contre vous. Lorsque vous aurez appris le martien, je vous autoriserai à l'interroger… dans *sa* langue. Mais aujourd'hui, non. »

Douglas plissa le front. « Je pourrais faire vérifier de quels Canons *vous* avez abusé, mais je n'en ai pas le temps ; j'ai un gouvernement à diriger. Je cède, donc. Mais ne me demandez pas de serrer la main à ce Caxton.

— Comme il vous plaira. Mais pour en revenir à notre point de départ : je n'ai pas pu trouver Caxton. »

Douglas éclata de rire. « Vous avez insisté pour conserver une prérogative que je trouve offensante. Soit, amenez qui vous voudrez. Mais cherchez-le vous-même !

— Ce que vous dites est raisonnable, monsieur le secrétaire. Mais pourriez-vous accorder une faveur à l'Homme de Mars ?

— Hein ? Quelle faveur ?

— Les pourparlers ne commenceront que lorsque nous aurons trouvé Caxton ; cela n'est pas sujet à discussion. Mais c'est précisément ce que je n'ai pas pu faire. Je ne suis qu'un simple citoyen.

— Où voulez-vous en venir ?

— J'ai dit beaucoup de mal des Services spéciaux – mettez cela sur le compte d'un vieil homme irascible dont on venait d'enfoncer la porte. Mais je sais que leur efficacité est incomparable… et ils peuvent obtenir la coopération de toutes les forces de police. Si vous, monsieur le secrétaire, appeliez le commandant de vos S.S. et lui demandiez de trouver immédiatement un certain homme… vous obtiendriez plus de résultat en une heure que moi en un siècle.

— Et pourquoi diable alerterais-je toutes les polices afin de

retrouver un vulgaire journaliste à scandales ?

— Je vous l'ai dit. C'est une faveur que je vous demande au nom de l'Homme de Mars.

— C'est… c'est ridicule, mais… bon, d'accord. » Douglas regarda Smith. « C'est une faveur que je vous accorde. J'espère que vous serez aussi coopératifs lorsque nous en viendrons aux faits. »

Ce fut Jubal qui répondit : « Je vous donne l'assurance que cela facilitera énormément les choses.

— Je ne peux évidemment rien vous promettre. Vous dites que cet homme a disparu. Il s'est peut-être fait écraser par un camion. »

Harshaw s'assombrit. « Espérons que ce n'est pas le cas. Pour nous tous.

— Comment cela ?

— J'ai tenté de faire entrevoir cette possibilité à mon client, mais il ne veut pas en entendre parler. » Harshaw soupira. « Ce serait un beau gâchis. Oh oui ! Si nous ne retrouvons pas Caxton, nous serons tous dans de beaux draps.

— Soit… je ferai tout mon possible. Mais n'attendez pas de miracles, docteur.

— Je n'en attends pas, monsieur le secrétaire. Mais mon client ; il a une optique martienne, et s'attend à des miracles. Prions pour qu'il y en ait un.

— Je vous tiendrai au courant. Je ne peux en dire plus. »

Harshaw s'inclina sans se lever. « Serviteur, Monsieur. »

Lorsque l'image de Douglas eut disparu, Jubal se leva… et se retrouva dans les bras de Gillian. « Oh ! Jubal ! Vous avez été *merveilleux*.

— Nous ne sommes pas sortis de l'auberge, mon enfant.

— On ne pouvait pas faire plus que vous n'avez fait pour tenter de sauver Ben. » Elle l'embrassa.

« Hé, pas de ça ! J'ai abandonné quand vous n'étiez pas encore née. Respectez mes cheveux blancs. » Il l'embrassa doucement mais en insistant. « Juste pour m'enlever le goût de Douglas. De gentillesses en rosseries, cela m'a donné la nausée. Allez donner une bise à Mike. Il l'a bien mérité, pour avoir écouté mes mensonges sans broncher.

— Avec plaisir ! » Jill lâcha Harshaw et alla enlacer l'Homme de Mars. « De merveilleux mensonges, Jubal. » Elle embrassa Mike.

Jubal observa Mike, qui prenait l'initiative d'un second baiser – solennellement, mais pas en novice. Harshaw lui donna la note Assez Bien, avec Excellent pour l'effort.

« Fils, lui dit-il, vous me stupéfiez. J'aurais cru que vous vous rouleriez en boule.

— C'est ce que je fis, répondit Mike sans lâcher Jill, au temps du premier baiser.

— Bien ! Mes félicitations, Jill. C'est pour quand ?

— Jubal, je refuse de devenir la victime de vos plaisanteries, mais je vous aime quand même. Mike a été un peu bouleversé la première fois, mais plus maintenant – comme vous pouvez en juger.

— Oui, dit Mike. C'est une bonne chose. Un bon rapprochement pour frères d'eau. Je vais vous montrer. » Il lâcha Jill.

Jubal leva la main. « Non.

— Non ?

— Vous seriez déçu, fils. Ce n'est un bon rapprochement que si vous le faites avec une fille jeune et jolie, comme Jill.

— Vous parlez vrai, mon frère Jubal ?

— Je parle très vrai. Embrassez les filles tant que vous voudrez. Ça vaut mille fois le bridge.

— Pardon ?

— C'est un excellent moyen de se rapprocher… avec des filles. Hum…» Jubal regarda à la ronde. « Je me demande si ce phénomène primitif se répéterait. Dorcas, je voudrais votre aide pour une expérience scientifique.

— Allez au diable, patron ! Je ne suis pas un cobaye.

— Cela viendra, n'ayez crainte. Ne faites pas la difficile, Dorcas. Mike n'a pas de maladies contagieuses, sans quoi je ne le laisserais pas aller dans la piscine. À propos : Myriam, quand Larry reviendra, vous lui direz de la nettoyer ; nous n'avons plus besoin d'eau trouble. Alors, Dorcas ?

— Et qu'est-ce qui vous prouve que ce serait la première fois ?

— Oui, évidemment… Mike, avez-vous déjà embrassé Dorcas ?

— Non, Jubal. Je n'ai appris qu'aujourd'hui qu'elle était mon frère.

— Car elle l'est ?

— Oui. Dorcas et Anne, Myriam et Larry. Ils sont tous vos frère d'eau, Jubal mon frère.

— Mmmm… en essence, oui.

— Oui. C'est l'essence, le fait de gnoquer – pas le partage de l'eau. Je parle vrai ?

— Très vrai, Mike.

— Ils sont vos frères. » Mike s'interrompit pour chercher ses mots. « Dans un ensemble caténaire, ils sont donc aussi mes frères. » Il regarda Dorcas. « Le rapprochement est bon entre frères.

— Alors, Dorcas ? demanda Jubal.

— Comment ? Oh Dieux ! Vous êtes l'homme le plus taquin du monde. Mais Mike n'est pas taquin. Il est adorable. » Elle alla vers lui et se leva sur la pointe des pieds. « Embrassez-moi, Mike ».

Mike le fit. Pendant quelques secondes, ils se « rapprochèrent. »

Dorcas s'évanouit, et Jubal la rattrapa juste à temps. Jill dut parler sévèrement à Mike pour l'empêcher de se retirer. Puis Dorcas reprit

ses esprits et assura Mike que tout allait bien et qu'elle serait heureuse de se rapprocher de nouveau – mais qu'elle avait besoin de reprendre son souffle. « *Oh, là là !* »

Myriam avait suivi la scène, les yeux écarquillés. « Je me demande si j'oserais ? »

Anne s'interposa. « Par ordre d'âge, Myriam. Patron, vous n'avez plus besoin de moi comme Témoin ?

— Pas pour le moment.

— Alors, tenez ma robe. Vous voulez parier ?

— Comment ?

— Sept contre deux que je ne m'évanouirai *pas.* Et ça m'est égal de perdre.

— Marché conclus.

— En dollars, pas en centaines. Mike… rapprochons-nous *beaucoup.* »

Anne dut abandonner pour cause d'asphyxie. Mike, avec son entraînement martien, aurait pu se passer d'oxygène pendant bien plus longtemps. Elle reprit son souffle et dit : « J'étais mal placée. Patron, je vais vous donner une deuxième chance. »

Elle tendit de nouveau son visage à Mike, mais Myriam lui tapa sur l'épaule. « Terminé.

— Ne soyez pas si avide.

— Terminé, j'ai dit. Reprenez la file d'attente.

— Bon, bon ! » Anne lui fit place. Myriam approcha, souriante, sans un mot. Ils se rapprochèrent et continuèrent à se rapprocher.

— *« La suivante ! »*

Myriam se retourna. « Vous ne voyez pas que je suis *occupée ?*

— Apparemment. Poussez-vous, alors, que je puisse répondre au téléphone.

— Je vous jure que je ne l'avais pas entendu.

— Cela ne m'étonne pas. Mais nous devons préserver un minimum de dignité. C'est peut-être le secrétaire général. »

C'était Mackenzie. « Que se passe-t-il, Jubal ?

— Vous avez des ennuis ?

— Je viens de recevoir un coup de fil d'un homme qui me demande de tout laisser tomber parce que vous avez quelque chose pour moi. Je vous ai fait envoyer une unité mobile…

— Pas arrivée.

— Je sais. Ils se sont égarés quelque part au nord de chez vous, mais nous leur avons envoyé une estafette et ils devraient arriver d'un moment à l'autre. J'ai déjà essayé de vous appeler, mais cela ne répondait pas. J'ai raté quelque chose ?

— Non, non. » Damnation, il aurait dû laisser quelqu'un observer le stéréo. Douglas s'était-il engagé ? Ou allait-il leur envoyer une

nouvelle cargaison de policiers pendant qu'ils faisaient joujou avec le téléphone ? Jubal, tu deviens sénile. « Y a-t-il eu une information importante depuis une heure ?

— Non, je ne… ah ! si : le palais annonce que l'Homme de Mars est de retour et se repose dans les… *Jubal !* Espèce de petit cachotier ! Est-ce que vous…

— Un moment. Mike, venez ici. Anne, mettez votre robe.

— C'est fait, patron.

— Mr. Mackenzie, je vous présente l'Homme de Mars. » Mackenzie ouvrit la bouche toute grande. « Attendez ! Le temps de faire venir une caméra. Nous allons le prendre directement sur le téléphone – et nous reprendrons en stéréo dès que mes bonshommes seront arrivés. Mais c'est sérieux, Jubal ? Vous ne me jouez pas un tour ?

— Avec un Juste Témoin à côté de moi ? Notez que je ne vous force pas la main. Nous devrions attendre qu'Argus et Trans-Planet soient là.

— Jubal ! Vous ne pouvez pas me faire ça !

— Et je ne vous le ferai pas. L'accord conclu avec vous tous était que vous deviez enregistrer à mon signal, et utiliser les images si elles avaient un intérêt d'actualité. Je n'ai pas promis de ne pas donner des interviews en plus. » Jubal ajouta : « Non seulement vous nous avez prêté du matériel, mais vous nous avez apporté une aide précieuse. Tom. Je ne saurais vous dire à quel point.

— Ce numéro de téléphone ?

— Exactement. Mais ne parlons pas de *cela*. Vous pourrez m'interroger en privé… l'année prochaine.

— Oh non ! Motus sur ce sujet, même entre nous.

— Une dernière chose. Ces messages dont je vous avais confié la garde. Renvoyez-les moi.

— Ah, ces messages ! D'accord. Je les avais gardés sous clef parce que vous aviez tellement l'air d'y tenir. Bon. Jubal, la caméra est sur vous. Nous pouvons commencer ?

— Allez-y !

— Cette émission-*là*, je la fais moi-même. » Il se tourna vers une caméra invisible. « Dernière minute ! Votre reporter de N.W. est toujours et partout le premier ! L'Homme de Mars vient de nous téléphoner, et veut *vous* parler ! Coupez. Cabine, insérez une publicité. Jubal, y a-t-il des questions spéciales à poser ?

— Ne demandez rien sur l'Amérique du Sud. La natation est un sujet passe-partout. Vous pouvez m'interroger sur ses projets.

— Fin de coupure. Mes amis, vous voici face à face avec Valentin Michaël Smith, l'Homme de Mars ! Comme N.W., toujours et partout le premier, vous l'avait annoncé tout à l'heure, Mr. Smith est juste de retour des Andes, et nous lui souhaitons la bienvenue au nom de tous

nos auditeurs ! Saluez vos amis, Mr. Smith…»

(« Regardez le téléphone en souriant, Mike, et saluez de la main. »)

— Merci, Valentin Michaël Smith. Nous sommes heureux de vous voir bronzé et en bonne forme. Il paraît que vous avez appris à nager ?

— *Patron !* Des visiteurs. Je crois, du moins.

— *Coupez !* après le mot « nager ». Qu'est-ce qui se passe, Jubal ?

— Je vais aller voir. Jill, occupez-vous de Mike – c'est peut-être le quartier général. »

C'étaient l'unité mobile de N.W. qui atterrissait – de nouveau sur les rosiers –, Larry qui revenait après avoir téléphoné à Mackenzie, et Duke, de retour de la ville. Mackenzie décida de terminer rapidement l'interview téléphonée, car il était maintenant assuré d'avoir la couleur et le relief. Le personnel de l'unité mobile profita de ce moment de répit pour vérifier l'équipement fixe. Larry et Duke les accompagnèrent.

L'interview se termina par des inanités, Jubal arrêtant au vol les questions que Mike ne pouvait pas comprendre. Mackenzie demanda aux auditeurs de ne pas quitter l'écoute et leur promit une interview en couleur et relief. Puis il demanda à ses techniciens de lui faire leur rapport.

« Tout fonctionne à la perfection, Mr. Mackenzie.

— Pourquoi est-ce que cela n'a pas marché, alors ? »

Le technicien jeta un coup d'œil vers Duke et Larry. « Cela fonctionne mieux quand il y a du courant. Le disjoncteur était fermé. »

Jubal dut intervenir pour faire cesser une discussion dont l'objet était de déterminer si oui ou non Duke avait dit à Larry qu'il fallait réenclencher le disjoncteur avant de pouvoir utiliser l'équipement. Peu lui importait de savoir qui avait tort – il était de plus en plus convaincu que la technologie avait atteint son sommet avec la Ford modèle T et que depuis c'était la décadence. Puis, ils eurent droit à l'interview en stéréo et couleur. Mike en profita pour saluer ses amis du *Champion,* y compris un petit discours en martien à l'intention du docteur Mahmoud.

Quand ce fut terminé, Jubal régla le téléphone pour deux heures de refus. Il se sentait extrêmement las et se demanda s'il vieillissait. « Où en est le dîner ? Qui était censé s'en occuper ce soir ? Mesdemoiselles, vous négligez vos devoirs les plus élémentaires.

— C'était mon tour ce soir, répondit Jill, mais…

— Toujours des excuses !

— Voyons, patron, intervint Anne vivement, vous nous avez tenues enfermées ici tout l'après-midi. Comment voulez-vous qu'on ait pu s'occuper du dîner ?

— Ça c'est votre problème, répondit Jubal avec entêtement. Je désire des repas chauds et servis à l'heure, jusqu'à la dernière sonnerie

des trompettes de l'Apocalypse. De plus…

— De plus, compléta Anne, il n'est que 7 h 40 et nous avons largement le temps de préparer le dîner pour 8 heures. Et cessez de pleurnicher comme un bébé.

— Seulement 8 h moins 20 ? On dirait qu'une semaine a passé depuis le déjeuner. Et ça ne nous laisse guère de temps pour prendre l'apéritif.

— Pauvre Jubal !

— Apportez-moi quelque chose à boire. Pour tout le monde ! Je propose qu'on saute le dîner. J'ai surtout envie de prendre une cuite du tonnerre. Anne, il y a ce qu'il faut pour un *smôrgasbord ?*

— Largement.

— Faites-en dégeler un bon assortiment et chacun se servira à son goût. Qu'est-ce que c'est que toutes ces discussions ! »

Anne se pencha pour l'embrasser sur sa calvitie. « Patron, vous avez agi noblement. Nous allons vous nourrir, vous enivrer et puis vous border dans votre lit. Attendez, Jill, je viens vous aider.

— Je peux aider aussi ? demanda Smith, les yeux brillants.

— Bien sûr, Mike. Vous porterez les plateaux. La nuit est chaude, Jubal. Nous servirons le dîner près de la piscine.

— Parfait. » Lorsqu'ils furent partis, il demanda à Duke : « Où diable aviez-vous disparu ?

— Je réfléchissais.

— Ce n'est pas rentable, et cela rend malheureux. Vous avez obtenu des résultats ?

— Oui, dit Duke. J'ai décidé que ce que Mike mangeait était son affaire.

— Félicitations ! Le désir de ne pas se mêler des affaires des autres représente quatre-vingts pour cent de la sagesse humaine.

— Vous vous en mêlez pourtant beaucoup.

— Je ne prétends pas être sage.

— Dites, Jubal. Si j'offrais un verre de lait à Mike, cela lui irait comme cérémonie d'initiation ?

— Je crois. Voyez-vous, Duke, la seule caractéristique humaine que possède Mike est un immense désir de se faire aimer. Mais je voudrais vous faire comprendre que c'est une décision grave. J'étais devenu son frère d'eau avant de comprendre ce que cela impliquait – et je me suis retrouvé dans les responsabilités jusqu'au cou. Vous vous engagez à ne jamais lui mentir, à ne jamais le tromper, à le soutenir quoiqu'il arrive. Réfléchissez-y bien.

— J'*ai* réfléchi, Jubal. Il y a quelque chose en Mike qui vous donne *envie* de veiller sur lui.

— Je sais. C'est sans doute la première fois que vous rencontrez l'honnêteté. L'innocence. Mike n'a pas goûté au fruit de l'Arbre de la

Connaissance du Bien et du Mal… et nous ne comprenons donc pas comment il fonctionne. Bien. Espérons que vous ne le regretterez pas. » Jubal leva les yeux sur Larry qui arrivait. « Je croyais que vous étiez en train de le distiller.

— Je ne trouvais pas le tire-bouchon.

— Toujours la mécanique. Duke, vous trouverez des verres derrière l'*Anatomie de la Mélancolie.*

— Je sais.

— Buvons vite un petit verre avant de nous y mettre sérieusement. » Jubal emplit les verres et leva le sien. « À la fraternité des alcooliques… la plus digne de la fragile âme humaine.

— À votre santé.

— À la vôtre. »

Jubal but d'un trait. « Ah ! » fit-il avec satisfaction, puis rota. « Offrez-en un peu à Mike, Duke, qu'il apprenne comme il est bon d'être humain. Cela me met en humeur créatrice ! *La suivante !*

— C'est moi, dit Myriam, qui arrivait. Mais…

— Je disais donc : «… Je n'imaginais pas sous quelle forme étrange, à la fois douce et amère, mon ambition allait…»

— Ne vous donnez pas la peine. J'ai terminé cette histoire pendant que vous bavardiez avec le secrétaire général.

— Alors, ce n'est plus votre tour. Envoyez-la.

— Vous ne voulez pas la lire ? Il faut de toute façon que je modifie quelques passages. Le fait d'avoir embrassé Mike m'a donné de nouvelles idées. »

Jubal frissonna. » La *lire ?* Grands Dieux ! C'est déjà assez terrible d'avoir à l'écrire. Et je ne veux pas de modifications, surtout pas pour se rapprocher des faits. Une « histoire vraie », mon enfant, ne doit pas être ternie par la moindre ombre de vérité.

— D'accord, patron. Anne vous fait dire que tout est prêt à la piscine. »

La soirée se poursuivit à grand renfort de liquides, sans oublier les petits poissons et autres comestibles Scandinaves. Sur l'invitation de Jubal, Mike prit du cognac. Trouvant le résultat troublant, il ajouta de l'oxygène à l'éthanol dans un processus interne de fermentation inversée, et convertit l'alcool en glucose et en eau.

Jubal le vit devenir ivre – puis redevenir sobre presque immédiatement. Essayant de comprendre ce qui se passait, il lui en offrit un autre verre – que Mike accepta car c'était son frère d'eau qui le lui donnait. Il en absorba une quantité invraisemblable sans en paraître le moins du monde affecté. Jubal abandonna.

Lorsqu'il lui demanda ce qu'il avait fait, Mike pensa qu'il parlait du raid des S.S., à propos duquel il ressentait une culpabilité latente. Il

essaya de s'expliquer pour, si possible, se faire pardonner de Jubal.

Lorsqu'il eut compris de quoi Smith parlait – et il y mit un certain temps car, en dépit d'années d'habitude, il n'était pas, lui, insensible aux effets de l'alcool – Jubal l'interrompit : « Mais non, fils, je ne veux pas le savoir. Vous avez agi comme il fallait, c'était parfait. Mais…» Il lui fit de gros yeux «… ne m'en parlez pas. N'en parlez à *personne*.

— Non ?

— Non. C'est ce que j'ai vu de plus stupéfiant depuis que mon oncle à deux têtes se contredit lui-même. Une explication gâcherait tout.

— Je ne gnoque pas.

— Moi non plus. Buvons. »

Les journalistes commençaient à arriver. Jubal les reçut avec courtoisie et les invita à boire, à manger et à s'amuser – mais à s'abstenir d'importuner l'Homme de Mars ou lui-même.

Ceux qui ne prenaient pas garde à ce conseil se retrouvaient dans la piscine.

Jubal chargea Duke et Larry d'administrer les baptêmes. Quelques-uns se fâchèrent, tandis que d'autres, avec le fanatisme des prosélytes, prêtaient main forte à l'équipe des maîtres nageurs. Jubal dut les empêcher d'immerger pour la troisième fois le doyen des journalistes du *New York Times*.

Tard dans la soirée. Dorcas vint vers Jubal et lui murmura à l'oreille : « Téléphone, Patron.

— Prenez le message.

— Il faut que vous y alliez vous-même.

— Avec une hache, oui ! Cela fait longtemps que je veux me débarrasser de cette vierge implacable. Duke, allez me chercher une hache.

— Patron ! C'est l'homme à qui vous avez longuement parlé cet après-midi.

— Ah. Il fallait le dire plus tôt. « Jubal monta les escaliers d'un pas lourd, verrouilla la porte derrière lui et s'installa devant l'appareil. Le visage inexpressif d'un nouvel acolyte de Douglas fut bientôt remplacé par celui du secrétaire général lui-même. « Vous avez mis bien longtemps à venir au téléphone.

— C'est mon téléphone, Monsieur le secrétaire. Il arrive que je ne réponde pas du tout.

— Il semble, en effet. Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que votre Caxton était un alcoolique ?

— L'est-il ?

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Il a fait la noce, et était en train de se remettre dans un tripot de Sonora.

— Je suis heureux d'apprendre qu'il ait été retrouvé. Merci,

monsieur le secrétaire.

— Il a été arrêté sous l'inculpation de vagabondage, mais la charge ne sera pas retenue – nous le confions à vos soins.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Oh, mais c'est un cadeau à double tranchant ! Je vous le fais remettre dans l'état où on l'a trouvé : sale, pas rasé et, me dit-on, sentant l'alcool à dix lieues à la ronde. Je tiens à ce que vous voyez de quel genre d'individu il s'agit.

— Fort bien, monsieur le secrétaire. Quand arrivera-t-il ?

— Un courrier à quitté Nogalas il y a quelque temps. À Mach 4, il ne devrait pas mettre longtemps. Le pilote a ordre de vous le remettre contre reçu.

— Ce sera fait.

— Quant au reste, docteur, je m'en lave les mains. Je compte sur vous et sur votre client, que vous ameniez cet ivrogne ou non.

— C'est entendu. Quand ?

— Demain matin, 10 heures ?

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Nous y serons. »

Jubal redescendit. « *Jill !* Venez voir, mon enfant.

— Oui, Jubal. » Elle trotta vers lui, suivie par un journaliste.

Jubal le renvoya d'un geste de la main. « C'est confidentiel, dit-il avec fermeté. Un événement familial.

— Dans la famille de qui ?

— Un décès dans la vôtre. Allez, décampez ! » Le journaliste partit en riant. Jubal se pencha vers Jill et lui dit avec douceur. « Il est vivant.

— Ben ?

— Oui. Il sera ici très bientôt.

— Oh, Jubal ! » Elle éclata en sanglots.

Il la prit par les épaules. « Calmez-vous. Allez à l'intérieur jusqu'à ce que vous ayez repris contrôle de vous-même.

— Oui, patron.

— Allez pleurer sur votre oreiller, puis lavez-vous le visage. » Jubal retourna à la piscine. « Silence tout le monde ! J'ai une nouvelle importante à vous annoncer. Votre venue nous a fait très plaisir – mais la soirée est terminée ! »

— *Ouh !*

— Jetez-le dans la piscine. Je suis un vieil homme et j'ai besoin de repos. De même que toute ma famille. Duke, rebouchez les bouteilles. Les filles, débarrassez les tables ! »

Quelques-uns protestèrent, mais leurs collègues plus sérieux les calmèrent. En dix minutes, ils se retrouvèrent seuls.

Vingt minutes plus tard, Caxton arriva. L'officier des S.S. fit signer à Harshaw un reçu préparé d'avance et repartit, tandis que Jill

sanglotait sur l’épaule de Ben.

Jubal le regarda de la tête aux pieds. « On me dit que vous êtes ivre depuis une semaine ? »

Ben poussa un juron sans cesser de caresser le dos de Jill. « J’suis saoul. Complètement saoul. Mais j’ai pas bu un seul verre.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Sais pas. Je sais *pas !* »

Une heure plus tard, Jubal lui avait pompé le contenu de l’estomac et fait des piqûres pour neutraliser l’effet de l’alcool et des barbituriques. Il était lavé, rasé, vêtu de vêtements empruntés et avait fait la connaissance de l’Homme de Mars. On le mit rapidement au courant des événements récents, tandis qu’il mangeait un repas léger en buvant du lait.

Ben ne put rien leur dire. Pour lui, la semaine écoulée n’avait pas existé. Il avait perdu connaissance à Washington ; on l’avait réveillé à Mexico. « Évidemment, je *sais* ce qui s’est passé. Ils m’ont drogué, mis dans une pièce sombre… et m’ont soutiré tout ce que je pouvais leur dire. Mais je ne peux *rien* prouver. Et je suis sûr que le *Jefe* du village et la patronne de cette boîte – et d’autres sans doute – témoigneront de la façon dont le *gringo* a passé cette semaine. Et je ne peux rien y faire.

— Alors, ne faites rien, lui conseilla Jubal. Laissez couler et soyez heureux.

— Du diable si je ne ferai rien ! Je vais…

— Ta-ta-ta. Vous êtes vivant, Ben… Je vous jure que j’aurais parié le contraire. Et Douglas va faire exactement ce que nous désirons – et avec plaisir, encore.

— Je voudrais en parler. Je pense…

— Je pense que vous allez aller vous coucher. Avec un bon verre de lait chaud pour masquer le goût de l’Ingrédient secret du bon vieux Docteur Harshaw contre les cuites secrètes. »

Bientôt, Caxton ronflait tout son saoul. En montant se coucher, Jubal rencontra Anne dans le couloir. Il hocha la tête avec lassitude : « Quelle journée, ma petite Anne.

— Oui. Je n’aurais pas voulu la manquer, mais je n’aimerais pas la revivre. Allez vite dormir, Jubal.

— Dans un moment. Dites-moi, Anne, qu’y a-t-il de si particulier dans la façon dont ce garçon embrasse ? »

Anne fit des yeux rêveurs, puis sourit. « Vous auriez dû essayer, patron.

— Je suis trop vieux pour changer. Mais tout ce qui concerne Mike m’intéresse. C’est vraiment différent ? »

Anne pesa sa réponse. « Oui.

— En quoi ?

— Mike donne toute son attention au baiser qu'il vous donne.

— Ne me faites pas rire ! Moi aussi. Dans le temps, du moins. »

Anne secoua la tête. « Pas vrai. J'ai été embrassée par des hommes qui s'y connaissaient, et qui faisaient ça très bien. Mais ils ne donnent pas toute leur attention à ce qu'ils font. Ils ne le *peuvent* pas. Ils ont beau faire de leur mieux, mais une partie de leur esprit est toujours ailleurs. L'autobus qu'ils ont raté, ou bien s'ils vont se payer la fille, ou leur technique pour embrasser, ou bien des ennuis de travail, d'argent, ou la crainte que quelqu'un ne les voie… il y a toujours quelque chose. Mike, lui, n'a pas de technique… mais quand il vous embrasse, il ne fait *rien* d'autre. Vous êtes tout son univers… et ce moment est éternel car il ne fait pas de projets et ne va nulle part. Il vous embrasse, c'est tout. » Elle frémit. « Cela vous submerge.

— Mmm… fit Jubal dubitativement.

— Ne vous moquez pas, vieux débauché. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Non. Désolé, je ne comprendrai jamais. Bonne nuit. À propos, d'ailleurs… j'ai dit à Mike de verrouiller sa porte. »

Elle lui fit une grimace. « Empêcheur de danser en rond !

— Il apprend bien assez vite comme cela. Inutile de le brusquer. »

18

La conférence fut retardée de vingt-quatre heures, ce qui donna à Caxton le temps de récupérer, d'apprendre d'autres détails sur sa semaine escamotée et de se « rapprocher » de l'Homme de Mars, car Mike gnoqua rapidement que Jill et Ben étaient « frères d'eau » ; après avoir consulté Jill, il offrit solennellement un verre d'eau à Ben.

Jill avait mis Ben au courant. Cela lui causa bien des affres de conscience. Il était tourmenté par un sentiment désagréable : l'intimité existant entre Jill et Mike l'irritait. Cette semaine de mort vivant avait entamé ses habitudes de célibataire. Dès qu'il put trouver un moment pour être seul avec Jill, il lui demanda de nouveau de l'épouser.

Jill évita son regard. « Je vous en prie, Ben.

— Mais pourquoi ? J'ai un travail régulier, je suis en bonne santé – ou du moins je le serai dès que j'aurai éliminé leurs drogues de « vérité »… et, comme ce n'est pas encore fait, je me sens précisément poussé à dire la vérité. Je vous aime, Jill. Je veux vous épouser et masser vos pauvres pieds fatigués. Est-ce que je suis trop vieux ? Avez-vous l'intention d'épouser quelqu'un d'autre ?

— Non, ni l'un ni l'autre ! Ben chéri… je vous aime. Mais ne me demandez pas cela maintenant. J'ai… des responsabilités. »

Il ne parvint pas à l'en faire démordre.

Il finit par se rendre compte que l'Homme de Mars n'était pas son rival : il était le patient de Jill. Et un homme qui épouse une infirmière doit accepter le fait que les infirmières éprouvent des sentiments maternels envers ceux qui sont confiés à leur charge. Non seulement l'accepter, mais l'aimer, car si Gillian n'avait pas eu le caractère qui faisait d'elle une infirmière, il ne l'aurait sans doute pas aimée. Car ce n'était pas seulement le balancement de ses hanches ni la dimension de ses glandes mammaires ! Il n'était pas du type infantile qui ne s'intéresse qu'à ces détails. C'était *elle* qu'il aimait.

Puisque ce qu'elle était impliquait qu'il dût s'effacer derrière des patients qui avaient besoin d'elle, il n'allait pas, cré nom, être jaloux ! Non. Mike était un brave gosse – aussi innocent et dénué de malice que Jill le lui avait décrit.

Et il ne lui offrait pas un lit de roses : la vie n'est pas toujours facile pour la femme d'un journaliste. Il lui arrivait d'être absent des semaines entières, et ses horaires étaient pour le moins irréguliers. Il n'aimerait pas que Jill se plaigne tout le temps. Mais *elle* ne le ferait pas. Ce n'était pas lui qui allait commencer.

Étant parvenu à ces conclusions, il accepta sans arrière-pensée l'eau que Mike lui offrait.

Jubal, lui, mit cette journée de répit à profit pour dresser des plans. « Ben, lorsque vous m'avez mis cette affaire sur le dos, j'avais prévenu Gillian que je ne lèverais pas le petit doigt pour défendre les prétendus « droits » de ce garçon. J'ai changé d'avis. Nous n'allons pas laisser le gouvernement empocher le butin.

— En tout cas pas *ce* gouvernement !

— Ni le prochain. Il sera pire. Ben, vous sous-estimez Joe Douglas.

— Un politicien de bas étage, avec une morale à l'avenant !

— Oui. Et ignorant comme ce n'est pas permis. Mais il est également un président mondial consciencieux – plus que nous ne le méritons. J'aimerais bien jouer au poker avec lui… je suis certain qu'il ne triche pas et paie avec le sourire. C'est parfois un beau salopard, mais dans l'ensemble il est d'une honnêteté passable.

— Du diable si je vous comprends, Jubal. Vous m'avez dit que

vous étiez presque certain que Douglas m'avait fait tuer… et en réalité il ne s'en est pas fallu de beaucoup. Vous avez jonglé avec des œufs pour m'en tirer vivant, et Dieu sait que je vous en suis reconnaissant ! Mais je ne peux quand même pas oublier que Douglas était derrière tout cela ! Ce n'est pas de sa faute si je suis en vie ! Il aurait certainement préféré me voir mort.

— Sans doute, oui. Ce qui est fait est fait – n'y pensez plus.

— Moi, *oublier* cela !

— Vous seriez bien bête de ne pas le faire. Vous ne pouvez rien prouver. Et ne me chargez pas du fardeau de votre gratitude. Je ne l'ai pas fait pour *vous.*

— Hein ?

— Je l'ai fait pour une petite fille qui allait s'élancer dans la nature tête la première et se serait peut-être fait tuer. Je l'ai fait parce qu'elle était mon invitée et que je lui tenais lieu de parents. Je l'ai fait parce qu'elle était pleine d'ardeur et de courage, mais bien trop ignorante pour fourrer son nez dans ce genre d'affaires. Mais vous, mon doux et cynique ami, vous connaissez tout à ce genre d'affaires, et si par inattention vous vous y laissez prendre, de quel droit interférerais-je avec votre karma ?

— Hum… D'accord, Jubal. Et vous pouvez aller au diable – pour avoir tripoté mon karma. Si j'en ai un.

— C'est une question très controversée. Aux dernières nouvelles, les partisans du libre arbitre et ceux de la prédestination étaient à égalité à la quatrième reprise. Dans un cas comme dans l'autre, je n'ai aucun désir de réveiller un homme qui s'est endormi dans le caniveau. Faire le bien, c'est comme traiter les hémophiles. Le seul véritable traitement est de les laisser saigner à mort avant qu'ils ne donnent le jour à d'autres hémophiles.

— On pourrait les stériliser.

— Je ne tiens pas à jouer au bon Dieu. Mais nous nous éloignons de notre sujet. Douglas n'a pas voulu vous faire assassiner.

— Qui a dit cela ?

— L'infaillible Jubal Harshaw, parlant *ex cathedra* du haut de son nombril. Mon garçon, lorsqu'un shérif bat un prisonnier à mort, il y a mille chances contre une pour que le commissaire du comté ne l'ait pas permis, s'il avait été au courant. Au pire, ils ferment les yeux – après – plutôt que de soulever un tas de boue. L'assassinat n'a jamais été une pratique admise dans ce pays.

— Je vous montrerai les dossiers que j'ai rassemblés sur un certain nombre de morts suspectes. »

Jubal fit un geste de dénégation. « J'ai dit que ce n'était pas une pratique admise. Certes, nous avons toujours eu des assassinats – depuis des cas célèbres comme celui de Huey Long jusqu'à des

hommes battus à mort qui font tout juste un entrefilet en huitième page. Mais cela n'a jamais été une ligne de conduite, et si vous êtes vivant c'est que ce n'est pas celle de Joe Douglas. Ils vous ont escamoté, vous ont soutiré tout ce qu'ils pouvaient tirer et ils auraient pu se débarrasser de vous aussi facilement qu'on jette une souris dans les toilettes. Mais leur patron n'aime pas ces jeux de vilains et, s'il était convaincu que telle était leur intention, cela leur coûterait leur place, sinon leur tête. »

Jubal s'interrompit le temps de vider son verre. « Ces bandits ne sont qu'un instrument – mais pas une garde prétorienne qui choisit les Césars. Alors, qui voulez-vous pour César ? Joe l'avocat dont la formation remonte au temps où ce pays était une nation et non une satrapie dans un empire polyglotte… Douglas, qui ne tolère pas l'assassinat ? Ou bien voulez-vous le ficher dehors – nous le pouvons, rien qu'en le dupant habilement – et le remplacer par un secrétaire général venant d'un pays où la vie humaine vaut peu de chose et où l'assassinat est une tradition ? Et dans ce cas, Ben, qu'est-ce qui arrivera au prochain journaliste un peu trop indiscret, le jour où il s'aventurera dans une ruelle mal éclairée ?

Caxton ne répondit pas.

« Comme je l'ai dit, les S.S. ne sont qu'un instrument. On trouve toujours des hommes qui *aiment* les sales besognes. Et si vous finissez par lui coûter sa majorité, elles deviendront de plus en plus sales.

— Jubal, essayez-vous de me convaincre de ne *pas* critiquer le gouvernement ?

— Non. Les taons ont un rôle à jouer. Mais avant de jeter les canailles actuelles à la porte, il est bon de regarder d'un peu plus près les canailles qui les remplaceraient. La démocratie est un système bien médiocre ; la seule chose que l'on puisse dire en sa faveur c'est qu'elle vaut huit fois mieux que n'importe quel autre. Son pire défaut est que ses leaders reflètent leurs électeurs – cela nous donne un niveau bien bas, mais que voulez-vous ? Regardez bien Douglas et dites-vous que dans son ignorance, dans sa stupidité et dans son égocentrisme il ressemble à ses compatriotes tout en étant un peu au-dessus de la moyenne. Puis, considérez l'homme qui le remplacera si son gouvernement tombe.

— Il y a peu de différence.

— Il y a toujours une différence ! Et il y a beaucoup plus loin entre « mauvais » et « pire » qu'entre « bon » et « meilleur ».

— Et alors ? Que voulez-vous que je fasse ?

— Rien, répondit Harshaw. Laissez-moi diriger les opérations. Et abstenez-vous d'éreinter Joe Douglas – louez-le peut-être pour sa « modération digne d'un homme d'État ».

— Vous me faites vomir !

— Prenez votre chapeau. Je vais vous dire ce que je compte faire. Le principe essentiel lorsqu'on veut chevaucher un tigre c'est de bien tenir ses oreilles.

— Cessez d'être pompeux.

— Cessez d'être obtus et laissez-moi parler. Mike à l'infortune d'avoir hérité d'une fortune qui aurait fait rêver Crésus… et en plus il peut prétendre à un pouvoir politique dans des conditions sans précédent depuis que le secrétaire Fall fut condamné pour avoir reçu un pot-de-vin que Doheny fut acquitté d'avoir versé. Pour moi, ces histoires de « Prince de droit » sont de la pure stupidité, et je ne considère pas que sa fortune lui appartienne réellement : il ne l'a pas produite. Et même s'il l'avait gagnée, le concept de « propriété » n'est pas aussi naturel et évident que la plupart des gens le pensent.

— Répétez voir !

— La propriété est une abstraction hautement sophistiquée, une relation à proprement parler mystique. Dieu sait que nos juristes ont rendu ce mystère compliqué à souhait, mais je n'en ai vraiment compris la subtilité qu'en apprenant le point de vue martien. Les Martiens ne possèdent *rien*… même pas leurs corps.

— Doucement, Jubal. Même les animaux ont des possessions. Et les Martiens sont loin d'être des animaux ; ils sont civilisés, ils ont des villes et un tas de choses.

— Je sais… les renards ont leurs terriers et les oiseaux leurs nids. Personne ne sait mieux distinguer le mien du tien qu'un chien de garde. Mais pas les Martiens. À moins que vous ne baptisiez « propriété » la possession commune de tout par des millions ou des milliards de citoyens « anciens » – ce que vous nommeriez des fantômes, mon ami.

— Dites-donc, Jubal, qu'est-ce que c'est que ces « Anciens » ?

— Vous voulez la version officielle ?

— Non. Votre opinion personnelle.

— Je pense que ce sont de pieuses niaiseries tout juste bonnes à fertiliser le gazon – une superstition qu'on lui a inculquée si tôt qu'il ne peut plus s'en débarrasser.

— Jill en parle comme si elle y croyait.

— Vous m'entendrez parler de même. Simple politesse. Une de mes meilleures amies croit en l'astrologie ; je ne songerais jamais à l'offenser en lui disant ce que j'en pense réellement. On n'a jamais réussi à sonder la capacité qu'ont les hommes de croire ce qui me paraît hautement improbable – des tables tournantes à la supériorité de leurs enfants. Je considère la foi comme une preuve de paresse intellectuelle, mais la foi qu'a Mike dans les « Anciens » n'est pas plus irrationnelle que de croire que la dynamique de l'univers peut être neutralisée par des prières, pour demander la pluie par exemple.

— J’avoue croire en la possibilité de l’immortalité. Mais je suis content que le fantôme de mon grand-père ne vienne pas m’imposer ses volontés. C’était un vieux gredin plutôt capricieux.

— Le mien aussi. Ainsi que moi, d’ailleurs. Mais pour quelle raison un citoyen perdrait-il tous ses droits simplement parce qu’il est mort ? Dans le quartier où j’ai grandi, on faisait largement voter les morts – c’était presque martien. En tout état de cause, notre Mike ne peut *rien* posséder, car les « Anciens » possèdent déjà *tout.* J’ai eu beaucoup de mal à lui expliquer qu’il possédait plus d’un million d’actions de la *Lunar Enterprises,* plus le propulseur de Lyle, sans compter des biens et effets divers. Mais peu lui importe que leurs propriétaires précédents soient morts : ils sont donc devenus des « Anciens » et il ne mettrait pour rien au monde son nez dans leurs affaires.

— Il est juridiquement incompétent.

— Eh bien sûr ! Il est incapable de gérer ses possessions parce qu’il ne croit pas en la mystique de la propriété – pas plus que je ne crois en ses fantômes. Ben, Mike ne possède rien d’autre que sa brosse à dents – et il ne sait même pas qu’elle est à lui. Si vous la preniez, il supposerait que les « Anciens » ont autorisé le transfert. »

Jubal haussa les épaules. « Il est donc incompétent. Par conséquent, je n’admettrai pas que l’on mette sa compétence en doute. Car… qui nommerait-on comme tuteur ?

— Douglas, ou un de ses hommes de paille.

— Vous croyez vraiment, Ben ? Songez à la composition de la Haute Cour. Le tuteur ne s’appellerait-il pas plutôt Savvonavong ? Ou Nadi ? Ou Kee ?

— Aïe… vous avez peut-être raison.

— Et dans ce cas, notre ami ne vivrait peut-être pas longtemps. Ou alors il atteindrait un âge avancé dans quelque parc enchanteur d’où il lui serait plus difficile de sortir que de l’hôpital Bethesda.

— Que comptez-vous faire ?

— Le pouvoir que Mike possède nominalement est trop dangereux. Donc, nous allons le neutraliser.

— Comment et à qui donnerez-vous une pareille fortune ?

— Nous ne la donnerons pas. Cela romprait l’équilibre des puissances, et toute tentative dans ce sens aboutirait à une contestation de la compétence de Mike. Non. Nous allons laisser courir le tigre à une vitesse d’enfer tout en nous cramponnant à ses oreilles. Ben, je vais vous esquisser ce que je veux faire. Et ensuite, je compte sur vous pour essayer d’y trouver des failles. Pas le côté juridique – cela, je m’en charge. Je voudrais savoir si c’est politiquement faisable. Et maintenant, écoutez-moi bien…»

19

Le lendemain matin, la délégation diplomatique martienne se mit en route pour le palais de l'Exécutif. Le nullement prétentieux prétendant au trône martien ne se souciait guère du but de leur voyage – il y prenait tout simplement plaisir. Harshaw avait loué un « Lévrier volant ». Mike était assis dans l'astrodôme, entre Jill et Dorcas, et regardait avec de grands yeux tout ce que les filles lui montraient. Le siège était conçu pour deux, et il s'ensuivait un « rapprochement » fort réchauffant. Il avait un bras autour de l'épaule de Jill et l'autre autour de celle de Dorcas. Il regardait, écoutait, et essayait de tout gnoquer. Il n'aurait pas été plus heureux sous cinq mètres d'eau.

C'était sa première vision de la civilisation terrestre. Il n'en avait rien vu à sa descente du *Champion ;* dix jours auparavant, il avait fait un bref parcours en taxi, mais n'avait rien gnoqué du tout. Depuis, il avait vécu entre la piscine, le jardin et la maison. Il ne s'était même pas aventuré jusqu'aux grilles de la propriété.

Mais il était devenu très sophistiqué : il savait ce qu'était une fenêtre, comprenait que la bulle qui l'entourait était faite pour regarder, et qu'il voyait des villes. Avec l'aide de ses compagnes, il trouva sur la carte l'endroit où ils étaient. Il n'avait appris que récemment que les humains possédaient des cartes. La première fois qu'il avait gnoqué une carte humaine, il avait été pris d'un délicieux mal du pays. Certes, elle était statique et morte comparée à celles qu'il connaissait – mais c'était une carte. Et même les cartes humaines étaient d'essence martienne. Il aimait beaucoup les cartes.

Il vit près de trois cents kilomètres de paysage, surtout urbain, et en savoura le moindre centimètre. Il fut stupéfait par l'étendue des métropoles humaines, et par leur activité fébrile. Elles étaient si différentes des villes de son peuple, mi-monastères, mi-jardins. Il lui semblait que les villes humaines devaient s'user presque instantanément, si pleines d'expérience que seuls les plus forts parmi

les Anciens pourraient supporter de visiter leurs rues désertes pour gnoquer et contempler les innombrables couches d'événements et d'émotions qui s'y étaient déposées. En de rares occasions, à la fois terribles et merveilleuses, il avait visité chez lui des villes abandonnées ; mais ses maîtres, gnoquant qu'il n'était pas assez fort, avaient fait cesser cette pratique.

Il demanda à Jill et Dorcas l'âge de la ville qu'ils survolaient. Elle avait été fondée il y avait deux cents années terrestres. Comme les unités de temps terrestres n'avaient pas vraiment de sens pour lui, il les convertit en années et en nombres martiens : trois années pleines plus trois années d'attente ($3^4 + 3^3 = 108$ années martiennes).

C'était beau et terrifiant à la fois ! Ces gens devaient se préparer à abandonner la ville à ses pensées, avant qu'elle ne s'écroule sous le fardeau et ne soit *plus*… et pourtant, par le nombre des années, la ville n'était encore qu'un œuf.

Mike se promit de revenir à Washington dans un siècle ou deux pour parcourir ses rues vides et tenter de se rapprocher de sa couleur et de sa beauté infinie, gnoquant avidement jusqu'à ce qu'il soit Washington et que la ville soit lui-même – s'il en avait la force. Il classa la pensée, sachant qu'il devrait grandir, grandir beaucoup avant d'avoir la force de louer et de chérir l'incommensurable angoisse de la ville.

Le pilote du Lévrier vira vers l'est car la circulation était déviée à cause d'un afflux imprévu de véhicules (causé d'ailleurs par la présence de Mike), et Mike vit la mer.

Jill dut lui dire que c'était de l'eau, et Dorcas précisa que c'était l'océan Atlantique et lui en montra l'étendue sur la carte. Depuis qu'il était un petit, Mike savait que la troisième planète à partir du soleil était presque entièrement couverte par l'eau de la vie, et il avait appris récemment que ses habitants se souciaient apparemment fort peu de cette richesse. Il avait franchi le difficile obstacle de comprendre l'orthodoxie martienne selon laquelle l'eau n'était pas indispensable a la cérémonie de l'eau – l'eau était un symbole représentant une essence, belle mais non indispensable.

Et maintenant, Mike découvrit que la connaissance abstraite n'est pas comparable à la réalité physique ; la vue de l'Atlantique l'emplit d'un tel effroi que Jill dut le tancer vertement pour l'empêcher de se « retirer ».

Mike coupa court à son émotion, puis regarda l'eau qui s'étendait à l'infini et essaya de la mesurer jusqu'à ce que sa tête bourdonnât de trois et de puissances de trois et de sur-puissances de puissances.

Lorsqu'ils atterrirent sur le toit du palais, Jubal leur cria : « Et n'oubliez pas, les filles ! Formez un cercle autour de lui et n'ayez pas de scrupules pour donner des coups de talon ou de coude. Anne, vous

serez en robe, mais n'hésitez pas à leur marcher sur les pieds s'ils vous serrent de trop près.

— Cessez de vous énerver, patron. Personne ne serre un Témoin de trop près – de toute façon, je porte des talons aiguille et je pèse plus lourd que vous.

— D'accord. Renvoyez Larry avec le bus dès que possible.

— C'est gnoqué, patron. Cessez de frétiller.

— Je frétillerai tant qu'il me plaira. Allons-y. » Harshaw, les quatre filles, Mike et Caxton descendirent et le bus repartit. L'aire d'atterrissage n'était pas trop congestionnée, mais quand même loin d'être vide. Un homme s'avança vers eux et dit cordialement : « Docteur Harshaw ? Je suis Tom Bradley, premier assistant du secrétaire général. Je vais vous accompagner au bureau de Mr. Douglas. Il va vous recevoir avant le début de la conférence.

— Non. »

Bradley cligna des yeux. « J'ai dû mal me faire comprendre. Ce sont les instructions du secrétaire général. Bien entendu, Mr. Smith – je veux dire l'Homme de Mars peut vous accompagner.

— Non. Nous allons à la salle de conférences. Faites-nous conduire, s'il vous plaît. En attendant, j'ai un travail pour vous. Myriam, la lettre.

— Mais docteur Harshaw…

— J'ai dit : « *Non !* » Vous devez *immédiatement* remettre cette lettre à Mr. Douglas, et me rapporter ce reçu. » Il apposa sa signature sur le dos de la lettre que Myriam lui tendait, puis la remit à Bradley. « Dites-lui de la lire immédiatement – avant la conférence.

— Mais le secrétaire général désire…

— Le secrétaire général désire lire cette lettre. Je suis doué de double vue, jeune homme, et je vous prédis que vous ne serez plus ici demain si vous tardez à la lui remettre.

— Jim, occupez-vous d'eux », dit Bradley, puis il partit, la lettre en main. Jubal poussa un soupir. Il avait assez sué pour l'écrire. Anne et lui avaient passé une bonne partie de la nuit à en rédiger *n* versions successives. Jubal désirait en arriver à un règlement public – mais il ne voulait pas prendre Douglas par surprise.

En réponse à l'ordre de Bradley, un jeune homme s'avança ; Jubal le classa dans la catégorie des arrivistes qui gravitent autour des puissants et se chargent de leurs sales besognes. L'homme leur sourit : « Je suis Jim Sanforth, docteur, premier secrétaire de presse. Je m'occuperai de vos relations avec la presse – pour arranger les interviews et la suite. Je suis désolé, mais la conférence ne peut pas encore commencer. À la dernière minute, nous avons dû chercher une salle plus grande. À mon avis, il faudrait…

— À *mon* avis, il faudrait nous rendre immédiatement dans la salle

de conférences.

— Vous ne comprenez pas, docteur. Ils sont en train d'installer des câbles, et la salle est pleine de journalistes…

— Parfait ! Cela nous donnera l'occasion de bavarder avec eux.

— Non, docteur. J'ai reçu des instructions…

— Mon jeune ami, vous pouvez prendre vos instructions et les plier jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des coins, puis les fourrer dans votre oubliette. Nous sommes venus ici dans le seul but de prendre part à une conférence publique. Si celle-ci ne peut pas commencer, nous verrons la presse – dans la salle de conférences.

— Mais…

— L'Homme de Mars va prendre froid sur ce toit. » Harshaw éleva la voix. « Quelqu'un aurait-il la bonté de nous conduire à cette salle de conférences ? »

Sanforth avala sa salive. « Soit, docteur. Si vous voulez me suivre. »

Il y avait en effet une véritable cohue de journalistes et de techniciens. On avait déjà disposé une grande table ovale et plusieurs petites tables, ainsi que des sièges à profusion. Quelqu'un reconnut Mike et les protestations de Sanforth ne purent empêcher la foule de les entourer. Grâce à ses amazones, Mike put approcher de la grande table. Jubal le fit asseoir entre Dorcas et Jill ; Myriam et le Juste Témoin prirent place derrière lui. Cela fait, Jubal laissa le champ libre aux journalistes et aux photographes. Mike avait été prévenu que les gens agiraient de façon curieuse et Jubal lui avait expressément demandé de ne prendre aucune décision (telle que de faire disparaître des personnes ou des objets) à moins que Jill ne le lui demandât.

Mike fit gravement front à la confusion ; Jill lui tenait la main et cela le rassurait.

Jubal n'avait rien contre les photos, au contraire. Quant aux questions, il ne les craignait pas. Une semaine de discussions avec lui l'avait convaincu qu'aucun journaliste ne pourrait tirer quoi que ce soit de Mike sans l'aide d'un expert. Son habitude de répondre littéralement neutraliserait toutes les tentatives pour le faire parler.

À la plupart des questions, Mike répondait par « Je ne sais pas » ou par « Pardon ? »

Un correspondant de *Reuter,* anticipant des difficultés concernant son statut d'héritier, tenta de sonder la compétence de Mike : « Mr. Smith, que savez-vous sur la législation de l'héritage ? »

Mike savait qu'il avait du mal à gnoquer le concept humain de propriété et en particulier les notions de legs et d'héritage. Il s'en tint donc à la lettre de la loi – Jubal reconnut sans peine le chapitre I de l'ouvrage du célèbre juriste Ely : *Legs et Héritage.*

Mike récita ce qu'il avait lu, avec précision et sans aucune

expression, page après page, tandis qu'un grand silence se faisait et que son interrogateur le regardait avec des yeux ronds.

Jubal le laissa continuer jusqu'à ce que les journalistes en aient appris plus qu'ils ne désiraient sur la dot et le douaire, les parents consanguins et utérins, le *per stirpes* et le *per capita,* et finit par lui dire : « Cela suffit, Mike. »

Mike parut surpris. « Ce n'est pas tout.

— Plus tard. Quelqu'un a-t-il une question sur un autre sujet ? »

Un journaliste d'un journal londonien du dimanche en trouva une qui devait être chère au portefeuille de son patron : « Mr. Smith, il paraît que vous aimez les filles. Avez-vous déjà embrassé une fille ?

— Oui.

— Vous aimez cela ?

— Oui.

— En quoi est-ce que cela vous a plu ? »

Mike hésita à peine. « C'est bon d'embrasser les filles, répondit-il, ça vaut mille fois le bridge. »

Les applaudissements lui firent peur – mais il sentait que Jill et Dorcas n'avaient pas peur ; bien au contraire : elles essayaient de réprimer cette expression bruyante de la joie qu'il ne parvenait pas à maîtriser. Il se calma donc et attendit.

Il fut sauvé des autres questions et connut une grande joie en voyant arriver un personnage familier. « Docteur Mahmoud mon frère ! » Il continua à parler de façon exubérante – en martien.

Le sémanticien du *Champion* fit de grands signes avec ses bras, sourit et répondit dans le même langage rauque tout en fendant la foule. Ils continuèrent à parler en symboles phonétiques non humains, Mike en un torrent passionné, Mahmoud plus lentement, avec des sons pareils à ceux que produirait un rhinocéros fonçant dans de la tôle d'acier.

Les journalistes laissèrent faire ; certains enregistraient pour faire « couleur locale ». L'un d'eux finit par s'impatienter. « Docteur Mahmoud ! De quoi parlez-vous ? »

Mahmoud répondit dans un anglais d'Oxford sec et précis. « Je lui dis surtout : “Doucement, mon garçon, parlez plus lentement, cela ira aussi bien.”

— Et que dit-*il* ?

— Le reste est personnel, privé, et dénué de tout intérêt. Des salutations, vous savez, des souvenirs. Entre vieux amis. » Et il continua à bavarder – en martien.

Mike racontait à son frère tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus, de façon à ce qu'ils puissent se gnoquer de plus près – mais ses concepts étaient martiens et il lui parlait surtout de ses nouveaux frères d'eau et de leurs saveurs

respectives… la douce eau qu'était Jill… la profondeur d'Anne… le fait étrange et pas entièrement gnoqué que Jubal ait tantôt le goût d'un œuf, tantôt celui d'un Ancien mais n'était ni l'un ni l'autre… l'ingnoquable immensité de l'océan…

Mahmoud avait moins à raconter car, selon les critères martiens, il lui était arrivé moins de choses – un excès dionysiaque dont il n'était pas très fier, une longue journée passée face contre terre dans la mosquée de Suleiman, dont il n'avait pas encore gnoqué le résultat et préférait ne pas parler. Mais pas de nouveaux frères d'eau.

Il réussit à faire taire Mike et tendit la main à Jubal. « Vous êtes le docteur Harshaw. Valentin Michaël pense nous avoir présentés – et à sa façon, il l'a fait. »

Harshaw l'examina pendant qu'ils se serraient la main. Il ressemblait à un gentleman britannique sportif, des vêtements de tweed coûteux et apparemment quelconques jusqu'à la moustache grise impeccablement taillée… mais son teint était olivâtre et les gènes qui avaient produit ce nez provenaient certainement du Levant. Harshaw n'aimait pas les falsifications et préférait du pain de maïs rassis à la plus parfaite « entrecôte » synthétique.

Mais Mike le traitait en ami. « Ami » il était, donc, jusqu'à preuve du contraire.

Aux yeux de Mahmoud, Harshaw apparaissait comme le modèle type de sa conception du « yankee » : vulgaire, vêtu trop peu strictement pour la circonstance, parlant trop fort, vraisemblablement ignare et très certainement provincial. Et, de plus, avocat et homme de l'art ; dans l'expérience de Mahmoud, tous les Américains de ces catégories étaient peu cultivés et d'esprit étroit – de vulgaires techniciens. Il avait une profonde aversion pour tout ce qui était américain. Leur incroyable Babel de religions polythéistes, leur cuisine (*cuisine !*), leurs manières, leur architecture bâtarde et leurs arts maladifs et leur aveugle et arrogante croyance en leur supériorité, longtemps après que leur soleil se soit couché. Et leurs femmes. Leurs femmes surtout. Impudiques, pleines d'assurance, avec leurs corps maigres et affamés qui le faisaient néanmoins, et de façon troublante, songer aux houris. Et quatre d'entre elles entouraient Mike, dans une réunion d'où les femmes auraient dû être bannies.

Mais Valentin Michaël les présentait – y compris ces trop visibles créatures féminines – les présentait avec fierté et empressement comme ses frères d'eau, créant ainsi pour Mahmoud une obligation plus astreignante que s'ils eussent été les fils du frère de son père. Mahmoud comprenait la nature de ces liens pour l'avoir observée chez les Martiens, et n'avait pas besoin de la traduire maladroitement par « ensemble caténaire », ni même par « les choses identiques à une certaine chose sont identiques entre elles ». Il avait vu les Martiens

chez eux ; il connaissait leur pauvreté (selon les critères terrestres) ; il avait eu un aperçu de leur richesse culturelle et en avait pressenti l'immensité. Et enfin, il avait gnoqué l'importance suprême que les Martiens accordent aux relations interpersonnelles.

Aucune échappatoire n'était possible – il avait partagé l'eau avec Valentin Michaël et devait justifier la foi que son ami avait en lui… en espérant que ces Yankees n'étaient pas aussi superficiels qu'ils le paraissaient.

Il leur sourit donc chaleureusement. « Valentin Michaël m'a expliqué non sans fierté que vous étiez tous en… (Mahmoud utilisa un mot martien)… avec lui.

— Comment ?

— Fraternité de l'eau. Vous comprenez ?

— Je gnoque. »

Mahmoud doutait que Harshaw le gnoquât réellement, mais continua sans se troubler. « Comme je suis lié à lui de la même manière, je demande à être considéré comme un membre de la famille. Je connais votre nom, docteur, et je pense que voici Mr. Caxton – j'ai vu votre photo en tête d'un de vos articles, Mr. Caxton. Mais voyons si je place bien ces jeunes dames. Je suppose que voici Anne.

— Oui, mais elle est en robe.

— Bien sûr. Je lui présenterai donc mes respects plus tard. » Harshaw lui présenta les autres… et Jill le stupéfia en s'adressant à lui dans la forme honorifique correcte convenant entre frères d'eau. Elle parlait trois octaves plus haut que les Martiens mais avec une grande pureté (si l'on peut dire, vu la raucité du langage) d'accent. Elle ne savait en fait utiliser qu'une douzaine de mots et commençait à en comprendre une centaine – mais elle connaissait cette formule à la perfection parce qu'elle l'utilisait quotidiennement avec Mike.

Les yeux du docteur Mahmoud s'agrandirent. Ces gens n'étaient peut-être pas de simples barbares non circoncis… cette jeune femme avait une intuition plus qu'ordinaire. Il répondit à Jill par la formule honorifique qui convenait et lui baisa la main.

Jill vit que Mike était aux anges ; elle parvint à croasser la plus courte des neuf réponses possibles ; elle ne la gnoquait d'ailleurs pas, et n'aurait jamais songé à suggérer en anglais son plus proche équivalent biologique humain… en tout cas pas à un homme qu'on venait de lui présenter !

Mahmoud, qui comprenait, lui, la prit dans son sens symbolique et non dans sa signification littérale, d'ailleurs humainement impossible, et donna la réponse qui convenait. Mais Jill avait passé la limite de ses possibilités. Elle ne le comprit pas et ne put même pas lui répondre en anglais.

Mais elle eut une soudaine inspiration. Des cruches emplies d'eau et des verres étaient disposés à intervalles sur la table. Elle emplit un verre, regarda Mahmoud dans les yeux et lui dit avec conviction : « Voici de l'eau. Notre nid est le vôtre. » Elle y trempa les lèvres puis le lui tendit.

Il répondit en martien puis, voyant qu'elle ne comprenait pas traduisit : « Qui partage l'eau partage tout. » Il but une gorgée et allait lui rendre le verre, puis se reprit et le tendit à Harshaw.

« Je ne parle pas martien, mon ami… mais je vous remercie pour l'eau. Puissiez-vous ne jamais avoir soif. » Il en but un bon tiers, s'exclama d'aise, puis passa le verre à Ben.

Caxton regarda Mahmoud et dit sobrement : « Rapprochons-nous. L'eau de la vie nous rapproche. » Il but une petite gorgée et tendit le verre à Dorcas.

Malgré ce qui avait précédé, Dorcas hésita. « Docteur Mahmoud… vous savez combien Mike prend cela au sérieux ?

— Certainement, mademoiselle.

— Eh bien… c'est tout aussi sérieux pour nous. Vous comprenez ? Vous… gnoquez ?

— Je le gnoque dans sa plénitude… sans quoi j'aurais refusé de boire.

— Très bien. Puissiez-vous toujours boire profondément. Et que nos œufs partagent le même nid. » Des larmes se mirent à couler sur ses joues. Elle but et se hâta de passer le verre à Myriam.

« Maîtrise-toi », lui murmura Myriam. Puis elle s'adressa à Mike. « Avec cette eau nous accueillons notre frère », puis ajouta à l'intention de Mahmoud : « Le nid, l'eau, la vie. » Elle but. « Vous êtes notre frère. » Elle lui redonna le verre.

Mahmoud but ce qui restait et parla, mais en arabe : « *Et si tu mêles tes affaires aux leurs, ils seront tes frères.* »

— *Amen* », dit Jubal.

Le docteur Mahmoud lui jeta un coup d'œil perçant, mais décida de ne pas lui demander s'il avait compris. Ce n'était ni le moment ni le lieu pour aborder un sujet qui pourrait le conduire à révéler ses doutes et ses difficultés. Néanmoins, comme toujours, le rituel de l'eau lui avait réchauffé l'âme… bien que cela fleurât l'hérésie.

L'arrivée de l'assistant-chef du protocole coupa court à ses pensées. « Docteur Mahmoud, n'est-ce pas ? Votre place est à cette petite table, docteur. Venez avec moi. »

Mahmoud sourit. « Non, ma place est ici. Dorcas, cela vous ennuie que je me mette entre vous et Valentin Michaël ?

— Pas du tout, docteur. Je vais me pousser. »

L'assistant-chef du protocole tapait presque du pied. « Je vous en *prie,* docteur Mahmoud ! Le tableau vous place à la table C ! Le

secrétaire général va arriver d'un moment à l'autre – et il y a un désordre *fou,* la salle *grouille* littéralement de journalistes… je ne sais *vraiment* plus quoi faire !

— Alors, allez le faire ailleurs, mon mignon, suggéra Jubal.

— Comment ? Et qui êtes-vous, vous ? Êtes-vous sur la liste ? » Il se plongea soucieusement dans la lecture de son précieux tableau.

« Et qui êtes-*vous* ? rétorqua Jubal. Le maître d'hôtel ? Je suis Jubal Harshaw. Si mon nom ne figure pas sur votre liste vous pouvez la déchirer en morceaux. Et d'autre part, mon jeune ami, si l'Homme de Mars désire avoir le docteur Mahmoud près de lui, cela résout la question.

— Mais ce n'est pas *possible !* La table de conférence est réservée aux ministres, chefs de délégation, magistrats de la Haute cour et personnalités d'un rang égal. Il en arrive tout le temps, et je ne sais vraiment plus *où* les mettre. Et à l'Homme de Mars, bien sûr.

— Bien sûr, acquiesça Jubal.

— Bien sûr, et le docteur Mahmoud doit être placé *derrière* le secrétaire général afin de lui servir d'interprète. On peut dire que vous ne me facilitez pas la besogne.

— Je vais vous la faciliter. » Jubal lui arracha le papier des mains. « Voyons voir cela… L'Homme de Mars sera assis juste en face du secrétaire général… là. » Jubal sortit un stylo et attaqua le tableau. « Et toute cette moitié, d'ici à *là,* appartient à l'Homme de Mars et à sa délégation. » Jubal contourna la moitié de la table d'un large trait noir et effaça les noms marqués sur cette moitié. « Voilà. La moitié de votre travail est faite. Je me charge de la répartition des sièges de notre côté. »

L'officier du protocole était trop atterré pour pouvoir parler. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Jubal le regarda avec bienveillance. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Ah oui, j'avais oublié d'authentifier cela…» Il griffonna sous les modifications : *« J. Harshaw, pour V.M. Smith. »* « Voilà, mon garçon. Allez vite montrer cela à votre sergent et dites-lui de consulter le protocole des visites officielles des chefs de planètes amies. »

L'homme partit sans même prendre le temps de refermer la bouche. Il revint peu après, précédé d'un homme plus âgé. Le nouveau-venu leur parla du ton péremptoire de quelqu'un qui connaît son affaire : « Docteur Harshaw ? Je suis LaRue, chef du protocole. Vous faut-il réellement la moitié de la table ? J'avais cru comprendre que votre délégation était peu importante.

— Là n'est pas la question. »

LaRue se permit un bref sourire. « Je crains que ce ne soit justement la question. Je n'ai déjà pas assez de place. Presque toutes les personnalités de premier plan ont tenu à venir. Si vous attendez

d’autres personnalités – et bien que vous ne me l’ayez pas notifié au préalable – je ferai placer une table derrière les deux sièges réservés à Mr. Smith et à vous-même.

— Non.

— Désolé, mais il est impossible de faire autrement.

— Moi aussi, je suis désolé – pour vous. Si la moitié de la table principale ne nous est pas réservée, nous partons. Dites au secrétaire général que vous avez fait rater sa conférence en étant grossier avec l’Homme de Mars.

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Je n’ai pas été assez clair ?

— Je… je pensais que vous vouliez plaisanter.

— Je ne peux pas m’offrir le luxe de plaisanter, mon ami. Ou bien Smith est le premier personnage d’une autre planète rendant visite au premier de celle-ci – et dans ce cas il a droit à tous les assistants et à toutes les ballerines que vous pourrez dénicher – ou bien il est un simple touriste et n’a droit à aucun égard particulier. C’est l’un ou l’autre. Regardez autour de vous et comptez toutes les « personnalités de premier plan », comme vous les appelez, qui ont choisi de venir et demandez-vous s’ils seraient venus si, pour eux, Smith n’était qu’un simple touriste.

— Il n’y a pas de précédent », dit LaRue lentement.

Jubal renifla bruyamment. « J’ai assisté à la visite du chef de la délégation de la République lunaire – allez donc *lui* dire qu’il n’y a pas de précédent. Et puis baissez-vous vite ! Je me suis laissé dire qu’il avait l’humeur plutôt vive. Mais je suis un vieil homme, voyez-vous, et j’ai peu dormi cette nuit. Ce n’est pas à moi de vous apprendre votre métier. Dites à Mr. Douglas que nous le rencontrerons un autre jour… lorsqu’il sera prêt à nous recevoir comme il convient. Venez, Mike. » Il commença laborieusement à se lever.

« Non, non, docteur Harshaw ! se hâta de dire LaRue. Nous allons débarrasser ce côté de la table. Je vais… Je vais faire quelque chose. Elle est à vous.

— Voilà qui est mieux. » Harshaw ne se rassit pas complètement. « Mais où est le drapeau de Mars ? Et nous rendra-t-on les honneurs ?

— Je ne vois pas très bien…

— Je n’ai jamais eu tant de mal à me faire comprendre qu’aujourd’hui. Regardez là-bas. Voyez, au-dessus du siège réservé au secrétaire général, flotte la bannière de la Fédération. Mais ici, je ne vois rien.

— J’avoue que vous me prenez par surprise, dit LaRue. J’ignorais que les Martiens aient un drapeau.

— Ils n’en ont pas. Et vous ne pourriez certainement pas hisser ce qu’ils utilisent en ces occasions. (Je ne sais même pas ce dont il

pourrait s'agir, mais cela n'a pas l'ombre d'une importance !) Nous allons donc vous aider. Papier, Myriam…» Il esquissa un rectangle au milieu duquel il dessina le symbole traditionnel de la planète, un cercle traversé d'une flèche pointant vers l'angle supérieur droit. « Voilà. Vous laisserez le champ blanc et porterez le symbole en rouge. Ce devrait évidemment être brodé sur de la soie, mais avec un morceau de drap et un peu de peinture n'importe quel boy-scout devrait pouvoir en improviser un. Vous avez fait du scoutisme ?

— Euh… il y a longtemps.

— Parfait. Vous connaissez la devise des Scouts. Et maintenant, quant aux honneurs… vous jouerez *Salut, Paix souveraine* à l'entrée du secrétaire ?

— C'est une obligation.

— Il faudra donc faire suivre l'hymne de Mars.

— Comment serait-ce possible, même s'il existe ? Nos musiciens… Voyons, soyez raisonnable, docteur Harshaw.

— Mais je *suis* raisonnable, mon jeune ami. Nous sommes venus ici pour une petite réunion sans cérémonie. Nous arrivons et nous trouvons un vrai cirque. Dans un cirque, il faut des éléphants. Je comprends fort bien que vous ne puissiez pas faire jouer de la musique martienne. Que diriez-vous de la *Symphonie des Neuf Planètes ?* Vous gnoquez ? Pardon, vous y êtes ? Prenez au début du mouvement sur Mars, et jouez-en assez de mesures pour qu'on le reconnaisse. »

LaRue parut songeur. « Ce serait évidemment possible, docteur Harshaw… mais je ne vois pas comment je pourrais vous promettre des honneurs souverains, même improvisés. Je… je ne pense pas avoir autorité pour le faire.

— Ni les tripes, dit Harshaw sur un ton amer. Fort bien. *Nous* n'avons pas demandé tout ce cirque – dites à Mr. Douglas que nous reviendrons quand il sera moins occupé. Cela nous a fait plaisir de bavarder avec vous. Venez nous dire bonjour quand nous reviendrons, si vous êtes toujours là » Il recommença à se lever péniblement comme s'il était trop vieux et trop faible pour pouvoir le faire sans mal.

« Je vous en prie, docteur Harshaw, dit LaRue, ne partez pas ! Hum… le secrétaire ne viendra que lorsque je lui aurai fait savoir que tout est prêt… Je vais voir ce que je peux faire. D'accord ? »

Harshaw se laissa retomber avec un gémissement. « À votre aise. Encore une chose, pendant que vous êtes là. J'ai entendu un chahut il y a un moment – d'après ce que j'ai pu saisir, c'étaient des membres de l'équipage du *Champion* qui voulaient entrer. Ce sont des amis de Smith : ouvrez-leur les portes. Cela nous aidera à remplir notre moitié de la table. » Harshaw soupira et se massa un rein.

« Fort bien, docteur, dit LaRue sèchement avant de s'éloigner.

— Patron, murmura Myriam. Vous êtes-vous démis une vertèbre

en faisant les pieds au mur avant-hier soir ?

— Silence, femme, ou je vous donne la fessée. » Jubal regarda avec satisfaction la salle qui continuait à s'emplir de personnalités. Il avait dit à Douglas qu'il désirait une « petite réunion sans formalités », certain que l'occasion attirerait les puissants et les avides comme la lumière attire les papillons. Et maintenant, Mike allait être traité en souverain par ces nababs – sous les yeux du monde entier. Qu'ils essaient de le bousculer après cela !

Sanforth mettait les journalistes à la porte et l'infortuné assistant-chef du protocole s'arrachait les cheveux en faisant le compte des chaises et celui des invités, qui continuaient d'ailleurs a affluer. Jubal en conclut que Douglas n'avait jamais eu l'intention de commencer avant 11 heures et que tout le monde en avait été informé – l'heure supplémentaire donnée à Jubal devant être consacrée à la réunion préliminaire qu'il avait refusée. Fort bien : ce délai l'avait servi.

Le leader de la Coalition orientale fit son entrée. Mr. Kung avait volontairement renoncé au statut de chef de délégation et était venu en tant que simple membre de l'Assemblée, mais Jubal ne fut pas surpris de voir que l'assistant-chef du protocole laissait tout tomber et se précipitait pour faire asseoir le principal ennemi politique de Douglas à la grande table, non loin du siège de secrétaire général ; cela renforça Jubal dans son opinion que Douglas n'était pas un imbécile.

Le docteur Nelson, médecin du *Champion* et le capitaine van Tromp arrivèrent ensemble et furent salués avec joie par Mike. Jubal s'en réjouit, car cela donnait à Mike quelque chose à faire devant les caméras, au lieu de rester assis comme un pantin. Il en profita pour redistribuer les sièges. Il mit Mike en face du secrétaire général et prit place à sa gauche, pour pouvoir le toucher. Comme Mike n'avait qu'une notion très brumeuse des convenances, Jubal avait convenu de signes aussi imperceptibles que ceux utilisés avec un cheval de haute école : « debout », « assis », « saluez », « serrez la main ». Et comme Mike n'était pas un cheval, son « dressage » n'avait pris que cinq minutes.

Mahmoud abandonna ses compagnons d'équipage et vint parler à Jubal. « Docteur – le capitaine et le médecin de bord sont également frères d'eau de notre frère, et Valentin Michaël aurait voulu le confirmer par un nouveau rituel. Je lui ai conseillé d'attendre. Êtes-vous d'accord ?

— Oui, certainement. Pas dans cette foule. » Cré nom, combien de frères Mike avait-il encore ? « Peut-être viendrez-vous tous trois bavarder et manger un morceau avec nous quand ça sera terminé ?

— J'en suis très honoré. Mes deux compagnons viendront certainement aussi.

— Très bien. Dites-moi, docteur Mahmoud, connaissez-vous d'autres frères de votre jeune frère qui ne se seraient pas encore manifestés ?

— Non. Pas du *Champion,* en tout cas. » Mahmoud s'abstint de poser la question complémentaire ; cela aurait risqué de montrer combien il avait été déconcerté de se découvrir d'aussi nombreux engagements fraternels. « Je vais le dire à Sven et au patron. »

Harshaw vit le nonce du pape entrer et prendre place a la grande table. Il sourit en lui-même. Si ce sot aux longues oreilles, LaRue, avait encore des doutes sur la nature officielle de cette réunion, il ferait bien de les rejeter !

Un homme lui tapa sur l'épaule. « C'est ici que perche l'Homme de Mars ?

— Oui, répondit Jubal aussi sec.

— Je suis Tom Boone – ou plutôt le sénateur Boone, et j'ai un message pour lui de la part de l'évêque suprême Digby. »

Jubal fit fonctionner son cortex au rythme réservé aux grandes occasions. « Jubal Harshaw, sénateur…» Il fit signe à Mike de se lever et de serrer la main du nouveau-venu. «… Et voici Mr Smith. Mike, je vous présente le sénateur Boone. »

— Enchanté, sénateur Boone », dit Mike dans le plus parfait style « leçons de maintien ». Il regarda Boone avec intérêt. Il avait fallu lui expliquer que, malgré les apparences, « sénateur » ne signifiait pas « Ancien ». Cela l'intéressait néanmoins beaucoup de voir un « sénateur ». Mais il ne le gnoqua pas.

« Fort bien, merci, Mr Smith. Je ne vais pas vous prendre longtemps ; je crois d'ailleurs que la sauterie va commencer. L'évêque suprême Digby vous invite personnellement à assister au culte du Tabernacle de l'Archange Foster de l'Église de la Nouvelle Révélation. »

— Pardon ? »

Jubal intervint. « Comme vous le savez, sénateur, presque tout – tout, en fait – est nouveau ici pour l'Homme de Mars. Mais il se trouve qu'il a vu un de vos services à la stéréovision…

— Pas pareil.

— Je sais bien. Cela l'a beaucoup intéressé et il m'a posé nombre de questions – je n'ai pas pu répondre à toutes…»

Boone lui jeta un regard perçant. « Vous n'êtes pas un fidèle ?

— Je dois admettre que non.

— Venez aussi. Il y a toujours de l'espoir pour un pécheur.

— Merci, je n'y manquerai pas. (Et comment ! Je ne vais pas laisser Mike aller seul dans votre piège !)

— Dimanche prochain donc. Je le dirai à l'évêque Digby.

— Dimanche prochain si possible, précisa Jubal. Si nous ne

sommes pas en prison. »

Boone eut un large sourire. « Y'a toujours ça, hein ? Envoyez-moi un mot, ou à l'évêque suprême, et vous n'y resterez pas longtemps. » Il balaya la salle du regard. « On dirait que ça manque de chaises. Un simple sénateur comme moi n'a guère de chances avec tous ces gros bonnets partout.

— Peut-être nous ferez-vous l'honneur de vous joindre à nous, sénateur ? lui dit Jubal doucereusement. À cette table ?

— Hein ? Oh, merci, *monsieur !* Un fauteuil de ring… Ça ne vous embête pas ?

— Si vous ne craignez pas les implications d'être assis avec la délégation martienne, ajouta Harshaw. Je ne voudrais pas vous mettre dans une situation embarrassante. »

Boone hésita à peine un instant. « Mais pas du tout ! En fait, soit dit entre vous et moi, l'évêque est très, *très* intéressé par ce jeune homme.

— Fort bien. Il y a une place à côté du capitaine van Tromp ; vous le connaissez sans doute.

— Van Tromp ? Sûr. Vieux copains, on s'connaît bien. Je l'ai rencontré à une réception. » Le sénateur Boone salua Smith de la tête et alla prendre place d'un air avantageux.

Les arrivées se faisaient moins nombreuses. Jubal suivit une interminable discussion sur une question de sièges. À la fin, n'y tenant plus, il parla avec Mike et s'assura que, même s'il n'en comprenait pas la raison, il savait du moins ce que Jubal voulait de lui.

« Oui, Jubal, je le ferai.

— Merci, fils. » Jubal se leva et s'approcha d'un groupe de trois hommes : l'assistant-chef du protocole, le chef de la délégation uruguayenne, et un homme déconcerté et courroucé. L'Uruguayen disait : «… Si vous l'acceptez, vous devrez trouver une place pour tous les chefs d'État locaux, et il y en a au moins quatre-vingts. Nous sommes en territoire fédéral et aucun chef d'État n'a la préséance sur un autre. Si vous commencez à faire des exceptions…»

Jubal l'interrompit en s'adressant au troisième homme : « Monsieur…» Il attendit qu'on lui prêtât attention, puis continua : «… l'Homme de Mars m'a chargé de vous demander de lui faire le grand honneur de prendre place près de lui… si votre présence n'est pas requise ailleurs. »

L'homme fut d'abord surpris, puis sourit franchement. « Mais certainement… C'est un arrangement parfaitement satisfaisant. »

Les deux autres, fonctionnaire du palais et dignitaire uruguayen, se mirent à protester, mais Jubal leur tourna le dos. « Hâtons-nous, monsieur, nous n'avons plus beaucoup de temps. » Il avait vu entrer des hommes portant une sorte de pied pour arbre de Noël et une étoffe

sanglante – certainement le « drapeau martien ». Mike se leva lorsqu'ils approchèrent.

Jubal dit : « Permettez-moi de vous présenter Valentin Michaël Smith. Michaël… le président des États-Unis ! » Mike s'inclina très bas.

Ils eurent tout juste le temps de l'installer à la droite de Mike tandis que l'on hissait le drapeau improvisé derrière eux. La musique retentit, tous les assistants se levèrent, et une voix proclama :

« Le secrétaire général ! »

20

Jubal avait songé à laisser Mike assis pendant que Douglas ferait son entrée, mais avait rejeté cette idée : il n'essayait pas de mettre Mike au-dessus de Douglas, mais simplement d'établir la rencontre sur un pied d'égalité. En se levant, il fit donc signe à Mike de faire de même. Aux premières mesures de *Salut, Paix souveraine,* une grande porte s'ouvrit au fond de la salle et Douglas apparut. Il rejoignit sa place et commença à s'asseoir.

Instantanément, Jubal fit signe à Mike de faire de même ; le résultat fut que les deux hommes s'assirent simultanément. Après une pause respectueuse, le reste de la salle les imita.

Jubal retint son souffle. LaRue n'avait pas vraiment promis. Est-ce que…

Le fortissimo du mouvement de « Mars » emplit la salle : le thème des *Dieux Guerriers* qui surprend même l'audience la plus blasée. Regardant Douglas droit dans les yeux, Jubal se leva prestement.

Douglas se leva aussi, à peine plus lentement.

Mais Mike resta assis, car Jubal ne lui avait pas fait signe. Il n'était nullement embarrassé que tous les autres assistants se soient levés en même temps que le secrétaire général. Mike n'y comprenait rien, se contentant de faire ce que Jubal lui demandait.

Jubal y avait longuement réfléchi. Si l'on faisait droit à sa demande de jouer l'« hymne martien », comment Mike devrait-il se

comporter ? Tout dépendait du rôle exact qu'il jouait dans cette comédie…

La musique cessa. Sur un signe de Jubal, Mike se leva, salua brièvement et se rassit – pratiquement au moment où Douglas et le reste de l'assistance se rasseyaient, ce qu'ils firent d'ailleurs sans perdre un instant, conscients du fait énorme que Mike était resté assis pendant que l'on jouait son « hymne ».

Jubal soupira de soulagement. Cela avait marché. Il y avait bien des années déjà, il avait pu voir un des derniers membres de cette espèce en voie d'extinction (une reine en exercice) assister à une parade – et avait remarqué que cette royale personne avait salué *après* que l'on eut joué l'hymne national, en signe de reconnaissance de l'hommage qui venait de lui être rendu.

Mais le chef d'une démocratie écoute l'hymne national de son pays debout, comme n'importe quel citoyen, car il n'est pas un souverain.

Comme Jubal l'avait déjà fait remarquer, c'était l'un ou l'autre. Ou bien Mike était un simple citoyen, auquel cas ce gymkhana n'aurait pas dû exister – ou, de par la théorie inhérente à la Décision de Larkin, le gosse était souverain de plein droit. Jubal fut tenté d'offrir une pincée de tabac à priser a LaRue. Il y en avait en tout cas un qui avait compris : le nonce du pape gardait un visage impassible, mais ses yeux brillaient de malice.

Douglas prit la parole. « Mr. Smith, nous sommes honorés et heureux que vous soyez notre hôte. Nous espérons que vous considérez que la Terre est votre patrie tout autant que votre planète natale, notre voisine – notre bonne voisine – Mars. » Il continua ainsi, dans un style plaisant et arrondi. Il souhaita la bienvenue à Mike… mais l'on n'aurait su dire si c'était en tant que souverain, que touriste ou que citoyen rentrant chez lui après une longue absence.

Jubal ne cessait d'observer Douglas, guettant un signe qui prouverait qu'il avait reçu sa lettre. Mais celui-ci évitait de le regarder. Enfin, il parvint à la conclusion de son discours, n'ayant rien dit, mais l'ayant dit bien.

« Maintenant, Mike, » dit Jubal.

Smith répondit au secrétaire général – en martien.

Il arrêta soudain le flot de paroles rauques et, dit gravement : « Monsieur le secrétaire général de la fédération des Nations libres de la planète Terre…» Puis continua en martien.

Et de nouveau en anglais : «… nous vous remercions pour votre accueil. Nous saluons les peuples de la Terre de la part des Anciens de Mars…» Puis de nouveau en martien.

Jubal trouvait que la tirade sur les « Anciens » faisait très noble. L'idée de faire alterner les versions anglaise et martienne était de Jill – et Jubal constata avec joie que ce truc transformait un petit discours

aussi vide de sens qu'une promesse électorale en quelque chose d'aussi ronflant et impressionnant qu'un opéra wagnérien… et d'aussi difficile à comprendre !

Mike prenait cela avec une parfaite équanimité. Il récitait la version anglaise apprise par cœur avec la même facilité qu'il s'exprimait en martien. Cela faisait visiblement plaisir à ses frères d'eau, et il était heureux de leur faire plaisir.

Quelqu'un toucha l'épaule de Jubal et lui mit une enveloppe dans la main, en murmurant : « De la part du secrétaire général. » Jubal se retourna et vit Bradley s'esquiver sur la pointe des pieds. Il ouvrit l'enveloppe et jeta un coup d'œil sur son contenu.

La note consistait en un seul mot : « Oui », et était signée « J.E.D. » dans la fameuse encre verte.

En levant les yeux, Jubal vit que Douglas le regardait. Il lui fit un petit signe de tête et Douglas détourna les yeux La conférence était terminée. Il ne restait plus qu'à l'annoncer au monde.

Mike en était à la conclusion, aussi sonore et vide que le reste. Jubal reconnut ses propres mots : «… se rapprocher pour le bénéfice mutuel des deux mondes…» Et : «… à chaque race selon sa nature…» Douglas remercia l'Homme de Mars brièvement mais avec chaleur.

Jubal se leva. « Monsieur le secrétaire général…

— Oui, docteur Harshaw ?

— Mr Smith est ici à un double titre. Pareil aux princes d'autrefois qui traversaient les immensités inexplorées avec leurs navires et leurs caravanes, il est venu nous apporter les vœux des anciennes puissances de Mars. Mais il est aussi un être humain, citoyen de la Fédération et des États-Unis d'Amérique. À ce titre, il a des droits, des propriétés et des obligations. » Jubal secoua la tête. « Et ils sont lourds. Ayant la charge de le défendre en tant que citoyen et être humain, je me suis creusé la tête pour comprendre ses affaires et dois avouer qu'il ne m'a même pas été possible de faire l'inventaire de toutes ses possessions – et encore moins de remplir sa déclaration de revenus. »

Jubal s'interrompit pour éternuer. « Je suis âgé, et ne vivrai peut-être pas assez longtemps pour venir à bout de cette tache. Vous savez que mon client n'a pas l'expérience des affaires dans le sens humain – les Martiens ont un tout autre point de vue sur ces choses. Mais c'est un jeune homme d'une grande intelligence ; chacun sait que ses parents étaient des génies ; bon sang ne saurait mentir. Il est hors de doute que d'ici à quelques années il pourrait, s'il le désirait, se débrouiller fort bien sans l'aide d'un vieil avocat fatigué. Toutefois ces problèmes doivent être réglés *maintenant*. Les affaires n'attendent pas.

« Mais il est davantage attiré par l'histoire, les arts et les coutumes de sa seconde patrie que par d'interminables histoires d'obligations,

d'émissions d'actions et de royalties – et en cela, je pense, il est sage. Mr. Smith possède une sagesse innée qui ne cesse de m'étonner… ainsi que tous ceux qui l'ont approché. Lorsque je lui ai exposé la situation, il m'a fixé de son clair regard et a dit : "Ce n'est pas un problème, Jubal ; nous allons demander à Mr. Douglas." Jubal s'interrompit puis reprit sur un ton soucieux. « Le reste est personnel, monsieur le secrétaire. Il serait sans doute préférable que je vous voie en privé ? Et que ces messieurs et dames puissent disposer de leur temps ?

— Continuez, docteur Harshaw », dit Douglas. Il ajouta : « Le protocole est suspendu. Quiconque désire partir est libre de le faire. »

Personne ne bougea. « Soit. » Jubal continua : « Pour tout dire en une phrase, Mr. Smith veut vous mandater pour administrer ses biens. »

Douglas feignit l'étonnement de façon fort convaincante. « C'est une bien lourde charge, docteur.

— Je le sais, monsieur le secrétaire. Je lui ai fait observer que vous étiez l'homme le plus occupé de la planète et que vous n'aviez pas le *temps* de s'occuper de ses affaires. » Jubal secoua la tête et sourit. « Mais cela ne l'a nullement impressionné. Il semble que sur Mars plus une personne est occupée, plus on en attend d'elle. Mr Smith s'est contenté de dire : « Demandons-lui. » Je vous le demande donc. Bien entendu, nous n'attendons pas une réponse immédiate – c'est une autre particularité des Martiens : ils ne sont jamais pressés. Et ils n'aiment pas compliquer les choses. Pas de contrat, pas d'apurements périodiques, rien de tout ce fatras. Un pouvoir par écrit si vous le désirez. Peu lui importe d'ailleurs : il le ferait tout aussi bien oralement et sur-le-champ. C'est de nouveau une caractéristique martienne : lorsqu'ils vous font confiance, ils vous font totalement confiance. Ah oui !… je devrais quand même ajouter ceci : Mr. Smith ne présente *pas* cette requête au secrétaire général ; il vous demande à vous, Joseph Edgerton Douglas, personnellement, de lui rendre ce service. Si vous vous retirez de la vie publique, cela n'en sera nullement affecté. Et ce n'est nullement transmissible à votre successeur. C'est en *vous* qu'il a confiance, et non en un éventuel inconnu qui prendrait votre place dans le bureau octogonal de ce palais. »

Douglas fit un signe d'assentiment. « Quelle que soit ma réponse, je suis très honoré… je vous le dis en toute humilité.

— Si vous ne voulez ou ne pouvez pas accepter, ou désirez vous décharger par la suite de ce fardeau, Mr. Smith a fait un second choix – en la personne de Ben Caxton. Levez-vous, Ben, qu'on vous voie. Et dans le cas où aucun de vous deux n'accepterait, nous ferions appel à… peu importe pour le moment ; qu'il suffise de savoir qu'il existe plusieurs choix successifs. Euh… voyons…» Jubal paraissait perdu.

« Je n'ai plus l'habitude de parler si longtemps. Myriam, vous avez ce papier où nous avions mis quelques notes ? »

Jubal prit la feuille qu'elle lui tendait. « Donnez-moi aussi les autres exemplaires. » Elle lui passa une épaisse liasse de papiers. « C'est un aide-mémoire que nous avions préparé pour vous, monsieur le secrétaire – ou pour Caxton, selon. Hum-hum… voyons… ah oui, à charge de se payer ce qu'il estime juste, mais pas moins de… bref, une somme considérable, mais cela ne regarde personne, réellement. À charge de déposer des fonds sur un compte courant afin de subvenir aux besoins de la première partie contractante – oui, j'avais pensé que vous feriez appel à la banque de Shanghaï pour déposer les fonds et, disons, à Lloyd's comme agent d'affaires… ou le contraire, d'ailleurs, uniquement pour protéger votre nom et votre réputation. Mais Mr. Smith ne désire aucune obligation contractuelle, simplement un transfert de pouvoirs illimités, révocable par chacune des parties. Mais je ne vais pas vous lire tout ceci ; c'est bien pourquoi nous l'avons mis par écrit. » Jubal parcourut la salle d'un regard aveugle. « Myriam, ayez donc la bonté d'aller porter ceci au secrétaire général. Ah, et les autres copies. Je vais vous les donner aussi. Vous voudrez peut-être les distribuer… à moins que vous n'en ayez besoin vous-même. Ah, oui, il faudrait quand même en donner une à Mr. Caxton. Tenez, Ben. »

Jubal promena un regard anxieux autour de lui. « Eh bien… je crois que c'est tout, monsieur le secrétaire. Vous vouliez nous dire quelque chose ?

— Un moment, s'il vous plaît. Mr. Smith ?

— Oui, Mr. Douglas ?

— Est-ce bien cela que vous voulez ? Désirez-*vous* que *je* fasse tout ce qui est dit sur ce papier ? »

Jubal retint son souffle et évita de regarder son client. Mike avait été préparé à une question de cet ordre… mais il avait été impossible de prévoir sous quelle forme elle serait posée, et donc d'éviter à coup sûr un faux pas de Mike dû à son habitude de tout prendre à la lettre.

« Oui, Mr. Douglas. » Sa voix résonna dans la salle – et dans un milliard de chambres d'un bout à l'autre de la planète.

« Vous désirez que je prenne vos affaires en main ?

— Je vous en prie, Mr. Douglas. Ce serait une grande bonté. Je vous remercie. »

Douglas cilla une fois. « Bon. Ce ne saurait être plus clair. Docteur, je réserve ma réponse – mais je vous la donnerai sous peu.

— Merci, Mr. Douglas. En mon nom et en celui de mon client. »

Douglas commença à se lever, mais la voix de Kung l'interrompit : « Un moment ! Et la Décision de Larkin ? »

Jubal attrapa la question au vol. « Ah oui, la Décision de Larkin. J'ai entendu dire un tas de bêtises irresponsables à ce propos… Oui,

Mr. Kung ?

— Je *vous* pose la question. Ou à… votre client. Ou au secrétaire général.

— Puis-je répondre, monsieur le secrétaire ? demanda Jubal.

— Faites, je vous prie.

— Merci. » Jubal sortit son mouchoir et se moucha longuement, sur un accord mineur situé trois octaves au-dessous du *la.* Puis, fixant Kung d'un seul œil, il dit sur un ton solennel : « Monsieur le Sénateur, c'est à *vous* que je m'adresse – car je sais que je n'ai pas de raison de m'adresser au gouvernement en la personne du secrétaire général. Il y a longtemps, lorsque j'étais un petit garçon, un autre petit garçon et moi formâmes un club. Qui dit club, dit règles… et la première, qui passa à l'unanimité, fut que nous devions dorénavant appeler nos mères respectives « Rouspéteuse ». C'était stupide, bien sûr… mais nous étions très jeunes. Vous pouvez deviner le résultat, Mr. Kung ?

— Je préfère m'abstenir, docteur Harshaw.

— J'appliquai notre décision une fois, et une seule. J'avertis mon copain à temps pour qu'il évite de commettre la même erreur. Ce que cela *me* coûta, ce fut une bonne fessée avec une baguette de saule. Ainsi finit la « Décision Rouspéteuse ». »

Jubal s'éclaircit la gorge. « Prévoyant que quelqu'un finirait par soulever cette question inexistante, je tentai d'expliquer la Décision de Larkin à mon client. Il eut le plus grand mal à admettre qu'il se trouverait quelqu'un pour penser que cette fiction légale pouvait s'appliquer à Mars. Après tout, Mars est habitée par une race ancienne et sage – bien plus ancienne que la nôtre, monsieur, et peut-être plus sage. Et, lorsqu'il finit par comprendre de quoi il retournait, il fut amusé. Rien de plus, monsieur : amusé, et tolérant. Une fois – une seule – je sous-estimai le pouvoir qu'avait ma mère de punir mon impudence. Je m'en tirai à bon compte. Mais nous ne pouvons pas nous permettre d'être impudents à l'échelle interplanétaire Avant de nous partager des territoires qui ne nous appartiennent pas, il serait sage de nous assurer en quoi consiste la « baguette de saule » de la panoplie martienne. »

Kung ne paraissait pas très convaincu. « Mais si la Décision de Larkin n'est qu'une bêtise de petit garçon, Mr. Harshaw *pourquoi a-t-on rendu des honneurs souverains à Mr. Smith ? »*

Jubal haussa les épaules. « Il faudrait demander cela au gouvernement, pas à moi. Je puis du moins vous dire comment je les ai interprétés : il m'a semblé que c'était une politesse élémentaire… a l'égard des Anciens de Mars.

— Excusez-moi ?

— Ces honneurs ne reflétaient pas bêtement la Décision de Larkin. Dans un sens qui dépasse la compréhension humaine, Mr. Smith *est* la

Planète Mars ! »

Kung ne broncha pas. « Continuez.

— Ou, plus précisément, la race martienne. En la personne de Smith, ce sont les Anciens de Mars qui nous rendent visite. Les honneurs qu'on lui rend sont des honneurs qu'on leur rend. Et cela est vrai dans un sens littéral, bien qu'incompréhensible pour nous. Nous avons fait montre de prudence en rendant aujourd'hui honneur à nos voisins – mais pas dans l'esprit de la Décision de Larkin. Aucune personne compétente n'a jamais soutenu que ce précédent pouvait s'appliquer à une planète habitée. Et j'irai jusqu'à dire qu'aucune ne le fera jamais. » Il leva les yeux comme pour implorer le ciel de lui venir en aide « Soyez assuré, Mr. Kung, que les anciens souverains de Mars savent comment nous avons traité leur ambassadeur. Et je suis certain que le gouvernement de cette planète a agi sagement – vous apprendrez sans doute un jour qu'il a également agi avec prudence. »

Kung dit d'une voix doucereuse : « Si vous vouliez me faire peur, docteur, vous n'avez pas réussi.

— Je ne m'y attendais pas. Mais, heureusement pour le salut de notre planète, *votre* opinion n'a pas force de décision. » Jubal se tourna vers Douglas. « Monsieur le secrétaire… Cela fait des années que je n'ai pas fait une aussi longue apparition publique… et j'avoue être fatigué. Pouvons-nous nous retirer, en attendant votre décision ? »

21

La réunion fut ajournée. Jubal aurait voulu faire sortir le plus vite possible son petit troupeau, mais son dessein fut contrarié par le président des États-Unis et le sénateur Boone. Tous deux comprenaient la valeur qu'il y avait à être vus en compagnie de l'Homme de Mars, et ils étaient vivement conscients que les yeux du monde étaient fixés sur eux.

Déjà le troupeau des politiciens avides approchait.

Jubal se hâta de dire : « Monsieur le président, sénateur… nous partons immédiatement déjeuner. Si vous voulez vous joindre à nous ? » Il valait mieux en avoir deux en privé que douze en public – et il fallait faire sortir Mike d'ici avant que quelque chose ne cloche.

À son grand soulagement, tous deux étaient attendus ailleurs, mais Jubal ne s'en tira pas sans avoir promis d'amener Mike à cet obscène rite fostérite, ainsi d'ailleurs qu'à la Maison-Blanche. Si nécessaire, Mike pourrait avoir une maladie diplomatique. « En avant, les filles ! »

Elles escortèrent Mike jusqu'au toit. Anne venait en proue, avec sa grande taille, sa beauté de Valkyrie, et son impressionnante cape de Témoin. Jubal, Ben et les officiers du *Champion* couvraient leurs arrières. Larry les attendait avec le bus ; quelques minutes plus tard, le pilote les laissa sur le toit du *New Mayflower*. Des journalistes les y attendaient, mais les filles ne lâchèrent pas Mike jusqu'à l'appartement que Duke avait retenu. Elles prenaient visiblement plaisir à leur rôle ; Myriam et Dorcas témoignaient d'une férocité qui fit penser Jubal à des chattes défendant leur petit. Tout journaliste approchant à moins d'un mètre risquait un coup de pied dans les tibias.

Des troupiers des S.S. emplissaient le couloir et un officier montait la garde devant leur porte.

Jubal sentit ses cheveux se hérisser, mais il réalisa que leur présence signifiait que Douglas jouait le jeu. La lettre qu'il lui avait fait porter avant la conférence comportait un appel lui demandant d'utiliser son pouvoir pour protéger la tranquillité de Mike, pour que

le pauvre garçon puisse vivre une vie normale.

« Jill ! cria Jubal. C'est un ordre. Surveillez Mike !

— D'accord, patron. »

L'officier qui était à la porte salua. Jubal lui jeta un coup d'œil. « Tiens ! Comment va, major ? Enfoncé quelques portes ces jours-ci ? »

Le major Bloch devint très rouge mais ne répondit rien. Jubal se demanda si on l'avait mis là par mesure punitive. Duke les attendait à l'intérieur. « Asseyons-nous, messieurs, dit Jubal. Tout est en ordre, Duke ? »

Duke haussa les épaules. « Personne n'est venu installer des micros secrets depuis mon arrivée. Mais il est *toujours* possible de piéger une turne sans qu'on puisse le repérer.

— Oui, oui, je sais. Mais je voulais savoir où en étaient les provisions. J'ai faim, mon garçon, et soif ! Et nous avons trois invités de plus.

— Ah, ça. J'ai assisté au déchargement. Tout est à la cuisine. Vous êtes bien méfiant, patron.

— Je vous conseille de le devenir si vous voulez vivre aussi vieux que moi.

— Je n'y tiens pas particulièrement.

— Question de goût. Ça m'a plu, dans l'ensemble. Allons, les filles, remuez-vous un peu. La première qui me donnera quelque chose à boire sautera son prochain tour. Après avoir servi nos hôtes, bien entendu. Asseyez-vous, messieurs. Quel est votre poison favori, Sven ? L'akvavit ? Larry, descendez donc en acheter deux bouteilles. Et du gin Bols pour le capitaine.

— Inutile, Jubal, dit Nelson. Je prendrai plutôt du scotch.

— Moi de même, dit van Tromp.

— Il y en assez pour noyer un cheval. Et vous, docteur Mahmoud ? Les filles ont certainement prévu des boissons non alcoolisées. »

Mahmoud soupira de regret. « Je ne devrais pas être tenté par les boissons fortes…

— Permettez. » Jubal le regarda attentivement. « Vous venez d'être soumis à une rude tension nerveuse, mon ami. N'ayant pas de méprobamate, je me vois contraint de vous prescrire deux onces d'alcool éthylique à quarante degrés ; répéter la dose si nécessaire. Quel parfum préférez-vous ? »

Le visage de Mahmoud s'éclaira. « Merci, docteur, mais je suis capable de porter le poids de mes péchés. Du gin, s'il vous plaît, avec un verre d'eau. Ou de la vodka. Ce que vous aurez.

— Ou de l'alcool pharmaceutique, ajouta Nelson. Ce salaud boit n'importe quoi – et le regrette après.

— Oui, je le regrette, dit Mahmoud avec sérieux. C'est un péché.

— Ne le taquinez pas, Sven, dit Jubal avec brusquerie. S'il tire

davantage de plaisir de ses péchés en les regrettant, cela ne regarde que lui. Et les victuailles ? J'ai vu Anne mettre un jambon dans un des paniers – et il y a peut-être d'autres aliments impurs. Voulez-vous que j'aille vérifier ? »

Mahmoud secoua la tête. « Je ne suis pas traditionaliste, Jubal. Ces commandements datent d'une époque où les besoins étaient différents. Les temps ont changé.

— Oui…, dit Jubal avec tristesse. Pour le mieux ou pour le pire ? Peu importe d'ailleurs ; ils changeront encore. Mangez ce qu'il vous plaira, mon frère – Dieu pardonne les péchés de nécessité.

— Merci. Mais je mange assez rarement au milieu de la journée.

— Je vous le conseillerais pourtant, sinon ma prescription dépassera l'effet prévu. Par ailleurs, ces mômes qui travaillent pour moi font pas mal de fautes d'orthographe, mais elles sont d'excellentes cuisinières. »

Myriam arrivait justement avec un plateau chargé de boissons. « Vous devriez mettre cela par écrit, patron.

— *Hein ? »* Il se retourna prestement. « Je vous apprendrai, moi ! Vous resterez après la classe et m'écrirez mille fois : « Je n'écouterai plus jamais aux portes.

— Oui, patron. Tenez, capitaine… docteur Nelson… et pour vous, docteur Mahmoud. Avec un verre d'eau, n'est-ce pas ?

— Oui, Myriam. Merci beaucoup.

— Service typique à la Harshaw. Rapide, mais pas très soigné. Tenez, et voilà le vôtre, patron.

— Vous avez mis de l'eau dedans !

— Ce sont les ordres d'Anne. Vous êtes trop fatigué pour le prendre *on the rocks. »*

Jubal prit un air souffrant. « Vous voyez ce que je dois supporter, messieurs ? Nous n'aurions jamais dû leur donner le droit de vote. Myriam, vous me ferez ces mille fois en sanscrit.

— Oui, patron. » Elle lui caressa la tête. « Allons, buvez, mon ami ; vous l'avez bien mérité. Nous sommes fiers de vous.

— À la cuisine, femme ! Tout le monde a à boire ? Où est Ben ?

— Il téléphone à son journal – un verre à la main.

— Très bien. Nous n'avons plus besoin de vous – dites à Mike de venir, si vous voulez bien. Messieurs ! *Me ke aloha pau ole! »* Ils burent.

« Mike nous aide à la cuisine. Je crois qu'il deviendra un maître d'hôtel quand il sera grand.

— Tiens ? Je vous croyais partie. Dites-lui de venir quand même ; le docteur Nelson voudrait l'examiner.

— Cela ne presse pas. Votre scotch est excellent, Jubal, mais je n'ai pas compris votre toast.

— Désolé. C'était du polynésien : « Que notre amitié soit

éternelle. » Cela cadre parfaitement avec la cérémonie de l'eau. À propos, messieurs, Larry et Duke sont également les frères de Mike, mais ne vous faites pas de mauvais sang. Ils ne savent pas faire la cuisine… mais ce sont des compagnons précieux par une nuit noire dans une ruelle mal famée.

— Si vous vous portez garant d'eux, dit van Tromp, faites-les entrer, puis condamnez la porte. Et maintenant, buvons à nos compagnes.

— C'est cela ! s'exclama Nelson. À nos quatre beautés. *Skaal ! »* Ils burent à leurs frères d'eau féminins, et Nelson continua : « Où les trouvez-vous, Jubal ?

— Je les élève dans ma cave. Mais dès qu'elles sont à point, il arrive quelque roublard de citadin pour les épouser. Je joue perdant.

— Je compatis, convint Nelson.

— Merci. J'espère que vous êtes tous mariés, messieurs ?

Mahmoud ne l'était pas. Jubal lui jeta un regard sombre.

« Me ferez-vous la grâce de vous désincarner ? Après déjeuner – quand même pas sur un estomac vide.

— N'ayez crainte. Je suis un célibataire invétéré.

— Allons, allons ! J'ai bien vu que Dorcas vous faisait des yeux doux… et vous ronronniez comme un chat.

— Je vous assure que je ne représente aucune menace. » Mahmoud songea à lui dire qu'il ne se marierait jamais en dehors de sa religion, mais craignit qu'un gentil ne le prenne mal. « Ne faites jamais une suggestion pareille à Mike, Jubal. Il ne gnoquerait pas que vous plaisantez – et vous auriez peut-être un cadavre sur les bras. Je ne suis pas certain que Mike peut se penser mort, mais il essaierait certainement.

— J'en suis même certain, affirma Nelson. Dites-moi, docteur – je veux dire Jubal, n'avez-vous rien remarqué de curieux à propos du métabolisme de Mike ?

— Disons plutôt que je n'ai rien remarqué qui ne fût *pas* curieux.

— Exactement. »

Jubal se tourna vers Mahmoud. « Mais ne craignez pas que j'invite Mike à se suicider. Je gnoque qu'il ne gnoque pas la plaisanterie… mais je ne gnoque pas « gnoquer ». Vous parlez le martien, n'est-ce pas ?

— Un peu.

— Couramment. Je vous ai entendu. Gnoquez-*vous* « gnoquer » ?

— Non. C'est le mot le plus important de leur langue – et je pense mettre des années à essayer de le comprendre ; cela m'étonnerait d'ailleurs que j'y réussisse. Il faut *penser* en martien pour gnoquer le mot « gnoquer ». Peut-être avez-vous remarqué que Mike aborde certaines idées de façon plutôt contradictoire ?

— Et comment ! Ma pauvre tête !

— Et la mienne, donc ! »

« Ah ! fit Jubal. À manger ! Il était temps. Posez-ça là et gardez un silence respectueux. Continuez, docteur. À moins que vous ne préfériez remettre ça à une autre fois, maintenant que Mike est présent ?

— Absolument pas. » Mahmoud s'adressa à Mike en martien.

Il lui répondit avec un sourire radieux, puis son expression redevint neutre et il donna son attention au contenu de son assiette. « Je lui ai expliqué ce que je voulais faire, et il m'a dit que je parlerai juste – ce qui n'était pas une opinion mais l'énoncé d'un fait, d'une nécessité. J'espère que si je me trompe, il le remarquera et me corrigera… mais j'en doute. Mike pense en martien, ce qui lui donne une « conception du monde » différente de la nôtre. Vous me suivez ?

— Je gnoque, répondit Jubal. Le langage modèle nos idées et nos concepts.

— Oui, mais… vous parlez arabe, docteur ?

— Fort mal. J'ai fait mon temps comme médecin militaire en Afrique du Nord. Mais je le lis toujours, car je préfère la parole du prophète dans sa version originale.

— Comme il convient. Le Koran ne peut être traduit – la « conception du monde » change quoi qu'on fasse. Vous comprendrez donc combien l'anglais m'a semblé difficile. Pas seulement parce que les inflexions de ma langue maternelle sont plus simples, mais parce que la « carte » change. L'anglais est la langue humaine la plus vaste : sa variété, sa subtilité et la complexité irrationnelle de ses expressions lui permettent d'exprimer des choses qu'on ne peut dire en aucune autre langue. Cela a failli me rendre fou… jusqu'à ce que j'aie appris à *penser* en anglais, ce qui superposa une nouvelle « mappemonde » à celle dont j'avais l'habitude ; meilleure peut-être, plus détaillée en tout cas.

« Cependant, il existe des choses que l'on peut exprimer en arabe mais pas en anglais.

— C'est bien pourquoi je continue à lire le Koran dans le texte.

— Oui. Mais le martien est *tellement* plus complexe que l'anglais – et tellement différent dans sa façon de donner une image abstraite de l'univers – que, comparés à lui, l'anglais et l'arabe peuvent être mis sur le même plan. Un Anglais et un Arabe peuvent apprendre à penser dans leurs langues réciproques, mais je ne suis nullement certain qu'il nous sera jamais possible de penser en martien (à moins de l'apprendre de la même façon que Mike). Ce que je parle est en fait une sorte de petit nègre martien.

« Prenez ce mot « gnoquer ». Son sens littéral, qui remonte je pense

à l'origine de la pensée martienne, et qui éclaire toute leur « mappemonde », est fort simple. « Gnoquer » signifie « boire ».

— Comment ? s'étonna Jubal. Mike n'utilise jamais ce mot lorsqu'il est question de boire. Il…

— Attendez une minute.

Mahmoud parla à Mike en martien. Mike parut légèrement surprit, et dit : « Gnoquer est boire.

— Mais, continua Mahmoud, Mike aurait dit pareil pour une centaine d'autres mots anglais, dont certains nous paraîtraient même antithétiques. « Gnoquer » embrasse tous ces concepts. Il signifie « peur », il signifie « amour », il signifie « haine » – une haine juste, car selon la conception martienne, on ne peut haïr une chose que si on la gnoque, que si on la comprend au point de devenir un avec elle ; alors, on peut la haïr, en se haïssant soi-même. Ce qui implique que vous l'aimez également, et la chérissez sans arrière-pensée. Alors, vous pouvez *haïr*… et, du moins je le pense, la haine martienne est un sentiment si noir que son plus proche équivalent humain serait une légère aversion. »

Mahmoud se passa la main sur le visage. « Gnoquer signifie « identiquement égal ». Le cliché humain « J'en souffre plus que vous » a une saveur martienne. Les Martiens semblent savoir instinctivement ce que nous avons péniblement appris grâce à la physique moderne : que, par le processus même de l'observation, l'observateur modifie ce qu'il observe. Gnoquer signifie comprendre si complètement que l'observateur *devient* l'observé – se fond en lui, se mélange, se marie, perd son identité dans une expérience commune. Cela englobe presque tout ce que nous entendons par religion, philosophie et science – mais ne signifie pas pour nous davantage que ce que la couleur peut signifier pour un aveugle de naissance. » Mahmoud s'interrompit un moment avant de continuer : Si je vous coupais en morceaux, Jubal, pour en faire un ragoût, vous et le ragoût me gnoqueriez ; lorsque je vous mangerais, nous gnoquerions ensemble, rien ne serait perdu et il importerait peu de savoir lequel de nous deux mange l'autre.

— Moi, cela m'importerait, dit Jubal fermement.

— C'est que vous n'êtes pas martien. » Il s'interrompit pour parler à Mike en martien.

Mike fit un signe d'assentiment. « Vous avez parle juste, mon frère Mahmoud. Je l'avais dit. Tu es Dieu. »

Mahmoud haussa les épaules en signe d'impuissance « Vous voyez ? Tout ce que je récolte, c'est un blasphème. Nous ne pensons pas en martien. Nous ne le *pouvons* pas.

— Tu es Dieu, approuva Mike. Dieu gnoque.

— Changeons de sujet ! Jubal, puis-je compter sur notre fraternité pour avoir encore un peu de gin ?

— J'y vais ! » dit Dorcas.

L'atmosphère était celle d'un pique-nique en famille. C'était dû pour beaucoup à la simplicité de Jubal, mais aussi au fait que les nouveaux venus étaient tous de la même qualité : érudits, célèbres, n'ayant plus à lutter. Même le docteur Mahmoud, presque toujours sur ses gardes ; en compagnie de ceux qui n'étaient pas adeptes de la seule vrai foi, était détendu. Cela lui avait fait énormément plaisir que Jubal lût la parole du Prophète… et, en y regardant a deux fois les femmes de la maisonnée de Jubal étaient moins maigres qu'il ne l'avait pensé. La brune en particulier… il rejeta cette pensée de son esprit : il était un invité.

Il lui plaisait également de constater que les femmes ne bavardaient pas et n'intervenaient pas dans la conversation des hommes, mais étaient promptes à faire montre d'une chaleureuse hospitalité. Il avait d'abord été choqué par le manque de respect de Myriam envers son maître – puis il reconnut qu'il s'agissait de cette liberté que l'on permet aux chats et aux enfants dans l'intimité de la maison.

Jubal leur expliquait qu'ils ne faisaient rien d'autre que d'attendre le secrétaire général : « Si ses intentions sont sérieuses, il ne tardera pas à nous faire signe. Si nous étions restés au palais, il aurait été tenté de marchander. Ici, nous pourrons refuser.

« Marchander quoi ? demanda van Tromp. Vous lui avez donné ce qu'il désirait.

— Non, pas tout. Douglas aurait certainement préféré que ce soit irrévocable… et non pas dépendant de sa bonne conduite, avec le pouvoir revenant à un homme qu'il déteste – ce chenapan au sourire enjôleur, notre frère Ben. Et il n'est pas le seul à vouloir marchander. Ce débonnaire Bouddha de Kung, par exemple – il hait mes tripes, parce que je lui ai coupé l'herbe sous le pied. Mais s'il parvient à imaginer un marché susceptible de nous tenter, il nous le proposera. Nous nous tenons donc soigneusement à l'écart. C'est à cause de Kung que nous mangeons et buvons uniquement ce que nous avons amené.

— Cela vous inquiète vraiment ? s'étonna Nelson. Je pensais que vous étiez un gourmet qui ne supporte de manger que sa propre cuisine. Je ne peux imaginer d'être empoisonné dans un hôtel de cette catégorie.

— Personne ne songe à vous empoisonner, Sven… mais il se pourrait que votre femme touche votre assurance sur la vie parce que vous auriez mangé la même chose que Mike.

— Vous le croyez réellement ?

— Je veux bien vous commander tout ce que vous voudrez, Sven, mais ni Mike ni moi n'y toucherons. Ils savent où nous sommes et ont eu deux heures pour agir – je suppose *a priori* que n'importe quel

employé ou garçon est à la solde de Kung… ou de quelque autre. Mon principal souci est de maintenir ce garçon en vie tant que nous n'aurons pas stérilisé le pouvoir qu'il représente. »

Jubal plissa le front. « Considérez la « veuve noire ». C'est une petite bête timide, utile, et la plus jolie des araignées. Mais l'infortunée bestiole a le malheur d'être trop dangereuse pour sa taille. Par conséquent, tout le monde la tue.

« La pauvre araignée n'y est pour rien : elle ne peut pas se défaire de son pouvoir venimeux.

« Mike se trouve dans un dilemme analogue. Il est moins joli qu'une « veuve noire »…

— Comment ! s'exclama Dorcas avec indignation. Quelle vilaine chose à dire ! C'est si faux !

— Je n'ai pas vos préjugés glandulaires, mon entant. Joli ou non, Mike ne peut pas se débarrasser de cet argent, et il est dangereux pour lui de le posséder. La Haute cour n'est pas aussi apolitique qu'on pourrait le souhaiter… quoique leur méthode serait plutôt de le mettre en prison que de le tuer, sort que je trouve personnellement pire. Et je ne parle pas d'autres parties intéressées qui n'auront pas manque de se demander quel effet cela aurait sur *leurs* fortunes si Mike était l'invité d'honneur à un enterrement de première classe…

— Téléphone, patron.

— Je ne réponds pas.

— C'est de la part de Becky.

— Il fallait le dire plus tôt ! » Jubal se précipita vers l'appareil où l'attendait l'image de Mme Vesant. « Becky ! Je suis content de vous voir, mon petit !

— Hello, doc. J'ai vu votre numéro.

— Ça passait bien ?

— Je n'ai jamais vu tour plus expert, doc. La profession a perdu un grand orateur – il aurait fallu que vous ayez un jumeau.

— Vous me faites un grand compliment, Becky. » Il réfléchit rapidement. « Mais c'est vous qui avez tout mis en scène ; je n'ai fait qu'encaisser la recette – et elle est grosse. Dites votre chiffre, Becky. »

Mme Vesant se rembrunit. « Jubal, vous me blessez.

— Voyons, Becky ! C'est facile d'applaudir – mais lorsqu'on est sincère, cela prend la forme d'une épaisse liasse de billets verts. C'est l'Homme de Mars qui paie la note et, croyez-moi, il peut se le permettre. » Il sourit. « De ma part, vous n'aurez qu'un baiser et une étreinte à vous faire craquer les côtes. »

Mme Vesant se détendit et sourit à son tour. « Je me souviens comme vous me caressiez les reins en m'assurant que le professeur allait s'en tirer – ah ! vous avez toujours su ce qu'il fallait à la santé du corps.

— Je n’ai jamais agi de façon aussi peu conforme a l’éthique de ma profession.

— Et vous le saviez bien. Vous n’étiez pas du tout paternel.

— C’était peut-être le traitement qu’il vous fallait. J’ai abandonné tout cela, d’ailleurs – mais je ferai une exception dans votre cas.

— Je vous le conseille.

— Et je vous conseille de penser à la note. N’oubliez pas les zéros.

— Vous savez, doc, il y a d’autres moyens de se faire payer… vous avez vu les cours de la Bourse ?

— Non, mais ne me les dites pas. Venez plutôt prendre un verre.

— Ce serait avec plaisir, mais j’ai promis à… un client important de me tenir à sa disposition.

— Je vois. Becky, se pourrait-il que les étoiles montrent qu’il serait de l’intérêt général que cette question soit réglée aujourd’hui même ? Peut-être juste après la fermeture de la Bourse ? »

Elle prit un air songeur. « Je vais les consulter.

— Ça serait bien. Et venez nous voir. Le garçon vous plaira. Il est étrange comme des bretelles de serpent et doux comme un baiser volé.

— Je… je viendrai. Merci, doc. »

Ils se dirent au revoir. Jubal trouva le docteur Nelson en train d’examiner Mike dans une des chambres. Le médecin paraissait fort déconcerté. « Docteur Jubal… j’ai examiné ce patient il y a seulement dix jours. Dites-moi où il a acquis ces muscles.

— C’est très simple. Nous avons envoyé un coupon découpé dans « *Rut,* le magazine de l’*homme.* » Vous savez, cette annonce disait comment un maigrelet de quarante kilos peut…

— Je vous en prie, docteur.

— Demandez-lui. »

Nelson le fit, et Mike répondit : « Je les ai pensés.

— Et voilà, dit Jubal. Il les a « pensés ». Lorsqu’il est arrivé, il y a une semaine, il était mou, flasque et pâle. On aurait cru qu’il avait grandi dans une cave – et je suis près de le penser. Je lui ai donc dit de devenir fort. Il l’a fait.

— Il a pris de l’exercice ? demanda Nelson dubitativement.

— Il a nagé dans la piscine.

— Quelques jours de natation ne vous transforment pas en un homme qui fait des haltères depuis des années ! » Nelson plissa le front. « Je sais que Mike contrôle ses muscles dits « involontaires, » mais il y a des précédents. Tandis que ceci nous conduit à supposer…

— Docteur, dit Jubal doucement, pourquoi ne pas simplement admettre que vous ne le gnoquez pas ? »

Nelson soupira. « Autant. Vous pouvez vous rhabiller, Michaël ! »

Un peu plus tard, Jubal s’ouvrit aux trois officiers du *Champion.*

« Le côté financier était simple : il fallait immobiliser l'argent de Mike de façon à empêcher toute lutte, même s'il mourait : j'ai dit à Douglas que le décès de Mike mettrait un terme à sa gestion, tandis qu'une rumeur provenant d'une source généralement digne de foi – moi – a atteint Kung et d'autres, disant que la mort de Mike donnerait un contrôle permanent à Douglas. Évidemment, si j'étais sorcier, j'aurais débarrassé notre jeune ami de sa fortune, jusqu'au dernier centime. Mais…

— Pourquoi, Jubal ? » L'interrompit van Tromp. Harshaw le regarda avec stupéfaction. « Êtes-vous riche, capitaine ? Je veux dire, vraiment riche ?

— Moi ? » Van Tromp renifla de dédain. « J'ai mon salaire, une maison hypothéquée et deux filles à l'université. J'aimerais bien être riche !

— Je ne pense pas.

— Hein ? Vous ne diriez pas cela si vous aviez des enfants qui poursuivent leurs études.

— J'en ai poussé quatre jusqu'au bout de leurs études – j'étais dans les dettes jusqu'au cou. L'une est devenue une étoile dans sa profession – sous son nom de femme mariée, parce que je suis pour elle un vieux fainéant et non un souvenir révéré. Les autres n'oublient pas mon anniversaire et ne m'embêtent pas ; l'éducation ne leur a fait aucun mal. Je ne parle d'elles, d'ailleurs, que pour prouver qu'un père a souvent besoin de plus qu'il n'a. Mais vous pouvez certainement trouver une firme qui vous paiera trois ou quatre fois ce que vous touchez maintenant, rien que pour avoir votre nom sur son papier à en-tête. On a dû vous faire des propositions ?

— Là n'est pas la question, répondit van Tromp avec raideur. J'ai ma carrière.

— Ce qui signifie que l'attrait de l'argent ne vous fera pas renoncer à commander des vaisseaux spatiaux.

— Un peu d'argent en plus ne me déplairait pas !

— Un peu ne sert à rien. Les filles peuvent toujours dépenser dix pour cent de plus que ce que l'on gagne dans n'importe quelle profession. C'est une loi de la nature, dorénavant baptisée « Loi de Harshaw ». Mais, capitaine, la *vraie* richesse, celle qui exige un bataillon de conseillers fiscaux pour résister aux impôts, vous coulerait tout aussi sûrement que si vous donniez votre démission.

— Pensez-vous ! Je mettrais tout en actions et je toucherais les coupons.

— Non, pas si vous étiez du type à faire fortune. Ce n'est pas difficile, d'ailleurs : il suffit d'y consacrer toute sa vie. Jamais danseuse étoile n'a travaillé plus dur. Mais ce n'est pas votre genre, capitaine. Vous ne voulez pas faire de l'argent ; vous voulez seulement

le dépenser.

— Parfaitement exact ! Je ne vois donc pas pourquoi vous tenez tellement à débarrasser Mike de sa fortune.

— Parce qu'une grande fortune est une malédiction, à moins qu'on ne prenne plaisir à la gagner. Et même alors, cela a de sérieux inconvénients.

— Balivernes ! Jubal, vous ressemblez à un gardien de harem essayant de convaincre un homme intact des avantages qu'il y a à être eunuque.

— C'est possible, admit Jubal. L'esprit a une capacité illimitée de rationaliser ses propres insuffisances, et je ne fais pas exception à la règle. Comme vous, je ne m'intéresse à l'argent que pour le dépenser ; il m'est donc impossible de devenir riche. Par contre, je n'ai jamais eu de mal à réunir les modestes sommes nécessaires à satisfaire mes vices ; il suffit d'un peu de savoir-faire. Mais une vraie fortune ? Vous avez vu cette farce. Aurais-je pu la récrire de façon à empocher la galette – en devenant son fondé de pouvoirs et en me servant à ma guise, sans que Douglas proteste ? Mike me fait entièrement confiance : nous sommes frères par l'eau. Aurais-je pu lui voler sa fortune ?

— Sacré nom, Jubal !… je pense que oui !

— C'est même certain, parce que notre secrétaire général n'est pas plus assoiffé d'argent que vous ou moi. C'est l'attrait du *pouvoir* qui le pousse – un son de cloche auquel je suis sourd. Il aurait suffi que je lui garantisse (avec élégance bien sûr !) que nous continuerions à soutenir son gouvernement. »

Jubal frissonna. « J'ai même cru qu'il me faudrait en passer par-là pour protéger Smith des vautours, et j'avoue avoir été pris de panique. Vous ne savez pas quel maître impitoyable peut être une grande fortune. On est entouré de mendiants comme à Bombay, chacun demandant sa part. On devient méfiant ; les amis se font rares : ceux qui auraient pu le devenir sont trop délicats pour être bousculés par les mendiants, ou trop fiers pour courir le risque d'être confondus avec eux.

« Pire encore, votre famille est perpétuellement en danger. Vos filles ont-elles déjà été menacées de kidnapping, capitaine ?

— Comment ? Dieu merci, non !

— Si vous possédiez la fortune qui a échu à Mike, vous les feriez garder jour et nuit… et pourtant vous ne connaîtriez pas le repos, car vous ne seriez pas sûr des gardes. Repensez aux cent derniers kidnappings dont la presse a parlé. Souvenez-vous dans combien de cas étaient impliqués de fidèles employés ou serviteurs… et combien peu de victimes en sont sorties vivantes. L'argent a-t-il pour vous des attraits qui valent le risque de voir vos filles la corde au cou ?

— Je pense que je vais garder ma maison hypothéquée, dit van Tromp avec conviction.

— *Amen.* Je veux vivre *ma* vie, dormir dans *mon* lit – sans être *emm… !* Je croyais pourtant être obligé de passer les années qui me restent dans un bureau gardé et barricadé, travaillant de longues heures pour défendre les intérêts financiers de Mike.

« Puis, j'eus une inspiration. Douglas *a* des bureaux, des barricades, des hommes de main. Comme, pour assurer la liberté de Mike, nous abandonnions de toute façon le pouvoir que sa fortune représentait, pourquoi ne pas faire payer Douglas, pourquoi ne pas *le* laisser se casser la tête ? Je ne crains pas qu'il vole Mike. Seuls les politiciens de second ordre sont avides d'argent, et Douglas n'est pas un minus. Cessez de faire cette tête, Ben, et espérez qu'il ne se déchargera jamais de ce fardeau sur *vous.*

« Je m'en suis donc déchargé sur Douglas, et je peux retourner à mon jardin. C'était en fait très simple, mais cette fameuse Décision de Larkin me tourmentait.

— Là, Jubal, dit Caxton, je crois que vous avez fait fausse route. Ces stupides « honneurs souverains » rendus à Mike ! Vous auriez simplement dû le faire renoncer aux droits, s'il y en avait, que lui donnait cette ridicule théorie de Larkin.

— Mon petit Ben… ce que vous écrivez dans votre journal est parfois lisible.

— Oh, merci ! C'est merveilleux, j'ai un admirateur de plus !

— Mais vos conceptions stratégiques sont dignes de l'homme de Néandertal.

— J'aime mieux ça, dit Caxton. J'ai craint un moment que vous ne deveniez gâteux.

— Lorsque cela arrivera, tirez-moi une balle dans la tête ; je vous en serai reconnaissant. Dites-moi, capitaine, combien d'hommes avez-vous laissés sur Mars ?

— Vingt-trois.

— Et quel est leur statut à l'égard de la Décision de Larkin ? »

Van Tromp fit la moue. « Je ne suis pas censé en parler.

— N'en parlez pas, alors. Nous le déduirons des faits.

— Capitaine, dit le docteur Nelson, je suis redevenu simple civil et je dirai ce qui me plaît…

— Moi de même, ajouta Mahmoud.

— Ils savent ce qu'ils peuvent faire avec ma nomination d'officier de réserve. De quel droit le gouvernement nous dirait-il de ne pas parler ? Tous ces bureaucrates qui n'ont jamais mis le pied sur Mars…

— N'insistez pas, Sven. J'ai l'intention de parler – nous sommes frères par l'eau. Mais je préférerais que ceci ne soit pas imprimé, Ben.

— Si cela peut soulager vos scrupules, je vais aller rejoindre Mike

et les filles.

— Non, restez, je vous prie. Le gouvernement est dans tous ses états à propos de cette colonie. Tous les hommes ont cédé leurs droits « de Larkin » au gouvernement. La présence de Mike sur Mars a tout embrouillé. Je ne suis pas juriste, mais j'ai compris que, si Mike abandonnait lui aussi ses droits, le gouvernement aurait les mains libres lorsqu'il s'agira de partager les richesses de Mars.

— *Quelles* richesses ? demanda Caxton. Écoutez, capitaine, je ne veux pas sous-estimer la valeur de votre exploit, mais d'après tout ce que j'ai entendu dire, Mars n'a aucune valeur pour les hommes. Est-ce exact, ou les rapports sur cette question sont-ils encore classés « à brûler après lecture » ? »

Van Tromp secoua la tête. « Non, les rapports techniques ont été libérés. Ce que vous dites est vrai, Ben, mais au début la Lune n'était qu'un amas de rochers sans valeur.

— Touché ! admit Caxton. Dommage que mon grand-papa n'ait pas acheté des actions de la *Lunar Enterprises. »* Il ajouta : « Mais Mars est habitée. »

Van Tromp prit un air malheureux. « Oui, mais… dites-lui, Mahmoud.

— Les colons humains trouveront beaucoup d'espaces libres sur Mars, dit ce dernier, et, dans la mesure où j'ai pu m'en rendre compte, les Martiens n'interviendront pas En ce moment même, nous hissons notre drapeau et proclamons l'extraterritorialité. Oui. Mais notre statut sera peut-être celui de ces fourmis que l'on regarde vivre sous des cloches de verre dans les classes de sciences naturelles. Je ne connais pas notre position exacte. »

Jubal lui jeta un regard approbateur. « J'ignorais tout de la situation… mais je savais que le gouvernement tenait absolument à s'approprier ces droits. Supposant qu'il était aussi ignorant que moi, j'allai de l'avant. De l'audace, toujours de l'audace ! ».

Jubal eut un sourire satisfait. « J'ai été absolument éhonté ce matin. Le gouvernement voulait les « droits de Larkin » de Mike et avait une peur bleue que nous fassions un marché avec quelqu'un d'autre. Je me suis donc servi de leur rapacité et de leur peur pour aboutir à cette ultime absurdité née d'une invraisemblable théorie légale : la reconnaissance, exprimée par un protocole qui ne trompe pas, de la souveraineté de Mike !

— Et par-là, dit Ben sèchement, vous vous êtes mis dans de beaux draps.

— Ben, Ben, le gronda Jubal. En couronnant Mike, ils sont allés jusqu'au bout de leur propre logique. Est-il utile de vous faire remarquer à ce propos que, en dépit du vieil adage sur les têtes couronnées, il est infiniment moins dangereux d'être un roi

publiquement reconnu que d'être un prétendant obligé de se cacher ? Ces quelques mesures de musique et cette vieille taie d'oreiller ont beaucoup fait pour améliorer la position de Mike. Mais celle-ci n'en était pas pour autant devenue facile. On le reconnaissait souverain de Mars au titre des boniments juridiques du précédent Larkin… avec le pouvoir d'accorder des concessions, de vendre des droits ou des enclaves, *ad nauseam*. Il devait donc, ou bien jouer ce jeu et être soumis à des pressions bien pires que celles qui accompagnent la richesse… ou bien abdiquer et remettre ses « droits selon Larkin » à ceux qui occupent actuellement Mars, ce qui revient à dire à Douglas. »

Jubal prit un air désolé. « Je détestais ces alternatives autant l'une que l'autre. Je refusai, messieurs, de laisser prendre mon client au piège de cette farce. Il fallait, en ce qui concerne Mars, rendre la Décision de Larkin nulle et non avenue, et cela sans recourir à l'arbitrage de la Haute cour. »

Il eut un sourire radieux. « Je me suis donc contredit de la façon la plus éhontée. On a rendu les honneurs souverains à Mike sous les yeux du monde entier ; mais on peut également rendre ces honneurs à l'*alter ego* d'un souverain : à son ambassadeur. J'affirmai donc avec conviction que Mike n'était pas un roi de pacotille selon un précédent qui n'entrait pas en ligne de compte… mais l'ambassadeur de la grande nation martienne ! » Il haussa les épaules. « Du pur bluff, bien sûr. Mais je me fondais sur ma certitude que les autres – Douglas, Kung – n'en savaient pas plus que moi. » Jubal regarda ses hôtes. « Et j'ai risqué ce bluff parce que vous, vous les frères d'eau de Mike, étiez là. Si vous ne me contredisiez pas, ils étaient forcés de prendre ce que je disais pour argent comptant. Mike était bien l'ambassadeur de Mars sur Terre et la Décision de Larkin était lettre morte.

— Espérons que cela durera, dit le capitaine van Tromp avec calme. Personnellement, je n'avais pas pris vos déclarations pour des mensonges.

— Allons donc ! J'improvisais, je disais n'importe quoi !

— Peu importe. Je pense que vous avez dit la vérité. » Le capitaine du *Champion* hésita. « Sauf que je ne nommerais pas Mike un ambassadeur… mais plutôt une force d'invasion. »

Caxton ouvrit la bouche de stupéfaction. Harshaw demanda à van Tromp : « Dans quel sens, capitaine ?

— Je me corrige, d'ailleurs. Mike est plutôt un éclaireur effectuant une reconnaissance pour ses maîtres martiens. Ne vous méprenez pas : j'aime autant Mike que vous. Mais il n'a aucune raison d'être loyal envers la Terre. » Le capitaine hocha la tête. « Tout le monde croit qu'un homme trouvé sur Mars aurait sauté avec joie sur cette occasion de rentrer « chez lui ». Mais il n'en était pas ainsi… n'est-ce pas,

Sven ?

— Mike ne voulait pas en entendre parler, confirma Nelson. Nous ne pouvions pas l'approcher ; il avait peur. Puis, les Martiens lui dirent de venir avec nous… Il se comporta comme un soldat qui obéit aux ordres reçus tout en mourant de peur.

— Un moment, capitaine, protesta Caxton. Mars, nous envahir ? *Mars ?* Mais ce serait comme si nous attaquions Jupiter ! Nous avons deux fois et demie la gravité de Mars – Jupiter a deux fois et demie la nôtre. Les différences de pression, de température, d'atmosphère, etc., sont comparables. Nous ne pourrions pas vivre sur Jupiter… et je ne vois pas comment les Martiens pourraient supporter nos conditions. Est-ce exact, capitaine ?

— En gros, oui, acquiesça van Tromp.

— Et pourquoi attaquerions-nous Jupiter, ou Mars nous attaquerait-elle ?

— Vous êtes au courant du projet de tête de pont sur Jupiter ?

— Une proposition purement chimérique. C'est irréalisable.

— Les vols spatiaux l'étaient il n'y a pas si longtemps. Les ingénieurs ont calculé que, en utilisant tout ce que nous avons appris par l'exploration des océans et en équipant les hommes de combinaisons à mouvements assistés, il serait possible de s'attaquer à Jupiter. Et ne croyez pas que les Martiens soient moins malins que nous. Vous auriez dû voir leurs villes.

— Admettons, soupira Caxton. Mais je ne vois pas pourquoi ils se donneraient tout ce mal.

— Capitaine ?

— Oui, Jubal ?

— Je vois une autre objection. Vous connaissez la classification des cultures en apolliniennes et dionysiaques ?

— D'une façon très générale, oui.

— Il me semble que les Martiens iraient jusqu'à qualifier la culture Zuni de dionysiaque. Je ne suis pas allé sur Mars, mais j'ai beaucoup parlé avec Mike. Il a été élevé dans une culture purement apollinienne – et de telles cultures ne sont pas agressives.

— Je ne m'y fierais pas trop.

— Il y a des preuves à l'appui de ce que dit Jubal, intervint Mahmoud. On peut analyser une culture d'après son langage, et les Martiens n'ont aucun mot pour « guerre ». Ni pour « arme », ni pour « lutter »… je n'en connais aucun, du moins. Lorsqu'un mot ne figure pas dans le langage d'une culture, c'est que ce à quoi il se rapporte n'existe pas.

— Allons donc, Mahmoud ! Les animaux se battent – les fourmis font même la guerre. Ont-elles des *mots* pour la désigner ?

— Elles en auraient, insista Mahmoud, si elles possédaient un

langage. Une race qui verbalise a un mot pour chaque concept et en crée de nouveaux dès que de nouveaux concepts apparaissent. Un système nerveux capable de se servir de mots ne peut éviter de le faire. Si les Martiens connaissaient la guerre, ils auraient un terme pour la désigner.

— Il y a une façon de trancher la question, suggéra Jubal. Appelons Mike.

— Un moment, dit van Tromp. Il y a de longues années que j'ai appris à ne jamais discuter avec un spécialiste… mais j'ai également appris que l'histoire est une longue liste de spécialistes qui étaient dans l'erreur la plus totale. Désolé, Mahmoud.

— Ce que vous dites est exact, capitaine, mais en l'occurrence je sais que je ne me trompe pas.

— Mike pourra seulement nous dire s'il *connaît* un certain mot… Autant demander à un gosse de trois ans de définir le mot « calcul ». Ne nous éloignons donc pas des faits. Sven ? Nous pouvons leur parler d'Agnew ?

— C'est à vous d'en décider, capitaine.

— Bien… Ceci est exclusivement entre frères d'eau, messieurs. Le lieutenant Agnew était notre second officier médical. Brillant, à en croire Sven. Mais il détestait les Martiens. Dès qu'il était apparu que ces derniers étaient pacifiques, j'avais donné à mes hommes des ordres interdisant le port des armes.

« Agnew leur désobéit. Nous n'avons du moins jamais retrouvé son arme, et ceux qui furent les derniers à le voir disent qu'il la portait. Mon livre de bord porte pour seule mention : « Disparu et présumé mort. »

« Deux membres de l'équipage virent Agnew s'engager dans un passage situé entre deux énormes rochers. Puis ils virent un Martien s'engager dans la même direction. Connaissant la singularité du docteur Agnew, ils hâtèrent le pas pour le rejoindre.

« Les deux hommes entendirent un coup de feu. L'un d'eux affirme être arrivé à l'entrée du passage à temps pour voir Agnew, au-delà du Martien. Et puis, il ne le vit plus. Le second dit qu'en arrivant il vit seulement le Martien faire voile vers la sortie du défilé, puis continuer son chemin. Le Martien parti, ils purent avoir une vue dégagée de tout l'espace compris entre les deux rochers… c'était un cul-de-sac, vide.

« Et voilà, messieurs, c'est tout. Aidé par la faible gravité martienne, Agnew aurait-il pu sauter par-dessus les rochers et disparaître de l'autre côté ? J'ai essayé : c'est absolument impossible. Les hommes portaient des appareils respiratoires – peut-être le premier était-il ivre à cause d'un débit d'oxygène fautif ? Je ne mentionne cette possibilité que parce qu'elle est plus vraisemblable que sa déclaration, selon laquelle il aurait vu Agnew disparaître en

une fraction de seconde. Je lui conseillai de faire vérifier son appareil respiratoire.

« Je pensais qu'Agnew finirait par se manifester, et comptais bien le réprimander vertement pour être sorti armer.

« Mais il ne revint pas, et nous ne le retrouvâmes pas davantage. Ma méfiance à l'égard des Martiens date de cet incident. Je n'ai plus jamais pu les considérer comme des créatures énormes, douces, inoffensives et plutôt comiques, bien qu'ils ne nous aient jamais créé d'ennuis et nous aient toujours donné ce que nous désirions, une fois que Mahmoud eut appris à le leur demander. Je m'efforçais de minimiser l'incident – on ne peut pas risquer de créer une panique chez des hommes qui sont à cent millions de milles de chez eux. Je ne pus évidemment pas dissimuler le fait que le docteur Agnew avait disparu ; la compagnie le fit rechercher. Mais j'évitai soigneusement toute suggestion de mystère : il s'était perdu dans les rochers, son oxygène s'était épuisé, il avait été enseveli par un glissement de terrain… Je m'en servis pour édicter certaines règles : ne jamais sortir seul, garder le contact radio, vérifier les appareils respiratoires. Je ne demandai pas à l'homme qui l'avait vu disparaître de se taire – je lui fis simplement comprendre que son histoire était ridicule, et que son compagnon ne la confirmait pas. Je pense que la version officielle a prévalu. »

Mahmoud le regarda, puis dit lentement : « C'est la première fois que j'entends dire qu'il y avait là quelque chose de mystérieux. Et, n'étant pas superstitieux, je préfère votre version « officielle ».

— C'est exactement ce que je désirais, dit van Tromp. Seuls Sven et moi-même étions au courant de cette histoire insensée. Mais quand même…» Le capitaine parut soudainement vieilli. « Il m'arrive de me réveiller la nuit et de me demander « *Qu'est-il arrivé à Agnew ? ». »*

Jubal ne fit aucun commentaire. Jill avait-elle parlé à Ben de Berquist et de son compagnon ? Quelqu'un lui avait-il raconté la bataille de la piscine ? Il y avait peu de chances. Les gosses savaient tous que la version officielle était que le premier détachement n'était jamais arrivé, car ils avaient suivi l'appel de Douglas au téléphone.

Avant tout, il ne fallait pas faire d'histoires et essayer de faire comprendre à Mike qu'il ne devait *pas* faire disparaître les étrangers déplaisants !

Jubal fut tiré de ces pensées désagréables par l'arrivée d'Anne. « Patron, Mr. Bradley est là. Vous savez, le « premier assistant du secrétaire général. »

— Vous ne l'avez pas fait entrer, j'espère ?

— Non. Il dit qu'il a des papiers à vous remettre et qu'il attendra la réponse.

— Qu'il les passe par le clapet. Il ne faut pas oublier que nous

sommes l'ambassade martienne.

— Je le laisse donc dehors ?

— Anne, je sais que vous êtes très bien élevée, mais il existe des situations où l'impolitesse paie. Nous ne céderons pas d'un pouce jusqu'à ce que nous ayons obtenu ce que nous voulons.

— Bien, patron. »

Il y avait une épaisse liasse de copies d'un seul et même document. Jubal fit venir tout le monde et les distribua à la ronde. « Lisez-le bien. J'offre un sucre d'orge pour tout piège, échappatoire ou ambiguïté. »

Au bout d'un long moment, il rompit le silence : « Douglas est un politicien honnête – il joue le jeu.

— On dirait, en effet, agréa Caxton.

— Oui… ? » Mais personne ne réclama son sucre d'orge : Douglas s'était contenté de ratifier l'accord proposé. « Bien. Paraphons tous les exemplaires. Myriam, le cachet. Au fait, dites donc à Bradley d'entrer, il signera aussi… et nous pourrons lui offrir un verre. Duke, avertissez la direction que nous partons. Et faites venir notre bus. Sven, capitaine, Mahmoud… nous partons comme Lot quitta Sodome… pourquoi ne viendriez-vous pas vous reposer à la campagne avec nous ? Il y a plus de lits qu'il n'en faut, cuisine maison et pas de surprises. »

Les hommes mariés demandèrent à différer l'invitation. Le docteur Mahmoud l'accepta. La cérémonie de la signature fut fort longue, car Mike prenait plaisir à dessiner artistement chaque lettre. Lorsque tout fut signé, les restes du pique-nique étaient déjà chargés sur le « Lévrier volant » et la note de l'hôtel leur avait été remise.

Jubal jeta un coup d'œil sur le respectable total et écrivit au bas de la facture : *Approuvé pour paiement – J. Harshaw, pour V.M. Smith,* et la tendit à Bradley.

« Tenez, c'est pour votre patron. »

Bradley eut un haut-le-corps. « Comment ?

— Oh, il le confiera sans doute à son chef du protocole. Je ne connais pas bien la procédure. »

Bradley accepta la facture. « Oui, dit-il lentement. LaRue s'en chargera. Je la lui transmettrai.

— Merci, Mr Bradley – merci pour *tout !* »

TROISIÈME PARTIE

SON ÉDUCATION EXCENTRIQUE

22

Dans un des bras d'une galaxie spirale, non loin d'une étoile connue de certains sous le nom de Sol, une étoile se transforma en nova, mais sa splendeur ne deviendrait visible sur Mars que dans trois années pleines (729 années martiennes ou 1 370 années terrestres). Comme de coutume, les Anciens notèrent brièvement l'événement pour l'instruction des jeunes, sans pour autant cesser de poursuivre leurs passionnantes discussions sur les problèmes esthétiques concernant la nouvelle épopée tissée autour de la mort de la Cinquième Planète.

Le départ du *Champion* ne donna lieu à aucun commentaire. On se contenta de suivre le petit étranger renvoyé à son bord – sans plus, car il fallait attendre avant qu'il ne devienne fécond de gnoquer l'issue de sa mission. Les humains demeurés sur Mars luttaient contre un milieu létal pour des hommes non protégés mais moins pénible que celui de l'État libre de l'Antarctique. L'un d'eux se désincarna à la suite d'une maladie parfois désignée sous le nom de « mal du pays ». Les Anciens chérirent l'âme blessée et l'envoyèrent là où elle pourrait guérir. À part cela, les Martiens ne s'occupaient pas des Terriens.

Étant limités dans leurs perceptions par la vitesse de la lumière, les astronomes humains ne décelèrent pas l'explosion de l'étoile. L'Homme de Mars apparut brièvement dans les informations. Le leader de la minorité au Sénat fédéral demanda que l'on abordât d'une façon « neuve et hardie » le problème de la surpopulation et de la malnutrition en Asie du Sud-Est, en commençant par des subventions accrues aux familles ayant plus de cinq enfants. Mrs. Percy B.S. Souchek attaqua la municipalité de Los Angeles, responsable selon elle du décès de son caniche *Piddle,* mort pendant une période de brouillard intense qui avait duré cinq jours. La duchesse Cynthia annonça qu'elle allait avoir le Bébé Parfait grâce à un donneur

scientifiquement sélectionné et à une mère-hôtesse non moins parfaite, dès que les experts auraient calculé l'instant précis de la conception afin de garantir que l'enfant miracle serait également génial dans les domaines de la musique, des arts plastiques et de l'art du gouvernement. De plus (grâce à des traitements hormonaux), elle nourrirait l'enfant elle-même. Elle donna une interview très suivie sur les bienfaits psychologiques de l'alimentation naturelle et autorisa (pour dire le moins) la presse à prendre des photos prouvant que la nature l'avait amplement dotée à cette fin.

L'évêque suprême Digby la dénonça comme une nouvelle Putain de Babylone et interdit à tout Fostérite de participer à l'opération, que ce fût comme donneur ou comme mère-hôtesse. On cita également Agnès Douglas sur le sujet : « Je ne connais pas personnellement la duchesse, mais on ne peut s'empêcher de l'admirer. Son exemple courageux devrait être une source d'inspiration pour toutes les mères. »

Jubal Harshaw découpa une de ses photos parue dans un périodique et l'accrocha dans la cuisine. Mais elle tombait tout le temps, ce qui le fit beaucoup rire.

À part cela, il ne rit guère au long de cette semaine. Le monde était trop présent. La presse cessa bientôt d'embêter Mike, mais une partie du public ne l'oublia pas. Douglas voulut assurer sa tranquillité. Des S.S. patrouillaient autour de la propriété de Harshaw et un aérocar tournait en rond au-dessus de leurs têtes, interpellant tout véhicule faisant mine d'atterrir. Pour nécessaire qu'elle fût, Jubal détestait la présence des gardes.

Le téléphone fut branché sur un service de réponse auquel Jubal fournit une courte liste des personnes dont il accepterait les appels – et encore son poste était-il la plupart du temps réglé sur « refuser et enregistrer ».

Le courrier, lui, arrivait toujours…

Harshaw dit à Jill que Mike était maintenant assez grand pour s'occuper de son courrier lui-même. Elle pourrait l'aider. « Mais ne m'embêtez pas. Je reçois assez de lettres de toqués comme ça. »

Jubal ne put s'en tenir à cette décision ; il y en avait trop, et Jill ne savait souvent pas quoi faire.

Déjà le tri était un vrai casse-tête. Jubal s'adressa, sans résultat, au receveur des postes, puis appela Bradley, qui dut faire une « suggestion » au ministre des Postes. Par la suite, le courrier de Mike arriva en sacs classés en quatre catégories. Le courrier adressé aux autres arrivait dans un cinquième sac. Le courrier de deuxième et troisième classes servit à isoler du froid la cave où Jubal conservait les pommes de terre. Lorsqu'il n'y eut plus de place dans la cave, Jubal dit à Duke de s'en servir pour étayer les rigoles afin d'empêcher l'érosion.

Le courrier de quatrième catégorie posait un autre problème. Un paquet explosa dans le bureau de poste du village, détruisant tout un panneau d'annonces et quelques écriteaux ; par bonheur, le postier était allé boire un café et son assistante, une dame âgée aux reins fragiles, était aux toilettes. Jubal songea à faire examiner tous les paquets par un artificier.

Cela se révéla inutile, Mike étant capable de détecter la « mauvaiseté » d'un paquet sans l'ouvrir. Le système fonctionnait ainsi : on faisait déposer les paquets à la grille ; Mike les examinait à distance et faisait disparaître tout paquet nuisible ; puis Larry amenait le reste à la maison.

Mike adorait, uniquement pour le plaisir d'ailleurs, ouvrir les paquets. Les choses dont personne ne voulait finissaient dans un fossé, y compris toutes les denrées alimentaires – Jubal n'étant pas certain que le nez de Mike suffît à déceler les poisons. Il avait bu une fois une solution vénéneuse utilisée en photographie, que Duke avait laissée dans le réfrigérateur. Mike s'était contenté de remarquer que ce « thé glacé » avait un goût qui ne lui plaisait pas tellement.

Jubal dit à Jill que l'on pouvait garder n'importe quoi mais qu'il ne fallait pas : *a)* le payer, *b)* en accuser réception, c) le retourner à l'expéditeur quelles que soient les indications portées sur l'emballage. Certains articles étaient des cadeaux, d'autres des marchandises non commandées. Dans un cas comme dans l'autre, Jubal estimait que ces biens non sollicités étaient envoyés dans le but de se servir de l'Homme de Mars, et ne méritaient donc pas de remerciements.

Il y avait une seule exception : les animaux vivants, que Jubal conseilla à Jill de renvoyer à moins de s'engager à en prendre soin et à les empêcher de tomber dans la piscine.

Le courrier de première classe représentait le plus gros problème. Après en avoir examiné un ou deux sacs, Jubal fixa plusieurs catégories :

A. Mendicité : lutte contre l'érosion.

B. Lettres de menaces : ne pas répondre. Par la suite, cela devint : transmettre aux S.S.

C. « Propositions commerciales » : transmettre à Douglas.

D. Lettres de dingues : faire circuler les plus belles ; le reste : lutte contre l'érosion.

E. Lettres amicales : répondre si enveloppe-réponse jointe, à l'aide de lettres types ronéotypées signées par Jill (Jubal fit remarquer que celles signées par Mike avaient de la valeur et invitaient à un inutile échange de correspondance).

F. Lettres scatologiques ; transmettre à Jubal (qui avait parié avec lui-même qu'aucune ne contiendrait la moindre nouveauté littéraire), puis lutte contre l'érosion.

G. Propositions de mariage et autres moins orthodoxes : à classer.

H. Lettres provenant d'institutions scientifiques ou universitaires : même processus que pour « E », en utilisant un texte expliquant que l'Homme de Mars n'était disponible pour *rien.* Si Jill trouvait cela insuffisant, transmettre à Jubal.

I. Lettres de personnes connaissant Mike, tels que membres de l'équipage du *Champion,* président des États-Unis, et autres : laisser Mike répondre à sa guise. Excellent exercice pour le style et surtout pour les relations humaines (ne pas lui donner de conseils, mais répondre s'il en demande).

De la sorte, Jill n'avait que peu de lettres à écrire, et Mike pour ainsi dire aucune. Jill parvint à effectuer le classement en une heure tous les matins. Les quatre premières catégories étaient importantes. La catégorie G le fut très dans les jours suivant la stéréodiffusion de la conférence, puis baissa fortement. Jubal demanda à Jill de prendre garde au fait que, bien qu'il n'ait à répondre qu'aux lettres provenant de personnes connues, tout le courrier adressé à Mike lui appartenait de droit.

Le troisième matin suivant la mise en place du système, Jill apporta une lettre de la catégorie G à Jubal. Les dames et autres femelles (plus quelques mâles égarés) écrivant dans cette catégorie joignaient généralement une photo censée les représenter – dont certaines laissaient peu de chose à l'imagination.

La lettre en question contenait une photo qui ne laissait *rien* à l'imagination, puis la stimulait d'une façon imprévue.

« Regardez-moi ça, patron, dit Jill. Je vous demande ! »

Jubal lut la lettre. « Elle sait ce qu'elle veut. Qu'en dit Mike ?

— Il ne l'a pas vue. »

Jubal jeta un coup d'œil sur la photo. « Hum… elle a des charmes abondants. Son sexe n'est pas douteux, ni son agilité d'ailleurs. Mais pourquoi me montrez-vous cela ? J'ai vu mieux, vous savez.

— Pour vous demander ce que je dois *faire !* La lettre n'est déjà pas drôle, mais cette photo *répugnante*… Je la déchire ?

— Qu'y a-t-il écrit sur l'enveloppe ?

— Rien que l'adresse, et celle de l'expéditeur.

— Comment l'adresse est-elle libellée ?

— Hein ? Ah oui ! « Mr. Valentin Michaël Smith, l'Homme de…».

— Ah ! Elle ne *vous* est donc pas adressée.

— Évidemment pas.

— Bon ; mettons les choses au point. Vous n'êtes ni la maman de Mike ni son chaperon. Si Mike a envie de lire tout ce qu'il reçoit, y compris les ordures, libre à lui.

— Quand même pas des saletés pareilles. Mike est *innocent.*

— Vraiment ? Combien d'homme a-t-il tués, au juste ? »

Jill prit un air malheureux.

« Si vous voulez l'aider, continua Jubal, il faut avant tout lui expliquer que le meurtre n'est pas bien considéré dans notre société. Autrement, il risque de se faire remarquer lorsqu'il sortira dans le monde.

— Je ne pense pas qu'il ait envie de « sortir dans le monde ».

— J'ai l'intention de le pousser hors du nid dès qu'il saura voler. Je ne lui donnerai pas la possibilité de vivre sa vie comme un bébé attardé. Ne serait-ce que parce que je ne le pourrais pas : Mike me survivra de bien des années. Mais vous avez raison, Jill : Mike *est* innocent. Dites-moi, avez-vous visité le laboratoire stérile de Notre-Dame ?

— Non, mais j'ai lu des articles.

— Les animaux en meilleure santé du monde… à condition de ne jamais les sortir du laboratoire. Mon enfant, Mike doit prendre contact avec l'« ordure », afin de s'immuniser. Un jour, il rencontrera la fille qui a écrit ceci, ou une de ses sœurs spirituelles. Il les rencontrera par centaines. Sacrebleu, avec sa notoriété et sa bonne mine, il pourrait passer sa vie à aller d'un lit à l'autre. Vous n'y pouvez rien, je n'y peux rien : cela ne dépend que de lui. De plus, je ne *veux* pas l'en empêcher, bien que refaire sans cesse la même expérience soit une façon stupide de passer sa vie. Qu'en pensez-vous ?

— Je…, marmonna Jill en rougissant.

— Peut-être ne trouvez-vous pas cela monotone ? Cela ne me regarde pas, d'ailleurs. Mais si vous ne voulez pas que Mike se fasse violer par les cinq cents premières femmes qui se trouveront seules avec lui, n'interceptez pas son courrier. De telles lettres le mettront sur ses gardes. Donnez-les lui avec les autres, et répondez à ses questions – en essayant de ne pas rougir.

— Vous avez le don de me mettre en rage avec votre logique !

— Voilà un argument bien curieux.

— En tout cas, je déchirerai cette photo dès que Mike l'aura vue !

— Surtout pas !

— Pourquoi ? Vous la voulez ?

— À Dieu ne plaise ! Mais Duke collectionne ce genre de photos. Si Mike n'en veut pas, donnez-la lui.

— *Duke* collectionne des saletés pareilles ? Il a pourtant l'air normal.

— Il l'est.

— Je… je ne comprends pas. »

Jubal soupira. « J'aurais beau vous l'expliquer pendant des heures, vous ne comprendriez toujours pas. Il y a, ma chère, certains aspects du sexe dont il est impossible de discuter entre les deux sexes de notre race. Parfois, des individus extrêmement doués parviennent à les

gnoquer intuitivement par-dessus l'abîme qui nous sépare. Mais il ne servirait à rien de discuter. Contentez-vous de croire ce que je vous dis : Duke est un parfait *gentleman, et* il aimera cette photo.

— Je ne la lui donnerai pas moi-même – cela risquerait de lui donner des idées.

— Poule mouillée. Rien d'intéressant à part cela ?

— Non. La moisson habituelle de gens qui demandent un tas de choses, ou qui veulent vendre des articles ayant l'approbation officielle de l'« Homme de Mars ». Il y en a même un qui a demandé un contrat d'exclusivité de cinq ans… et qui veut en plus que Mike le finance !

— J'admire les gens qui vont jusqu'au bout de leur malhonnêteté. Répondez-lui qu'en effet Mike aimerait avoir des frais déductibles de ses revenus – combien veut-il ?

— Vous parlez sérieusement, patron ?

— Non : si on lui répond, il risquerait d'arriver avec toute sa famille. Mais vous m'avez donné l'idée d'une histoire. *La suivante ! »*

Mike fut intéressé par la photo « répugnante ». Il gnoqua (théoriquement) ce que symbolisaient la lettre et l'image, qu'il examina avec la même délectation qu'il mettait à regarder les papillons. Les femmes et les papillons l'intéressaient passionnément : tout le monde gnoquant lui paraissait enchanteur et il voulait y boire profondément, jusqu'à le gnoquer à la perfection.

Il comprenait les processus mécaniques et biologiques qu'on lui proposait dans ces lettres, mais se demandait pourquoi des étrangers voulaient son aide pour fertiliser des œufs. Mike savait (sans le gnoquer) que les hommes faisaient un rituel de cette nécessité, sorte de « rapprochement » plus ou moins analogue à la cérémonie de l'eau, et qu'il désirait ardemment gnoquer.

Mais il n'était pas pressé – il n'avait jamais gnoqué la hâte. Il comprenait, certes, la nécessité d'établir un programme dans le temps, mais le considérait dans l'optique martienne : un tel programme s'accomplissait par l'*attente.* Il avait remarqué que ses frères humains manquaient de discrimination à l'égard du temps et étaient souvent contraints d'attendre plus rapidement que ne le ferait un Martien. Mais il ne leur en voulait pas de cette maladresse ; par gentillesse, il apprit à attendre plus rapidement. Parfois, il attendait tellement vite qu'un humain en aurait conclu qu'il était dans une hâte folle.

Il accepta l'édit de Jill lui demandant de ne pas répondre à ces offres fraternelles d'humains femelles – ou, plus exactement, les mit en attente. Dans un siècle, cela irait peut-être mieux. Pour le moment, c'était en tout cas exclu, puisque Jill disait toujours vrai.

Mike accepta de donner la photo à Duke. Il l'aurait fait de toute façon : Duke lui avait montré sa collection, qu'il avait regardée avec

intérêt, en essayant de gnoquer pourquoi Duke lui avait dit : « Celle-là n'a pas un visage bien intéressant – mais, *frère,* regarde-moi ces jambes ! » Mike aimait beaucoup qu'on l'appelât « frère », mais des jambes étaient des jambes – sauf que les siens en avaient trois et que les humains n'en avaient que deux. Ce qui était, ne cessait-il de se remémorer, naturel.

Quant aux visages… Jubal avait le plus beau visage qu'il connût, un visage qui lui appartenait en propre. Mais les femelles humaines de la collection de Duke n'avaient pas vraiment des visages. Toutes les jeunes femelles humaines avaient le même visage d'ailleurs – et comment en serait-il autrement ?

Il n'avait toutefois aucune difficulté à reconnaître Jill : c'était la première femme qu'il eût jamais vue, et son premier frère par l'eau femelle. Mike connaissait le moindre pore de son nez, le moindre soupçon de ride sur son visage, et les avait tous loués dans une joyeuse méditation. Il distinguait maintenant le visage d'Anne de celui de Dorcas ou de Myriam, mais il en était autrement au début, où il les reconnaissait par leurs tailles, leurs colorations, et surtout par leurs voix. Mais lorsque, comme il arrivait *parfois,* elles étaient toutes trois silencieuses, il était heureux qu'Anne fût si grande, Dorcas si petite et que Myriam, bien que d'une taille intermédiaire, pût être reconnue même en l'absence d'une des deux autres à la couleur rousse de ses cheveux.

Mais tout s'améliore par l'attente. Mike pouvait maintenant reconnaître le visage d'Anne et compter les pores de son nez aussi facilement que ceux du nez de Jill. En essence, même un œuf était unique et personnel, différent de tous les autres œufs. Et, aussi petite que fût la différence, chaque fille avait un visage bien à elle.

Mike donna donc la photo à Duke et fut heureux de voir son plaisir. Mike ne se dépossédait d'ailleurs de rien : il pouvait à volonté la revoir en esprit – y compris son visage, un beau visage avec une expression inhabituelle curieusement mêlée de souffrance.

Il accepta les remerciements de Duke et revint à son courrier.

Au contraire de Jubal, Mike faisait ses délices de tout ce courrier, des propositions de compagnies d'assurances aux demandes en mariage. Son voyage au palais lui avait ouvert les yeux sur l'immense diversité de ce monde et il avait résolu de le gnoquer en entier. Il faudrait des siècles, et une longue maturation… mais il n'était pas pressé. Il gnoquait que l'éternité et le mouvant et beau maintenant étaient identiques.

Il décida de ne pas continuer à lire l'*Encyclopedia Britannica ;* son courrier lui donnait une image plus vivante du monde. Il le lisait avec soin, gnoquait ce qu'il pouvait, se réservant de contempler le reste lorsque la maison était endormie. Il pensait commencer à gnoquer la

signification de « affaires », « vendre », « acheter », et autres activités non-martiennes. Il gnoquait maintenant que l'Encyclopédie l'avait laissé sur sa faim parce que ses articles présupposaient pour être compris la connaissance de choses qu'il ignorait.

Puis arrivèrent, de la part de M. le secrétaire général Joseph Edgerton Douglas, un carnet de chèques et divers papiers. Son frère Jubal s'efforça de lui expliquer ce qu'était l'argent et comment on s'en servait. Mike ne parvint pas à comprendre, même lorsque Jubal lui montra comment remplir un chèque, lui donna de l'argent en échange, et lui apprit à le compter.

Puis, soudain, avec une force telle qu'il en trembla, il gnoqua l'argent. Ces jolies images et ces médailles brillantes n'étaient pas en elles-mêmes l'« argent » ; elles étaient les symboles d'une idée qui imprégnait profondément tous les habitants de ce monde. Les *objets* n'étaient pas non plus de l'argent, pas plus que l'eau que l'on partage n'est le rapprochement de deux êtres. L'argent était une *idée,* une abstraction comparable aux pensées d'un Ancien ; l'argent était un grand symbole structural destiné à équilibrer, à guérir et à rapprocher.

Mike fut ébloui par la splendeur de l'argent. Le mouvement, le flot et le changement constants des symboles étaient beaux, mais à une petite échelle, et lui rappelaient les jeux que l'on apprenait aux petits pour les encourager à raisonner et à croître – mais ce qui l'éblouissait, c'était la totalité du phénomène, un monde entier réfléchi dans une seule structure dynamique. Mike gnoqua alors que les Anciens de cette race devaient être bien vieux et bien sages pour avoir créé une pareille merveille, et il émit l'humble désir d'être autorisé à en rencontrer un.

Jubal l'encouragea à dépenser de l'argent, ce que Mike fit avec l'empressement timide que manifeste une mariée que l'on conduit à la couche nuptiale. Jubal lui suggéra d'acheter des cadeaux pour ses amis, et Jill l'aida, en fixant avant tout des limites : une faible fraction de l'actif de son compte. L'intention primitive de Mike avait été de dépenser le tout.

Il comprit alors combien il est difficile de dépenser son argent. Il y avait tant de choses, toutes aussi incompréhensibles et merveilleuses. Entouré de catalogues venant de Marshall Field et de Ginza, de Bombay et de Copenhague, il se sentait enfoui sous toutes ces richesses.

Jill l'aida. « Non, je suis certaine que Duke n'aimerait pas un tracteur.

— Mais Duke aime les tracteurs.

— Il en a un – ou du moins, Jubal en a un, ce qui revient au même. Peut-être un de ces nouveaux unicycles belges ? Il pourrait le démonter et le remonter toute la journée. Non, ils sont trop chers. Un cadeau ne doit pas coûter cher, Mike, à moins qu'il ne soit destiné à

une fille que vous voulez épouser. Un cadeau doit montrer que l'on tient compte des goûts de la personne à qui on l'offre. Une chose qui lui ferait plaisir, mais qu'il ne s'achèterait sans doute pas.

— Mais quoi ?

— Voilà le problème. Ah, je me souviens d'une annonce arrivée au courrier de ce matin. Attendez-moi. » Elle revint presque aussitôt. « Écoutez-ça : « Aphrodites de chair : luxueux album sur la beauté féminine en splendides stéréos couleur, par les plus grands artistes mondiaux de la caméra. Remarque : cet article ne peut être envoyé par la poste, et il n'est pas en vente dans les États suivants… hum, la Pennsylvanie est sur la liste. Nous trouverons bien un moyen. En tout cas, cela devrait lui plaire ! »

La livraison fut effectuée par un aérocar des S.S., et l'annonce suivante portait la mention : «… fournisseurs exclusifs de l'Homme de Mars…» ce qui plut beaucoup à Mike, mais pas du tout à Jill.

Le plus difficile fut de choisir un cadeau pour Jubal. Qu'offre-t-on à un homme qui possède tout ce que l'argent peut acheter ? La Fontaine que Ponce de Léon chercha en vain ? Un onguent pour ses vieux os et une journée de jeunesse retrouvée ? Il y avait longtemps qu'il ne voulait plus d'animaux, parce qu'il leur survivait. Pis, il était maintenant possible qu'ils lui survivent et deviennent de pauvres orphelins.

Ils consultèrent les autres. « Vous ne saviez pas ? leur dit Duke. Le patron adore les statues.

— Vraiment ? s'étonna Jill. Je n'ai vu aucune sculpture dans la maison.

— Celles qu'il aime sont rarement à vendre. Quant à ce qu'ils font maintenant… il dit que cela ressemble à un cimetière de voitures, et que n'importe quel imbécile astigmate armé d'une lampe à souder se prend pour un sculpteur.

— Duke a raison, dit Anne. Il suffit de voir les livres d'art qu'il possède. »

Anne en choisit trois qui, à ses yeux, paraissaient avoir été fréquemment consultés. « Oui… Il est évident que le patron aime surtout Rodin. Mike, si vous pouviez acheter une de ces sculptures, laquelle choisiriez-vous ? En voilà une bien belle : *L'Éternel Printemps.*

Mike la regarda rapidement, puis tourna les pages. « Celle-ci.

— Comment ? » Jill frissonna. « Mais c'est horrible, Mike. J'espère bien mourir longtemps avant d'être comme ça.

— Voilà la beauté, dit Mike fermement.

— Mike ! protesta Jill. Vous avez des goûts pervers. Vous êtes pire que Duke. »

D'ordinaire, un tel blâme, surtout de la part de Jill, aurait immédiatement refermé Mike sur lui-même, et il aurait passé la nuit

entière à essayer de gnoquer sa faute. Mais pour une fois, il était absolument sûr de lui. C'était comme un souffle venu de la patrie où il avait grandi. Bien qu'elle représentât une femme, il avait le sentiment qu'un Ancien de Mars était responsable de sa création. « Voilà la beauté, insista-t-il. Son visage est vraiment à elle. Je le gnoque.

— Jill, dit Anne lentement. Mike a raison.

— Voyons, Anne ! Vous n'allez pas me dire que vous aimez ça ?

— Elle me fait peur. Mais le livre s'ouvre de lui-même en trois endroits, et cette page-ci a été touchée plus souvent que les deux autres. Jubal regarde presque aussi souvent *La Caryatide à la pierre,* mais celle que Mike a choisie est sa préférée. »

Anne téléphona au musée Rodin à Paris, et seule la galanterie française les empêcha de lui rire au nez. « *Vendre* une des œuvres du Maître ? Mais chère madame, non seulement elles ne sont pas à vendre, mais il est interdit de les reproduire. Non, non voyons, quelle idée ! »

Mais à l'Homme de Mars, rien d'impossible. Anne téléphona à Bradley. Deux jours plus tard, il la rappela : en hommage spécial du gouvernement français, et à la seule condition que l'œuvre ne serait jamais exposée publiquement, Mike allait recevoir un photo-pantogramme en bronze d'une exactitude microscopique de *La Belle Heaulmière.*

Jill l'aida à choisir des cadeaux pour les autres filles, mais lorsqu'il lui demanda ce dont elle avait envie, Jill insista pour qu'il ne lui achetât rien.

Mike commençait à comprendre que, bien que tous les frères par l'eau parlent juste, certains parlaient plus juste que d'autres. Il consulta Anne.

« Elle devait vous répondre cela, mon cher Mike, parce que c'est ce qui se fait, mais offrez-lui un cadeau quand même. Voyons…» Anne choisit un cadeau qui étonna fort Mike – Jill avait déjà exactement l'odeur qui lui convenait…

Lorsque le cadeau arriva, sa petite taille et son aspect peu intéressant augmentèrent sa méfiance. Et, lorsque Anne lui fit sentir le contenu du flacon avant de le donner à Jill, ses doutes augmentèrent encore davantage. C'était une odeur très forte et ne ressemblant en rien à Jill.

Jill fut ravie de recevoir du parfum, et insista pour l'embrasser immédiatement. En l'embrassant, il gnoqua que c'était le cadeau qu'elle avait désiré et que cela les rapprochait.

Elle s'en mit pour dîner, et Mike s'aperçut que, d'une curieuse façon, Jill sentait délicieusement bon, et plus que jamais comme Jill. Chose encore plus curieuse, Dorcas vint l'embrasser et lui murmura à l'oreille : « Mike chéri… le déshabillé est adorable, mais j'aimerais

qu’un jour vous m’offriez du parfum à moi aussi. »

Mike ne put gnoquer pourquoi Dorcas désirait cela ; Dorcas n’avait pas la même odeur que Jill, et le parfum ne lui irait pas… cela lui déplairait même que Dorcas sente pareil que Jill.

Jubal intervint. « Cessez d’embêter ce garçon et laissez-le manger. Dorcas, vous sentez déjà comme une chatte marseillaise. Vous n’avez pas besoin de vous faire offrir du parfum par Mike.

— Occupez-vous de vos affaires, patron. »

Tout cela était bien énigmatique : que Jill puisse plus que jamais sentir comme elle-même… que Dorcas désire sentir comme Jill alors qu’elle avait sa propre odeur… et que Jubal dise qu’elle sentait comme un chat. Il y avait un chat dans le parc (un squatter, d’ailleurs) ; parfois, il venait jusqu’à la maison et daignait accepter ce qu’on lui donnait. Mike et le chat se gnoquaient mutuellement ; Mike trouvait ses pensées carnivores fort plaisantes et tout à fait martiennes. Il avait aussi découvert que le nom donné au chat (Friedrich Wilhelm Nietzsche) n’était pas son vrai nom, mais ne l’avait dit à personne, car il ne pouvait pas prononcer ce dernier, bien qu’il l’entendît dans sa tête.

Non, le chat n’avait pas la même odeur que Dorcas.

C’était un grand bien que d’offrir des cadeaux, et cela apprit à Mike la valeur de l’argent. Mais il n’oubliait pas d’autres choses qu’il était désireux de gnoquer. Jubal découragea par deux fois le sénateur Boone, sans le mentionner à Mike, qui ne s’en aperçut pas : son appréhension du temps était très vague et pour lui « dimanche prochain » ne représentait rien de précis. Mais la fois suivante, l’invitation fut adressée directement à Mike. Boone sentait qu’Harshaw essayait de repousser indéfiniment l’invitation, et il était soumis à une forte pression de la part de l’évêque suprême Digby.

Mike en parla à Jubal. « Et alors ? grommela ce dernier. Vous avez envie d’y aller ? Vous n’êtes pas obligé, vous savez. Nous pouvons leur dire d’aller au diable. »

Un aérotaxi avec pilote humain (Harshaw se refusa énergiquement à faire confiance à un pilote-robot) vint, le dimanche suivant, chercher Mike, Jill et Jubal pour les amener au Tabernacle de l’Archange Foster de l’Église de la Nouvelle Révélation.

23

Pendant toute la durée du trajet, Jubal essaya de mettre Mike en garde – mais Mike ne comprit pas très bien contre quoi. Il écoutait, certes, mais le paysage exigeait toute son attention. À titre de compromis, il mémorisa ce que Jubal lui disait. « Voyez, mon garçon, l'exhortait Jubal, ces Fostérites en veulent à votre argent. Sans compter le prestige, si vous vous convertissez. Ils vont tout faire pour vous convaincre ; il faudra être très ferme.

— Pardon ?

— Mais enfin, vous ne m'écoutiez pas ?

— Désolé, Jubal.

— Bon… Considérons les choses ainsi. La religion est pour beaucoup une consolation et il est concevable qu'il existe, quelque part, une religion qui représente la vérité ultime. Mais la religion rend souvent vaniteux. La foi dans laquelle j'ai été élevé m'assurait que j'étais meilleur que les autres hommes : j'étais « sauvé » et ils étaient damnés ; nous étions en état de grâce et les autres étaient des « païens ». Ils entendaient par-là des gens comme notre frère Mahmoud. Des rustres ignares qui se lavaient rarement et plantaient leur maïs à la nouvelle lune prétendaient avoir percé le mystère de l'univers, ce qui leur donnait le droit de regarder les autres de haut. Nos hymnes étaient d'une incroyable arrogance : le Tout-Puissant avait une très haute opinion de nous, et tous les autres iraient en enfer au jour du Jugement. Par ailleurs, nous colportions les seuls articles authentiques reconnus par Lydia Pinkham…

— Voyons, Jubal ! protesta Jill. Vous voyez bien qu'il ne gnoque pas.

— Comment ? Oh, désolé. Ma famille voulait faire de moi un prédicateur. Cela doit se voir.

— Cela se voit.

— Ne vous moquez pas, Jill. J'en serais devenu un bon si je n'avais pas succombé à la fatale folie de la lecture. Avec un peu plus de

confiance en moi et une bonne dose d'ignorance, je serais devenu un évangéliste fameux. Peut-être nous dirigerions-nous maintenant vers le Tabernacle de l'Archange Jubal ! »

Jill réprima un frisson. « Je vous en prie, Jubal ! Pas si tôt après le déjeuner.

— Je parle sérieusement. Un escroc sait qu'il ment, ce qui limite son envergure, tandis qu'un bon chamane croit en ce qu'il dit et sa croyance est contagieuse. Rien ne limite son envergure. Mais je n'ai pas assez confiance en mon infaillibilité ; je ne pourrais jamais devenir un prophète… mais seulement un critique – une sorte de prophète de quatrième rang se trompant de genre. » Jubal se rembrunit. « C'est cela qui m'inquiète chez les Fostérites, Jill. Je pense qu'ils sont sincères. Et Mike est prêt à avaler tout ce qui est sincère.

— Que pensez-vous qu'ils vont faire ?

— Essayez de le convertir. Puis mettre la main sur sa fortune.

— Je croyais que vous aviez tout prévu pour que cela soit précisément impossible.

— Pas exactement. On ne peut rien lui prendre contre sa volonté. Et, normalement, il ne pourrait rien donner sans que le gouvernement intervienne. Mais un don fait à une église politiquement puissante, c'est autre chose.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Voyons, chère amie, la tança Jubal. La religion n'existe pas aux yeux de la loi. Une église peut faire tout ce que font les autres organisations, mais sans aucune restriction. Elle ne paie pas d'impôts, n'est pas tenue détenir de comptabilité, est effectivement protégée contre tout contrôle, fouille, ou inspection… et une église est *n'importe quelle* organisation qui choisit de s'appeler ainsi ! On a tenté d'établir une distinction entre les « vraies » religions ayant droit à cette immunité et les « cultes ». Impossible, à moins de fonder une religion d'État, ce qui serait un remède pire que le mal. Selon ce qui reste de la Constitution des États-Unis, et selon le Traité de la Fédération, toutes les églises ont droit à la même immunité – surtout si elles contrôlent un bon nombre de votes. Si Mike se convertit au Fostérisme… rédige un testament en faveur de son église… puis « monte aux cieux » par un matin radieux, ce sera parfaitement légal. »

Jill paraissait atterrée. « Et moi qui pensais qu'il était enfin en sécurité.

— On n'est jamais en sécurité de ce côté-ci de la tombe.

— Mais alors… qu'allez-vous faire, Jubal ?

— Rien. Me ronger les ongles. »

Mike enregistra leur conversation sans tenter de la gnoquer. Il en reconnut le sujet comme étant d'une extrême simplicité dans son langage, mais excessivement scabreux en anglais. Depuis son échec

pour arriver à se gnoquer mutuellement même avec son frère Mahmoud, échec qui avait pour cause une traduction fautive du concept martien fondamental exprimé par « Tu es Dieu », il attendait. L'attente finirait par porter ses fruits. Son frère Jill apprenait son langage, et il pourrait le lui expliquer. Alors, ils gnoqueraient ensemble.

Le sénateur Boone les accueillit à l'aire d'atterrissage du Tabernacle. « Comment va ? Que le Bon Seigneur vous bénisse en ce beau Sabbat, Mr. Smith ! Content de vous revoir ! Et vous aussi, docteur. » Il ôta son cigare de la bouche. « Et la petite dame… je ne vous avais pas vue au palais ?

— En effet, sénateur. Je suis Gillian Boardman.

— C'est bien ce que je pensais, m'dame. Êtes-vous sauvée ?

— Euh… je ne pense pas, sénateur.

— Il n'est jamais trop tard. Nous serons heureux que vous suiviez le service dans le Tabernacle Extérieur réservé aux chercheurs. Je vais appeler un gardien pour vous guider. Mr. Smith et le toubib iront dans le sanctuaire.

— Sénateur…

— Oui, docteur ?

— Si Miss Boardman ne peut pénétrer dans le sanctuaire, nous ne pourrons assister qu'au service des Chercheurs. Elle est son infirmière. »

Boone parut inquiet. « Il est malade ? »

Jubal haussa les épaules. « Je suis son médecin, et j'exige la présence d'une infirmière. Mr. Smith n'est pas acclimaté à cette planète. Demandez-lui. Mike, voulez-vous avoir Jill avec vous ?

— Oui, Jubal.

— Mais… Fort bien, Mr. Smith. » Boone ôta de nouveau son cigare, porta les doigts à la bouche et siffla. « Chérubin ! »

Un tout jeune homme s'empressa d'approcher. Il était vêtu d'une robe ample et courte, de collants et de chaussons. Il avait des ailes de pigeon dans le dos. Ses boucles étaient blondes et son sourire radieux. Jill pensa qu'il ferait une parfaite publicité pour de la limonade.

Boone lui ordonna : « Vole au bureau du sanctuaire et dis au gardien de service que je veux immédiatement un nouvel insigne à la porte du sanctuaire, avec le mot « Mars ».

— « Mars », répéta le gosse, puis il fit un salut de scout à Boone et s'éleva au-dessus de la foule en un bond de quinze mètres. Jill comprit pourquoi sa robe lui avait paru si ample : elle dissimulait un harnais de saut.

— On est toujours obligé de surveiller les insignes des pèlerins, fit observer Boone. Vous ne pouvez pas imaginer combien de pécheurs

veulent emporter un souvenir de la Joie divine sans s'être purifiés de leurs péchés. Allons flâner un peu en attendant que l'insigne soit prêt. »

Ils fendirent la foule et entrèrent dans le Tabernacle par une longue et haute salle. Boone s'arrêta. « Remarquez bien, leur dit-il, que savoir vendre est essentiel, même pour les œuvres du Seigneur. Tout touriste qui vient assister au service des chercheurs – il y en a vingt-quatre heures sur vingt-quatre – doit passer par ici. Et que voit-il ? Ces joyeux jeux de hasard. » Il désigna les machines à sous disposées des deux côtés de la salle. « Le bar et le self sont à l'autre bout – il ne peut même pas aller boire un verre sans courir sa chance. Je vous le dis, celui qui traverse cette salle sans se débarrasser de sa monnaie est un bien grand pécheur.

« Mais nous ne prenons jamais son argent sans rien donner en échange. Regardez…» Boone approcha d'une machine et tapa sur l'épaule de la femme qui jouait. « S'il vous plaît, ma fille. »

Elle se retourna et son expression contrariée fit place à un sourire. « Certainement, évêque.

— Soyez bénie, ma fille. Vous remarquerez, continua Boone en introduisant une pièce dans une fente, que, même s'il n'obtient pas de gains matériels, le pécheur est récompensé par une bénédiction et un texte-souvenir. »

La machine s'arrêta. Un texte apparut dans le panneau : DIEU VOUS REGARDE.

« Celui-là triple la mise, dit Boone en ramassant la monnaie, et voici le texte. » Il le tendit à Jill. « Gardez-le, ma petite dame, et méditez-le bien. »

Jill y jeta un coup d'œil avant de le fourrer dans son sac : *Mais le ventre du Pécheur est empli d'ordures.* – N.R. XXII, 17.

« Vous remarquerez que les gains sont distribués sous forme de jetons – la caisse est au fond, derrière le bar… les occasions ne manquent pas de faire des offrandes aux bonnes œuvres. Il y a de fortes chances pour que le pécheur les rejoue… et chaque fois, il a droit à une bénédiction et à un autre texte. L'effet cumulatif est formidable ! Eh oui, certaines de nos ouailles les plus pieuses se sont converties dans cette salle.

— Je n'en doute absolument pas, dit Jubal.

— Surtout s'ils remportent le gros lot. Vous avez déjà compris que chaque combinaison représente une bénédiction, mais le gros lot, ce sont les trois Yeux Saints. Ah, je vous dis, lorsqu'ils voient ces trois yeux s'aligner et la manne céleste descendre, ça les fait réfléchir. Il y en a même qui s'évanouissent. Tenez, Mr. Smith…» Boone lui tendit un jeton. « Faites la tourner. »

Comme Mike hésitait, Jubal prit le jeton – damnation, il n'allait

pas laisser le gosse à la merci de ce bandit ! « Je vais essayer, sénateur. » Il introduisit le jeton.

Mike avait légèrement élargi son appréhension du temps et tâtonnait à l'intérieur de la machine, essayant de découvrir ce qu'elle faisait. Il était trop timide pour jouer lui-même.

Lorsque Jubal joua, Mike observa les cylindres qui tournaient, remarqua que chacun portait un œil et se demanda en quoi consistait ce « gros lot ». Sans intention particulière, pour voir, il ralentit les roues et les arrêta avec l'œil en face des fentes.

Une cloche sonna, un chœur chanta un hymne triomphal, toutes les lumières de la machine s'allumèrent et elle se mit à vomir des jetons. Boone paraissait ravi. « Soyez béni, docteur, c'est votre jour ! Tenez, remettez-en un pour effacer les Yeux. »

Mike se demandait ce qui se passait ; il fit de nouveau sortir les trois yeux. Les mêmes événements se répétèrent, « Que je sois… béni ! Ça ne devrait pas se produire deux fois de suite. Mais je veillerai à ce que vous soyez payé en entier. » D'un geste rapide, il mit un troisième jeton.

Mike n'avait toujours pas compris pourquoi on appelait cela un « gros lot ». Une fois encore, les yeux apparurent.

Boone ouvrit de grands yeux. Jill serra la main de Mike. « Mike… cela suffit !

— Mais, Jill, je voulais voir…

— Chut. Arrêtez. Attendez d'être à la maison !

— J'hésite à appeler cela un miracle, dit Boone lentement. Il faudra faire venir le réparateur. « Chérubin ! » cria-t-il.

Il mit un quatrième jeton.

Sans l'intercession de Mike, les roues s'arrêtèrent sur : FOSTER VOUS AIME. Un chérubin arriva. « Heureuse journée. Vous avez besoin d'aide ? »

« Trois gros lots de suite, lui dit Boone.

— *Trois ?*

— Tu n'as donc pas entendu la musique ? Tu es sourd ? Nous serons au bar ; fais-y porter l'argent. Et, fais vérifier cette machine.

— Oui, évêque. »

Boone les mena au bar sans s'arrêter. « Il est temps que je vous sorte de là, dit-il sur un ton jovial, avant que vous ne mettiez l'Église en faillite ! Vous avez toujours autant de chance, doc ?

— Toujours », affirma Harshaw solennellement. Il n'était pas *certain* que Mike y était pour quelque chose… mais il aurait aimé être au bout de ses épreuves.

Boone les mena à un comptoir marqué « Réservé ». « Ici, nous serons bien. À moins que la petite dame ne désire s'asseoir ?

— Cela ira très bien. » (Si tu m'appelles encore une fois « petite

dame », je lâche les rênes à Mike !)

Un barman arriva. « Heureuse journée. Comme d'habitude, évêque ?

— Double. Et vous, docteur ? Et Mr. Smith ? N'hésitez pas : vous êtes les invités de l'évêque suprême.

— Merci. Cognac, avec un verre d'eau.

— Merci. Cognac », répéta Mike. Il ajouta : « Pas d'eau pour moi, s'il vous plaît. » L'eau n'était pas l'essence, certes ; néanmoins, il ne voulait pas boire d'eau ici.

« Voilà, s'exclama joyeusement Boone. Vous avez l'esprit qu'il faut avec l'esprit-de-vin ! Ha ha ! Vous avez compris ? C'était un jeu de mots. » Il donna un coup de poing amical dans les côtes de Jubal. « Et la petite dame ? Du cola ? Un verre de lait pour ses joues roses ? Ou bien nous accompagnerez-vous pour fêter cette Heureuse Journée ?

— Votre hospitalité irait-elle jusqu'à un martini ?

— Et comment donc ! Nous faisons les meilleurs martini du monde ; nous n'y mettons jamais de vermouth, mais nous les bénissons à la place. Un double martini pour la petite dame. Je vous bénis, mon fils, mais dépêchez-vous. Juste le temps de vider nos verres, puis nous irons nous incliner devant l'Archange Foster avant d'aller écouter l'évêque suprême. »

Les consommations arrivèrent, ainsi que l'argent gagné à la machine à sous. Boone bénit les boissons, puis ils burent, tout en discutant des trois cents dollars – Boone insista pour que Jubal empochât le tout, mais celui-ci régla la question en les déposant dans un tronc destiné aux « offrandes d'amour ».

Boone l'approuva chaleureusement. « C'est un signe certain de grâce, docteur. Nous vous sauverons. On remet ça ? »

Jill espéra que quelqu'un accepterait. Ils avaient mis de l'eau dans le vin, mais elle se sentait quand même devenir plus tolérante. Mais personne ne réagit, et Boone leur fit monter un escalier en travers duquel une pancarte proclamait : INTERDIT AUX CHERCHEURS ET AUX PÉCHEURS !

En haut de l'escalier se trouvait une porte. Boone dit : « L'évêque Boone et trois pèlerins, hôtes de l'évêque suprême. »

La porte s'ouvrit. Un couloir en demi-cercle les mena à une grande pièce assez luxueuse, dans un style qui rappela à Jill les salons d'une entreprise de pompes funèbres, n'était la musique joyeuse qui fusait de partout. C'était un thème de jazz avec un rythme congolais. Cela donna à Jill envie de danser.

Le mur du fond ressemblait à du verre. Boone dit joyeusement : « Nous voici en sa Présence, mes amis… Vous n'êtes pas obligés de vous agenouiller, mais faites-le si vous en ressentez le besoin. La plupart des pèlerins le font. Et *le* voici… tel qu'il était lorsqu'il fut

rappelé aux Cieux. »

Boone le leur désigna avec son cigare. « N'est-ce pas qu'il a l'air naturel ? Préservé par un miracle, sa chair devenue incorruptible. Et il est assis sur le fauteuil dans lequel il écrivait ses messages… dans la pose même qu'il avait au moment de monter au Ciel. On ne l'a pas bougé. Le Tabernacle a été construit autour de lui… en ôtant la vieille église, mais en préservant les pierres sacrées, naturellement. »

À cinq ou six mètres d'eux, dans un fauteuil ressemblant étrangement à un trône, était assis un vieillard. Il semblait étonnamment vivant… Jill pensa au vieux bouc de la ferme où elle allait en vacances lorsqu'elle était petite : une lèvre inférieure s'avançant en avant, d'épais favoris, un regard ardent et rêveur… Jill en avait la chair de poule. L'Archange Foster la mettait mal à l'aise.

Mike lui dit en martien : « *Dites, mon frère, c'est un Ancien !*

— Je ne sais pas, Mike. Ils le prétendent.

— *Je ne gnoque pas un Ancien.*

— Je vous dis que je n'en sais rien.

— *Je gnoque quelque chose de mal.*

— Mike ! N'oubliez pas ce que je vous ai dit !

— Oui, Jill.

— Que dit-il, ma petite dame ? Vous aviez une question à poser, Mr. Smith ?

— Ce n'est rien, sénateur, se hâta de répondre Jill. Mais je voudrais sortir d'ici. Je ne me sens pas bien. »

Boone prit un ton consolant. « Cela a souvent cet effet la première fois. Vous devriez essayer la galerie des Chercheurs, au-dessus de nous. Là, il lève les yeux vers vous, et la musique est différente – avec des ultrasons, je crois, qui vous rappellent vos péchés. Ici, nous sommes dans la chambre de méditation de la Pensée Heureuse, réservée aux hauts dignitaires de l'Église. Je viens souvent y fumer un cigare quand je me sens un peu déprimé. »

Jill regarda le cadavre. Il était surmonté de nuages tumultueux d'où sortait un rayon de lumière, frappant le visage qui semblait changer d'expression selon l'éclairage.

« Sénateur, dit-elle. Je vous en prie.

— Mais certainement. Allez nous attendre dehors, ma chère. Mr. Smith pourra rester aussi longtemps qu'il le désire. »

Jubal intervint : « Ne serait-il pas temps d'aller assister au service, sénateur ? »

Ils sortirent tous. Jill était tremblante ; elle avait eu horriblement peur que Mike ne fasse quelque chose à ce sinistre objet. Ils se seraient certainement fait lyncher.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte du sanctuaire, deux gardes croisèrent leurs lances devant eux. Boone les réprimanda : « Allons

allons ! Ces pèlerins sont les invités personnels de l'évêque suprême. Où sont leurs insignes ? »

On les leur donna, ainsi que leurs numéros de place. Un huissier respectueux les conduisit à une loge centrale, face à l'autel.

Boone s'effaça. « La petite dame d'abord. » Il voulut s'asseoir à côté de Mike, mais Harshaw le devança et Mike prit place entre lui et Jill, avec Boone sur le côté.

La loge était luxueuse : sièges auto-inclinables, cendriers, tables escamotables pour les rafraîchissements. Ils dominaient la congrégation et étaient à moins de trente mètres de l'autel, devant lequel un jeune prêtre dégelait la foule, se déchaînant au rythme de la musique et agitant ses grands bras musclés en serrant les poings. Sa forte voix de basse se joignait parfois au chœur, puis exhortait la foule :

« Ne restez pas assis sur vos derrières ! Voulez-vous que le Diable vous surprenne en train de sommeiller ? »

Des fidèles se tenant par les épaules dansaient autour de la salle, tapant des pieds au rythme des mouvements de piston que faisaient les bras du prêtre et du chant syncopé du chœur. Bing, bang, boum, *aaaaah !* Bing, bang, boum, *aaah !* Jill se sentit emportée par le rythme et rougit en se rendant compte qu'elle avait envie d'aller danser avec eux, ce que faisaient d'ailleurs des fidèles de plus en plus nombreux, encouragés par les sarcasmes du jeune costaud de prêtre.

« Un garçon qui promet, dit Boone. J'ai prêché avec lui et je vous assure qu'il sait réchauffer son auditoire. Le révérend “Jug” Jackerman… il était avant gauche avec les Rams. Vous l'avez certainement vu jouer.

— Malheureusement pas, admit Jubal. Je ne suis pas les matches de football.

— Vraiment ? Pendant la saison, beaucoup de fidèles restent après le service, déjeunent sur le pouce et suivent le jeu. La paroi de l'autel est escamotable, et cache le plus grand récepteur stéréo jamais construit. On croirait les voir pour de vrai. Et c'est tellement plus passionnant à suivre au milieu d'une foule. » Il siffla. « Hé, Chérubin ! »

L'huissier arriva d'un bond silencieux. « Oui, évêque ?

— Vous vous êtes enfui si vite, mon fils, que je n'ai même pas eu le temps de commander.

— Désolé, évêque.

— Le fait d'être désolé ne vous mènera pas au Ciel. Allons, mon fils, filez de votre pas élastique. La même chose ? » Il donna sa commande et ajouta : « Et une poignée de mes cigares favoris – demandez au premier barman.

— J'y vais de ce pas, évêque.

— Soyez béni, mon fils… Hé ! » Les danseurs passaient juste sous eux. Boone se pencha et mit ses mains en porte-voix. « Aube ! Hé, *Aube !* » Une femme leva la tête, et il lui fit signe d'approcher. Elle sourit. « Chérubin, rajoutez un *whisky sour* à la commande. Allez, volez ! »

La femme ne tarda pas à arriver, non plus que les consommations d'ailleurs. « Mes amis, je vous présente Mlle Aube Ardente. Chère amie, la petite dame dans le coin, c'est Miss Boardman, et là à côté de moi, c'est le fameux docteur Jubal Harshaw…

— Vraiment ? Oh, docteur, je trouve vos histoires simplement *divines !*

— Merci.

— Oh, mais je le pense ! Presque chaque soir, je mets un de vos enregistrements et le laisse me bercer jusqu'au sommeil.

— On ne peut espérer compliment plus élogieux, dit Jubal en gardant un visage impassible.

— Suffit, Aube, dit Boone. Et ce jeune homme entre eux… est Mr. Valentin Smith, l'Homme de Mars. »

Ses yeux s'agrandirent. « Mon Dieu ! » Boone rugit de joie.

Elle s'adressa à Mike. « Vous êtes *vraiment* l'Homme de Mars ?

— Oui, Mlle Aube Ardente.

— Appelez-moi Aube. Oh, mon Dieu ! »

Boone lui tapota la main. « Ne savez-vous pas que c'est un péché de douter de la parole d'un évêque ? Chère amie, aimeriez-vous nous aider à conduire l'Homme de Mars vers la lumière ?

— Oh, j'adorerais ça ! »

(Et comment, ma petite futée ! se dit Jill) Elle sentait la colère monter en elle depuis l'arrivée de cette Mlle Ardente. Elle portait une robe non décolletée, à manches longues, opaque… mais qui ne dissimulait rien. Elle était en tricot couleur chair, et Jill était certaine qu'elle n'avait que sa chair en dessous. Cette Mlle Ardente semblait tout juste sortie du lit, et avoir pour seul désir d'y retourner. Avec Mike. Si seulement elle cessait d'agiter sa carcasse devant lui !

« J'en parlerai à l'évêque suprême, dit Boone. Et maintenant, retournez animer la parade. Jug a besoin de vous.

— Bien, évêque. Heureuse d'avoir fait votre connaissance, docteur. Au revoir, Miss Broad. J'espère avoir l'occasion de vous revoir, Mr. Smith. Je prierai pour vous. » Elle s'éloigna en ondulant des hanches.

« Une fille du tonnerre, dit Boone, radieux. Vous avez vu son numéro, doc ?

— Je ne pense pas. Que fait-elle ?

— Vous ne le savez *pas ?*

— Non.

— Vous ne connaissez même pas son *nom ?* Aube Ardente, la strip-

teaseuse la mieux payée de toute la Basse-Californie, voilà qui elle est ! Elle travaille avec un projecteur à diaphragme et, lorsqu'elle n'a plus que ses chaussures sur elle, seul son visage est éclairé ; on ne voit absolument rien d'autre. C'est très efficace. Hautement spirituel. Croiriez-vous, en regardant son doux visage, qu'elle a été une femme extrêmement immorale ?

— Pas possible !

— Mais si. Demandez-le lui. Elle vous le dira. Mieux encore, venez assister à la purification des pécheurs. Lorsqu'elle se confesse, cela donne aux autres femmes le courage d'avouer leurs péchés. Elle ne dissimule rien – et cela lui fait du *bien* de savoir qu'elle aide d'autres pécheurs. Elle est très dévouée ; elle vient par avion tous les samedis soirs après son dernier numéro, pour enseigner le catéchisme. Elle donne le Cours de Bonheur pour Jeunes Hommes, et l'assistance a triplé depuis que c'est elle.

— *Cela,* dit Jubal, je le crois volontiers. Quel âge ont ces heureux « Jeunes Hommes » ? »

Boone éclata de rire. « Vous ne m'y prendrez pas, vieux malin – quelqu'un a dû vous dire la devise de la classe d'Aube : « Jamais trop vieux pour être jeune. »

— Non, non, je vous assure.

— On ne peut y assister que lorsqu'on a vu la lumière et subi la purification. Nous sommes la Seule Vraie Église, Pèlerin, pas un de ces pièges de Satan, un de ces immondes abîmes d'iniquité qui se nomment « églises » pour entraîner les imprudents dans l'idolâtrie et autres abominations. Ici, on ne peut pas simplement venir passer deux heures par un jour pluvieux : d'abord, il faut être *sauvé.* En fait… oh, ça va commencer…» Des lumières clignotaient aux quatre coins de l'immense salle. « Jug les a bien préparés. Maintenant, il va y avoir de l'action ! »

Presque tous les assistants s'étaient joints à la danse, et les rares qui étaient restés assis battaient des mains et tapaient des pieds au rythme de la musique.

Des huissiers se précipitaient pour relever les danseurs tombés – dont certains, surtout des femmes, étaient pris de convulsions et avaient l'écume à la bouche. Ceux-là, ils allaient les jeter sur l'autel comme des poissons crevés. Boone désigna de son cigare une femme rousse et maigre d'une quarantaine d'années, dont la robe était toute déchirée. « Vous voyez cette femme ? Depuis plus d'une année, elle est possédée par l'Esprit à chaque service. Parfois, l'Archange Foster nous parle par sa bouche… à ces occasions, il faut au moins quatre hommes pour la maintenir. Elle est prête à monter au ciel ; cela peut arriver n'importe quand. Quelqu'un a encore soif ? Le service du bar est lent quand les caméras fonctionnent et que cela commence à s'animer. »

Mike redemanda à boire. Il ne partageait pas le dégoût de Jill pour ce qui se passait. Il avait été profondément troublé en découvrant que l'« Ancien » n'était que de la nourriture avariée, mais classa cette question et but profondément à la frénésie qui les entourait. Elle avait un parfum tellement martien qu'il ne se sentait nullement dépaysé. Les détails n'étaient pas martiens, certes, mais il gnoquait un rapprochement aussi réel que celui de la cérémonie de l'eau, d'une intensité telle qu'il n'en avait pas connue depuis qu'il avait quitté son nid. Dans sa tristesse, il souhaita que quelqu'un les inviterait à participer à cette danse et à ces sauts. Il mourait d'envie de se joindre à eux.

Il aperçut Mlle Aube Ardente. Peut-être l'inviterait-elle ? Elle avait exactement les mêmes proportions que son frère Jill, mais il la reconnut à son visage : ses peines et ses métamorphoses y étaient gravées sous le chaud sourire. Il se demanda si, un jour, Mlle Aube Ardente accepterait de partager l'eau avec lui. Il se méfiait, par contre, de l'évêque sénateur Boone et était heureux de ne pas être assis à côté de lui. Mais il regrettait le départ d'Aube Ardente.

Mais elle ne leva pas les yeux vers lui, et la procession continua son chemin.

L'homme qui était sur la plate-forme leva les bras. Le bruit diminua un peu dans l'immense caverne. Brusquement il les rabaissa et demanda à la foule : « Qui est *heureux ?*

— NOUS SOMMES HEU – REUX !

— Pourquoi ?

— Dieu… NOUS AI – ME !

— Comment le savez-vous ?

— FOSTER NOUS L'A DIT ! »

Il se laissa tomber à genoux et leva le poing. « Que le lion RUGISSE ! »

Ils rugirent, glapirent, hurlèrent, tandis que de son poing il les faisait monter, descendre jusqu'à *un pianissimo* imperceptible, puis remonter en un *fortissimo* assourdissant. Mike s'y vautrait avec une extase tellement douloureuse qu'il craignit d'être obligé de se retirer. Mais Jill lui avait dit qu'il ne devait pas ; il se contrôla donc et laissa les vagues déferler au-dessus de lui.

L'homme se releva. « Notre premier hymne, dit-il, nous est offert par les boulangeries de la Manne, fabricants du Pain d'Ange, la seule miche d'amour qui porte le visage souriant de notre évêque suprême sur tous les emballages et contient un précieux coupon-prime que vous pourrez échanger à la plus proche église de la Nouvelle Révélation. Mes sœurs, mes frères, demain les boulangeries de la Manne lancent à travers tout le pays une campagne géante de pâtisseries. Tous les prix sont cassés ! Envoyez vos enfants à l'école avec un gros paquet de

biscuits Archange Foster ; chacun est béni et enveloppé séparément dans un texte approprié. Priez pour que chaque biscuit qu'il donnera à ses petits amis fasse voir la lumière à un enfant de pécheurs.

« Et maintenant, entonnons les saintes paroles de notre vieux favori *En avant, Enfants de Foster !* Allez, tous en chœur…

En avant, enfants de Fos-*ter !*
Écrasez vos ennemis…
La Foi est notre *ar-mure !*
Frappons dans leurs rangs… !
(Allons-y, deuxième couplet !)
Pas de paix pour les péch-*eurs !*
Dieu est avec *nous ! »*

Mike était tellement enthousiasmé qu'il n'essayait même pas de gnoquer les paroles. Il gnoquait que les mots n'importaient pas – c'était le rapprochement qui comptait. Les danseurs se remirent à tourner autour de la salle, et leurs voix puissantes se joignirent à celles du chœur.

L'hymne fut suivi de communications diverses : messages divins, une autre annonce publicitaire, et une liste de prix. Un second hymne, *Levez vos visages, Enfants Heureux,* était offert par les supermarchés Dattelbaum, où les Sauvés peuvent acheter en toute sécurité, car on n'y vend aucune marchandise qui entrerait en compétition avec une autre marque reconnue par l'Église. Et dans chaque succursale, une Salle Heureuse pour les enfants, sous la surveillance d'une Sœur Sauvée.

Le prêtre s'avança sur le devant de la plate-forme et mit la main en cornet autour de son oreille.

« Nous… voulons… *Digby !*

— Qui ?

— Nous – Voulons – DIG – BY !

— Allons, plus fort ! Qu'il vous entende !

— Nous – VOULONS – DIG – BY ! » Bing-bang-bing-boum ! NOUS – VOU – LONS – DIG – BY ! Bing-bang-bing-boum… Cela continua ainsi jusqu'à ce que les murs et le plafond se mettent à trembler. Jubal se pencha vers Boone : « Si vous y allez trop fort, vous finirez par faire comme Samson.

— N'ayez crainte, lui répondit Boone sans ôter son cigare de sa bouche. C'est soutenu et renforcé par la foi. Ça a été conçu pour vibrer. Très impressionnant. »

Les lumières faiblirent, des rideaux s'écartèrent. Un projecteur aveuglant trouva l'évêque suprême, souriant et saluant en levant ses deux mains jointes.

La foule répondit par le rugissement du lion et il leur envoya des

baisers. Il avança vers la chaire ; au passage, il souleva une des possédées qui se trémoussait encore faiblement, l'embrassa, la reposa doucement et continua – puis s'arrêta et s'agenouilla à côté de la rousse maigre. Il tendit le bras derrière lui et quelqu'un y plaça un micro.

Il passa un bras autour des épaules de la femme et approcha le micro de ses lèvres.

Mike ne comprit pas ce qu'elle disait. Il supposa que ce n'était pas de l'anglais.

L'évêque suprême traduisait chaque fois que le flot de paroles écumantes s'interrompait.

— L'Archange Foster est avec nous… « Il est content de vous. Embrassez la sœur qui est sur votre gauche.

« L'Archange Foster vous aime. Embrassez la sœur sur votre droite. »

La femme parla de nouveau. Digby hésita. « Comment ? Parlez plus fort, je vous prie. » Elle marmonna puis hurla.

Digby leva les yeux et sourit. « Son message est destiné à un pèlerin venu d'une autre planète – Valentin Michaël Smith, l'Homme de Mars ! Où êtes-vous, Valentin Michaël ? Levez-vous ! »

Jill voulut l'en empêcher, mais Jubal lui murmura : « Autant ne pas s'y opposer. Ce sera plus facile. Levez-vous, Mike. Saluez. Rasseyez-vous. » Mike fit ce qu'il lui disait, stupéfait de les entendre scander : « L'Homme de *Mars !*… L'Homme de *Mars ! »*

Le sermon semblait lui être adressé, d'ailleurs, mais il ne put le comprendre. Les mots étaient connus, mais ils semblaient disposés de façon erronée et il y avait trop de bruit, trop d'applaudissements, trop de cris de « Alléluia ! » et de « Heureuse journée ! »

Le sermon terminé, Digby céda la place au jeune prêtre. Boone se leva. « Venez, mes amis. Nous allons sortir avant la bousculade. »

Mike mit sa main dans celle de Jill. Ils suivirent un passage voûté surchargé de décorations. Jubal demanda : « Est-ce le chemin du parking ? J'ai demandé au chauffeur de nous attendre.

— Euh… oui, répondit Boone. C'est tout droit. Mais nous allons voir l'évêque suprême.

— Comment ? dit Jubal. Non, nous n'avons pas le temps. »

Boone ouvrit de grands yeux. « Mais docteur, l'évêque suprême nous attend. Vous devez lui présenter vos respects. Vous êtes ses invités. »

Jubal dut céder. « Soit. Mais il n'y aura pas trop de monde ? Mike a déjà eu beaucoup d'émotions.

— Rien que l'évêque suprême. » Il les fit monter dans un ascenseur ; quelques moments plus tard, ils se trouvaient dans un petit salon de l'appartement de Digby.

Une porte s'ouvrit, et Digby entra. Il avait quitté ses vêtements de cérémonie et ne portait plus qu'une soutane légère. « Désolé de vous avoir fait attendre, leur dit-il en souriant. Mais j'ai dû prendre une douche. Vous ne pouvez pas imaginer ce que ça donne chaud de repousser Satan. Ah ! voici donc l'Homme de Mars. Dieu vous bénisse, mon fils. Bienvenue dans la Maison du Seigneur. L'Archange Foster veut que vous vous y sentiez comme chez vous. Il vous protège de là-haut. »

Mike ne répondit rien. Jubal était surpris par la petite taille de Digby. Sur scène il lui avait paru grand. Des cothurnes ? Un effet de l'éclairage ? Mis à part le bouc qu'il portait en imitation de Foster, il lui rappelait un représentant en voitures d'occasion : le même sourire, le même abord chaleureux. Mais il lui rappelait aussi une personne précise… Voilà ! Le « Professeur » Simon Magus, défunt époux de Becky Vesey. Jubal le considéra de façon plus amicale. Simon était le plus sympathique fripon qu'il eût jamais connu…

Digby dirigea son charme vers Jill. « Ne vous agenouillez pas, ma fille. Nous sommes entre amis. » Il lui parla de choses et d'autres, l'étonnant par la connaissance qu'il avait de son passé. « J'ai un profond respect pour votre vocation, ma fille. Selon les saintes paroles de l'Archange Foster, Dieu nous ordonne de veiller au corps afin que l'âme puisse chercher la lumière sans être troublée par la chair. Je sais que vous n'êtes pas encore des nôtres… mais votre profession est bénie par le Seigneur. Nous voyageons de concert sur la route qui mène aux Cieux. »

Il se tourna vers Jubal. « Vous aussi, docteur. L'Archange Foster nous dit que Dieu veut que nous soyons heureux… et bien des fois j'ai posé ma crosse, las de tout, pour écouter une de vos histoires… au bout d'une heure je me relevais, rafraîchi et prêt à reprendre le combat.

— Merci… merci, évêque.

— Je parle sérieusement, vous savez. J'ai fait compulser votre dossier céleste – non, non, ne vous formalisez pas –, et je sais que vous êtes incroyant. Même Satan a un rôle à jouer dans le Plan divin. Vous n'êtes pas mûr pour croire, mais de vos doutes et de vos souffrances vous tirez des histoires qui rendent d'autres hommes heureux, et c'est marqué sur le Grand Livre. Mais trêve de théologie. Un jour, vous verrez la lumière et nous vous accueillerons. Pour aujourd'hui, contentons-nous de passer ensemble une heure heureuse. »

Jubal dut admettre que l'habile imposteur était un excellent hôte : son café et ses alcools étaient de première classe, ainsi que la nourriture. Mike semblait sur les nerfs – surtout lorsque Digby l'attira dans un coin pour lui parler seul à seul. Mais que diable, il fallait bien que le gosse s'habituât !

Boone montrait à Jill des reliques de Foster disposées dans une vitrine, et Jubal les regardait avec amusement en étalant du foie gras sur un toast, lorsqu'il entendit une porte se refermer et se retourna. Digby et Mike avaient disparu. « Où sont-ils allés, sénateur ?

— Hein ? Vous disiez, docteur ?

— L'évêque Digby et Mr. Smith. Où sont-ils ? »

Boone parut remarquer pour la première fois la porte fermée. « Oh, ils sont allés un moment dans la chambre des audiences privées. L'évêque suprême ne vous l'a pas montrée en vous faisant faire le tour des lieux ?

— Si, si. » C'était une chambre assez petite avec une sorte de… trône, pensa Jubal moqueusement, et un prie-Dieu. Jubal se demanda qui prendrait place sur le trône. Si cet évêque de pacotille essayait de discuter religion avec Mike, il aurait peut-être le choc de sa vie. « J'espère qu'ils ne seront pas longs.

— Cela m'étonnerait. Mr. Smith voulait sans doute lui demander quelque chose en privé. Mais ne vous inquiétez pas. D'ici, un passage privé vous mènera directement au parking. Cela vous fera gagner dix bonnes minutes.

— Ce sera très bien.

— Mr. Smith aura donc tout le temps de se confesser en paix. Permettez, j'ai un coup de téléphone à donner. » Il sortit.

« Jubal, dit Jill. Ça ne me plaît pas du tout. On nous a délibérément manœuvrés pour que Digby puisse voir Mike seul.

— C'est évident.

— Ils n'ont pas le droit ! Je vais y aller et dire à Mike qu'il est temps de rentrer.

— À votre guise. Mais vous couvez trop Mike. Si Digby essaie de le convertir, c'est peut-être le contraire qui se produira. Les idées de Mike sont difficiles à ébranler.

— Quand même. Je n'aime pas ça.

— Détendez-vous. Mangez un morceau.

— Je n'ai pas faim.

— Le jour où je refuserai un repas gratuit, ils me ficheront à la porte de la Guilde des Auteurs. » Il empila du jambon de Bayonne sur des toasts beurrés, assaisonna le tout de divers ingrédients et se mit à mâcher.

Dix minutes passèrent. Boone n'était toujours pas de retour. Jill se leva. « Jubal, je vais sortir Mike de là.

— Allez-y. »

Elle avança d'un pas décidé vers la porte. « Elle est fermée !

— Cela ne m'étonne pas.

— Il faudrait l'enfoncer. »

Jubal approcha. « Hum… il faudrait un bélier et vingt hommes.

Cette porte ferait honneur à une chambre forte.

— Que faire, alors ?

— Essayez de frapper ? Je vais voir où est passé Boone. »

Jubal eut à peine le temps de sortir : Boone revenait. « Désolé de vous avoir fait attendre. J'ai dû faire chercher votre chauffeur par un chérubin. Il était en train de déjeuner dans une Chambre Heureuse.

— Sénateur, dit Jubal fermement, il faut que nous partions, Si vous voulez bien prévenir l'évêque Digby ? »

Boone parut ennuyé. « Je peux téléphoner, si vous insistez, mais je ne peux pas déranger l'évêque suprême au cours d'une audience privée.

— Téléphonez-lui, alors. »

Boone fut tiré d'embarras : la porte s'ouvrit et Mike sortit. Jill le regarda soucieusement. « Cela va, Mike ?

— Oui, Jill.

— Je vais dire à l'évêque suprême que vous partez », dit Boone en entrant dans la petite chambre. Il en ressortit immédiatement. « Il est parti, leur annonça-t-il. Comme les chats qui sortent de la cuisine, il dit rarement au revoir. C'était une plaisanterie, mais il dit que les adieux n'ajoutent rien à notre bonheur. Ne soyez pas offensés, cela lui arrive souvent.

— Du tout, du tout. Merci pour cette *passionnante* expérience. Non, ne vous donnez pas la peine. Nous trouverons notre chemin. »

24

« Alors, Mike, dit Jubal lorsqu'ils eurent décollé. Qu'en pensez-vous ? » Mike secoua la tête. « Je ne gnoque pas.

— Vous n'êtes pas le seul, mon garçon. Que voulait vous dire l'évêque ? »

Mike hésita longtemps avant de répondre. « Jubal mon frère, j'ai besoin de méditer avant de pouvoir le gnoquer.

— Allez-y, Mike, méditez.

— Jubal ? dit Jill. Comment s'en tirent-ils ?

— De quoi ?

— De tout ça. Ce n'est pas une église… c'est un asile d'aliénés.

— Non, Jill. *C'est* une église… l'église éclectique qui convient à notre époque.

— Quoi !

— La Nouvelle Révélation n'a rien de nouveau. Ni Foster ni Digby n'ont eu une seule idée originale. Ils se sont contentés de ramasser de vieux débris ayant déjà beaucoup servi – une couche de peinture fraîche, et ils se sont lancés dans les affaires. Et les affaires marchent ! La seule chose qui m'embête, c'est qu'un beau jour ils finiront par la rendre obligatoire pour tous.

— Ce n'est pas possible !

— C'est possible. Hitler est parti de moins que cela et sa marchandise était la haine. La joie se vend encore mieux. J'en sais quelque chose : je suis dans la même branche, comme Digby n'a pas manqué de me le faire remarquer. » Jubal grimaça. « J'aurais dû lui fiche mon poing sur la g… Mais non, cela me fit même plaisir. Voilà pourquoi j'ai peur de lui : il est malin. Il sait ce que les gens veulent. Le bonheur. Après un long siècle de peur et de culpabilité, Digby dit aux gens qu'ils n'ont rien à craindre, ni dans cette vie ni dans l'autre, et que Dieu leur demande d'être heureux. Jour et nuit, sans cesse, il leur enfonce cela dans la tête : n'ayez pas peur, soyez *heureux*.

— Cela, c'est plutôt bien, admit Jill, et il travaille dur. Mais…

— Peuh ! Il joue la comédie, voilà tout.

— Je ne crois pas. Il m'a donné l'impression d'être réellement dévoué à sa tâche, et de tout sacrifier à…

— Peuh ! ai-je dit. De toutes les stupidités qui ont cours dans le monde, le concept d'« altruisme » est le pire. Les gens font, toujours, ce qui leur plaît. Si un choix est douloureux, s'il ressemble à un « sacrifice », soyez certaine que cela n'a rien de plus noble que les désagréments que cause l'avidité… la nécessité d'avoir à choisir entre deux choses parce qu'on ne peut pas avoir les deux. L'homme de la rue souffre chaque fois qu'il doit choisir entre dépenser un dollar pour boire de la bière ou le mettre de côté pour les enfants, entre se lever pour aller au travail ou perdre son emploi. Mais il choisit toujours ce qui fait le moins mal ou procure le plus grand plaisir. À une échelle différente, le saint et la canaille font les mêmes choix. Digby aussi. Saint ou canaille, il n'est pas à plaindre.

— Et que pensez-vous qu'il soit, Jubal ?

— Y a-t-il une différence ?

— Jubal ! Votre cynisme n'est qu'une affectation ! Vous savez parfaitement qu'il y a une différence.

— Bon, bon, il y en a une. Mais j'espère qu'il est une canaille…

parce qu'un saint peut faire dix fois plus de mal. Non, biffez cela : vous le taxeriez de « cynisme » comme si cela suffisait pour prouver que c'est faux. Dites-moi plutôt ce qui vous a choqué dans ces cérémonies ?

— Eh bien… *tout.* Vous ne me convaincrez jamais qu'il s'agissait d'un culte, d'une cérémonie religieuse.

— Ce qui signifie qu'ils ne font pas pareil que dans la petite église où vous alliez quand vous étiez enfant ? Allons, allons, Jill ! À Saint-Pierre non plus ils ne font pas pareil, ni à La Mecque.

— Soit, mais… ils ne font pas non plus comme *ça !* Des danses, des machines à sous… un bar même ! Cela n'a même plus de dignité !

— La prostitution sacrée en avait-elle ?

— *Hein ?*

— Je pense que le spectacle de la bête à deux dos est aussi comique dans un contexte religieux qu'autrement. Quant aux danses… avez-vous assisté au culte des *Shakers ?* Moi non plus, d'ailleurs. Mais une église opposée aux relations sexuelles ne dure pas longtemps. L'histoire de la danse à la gloire de Dieu est longue. Inutile que ce soit artistique – les *Shaker* n'auraient jamais pu entrer au Bolchoï – à condition qu'il y ait de l'enthousiasme. Trouvez-vous les Danses de Pluie des Indiens irrévérencieuses ?

— Ce n'est pas pareil.

— Rien n'est jamais pareil – et plus ça change, plus c'est la même chose. Quand aux machines à sous… avez-vous déjà vu jouer au bingo[2] dans une église ? »

Jill rougit. « Oui… Notre église s'en servait pour payer les hypothèques. Mais seulement le vendredi soir – jamais pendant les services, oh non !

— Vraiment ? Vous me rappelez une femme qui était très fière de sa vertu : elle ne couchait avec d'autres hommes que lorsque son mari était absent.

— Mais Jubal, il y a un abîme entre ces deux cas !

— Sans doute. L'analogie est encore plus traîtresse que la logique. Mais, ma « petite dame »…

— Souriez quand vous dites cela !

— « C'était une plaisanterie ». Si une chose est un péché le dimanche, Jill, elle l'est également le vendredi. C'est du moins ainsi que je le gnoque – et sans doute que le gnoque un homme venu de Mars. La seule différence que je vois, c'est que les Fostérites distribuent gratis un texte tiré des écritures, même si vous avez perdu.

— Écritures ? Ce sont des textes tirés de la Nouvelle Révélation. Les avez-vous *lus ?*

— Je les ai lus.

— Alors, vous avez vu que ce sont des fadaises écœurantes

déguisées dans un langage faussement biblique ; parfois aussi cela ne veut rien dire du tout, et parfois c'est absolument haïssable.

— Jill, dit Jubal après un silence, connaissez-vous les textes sacrés de l'Hindouisme ?

— Malheureusement pas, non.

— Le Coran ? D'autres textes religieux ? Je pourrais illustrer mon point avec des passages de la Bible, mais je ne voudrais pas vous offusquer.

— Vous ne m'offusquerez pas.

— Bien, je me servirai donc de l'Ancien Testament. Vous connaissez l'histoire de Sodome et Gomorrhe ? Comment Lot fut sauvé de ces villes maudites frappées par la colère de Jéhovah ?

— Bien sûr. Sa femme fut changée en pilier de sel.

— Cela m'a toujours paru une punition bien sévère. Mais c'est de Lot qu'il s'agit. Pierre le décrit comme un homme juste et vertueux, dégoûté par la conversation impie des méchants, et saint Pierre doit être une autorité en ce qui concerne la vertu, puisqu'on lui donna les clefs du Royaume des Cieux. Mais je ne vois vraiment pas en quoi Lot était un tel parangon. Sur la suggestion de son frère, il divisa un troupeau de bétail. Il fut capturé au cours d'une bataille, et s'enfuit de la ville pour sauver sa peau. Il accueillit chez lui deux étrangers, mais sa conduite prouve qu'il savait que c'étaient des personnages importants. Et, selon le Coran et ma propre lanterne, son hospitalité aurait eu une plus grande valeur s'il les avait pris pour de simples mendiants. À part cela, il y a dans la Bible un seul passage nous permettant de juger de la vertu de Lot… une vertu si grande qu'une intervention surnaturelle lui sauva la vie. Voyez Genèse XIX, verset 8.

— Et que dit ce passage ?

— Consultez-le vous-même. Vous ne me croiriez pas.

— Jubal, vous êtes l'homme le plus insupportable que je connaisse !

— Et vous êtes absolument ravissante ; je vous pardonne donc votre ignorance. D'accord – mais vérifiez ce que je vous dis sur le texte. Les voisins de Lot vinrent frapper à sa porte en demandant à voir ces deux étrangers. Lot leur proposa un marché : il avait deux filles, vierges à l'en croire. Et il dit à la foule qu'il les leur donnerait pour qu'ils en fassent ce que bon leur semblait – un viol collectif. Il les *supplia* d'en faire ce qui leur plaisait, à condition qu'ils cessent de frapper à sa porte.

— Le texte dit vraiment cela ?

— J'ai modernisé le langage, mais le sens est aussi évident que le clin d'œil d'une putain. Lot offrit à une bande d'hommes – « jeunes et vieux » dit la Bible – de violer deux vierges à condition qu'ils n'enfoncent pas sa porte. Dites ! » Les yeux de Jubal s'éclairèrent.

« J'aurais dû essayer cela lorsque les S.S. sont venus enfoncer *ma* porte ! Cela m'aurait peut-être ouvert celle du Paradis. » Il fronça les sourcils. « Non, la recette dit qu'il faut utiliser des *virgines intadae,* et je n'aurais pas su lesquelles de vous quatre offrir.

— Ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai !

— Bah, Lot se trompait aussi à ce sujet. En tout cas, il incita cette bande de voyous à violer ces tendres et peureuses jeunes filles à condition qu'ils *lui* fichent la paix ! » Jubal renifla. « Et la Bible qualifie cette ordure d'homme « vertueux » !

— Je ne pense pas que ce soit cela qu'on nous a appris au catéchisme, dit Jill lentement.

— Consultez le texte, et vous verrez ! Ce n'est d'ailleurs pas le seul choc qui attend ceux qui *lisent* la Bible. Prenez Élisha, par exemple. Élisha était tellement saint qu'il lui suffisait de toucher les os d'un mort pour le rappeler à la vie. C'était un vieux bonhomme chauve, tout comme moi. Un jour, des enfants se moquèrent de sa calvitie, comme il vous arrive de le faire. Et alors, Dieu envoya des ours qui déchirèrent les quarante-deux enfants en lambeaux sanglants. Voila ce qui est dit dans le Second Livre des Rois, deuxième chapitre.

— Je ne me suis jamais moqué de votre calvitie, patron.

— Je me demande bien *qui* a envoyé mon nom à ces charlatans qui font repousser les cheveux… en tout cas, celui ou celle qui l'a fait ferait bien de se méfier des ours. La Bible est pleine de choses de ce genre. Des crimes qui vous retournent l'estomac ont la sanction divine, si même ils ne sont pas ordonnés par les cieux. On y trouve aussi, je l'admets, beaucoup de bon sens et des règles utilisables pour la vie en société. Je ne tiens pas à dénigrer systématiquement la Bible. Elle n'arrive pas à la cheville de la littérature pornographique qui passe pour des textes sacrés aux yeux des Hindous. De même pour une douzaine d'autres religions. Mais je ne les condamne pas non plus ; il est concevable qu'une de ces mythologies soit réellement la parole de Dieu… et que Dieu soit effectivement une sorte de paranoïaque qui déchiquette quarante-deux enfants parce qu'ils ont été impolis avec Son prêtre. Ce que je voulais dire, c'est que la Nouvelle Révélation de Foster est tout à fait dans la ligne. Le Dieu de Digby est un bon patron : il veut que les gens soient heureux, sur la terre comme aux Cieux. Il ne leur demande pas de châtier la chair. Oh, non ! C'est le paquet géant, super-économique ! Si vous aimez boire, jouer, danser, courir après les filles, venez à l'église et faites-le sous ses saints auspices, la conscience libre. Amusez-vous ! Vivez ! Soyez heureux !

Jubal, pourtant, ne le paraissait guère. « Évidemment, il y a un prix à payer : vous devez reconnaître le Dieu de Digby. Tout ceux qui sont assez stupides pour refuser d'être heureux selon ses termes sont des pécheurs et méritent tout ce qui leur arrivera. Mais cette règle est

commune à tous les dieux : n'en blâmez pas Foster ni Digby. Tout ce qu'ils font est parfaitement orthodoxe.

— On dirait que vous êtes converti, ma parole !

— Oh non ! Je déteste la danse, je méprise la foule et j'aime être libre de mes dimanches. Je veux simplement vous faire comprendre que vous les critiquez pour de fausses raisons. Du point de vue littéraire, la Nouvelle Révélation est dans la moyenne, ce qui n'est d'ailleurs pas étonnant, puisqu'il s'agit d'un pur plagiat. Quant à sa logique interne… les règles profanes ne s'appliquent pas aux écritures sacrées. Mais je dois dire qu'ici la Nouvelle Révélation est supérieure aux autres : elle ne se mord jamais la queue. Essayez de réconcilier le Nouveau Testament avec l'Ancien, ou la doctrine du Bouddha avec les écrits bouddhistes apocryphes. Du point de vue moral, le Fostérisme est simplement l'éthique freudienne enrobée de sucre pour ceux qui sont incapables d'avaler la psychanalyse telle quelle. Mais je doute que le vieux débauché qui l'écrivit – pardon, qui « transcrivit son inspiration » – le savait ; il n'était guère érudit. Mais il était en harmonie avec son époque, et sut capturer le *Zeitgeist :* peur, culpabilité et perte de la foi ; comment aurait-il pu passer à côté ? Et maintenant, taisez-vous, je vais faire un petit somme.

— Qui parle tout le temps ?

— « La femme me tenta. »

En arrivant, ils trouvèrent Caxton et Mahmoud, qui étaient venus passer la journée. Ben avait été désappointé de ne pas voir Jill, mais grâce à la compagnie d'Anne, de Myriam et de Dorcas, sa journée fut supportable. Mahmoud venait toujours dans le but avoué de rencontrer Mike et Harshaw, mais lui aussi se contenta de sa cuisine, de sa cave, de son jardin… et de ses odalisques. Lorsqu'ils arrivèrent, Myriam lui massait le dos tandis que Dorcas lui caressait la tête.

« Ne vous donnez pas la peine de vous lever, lui dit Jubal.

— Je ne le pourrais pas : elle est assise sur moi. Hello, Mike.

— Hello, docteur Mahmoud mon frère. » Ensuite, Mike salua gravement Ben, puis demanda à être excusé.

« Allez-y, lui dit Jubal.

— Vous avez déjeuné, Mike ?

— Je n'ai pas faim, Anne. Merci, » dit-il solennellement, puis il fit volte-face et entra dans la maison.

Mahmoud se tourna, manquant faire tomber Myriam. « Jubal ? Qu'est-ce qui trouble notre fils ?

— Oui, ajouta Ben. On dirait qu'il a le mal de mer.

— Laissez-le tranquille. Un abus de religion. » Il leur résuma les événements de la matinée.

Mahmoud parut soucieux. « Était-il nécessaire de le laisser seul

avec Digby ? Cela me paraît – excusez-moi, mon frère ! – peu sage. Vous lui avez parlé religion, n'est-ce pas ?

— Il faut bien qu'il s'habitue. Pouvez-vous me donner une raison pour laquelle Digby n'aurait pas son tour ? Mais répondez-moi en tant que savant, pas en tant que Musulman.

— Je ne puis vous répondre qu'en tant que Musulman.

— Désolé. Je comprends, bien que je ne sois pas d'accord.

— Je me sers du terme « Musulman » dans son sens exact, pas pour désigner les sectaires que Maryam nomme incorrectement « Mahométans ».

— Et je continuerai de vous appeler comme ça tant que vous n'aurez pas appris à prononcer mon nom. Cessez de gigoter.

— Oui, Maryam. *Aïe !* Les femmes ne devraient pas avoir de muscles. Jubal, en tant que savant je n'ai jamais rencontré un cas aussi intéressant que Mike. En tant que Musulman, je découvre en lui un désir de se soumettre à la volonté divine qui m'emplit de joie pour lui, bien qu'il ne gnoque même pas ce que signifie le mot « Dieu »… pas plus d'ailleurs que le mot « Allah ». Mais en tant qu'homme, j'aime ce garçon, notre fils adoptif et frère d'eau, et je m'en voudrais de l'exposer à de mauvaises influences. Et, toutes questions de religion mises à part, ce Digby me paraît être une mauvaise influence. Vous ne pensez pas ?

— *Olé !* approuva Ben. C'est une vulgaire canaille, et j'aurais eu bien des choses à écrire sur son compte, mais le syndicat a trop peur pour les imprimer. Continuez ainsi, Mahmoud, vous finirez par me convaincre d'apprendre l'arabe et d'acheter un tapis.

— Le tapis n'est pas nécessaire.

— Je suis d'accord avec vous, dit Jubal en soupirant. Je préférerais le voir fumer de la marijuana plutôt que converti par Digby. Mais je ne pense pas que Mike se laisse convaincre par ce salmigondis syncrétique, et il faut qu'il apprenne à résister aux mauvaises influences. Je pense par contre que votre influence est bonne, mais vous n'avez guère plus de chances que Digby ; Mike a un esprit étonnamment fort. Mahomet devrait peut-être céder la place à un nouveau prophète.

— Si telle est la volonté de Dieu, répondit Mahmoud.

— Cela clôt la discussion.

— Nous discutions religion avant votre arrivée, intervint Dorcas. Savez-vous que les femmes ont des âmes ?

— Car elles en ont ?

— Maryam, expliqua Mahmoud, voulait savoir pourquoi les « Mahométans » professaient que seuls les hommes ont des âmes.

— Mais voyons, Myriam, c'est une erreur aussi grossière que de croire que les Juifs sacrifient des bébés chrétiens. Le Coran dit que des

familles entières entrent au Paradis… par exemple dans les « Ornements d'Or », verset soixante-dix. N'est-ce pas, Mahmoud ?

— « Entrez dans le jardin, vous et vos femmes, et vous y connaîtrez le bonheur. » C'est le meilleur équivalent que l'on puisse en donner en anglais.

— Oui mais… dit Myriam, les belles houris qui servent de compagnes aux hommes dans le Paradis ne me semblent guère laisser de place aux femmes.

— Les houris, expliqua Jubal, sont des créations différentes, comme les djinns et les anges – elles n'ont pas d'âmes, car elles sont de purs esprits, immuables, beaux et éternels. Il existe d'ailleurs un équivalent mâle des houris. Ces créations font en quelque sorte partie du personnel du Paradis. Elles servent des nourritures délicieuses, des boissons enivrantes, et distraient les hommes de mille manières. Les âmes des femmes n'ont pas besoin de travailler, elles. Exact, Mahmoud ?

— À peu près, sauf pour le vocabulaire. Les houris…» Il se leva si brusquement que Myriam se retrouva assise par terre. « Mais après tout… peut-être n'avez-vous pas d'âmes !

— Retirez cela immédiatement, chien d'infidèle ! dit Myriam avec amertume.

— Paix, Maryam. Si vous n'avez pas d'âme, vous n'en êtes pas moins immortelle. Jubal… est-il possible qu'un homme meure sans s'en apercevoir ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé.

— Aurais-je pu mourir sur Mars, et mon retour ici serait-il un rêve ? Regardez autour de vous ! Le Prophète lui-même envierait ce jardin. Quatre belles houris nous servent à toute heure des boissons et des aliments délicieux. Et il y a même leurs équivalents masculins, si l'on veut être tatillon. Sommes-nous au Paradis ?

— Je peux vous assurer le contraire, dit Jubal. Mes impôts ne sont pas encore payés.

— Soit, mais cela ne m'affecte pas.

— Et ces houris… même si nous admettons que leur beauté est adéquate, la beauté est, après tout, dans l'œil de celui qui regarde…

— Cela, vous me le paierez, patron, dit Myriam.

— … mais reste un des attributs requis des houris.

— Mmmm…, fit Mahmoud, mieux vaut ne pas approfondir. Au Paradis, il s'agirait d'ailleurs d'un attribut spirituel permanent plutôt que d'une condition physique temporaire.

— Dans ce cas, dit Jubal avec emphase, je suis certain qu'elles ne sont pas des houris. »

Mahmoud soupira. « Il faudra donc que j'en convertisse une.

— Pourquoi une seule ? Il existe des endroits où vous pourrez

avoir votre *quota* au complet.

— Non, mon frère. Selon les sages paroles du Prophète, bien que la Loi en permette quatre, il est impossible d'agir justement avec plus d'une.

— Vous me soulagez. Laquelle choisissez-vous ?

— Nous verrons. Maryam, vous sentez-vous spirituelle ?

— Allez au diable ! Je vous en donnerai, des houris !

— Jill ?

— Hé là ! protesta Ben. Laissez-moi ma chance !

— Plus tard, Jill. Anne ?

— Désolée, j'ai un rendez-vous.

— Dorcas ? Vous êtes mon dernier espoir.

— Mahmoud, dit-elle avec douceur, faut-il que je devienne *très* spirituelle ? »

Mike monta à sa chambre, ferma la porte, s'allongea sur son lit, se mit dans la position du fœtus, avala sa langue et ralentit son cœur. Jill n'aimait pas qu'il fasse cela pendant le jour, mais tant que ce n'était pas en public… il y avait *tellement* de choses qu'il ne devait pas faire en public, mais seule celle-ci suscitait sa colère. Il attendait ce moment depuis qu'il était sorti de cette chambre emplie d'un grand mal. Il avait tant besoin de se retirer pour essayer de gnoquer.

Il avait fait une chose que Jill lui avait demandé de ne pas faire…

Humainement, il aurait aimé se dire qu'il y avait été contraint, mais son éducation martienne ne lui permettait pas cette échappatoire. Il était parvenu à un embranchement, et avait choisi l'action juste, librement. Il gnoquait avoir fait le choix correct, bien que ce fût celui que son frère Jill interdisait…

Mais cela ne lui en aurait laissé aucun autre. C'était contradictoire, puisque embranchement signifie choix. Par le choix, l'esprit progresse.

Jill aurait-elle approuvé qu'il agisse autrement, sans gâcher de nourriture ?

Non, il gnoquait que l'interdiction de Jill couvrait cette variante.

Arrivé à ce point, l'être issu de gènes humains et modelé par la pensée martienne compléta un des stades de sa croissance, éclata, et cessa d'être un « petit ». La solitude absolue du libre arbitre prédestiné devint sienne et, avec une sérénité martienne, il l'étreignit, la chérit, savoura son amertume et accepta ses conséquences. Avec une joie tragique, il comprit que cet embranchement était *sien.* Son frère Jill pouvait l'instruire, le mettre en garde, le guider – mais le choix ne se partage pas. Plus que toute autre chose, il était à lui ; le possédant et le possédé gnoquaient ensemble, inséparablement. Il *était* pour l'éternité l'action qu'il avait choisie à l'embranchement.

Maintenant qu'il savait être le Soi, il était libre de gnoquer ses

frères d'encore plus près, sans obstacle. L'intégrité du Soi fut, est et sera toujours. Mike s'interrompit pour chérir tous les Soi qui étaient ses frères : les nombreux Soi accomplis de Mars, incarnés ou désincarnés, et les rares qu'il connaissait sur Terre… Toutes ces « puissances de trois » terrestres qu'il ne connaissait pas encore et avec lesquelles il allait pouvoir se fondre, qu'il allait enfin pouvoir chérir, maintenant qu'après la longue attente il se gnoquait et se chérissait lui-même.

Mike resta en transe ; il y avait encore beaucoup à gnoquer, bien des problèmes non résolus qu'il devait intégrer à sa croissance. Ce qu'il avait vu, entendu et été au Tabernacle de l'Archange Foster (pas seulement l'embranchement lorsqu'il s'était trouvé face à face avec Digby)… la méfiance et la gêne que lui causait le sénateur Boone, pourquoi Mlle Aube Ardente avait la saveur d'un frère d'eau alors qu'elle ne l'était pas, l'odeur de bonté qu'il avait incomplètement gnoquée dans leurs danses et leurs cris…

Et les conversations avec Jubal… c'était ce qui le troublait le plus ; il les examina, les compara à ce qu'on lui avait appris lorsqu'il était petit, essayant de franchir la barrière des langues. Le mot « église » qui revenait sans cesse dans ce que disait Jubal lui donna d'énormes difficultés, car il ne voyait aucun concept martien équivalent, à moins de prendre « église » « culte », « Dieu », « congrégation » et bien d'autres mots encore, et de les ramener à l'unique terme martien qu'il connût, puis de ramener de nouveau ce terme en anglais, sous la forme qui avait déjà été rejetée (différemment par chacun) par Jubal, Mahmoud, et Digby.

Tu es Dieu. Il le comprenait mieux maintenant, bien que cela n'ait pas l'évidence du concept martien originel. Dans son esprit il prononça simultanément le mot martien et l'expression terrestre, et sentit qu'il gnoquait mieux. Les répétant comme un étudiant qui se dit et se redit que le joyau se trouve dans le lotus, il s'enfonça dans le nirvâna.

Peu avant minuit, il accéléra son cœur, reprit une respiration normale, effectua les vérifications nécessaires, puis se rallongea et ouvrit les yeux. Sa fatigue avait disparu. Il se sentait gai et léger, prêt à entreprendre les nombreuses actions qu'il voyait devant lui.

Il ressentit un besoin de compagnie presque animal, aussi fort que son désir de solitude de tout à l'heure. Il alla dans le couloir, et fut ravi d'y rencontrer un de ses frères. « *Hello !*

— Oh, bonjour, Mike. Vous avez l'air plus en forme.

— Je me sens merveilleusement bien. Où sont les autres ?

— Ils dorment. Ben et Mahmoud sont partis il y a une heure et les autres sont montés se coucher.

— Ah ! » Mike était désappointé que Mahmoud ne fût plus là ; il

aurait eu beaucoup de choses à lui dire.

— J'aurais dû faire comme eux, mais j'avais envie de manger un morceau. Vous avez faim ?

— Très faim !

— Venez, il doit rester du poulet froid et nous trouverons bien quelque chose pour l'accompagner. » Ils descendirent, et composèrent un plateau royal. « Sortons. La nuit est tellement chaude.

— Excellente idée, acquiesça Mike.

— On pourrait même nager. On se croirait encore en été. Attendez, je vais allumer les lampes.

— Inutile. Je vais porter le plateau. » Mike était capable de voir dans l'obscurité presque totale. Jubal supposait que cela venait des conditions dans lesquelles il avait vécu, mais Mike gnoquait que ce n'était pas seulement cela : ses parents adoptifs lui avaient appris à voir. Quant à la température clémente… il aurait été à l'aise tout nue au sommet de l'Everest, mais ses frères humains supportaient mal les grands écarts de température et de pression, et il tenait compte de leur faiblesse. Il attendait avec impatience qu'il y eût de la neige, pour voir par lui-même si, comme il l'avait lu, chaque minuscule cristal de l'eau de vie était un individu séparé, et aussi pour y marcher pieds nus et s'y rouler. En attendant, la tiède nuit lui plaisait, et plus encore la compagnie de son frère.

« D'accord, prenez le plateau. Je n'allumerai que les lampes du fond de la piscine. Cela suffira largement pour voir ce que nous mangeons.

— Merveilleux. » Mike adorait voir la lumière à travers les rides de l'eau ; c'était une grande beauté, c'était bon. Ils pique-niquèrent près de la piscine, puis s'étendirent sur l'herbe et regardèrent les étoiles.

« Voilà Mars, Mike ! Ou est-ce Antarès ?

— C'est Mars.

— Que font-ils sur Mars, Mike ? »

Il hésita. La question était trop immense. « Dans l'hémisphère Sud, c'est le printemps. On apprend aux plantes à grandir.

— On leur apprend à grandir ?

— Oui. Larry aussi apprend aux plantes à grandir. Je l'y ai aidé. Mais mon peuple – je veux dire les Martiens, car je gnoque maintenant que vous êtes mon peuple – a une autre façon d'apprendre aux plantes. Dans l'autre hémisphère, il commence à faire froid et il faut faire rentrer dans les nids les nymphes qui ont survécu à l'été afin qu'elles soient fécondées et puissent continuer leur croissance. » Il réfléchit. « Un des humains qui sont restés près de l'équateur s'est désincarné, et les autres sont tristes.

— Oui, je l'ai entendu aux informations. »

Mike ne l'avait pas entendu ; il n'en savait rien jusqu'à ce qu'il se

fût posé la question. « Ils ne devraient pas être tristes. Mr. Booker T.W. Jones, technicien alimentaire de première classe n'est pas triste : les Anciens l'ont chéri.

— Vous le connaissiez ?

— Oui. Il avait un visage bien à lui, beau et sombre. Mais il avait le mal du pays.

— Oh… Mike, avez-vous jamais le mal du pays… pour Mars ?

— Au début, oui, répondit-il. J'étais seul, toujours. » Il se laissa rouler vers elle et la prit dans ses bras. « Mais maintenant je ne suis plus seul, et je gnoque que je ne le serai plus jamais.

— Mike chéri…» Ils s'embrassèrent, longtemps.

Son frère d'eau lui dit, hors d'haleine : « Oh là ! C'était presque pire que la première fois.

— Vous n'avez pas mal, mon frère ?

— Non. Oh, non. Embrassez-moi encore. » Longtemps après, selon l'horloge cosmique, elle dit :

« Mike ? Est-ce que… je veux dire, savez-vous…

— Je sais. C'est pour se rapprocher. Maintenant, nous nous rapprochons.

— Oui… il y a longtemps que je suis prête. Oh, Dieu sait que nous le sommes toutes… mais peu importe, mon chéri. Oui. Tournez-vous juste un peu. Je vais vous aider. »

Lorsqu'ils s'unirent, gnoquant ensemble, Mike dit sur un ton à la fois triomphal et très doux : « Tu es Dieu. »

Elle ne répondit pas avec des mots. Puis, tandis qu'ils gnoquaient ensemble jusqu'à devenir encore plus proches, alors que Mike se sentait presque prêt à se désincarner, sa voix le rappela : « Oh !… *Oh ! Tu* es Dieu !

— Nous gnoquons Dieu. »

25

Sur Mars, les humains construisaient des dômes pressurisés pour le groupe mixte de colons qui devait arriver par le prochain navire. Grâce à l'aide des Martiens, les travaux avançaient plus vite que prévu. Une partie du temps ainsi économisé fut utilisé pour étudier un projet à longue échéance destiné à libérer l'oxygène prisonnier des sables de Mars afin de rendre la planète plus accueillante pour les futures générations humaines.

Les Anciens n'intervinrent pas ; il n'était pas encore temps. Leurs méditations approchaient d'un dramatique embranchement qui déciderait de la forme de l'art martien pour bien des millénaires. Sur Terre, les élections continuaient et un poète d'avant-garde publia une plaquette consistant uniquement en blancs et en signes de ponctuation ; le critique du *Time magazine* suggéra de traduire en ce nouveau langage les rapports de l'Assemblée fédérale.

Une campagne colossale s'ouvrit pour vendre davantage d'organes sexuels végétaux et l'on cita à ce propos Mrs. Joseph *(À l'Ombre de la Grandeur)* Douglas : « Je ne me mettrais pas plus à table sans fleurs que sans serviette. » Un *swami* tibétain de Palerme annonça à Beverly Hills sa redécouverte d'une ancienne discipline du yoga dont les respirations accroissaient à la fois le *pranha* et l'attraction cosmique entre les sexes. Ses *chelas* devaient se mettre dans la posture du *matsyendra* vêtus d'une étoffe tissée main tandis qu'il leur lisait des versets du *Rig Véda* et qu'un assistant-gourou examinait leurs portefeuilles dans la pièce voisine – mais on ne leur volait rien ; le but de l'opération était moins immédiat.

Le président des États-Unis décida que le premier dimanche de novembre serait la Journée nationale des grand-mères et incita l'Amérique à le dire avec des fleurs. Une grande entreprise de pompes funèbres fut condamnée pour avoir baissé ses prix. À l'issue d'un conclave secret, les évêques fostérites annoncèrent le Second Miracle majeur de leur Église : l'évêque suprême Digby avait été transporté au

ciel dans son corps terrestre, et promu sur-le-champ au rang d'Archange, prenant rang juste après l'Archange Foster. L'annonce de la merveilleuse nouvelle avait été retardée en attendant l'élection du nouvel évêque suprême, Huey Short, candidat que la faction Boone finit par accepter après de multiples tirages au sort.

L'*Unita* et *Hoy* publièrent des articles identiques dénonçant la nomination de Short ; l'*Osservatore Romano* et le *Christian Science Monitor* la passèrent sous silence ; le *Manchester Guardian* se contenta de la mentionner sans faire de commentaires : les Fostérites anglais étaient peu nombreux, bien que très militants.

Digby n'était pas content de sa promotion. L'Homme de Mars l'avait interrompu alors que son œuvre n'était qu'à demi achevée, et ce stupide individu de Short allait certainement tout gâcher. Foster écouta ses doléances avec une patience angélique, puis dit : « Écoutez-moi, mon petit : vous êtes un ange maintenant, oubliez tout cela. L'éternité n'est pas le moment de récriminer. Vous étiez aussi stupide que Short jusqu'au jour où vous m'avez empoisonné, et vous vous êtes fort bien débrouillé par la suite. Maintenant que Short est évêque suprême, il s'en tirera très bien, c'est inévitable. Pareil pour les papes. Certains d'entre eux étaient de sombres crétins avant leur promotion. Interrogez-les, si vous voulez… n'hésitez pas, la jalousie professionnelle est inconnue ici. »

Digby se calma, mais présenta une demande.

Foster secoua son auréole. « Il est intouchable ; vous n'auriez jamais dû essayer. Bah, vous pouvez toujours faire une demande de miracle si vous tenez vraiment à vous rendre ridicule, mais je vous assure qu'elle sera refusée ; vous n'avez pas encore pigé le système. Les Martiens ont leur propre hiérarchie, différente de la nôtre, et tant qu'ils auront besoin de lui, nous ne pouvons rien lui faire. Ils dirigent leurs affaires à leur façon. L'Univers a une grande diversité et il y en a pour tout le monde – ce que vos commis-voyageurs oublient trop souvent.

— Voulez-vous dire que ce jeune voyou peut me mettre à la porte et qu'ensuite je n'ai même pas le droit de me plaindre ?

— Qu'ai-je fait dans les mêmes circonstances ? Et maintenant, je vous aide, non ? Le patron veut du rendement, pas des récriminations. S'il vous faut un jour de repos pour vous calmer, allez le prendre en face, au Paradis musulman. Sinon, remontez votre halo, redressez vos ailes et mettez-vous au travail. Plus tôt vous agirez comme un ange, plus tôt vous vous sentirez angélique. Soyez heureux, mon jeune ami ! »

Digby poussa un profond soupir éthéré. « D'accord, je suis heureux. Par quoi dois-je commencer ? »

Jubal n'entendit parler de la disparition de Digby que quelques jours après qu'on l'eût annoncée ; un léger doute l'effleura, mais il le rejeta immédiatement. Si Mike y était pour quelque chose, il s'en était bien tiré. Quand au sort des évêques suprêmes, Jubal ne s'en souciait pas le moins du monde, à condition qu'on ne vienne pas l'embêter à ce propos.

Sa maisonnée traversait une période de bouleversements. Jubal se douta de ce qui s'était passé, mais il ne savait pas avec qui, et ne tenait pas à le demander. Mike était majeur et théoriquement d'âge à se défendre. De toute façon, il était grandement temps qu'il se fasse vacciner.

Jubal ne put reconstituer le crime d'après la façon dont les filles se comportaient, parce que leurs relations changeaient sans cesse : ABC contre D, puis BCD contre A, ou bien AB contre CD, ou AD contre CB… toutes les combinaisons possibles y passaient.

Il en fut ainsi pendant une bonne partie de la semaine qui suivit cette funeste excursion à l'église. Pendant cette période, Mike garda la chambre, généralement plongé dans une extase si profonde que Jubal l'aurait cru mort s'il n'avait pas eu l'habitude de ce genre de manifestations. Le pire, c'était que tout leur rythme de vie s'écroulait : les filles passaient la moitié de leur temps à monter sur la pointe des pieds à la chambre de Mike « pour voir comment cela allait », et étaient trop préoccupées pour faire la cuisine, sans même parler de leur travail de secrétaires. Même l'imperturbable Anne – du diable si elle n'était pas encore pire que les autres ! Oubliant tout, fondant soudain en larmes… Jubal aurait pourtant parié qu'elle témoignerait du Jugement dernier sans oublier la date, l'heure, les détails du lieu, les personnes présentes et la pression barométrique, sans même ciller une fois.

Mike se réveilla vers la fin de la journée de jeudi. Soudain, ce fut ABCD au service de Mike, « moins que la poussière sous les roues de son char ». Elles recommencèrent aussi à servir Jubal, qui, trop heureux, n'insista pas… mais ne put repousser la pensée grimaçante que, si jamais les choses tournaient mal, Mike pourrait quintupler le salaire des filles. Il lui suffirait d'envoyer une carte postale à Douglas. D'ailleurs, elles accepteraient tout aussi bien de l'entretenir.

L'ordre domestique restauré, Jubal se soucia fort peu de savoir qui régnait sur son palais. Les repas étaient servis à l'heure, et meilleurs que jamais. Lorsqu'il criait « La suivante ! » la fille qui apparaissait avait les yeux brillants, était heureuse et efficace. De cela, il se contentait.

De plus, le changement qu'avait subi Mike était intéressant. Auparavant, il était d'une docilité quasi névrotique. Maintenant, il avait une confiance en lui-même qui aurait confiné à l'insolence s'il

n'avait pas continué à être d'une prévenance et d'une politesse irréprochables.

Il acceptait les hommages des filles comme s'il se fut agi d'un droit naturel et paraissait plutôt plus vieux que son âge ; sa voix était devenue plus grave, il parlait avec force et non plus avec timidité. Jubal jugea que son patient faisait enfin partie de la race humaine, et était guéri.

Sauf sur un point toutefois : Mike était toujours incapable de rire. Il souriait aux plaisanteries, qu'il n'était d'ailleurs plus toujours nécessaire de lui expliquer, était gai, voire même joyeux – mais ne riait jamais.

Jubal décida que c'était sans importance. Son patient était sain d'esprit, en bonne santé, et humain. Peu de semaines auparavant, il n'aurait pas cru à une guérison. Il avait d'ailleurs assez d'humilité pour reconnaître que les filles y étaient pour davantage que lui-même. Ou fallait-il dire « la fille » ?

Dès le début de son séjour, Jubal avait dit à Mike presque quotidiennement qu'il était le bienvenu, mais qu'il devrait bouger et voir le monde dès qu'il s'en sentirait capable. Jubal n'aurait donc pas dû être surpris lorsque Mike lui annonça un jour, au petit déjeuner, qu'il partait. Mais il en fut surpris, et plus encore de constater qu'il était blessé.

Il le cacha en usant inutilement de sa serviette. « Ah ? Quand ?

— Nous partons aujourd'hui.

— Hum. Au pluriel. Est-ce que Larry, Duke et moi devrons faire nous-mêmes la cuisine ?

— Nous en avons discuté, répondit Mike. Il me faut quelqu'un, Jubal. Je ne sais pas comment on fait les choses – je commettrais trop d'erreurs. Ce devrait être Jill parce qu'elle veut continuer à apprendre le martien. Mais ce pourrait être Duke ou Larry si vous ne pouvez vous séparer d'aucune des filles.

— J'ai le droit de vote ?

— C'est vous qui devez décider, Jubal, vous le savez bien. » (Fils, c'est sans doute ton premier mensonge. Je doute même pouvoir retenir Duke si tu tenais vraiment à l'avoir.) « Je pense aussi que ce devrait être Jill. Mais écoutez, mes enfants, vous êtes chez vous ici.

— Nous le savons, et nous reviendrons. Et de nouveau, nous partagerons l'eau.

— Certainement, fils.

— Oui, père.

— Quoi ?

— Il n'existe pas de mot martien pour « père », Jubal, mais depuis peu j'ai gnoqué que vous étiez mon père, et le père de Jill. »

Jubal regarda Jill de côté. « Hum. Je gnoque. Prenez bien soin de

vous.

— Oui. Venez, Jill. » Ils partirent avant que Jubal n'eût terminé son petit déjeuner.

26

La fête foraine battait son plein ; c'était le carnaval habituel : chevaux de bois, barbe à papa, spectacles divers. La conférence sur le sexe tenait compte des opinions locales sur les opinions de Darwin, les girls de la revue portaient ce que les autorités locales décrétaient, Fenton le Sans-Peur exécutait le Saut de la Mort entre deux boniments. Le cirque n'avait pas de voyant mais un magicien, pas de femme à barbe, mais une mi-femme, mi-homme, pas d'avaleur de sabre mais un mangeur de feu, pas d'homme tatoué mais une femme tatouée qui était également une charmeuse de serpents et pour le bouquet final elle apparaissait « complètement *nue !*… vêtue uniquement de sa peau couverte de dessins exotiques ! » et tout spectateur qui lui trouvait cinq centimètres carrés de peau non tatouée au-dessous du décolleté gagnait vingt dollars !

Personne ne réclama la prime. Mrs. Paiwonski posait « vêtue uniquement de sa peau », qui était vraiment la sienne, et d'un boa constrictor de quatre mètres nommé « Gueule de Miel », qui cachait les endroits stratégiques de sorte que les autorités civiles et religieuses ne puissent pas se plaindre. À titre de protection supplémentaire (pour le boa) elle se tenait debout sur un tabouret dans un bac de toile contenant une douzaine de cobras.

Par ailleurs, l'éclairage était déficient.

Et pourtant, Mrs. Paiwonski disait vrai. Avant de mourir, son mari avait un salon de tatouage à San Pedro ; lorsque le client se faisait rare, ils se décoraient mutuellement. Un jour, faute de place, il fallut bien s'arrêter. Elle s'enorgueillissait d'être la femme la plus décorée du monde… et par le plus grand artiste du monde, car telle était l'opinion qu'elle avait de son défunt mari.

Patricia Paiwonski fréquentait les trafiquants et les pécheurs sans en être polluée. Son mari et elle avaient été convertis par Foster lui-même, et où qu'elle fût elle assistait aux services de la plus proche église de la Nouvelle Révélation. À ces occasions, elle se serait volontiers passée de tout vêtement, car elle était convaincue d'être le support d'un art religieux valant bien celui des musées et des cathédrales. Lorsque Georges et elle virent la lumière, il restait trente décimètres carrés de Patricia à décorer ; lorsque Georges mourut, elle portait une vie de Foster en images, du berceau entouré d'angelots à l'apothéose finale.

Hélas, une grande partie de cette histoire sainte devait rester couverte. Mais elle pouvait la dévoiler devant la congrégation réunie à huis clos, si le Pasteur le lui demandait, ce qui était presque toujours le cas. Patricia ne prêchait pas, ne chantait pas, n'entrait jamais en transes – mais elle était un témoin vivant de la lumière.

Son numéro était l'avant-dernier. Cela lui laissait largement le temps de se préparer avant de se glisser derrière le rideau pendant que le numéro précédent se terminait.

Le docteur Apollon distribuait à la ronde des anneaux d'acier pour que les spectateurs puissent s'assurer de leur solidité. Puis, il leur faisait tenir les anneaux l'un contre l'autre, les touchait de sa baguette magique… et les cercles formaient une chaîne. Il posa sa baguette dans le vide, prit une coupe emplie d'œufs que lui tendait son assistante et se mit à jongler avec les œufs, mais les yeux du public étaient surtout fixés sur son assistante. Elle était un peu plus couverte que les girls de la revue, mais on se rendait compte qu'elle n'était tatouée nulle part. Les spectateurs virent à peine que les six œufs n'étaient plus que cinq, puis quatre, trois… deux. Et le docteur Apollon rattrapa le dernier œuf en disant : « Les œufs sont rares cette année », puis le jeta sur le public. Personne ne parut remarquer que l'œuf n'atteignit jamais sa destination.

Le docteur Apollon fit monter un gosse sur la scène. « Je sais ce que tu penses. Tu penses que je ne suis pas un vrai magicien. Pour cela, tu gagnes un dollar. » Il lui tendit un billet d'un dollar. Le billet disparut.

« Aïe ! Tiens, en voilà un autre. File, maintenant ! Tu devrais être couché à cette heure-ci. » Le magicien plissa le front. « Et maintenant, madame Merlin, que faisons-nous ? »

L'assistante lui murmura quelque chose ; il secoua la tête. « Pas devant tous ces gens quand même ? »

Elle murmura de nouveau. Il poussa un soupir. « Ah ! mes amis, Mme Merlin veut aller se coucher. Deux de ces messieurs pourraient-ils venir l'aider ? »

Il y eut une véritable ruée. « Non, non, c'est trop ! Seulement ceux

qui ont été à l'armée. »

Il en restait encore un bon nombre ; il en choisit deux et leur dit : « Il y a un lit de camp derrière le rideau. Allez le chercher. Voilà. Et maintenant, mettez-le au milieu de la scène. Merci. Madame Merlin, regardez le public, s'il vous plaît. »

Le docteur Apollon fit quelques passes devant elle. « Dormez… dormez… vous dormez. Elle est plongée dans un profond sommeil hypnotique, mes amis. Pourriez-vous la mettre sur le lit, maintenant ? Doucement…» Rigide comme un cadavre, elle se laissa transférer sur la couche.

« Merci, messieurs. » Le magicien reprit sa baguette ; qui était restée suspendue en l'air, et la pointa vers une table disposée à l'autre extrémité de la scène. Un drap se détacha d'une pile d'objets divers et vint flotter vers lui. « Voilà. Recouvrez-la avec ça. La tête aussi. Il ne faut pas regarder une dame quand elle dort. Merci, messieurs, vous pouvez reprendre vos places. Madame Merlin… m'entendez-vous ?

— Oui, docteur Apollon.

— Vous étiez lourde de sommeil. Et maintenant, vous vous sentez légère, légère… vous dormez sur des nuages. Vous flottez. » La forme couverte par le drap se souleva d'une trentaine de centimètres. « Hé, attention ! Ne devenez pas trop légère quand même ! »

Un garçon murmura audiblement dans la salle : « Quand ils ont mis le drap sur elle, elle s'est en allée par une trappe. Il n'y a plus qu'une monture en fil de fer. Lorsqu'il ôtera le drap, elle s'écroulera et le tour est joué. Je pourrais le faire. »

Le docteur Apollon l'ignora. « Plus haut, madame Merlin, plus haut… Voilà. » La forme recouverte du drap s'immobilisa à près de deux mètres de hauteur.

La voix murmura de nouveau : « Le tout est soutenu par une baguette d'acier qu'on ne voit pas. Elle est cachée par le coin du drap qui pend. »

Le docteur Apollon demanda des volontaires pour enlever le lit de camp. « Elle n'en a pas besoin, car elle dort sur des nuages. » Il tendit l'oreille. « Plus fort, madame Merlin. Ah ! Elle dit qu'elle ne veut plus du drap. »

(« C'est là que la monture disparaît. »)

Le magicien arracha le drap, et le public vit Mme Merlin, dormant calmement à deux mètres au-dessus de la scène. Un camarade du garçon qui connaissait tout à la magie lui demanda : « Où est la baguette d'acier ? »

Le gosse répondit : « Il faut regarder là où il ne veut pas qu'on regarde. Ces lampes sont faites exprès pour nous taper dans les yeux.

— Voilà, ma princesse, cela suffit, dit le docteur Apollon. Donnez-moi la main. Réveillez-vous ! » Il l'aida à se redresser et à reprendre

pied sur la scène.

(« Tu as vu où elle a posé son pied ? C'est *là* que la baguette d'acier a disparu. » Le gosse ajouta : « C'est simple comme bonjour. »)

« Et maintenant, mes amis, continua le magicien, un peu de silence. Le savant professeur Timoshenko va vous faire une conférence sur…»

L'orchestre noya ses paroles. Tandis que le public s'écoulait, les forains commençaient déjà à démonter la tente : ils partaient tôt le lendemain matin. Seules les tentes où ils vivaient restèrent debout pour la nuit.

Le présentateur-directeur-propriétaire retint le magicien par la manche. « Ne partez pas, Smitty. » Il lui tendit une enveloppe et ajouta : « Écoutez mon garçon… je vous assure que ça ne me fait pas plaisir de vous le dire, mais vous ne nous accompagnez pas à Paducah.

— Je sais.

— Je n'ai rien contre vous… mais je dois penser à mon spectacle. J'ai trouvé un couple formidable. Ils font un numéro de transmission de pensée, puis elle lit dans l'avenir. Vous savez que vous n'aviez pas de contrat.

— Je sais, dit le magicien. Je ne vous en veux pas, Tim.

— Ça me fait plaisir que vous disiez ça. » Il hésita. « Vous voulez un bon conseil ?

— J'aimerais beaucoup, dit le magicien avec simplicité.

— Bien. Vos tours sont excellents, Smitty, mais les tours ne suffisent pas à faire un magicien. Vous agissez comme un forain, vous n'embêtez jamais les autres, vous aidez tout le monde… mais vous n'êtes pas vraiment un forain. Vous ne comprenez pas ce que veulent les gogos. Un vrai magicien leur fait écarquiller les yeux rien qu'en escamotant une pièce de monnaie. Je n'ai jamais vu un numéro de lévitation aussi au point que le vôtre, mais vous n'arrivez pas à réchauffer le public. Vous manquez de psychologie. Prenez moi, par exemple. Je ne sais rien faire, sauf ce qui compte : je connais le jobard ; je sais ce qu'il veut, même s'il ne le sait pas lui-même. Voilà l'art, que vous soyez politicien, curé ou magicien. Si vous savez cela, vous pouvez laisser la moitié de vos tours au vestiaire.

— Vous avez certainement raison.

— Bien sûr. Le client veut du sexe, du sang et de l'argent. Du sang, nous ne lui en donnons pas – mais nous le laissons toujours espérer qu'un mangeur de feu ou un lanceur de couteau commettra une erreur. Nous ne lui donnons pas d'argent ; nous lui en prenons un peu tout en encourageant son avidité. Nous ne lui donnons pas non plus de sexe. Mais pourquoi huit sur dix viennent-ils ? Pour voir une fille à poil. Ils n'en verront pas, mais il seront contents *quand même.*

« Et que veut-il encore ? Du mystère ! Et ça, c'est *votre* affaire, mais

vous ne savez pas vous y prendre. Les gogos savent bien que ce sont des trucs… mais ils voudraient tant croire que c'est du vrai, et c'est à vous de les aider à le croire. C'est là que vous ne faites pas le poids.

— Comment l'apprendre, Tim ?

— Eh, ça s'apprend tout seul. Tenez, cette idée que vous aviez de vous appelez « L'Homme de Mars ». Il ne faut pas donner au jobard ce qu'il ne peut pas avaler. Ils l'ont *vu* en photo ou à la stéréo. Vous lui ressemblez un peu, mais ils savent bien qu'il n'irait jamais dans un cirque. C'est comme si vous disiez que l'avaleur de sabres est le président des États-Unis. Ces cruches veulent croire, mais ils ne vous laisseront pas insulter le peu d'intelligence qu'ils ont. Même un client a un petit quelque chose dans le crâne.

— Je m'en souviendrai.

— Je parle trop. C'est l'habitude. Vous vous en tirerez, les enfants ? Je ne devrais pas, mais… vous voulez que je vous prête quelque chose ?

— Merci, Tim, ça ira.

— Bien, bonne chance, Smitty. Au revoir, Jill. »

En sortant, il croisa Patricia Paiwonski qui arrivait. « Alors les enfants ? Tim a supprimé votre numéro. »

— Nous serions partis de toute façon, Pat.

— Je suis tellement en colère que j'aurais envie de le laisser tomber.

— Calmez-vous, Pat…

— Et qu'il se débrouille ! Des numéros, il en trouvera toujours, mais un comme…

— Tim a raison, Pat. Je n'ai pas le sens du spectacle.

— Eh bien… Vous me manquerez, vous savez. Dites ! Venez donc passer un moment dans ma tente.

— Venez plutôt chez nous, Patty, dit Jill. Vous pourrez prendre un bon bain chaud.

— D'accord… j'amènerai une bouteille.

— Inutile, objecta Mike. Je sais ce que vous buvez, et il y en a.

— Vous êtes à l'*Impérial,* n'est-ce pas ? Je vais aller voir si les petits vont bien et dire à Gueule de Miel que je sors. J'en ai au plus pour une demi-heure. »

Mike était au volant. C'était une petite ville sans contrôle automatique de la circulation. Il conduisait dans la zone maximale, se glissant dans des trous que Jill ne voyait que lorsqu'ils les avaient passés, et il le faisait sans effort. Jill lui avait demandé de lui apprendre. Mike étirait son appréhension du temps jusqu'à ce que jongler avec des œufs ou conduire vite dans les encombrements devienne facile. Jill trouvait cela curieux chez un homme qui, il y avait peu de mois, avait du mal à lacer ses chaussures.

Ils ne parlaient pas, comme toujours lorsque leurs esprits fonctionnaient sur des rythmes différents. Jill pensait à la vie qu'ils allaient quitter – à la fois en concepts anglais et martiens, s'en souvenant et la chérissant.

Toute sa vie durant, elle avait été soumise à la tyrannie de l'heure : à l'école, plus encore à l'école d'infirmières, puis vinrent les exigences de la routine hospitalière. Rien de pareil dans la vie des forains. Plusieurs fois par jour, elle devait montrer comme elle était jolie, et le reste du temps elle était libre. Mike se souciait fort peu de manger six fois par jour ou une seule – tout ce que Jill faisait le satisfaisait. Ils avaient leur propre tente. Dans bien des villes, ils ne quittaient jamais l'enceinte de la foire, nid chaleureux qui les protégeait des tracas du monde extérieur.

Évidemment, cela grouillait de badauds. Mais les forains leur avaient appris que les clients n'étaient pas des gens : c'étaient des nigauds dont la seule fonction était de cracher de l'argent.

Ils avaient été heureux chez les forains. Il n'en avait pas été de même lorsqu'ils avaient commencé à courir le monde pour parfaire l'éducation de Mike. Plusieurs fois, on les reconnut et ils eurent parfois du mal à échapper, non seulement à la presse, mais aussi à un nombre fou de gens qui se croyaient des droits sur Mike.

Mike se *pensa* des traits plus mûrs ainsi que quelques autres modifications. Cela, en plus du fait qu'ils fréquentaient des lieux où l'on ne se serait pas attendu à voir l'Homme de Mars, leur assura la tranquillité. Jubal, à qui Jill téléphona ces jours-là, annonça de plus à la presse que l'Homme de Mars s'était retiré dans un monastère tibétain.

En fait, ils s'étaient « retirés » dans un grill d'une ville anonyme. Jill était serveuse et Mike plongeur. Lorsque le patron avait le dos tourné, Mike usait d'une méthode expéditive pour laver la vaisselle. Ils y restèrent une semaine, puis allèrent ailleurs. Parfois ils travaillaient, parfois pas ! Depuis que Mike avait découvert leur existence, ils allaient presque quotidiennement dans les bibliothèques publiques. Jusqu'alors, il avait cru que la bibliothèque de Jubal contenait un exemplaire de tous les livres existants. Lorsqu'il apprit la merveilleuse vérité, ils restèrent un mois entier à Akron. Jill fit beaucoup de shopping, car lorsque Mike avait un livre en main il aurait aussi bien pu ne pas être là.

Mais la foire avec ses nombreuses attractions avait été la partie la plus agréable de leurs pérégrinations. Jill se souvint avec grand amusement du jour – dans quelle ville était-ce ? – où les girls de la revue avaient été conduites au poste. Ce n'était pas juste. Elles travaillaient toujours en respectant la réglementation locale : soutien-gorge ou pas, lumières bleues ou lumières vives. Le shérif les emmena

pourtant et le juge de paix semblait disposé à les condamner. Tous les forains allèrent à l'audience, de même que de bons bourgeois venus voir les « femmes de mauvaise vie ». Mike et Jill prirent place dans le fond de la salle, qui était comble.

Jill avait fait comprendre à Mike qu'il ne devait *jamais* faire en public des choses sortant de l'ordinaire. Mais Mike gnoqua un embranchement…

Le shérif prenait visiblement plaisir à témoigner de l'« impudicité » de ces femmes lorsque soudain shérif et juge se retrouvèrent tous nus.

Jill et Mike sortirent en profitant de la bousculade – ainsi que les accusées. La foire plia bagages et alla dans une ville plus honnête. Personne ne relia le miracle à Mike.

Jill n'oublierait jamais l'expression du shérif. Elle voulut rappeler mentalement à Mike la tête impayable que fit ce lourdaud de shérif… mais c'était impossible à dire en martien, comme tout ce qui avait trait à la drôlerie. Leurs liens télépathiques s'accroissaient sans cesse, mais en martien seulement.

(Oui, *Jill ?)* répondit-il en esprit.

(Rien ; plus tard.)

Ils approchaient de l'hôtel, et Jill sentit l'esprit de Mike ralentir. Elle préférait vivre sous la tente, mais il lui manquait une vraie baignoire. La douche, ce n'était pas mal, mais rien ne vaut un vrai bain, bien chaud. Ils descendaient donc parfois à l'hôtel et louaient une voiture. Mike ne partageait pas son horreur de la crasse. Il était devenu aussi propre qu'elle, mais seulement parce qu'elle l'avait rééduqué. Il pouvait d'ailleurs rester immaculé sans jamais se laver, de même qu'il n'avait plus jamais besoin d'aller chez le coiffeur, maintenant qu'il savait comment Jill aimait qu'il fût coiffé. Mais Mike adorait toujours autant s'immerger dans l'eau de la vie.

L'*Impérial* était miteux et désuet, mais l'« appartement nuptial » possédait une grande salle de bains. Jill alla faire couler l'eau dès leur arrivée, et ne fut nullement surprise de se trouver soudain déshabillée pour le bain. Cher Mike ! Il savait qu'elle adorait faire des achats et ne manquait jamais une occasion de la débarrasser d'objets divers en les faisant basculer dans le nulle part. Il l'aurait fait quotidiennement si elle ne lui avait pas dit qu'elle risquait de se faire remarquer en changeant trop souvent de vêtements.

« Merci, chéri ! lui cria-t-elle. Viens ! »

Mike avait préféré se déshabiller plutôt que de faire disparaître ses vêtements : contrairement à Jill, il ne prenait aucun plaisir particulier à acheter des vêtements neufs. Il lui semblait que leur seule utilité était de protéger contre les intempéries ; et encore n'en avait-il même pas besoin pour cela. Ils entrèrent dans le bain face à face ; elle recueillit de l'eau dans ses mains et les approcha des lèvres de Mike.

Le rituel n'était pas indispensable, mais Jill aimait leur rappeler inutilement une chose qui était de toute évidence vraie pour toute l'éternité.

Puis, elle lui dit : « Je repensais à la tête que faisait cet horrible shérif, c'était vraiment trop drôle !

— Il avait l'air drôle ?

— Oh oui, très !

— Explique-moi en quoi il était drôle. Je ne comprends pas la plaisanterie.

— Euh… je ne crois pas que je pourrai. Ce n'était pas vraiment une plaisanterie – pas comme les jeux de mots ou d'esprit, que l'on peut expliquer.

— Je n'avais pas gnoqué que c'était drôle. Dans le shérif comme dans le juge, je ne gnoquai qu'un très grand mal. Si je n'avais pas su que cela te déplairait, je les aurais fait disparaître.

— Mike chéri. » Elle lui toucha la joue. « Tu es gentil. C'était mieux de faire ce que tu as fait. Ils ne l'oublieront pas, et il n'y aura jamais plus d'arrestations pour indécence dans cette ville. Mais je voulais te dire que je suis désolée que notre numéro ait été un four. J'ai fait de mon mieux pour écrire ce texte, mais je ne suis pas plus du métier que toi.

— C'était de ma faute, Jill. Tim dit vrai : je n'ai jamais compris les jobards, mais chaque jour passé avec les forains me les a fait gnoquer de plus près.

— Il ne faut pas les appeler « jobards », chéri, ni « gogos » surtout maintenant que nous ne sommes plus avec les forains. Ce sont des gens, tout simplement.

— Je gnoque qu'ils sont des gogos.

— Peut-être, Mike, mais ce n'est pas poli.

— Je m'en souviendrai.

— As-tu décidé où nous allons ?

— Non, mais quand le moment sera venu, je saurai. » C'était vrai, Mike savait toujours. Depuis son premier saut de la docilité à la domination, sa force et son assurance n'avaient fait que s'accroître. Le garçon qui trouvait fatigant de soutenir un cendrier en l'air pouvait non seulement le tenir en l'air tout en faisant d'autres choses, mais exercer au besoin une force énorme. Elle se souvenait de ce camion qui s'était enlisé. Vingt hommes essayaient de le dégager. Mike leur prêta main forte, et la roue arrière se souleva de l'ornière. Mais il était devenu sophistiqué, et faisait en sorte que personne ne se doutât de rien.

Et un jour, il avait gnoqué que, pour faire disparaître les choses, il n'était pas nécessaire qu'elles soient mauvaises ; cette règle ne s'appliquait qu'aux êtres vivants, gnoquants. Une robe n'avait pas

besoin d'être « mauvaise ». Pour les objets inanimés, la règle n'était bonne que pour les « petits ». Un adulte agissait comme bon lui semblait.

Elle se demanda en quoi consisterait son prochain changement. Mais cela ne l'inquiétait pas : Mike était sage, et il était bon. « Mike, ça ne serait pas bien d'avoir Dorcas, Anne et Myriam dans le bain avec nous ? Et aussi père Jubal et les deux garçons… toute notre famille !

— Il faudrait une plus grande baignoire.

— Ça ne fait rien d'être serrés. Quand irons-nous les voir, Mike ?

— Je gnoque que ce sera bientôt.

— Bientôt à la mode martienne ou terrestre ? Qu'importe, chéri, ce sera lorsque l'attente sera accomplie. Ce qui me rappelle que tante Patty arrive bientôt – bientôt à la mode terrestre. Lave-moi, tu seras gentil. »

Elle se mit debout ; la savonnette se souleva du porte-savon, se promena sur son corps, alla se remettre en place, et la couche de savon qui la recouvrait se mit à mousser. « Ouïe, tu me chatouilles !

— Je te rince ?

— Je me plonge. » Elle le fit et se releva. « Il était temps. » On frappait à la porte. « Chérie ? Tu es décente ?

— J'arrive, Pat ! » Elle ajouta à voix basse : « Sèche-moi, Mike. »

Ce fut fait instantanément, jusqu'à la plante des pieds. « Chéri ? N'oublie pas de t'habiller. Patty est une dame, pas comme moi.

— Je n'oublierai pas. »

Jill passa un peignoir et se hâta vers la porte. « Entrez, Pat. Nous prenions un bain. Mike vient tout de suite. Je vais vous chercher à boire – vous prendrez un second verre dans le bain. Il y a de l'eau chaude en pagaille.

— J'ai pris une douche après avoir mis Gueule de Miel au lit, mais… j'adorerais prendre un vrai bain. Ah, ma petite Jill, je ne suis pas venue ici pour me servir de votre salle de bains, mais parce que votre départ me brise le cœur.

— Nous ne perdrons pas le contact. » Jill s'affaira au bar. « Tim avait raison. Notre numéro a besoin d'être mis au point.

— Mais non, il est très bien. Quelques gags, peut-être… Hello, Smitty. » Elle lui tendit une main gantée. En ville, Mrs. Paiwonski portait toujours des gants, des robes montant jusqu'au cou et des bas. Elle ressemblait (ce qu'elle était, d'ailleurs) à une veuve respectable d'un certain âge, mais bien conservée.

« Je disais à Jill, continua-t-elle, que vous aviez un très bon numéro. »

Mike sourit. « Vous vous moquez de nous, Pat. Il pue.

— Mais non, mon bon Smitty. Il lui faudrait peut-être un peu plus de punch, quelques gags. Ou bien vous pourriez diminuer un peu le

costume de Jill. Vous êtes bien faite, ma chérie. »

Jill secoua la tête. « Cela ne suffirait pas.

— Ça dépend. Je connaissais un magicien qui habillait son assistante à la mode 1900 ; on ne voyait même pas ses jambes. Puis, il escamotait ses vêtements l'un après l'autre. Les jobards adoraient ça. Mais ça n'avait rien de vulgaire, vous savez. À la fin, elle en portait encore autant que ce que vous avez sur vous maintenant.

— Ça ne me gênerait pas de le faire toute nue, mais la police arrêterait les représentations.

— Même sans cela, vous ne le pourriez pas, ma chérie. Vous causeriez une émeute. Mais puisque vous êtes bien faite, pourquoi ne pas vous en servir ? Je ne serais pas allée loin comme femme tatouée si je ne me déshabillais pas autant que c'est permis.

— À propos de vêtements, dit Mike, vous devez être mal à l'aise, Pat. Le conditionneur d'air est sûrement en panne ; il fait au moins trente degrés. » Il était vêtu d'un peignoir léger, et la chaleur ne l'incommodait que très peu ; parfois, il devait ajuster son métabolisme. Mais leur amie avait l'habitude de ne presque rien porter, et ne s'habillait que pour dissimuler ses tatouages aux yeux des jobards. « Mettez-vous à l'aise. Nous sommes entre amis.

— Mais bien sûr, Patty, dit Jill. Si vous n'avez rien en dessous, je vous trouverai quelque chose.

— Eh bien…

— Il ne faut pas vous gêner avec nous. Je vais vous aider avec la fermeture éclair.

— Oui, et j'ôte déjà mes chaussures. » Elle continua à bavarder sans cesser de se demander comment elle pourrait aborder les sujets religieux. Que Dieu les bénisse, ces gosses étaient prêts à voir la lumière, mais elle croyait avoir toute la saison devant elle… « Ce qu'il y a dans ce métier, Smitty, c'est qu'il faut comprendre les jobards. Évidemment, si vous étiez un *vrai* magicien – oh, je ne veux pas dire que vous n'êtes pas habile, bien au contraire ! » Elle fourra ses bas dans une de ses chaussures. « Je veux dire si vous aviez fait un pacte avec le Diable. Mais les jobards savent que ce sont des trucs. Alors il faut une routine amusante. Avez-vous jamais vu un mangeur de feu avec une jolie assistante ? Elle ficherait tout en l'air : les gens ne regarderaient plus qu'elle, en espérant qu'il se mettrait le feu aux tripes ! »

Elle s'extirpa de sa robe. Jill vint l'embrasser. « Voilà, tante Patty, vous avez l'air plus naturelle. Buvez tranquillement.

Mrs. Paiwonski pria le ciel de lui venir en aide. Eh ! Les images parleraient pour elles-mêmes – c'était bien pourquoi Georges les avait mises là. « Vous voyez, voilà ce que je montre aux jobards. Avez-vous jamais regardé, vraiment *regardé,* mes images ?

— Non, admit Jill. Nous ne voulions pas vous gêner en vous regardant comme deux gogos.

— Eh bien, regardez maintenant ! C'est ce que Georges, que Dieu bénisse sa douce âme, voulait. Là, sous mon menton, vous voyez la naissance du prophète, le saint Archange Foster ; un petit bébé innocent qui ne savait pas ce que le Ciel lui réservait. Mais les Anges le savaient – vous les voyez, tout autour de lui ? Ensuite, vous voyez son premier miracle ; avec un jeune pécheur de son école, il alla tirer un pauvre petit oiseau… il le ramassa, le caressa et l'oisillon s'envola, tout heureux de vivre. Et maintenant, passons à mon dos. » Elle leur expliqua que, lorsque Georges avait commencé la grande œuvre, il ne restait pas beaucoup de place, mais que, dans sa géniale inspiration, il avait transformé « L'Attaque contre Pearl Harbor » en un « Armageddon » et le « Panorama de New York » en une vue de la Ville Sainte.

« Oh oui, mon bon Georges a eu bien du mal à faire tenir toutes les étapes de la vie terrestre de notre prophète. Ici, vous le voyez prêcher sur les marches du séminaire impie qui refusa de l'admettre, et là, sa première arrestation, début de la Persécution. Tout autour de la colonne vertébrale, vous le voyez briser les idoles… et tout en bas, il est en prison, éclairé par une lumière descendue du Ciel. Puis, les Premiers Justes envahirent la prison…»

(Le révérend Foster avait compris que, dans la lutte pour la liberté religieuse, les coups-de-poing américains et les gourdins valaient mieux que la résistance passive. Son église était on ne peut plus militante. Mais Foster était un excellent tacticien : il n'engageait une bataille que lorsque l'artillerie lourde était du côté du Seigneur.)

«… le sauvèrent et enduirent de goudron et de plumes le faux juge qui l'avait condamné. Et devant… oh, vous ne pouvez pas voir grand-chose, à cause de mon soutien-gorge. Quel dommage. »

(Michaël, que désire-t-elle ?)

(Tu le sais. Dis-le lui.)

« Tante Patty, lui dit Jill gentiment. Vous voulez que nous voyions toutes les images, n'est-ce pas ?

— Eh oui… comme Tim l'explique dans son boniment, Georges a dû se servir de toute ma peau pour que l'histoire soit complète.

— Si Georges s'est donné tant de mal, c'est pour qu'on voie tout. Je vous avais dit que cela me serait égal de faire notre numéro toute nue, et ce n'était que pour amuser les jobards. Mais vous, vous poursuivez un but, un but saint.

— Soit… si vous le voulez vraiment. » Elle chanta un *Alléluia* silencieux ; Foster la soutenait. Grâce aux saintes images de Georges et avec un peu de chance, elle leur ferait voir la lumière.

« Je vais vous aider. »

(Jill…)

(Michaël ?)

(Attends.)

Avec une stupéfaction indescriptible, Mrs. Paiwonski vit que son slip et son soutien-gorge en lamé avaient disparu ! Jill ne s'étonna pas lorsque son peignoir s'évanouit et fut à peine surprise lorsque la robe de chambre de Mike prit le même chemin. Elle le mit sur le compte de sa politesse de chat.

Mrs. Paiwonski les regardait avec de grands yeux. Jill passa un bras autour de ses épaules. « Allons, chérie, tout va bien. Mike, tu devrais lui dire.

— Oui, Jill. Pat…

— Oui, Smitty ?

— Vous aviez dit que ma magie consistait en tours de passe-passe. Vous alliez ôter vos sous-vêtements. Je l'ai fait pour vous.

— Mais *comment ?* Où sont-ils ?

— Là où sont le peignoir de Jill et ma robe de chambre. Partis.

— Ne vous tracassez pas, Patty, nous les remplacerons. Mike, tu n'aurais pas dû.

— Désolé, Jill. J'avais gnoqué que c'était bien.

— Tu avais peut-être raison. » Patty n'était d'ailleurs pas trop bouleversée – et surtout, partageant l'éthique des gens du voyage, elle ne parlerait pas.

Mrs. Paiwonski ne s'inquiétait guère d'avoir perdu ces deux bouts d'étoffe, et la nudité – la sienne ou la leur – ne la choquait absolument pas. Mais un problème théologique la troublait fort. « Smitty ? C'était vraiment de la magie ?

— Je pense que c'est le mot qui convient, acquiesça Mike.

— J'appellerais plutôt cela un miracle, dit-elle sans détours.

— Si vous voulez. Ce n'était en tout cas pas de la prestidigitation.

— Je sais bien. » Elle n'avait pas peur. Étant soutenue par la foi, Patricia Paiwonski n'avait peur de rien. Mais elle était inquiète pour ses amis. « Regardez-moi dans les yeux, Smitty. Avez-vous conclu un pacte avec le Diable ?

— Non, Pat. »

Elle continua à lire dans son regard. « Vous ne mentez pas…

— Il ne sait pas mentir, tante Patty.

— Alors, c'est un miracle. Smitty… vous êtes un saint !

— Je ne sais pas, Pat.

— L'Archange Foster ne s'en est aperçu qu'après avoir accompli bien des miracles. Vous êtes un saint homme, Smitty, je le sens. Je l'avais senti dès que je vous ai vu.

— Je ne sais pas, Pat, répéta Mike.

— C'est possible, Patty, admit Jill, mais il ne le sait pas. Michaël…

nous en avons trop dit pour ne pas en dire davantage.

— Michaël ! s'exclama soudain Patty. L'Archange Michaël, venu nous voir sous forme humaine !

— Calmez-vous, Patty ! S'il l'est, il n'en sait rien.

— Ce n'est pas nécessaire. Dieu fait Ses miracles comme Il lui semble bon.

— Tante Patty, allez-vous enfin m'écouter ? »

Mrs. Paiwonski apprit que Mike était l'Homme de Mars, et consentit à le considérer comme un homme, tout en réservant son opinion quant à sa nature réelle. Foster aussi avait réellement été un homme pendant son séjour terrestre, bien qu'il eût aussi et *toujours* été un Archange. Si Jill et Michaël tenaient à affirmer qu'ils n'étaient pas sauvés et à être traités comme de simples mortels, elle se soumettrait à leur désir – les voies du Seigneur sont mystérieuses.

« Considérez-nous comme des « Chercheurs », lui suggéra Mike.

— Oh, mes enfants ! Je suis certaine que vous êtes sauvés, mais Foster aussi n'était qu'un Chercheur dans ses jeunes années. Je vous aiderai. »

Elle participa à un autre miracle. Ils étaient assis sur le tapis ; Jill s'allongea et le suggéra mentalement à Mike. Sans aucun préambule, il la souleva. Patricia la regarda avec un bonheur serein. « Allongez-vous, Pat », lui dit Mike.

Elle obéit avec empressement. Jill tourna la tête. « Tu ferais peut-être mieux de me remettre par terre, Mike.

— Non, c'est inutile. »

Mrs. Paiwonski se sentit doucement soulevée. Elle n'avait pas peur. Elle était submergée par une extase religieuse qui lui faisait comme des éclairs de chaleur dans les reins. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle n'avait pas ressenti un tel pouvoir depuis que saint Foster l'avait touchée. Mike les rapprocha et Jill la serra contre elle, tandis qu'elle sanglotait de bonheur.

Mike les ramena doucement sur le tapis. Il ne ressentait aucune fatigue.

« Mike, dit Jill, il nous faudrait de l'eau. »

(???)

(Oui.)

(Et… ?)

(C'est une nécessité élégante. Pourquoi crois-tu qu'elle soit venue ?)

(Je le savais, mais je n'étais pas certain que tu le savais… ni que tu serais d'accord. Oh mon frère. Oh moi-même.)

(Mon frère.)

Mike envoya un verre dans la salle de bains, le fit emplir par le robinet, le fit revenir et le mit dans la main de Jill. Mrs. Paiwonski observait tout avec intérêt : plus rien n'aurait pu l'étonner. Jill lui dit :

« C'est comme le baptême, tante Patty… et comme le mariage. C'est une coutume martienne. Cela implique une confiance absolue… vous pouvez tout nous dire et nous pouvons tout vous dire… nous sommes liés, maintenant et pour toujours. Mais une fois que c'est fait, on ne peut plus revenir en arrière. Si vous le rompiez, nous mourrions sur-le-champ, sauvés ou non. Et si nous y étions infidèles… mais nous ne le serons pas. Mais ne partagez pas l'eau avec nous si vous ne voulez pas vous engager ; nous resterions quand même amis. Si c'est contraire à votre foi, ne le faites pas. Nous ne faisons pas partie de votre église et n'en ferons sans doute jamais partie. Vous pouvez tout au plus nous considérer comme des « Chercheurs ». Mike ?

— Nous gnoquons, affirma-t-il. Pat, Jill dit vrai. J'aimerais pouvoir vous le dire en martien, ce serait plus clair. C'est comme le mariage, et bien plus encore. Nous sommes libres de vous offrir de l'eau… mais si une raison quelconque, dans votre religion ou dans votre cœur, vous empêche de l'accepter, *ne buvez pas ! »*

Patricia Paiwonski retint son souffle. Une fois déjà, en présence de son mari, elle avait pris une décision semblable. Et… de quel droit refuserait-elle cela à un saint homme… et à son épouse bénie ? « Je le veux », dit-elle avec assurance.

Jill but une gorgée. « Nous nous rapprochons à jamais. »

Elle donna le verre à Mike.

« Merci pour cette eau, mon frère. » Il but. « Pat, je vous donne l'eau de la vie. Puissiez-vous toujours boire profondément. » Il lui tendit le verre.

Patricia le prit. « Merci. Oh, merci, mes chers amis. Merci pour l'« eau de la vie ». Je vous aime ! » Elle but avidement.

Jill reprit le verre et le vida. « Maintenant, nous nous rapprochons, mes frères. »

(Jill ?)

(Maintenant !)

Michaël souleva son nouveau frère et le déposa doucement sur le lit.

Valentin Michaël Smith gnoquait que l'amour physique humain (très humain et très physique) n'était pas une simple fertilisation des œufs ni un rituel par lequel on se rapprochait ; l'acte était en lui-même un rapprochement. À chaque occasion, il essayait de le gnoquer dans sa plénitude. Il suspectait fortement que même les Anciens ne connaissaient pas cette extase-là, mais il y avait longtemps que cela ne le faisait plus reculer. Il gnoquait que son nouveau peuple connaissait des profondeurs spirituelles uniques, et essayait joyeusement de les sonder, sans inhibitions remontant à l'enfance ni répugnance quelconque.

Ses professeurs humains, doux et généreux, l'avaient instruit sans

flétrir son innocence.

Jill vit sans surprise que Pat acceptait pleinement que l'ancienne cérémonie martienne du partage de l'eau se continuât presque immédiatement par le partage de Mike lui-même dans un très ancien rite humain. Jill fut toutefois quelque peu étonnée que Pat ne manifestât aucune surprise lorsque Mike se révéla, là aussi, capable de faire des miracles. Mais elle ignorait que Pat avait déjà une fois fait la connaissance d'un saint – et elle s'attendait à plus et à mieux de la part d'un saint. Jill était sereinement heureuse qu'ils aient bien agi à cet embranchement… puis fut extatiquement heureuse de se rapprocher elle aussi.

Pendant qu'ils se reposaient, Mike offrit à Patty un bain par télékinésie. La première fois, Mike l'avait fait pour Jill comme un jeu, puis c'était devenu une coutume familiale, et Jill était sûre que cela plairait à Patty. Elle s'amusa beaucoup en voyant ses grimaces lorsqu'elle se sentit savonnée par des mains invisibles, puis séchée sans serviette ni air chaud.

Patricia poussa un soupir d'aise. « Cela m'a donné soif.

— Tout de suite, ma chérie.

— Mais je veux *quand même* vous montrer le reste de mes images… Mais d'abord, regardez-moi. Moi, pas les images. Que voyez-vous ? »

Mike effaça mentalement les tatouages et regarda son nouveau frère sans ses décorations. Il aimait ses tatouages ; cela lui donnait une personnalité bien à elle, et un arôme légèrement martien. Il songea à se faire tatouer de la tête aux pieds, une fois qu'il aurait gnoqué quelles images mettre. La vie de son père et frère d'eau Jubal ? Il faudrait y réfléchir. Et Jill aimerait peut-être aussi ? Quels dessins rendraient Jill plus merveilleusement elle-même ?

Ce qu'il vit en regardant Pat sans tatouages lui plut moins. Elle avait l'apparence qu'une femme doit avoir. Il ne gnoquait toujours pas la collection de photos de Duke : elles lui avaient appris que les femmes avaient une grande variété de couleurs, de dimensions et de formes, et qu'il existait une certaine variété dans la gymnastique de l'amour, mais en dehors de cela il ne gnoquait pas qu'il y eût quelque chose à apprendre de ces images auxquelles Duke tenait tant. De par son éducation, Mike était un observateur attentif, mais les plaisirs subtils du voyeurisme lui étaient inconnus. Certes, il trouvait les femmes (y compris, oh oui, Patricia Paiwonski) sexuellement stimulantes, mais le toucher et l'odorat comptaient plus que la vision. En cela, il était aussi Martien qu'humain. Le réflexe martien correspondant, aussi peu subtil qu'un éternuement, était déclenché par ces sens, mais seulement en saison. Le « sexe » martien était aussi romantique que l'alimentation intraveineuse.

Il remarqua particulièrement le visage de Patricia, beau et modelé

par sa vie. Il fut surpris de constater que son visage était plus personnel encore que celui de Jill, et ressentit pour Pat un regain d'une émotion qu'il n'avait pas encore appris à nommer amour.

Elle avait aussi son odeur, et sa voix. Une voix légèrement couverte et qu'il prenait plaisir à écouter même lorsqu'il ne gnoquait pas ce qu'elle disait. Son odeur conservait toujours une trace d'amertume musquée provenant de ses serpents. Mike aimait les serpents, et savait manier ceux qui étaient venimeux – et pas seulement en évitant leurs morsures. Ils gnoquaient avec lui ; il savourait leurs pensées impitoyables et innocentes ; ils lui rappelaient Mars. En dehors de Pat, Mike était la seule personne dont Gueule de Miel aimât le contact, bien que dans sa torpeur le boa acceptât d'être touché par n'importe qui.

Mike fit réapparaître les tatouages.

Jill se demanda pourquoi elle s'était fait tatouer. Elle avait un assez beau corps, mais avec ces bandes dessinées… Elle aimait Patty pour elle-même, pas pour son apparence physique, et puis cela la faisait vivre… la ferait vivre jusqu'à ce qu'elle soit trop vieille pour que les jobards paient pour la voir, même si les images avaient été de Rembrandt. Elle espéra qu'elle avait des économies, puis se souvint qu'elle était devenue leur frère et partageait donc l'inépuisable fortune de Mike. Cela lui réchauffa le cœur.

« Alors ? répéta Mrs. Paiwonski. Quel âge me donnez-vous ? »

— Je ne sais pas.

— Devinez.

— Je ne peux pas, Pat.

— Mais si, allez-y !

— Il ne peut vraiment pas, intervint Jill. Il n'est pas ici depuis longtemps, et compte toujours en chiffres martiens. Il est incapable d'estimer les âges.

— Eh bien, allez-y, Jill. Mais soyez sincère. »

Jill regarda sa silhouette impeccable, sans oublier les mains, le cou, les yeux… puis enleva cinq ans, malgré l'honnêteté due à un frère d'eau. « Disons la trentaine, à un ou deux ans près. »

Mrs. Paiwonski gloussa de joie. « Et voilà une gratification de la Vraie Foi, mes enfants ! Ma petite Jill chérie, j'approche de la cinquantaine.

— On ne dirait vraiment pas !

— Et voilà l'effet du Bonheur, ma chérie ! Après mon premier gosse, je m'étais négligée : j'avais un ventre comme si j'étais enceinte de six mois, mes seins pendaient lamentablement… mais je ne les ai jamais fait relever. Vous pouvez regarder. Certes, un bon chirurgien ne laisse pas de cicatrices, mais sur moi, cela se verrait. Il aurait dû couper trois images en deux.

« Puis, je vis la lumière ! Ni exercices ni régime ; je mange comme un ogre. C'est le Bonheur, ma chérie. Le Bonheur Parfait dans le sein du Seigneur grâce à l'entremise du très saint Foster.

— Stupéfiant », admit Jill. Elle avait pu se rendre compte qu'elle ne suivait en effet aucun régime, et s'abstenait de tout exercice physique. Et cette poitrine (Jill s'y connaissait) n'avait jamais connu le couteau du chirurgien.

Mike supposa qu'elle avait appris à se penser le corps qu'elle désirait, qu'on l'attribuât à Foster ou pas. Il enseignait ce contrôle à Jill, mais était ralenti par sa connaissance insuffisante du martien. Mais cela ne pressait pas… Pat continua :

« Je voulais vous *montrer* ce que la Foi peut faire, mais le véritable changement est intérieur. Le Bonheur. Le doux Seigneur sait que le verbe n'est pas mon fort, mais je vais essayer de vous expliquer. Il faut d'abord comprendre que toutes les autres pseudo-églises sont des pièges du Malin. Notre doux Jésus a prêché la Vraie Foi, mais au cours des Années Sombres Sa parole a été dénaturée au point qu'il ne l'aurait plus reconnue. Alors, Foster fut envoyé pour lui rendre sa clarté, et écrivit Sa Nouvelle Révélation. »

Patricia Paiwonski leva les bras, devenue soudain une prêtresse vêtue d'une sainte dignité et de symboles sacrés. « Dieu veut que nous soyons Heureux. Dieu laisserait-il fermenter le jus de la vigne s'il ne voulait pas que nous soyons Heureux en le buvant ? Il aurait tout aussi bien pu le laisser sous forme de jus de raisin, ou le tourner en vinaigre… Est-ce que ce n'est pas *vrai ?* Évidemment, Il ne veut pas que nous devenions ivres morts, que nous battions notre femme et négligions nos enfants… Non, Il nous donne les bonnes choses pour en user, non pour en abuser. Mais si vous avez envie de boire un verre ou même six en compagnie d'amis qui ont vu la lumière, et que cela vous donne envie de danser et de remercier le Seigneur… pourquoi pas ? Dieu a créé l'alcool, et Il a créé les pieds… pour le Bonheur de l'homme ! »

Elle s'interrompit. « Remplissez mon verre, chérie. Parler donne soif – pas trop de soda, c'est du trop bon whisky. Et ce n'est pas tout. Si Dieu n'avait pas voulu que l'on regarde les femmes, il les aurait faites laides, exact ? Dieu ne triche pas. Il respecte les règles du jeu qu'il a créé.

« Bien ! Dieu veut donc que nous soyons Heureux, et il nous a dit comment : « Aimez-vous les uns les autres. » Aimez un serpent si la pauvre bête a besoin d'amour. Aimez votre voisin, et ne montrez le poing qu'aux corrupteurs sataniques qui voudraient vous éloigner du droit chemin et vous entraîner dans le gouffre. Et quand je dis aimer, je ne parle pas de ces vieilles filles pusillanimes qui n'osent pas lever les yeux de leurs livres de prières de peur d'entrevoir la tentation de la

chair. Si Dieu haïssait la chair, *pourquoi en aurait-Il tant créé ?* Dieu n'est pas une poule mouillée. Il a créé le Grand Canon, les comètes qui traversent le ciel, les cyclones, les étalons et les tremblements de terre… Un Dieu qui fait tourner tout cela se détournerait-Il lorsqu'une jolie gosse se penche vers son môme et qu'un homme aperçoit un bout de sein ? Allons, mes enfants, vous ne croyez pas cela ! Quand Dieu nous a dit d'aimer, il voulait dire *aimer.* Aimez les petits bébés qui ont toujours besoin d'être changés, aimez les hommes forts et qui sentent la sueur pour qu'il y ait plus de bébés à aimer… et entre-temps, continuez à aimer parce que c'est si *bon !*

« Bien sûr, ça ne veut pas dire qu'il faut le marchander, pas plus que je ne dois me saouler avec cette bouteille et puis aller casser la g… à un flic. Non, l'amour ne se vend pas ; on n'achète pas le Bonheur… ça n'a pas de prix, et si vous croyez que cela en a un, l'Enfer vous attend. Mais si vous donnez et recevez généreusement ce dont Dieu nous a abondamment dotés, le Diable ne peut pas vous approcher. De l'argent ? » Elle regarda Jill. « Voyons, mon trésor, partageriez-vous l'eau avec quelqu'un pour un million de dollars ? Mettons même dix millions, libres d'impôts ?

— Évidemment pas. » *(Tu gnoques cela, Michaël ?)*

(Presque pleinement, Jill. L'attente.)

— Vous voyez, ma chérie ? Je savais que cette eau contenait de l'amour. Vous êtes des Chercheurs, très proches de la lumière. Mais puisque, grâce à l'amour que vous portez en vous, vous “avez partagé de l'eau et vous êtes rapprochés”, comme dit Mike, je peux vous parler de choses que je ne dirais généralement pas à des Chercheurs…»

Le révérend Foster – ordonné par lui-même ou par Dieu, selon l'autorité à laquelle on se réfère – avait un instinct extraordinaire pour sentir le pouls de son époque, plus fort que celui d'un forain jaugeant un jobard. Tout au long de son histoire, la culture américaine a eu une personnalité divisée. Ses lois étaient puritaines, son comportement secret presque rabelaisien. Ses religions étaient apolliniennes, et ses renouveaux, dionysiaques. Au XXe siècle (ère chrétienne terrestre), le sexe n'était aussi vigoureusement réprimé nulle part ailleurs sur Terre, et nulle part ailleurs on ne s'y intéressait aussi passionnément.

Foster avait deux traits en commun avec tous les grands chefs religieux de la planète : sa personnalité était d'un très grand magnétisme, et sexuellement il s'écartait fortement de la norme. Les grands chefs religieux ont toujours été ou bien des célibataires ou bien leur antithèse absolue. Foster n'était pas célibataire.

Ni ses femmes ; ni ses prêtresses, d'ailleurs. La cérémonie de renaissance de la Nouvelle Révélation comportait un rite particulièrement apte à rapprocher les êtres entre eux.

De nombreux cultes avaient utilisé la même technique, mais ce fut Foster qui la mit en honneur aux États-Unis. Il fut chassé de bien des villes avant d'avoir mis au point une méthode permettant la généralisation de son culte caprin. Il fit des emprunts à la franc-maçonnerie, au catholicisme, au parti communiste et à la haute finance, de même qu'il composa sa Nouvelle Révélation en s'inspirant largement des anciennes écritures, le tout enveloppé dans un retour au christianisme primitif. Il établit une église extérieure ouverte à tous ; puis venait une église intermédiaire, celle des « Bienheureux », qui payaient la dîme, profitaient des avantages consentis grâce aux intérêts commerciaux croissants de l'église, et participaient à un incessant carnaval de Bonheur, Bonheur, Bonheur ! Leurs péchés étaient pardonnés, et bien peu de choses étaient coupables tant qu'ils soutenaient leur église, agissaient honnêtement avec les autres Fostérites, condamnaient les pécheurs et restaient Heureux. La Nouvelle Révélation n'encourageait pas spécifiquement la lubricité, mais devenait particulièrement mystique dès qu'il s'agissait de questions sexuelles.

L'église moyenne fournissait aussi les troupes de choc. Foster imitait les méthodes du syndicat des travailleurs de l'Industrie du début du XX[e] siècle. Lorsqu'une communauté tentait de supprimer une implantation fostérite, des Fostérites venus de tout le pays convergeaient vers cette ville jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez de prisons ni de policiers pour les contenir – et les dégâts, tant corporels que matériels, étaient importants.

Aucune condamnation ne tenait. La Cour Suprême (et plus tard la Haute Cour) ne ratifia jamais la condamnation d'un Fostérite en tant que Fostérite. Foster veillait à ce que toute poursuite judiciaire soit considérée comme une persécution.

Au centre de l'église ouverte se trouvait l'Église Intérieure, composée d'un noyau d'hommes entièrement dévoués, prêtres ou chefs laïques, détenant les clefs et décidant de la politique. Ceux-là étaient « nés une seconde fois », au-delà du péché, assurés du Ciel, et seuls célébrants des mystères occultes.

Foster les choisissait avec le plus grand soin, et même personnellement au début. Il cherchait des hommes semblables à lui, et des femmes ressemblant à ses épouses-prêtresses : dynamiques, animés d'une foi inébranlable, obstinés, et libérés (ou susceptibles de le devenir, une fois débarrassés de leur culpabilité et de leur insécurité) de la jalousie dans le sens le plus humain du mot. Et tous étaient potentiellement des satyres et des nymphes, car l'église secrète était ce culte dionysiaque qui manquait à l'Amérique et pour lequel existait un immense marché potentiel.

Il usait d'une grande prudence. Si les candidats étaient mariés, il

ne les acceptait qu'ensemble. Les candidats célibataires devaient être sexuellement attirants et agressifs, et il pénétra ses prêtres de la nécessité de choisir un nombre d'hommes au moins égal à celui des femmes. Bien qu'il fût impossible de savoir s'il avait étudié des cultes américains comparables, quoique plus anciens, Foster devait savoir ou sentir que dans le passé nombre de cultes similaires avaient sombré en raison de la jalousie née de la concupiscence possessive des prêtres. Foster ne commit jamais cette erreur. Pas une seule fois il ne garda une femme pour lui seul, même parmi celles qu'il épousait.

Il ne désirait d'ailleurs pas que le groupe central devienne trop important ; l'église moyenne suffisait largement à apaiser les besoins moins exigeants des masses. Si une réunion donnait deux couples acceptables pour le « Mariage Céleste », Foster s'estimait satisfait. S'il n'en donnait aucun, il envoyait sur place un prêtre et une prêtresse expérimentés pour faire mûrir la graine.

Dans la mesure du possible, il examinait les candidats lui-même, avec l'aide d'une prêtresse. Comme ces couples étaient déjà « sauvés » et membres de l'église moyenne, il courait peu de risques – aucun avec la femme, et il jaugeait toujours l'homme avant de donner le feu vert à sa prêtresse.

Avant d'être sauvée, Patricia Paiwonski était jeune, mariée, et « très heureuse ». Elle avait un enfant et admirait beaucoup son mari nettement plus âgé qu'elle. Georges Paiwonski était un homme généreux et affectueux ; il n'avait qu'une seule faiblesse… en conséquence de laquelle il était souvent trop ivre à la fin de la journée pour témoigner de son affection. Néanmoins, Patty s'estimait heureuse ; certes, il arrivait à Georges de se montrer affectueux avec une cliente, parfois même très. Et, bien sûr, son métier exigeait un certain isolement, surtout lorsque le client était une femme. Patty se montrait tolérante ; lorsque Georges se mit à boire de plus en plus, il lui arrivait même de donner rendez-vous à un de ses clients.

Mais elle ressentait un vide, un vide que ne combla même pas le serpent dont lui fit cadeau un client reconnaissant – il partait en voyage et ne pouvait l'emmener, lui expliqua-t-il. Elle n'avait aucune phobie vis-à-vis des serpents ; elle l'installa dans leur vitrine et Georges lui peignit une jolie toile de fond en quatre couleurs.

Elle acheta d'autres serpents. C'était une consolation, oui, mais étant la fille d'un garçon de l'Ulster et d'une fille de Cork[3] elle était restée sans religion.

Elle était déjà une « Chercheuse » lorsque Foster vint prêcher à San Pedro. Elle avait réussi à entraîner Georges à l'église deux ou trois fois, mais il n'avait pas vu la lumière. Foster vint et la leur montra. Ils se confessèrent ensemble. Lorsque Foster revint six mois plus tard, ils étaient si dévoués qu'il s'occupa d'eux personnellement.

« Du jour où Georges vit la lumière, raconta-t-elle à Mike et à Jill, les ennuis furent terminés. Il buvait toujours, mais seulement à l'église et jamais trop. Lors du retour de notre saint apôtre, Georges avait déjà commencé sa Grande Œuvre. Naturellement, nous voulûmes la montrer à Foster… Elle hésita. Vraiment mes enfants, je me demande si je dois vous raconter ça.

— Ne vous forcez surtout pas, lui dit Jill. Patty chérie, ne faites jamais rien qui vous gêne. Le partage de l'eau doit être une chose naturelle et facile.

— Si, si, je *veux* vous le dire ! Mais il ne faudra pas le répéter. » Mike fit un signe d'assentiment. « Je sais. Sur Mars, il n'y aurait pas de problème, mais ici je gnoque que cela en pose parfois. C'est entre frères, et nous ne dirons rien.

— Je… je "gnoque". C'est un drôle de mot, mais j'apprends à m'en servir. Bien, mes amis. Mais c'est entre frères. Saviez-vous que *tous* les Fostérites sont tatoués ? Les vrais membres de l'église, ceux qui sont sauvés pour l'éternité – comme moi. Pas tatoués sur tout le corps, bien sûr ! Vous voyez cela, juste à l'endroit de mon cœur ? C'est le saint baiser de Foster. Georges a composé son image de telle façon que cela ne se voit pas. Mais c'est son baiser, et *Foster l'y a mis lui-même ! »* Elle se redressa, pleine d'une fierté extatique.

Ils l'examinèrent. « C'est bien la marque d'un baiser, dit Jill, comme si quelqu'un vous avait embrassé avec du rouge à lèvres. Je croyais que cela faisait partie de ce coucher de soleil.

— Il le fallait, car on ne doit montrer le baiser de Foster qu'à ceux qui le portent déjà. D'ailleurs, insista-t-elle, un jour vous le porterez aussi, et je veux vous le tatouer moi-même.

— Je ne comprends pas, Patty. Comment pourrait-il nous embrasser ? Il… il est au Ciel.

— Bien sûr, ma chérie, mais n'importe quel prêtre ou prêtresse peut vous donner le baiser de Foster. Cela signifie que Dieu est dans votre cœur, qu'il fait partie de vous, à jamais. »

Mike était devenu très attentif, et soudain il dit : « Tu es Dieu !

— Comment, Michaël ? Je ne l'ai jamais entendu dire de cette façon, mais c'est l'idée : Dieu est en vous et avec vous, et le Diable ne peut pas vous approcher.

— Oui, dit Mike. Vous gnoquez Dieu. Jamais, pensa-t-il, il ne s'était mieux fait comprendre… sauf avec Jill, mais c'était parce qu'elle apprenait le martien.

— C'est cela, Michaël. Dieu vous… gnoque, et par le Saint Amour et le Bonheur Éternel vous êtes marié à Son Église. Le prêtre vous embrasse et on tatoue la marque de son baiser pour qu'il vous accompagne à jamais. Elle n'est pas toujours aussi grande ; mais la mienne a exactement les dimensions de la sainte bouche de Foster. On

peut la placer n'importe où pour la protéger du regard des pécheurs, et on ne la montre que dans les Rencontres Heureuses. »

— J'ai entendu parler de ces Rencontres Heureuses ; en quoi consistent-elles exactement ? demanda Jill.

— Eh bien, dit Mrs. Paiwonski sur un ton docte, il y a Rencontre Heureuse et Rencontre Heureuse. Celles réservées aux membres ordinaires – ceux qui sont sauvés mais peuvent retomber dans le péché – sont de gaies réunions, avec beaucoup de prières joyeuses, de musique et de danses. Peut-être même un peu de *vrai* amour, mais il faut être très prudent pour ne pas semer la dissension parmi les frères. L'Église est *très* stricte sur ce point.

« Mais dans les Rencontres Heureuses pour ceux qui sont sauvés pour l'éternité, il est inutile de prendre ces précautions, car *aucun* d'entre eux ne peut pécher. Tout cela est du passé. Si vous voulez boire jusqu'à être ivre mort… c'est parfait, car si telle n'était pas la volonté de Dieu, vous ne le feriez pas. Vous voulez vous agenouiller et prier, ou bien arracher vos vêtements et danser ? C'est la volonté de Dieu. Personne, non personne n'y verra le moindre mal.

— Une vraie partie, commenta Jill.

— Mais oui ! On est empli d'une béatitude céleste, et si l'on se réveille le matin aux côtés d'un frère, il est là parce que Dieu a voulu que nous soyons tous éternellement bénis et Heureux. Tous ceux qui portent le baiser de Foster sont à *nous ! »* Elle hocha songeusement la tête. « C'est un peu comme le partage de l'eau. Vous comprenez ?

— Je gnoque », dit Mike.

(Mike ?????)

(Attends, Jill. Attends la plénitude.)

« Mais ne vous imaginez pas, continua Patricia gravement, qu'il suffise d'un simple tatouage pour avoir accès au Temple Intérieur… Tenez, dès que je sais où la foire ira s'établir, j'écris aux églises locales en mettant mon empreinte digitale pour qu'ils puissent vérifier si je suis bien une des éternellement sauvées grâce aux fichiers centraux du Tabernacle de l'Archange Foster. Et lorsque je viens prendre part à la Rencontre Heureuse – et j'y vais toujours, même si Tim doit m'attendre pour repartir – on m'identifie avant de me laisser entrer. Oh ! mais ils sont contents de me voir ; je suis une attraction supplémentaire et souvent ils passent une soirée entière à regarder mes images saintes. Parfois aussi, j'amène Gueule de Miel pour jouer à Ève et au Serpent. Un frère joue le rôle d'Adam et on nous chasse du jardin d'Éden. Ensuite, le prêtre en explique la *vraie* signification, et à la fin nous retrouvons notre sainte innocence, et la partie peut commencer. Oh joie ! »

Elle ajouta : « Mon baiser de Foster les passionne aussi… il y a vingt ans qu'il est monté au Ciel, et il en reste bien peu qui portent

son baiser original. Et je leur raconte comment il me l'a donné. Euh…»

Après un moment d'hésitation, Mrs. Paiwonski le leur raconta aussi. Jill se demanda si elle ne rougissait jamais. Puis elle gnoqua que Patty et Mike étaient de la même espèce : des créatures de Dieu, des innocents incapables de pécher quoi qu'ils fassent. Elle aurait souhaité pour Patty que Foster soit réellement un saint prophète.

Mais *Foster !* Doux Jésus, quelle abominable parodie !

Jill se revit dans cette chambre, fixant les yeux morts de Foster. Il paraissait tellement vivant… elle sentit un frisson la traverser et se demanda ce qu'elle aurait fait si Foster lui avait offert son saint baiser… et sa sainte personne… ?

Elle rejeta cette image, mais pas avant que Mike ne l'eût captée. Elle le sentit sourire, avec une innocence entendue.

Elle se leva. « Quand faut-il que vous soyez de retour à la foire, ma grande Patty ?

— Ciel ? Je devrais déjà y être !

— Pourquoi ? Le départ était fixé à 9 heures et demie.

— Je sais, mais… Gueule de Miel est jalouse quand je rentre tard.

— Vous lui direz que vous étiez à une Rencontre Heureuse. »

Patty serra Jill dans ses bras. « Oui, c'est cela ! C'est exactement cela !

— Bien. Je vais me coucher ; je suis fourbue. À quelle heure devez-vous vous lever ?

— Il faudrait que j'y sois à 8 heures, le temps que Sam démonte ma tente et que je surveille le chargement des enfants.

— Pour le petit déjeuner ?

— Je le prendrai dans le train. Juste un café en me réveillant, peut-être ?

— Je vous en ferai. Restez debout tant que vous voudrez, mes chéris. Je vous réveillerai à temps – si vous dormez. Mike, lui, ne dort pas.

— Pas du tout ?

— Jamais. Généralement, il se roule en boule pour réfléchir – mais il ne s'endort pas.

— Encore un signe, dit Mrs. Paiwonski solennellement. Votre jour viendra, Michaël. Je le sais.

— Peut-être, dit Jill. Mike, je m'endors debout. Si tu veux bien ? » Elle fut soulevée, transportée dans sa chambre, les couvertures lui laissèrent passage, elle s'endormit.

Jill se réveilla à 7 heures. Elle se leva et passa la tête dans l'autre chambre. Les lumières étaient éteintes, mais ils ne dormaient pas. Elle entendit Mike dire avec une douce assurance :

« Tu es Dieu.

— Tu es Dieu, murmura Patricia d'une voix lourde, comme si elle

avait été droguée.

— Oui. Jill est Dieu.

— Jill… est Dieu. Oui, Michaël.

— Et tu es Dieu.

— Tu… es… Dieu ! Maintenant, Michaël, *maintenant ! »*

Jill se retira silencieusement et alla se brosser les dents. Puis elle fit savoir à Mike qu'elle était réveillée – en fait, il le savait déjà. Lorsqu'elle revint dans le living, les volets étaient ouverts et le soleil entrait à flots. « Bonjour, mes chéris ! » Elle les embrassa.

— Tu es Dieu, lui dit Patty simplement.

— Oui, ma Pat. Et tu es Dieu. Dieu est en nous tous. » Elle regarda Patty ; même dans cette lumière crue, elle ne paraissait nullement fatiguée. Jill connaissait cela ; lorsque Mike voulait qu'elle reste éveillée toute la nuit, elle ne ressentait jamais aucune fatigue. Elle se demanda si sa fatigue de la veille n'avait pas été une idée de Mike… et l'entendît le lui confirmer mentalement.

« Et maintenant, du café, les enfants. Il y a aussi du jus d'oranges. »

Ils déjeunèrent légèrement, car ils étaient rassasiés de bonheur. Jill vit que Patty semblait soucieuse. « Quelque chose vous tracasse, chérie ?

— C'est gênant à dire, mes enfants… mais avec quoi allez-vous manger ? Tante Patty a des économies, et j'avais pensé…»

Jill éclata de rire. « Pardon, chérie, je ne devrais pas rire. Mais l'Homme de Mars est riche ! Vous ne le saviez pas ?

— Enfin… oui et non. S'il fallait croire tout ce qu'ils disent aux informations.

— Patty, vous êtes adorable. Croyez-moi, maintenant que nous sommes frères d'eau, nous n'hésiterions pas… mais dans l'autre sens ! « Partager le nid » n'est pas une phrase creuse. Sérieusement, Patty, si jamais vous avez besoin d'argent, dites-le. N'importe quelle somme. N'importe quand. Écrivez un mot, ou plutôt, téléphonez-moi : Mike n'a aucune notion de ce qu'est l'argent. Rien qu'à mon nom, je dois avoir deux ou trois cent mille ! Vous en voulez une partie ? »

Mrs. Paiwonski était stupéfaite. « Soyez bénis, mes enfants, mais je n'ai pas besoin d'argent. »

Jill haussa les épaules. « Si jamais cela arrive, vous savez quoi faire. Vous n'avez pas envie d'un yacht ? Je suis sûre que Mike adorerait vous en offrir un.

— Certainement, Pat. Je n'ai jamais vu de yacht. » Mrs. Paiwonski secoua la tête. « Allons, pas de folies, mes trésors… je ne veux rien d'autre que votre amour…

— Vous l'avez, dit Jill.

— Je ne gnoque pas « amour », mais Jill parle toujours vrai, ajouta Mike.

— … et aussi vous savoir sauvés. Mais cela ne m'inquiète plus. Mike m'a parlé de la signification de l'attente. Vous comprenez, Jill ?

— Je gnoque. Je ne suis plus jamais pressée.

— J'ai quelque chose pour vous, les enfants…» Elle prit son sac et en sortit un livre. « Tenez… c'est l'exemplaire de la Nouvelle Révélation que saint Foster m'a donné, la nuit où il me marqua de son baiser. Il est à vous. J'y tiens. »

Jill en avait les larmes aux yeux. « Mais, tante Patty… notre frère ! Nous ne pouvons pas vous le prendre. Nous en achèterons un.

— Si, si, je veux… C'est de l'eau que je partage avec vous pour nous rapprocher.

— Nous le partagerons, dit Jill avec enthousiasme. Il est à nous maintenant, à nous tous. Elle l'embrassa.

Mike lui tapa sur l'épaule. « Tu es bien avide, mon petit frère. À mon tour.

— Je serai toujours avide de cette façon. »

L'Homme de Mars embrassa d'abord son nouveau frère sur la bouche, puis là où Foster avait déposé son baiser. Ensuite, il choisit un endroit symétrique sur le sein droit et l'y embrassa longuement, en étirant fortement le temps. Il était nécessaire de gnoquer les capillaires…

Pour les deux autres, cela n'avait pas duré plus d'un instant, mais Jill avait senti ses efforts. « Patty, s'exclama-t-elle, *Regardez ! »*

Mrs. Paiwonski baissa les yeux, et vit le stigmate parallèle, de la forme de ses lèvres et de la couleur du sang. Elle faillit s'évanouir, puis la force de sa foi reprit le dessus. « Oui, Michaël, *Oui… ! »*

Peu après, la femme tatouée était redevenue une ménagère pudibonde, des gants au col montant. « Non, je ne pleurerai pas. Dans l'éternité on ne se dit pas au revoir. J'attendrai. » Elle les embrassa, et sortit sans se retourner.

28

« Blasphème ! »

Foster leva les yeux. « Quelle mouche vous a piqué, petit ? »

L'annexe avait été montée à la hâte, et des nuées de Choses y pénétraient… petits moustiques inoffensifs en général, mais dont la morsure pouvait causer une vive démangeaison de l'ego.

« Il faut le voir pour le croire. Je vais ramener l'omniscion en arrière et vous montrer.

— Vous seriez surpris du nombre de choses que je peux croire. » Néanmoins, le surveillant de Digby daigna distraire une partie de son attention. Il vit trois humains, un homme et deux femmes, spéculant sur l'éternité. Rien que de très ordinaire. « Et alors ? demanda-t-il.

— Vous avez entendu ce qu'elle a dit l'« Archange Michaël. » Ça alors !

— Alors quoi ?

— Mais enfin, pour l'amour de Dieu !

— Ce n'est pas exclu. »

L'auréole de Digby frémit. « Vous n'avez pas bien regardé, Foster. Elle parlait de ce délinquant juvénile retardé qui m'a envoyé ici ! »

Foster augmenta le volume, et remarqua que l'apprenti ange avait dit la vérité – il remarqua aussi un autre détail et sourit de son sourire angélique. « Qu'est-ce qui vous dit que ce n'est pas vrai, cadet ?

— Hein ?

— Cela fait un bout de temps que je n'ai plus vu Mike au Club, et son nom a été rayé de la liste des participants au Tournoi Solipsiste du Millenium ; il est certain qu'il est en mission. Mike est un des solipsistes les plus acharnés du secteur.

— Mais c'est obscène !

— Si vous saviez combien d'idées du Patron ont été taxées d'obscènes… ou plutôt, vous devriez le savoir avec votre expérience. L'obscénité est un concept sans existence théologique. Aux purs, toutes choses sont pures.

— Mais…

— Chut ! En plus du fait que notre frère Michaël est absent en ce moment, il est impossible de se méprendre sur l'identité de cette dame tatouée. C'est une séculière d'une grande sainteté.

— Qui dit cela ?

— Moi. Je sais. » Foster eut de nouveau son sourire angélique. Chère petite Patricia ! Plus dans sa prime jeunesse, certes mais toujours désirable, et brillant d'une lumière intérieure qui la faisait ressembler à un vitrail. Il remarqua sans aucun orgueil temporel que Georges avait terminé sa grande œuvre – le tableau de sa montée au Ciel n'était pas mal, pas mal du tout, dans un sens très élevé. Il faudrait qu'il aille le féliciter et lui dire qu'il avait vu Patricia. Où était-il donc ? Ah oui ! Dans la section de dessin universel, sous les ordres directs du grand architecte.

Ah Patricia ! Quelle adorable poupée, et quelle sainte frénésie ! Avec un peu plus d'assurance et un petit peu moins d'humilité, il aurait pu en faire une prêtresse. Mais Patricia ne pouvait accepter Dieu que selon sa propre nature et cela n'aurait marché que chez les Lingayats… qui n'avaient pas besoin d'elle. Foster songea un moment à la revoir telle qu'il l'avait connue, mais s'abstint avec une réserve toute angélique. Il avait trop de travail…

« Laissez l'omniscion, cadet. J'ai un mot à vous dire. » Digby obéit. Foster fit résonner son halo – une habitude énervante qu'il avait chaque fois qu'il méditait. « Cadet, vous ne devenez pas assez angélique.

— Je suis désolé.

— La désolation n'a pas de place dans l'éternité. En vérité, vous vous préoccupez trop de ce jeunot, qu'il soit notre frère Michaël ou non. Ce n'est pas à vous de juger l'instrument qui vous a rappelé du pâturage. Vous le connaissiez à peine d'ailleurs, et ce n'est pas tellement lui qui vous tourmente, mais plutôt cette petite secrétaire brune que vous aviez. Elle avait mérité mon Baiser bien avant votre départ, n'est-ce pas ?

— Je continuais à l'examiner.

— Vous serez donc angéliquement heureux d'apprendre que l'évêque suprême Short l'a examinée – oh ! très à fond – après votre départ et l'a acceptée. Je vous avais dit qu'il serait à la hauteur de sa tâche. Mais ce n'était pas de cela dont je voulais vous parler. Un poste d'élève gardien est disponible dans un secteur qui vient d'être créé. Certes, ce poste est au-dessous de votre rang nomimal, mais ce sera un excellent entraînement angélique pour vous. Cette planète – oui, c'est une sorte de planète, vous verrez – est occupée par une race sexuellement tripolaire, et je me suis laissé dire que don Juan en personne ne serait attiré par aucune de leurs polarités. On le sait

d'ailleurs avec certitude : il y a été envoyé à titre d'expérience. Il a supplié en hurlant pour qu'on le ramène dans l'enfer solitaire qu'il s'est créé.

— Vous m'envoyez là-bas pour que je n'intervienne pas dans vos affaires, hein !

— Ta-ra-ta-ta ! Vous ne pouvez pas intervenir. C'est l'Impossibilité qui rend tout le reste possible ! J'ai pourtant essayé de vous l'expliquer lors de votre arrivée. Mais ne vous inquiétez pas, vous avez toute l'éternité pour essayer ; c'est permis. Vous pourrez d'ailleurs revenir de temps en temps sans perte de temporalité. Et maintenant, volez ! J'ai du travail. » Foster reprit là où il avait été interrompu. Ah oui ! une pauvre âme temporellement connue sous le nom d'« Agnès Douglas ». Elle avait courageusement joué le rôle ingrat qui lui avait été assigné… mais maintenant il était terminé et elle avait besoin de repos pour se remettre des fatigues de la bataille… elle allait se débattre comme une belle diablesse et vomir de l'ectoplasme par tous les orifices.

Il faudrait l'exorciser après une tâche aussi rude ! Mais elles l'étaient d'ailleurs toutes. « Agnès Douglas » était une envoyée spéciale parfaitement sûre ; on pouvait lui confier les tâches les plus ingrates à condition qu'elles soient essentiellement virginales – la mettre dans un couvent, la brûler sur un bûcher. Cela marchait toujours.

Il n'éprouvait d'ailleurs envers les vierges que le respect professionnel pour le travail bien fait. Foster jeta un dernier coup d'œil à Mrs. Paiwonski. Ah ! en voilà une qu'il appréciait. Adorable petite Patricia ! Quelle bénédiction, quelle sainte lubricité…

29

Lorsque la porte se fut refermée derrière Patricia, Jill demanda : « Et maintenant, Mike ?

— Nous partons. Tu as lu des livres de psychopathologie, Jill ?

— Oui, mais certainement moins que toi.

— Tu connais le symbolisme du tatouage et des serpents ?

— Bien entendu. J’avais compris dès que j’ai vu Patty. J’espérais que tu trouverais un moyen.

— Je ne le pouvais pas tant que nous n’étions pas frères d’eau. Le sexe est une bonté utile, mais seulement s’il est partage et rapprochement. Je gnoque que si je le faisais sans me rapprocher… je me demande.

— Je gnoque que tu ne le pourrais pas, Mike. C’est une des raisons – des nombreuses raisons – pour lesquelles je t’aime.

— Je ne gnoque toujours pas « aimer », Jill. Je ne gnoque pas les « gens ». Mais je ne voulais pas que Pat parte.

— Fais-la rester avec nous. »

(L’attente, Jill.)

(Je sais.)

Il ajouta : « Je doute que nous pourrions lui offrir tout ce dont elle a besoin. Elle veut tout le temps se donner, à tout le monde. Les Rencontres Heureuses, les serpents et les jobards ne lui suffisent déjà pas. Elle veut s’offrir au monde entier sur un autel, et les rendre tous heureux. Cette Nouvelle Révélation… elle représente sans doute autre chose pour d’autres gens, mais pour elle, c’est cela.

— Oui, Mike chéri.

— Il est temps de partir. Choisis une robe et prends ton sac. Je vais nettoyer le reste. »

Jill aurait aimé prendre une ou deux choses, mais Mike voyageait toujours avec juste ce qu’il avait sur le dos, et semblait gnoquer que c’était également ce qu’elle préférait. « Je mettrai la jolie bleue. »

La robe flotta jusqu’à elle, s’arrêta au-dessus de ses bras levés et descendit la recouvrir. La fermeture à glissière se ferma. Des chaussures marchèrent vers elle ; elle entra dedans. « Je suis prête. »

Mike avait capté l’essence de sa pensée mais non le concept précis auquel elle s’appliquait, car il était trop éloigné des idées martiennes. « Jill ? Veux-tu que nous nous mariions ? »

Elle y réfléchit. « Nous sommes dimanche, c’est impossible.

— Demain, alors. Je gnoque que cela te plairait.

— Non, Mike.

— Pourquoi pas, Jill ?

— Cela ne nous rendrait pas plus proches, car nous avons déjà partagé l’eau. C’est vrai en martien comme en anglais.

— Oui.

— Il y a encore une autre raison, seulement en anglais. Je ne voudrais pas que Dorcas, Anne et Myriam – sans oublier Patty, aient l’impression que je veux les évincer.

— Je suis sûr qu’elles ne croiraient pas cela, Jill.

— Je préfère ne pas courir ce risque inutile. Inutile parce que tu

m’as épousée il y a des siècles déjà, dans une chambre d’hôpital. » Elle hésita. « Mais il y a autre chose que tu pourrais faire pour moi.

— Oui, Jill ?

— Tu pourrais m’appeler de noms gentils ! Comme je le fais avec toi.

— Oui, Jill. Quels noms gentils ? »

Elle se jeta à son cou. « Mike, tu es l’homme le plus adorable que j’aie jamais rencontré… et la créature la plus exaspérante des deux planètes ! Ne t’inquiète pas. Appelle-moi simplement « petit frère » de temps en temps. Cela me fait délicieusement frémir.

— Oui, Petit Frère.

— Oh, Mike ! Dépêchons-nous de partir, avant que je ne t’entraîne de nouveau au lit. Rejoins-moi en bas ; je vais payer la note. » Elle sortit brusquement.

Ils prirent le premier Lévrier sans même regarder sa destination. Une semaine plus tard, ils s’arrêtèrent dans les Poconos, partagèrent l’eau pendant quelques jours, et partirent sans dire au revoir. C’était une coutume humaine à laquelle Mike était décidément réfractaire. Il ne l’utilisait qu’avec des étrangers.

Peu après, ils arrivèrent à Las Vegas. Mike jouait tandis que Jill tuait le temps comme girl dans une revue. Comme elle ne savait ni chanter ni danser, elle paradait en souriant, vêtue d’un invraisemblable chapeau et d’un carré de lamé ; telle était sa place dans la Babylone de l’Ouest. Elle préférait travailler pendant que Mike était occupé ; il réussissait toujours à lui procurer le job qu’elle convoitait. Et comme les casinos ne ferment jamais, Mike était occupé pour ainsi dire tout le temps.

Mike prenait garde à ne pas trop gagner, et respectait des limites fixées par Jill. Après avoir soutiré quelques milliers de dollars à chaque casino, il les remettait en jeu, pour ne jamais gagner gros. Puis, il travailla comme croupier, laissant la petite boule rouler sans intervenir, mais il observait les gens, essayant de gnoquer pourquoi ils jouaient. Il sentit un mobile intensément sexuel, et gnoqua qu’il était mauvais.

Jill considérait que les clients du grandiose restaurant-théâtre où elle travaillait étaient des jobards ; comme tels, ils ne comptaient pas. Mais elle s’aperçut avec surprise qu’elle prenait un plaisir actif à se produire devant eux. Elle examina ses sentiments avec une honnêteté toute martienne. Elle avait toujours pris plaisir à être regardée admirativement par les hommes qu’elle trouvait suffisamment attirants pour avoir envie de les toucher, et avait été dépitée de constater que la vue de son corps ne signifiait rien pour Mike, bien qu’il fût aussi dévoué à son corps qu’elle pouvait le rêver…

… lorsqu'il n'était pas préoccupé. Et même alors il faisait preuve de générosité, acceptait sans se plaindre qu'elle le tirât de sa transe et se montrait heureux, ardent et amoureux.

C'était une de ses curieuses particularités, comme son incapacité de rire. Jill conclut qu'elle aimait être visuellement admirée par des étrangers parce que c'était précisément cela que Mike ne lui donnait pas.

Mais, dans son honnêteté vis-à-vis d'elle même, elle balaya bientôt cette théorie. Les hommes qui composaient le public étaient pour la plupart trop vieux, trop gras, trop chauves pour qu'elle les trouvât attirants. Jill avait toujours considéré avec mépris les « vieux débauchés », mais pas tous les vieux hommes… Jubal pouvait la regarder, et même se servir d'un langage cru, sans jamais lui donner l'impression qu'il aurait aimé se trouver seul avec elle pour la peloter.

Elle s'aperçut toutefois que ces « vieux débauchés » ne la faisaient pas grincer des dents. Leurs regards admiratifs ou concupiscents – et elle les sentait, pouvait identifier leurs sources – ne la gênaient pas. Ils la réchauffaient, lui procuraient une satisfaction béate.

Jusqu'alors, « exhibitionnisme » n'avait été pour elle qu'un terme technique désignant une faiblesse méprisable. Et maintenant, en mettant le sien en lumière, elle se dit que cette forme de narcissisme était normale, ou alors qu'elle était anormale. Mais elle ne se sentait nullement anormale ; en fait, elle se sentait plus saine que jamais.

Bon. Si une femme saine et normale aime être regardée, il s'ensuit comme la nuit suit le jour que les hommes sains aiment regarder, sans quoi cela n'aurait plus de sens ! À ce point de ses réflexions, elle comprit, intellectuellement du moins, Duke et ses photos.

Elle en parla à Mike, qui ne vit pas en quoi cela aurait pu la gêner qu'on la regardât. Il comprenait qu'on désire ne pas être touché. Mike évitait généralement de serrer les mains, et n'acceptait d'être touché que par ses frères. (Jill ne savait pas jusqu'où cela allait vraiment. Après que Mike ait lu un livre sur ce sujet, elle lui avait expliqué l'homosexualité, et lui avait donné des conseils pour éviter les homosexuels ; elle savait que Mike les attirerait. Sur ses conseils, il se fit un visage plus masculin, alors qu'il était d'une beauté assez androgyne. Mais Jill n'était pas certaine qu'il refuserait – avec Duke, par exemple. Heureusement, la plupart de ses frères mâles étaient fortement masculins, de même que les autres étaient des femmes très féminines. Jill se demanda s'il ne détectait pas quelque chose de « mauvais » dans les infortunés intermédiaires, et en voie de conséquence ne leur offrait jamais de l'eau.)

Mike ne comprenait pas davantage pourquoi elle prenait soudain plaisir à être regardée. À l'époque de leur départ de la foire, leurs attitudes étaient similaires : Jill était alors indifférente aux regards.

Elle voyait maintenant que son attitude actuelle existait déjà à l'état embryonnaire. Au cours de sa difficile adaptation à l'Homme de Mars, elle avait rejeté la plupart de ses conditionnements culturels, et le reste de pudibonderie qu'elle avait conservé malgré sa profession d'infirmière.

Elle fut capable d'admettre qu'elle portait en elle quelque chose d'aussi joyeusement éhonté qu'une chatte en chaleur.

Elle essaya d'expliquer cela à Mike, ainsi que sa théorie de la complémentarité entre l'exhibitionnisme narcissique et le voyeurisme. « La vérité, Mike, c'est que ça me fait quelque chose quand les hommes me regardent… un tas d'hommes, n'importe lesquels. Je gnoque maintenant pourquoi Duke aime ces photos, et plus elles sont sexy, mieux cela vaut. Cela ne signifie pas que j'aie envie de coucher avec eux, pas plus que Duke ne désire coucher avec ses photos. Mais lorsqu'ils me regardent et me disent, en pensée, que je suis désirable, cela me fait frémir jusqu'au cœur de mon être. » Elle plissa le front. « Je devrais me faire faire des photos vraiment vilaines et les envoyer à Duke… pour lui dire que je regrette de ne pas avoir gnoqué ce que je croyais être une faiblesse de sa part. Si c'est une faiblesse, je la partage, dans sa version féminine. Mais je gnoque que ce n'en est pas une.

— D'accord. Nous trouverons un photographe. »

Jill secoua la tête. « Non. Je lui écrirai une lettre pour m'excuser. Duke n'a jamais essayé de flirter avec moi, et je ne voudrais pas lui donner des idées.

— Tu ne voudrais pas Duke, Jill ? »

Elle entendit en esprit un écho de « frère d'eau ». « Hum… Je n'y avais jamais pensé. Je crois que je t'étais « fidèle ». Mais je gnoque que tu parles vrai. Je ne repousserais pas Duke, et cela me ferait même plaisir ! Hein, que dis-tu de cela, Mike chéri ?

— Je gnoque une bonté, répondit-il sans sourire.

— Mon galant martien… il y a des moments où les femelles humaines apprécient un semblant de jalousie, mais je crois qu'il n'y a aucune chance pour que tu gnoques jamais la jalousie. Ah, mon chéri ! Que gnoquerais-tu si un de ces jobards m'approchait de trop près ? »

Mike sourit imperceptiblement. « Je gnoque qu'il disparaîtrait.

— Je le gnoque aussi. Mais écoute-moi bien, Mike. Tu m'as promis que tu n'agirais ainsi qu'en cas de danger réel. Si tu m'entends hurler, et que tu vois dans mon esprit que ça va vraiment mal, c'est autre chose. Mais je me défendais contre les loups quand tu étais encore sur Mars. Lorsqu'une fille se fait violer, c'est neuf fois sur dix de sa faute, du moins en partie. Ne sois donc pas trop pressé d'agir.

— Je m'en souviendrai. J'aimerais que tu envoies cette vilaine photo à Duke.

— Mais pourquoi ? Si je voulais entreprendre Duke – et cela se pourrait, maintenant que tu m'en as donné l'idée –, je le prendrais par les épaules et lui dirais : « Alors, Duke, qu'en dis-tu ? Je suis consentante. » Mais je ne tiens pas à lui envoyer une vilaine photo comme ces femmes t'en envoyaient. Mais si tu y tiens, je veux bien. »

Mike plissa le front. « Si tu le veux, fais-le ; sinon, ne le fais pas. Mais j'aurais voulu voir prendre la photo. Qu'est-ce que c'est, une « vilaine » photo, Jill ? »

Mike ne s'expliquait pas le changement d'attitude de Jill, et cela faisait longtemps que la collection « artistique » de Duke l'intriguait. Mais le pâle équivalent martien de la tumultueuse sexualité humaine ne lui avait donné aucune base pour gnoquer le narcissisme et le voyeurisme, la pudeur ou l'exhibitionnisme. Il ajouta : « *Vilain* veut dire un petit peu mauvais, mais je gnoque que tu parlais plutôt d'une chose bonne.

— Je suppose que ça peut être ou bien l'un ou bien l'autre ; cela dépend de celui qui la regarde. Je ne peux pas t'expliquer, Mike. Il faut que je te montre. Ferme les volets, s'il te plaît. »

Quand ce fut fait, elle dit. « Bien, allons-y. Tu vois, cette pose est tout juste un petit peu vilaine, les girls l'utilisent souvent. Celle-là l'est un peu plus ; il n'y en a pas beaucoup qui la prendraient devant un public. Mais en voilà une vraiment vilaine… et celle-ci l'est *très*. Quand à celle-là, elle l'est tellement que je ne voudrais même pas qu'on me photographie comme ça avec une serviette sur le visage… à moins que tu ne le veuilles vraiment.

— Pourquoi le voudrais-je, si ton visage est caché ?

— Je ne sais pas. Demande à Duke.

— Je ne gnoque pas de mal ni de bien. Je gnoque…» Il utilisa un mot martien désignant un état émotionnel absolument neutre. Ils continuèrent à en discuter, partiellement en martien, qui permettait une discrimination très précise des sentiments et des valeurs, partiellement en anglais, mieux adapté à l'expression des concepts.

Désireux d'éclaircir ce mystère, Mike prit ce soir-là une table au premier rang, non sans avoir, sur la suggestion de Jill, graissé la patte au maître d'hôtel. Jill entra en scène en se pavanant, un sourire pour tous et un clin d'œil complice pour Mike, qui n'était guère qu'à trois mètres d'elle. Dès le quatrième jour, le metteur en scène l'avait placée au premier rang des girls, lui disant : « Je ne sais pas ce qui se passe, mon petit. J'ai des filles deux fois mieux faites que vous, mais c'est vous que le public regarde. »

Elle prit sa pose, et parla avec Mike en esprit. *(Tu sens quelque chose ?)*

(Je gnoque, mais pas avec plénitude.)

(Suis mon regard, mon frère. Le petit. Il est tout palpitant, et il a soif de

moi.)

(Je gnoque sa soif.)

(Le vois-tu ?) Jill fixa le spectateur, à la fois pour accroître son intérêt et pour que Mike puisse le voir par ses yeux à elle. Elle avait commencé à apprendre cette commodité martienne, mais n'en avait pas encore le contrôle. Mike pouvait voir par ses yeux simplement en l'en avertissant, mais elle ne pouvait y parvenir que s'il y donnait toute son attention.

(Nous le gnoquons ensemble), acquiesça Mike. *(Grande soif pour Petit Frère.)*

(!!!)

(Oui. Très belle agonie.)

À un signal de la musique, Jill se remit en mouvement, avec une sensualité que sa fierté redoublait, et en sentant le désir monter en elle en réponse aux émotions de Mike et de l'étranger. La mise en scène voulait qu'elle avançât vers ce dernier, et elle continua à le regarder dans les yeux.

Il se passa alors une chose qui la prit au dépourvu, parce que Mike ne lui avait jamais dit que c'était possible. Elle recevait les émotions du petit homme et les transmettait à Mike…

… lorsque soudain elle se vit par les yeux de l'étranger, et sentit dans toute sa force le besoin primitif avec lequel il la voyait.

Elle trébucha et serait tombée si Mike ne l'avait pas retenue et soutenue jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau capable de marcher. Toute perception inhabituelle avait disparu.

La parade des beautés se dirigea vers les coulisses. Lorsqu'elles furent hors de vue du public, la fille qui se trouvait derrière elle lui demanda : « Que s'est-il passé, Jill ?

— J'avais accroché mon talon.

— Le plus beau rétablissement que j'aie jamais vu ! On aurait dit une marionnette soutenue par des ficelles. »

(… si tu savais comme c'est vrai !) « Je vais demander au régisseur de faire vérifier cet endroit. Il doit y avoir une planche mal clouée. »

Pendant le reste du spectacle, Mike lui fit entrevoir comment elle apparaissait à plusieurs autres spectateurs, mais en évitant de la prendre par surprise. Jill fut stupéfaite par la diversité de ces images : l'un admirait ses jambes, un autre était fasciné par les ondulations de ses hanches, un troisième n'avait d'yeux que pour sa poitrine. Ensuite, Mike lui fit voir certaines de ses collègues ; elle fut heureuse de constater qu'il les voyait à peu près comme elle mais avec plus de force… et stupéfaite de sentir ses propres émotions s'accroître lorsqu'elle regardait les autres filles à travers les yeux de Mike.

Mike partit avant la fin, pour éviter la bousculade. Elle ne

s'attendait pas à le revoir de la nuit, car il avait juste pris quelques heures pour venir voir le spectacle. Elle sentit sa présence avant même d'entrer dans l'hôtel. La porte s'ouvrit pour l'accueillir et se referma derrière elle. « Hello, chéri ! cria-t-elle. Que c'est gentil d'être rentré ! »

— Je gnoque les vilaines images maintenant, lui dit-il en souriant. » Jill sentit ses vêtements disparaître. « Fais de vilaines images.

— Hein ? Si tu veux, chéri. Bien sûr. » Elle prit une série de poses, comme la première fois. Mike lui prêtait ses yeux pour se voir elle-même. Et en se regardant, elle sentit leurs émotions s'amplifier mutuellement par un effet d'écho réciproque. Pour finir, elle prit la pose la plus lascive qu'elle put imaginer.

« Les vilaines images sont une grande bonté, dit Mike gravement.

— Oui ! Et je les gnoque aussi maintenant. *Qu'attends-tu ? »*

Ils cessèrent de travailler et firent le tour de toutes les boîtes de Las Vegas. Jill s'aperçut qu'elle ne « gnoquait les vilaines images » qu'à travers des yeux masculins. Lorsque Mike regardait, elle partageait ses émotions, du plaisir mi-esthétique, mi-sensuel, à la franche excitation sexuelle. Mais si l'attention de Mike était ailleurs, le modèle, la danseuse ou la strip-teaseuse redevenait une simple femme. Cela la soulagea plutôt : c'en eût été trop si elle s'était en plus découvert des tendances lesbiennes.

Mais c'était une « grande bonté » de voir les filles par ses yeux, et une bonté extatique de savoir enfin qu'il la regardait de la même façon.

Ils quittèrent Las Vegas pour Palo Alto, où Mike essaya d'avaler la bibliothèque Hoover en entier, mais les visionneuses n'étaient pas assez rapides, et il ne tournait pas les pages assez vite pour pouvoir tout lire. À la fin, il dut admettre qu'il absorbait les informations plus rapidement qu'il ne pouvait les gnoquer. Au grand soulagement de Jill, ils partirent pour San Francisco où il s'embarqua dans une recherche systématique.

Un jour, en revenant dans leur appartement, elle le vit assis sans rien faire, entouré d'un tas de livres : le Talmud, le Livre des Morts tibétain, le Kama-Sutra, plusieurs versions de la Bible, le Livre des Mormons. Le précieux exemplaire, de la Nouvelle Révélation dont Patty leur avait fait cadeau, divers Apocryphes, la version intégrale du Rameau d'or de Frazer, le Coran, la Voie, Science et Santé suivi d'une clef des Écritures, les écrits sacrés d'une douzaines d'autres religions majeures ou mineures, jusques et y compris des bizarreries comme le Livre de la Loi de Crowley.

— « Ça ne va pas, chéri ?

— Je ne gnoque pas, Jill. »

(L'attente, Michaël. L'attente de la plénitude.)

« Je ne pense pas que l'attente amènera la plénitude. Je sais ce qui ne va pas : je ne suis pas un homme, mais un Martien pris dans un corps qui ne lui va pas.

— Tu es suffisamment homme pour moi, Mike chéri, et j'adore le corps que tu as.

— Je suis certain que tu gnoques ce dont je parle. Je ne gnoque pas les hommes, je ne gnoque pas la multiplicité des religions. Tandis que dans mon peuple…

— *Ton* peuple, Mike ?

— Désolé. J'aurais dû dire chez les Martiens… il n'y a qu'une seule religion, et qui n'est pas une croyance mais une certitude. Tu le gnoques : « Tu es Dieu ! »

— Oui, je le gnoque… en martien. En anglais, cela ne veut pas dire la même chose. Je ne sais pas pourquoi.

— Oui… Sur Mars, lorsque nous voulions savoir quelque chose, nous le demandions aux Anciens et la réponse était toujours juste. Jill, est-il vraiment possible que les humains n'aient pas d'« Anciens » ? Pas d'âmes, je veux dire. Lorsque nous nous désincarnons – *mourons* – mourons-nous *morts,* complètement, sans qu'il reste rien ? Vivons-nous dans l'ignorance parce que tout cela n'a aucune importance ? Parce que nous passons, sans laisser la moindre trace derrière nous, en un temps si court qu'un Martien l'userait pour une seule longue méditation ? Dis-moi, Jill. Tu es humaine. »

Elle sourit avec une sobre sérénité. « Tu m'as déjà tout dit, Mike. Tu m'as appris à connaître l'éternité, et tu ne peux plus me le retirer. On ne peut pas mourir, Mike, on ne peut que se désincarner… Ce corps que tu m'as appris à voir par tes yeux, et que tu as si bien su aimer, disparaîtra un jour, mais *moi* je ne disparaîtrai pas… *Je suis qui je suis !* Tu es Dieu et je suis Dieu et nous sommes Dieu, éternellement. Je ne sais pas où je serai ni si je me souviendrai avoir été Jill Boardman, qui avec un égal plaisir nettoyait les cuvettes des malades et se déshabillait sur scène. J'ai aimé ce corps…»

Mike rejeta les vêtements de Jill avec une impatience qui ne lui était pas coutumière.

« Merci, Mike, dit-elle. Ce corps a été bon pour moi, et pour toi. Pour nous deux qui y pensions. Mais je ne crois pas que je le regretterai quand ce sera terminé. J'espère que tu le mangeras lorsque je me désincarnerai.

— Je te mangerai, bien sûr… à moins que je ne me désincarne avant toi.

— Cela m'étonnerait. Avec le contrôle que tu as sur ton corps, je pense que tu pourras vivre plusieurs siècles. À moins que tu ne te

désincarnes volontairement.

— Cela pourrait arriver. Mais pas encore. Jill, dans combien d'églises sommes-nous allés ?

— Dans toutes celles qui existent à San Francisco, sans compter les services fostérites pour les Chercheurs.

— Ça c'était pour faire plaisir à Pat ; je n'y serais jamais retourné si tu ne m'avais pas dit qu'elle avait besoin de savoir que nous n'avons pas abandonné.

— Elle en a besoin, et nous ne pouvons pas lui mentir.

— En fait, admit-il, les Fostérites ont pas mal de choses. Tout est déformé, bien sûr, ils tâtonnent. Mais ils ne corrigeront jamais leurs erreurs parce que cela…» Il fit planer le livre de Patty à leur hauteur, «… est presque entièrement bon à jeter au rebut !

— Je sais. Mais Patty ne s'en aperçoit pas. Elle est trop innocente. Elle est Dieu, et agit en conséquence… mais elle ne sait pas qu'elle l'est.

— Eh oui ! fit Mike. Voilà notre Pat. Elle ne le croit que lorsque je le lui dis… Mais voyons, Jill, il n'y a que trois choses vers lesquelles nous puissions nous tourner. D'abord la science ; quand j'étais encore dans le nid, on m'en a appris bien plus sur la façon dont l'univers fonctionne que ce que les savants humains sont prêts à accepter. Je ne peux même pas leur parler d'un truc aussi élémentaire que la lévitation. Ce n'est pas que je veuille rabaisser les savants ; je gnoque que ce qu'ils font est nécessaire, mais nous ne cherchons pas la même chose. On ne gnoque pas un désert en comptant les grains de sable. Ensuite, il y a la philosophie, qui est censée avoir réponse à tout. Et ? À la fin de leur démarche, ils retrouvent en tout et pour tout ce qu'ils y avaient mis au début, sauf ceux qui se leurrent eux-mêmes en prouvant leurs hypothèses par leurs conclusions. Comme Kant et tant d'autres qui courent après leur propre queue. La réponse devrait donc se trouver *là »,* il désigna la pile de livres, « seulement elle n'y est pas. Quelques fragments qui gnoquent juste, mais jamais un ensemble cohérent, à moins de faire appel à la foi. Ah, la *Foi !* Quel vilain mot. Jill, pourquoi ne me l'as tu pas mentionné en m'apprenant la liste des mots à ne pas utiliser en société ? » Jill sourit. « Mike, tu viens de faire une plaisanterie !

— C'était involontaire… et je ne vois pas ce que cela a d'amusant. Oh, Jill, je n'ai vraiment pas été bon pour toi. Tu riais. Je ne riais pas. Et je ne l'ai jamais appris, mais c'est toi qui as oublié ! Ce n'est pas moi qui deviens humain… mais toi qui deviens martienne.

— Et j'en suis heureuse. Tu n'as sans doute pas remarqué que je riais.

— Je t'entendrais rire de l'autre bout de la rue. Je n'ai plus peur du rire, mais je ne le gnoque pas. Si je le gnoquais, je crois que je

gnoquerais les gens. Alors, je pourrais aider quelqu'un comme Pat… lui enseigner ce que je sais et apprendre ce qu'elle sait. Nous nous comprendrions.

— Tout ce que Patty désire, c'est nous voir de temps en temps. Pourquoi n'irions-nous pas, Mike chéri ? Elle est chez elle, car la foire est fermée pour la saison. Descendons au sud… j'ai toujours voulu connaître la Basse-Californie, et cela nous permettrait de quitter cet affreux brouillard. Nous irions chercher le soleil plus loin s'il le faut, et l'amènerions avec nous, ça serait merveilleux !

— D'accord. »

Elle se leva. « Je vais choisir une robe. Si tu veux garder ces livres, je peux les envoyer à Jubal. »

Il claqua des doigts et tous les livres disparurent, sauf la *Nouvelle Révélation* de Patricia. « Mais avant de partir, Jill, je voudrais aller au zoo.

— Comme tu voudras.

— Je voudrais renvoyer son crachat au chameau et lui demander pourquoi il fait cette tête. Peut-être les chameaux sont-ils les Anciens de cette planète, ce qui expliquerait bien des choses.

— Mike ! Deux plaisanteries le même jour !

— Je ne ris pas. Et toi non plus. Ni le chameau. Il gnoque peut-être pourquoi, lui. Cette robe te va ? Veux-tu des sous-vêtements ?

— Oh oui, s'il te plaît. Il fait frais.

— Doucement…» Il la fit léviter à une cinquantaine de centimètres au-dessus du tapis. « Slip, bas, jarretières, chaussures. » Il la redescendit. « Et maintenant lève les bras. Soutien-gorge ? Non, tu n'en as pas besoin. Et puis la robe, et te voilà décente. Et jolie, quoi que cela veuille dire. Si je ne suis bon à rien d'autre, je pourrais peut-être trouver une place de femme de chambre : bains, shampooings, massages, coiffure, maquillage, tenues pour toutes occasions. Ce sera tout Madame ? »

— Tu es une parfaite femme de chambre, chéri.

— Je le gnoque. Tu es si jolie que j'ai bien envie de tout ôter et de te faire un massage. Du type qui rapproche.

— Oh oui !

— Je croyais que tu avais appris à attendre ? D'abord, il faut que tu m'amènes au zoo et m'achètes des cacahuètes.

— Oui, Mike. »

Un vent glacial soufflait sur le Golden Gâte Park ; Mike ne s'en aperçut même pas et Jill avait appris comment ne pas avoir froid. Elle fut néanmoins heureuse de la chaleur qui régnait dans la ménagerie des singes. Elle n'aimait d'ailleurs pas ces derniers : ils étaient trop humains ; cela la déprimait. Elle en avait pourtant fini avec la pudibonderie, et avait appris à chérir avec une joie ascétique, presque

martienne, tout ce qui était physique. Les évacuations et copulations publiques de ces simiens ne l'offusquaient pas ; les pauvres… enfermés comme ils l'étaient, comment se seraient-ils soustraits aux regards ? Non, ce qui la gênait, c'est qu'ils étaient « humains, trop humains ». Leurs actions, leurs expressions, même tel regard vaguement surpris lui rappelaient ce qu'elle appréciait le moins dans sa propre race.

Jill préférait les lions, les grands mâles arrogants malgré la captivité, le caractère placide et maternel des femelles… Et aussi l'altière beauté des tigres du Bengale aux yeux encore emplis de jungle, les petits léopards rapides et implacables, la forte odeur de musc qui régnait dans cette partie de la ménagerie. Mike partageait ses goûts ; ils passaient des heures avec les grands fauves, ou dans la volière, ou encore à regarder les reptiles ou les phoques… il lui avait dit une fois que naître otarie était ce que l'on pouvait faire de mieux sur cette planète.

La première visite que Mike rendit à un zoo l'avait fortement déprimé. Jill dut lui ordonner d'attendre et de gnoquer, car il était sur le point de libérer tous les animaux. Puis il admit que la plupart ne pourraient pas vivre ici, et que le zoo était, dans un sens, un nid. Après quelques heures de méditation, il décida de ne jamais faire disparaître barreaux, grillages ou cloisons de verre. Il expliqua à Jill que les barreaux servaient davantage à maintenir les gens au-dehors qu'à empêcher les animaux de sortir, ce qu'il n'avait pas gnoqué au début. Après cela, il ne manquait jamais de visiter les zoos des villes où ils passaient.

Mais aujourd'hui, même la misanthropie des chameaux fut impuissante à chasser la mélancolie de Mike, et les singes ne le déridèrent pas. Ils étaient devant une cage contenant une famille de capucins et les regardaient manger, dormir, se faire la cour et se livrer à leur mille et une occupations.

Jill jeta une cacahuète à un jeune mâle, mais avant qu'il ne pût la manger, un vieux mâle la lui vola, et lui donna en plus une rossée. Le jeune capucin ne fit nullement mine de poursuivre son bourreau ; il tapait des poings sur le sol de la cage et bavait de rage impuissante. Mike le regardait avec une gravité solennelle.

Soudain, le singe maltraité traversa la cage en courant et se précipita sur un singe encore plus petit que lui, pour lui administrer une volée pire que celle qu'il avait reçue. Le troisième singe s'enfuit en gémissant. Les autres capucins ne prêtèrent aucune attention à ce qui se passait.

Alors, Mike rejeta la tête en arrière et rit. Il continua de rire, incontrôlablement. Suffocant à moitié, tremblant de tout son corps, il s'affaissa lentement, sans cesser de rire.

« Mike, arrête ! »

Il se redressa mais ne cessa pas de hoqueter de rire. Un gardien arriva en courant. « Vous avez besoin d'aide, madame ?

— Pouvez-vous nous appeler un taxi ? N'importe quoi, terrestre ou aérien. Il faut que je le sorte d'ici ! » Elle ajouta : « Il est souffrant.

— Ou une ambulance ? On dirait qu'il a une attaque.

— N'importe quoi ! » Quelques minutes plus tard, elle aida Mike à monter dans un aérotaxi piloté. Elle donna leur adresse, puis exhorta Mike : « Écoute-moi, chéri ! Calme-toi. »

Il se calma un peu, mais continuait à rire à mi-voix, puis pouffait soudain d'un rire tonitruant, cela continua ainsi tout le trajet durant, pendant qu'elle lui essuyait les yeux avec un mouchoir. Arrivés chez eux, elle le déshabilla et le fit s'allonger. « Voilà, mon chéri. Retire-toi si tu en as besoin.

— Je vais très bien. Enfin, je vais bien !

— Je l'espère… Tu m'as fait peur, Mike.

— Excuse-moi, Petit Frère. Moi aussi, j'ai eu peur la première fois que j'ai entendu rire.

— Que s'est-il passé, Mike ?

— Jill… je gnoque les gens ! »

(!!! – ???)

(Je *parle vrai, Petit Frère. Je gnoque.)* « Oui, Jill, je gnoque les gens maintenant. Jill… Petit Frère… trésor adoré… petit lutin aux jambes espiègles et à l'adorable, impudique, lascive, lubrique et licencieuse libido… aux beaux seins et au postérieur effronté… à la douce voix et aux douces mains. Ma mignonne adorée.

— Michaël ! » Jill n'en croyait pas ses oreilles.

« Oh, je connaissais les mots… mais je ne savais pas quand et comment les utiliser… ni si tu le désirais. Je t'aime, mon doux amour ! Je gnoque « aimer » aussi…

— Cela, tu l'as toujours gnoqué. Et je t'aime, mon grand singe au corps lisse. Mon chéri.

— Singe, oui… Viens ici, ma petite guenon, pose ta tête sur mon épaule et raconte-moi une histoire drôle.

— Rien que cela ?

— Rien que cela. Mais une histoire que je n'aie jamais entendu, et tu verras que je rirai au bon endroit, j'en suis certain. Et je te dirai aussi pourquoi elle est drôle. Oh Jill… *je gnoque les gens !*

— Mais comment ? Peux-tu me le dire ? En martien ? Ou en esprit ?

— Non, c'est justement inutile. Je gnoque les gens ; je *suis* les gens, et je peux le dire dans leur langue. J'ai découvert pourquoi ils rient. Ils rient parce qu'ils ont mal… parce que c'est la seule chose qui fera cesser la douleur. »

Jill paraissait stupéfaite. « Alors, c'est peut-être moi qui ne suis pas

humaine. Je ne comprends pas.

— Mais si, ma petite guenon. Tu le gnoques si automatiquement que tu ne t'en rends même pas compte. Parce que tu as grandi ici. Mais pas moi ; je suis comme un petit chien élevé loin des autres chiens : il ne peut pas devenir pareil à ses maîtres, et n'a jamais appris à devenir chien. J'avais donc tout à apprendre. Mahmoud m'a appris beaucoup de choses, ainsi que Jubal… et par-dessus tout, toi. Aujourd'hui, j'ai réussi mon examen. J'ai ri ! Ce pauvre petit singe.

— Lequel, Mike chéri ? Le grand était assez méprisable… et le petit auquel j'avais jeté la cacahuète s'est révélé l'être tout autant. Cela n'avait certainement rien d'amusant.

— Oh Jill, Jill adorée ! La pensée martienne a trop déteint sur toi. Ce n'était évidemment pas amusant ; c'était tragique. Voilà ce qui m'a fait rire. Je regardais une cage pleine de singes, et soudain je vis toutes les choses méprisables, viles, inexplicablement cruelles que j'avais vues, entendues, et lues depuis que je suis ici… et cela me fit soudain si mal que je ne pus me retenir de rire.

— Mais voyons Mike… on rit quand une chose est agréable, pas quand c'est affreux.

— Crois-tu vraiment ? Repense à Las Vegas. Est-ce que les gens éclataient de rire lorsque les girls entraient en scène ?

— Évidemment pas !

— Vous étiez pourtant la meilleure partie du spectacle. Je gnoque que cela vous aurait blessé s'ils avaient ri. Non, ils riaient quand un clown trébuchait et s'étalait par terre… ou quand il se passait quelque chose de mauvais.

— Mais on ne rit pas *que* de ça.

— Non ? Je ne gnoque peut-être pas encore pleinement, mais trouve-moi une chose qui te fait rire. N'importe quoi, mais que cela te fasse vraiment rire aux éclats. Et nous verrons si cela ne contient rien de mauvais… et si tu rirais toujours si on ôtait ce qui est mauvais. » Il ajouta après une pause : « Je gnoque que si les singes apprenaient à rire, ils deviendraient des hommes.

— Peut-être. » Jill fouilla sa mémoire pour y retrouver des « histoires drôles », de celles qui l'avaient fait rire aux larmes. Au bout d'un moment, elle abandonna, et essaya de se souvenir d'incidents réels, de farces faites au collège ou ailleurs. Tous confirmaient la thèse de Mike, même la banale « cuiller qui fond ». Quand aux « blagues » d'internes… ils mériteraient tous d'être enfermés ! Quoi d'autre ? Le jour où tante Elsa perdit son slip ? Elle n'avait pas trouvé cela amusant… Ou encore…

« Tu as raison, Mike. La déchéance totale semble être le summum de tout humour. Cela ne donne pas une très jolie image de notre race.

— Mais si, au contraire.

— Je ne te suis pas.

— Je pensais, parce qu'on me l'avait dit, qu'une chose drôle était bonne. Ce n'est pas vrai. Elle n'est jamais drôle pour celui à qui elle arrive. Comme le shérif sans son pantalon. Mais la bonté est là, Jill : elle est dans le rire lui-même. Je gnoque que c'est un défi et un partage… contre la douleur et la défaite.

— Mais Mike, ce n'est pas bon de rire de quelqu'un.

— Non, mais ce n'était pas du petit singe que je riais. Je riais de *nous.* Des hommes. Et soudain, je sus que j'étais un homme, et je ne pus plus m'arrêter de rire. C'est difficile à expliquer, parce que tu n'as jamais vécu comme les Martiens… Sur Mars, il ne se passe *jamais* rien de risible. Toutes les choses qui nous paraissent amusantes n'existent pas sur Mars, ou bien on ne leur permet pas d'exister – car, ma chérie, ce que tu nommes « liberté » n'existe pas sur Mars ; tout est prévu et contrôlé par les Anciens. Et lorsqu'il se passe sur Mars des choses qui nous paraîtraient risibles ici, elles ne le sont pas car elles sont dénuées de tout mal. Comme la mort, par exemple.

— La mort n'est pas drôle.

— Pourquoi y aurait-il tant d'histoires drôles sur la mort, dans ce cas ? Jill, pour nous, les humains, la mort est si triste que nous sommes obligés d'en rire. Et toutes ces religions – elles n'ont qu'une chose en commun : des milliers de trucs pour donner courage aux gens même lorsqu'ils savent qu'ils sont mourants. » Il se tut et ferma les yeux ; Jill sentit qu'il était presque entré en transes. Il les rouvrit soudain. « Jill ! Se pourrait-il que je me sois trompé, et qu'elles aient toutes raison ?

— Mais c'est impossible, Mike… si l'une d'elles a raison, toutes les autres ont tort.

— Ah ? Va droit devant toi, tout autour de l'univers. Peu importe dans quelle direction tu t'es engagée : tu reviendras à toi-même.

— Et alors, qu'est-ce que cela prouve ? Tu m'a appris la vraie réponse, Mike : tu es Dieu.

— Et tu es Dieu, ma belle Jill. Mais ce fait primordial qui ne dépend pas de la foi signifie peut-être que toutes les fois ont raison.

— Eh bien… si toutes sont vraies, je préfère adorer Shiva.

— Petite païenne, lui dit-il tendrement. Ils vont te chasser de San Francisco.

— Nous allons à Los Angeles, et là ça ne se remarquera pas ! *Oh !* Tu es Shiva !

— Danse, Kali, danse. »

Elle se réveilla au cours de la nuit, et le vit debout à la fenêtre, regardant la ville. *(Cela ne va pas, mon frère ?)*

Il se retourna vers elle. « Ils n'ont pas *besoin* d'être si malheureux.

— Ah mon amour, la ville ne te vaut rien ! Nous ferions mieux de

rentrer.

— Cela ne me ferait pas oublier… ceci. La douleur et la maladie, la faim et la lutte. Rien de tout cela n'est nécessaire. C'est aussi stupide que ce que font ces petits singes.

— Je sais, Mike chéri. Mais ce n'est pas de ta faute.

— Oh, si !

— Dans ce sens,… peut-être. Mais il n'y a pas que cette ville. Il y a cinq milliards de gens, et plus. Tu ne peux pas venir en aide à cinq milliards de gens.

— Je me le demande. »

Il vint s'asseoir à côté d'elle. « Je les gnoque maintenant, et je sais comment il faut leur parler. Si je refaisais notre numéro de magie, je suis certain que je les ferais rire d'un bout à l'autre.

— Pourquoi ne le ferions-nous pas, alors ? Patty serait ravie, et cela me plairait beaucoup. Ce serait un peu comme rentrer chez nous. »

Mike ne répondit pas. Elle essaya d'atteindre son esprit, et sentit qu'il était en contemplation, essayant de gnoquer. Elle attendit.

« Jill ? Que faut-il faire pour devenir prêtre ? »

QUATRIÈME PARTIE

SA SCANDALEUSE CARRIÈRE

30

Le premier groupe de colons mixtes arriva sur Mars. Six des dix-sept survivants sur les vingt-trois membres du premier groupe retournèrent sur Terre. Les colons avaient subi un entraînement au Pérou, à une altitude de cinq mille mètres. Le président de la République argentine passa en Uruguay en emportant deux valises ; le nouveau *Presidente* demanda son extradition devant la Haute cour, ou du moins le retour des valises. Les derniers honneurs furent rendus à Alice Douglas en la cathédrale nationale, dans la plus grande intimité. Les commentateurs louèrent le secrétaire général pour la force d'âme dont il fit montre en cette cruelle circonstance. Un cheval de trois ans baptisé Inflation, portant 126 livres, gagna le grand derby du Kentucky, payant cinquante-quatre contre un ; deux clients de l'Airotel de Louis-ville se désincarnèrent, l'un volontairement, l'autre à la suite d'une crise cardiaque.

Une édition clandestine de l'ouvrage biographique non autorisé *Le Révérend Foster et le Diable* fut distribuée d'un bout à l'autre des États-Unis ; à la tombée de la nuit, tous les exemplaires avaient été brûlés, et les clichés détruits, sans compter les dommages divers infligés aux biens meubles et immeubles et les attaques et brutalités contre les personnes. La rumeur voulait que le British Muséum possédât un exemplaire de la première édition (faux), de même que la Bibliothèque du Vatican (vrai, mais accessible seulement aux ecclésiastiques érudits).

Au Tennessee, on déposa un projet de loi ayant pour but de rendre *pi* égal à trois. Un groupe fondamentaliste inter-églises s'instaura à Van Buren, dans l'Arkansas, et sollicita des fonds dans le but d'envoyer des missionnaires sur Mars. Le docteur Jubal Harshaw envoya une contribution… en donnant le nom et l'adresse du rédacteur en chef du *Nouvel Humaniste,* athée acharné et un de ses

meilleurs amis.

À part cela, Jubal n'était pas spécialement d'humeur à rire : l'Homme de Mars faisait trop parler de lui. Sa plus grande joie était les visites que Jill et Mike lui rendaient, et son évolution le passionnait toujours autant, surtout depuis qu'il avait acquis le sens de l'humour. Mais ils ne venaient le voir que bien rarement, et les tout derniers événements ne lui plaisaient guère.

Jubal ne s'était pas inquiété lorsque Mike s'était fait chasser du Séminaire théologique de l'Union, poursuivi par une meute de théologiens enragés dont certains étaient en colère parce qu'ils croyaient en Dieu et les autres parce qu'ils n'y croyaient pas. Ils s'étaient retrouvés dans une haine commune pour l'Homme de Mars. Pour Jubal, tout ce qui arrivait à un théologien était mérité, sauf peut-être le supplice de la roue. C'était une bonne leçon pour Mike.

Il ne s'était pas davantage inquiété lorsque, avec l'aide de Douglas, il s'était engagé dans les forces armées fédérales. Mike avait suffisamment de force morale pour résister à n'importe quel adjudant et Jubal ne se souciait nullement du sort des troupes fédérales. Réactionnaire dans l'âme, Jubal avait déchiré ses papiers militaires le jour où les États-Unis cessèrent d'avoir leur propre armée.

Jubal fut surpris par le peu de dégâts que causa Mike au cours de son passage dans l'armée, et plus encore par sa durée – près de trois semaines. Mike couronna sa carrière militaire en profitant des questions permises après une conférence pour prêcher l'inutilité de la force, avec des commentaires visant à supprimer le surplus de population par le cannibalisme. Il se proposa ensuite comme cobaye pour tester l'efficacité de n'importe quelle arme, dans le but de prouver que la force était non seulement inutile mais inutilisable contre une personne douée d'autodiscipline.

Ils n'acceptèrent pas sa proposition, mais le jetèrent dehors.

Douglas permit à Jubal de consulter un document ultra-secret après l'avoir averti que personne, même le chef suprême de l'état-major, ne savait que le « soldat de deuxième classe Jones » était l'Homme de Mars. Jubal parcourut le document, qui consistait surtout en rapports contradictoires concernant ce qui s'était passé lorsqu'on avait initié « Jones » à l'usage des armes. Le plus surprenant pour Jubal était que certains témoins aient eu le courage de certifier sous serment qu'ils avaient vu des armes disparaître.

Il lut plus attentivement le dernier paragraphe : « Conclusion : le sujet est un hypnotiseur-né et pourrait éventuellement avoir une utilité dans les services de renseignement, mais il est absolument inadapté au service armé, dans quelque arme que ce soit. En tout état de cause, en raison de son quotient intellectuel très bas (débile), et de ses tendances paranoïaques (mégalomanie), il ne paraît pas

recommandable d'exploiter ses talents d'*idiot-savant.* Recommandation : démobilisation sans pension, pour cause d'inaptitude. »

Mike s'était pourtant bien amusé. Le dernier jour, alors que sa section défilait sur le terrain de manœuvres, le général et son état-major furent ensevelis jusqu'à la taille dans une matière bucolique dotée d'une valeur symbolique pour tout soldat, mais depuis longtemps disparue des cours de casernes. Ce dépôt s'évapora, ne laissant qu'une forte odeur et une croyance accrue en l'hypnose collective. Jubal trouva que les plaisanteries de Mike étaient d'un goût atroce. Puis il se souvint de ce que lui-même avait fait un jour à l'école de médecine… le doyen… un cadavre plutôt avancé… heureusement qu'il avait mis des gants de caoutchouc !

Ce qu'il apprécia dans la peu glorieuse carrière militaire de Mike, c'est que Jill passa ces trois semaines à la maison ; Mike revint, apparemment indemne, et très fier d'avoir obéi aux désirs de Jill en ne faisant disparaître *personne* – juste quelques objets inanimés… bien qu'il gnoquât que, si Jill n'avait pas eu cette faiblesse, il aurait pu rendre cette terre plus agréable à habiter. Jubal n'en disconvint pas ; il avait lui-même une liste fort longue de personnes dont la présence était, pour dire le moins, inutile.

Étant unique, Mike faisait ses expériences d'une manière unique. Tout cela était fort bien. Mais sa dernière invention… « Le révérend docteur Valentin Michaël Smith, B.A., D.D. et D. Phil., Fondateur et Pasteur de l'Église de Tous les Mondes, S.A. » Brrr ! C'était déjà assez terrible qu'il ait voulu devenir curé, au lieu de laisser l'âme des autres en paix, comme il convient à un gentleman, mais cette liste de pseudo-diplômes universitaires… Cela lui donnait envie de vomir.

Le pire était que Mike affirmait que c'était Jubal lui-même qui lui en avait donné l'idée, en parlant un jour de ce qu'une église doit, et ne doit pas, être. Jubal ne se souvenait pas lui en avoir parlé, mais c'était fort possible.

Mike avait agi avec beaucoup de prudence. Quelques mois dans une université très petite, très sectaire et très pauvre… quelques examens, une dissertation de doctorat de religions comparées qui était d'une érudition phénoménale mais manquait totalement de conclusions, son ordination dans une secte reconnue mais provinciale, un cadeau (anonyme) à l'université après l'obtention de son doctorat, un autre doctorat décerné *honoris causa* pour « contributions à la connaissance interplanétaire » par une université pourtant sérieuse (mais Mike avait fait savoir qu'il ne participerait à une conférence sur le système solaire qu'à ce prix). Dans le passé, Mike avait refusé toutes les offres, de Cal-Tech au Kaiser-Wilhelm-Institut… Harvard ne put résister à l'appât.

Bah ! pensa Jubal avec cynisme, ils sont devenus aussi rouges que leur bannière. Ensuite, Mike devint pour quelques semaines aumônier-assistant dans sa très pieuse *alma mater,* puis rompit avec la secte et créa sa propre église. C'était parfaitement orthodoxe, légalement inattaquable, aussi vénérable que le schisme luthérien – et aussi nauséabond que des ordures vieilles d'une semaine.

Jubal fut tiré de sa pénible rêverie par Myriam : « Patron ! De la visite ! »

Jubal leva les yeux et vit un aérocar sur le point d'atterrir. « Larry ! Mon fusil ! j'ai juré de tirer sur le prochain qui se poserait sur mes rosiers.

— Il atterrit sur la pelouse, patron.

— Dites-lui de recommencer. Je le descendrai la deuxième fois.

— On dirait que c'est Ben Caxton.

— En effet. Hello, Ben ! Qu'est-ce que vous buvez ?

— Rien, votre influence est assez mauvaise comme ça. J'ai à vous parler.

— C'est ce que vous faites en ce moment même. Dorcas, un verre de lait chaud pour Ben. Il est malade.

— Très peu de soda, corrigea Ben, et ne vous trompez pas de bouteille. En privé, Jubal.

— Bien, bien, montons à mon bureau. Mais si vous croyez pouvoir cacher quelque chose à ces gosses, vous me direz comment vous faites. » Lorsque Ben eut fini de saluer comme il convenait (et, dans trois cas, d'une manière contraire aux lois de l'hygiène) les membres de la famille, ils montèrent.

« Que se passe-t-il ? demanda Ben. Je ne m'y reconnais plus.

— Mais c'est vrai, vous n'aviez pas vu la nouvelle aile ! Deux chambres et un bain en bas, et ici, ma galerie.

— Il y a assez de statues pour remplir un cimetière !

— Je vous en prie, Ben. Des « statues » sont des politiciens décédés, mais ceci est de la sculpture. Et parlez-en avec respect, si vous ne voulez pas que je devienne violent. Ce sont des répliques de quelques-unes des plus grandes œuvres que ce méchant globe ait produites.

— Je connaissais déjà cette horreur-là, mais quand avez-vous acquis le reste de ces pierres ? »

Jubal s'adressa à la copie de la *Belle Heaulmière.* « Ne l'écoutez pas, ma grande chère ; c'est un barbare, et il ne sait pas. » Il posa sa main sur sa belle joue ravagée et passa doucement le doigt sur un de ses seins ridés et pendants. « Je sais ce que tu ressens… Il n'y en a plus pour longtemps. Patience, ma belle. »

Il se tourna vers Caxton. « Mon cher Ben, je vous demande un peu de patience car il faut que je vous apprenne à regarder une sculpture.

Vous avez été impoli avec une dame, et c'est une chose que je ne tolère pas.

— Allons, allons, Jubal ! Vous êtes impoli avec des dames – des dames en chair et en os – vingt fois par jour.

— Anne ! cria Jubal. Venez vite ! Avec votre robe de Témoin.

— Vous savez parfaitement que je ne serais pas impoli avec la vieille femme qui a posé pour cela. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'un artiste ait le culot de nous montrer toute nue une femme qui pourrait être son arrière-grand-mère… et que vous ayez le mauvais goût de mettre cela chez vous. »

Anne arriva, en robe. « Anne, lui demanda Jubal, ai-je jamais été impoli avec vous, ou avec une des autres filles ?

— C'est une opinion que vous me demandez là ?

— Très exactement. Nous ne sommes pas devant un tribunal.

— Vous n'avez été impoli avec aucune de nous, Jubal. Jamais.

— M'avez-vous jamais vu être impoli avec une autre dame ?

— Je vous ai vu être intentionnellement impoli avec des femmes, mais jamais avec une dame.

— Une dernière opinion. Que pensez-vous de ce bronze ? »

Anne regarda le chef-d'œuvre de Rodin, et dit lentement : « La première fois que je l'ai vu, j'ai trouvé cela horrible. Mais maintenant, je suis parvenue à la conclusion que c'est le plus bel objet que je connaisse.

— Merci, ce sera tout. » Elle sortit. « Vous tenez à discuter Ben ?

— Euh… ce n'est pas demain que j'engagerais une discussion avec Anne. Mais je ne gnoque pas.

— Suivez-moi bien. N'importe qui peut regarder une belle fille. Un artiste peut regarder une belle fille et voir la vieille femme qu'elle deviendra. Un bon artiste peut regarder une vieille femme et voir la belle fille qu'elle fut. Un *grand* artiste peut regarder une vieille femme, la représenter *exactement* telle qu'elle est, tout en obligeant le spectateur à voir la belle fille qu'elle était… plus encore, il peut contraindre quiconque a autant de sensibilité qu'un tatou à voir que cette adorable jeune femme est toujours vivante, prisonnière de son corps ruiné. Il vous fera sentir l'immense et muette tragédie des femmes, qui jamais en leur cœur ne dépassent l'âge de dix-huit ans, quels que soient les effets des années impitoyables. Regardez-la, Ben. Vieillir nous importe peu mais pour *elles* cela compte. *Regardez-la !* »

Ben la regarda. Un long moment passa. Jubal lui dit d'un ton bourru : « Bon, bon, mouchez-vous et venez vous asseoir.

— Non, répondit Caxton. Et celle-là ? Je vois bien que c'est une jeune fille, mais pourquoi est-elle entortillée comme un bretzel ? »

Jubal regarda la copie de la *Cariatide à la pierre.* « Je ne m'attends pas à ce que vous puissiez apprécier les volumes qui font de cette

œuvre beaucoup plus qu'un « bretzel », mais vous devez pouvoir comprendre ce que Rodin a voulu dire. Que ressentent les gens en regardant un crucifix ?

— Je ne vais jamais à l'église, vous savez.

— Vous devez quand même savoir que la plupart des représentations de la Crucifixion sont atroces, surtout celles que l'on voit dans les églises… le sang coule comme de la sauce tomate et l'ex-charpentier ressemble à une tapette, ce qu'il n'était certainement pas. C'était un homme vigoureux, muscle et sain. Mais la plupart des gens ne font pas la différence entre un bon portrait et un mauvais. Ils ne voient pas les défauts mais seulement le symbole qui éveille leurs émotions les plus profondes : l'Agonie et le Sacrifice de Dieu.

— Je croyais que vous n'étiez pas chrétien, Jubal ?

— Je n'en suis pas pour autant aveugle aux sentiments humains. Le plus affreux crucifix en plâtre peut faire naître dans le cœur humain des émotions si fortes que de nombreux hommes en sont morts. La qualité artistique du symbole n'entre pas en ligne de compte. Et ici, nous avons un autre symbole, représenté avec un art exquis, celui-là. Cela fait trois mille ans que les architectes construisent des bâtiments soutenus par des colonnes en forme de silhouettes féminines. Rodin a voulu montrer que ce travail était trop dur pour une jeune fille. Il n'a pas dit : « Vous feriez mieux de faire faire cela à un gars bien costaud, » non, il l'a *montré.* Cette pauvre petite cariatide est tombée sous le poids de sa charge. C'est une brave fille – regardez son visage. Sérieuse, attristée par son échec, mais n'en blâmant personne, pas même les dieux… et s'efforçant encore de soutenir la charge sous laquelle elle s'est écroulée.

« Mais ce n'est pas seulement la condamnation d'un art douteux ; cela symbolise toutes les femmes qui ont eu à porter une charge trop lourde pour elles. Et pas seulement les femmes, Ben, mais tous les hommes et femmes qui ont vécu sans se plaindre, jusqu'à ce que leur fardeau les écrase. C'est le courage, Ben, et aussi la victoire.

— La victoire ?

— Oui, la victoire dans la défaite, la plus grande. Elle n'a pas renoncé, notre petite cariatide, elle essaie encore de soulever la pierre qui l'a écrasée. Elle est le père qui continue à travailler alors qu'il est rongé par un cancer, pour ramener une paie de plus à la maison. Elle est la jeune fille de douze ans qui essaie de remplacer sa maman morte auprès de ses frères et sœurs. Elle est la standardiste qui reste à son poste tandis que les flammes montent et vont lui couper la sortie. Elle est tous les héros anonymes dont la tâche était trop lourde mais qui n'ont jamais abandonné. Saluez-la au passage et venez voir ma *Petite Sirène.* »

Ben prit ses paroles au pied de la lettre, sans que Jubal fasse de

commentaire. « Celle-ci, dit-il, n'est pas un cadeau de Mike… inutile d'expliquer sa présence, car c'est une des compositions les plus exquises jamais créées par l'œil et la main d'un homme.

— Celle-ci n'a en effet pas besoin d'être expliquée… elle est si jolie !

— Ce qui se suffit à soi-même, comme les papillons et les petits chats. Mais ce n'est pas tout. Regardez-la bien. Elle n'est pas vraiment une sirène, ni une femme. Elle est assise sur la terre ferme, où elle a choisi de rester, et son regard est éternellement fixé sur la mer, dont elle est séparée à jamais. Vous connaissez l'histoire ?

— Andersen.

— Oui. Elle est assise sur la jetée de Copenhague, et représente tous ceux qui ont dû faire un choix difficile ; elle ne regrette pas de l'avoir fait, mais elle doit le payer : tout choix se paie. Et le prix n'est pas seulement le mal du pays. Elle ne sera jamais tout à fait humaine. Chaque pas de ses pieds si chèrement payés la fait souffrir comme si elle marchait sur des couteaux. Vous savez, Ben, je pense qu'il en est de même pour Mike, mais ne le lui répétez pas.

— N'ayez crainte. Mais je préfère la regarder sans penser à ces couteaux.

— Elle est vraiment adorable, n'est-ce pas ? Vous aimeriez l'emmener au lit ? Elle doit être aussi vive qu'un phoque et aussi glissante.

— Hou ! Vous êtes un vilain vieux bonhomme, Jubal.

— Et je deviens pire chaque année. Suffit pour aujourd'hui. Généralement, je me rationne à une par jour.

— D'accord. Je suis déjà un peu ivre. Pourquoi des œuvres comme celles-ci ne sont-elles exposées nulle part ?

— Parce que le monde est devenu dingue et que l'art reflète l'esprit de son temps. Rodin est mort vers l'époque où le monde commençait à perdre la boule. Ses successeurs virent les choses étonnantes qu'il avait faites avec la lumière, les ombres et les volumes, et copièrent cette partie de son art. Mais ce qu'ils ne virent pas, ou ne voulurent pas voir, c'était que le maître racontait des histoires qui mettaient le cœur humain à nu. Ils méprisaient tout art racontant des histoires, le taxant de « littéraire » ; seule l'abstraction les intéressait. »

Jubal haussa les épaules. « Je n'ai rien contre les dessins abstraits… pour le linoléum ou les papiers peints. Mais l'*art* consiste à évoquer la pitié et la terreur. Les artistes modernes se livrent à une masturbation pseudo-intellectuelle. L'art créateur est une relation dans laquelle l'artiste éveille les émotions de son public. Ceux qui n'ont pas daigné faire cela, ou en étaient incapables, ont perdu leur public. Les gens n'achètent pas de l'« art » qui ne les touche pas.

— Je m'étais toujours demandé pourquoi l'art me laissait

indifférent. Je pensais que c'était un manque en moi.

— C'est qu'il faut apprendre à le regarder. Mais c'est à l'artiste d'utiliser un langage compréhensible. La plupart de ces plaisantins se refusent à se servir d'un langage qui nous soit accessible ; ils préfèrent se moquer de nous parce que nous sommes « incapables » de voir ce qu'ils veulent exprimer… si toutefois ils veulent exprimer quelque chose. L'obscurité est le refuge de l'incompétence. Ben, diriez-vous que *je* suis un artiste ?

— Euh… Vous n'écrivez pas mal.

— Merci. Je fuis le mot « artiste » pour la même raison que je ne veux pas que l'on m'appelle « Docteur ». Mais je suis un artiste. La majeure partie de ce que j'écris est tout juste bonne à être lue une fois… et pas même une fois par ceux qui connaissent le peu que j'ai à dire. Mais je suis un artiste honnête. Ce que j'écris a pour but d'atteindre le client et, si possible, d'éveiller en lui la pitié et la terreur… ou du moins de le distraire un peu de son ennui quotidien. Je ne me cache jamais derrière un langage abstrait, et je ne recherche pas les louanges des critiques pour ma « technique » et autres balivernes. Le seul soutien que je demande est celui de mon lecteur, sous forme d'argent, et parce que j'ai réussi à le toucher. Des subventions pour les artistes ?… *merde !* Un artiste soutenu par le gouvernement est un incapable et une putain. Ah ! il vaut mieux que je ne m'embarque pas sur ce sujet. Remplissez votre verre, Ben, et dites-moi ce qui vous tourmente.

— Jubal, je suis malheureux.

— Ce n'est pas nouveau.

— Mais j'ai de nouveaux ennuis… Je me demande même si j'ai envie d'en parler.

— Je peux vous parler des miens, si vous préférez.

— Vous, des ennuis ? Je croyais que vous étiez le seul au monde qui ait réussi à s'en sortir gagnant.

— Un jour, il faudra que je vous raconte l'histoire de mon mariage. Oh oui, j'ai des ennuis. Duke est parti.

— Je le savais.

— Larry est un excellent jardinier… mais les mille gadgets qui maintiennent cette baraque en état de marche tombent en morceaux. Les bons mécaniciens sont rares et ceux qui sont susceptibles de s'intégrer à cette maisonnée pour ainsi dire inexistants. J'en suis réduit à faire venir des réparateurs. C'est terrible ; ils ne pensent qu'à voler et la plupart sont incapables de se servir d'un tournevis sans se couper. Mais je suis à leur merci.

— Mon cœur se brise pour vous, Jubal.

— Qu'importe le sarcasme. Les mécaniciens et jardiniers sont utiles, mais les secrétaires sont essentielles. Deux des miennes sont

enceintes, et la troisième va se marier. »

Caxton était complètement abasourdi. « Je ne vous raconte pas d'histoires, continua Jubal. Elles m'en veulent parce que je ne leur ai pas laissé le temps de s'en vanter devant vous. Feignez la surprise lorsqu'elles vous le diront.

— Et laquelle va se marier ?

— Quelle question ! L'heureux élu est ce docte réfugié d'une tempête de sable, notre estimé frère d'eau Mahmoud. Je les ai invités à venir vivre ici chaque fois qu'ils seront dans le pays. J'espère qu'ils le feront. J'arriverai sans doute à la faire travailler un peu.

— Certainement. Elle aime travailler. Et les deux autres attendent un enfant ?

— Aucun doute n'est permis. Je rafraîchis mes connaissances en obstétrique parce qu'elles veulent les avoir ici. Mon pauvre travail ! Mais pourquoi présumez-vous qu'aucun de ces deux ventres n'appartient à la future ?

— Je pensais que le sens des conventions de Mahmoud, et en tout cas sa prudence…

— Il n'aurait pas eu droit à la parole. Depuis le temps que j'essaie de suivre les méandres de leurs petits esprits retors, j'ai compris une seule chose, c'est que quand une fille veut, elle veut. Tout ce qu'un homme peut faire, c'est de coopérer avec l'inévitable.

— Mais alors… laquelle n'est ni fiancée ni enceinte ? Myriam ? Anne ?

— Doucement. Je n'ai jamais dit que la fiancée attendait un enfant… et vous semblez penser que c'est Dorcas qui va se marier. Non. C'est Myriam qui étudie l'arabe.

— *Hein ?* Que le diable m'emporte !

— Cela viendra, n'ayez crainte.

— Mais Myriam était toujours comme chien et chat avec Mahmoud…

— Et ils vous confient une colonne dans un journal… Vous n'avez jamais vu des adolescents s'amuser ?

— Oui, mais… c'est tout juste si Dorcas n'a pas fait la danse du ventre en son honneur.

— Dorcas est toujours comme cela. Mais surtout, lorsque Myriam vous montrera sa bague – de la grosseur d'un œuf de biset et encore plus rare –, feignez la surprise. Et du diable si je sais lesquelles attendent un gosse ou pas. Mais souvenez-vous qu'elles en sont *heureuses*. Ne vous imaginez surtout pas qu'elles se sont laissé « prendre ». Non. Elles le voulaient. Elles aiment ça. » Jubal soupira. « Je suis trop vieux pour aimer le babil de leurs petites voix, mais je me *refuse* à perdre des secrétaires parfaites, et des adorables gosses que j'aime. Je ferai tout pour les convaincre de rester. Depuis le jour

où Jill a fait la conquête de Mike, le désordre va de pis en pis. Pas que je la blâme d'ailleurs… et vous non plus, je pense ?

— Non, mais… Jubal, croyez-vous vraiment que ce soit Jill qui ait tout commencé ?

— Hein ? Qui d'autre, alors ?

— Peu importe, mais Jill m'avait remis les idées en place lorsque j'étais arrivé à la même conclusion. Si j'ai bien compris, la première fut plus ou moins une question de hasard.

— Hum… Je le crois volontiers.

— Jill pense que Mike a eu de la chance en séduisant – ou en étant séduit par – celle qui était la plus apte à lui faire prendre un bon départ. Ce qui vous donne une bonne indication, si vous savez comment fonctionne l'esprit de Jill.

— Je ne sais même pas comment fonctionne le mien ! Quant à Jill… aussi amoureuse qu'elle soit, je n'aurais jamais cru qu'elle se mettrait à prêcher. Non, je ne comprends définitivement pas comment son esprit fonctionne.

— Elle ne prêche pas beaucoup, d'ailleurs – mais nous en reparlerons. Que vous dit le calendrier, Jubal ?

— Comment ?

— Pensez-vous que dans les deux cas se soit Mike, si les dates de ses visites correspondent ?

— Je n'ai rien dit qui puisse vous faire penser cela, dit Jubal prudemment.

— Et comment donc ! Vous m'avez dit qu'elles étaient heureuses. Je sais quel effet ce damné surhomme fait aux femmes.

— N'oubliez pas que nous sommes frères d'eau.

— Je ne l'oublie pas… et cela me fait comprendre d'autant mieux pourquoi elles sont si heureuses. »

Jubal se plongea dans son verre. « Ben, il me semble que vous seriez encore mieux placé que Mike sur cette liste.

— Comment !

— Allons, allons. Je n'ai pas l'habitude de mettre mon nez dans les affaires des autres, mais j'ai une vue et une ouïe normale ; quand une fanfare parade à travers ma maison, je le remarque. Vous avez dormi au moins une douzaine de fois sous ce toit. Avez-vous jamais dormi seul ?

— Ignoble individu ! Oui, j'ai dormi seul la première fois.

— Dorcas devait être rassasiée. Mais non ! Vous étiez bourré de somnifères – cela ne compte donc pas. Une des autres nuits ?

— Votre question est hors de propos, sans intérêt et indigne de ma considération.

— Cette réponse en vaut une autre. Vous remarquerez que les nouvelles chambres à coucher sont aussi éloignées de la mienne que

possible. L'insonorisation n'est jamais parfaite.

— Dites donc, Jubal, *votre* nom ne serait-il pas encore mieux placé sur cette liste ?

— *Quoi ?*

— Sans même parler de Larry et de Duke. Tout le monde croit que vous possédez le plus luxueux harem depuis qu'il n'y a plus de sultans. Non, non, ne me comprenez pas mal ; ils vous envient. Mais ils vous considèrent quand même comme un vieux bouc libidineux.

— Ben, dit Jubal en tapotant le bras de son fauteuil, j'accepte d'être traité avec désinvolture par mes cadets, mais sur ce sujet, j'exige le respect dû à mon âge.

— Désolé, dit Ben sèchement. Je pensais que, puisque vous n'hésitiez pas à exposer ma vie sexuelle, vous ne m'en voudriez pas d'être aussi franc en ce qui vous concerne.

— Mais non, Ben, vous m'avez mal compris. C'est de la part des filles que j'exige d'être traité avec le respect qui convient à mon âge – sur ce sujet.

— Oh !

— Comme vous l'avez fait remarquer, je suis vieux. Très vieux. Je suis heureux de dire que je suis toujours sensible à la lubricité, mais elle ne me domine pas. Je préfère ma dignité à des passe-temps dont, croyez-moi, j'ai pleinement profité et que je n'ai pas besoin de répéter. Ben, un homme de mon âge, parvenu au pire stade de la décrépitude, peut entraîner une jeune femme au lit – et peut-être la satisfaire ; merci pour le compliment, il n'est peut-être pas superflu – par trois moyens : l'argent… son équivalent en termes de testament ou de droits de propriété, ou… Non, d'abord une question : pouvez-vous imaginer une de ces quatre filles coucher avec un homme pour ces raisons-là ?

— Non. Aucune d'entre elles.

— Merci, monsieur. Je suis heureux que vous vous soyez rendu compte que je ne fréquente que des dames du meilleur monde. La troisième raison est typiquement féminine. Une douce jeune femme va parfois au lit avec une vieille ruine parce qu'elle l'aime beaucoup, qu'elle a pitié de lui et veut le rendre heureux. Cela serait-il plus conforme ?

— Euh… je pense, Jubal, oui. Avec n'importe laquelle.

— Je le pense aussi. Mais cette raison qui suffirait peut-être à ces dames ne me suffit pas, à moi. J'ai ma dignité. Ayez la bonté de rayer mon nom de la liste. »

Caxton sourit. « D'accord, mon inflexible ami. J'espère que je serais moins difficile à tenter lorsque j'aurai votre âge. »

Jubal sourit. « Mieux vaut être tenté et résister qu'être déçu ensuite. Quant à Duke et Larry… je ne sais rien et ne tiens pas à le

savoir. Lorsque quelqu'un vient vivre ici, je lui explique clairement que ce n'est ni une caserne ni un bordel, mais un *home,* et que, en tant que tel, il combine l'anarchie et la tyrannie, sans la moindre trace de démocratie, comme dans toute famille bien menée ; ils sont libres, sauf quand je donne des ordres, qui ne sont pas sujets à discussion. Ma tyrannie ne s'étend jamais jusqu'à la vie amoureuse, et les gosses ont toujours eu une vie privée raisonnablement secrète. Du moins…» Jubal eut un sourire mélancolique. «… jusqu'à ce que l'influence martienne ne soit devenue incontrôlable. Peut-être Duke et Larry ont-ils entraîné les filles derrière tous les buissons du parc… je n'ai en tout cas jamais entendu de cris.

— Vous pensez donc que c'est Mike. »

Jubal se renfrogna. « Oui, c'est exact… je ne suis pas fauché, et je pourrais tirer n'importe quelle somme à Mike. Les bébés ne manqueront de rien. Mais c'est à propos de Mike que je suis inquiet.

— Moi aussi, Jubal.

— Et à propos de Jill.

— Peut-être, Jubal. Mais le véritable problème, c'est Mike.

— Nom d'un chien, pourquoi ne peut-il pas revenir à la maison et cesser de dire des obscénités du haut d'une chaire !

— Ouais… Ce n'est pas exactement cela, Jubal… J'en viens.

— Comment ? Il fallait le dire plus tôt ! »

Ben soupira. « D'abord, il a fallu que vous me fassiez un discours sur l'art, puis vous m'avez exposé vos doléances, et ensuite vous vous êtes mis à raconter les derniers potins.

— Bien. Je vous cède la parole.

— En revenant de la conférence du Cap, je suis allé leur rendre visite. Ce que j'ai vu m'a tellement épouvanté que, après être passé à mon bureau, je suis tout de suite venu ici. Jubal… Ne pourriez-vous pas vous arranger pour que Douglas leur fasse fermer boutique ? »

Jubal secoua la tête. « Ce que Mike fait de sa vie ne regarde que lui.

— Vous ne diriez pas cela si vous aviez vu ce que j'ai vu.

— Non, je ne le ferai pas. Et deuxièmement, je ne le pourrais pas. Ni Douglas, d'ailleurs.

— Mais voyons, Jubal, Mike accepterait toute décision que vous prendriez concernant son argent. Il ne la comprendrait probablement même pas.

— Oh, que si ! Récemment, Mike m'a envoyé son testament pour que je lui fasse part de mes critiques. C'est un des documents les plus habiles que j'aie jamais lus. Reconnaissant qu'il avait plus d'argent que ses héritiers ne pourraient en dépenser, il en a utilisé une partie pour protéger le reste. C'est absolument à toute épreuve contre les héritiers présomptifs, tant du côté de ses parents légaux que de celui de ses

parents naturels – il sait qu'il est un bâtard, mais je me demande comment il l'a appris –, sans compter tous les membres du groupe de l'*Envoy*. Bref, pour attaquer son testament il faudrait pratiquement renverser le gouvernement. Il connaît les moindres détours juridiques et financiers. Je n'ai *rien* trouvé à critiquer. » (Même pas, pensa Jubal, les réserves vous concernant, mon frère !) « Ne me dites pas que je pourrais manigancer quelque chose en ce qui concerne sa fortune. »

Ben parut abattu. « Dommage.

— Et même si je le pouvais – et voulais –, cela ne servirait à rien. Cela fait presque un an que Mike n'a pas pris un seul dollar sur son compte. Douglas m'a téléphoné à ce propos – Mike ne répond même pas à ses lettres.

— Rien retiré ? Il dépense des fortunes, pourtant.

— Son "église" rapporte peut-être gros.

— Le plus curieux, c'est que ce n'est pas vraiment une église.

— Ah ? Quoi d'autre, alors ?

— C'est… surtout une école de langues.

— Répétez cela ?

— Une école pour enseigner la langue martienne.

— Dans ce cas, je préférerais de loin qu'il n'appelle pas ça une église.

— Selon la définition officielle, je pense que c'en est une.

— Mais voyons, Ben, une piste de patinage sur glace est une église, à partir du moment où une quelconque secte déclare que le patinage est essentiel à la foi, ou simplement qu'il remplit une fonction désirable. On chante bien à la gloire de Dieu – pourquoi ne patinerait-on pas pour la même raison ? En Malaisie il existe des temples qui, pour le touriste non averti, semblent être des asiles de nuit pour serpents… et la Haute cour qui protège nos sectes les considère légalement comme des « églises ».

— Mike aussi élève des serpents… N'importe quoi peut donc être une église, Jubal ? Et rien n'est interdit ?

— Mmm… c'est un sujet très controversé. En principe, une église ne peut pas faire payer pour prédire l'avenir ou pour évoquer les esprits des morts, mais elle peut accepter des « offrandes » qui sont en fait des honoraires obligatoires. Les sacrifices humains sont illégaux… mais sont pratique courante en divers points du globe, et sans doute même ici, dans ce pays qui fut celui de la liberté. Il suffit de faire les choses interdites dans le saint des saints dont les gentils sont exclus. Pourquoi cette question, Ben ? Mike fait-il des choses qui pourraient le mener en prison ?

— Je ne pense pas, non.

— De toute façon, du moment qu'il est prudent… les Fostérites ont démontré que l'on pouvait faire impunément à peu près n'importe

quoi. Joseph Smith a été lynché pour bien moins.

— Mike a beaucoup emprunté aux Fostérites. C'est une partie de ce qui me tracasse.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, au juste ?

— Ah ! Jubal, cela ne peut se dire qu'entre frères d'eau.

— Dois-je me faire mettre une fausse dent avec du cyanure dedans ?

— Les membres du cercle intérieur sont censés pouvoir se désincarner volontairement ; pas besoin de cela.

— Je n'en suis pas arrivé là, Ben, mais je connais des moyens. Allez, je vous écoute.

— J'ai dit que Mike élevait des serpents. C'est vrai au sens propre et au sens figuré. Son temple est une vraie fosse aux serpents. C'est très grand : un vaste auditorium pour les réunions publiques, plusieurs petits pour des réunions sur invitations, un tas de petites salles, et leurs appartements. Jill m'avait envoyé un radiogramme me disant où aller, et je me suis fait déposer devant l'entrée privée située à l'arrière des bâtiments. Les appartements sont au-dessus de l'auditorium. Ce qu'on peut imaginer de plus intime dans une grande ville. »

Jubal fit un signe d'assentiment. « Que nos actes soient légaux ou illégaux, les voisins sont toujours gênants.

— Dans leur cas, c'était une *très* bonne idée. Je suis certain d'avoir été observé, quoique je n'aie pas pu voir par quel moyen. En tout cas, les portes extérieures s'ouvrirent. Je franchis deux autres portes automatiques, puis montai par un tube pneumatique. Je n'en avais jamais vu de ce genre, Jubal. Pas contrôlé par le passager, mais par une personne invisible. Et puis… je ne sais pas, mais la sensation était différente de ce que l'on ressent habituellement.

— Je n'en ai jamais emprunté et ne le ferai jamais, dit Jubal catégoriquement.

— Celui-là vous aurait plu. On est porté doucement, comme une plume.

— Il se peut, mais je n'ai pas confiance dans la mécanique ; ça mord. » Jubal ajouta : « Toutefois, la mère de Mike était un des plus grands ingénieurs ayant jamais vécu, et son vrai père n'en était pas loin. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que Mike ait amélioré les tubes pneumatiques jusqu'à les rendre dignes de l'être humain.

— Bref. En haut, j'atterris en douceur, sans avoir besoin du filet de sécurité. À vrai dire, je n'en vis même pas. D'autres portes automatiques me donnèrent accès à un immense living. Curieusement meublé, dans un style très austère. Ah, Jubal, les gens pensent que vous avez un drôle de ménage.

— Quelle stupidité !

— En tout cas, votre maisonnée est un pensionnat de jeunes filles,

comparée à ce qui se passe chez Mike. J'entre, et la première chose que j'aperçois me fait penser que je dois avoir mal vu. Une môme, tatouée du menton aux orteils, et sans un fil sur elle. Tatouée *partout* Fantastique !

— Quel lourdaud vous faites, Ben. J'ai connu une fille tatouée, jadis. Elle était très gentille.

— Eh bien… celle-là est gentille aussi, une fois qu'on s'est habitué à son supplément illustré. Sans compter qu'elle se promène généralement avec un serpent.

— Je me demandais s'il s'agissait de la même. Il y a très peu de femmes entièrement tatouées. Mais celle que je connaissais, il y a trente ans de cela, avait l'horreur habituelle des serpents. Personnellement j'aime beaucoup ces animaux… et je serais très heureux de faire la connaissance de votre amie.

— Vous la verrez quand vous irez voir Mike. Elle lui sert plus ou moins de majordome. Patricia, mais appelez-la Pat ou Patty.

— Mais oui ! Jill l'a en très haute estime. Mais elle ne m'avait jamais parlé de ses tatouages.

— En fait, il pourrait s'agir de votre amie, Jubal. Je l'ai appelée « môme », mais il s'agissait d'une première impression. Elle parait vingt ans, mais affirme que c'est l'âge de son fils aîné. En tout cas, elle trottina vers moi, me mit les bras autour du cou, et m'embrassa en me disant : « Tu es Ben ! Bienvenue, mon frère. Je t'offre de l'eau. »

— Elle en était déjà au tutoiement ?

— Ils se tutoient tous là-dedans. Ah ! Jubal, cela fait des années que je suis journaliste, et j'en ai vu de toutes les couleurs, mais je n'avais jamais été embrassée par une fille inconnue vêtue en tout et pour tout de ses tatouages. J'étais *embarrassé.*

— Pauvre Ben.

— Vous l'auriez été aussi.

— Non. N'oubliez pas que je connaissais une dame tatouée. Elles se sentent habillées dans leurs tatouages. C'était en tout cas vrai pour mon amie Sadako. Elle était japonaise. Mais il faut dire que les Japonais n'ont pas comme nous conscience de leur corps.

— Pat non plus n'est pas consciente de son corps… mais elle l'est de ses tatouages. Lorsqu'elle mourra, elle veut se faire empailler, en hommage à Georges.

— Georges ?

— Désolé. Son mari. Il est au ciel, à mon grand soulagement, bien qu'elle en parle comme s'il venait de sortir pour aller boire un demi. Mais au fond, Pat est une grande dame… et elle ne m'a pas laissé longtemps dans mon embarras. »

Patricia Paiwonski avait donné le baiser de la fraternité à Ben Caxton avant qu'il ne sache ce qui lui arrivait. Elle sentit sa gêne et en fut surprise. Michaël lui avait dit qu'il devait venir et lui avait fait voir son visage en esprit. Elle savait que Ben était un frère dans le plein sens du mot, un membre du Nid Intérieur, et que seul Michaël était plus proche de Jill que lui.

Mais Patricia était toute entière possédée du désir de rendre les autres aussi heureux qu'elle-même. Elle fit marche arrière, et invita Ben à se déshabiller, mais sans insister, sauf toutefois pour les chaussures. Le Nid était douillet, et d'une propreté méticuleuse – grâce aux pouvoirs de Michaël.

Elle lui montra où suspendre ses vêtements et alla lui chercher quelque chose à boire. Le pauvre chéri paraissait bien fatigué. Connaissant ses préférences par Jill, elle revint avec un double martini. Ben était pieds nus et avait ôté sa veste. « Frère, puisses-tu ne jamais avoir soif.

— Nous partageons l'eau, dit-il, et but. Quoique *ceci* en contienne fort peu !

— Suffisamment, répondit-elle. Michaël dit qu'il suffit que l'eau soit dans la pensée. C'est le partage qui importe. Je gnoque qu'il dit vrai.

— Je gnoque. Ah ! Exactement ce qu'il me fallait. Merci, Patty.

— Ce qui est à nous est à toi, et ce qui est à toi est à nous. Nous sommes heureux que tu sois rentré chez toi. Les autres prêchent ou enseignent. Ils viendront lorsque l'attente sera accomplie. Veux-tu que je te montre ton nid ? »

Ben la suivit : une immense cuisine avec un bar bien fourni, une bibliothèque plus riche encore que celle de Jubal, de somptueuses salles de bains, des chambres à coucher… Ben conclut du moins qu'elles servaient à cette fin bien qu'il n'y eût pas de lits, mais le plancher y était encore plus moelleux que partout ailleurs. Patty les appelait « petits nids » et lui montra celle où elle dormait habituellement.

Un des murs avait été évidé pour faire place à ses serpents. Arrivé aux cobras, Ben ne put plus cacher sa répugnance. « Il n'y a rien à craindre, lui affirma-t-elle. Nous avions mis du verre, mais Mike leur a appris à ne pas dépasser cette ligne.

— J'aurais plus confiance en du verre.

— Comme tu voudras, Ben. » Elle abaissa une cloison protectrice. Ainsi tranquillisé, Ben alla même jusqu'à caresser Gueule de Miel

lorsqu'elle l'invita à le faire. Pat lui montra ensuite une autre pièce, de forme circulaire, très grande et dans le centre de laquelle se trouvait une piscine également ronde. « Ceci, lui dit-elle, est le Temple Intérieur, où nous recevons les nouveaux frères dans notre Nid. » Elle plongea ses orteils dans l'eau. « Tu veux partager l'eau pour nous rapprocher ? Ou bien simplement nager ? »

Ben déclina l'honneur.

« L'attente est bonne », agréa-t-elle. Ils revinrent au living et Patricia alla remplir leurs verres. Ben s'installa sur un divan… et se releva presque aussitôt. Il faisait chaud, le cocktail lui avait donné encore plus chaud, et le divan moelleux qui s'ajustait à ses contours, encore davantage. Il décida qu'il était stupide de rester habillé comme à Washington, alors que Patty n'avait sur elle qu'un petit serpent qu'elle avait gardé autour de ses épaules.

Il opta pour un compromis, ne gardant que son slip, et alla accrocher tout le reste dans l'entrée. Il remarqua un écriteau sur la porte : *Avez-vous pensé à vous habiller ?* L'avertissement n'était sans doute pas superflu. Il vit aussi une autre chose qu'il n'avait pas remarquée en arrivant : de chaque côté de la porte était disposée une grande coupe de cuivre, débordant de billets de banque…

Débordant littéralement : le sol était jonché de billets de diverses couleurs.

Il les regardait toujours lorsque Patricia revint. « Tiens, frère Ben, dit-elle en lui tendant son verre. Que le Bonheur nous rapproche.

— Ah oui… merci. » Ses yeux se tournèrent de nouveau vers l'argent.

Elle suivit son regard. « Oh, je suis une maîtresse de maison bien négligente, mais Mike nous facilite tellement la besogne…» Elle se baissa pour ramasser les billets et les fourra dans la moins pleine des deux coupes.

« À quoi est-ce que cela sert, Patty ?

— Ça ? Nous le laissons ici parce que cette porte donne sur la rue. Si l'un de nous quitte le Nid – cela m'arrive quotidiennement pour faire les courses –, il peut avoir besoin d'argent. Comme cela, il ne risque pas d'oublier.

— On en prend une poignée et on s'en va, comme ça ?

— Mais bien sûr, voyons… Oh, je vois ce que tu veux dire. Il n'y a jamais que nous ici. Si nous avons des amis venus du dehors, ce qui nous arrive souvent, nous les logeons plus bas, dans des chambres conventionnelles. Aucun de ceux qui pourraient être tentés ne vient jusqu'ici.

— Je ne pense pas être à l'abri de la tentation ! »

Cela la fit rire. « Comment cela pourrait-il te tenter, puisque c'est à toi ?

— Euh… évidemment, oui. Et les cambrioleurs ? » Il essaya d'estimer le contenu des deux coupes… ciel, un billet qu'elle avait négligé de ramasser avait trois zéros ! Il renonça.

« Il y en a eu un la semaine dernière.

— Ah oui ? Et combien a-t-il volé ?

— Rien. Michaël l'a renvoyé.

— Il a appelé la police ?

— Oh non, Mike ne remettrait *jamais* quelqu'un aux poulets. Il l'a simplement…» Elle haussa les épaules… « fait partir. Duke a dû réparer le trou qu'il avait percé dans le plafond du jardin intérieur. Je ne te l'ai pas montré ? Merveilleux, avec un tapis d'herbe… je sais que tu en as un chez toi, Jill me l'a dit. C'est là que Michaël en a vu pour la première fois. Il y en a partout ?

— Seulement dans le living.

— Si jamais je viens à Washington, pourrais-je venir m'y allonger ? Je t'en prie.

— Bien sûr, Patty… il est à toi.

— Je sais, cher Ben, mais c'est si bon de demander. Je m'y allongerai et en sentant l'herbe contre moi je serai Heureuse de me trouver dans le petit nid de mon frère.

— Tu seras toujours la bienvenue, Patty. » Pourvu, pensa-t-il, qu'elle n'amène pas ses serpents. « Quand comptes-tu venir ?

— Je ne sais pas. Lorsque l'attente sera accomplie. Michaël doit le savoir.

— Préviens-moi si possible, pour que je sois là. En tout cas Jill connaît le code de ma porte. Mais Patty… vous ne tenez absolument pas de comptes ?

— Pour quoi faire, Ben ?

— Eh bien… les gens le font, généralement.

— Nous, pas. On prend ce qu'on veut, puis en revenant on remet le reste, si on y pense. Michaël m'a dit de veiller à ce qu'elles soient toujours bien pleines. S'il n'y en a plus assez, je lui en redemande. »

Ben n'insista pas, éberlué par la simplicité de la méthode. Il savait que la société martienne était un communisme ignorant l'usage de l'argent. Ces coupes marquaient donc la transition entre les systèmes économiques martien et terrien. Il se demanda si Patty savait que c'était une illusion, soutenue par la fortune de Mike.

« Combien êtes-vous dans le Nid, Patty ?

— Voyons… pas tout à fait vingt, en comptant les frères novices qui ne pensent pas encore en martien et ne sont pas ordonnés.

— Es-tu ordonnée, Patty ?

— Oh oui. Je donne surtout des cours de martien pour débutants, mais j'aide aussi les novices. Aube et moi – Aube et Jill sont Grandes Prêtresses – sommes des Fostérites très connues, alors nous travaillons

ensemble pour montrer aux autres Fostérites que l'Église de Tous les Mondes n'entre pas en conflit avec leur Foi, pas plus que le fait d'être Baptiste ne vous empêche de devenir Franc-Maçon. » Elle lui montra le baiser de Foster, avec explications à l'appui, ainsi que son compagnon miraculeusement placé là par Mike.

« Ils savent ce que signifie le Baiser de Foster, et combien il est difficile de l'obtenir… et ils ont vu quelques-uns des miracles de Mike. La plupart sont prêts à bûcher dur pour accéder au Cercle Supérieur.

— Cela demande un gros effort ?

— Bien sûr, Ben… pour eux. Nous sommes les rares que Mike ait directement accueillis dans la fraternité : toi, moi, Jill, et quelques autres. Les autres doivent d'abord apprendre une discipline ; pas une foi, mais une façon de réaliser la foi dans les actes. Cela signifie qu'ils doivent apprendre le martien, ce qui n'est pas facile. Moi-même je ne le possède pas parfaitement, mais c'est un grand Bonheur de travailler et d'apprendre. Pour en revenir au Nid, il y a Duke, Jill et Michaël… deux Fostérites – Aube et moi… un Juif circoncis, sa femme et ses quatre enfants…

— Des enfants dans le Nid ?

— Il y en a des tas, mais le Nid des Petits est de l'autre côté. On ne pourrait pas méditer avec des gosses qui braillent tout le temps. Tu veux le voir ?

— Non, non, plus tard.

— Un couple catholique avec leur petit garçon – ils ont malheureusement été excommuniés, lorsque leur prêtre a appris qu'ils étaient ici. Cela leur a donné un choc terrible, et tellement inutile… Mike les a heureusement beaucoup aidés. Ils se levaient pourtant tôt tous les dimanches pour aller à la messe… mais les gosses sont si bavards. Une famille de Mormons du nouveau schisme – cela fait trois de plus – et leurs enfants. Les autres sont protestants, plus un athée. Il pensait l'être du moins, jusqu'à ce que Mike lui ouvre les yeux. Il était venu pour se moquer de nous ; il est resté pour apprendre ; bientôt, il sera ordonné prêtre. Cela fait dix-neuf adultes, mais nous ne sommes presque jamais tous ensemble dans le Nid, sauf pour les offices du Temple Intérieur. Le Nid peut en accueillir quatre-vingt-un, « trois-remplis », et Michaël gnoque qu'il faudra accomplir beaucoup d'attentes avant que nous n'ayons besoin d'un nid plus grand. D'ici là, nous en aurons d'ailleurs construit d'autres. Dis, Ben, tu aimerais voir un de nos services extérieurs ? Michaël prêche en ce moment.

— Oui, certainement, si cela ne cause pas trop de dérangement.

— Parfait. Une petite minute, cher Ben, le temps de me rendre décente. »

« Me croirez-vous, Jubal, mais elle revint vêtue d'une robe

ressemblant à celle d'Anne, mais avec des manches évasées en forme d'ailes, fermée jusqu'au cou, et portant sur le cœur le sigle de Mike, un soleil entouré de neuf cercles concentriques. Jill et les autres prêtresses sont habillées pareil, sauf que Patty a un col montant pour cacher ses dessins. Elle va jusqu'à porter des chaussettes.

« C'est incroyable ce que cela peut la changer. Digne, faisant plus que son âge, quoique de loin pas celui qu'elle dit avoir. Elle a un teint exquis – c'est une honte de tatouer une pareille peau.

« Je m'étais rhabillé, mais elle me demanda de prendre mes chaussures à la main. Nous retraversâmes le Nid, et remîmes nos chaussures avant de prendre une rampe qui descendait de quelques étages. Nous arrivâmes dans une galerie surplombant le grand auditorium. Mike était sur scène. Il n'y a pas de chaire ; cela ressemble à une grande salle de conférences, avec le symbole de Tous les Mondes peint sur le mur du fond. Il y avait une femme à côté de lui ; de loin, je crus d'abord que c'était Jill, mais c'était l'autre Grande Prêtresse, Aube – Aube Ardente.

— Comment disiez-vous ?

— « Aube Ardente… née Higgins, si vous voulez savoir toute la vérité.

— Je la connais.

— Je sais, monsieur le bouc en retraite. Elle a un faible pour vous. »

Jubal secoua la tête. « L'Aube Ardente dont je parle ne peut pas se souvenir de moi. Nous nous sommes brièvement rencontrés une seule fois, il y a deux ans de cela.

— Oh si, elle se souvient. Elle possède des enregistrements de toutes vos salades commerciales, sous tous les pseudonymes qu'elle parvient à identifier. Elle ne s'endort jamais sans en écouter un. Cela lui fait faire de beaux rêves, dit-elle. Ils vous connaissent d'ailleurs tous, Jubal. Ce grand living-room dont je vous parlais a en tout et pour tout une seule décoration : un gros plan en couleurs, grandeur nature, de votre tête. Vous avez un sourire hideux, et on croirait que vous êtes décapité. C'est une photo que Duke a prise en cachette.

— Le salaud !

— Jill le lui avait demandé.

— Le double salaud !

— Mike lui en avait donné l'idée. Courage, Jubal : vous êtes le saint patron de l'Église de Tous les Mondes. »

Jubal était horrifié. « Ils ne peuvent pas me faire *ça !*

— C'est déjà fait. Mike dit que tout cela n'existe que grâce à vous, parce que vous lui avez si bien expliqué les choses que cela lui a permis de faire comprendre la théologie martienne aux humains. »

Caxton continua sans prêter garde aux gémissements de Jubal.

« De plus, Aube vous trouve beau. Cela mis à part, elle est intelligente… et absolument ravissante. Bon. Ne nous égarons pas. Mike nous aperçut et cria dans notre direction : « Hello, Ben ! À tout à l'heure », puis continua son numéro.

« Il faudra que vous alliez l'entendre, Jubal. Cela ne ressemblait pas à un sermon, et il ne portait pas de soutane. Un simple costume blanc, impeccablement coupé. Il parle comme un représentant de commerce, mais un bon. C'est plein de mots d'esprit et de paraboles. Le fond est une sorte de panthéisme… une de ses paraboles est l'histoire du ver de terre qui rencontre un autre ver de terre et lui dit : « Que vous êtes belle ! Voulez-vous m'épouser ? » et s'entend répondre : « Que tu es stupide ! Je suis ton autre extrémité. » Vous la connaissiez ?

— Si je la connais ? Elle est de moi !

— Je ne savais pas qu'elle était si vieille. Mike en tire un bon parti. L'idée est que chaque fois que vous rencontrez un autre être gnoquant, qu'il soit homme, femme ou chat de gouttière, vous rencontrez votre « autre extrémité ». L'univers est une chose que nous avons fabriquée ensemble, et nous sommes convenus d'oublier la plaisanterie. »

Jubal ne paraissait guère réjoui. « Solipsisme et panthéisme… avec ça, on peut tout expliquer. Éliminez les faits gênants, réconciliez toutes les théories, ajoutez-y tous les faits vrais ou illusoires qui vous plaisent, et ça y est. Mais c'est de la barbe à papa – c'est gros, ça a de la couleur, mais pas de substance. C'est aussi peu satisfaisant que de conclure une histoire par : «… et alors le petit garçon tomba du lit et se réveilla ».

— Ne me regardez pas comme ça – prenez-vous en plutôt à Mike. Et croyez-moi, ce qu'il disait était convaincant. À un moment, il s'est interrompu pour dire : « Vous devez être fatigués de m'entendre parler depuis si longtemps…», et toute la salle hurla « Non ! ». Il les avait dans sa poche. Mais il leur dit qu'il avait la voix fatiguée et que, de toute façon, il était temps de faire des miracles. Il effectua quelques tours de passe-passe absolument stupéfiants. Savez-vous qu'il avait été magicien dans une sorte de cirque ?

— Je savais qu'il avait été dans un cirque, mais il ne m'avait jamais dévoilé la nature exacte de sa honte.

— Il est époustouflant. Rendez-vous compte que je me suis laissé prendre à certains de ses tours. Mais si ce n'était que cela… ce sont surtout ses boniments qui les fascinaient. Il finit par s'arrêter et leur déclara : « On s'attend à ce que l'Homme de Mars fasse des choses merveilleuses… je fais donc quelques miracles à chacune de ces rencontres. Ce n'est pas de ma faute si je suis l'Homme de Mars : c'est arrivé ainsi. Vous aussi, vous pourrez faire des miracles, si vous le voulez vraiment. Toutefois, si vous ne voulez pas vous contenter de si

peu, il faut entrer dans le cercle. Je verrai personnellement ceux qui veulent apprendre. On va vous distribuer des cartes. »

« Patty m'expliqua que le public était en grande partie composé de jobards, de gens venus par simple curiosité, ou bien entraînés par des membres d'un des cercles intérieurs… car, Jubal, Mike a divisé son machin en neuf cercles, comme les degrés d'initiation maçonnique, et on ne dit pas aux membres qu'il existe des cercles encore plus proches du centre avant qu'ils ne soient mûrs pour y pénétrer. « Ça, me dit Pat, c'est la spécialité de Michaël. Il fait cela aussi facilement qu'il respire : il les sent, tous, et choisit les candidats possibles. C'est pour cela qu'il fait traîner la séance en longueur. Duke est là-haut, derrière cette grille, et Mike lui indique ceux qui font le poids, où ils sont assis, comment ils sont habillés, de façon à éliminer ceux dont il ne veut pas. Duke les coche sur un plan de la salle et le donne à Aube, qui prend la relève.

— Comment arrivent-ils à faire cela ? demanda Harshaw.

— Je ne l'ai pas vu, Jubal. Les moyens ne manquent pas, du moment que Mike a repéré ceux qu'il veut et arrive à communiquer avec Duke. Patty dit que Mike est doué de seconde vue ; je ne nie pas que ce soit possible. Et ensuite, ils font la quête – mais sans musique douce ni badauds. Mike dit que personne ne voudrait croire que c'est une église s'ils ne faisaient pas la quête. Si vous aviez vu ça ! Ils passent des corbeilles déjà pleines de billets, et Mike leur dit que c'est le résultat de la quête précédente, et qu'ils n'ont qu'à se servir s'ils sont fauchés et en ont besoin. Mais que ceux qui ont envie de donner donnent. On prend ou on donne, comme on veut. Je pense qu'il a trouvé là un excellent moyen de se débarrasser de l'argent qu'il a en trop.

— Si c'est bien fait, dit Jubal songeusement, je pense que le résultat est plutôt que la plupart donnent davantage… tandis que quelques-uns en prennent juste un peu. Oh, sans doute très peu.

— Je n'en sais rien, Jubal. Patty m'entraîna au moment où Mike cédait la place à Aube. Elle m'emmena dans un auditorium privé où commençait l'office du Septième Cercle, composé de membres qui sont là depuis des mois, et qui ont fait des progrès… si on peut appeler ça des progrès.

« La transition fut brutale. Le service public était moitié conférence, moitié spectacle. Celui-là ressemblait à un rite vaudou. Mike était en robe maintenant ; il paraissait plus grand, ascétique, et son regard était intense. Il y avait peu de lumière, et une musique à vous donner la chair de poule, mais qui vous incitait en même temps à danser. Patty et moi nous installâmes sur un canapé qui ressemblait diantrement à un lit. Quant au service lui-même, je ne pourrais pas vous dire en quoi il consistait. Mike chantait des choses en martien, et

ils lui répondaient en martien, sauf quand ils psalmodiaient « Tu es Dieu, Tu es Dieu ! » en rajoutant un mot martien à vous écorcher la gorge. »

Jubal émit un curieux croassement. « Ceci ?

— Oui, je crois… Jubal, est-ce que vous m'avez fait marcher ?

— Non. Mahmoud me l'a appris ; il dit qu'il s'agit d'une sombre hérésie – selon ses propres lumières, du moins. C'est le mot que Mike traduit par « Tu es Dieu ». Mahmoud dit que c'est à peine une tentative de traduction. C'est l'univers proclamant sa conscience de lui-même… c'est l'affirmation du péché sans la moindre trace de contrition… et vingt autres choses encore. Mahmoud dit qu'il ne le comprend même pas en martien, sinon qu'il ne connaît rien de pire ; ce serait plutôt le défi de Satan que la bénédiction de Dieu. Continuez. C'était tout ? Une poignée de fanatiques hurlant en martien ?

— Non, Jubal, ils ne hurlaient pas et ne ressemblaient nullement à des fanatiques. Parfois, c'était un murmure à peine audible, parfois cela s'enflait un peu. Mais ils suivaient un rythme, une structure peut-être semblable à celle d'une cantate… et pourtant cela ne semblait pas appris par cœur. On aurait cru une seule personne, fredonnant par vingt bouches ce qui lui passait par la tête. Rien à voir avec l'hystérie des Fostérites ; au contraire, on sentait un calme pareil à celui qui précède le sommeil, mais derrière lequel on percevait une intensité croissante. Avez-vous déjà assisté à une séance de spiritisme ?

— Certainement. J'ai tout essayé, Ben.

— Vous savez alors comment la tension peut monter sans que quiconque fasse un geste ou dise un mot. C'était assez semblable à cela, mais avec une immense force contenue.

— C'était donc « apollinien ».

— Ah ?

— En tant qu'opposé à dionysiaque. On simplifie généralement « apollinien », en en faisant un synonyme de doux, calme, froid. Mais apollinien et dionysiaque sont les deux faces d'une même médaille. Une nonne agenouillée dans l'immobilité la plus totale connaît peut-être une extase plus frénétique qu'une prêtresse de Pan ou de Priape célébrant l'équinoxe vernal. L'extase est là, « Jubal se frappa le crâne », et non dans les manifestations extérieures… Une autre erreur consiste à identifier « apollinien » avec « bon », simplement parce que les préceptes et les rites de nos sectes les plus respectables sont apolliniens. C'est un vulgaire préjugé. Continuez, Ben, je vous écoute.

— Bon. C'était quand même moins calme que les dévotions de votre nonne. Ils se levaient, bougeaient, changeaient de siège, s'embrassaient ou se pelotaient – rien de plus, je pense, mais l'éclairage était mauvais. Une fille voulait apparemment se joindre à nous, mais Patty lui fit un signe, et elle se contenta de nous embrasser

et repartit. » Ben sourit. « Je dois dire qu'elle embrassait très bien. Je me sentais un peu gêné parce que j'étais le seul à ne pas être en robe, mais personne ne semblait y prêter garde.

« Le tout avait un côté désinvolte… et pourtant aussi coordonné que les muscles d'une ballerine. Mike se tenait parfois devant les autres, ou allait et venait entre eux. Une fois, il me serra l'épaule au passage et embrassa rapidement Patty. Derrière l'espèce de petite scène, il y avait un machin ressemblant à un grand récepteur stéréo, dont il se servait pour faire des « miracles » – mot qu'il ne prononça d'ailleurs jamais, du moins pas en anglais. Toutes les églises promettent des miracles, d'ailleurs, mais ils ne sortent jamais du quotidien.

— Pas d'accord, l'interrompit Jubal. Voyez entre autres la Christian Science et les catholiques romains.

— Les catholiques ? Vous pensez à Lourdes ?

— Plutôt au Miracle de la Transsubstantiation.

— C'est trop subtil pour moi. Quant à la Christian Science… si jamais je me casse une jambe, je préfère aller voir un chirurgien.

— Ne comptez pas sur moi, grommela Jubal.

— Je m'en garderais bien. Je ne veux pas d'un compagnon d'études de William Harvey.

— Harvey savait réduire une fracture.

— Lui, peut-être… En tout cas, les miracles de Mike sont autrement spectaculaires que vos exemples. Il est ou bien un illusionniste expert, ou bien un hypnotiseur stupéfiant…

— Ou les deux.

— … ou alors il a trafiqué un circuit fermé stéréo de telle sorte qu'il soit impossible de distinguer les images de la réalité.

— Et pourquoi écartez-vous la possibilité de vrais miracles, Ben ?

— C'est une théorie qui ne me plaît pas. C'était en tout cas du bon théâtre. Une fois, les lumières s'allumèrent pour montrer un lion majestueux, avec une crinière noire, autour duquel gambadaient de petits agneaux. Évidemment, Hollywood peut obtenir de tels effets, mais cela sentait le lion. En fait, cela aussi peut se truquer.

— Pourquoi tenez-vous absolument à ce que ce soit un trucage ?

— J'essaie d'être impartial, que diable !

— N'allez pas trop loin dans l'autre sens. Essayez d'imiter Anne.

— Je ne suis pas Anne, et je n'étais pas impartial sur le moment. J'étais heureux, détendu, et je regardais le spectacle avec plaisir. Mike fit un tas de tours. De la lévitation entre autres. Patty s'éclipsa juste avant la fin en me murmurant de rester. « Mike vient de me dire que ceux qui ne se sentent pas prêts pour le Cercle suivant devraient partir. » Je lui dis alors que je ferais mieux de partir aussi, mais elle me répondit :

« Oh non, mon cher Ben ! Tu es du Neuvième Cercle. Reste, je reviens te chercher à la fin. »

« Je pense qu'elle fut la seule à sortir. Et savez-vous qui je vis lorsque les lumières revinrent ?… Jill !

« Je ne pense vraiment pas que c'était de la stéréovision. Elle me regarda et me sourit. Je sais, quand un acteur regarde la caméra en face, vous avez l'impression qu'il vous regarde, où que vous soyez assis. Mais à ce point de perfection… si c'était un procédé mis au point par Mike, il devrait le faire breveter. Jill portait un costume exotique, et Mike entonna une sorte d'incantation, en partie en anglais. Il parlait de la Mère Universelle, de l'unité de l'homme, et se mit à appeler Jill de toute une série de noms… et à chaque nouveau nom, son costume se transformait…»

Ben Caxton sentit son intérêt s'accroître en voyant Jill. Non, ce n'était pas un effet d'éclairage, c'était bien Jill ! Elle le regarda et lui sourit. Il n'écouta l'invocation que d'une oreille, tout en pensant que l'espace se trouvant derrière l'Homme de Mars était sûrement une sorte de récepteur stéréo. Mais il aurait juré que s'il montait ces marches, il aurait pu la toucher.

Il fut tenté de le faire, mais pensa que ce ne serait pas bien de ruiner le numéro de Mike. Il verrait Jill plus tard…

« Cybèle ! »

En un clin d'œil, le costume de Jill changea.

« Isis ! »

Il changea de nouveau.

— *« Frigga !… Géa !… Devi !… Ishtar !… Margam !… Mère Ève ! Mater Deum Magna !* Aimante et aimée, Vie éternelle…»

Caxton n'écoutait plus. Jill était Ève, vêtue de gloire. La lumière s'accrut et il vit qu'elle était dans le Jardin, près d'un arbre autour duquel était enroulé un grand serpent.

Jill souriait. Elle caressa la tête du serpent, puis se tourna vers la salle et ouvrit les bras.

Les candidats s'avancèrent pour entrer dans le Jardin.

Patty revint et toucha l'épaule de Caxton. « Viens, Ben. Il est temps. »

Caxton aurait voulu rester, absorber la glorieuse vision de Jill… se joindre à la procession. Mais il se leva et suivit Patty. En se retournant, il vit Mike enlacer la première des femmes qui s'avançaient… mais ne vit pas la robe de la candidate disparaître au moment où Mike l'embrassait, et ne vit pas Jill embrasser le premier candidat mâle, dont le vêtement aussi disparut.

« Nous allons faire un tour, lui expliqua Patty, pour leur donner le temps d'entrer dans le Temple. Nous aurions pu y aller aussi, bien sûr,

mais cela aurait risqué de les distraire et Mike aurait dû les remettre dans l'état d'esprit désiré ; il travaille déjà si dur.

— Où allons-nous ?

— Chercher Gueule de Miel, puis nous retournerons au Nid. À moins que tu ne veuilles prendre part à l'initiation, mais comme tu ne connais pas le martien, tu risquerais de ne pas y comprendre grand-chose.

— J'aimerais quand même voir Jill.

— Elle m'a demandé de te dire qu'elle viendrait te voir tout à l'heure, au Nid. Par ici, Ben. »

Une porte s'ouvrit, et ils entrèrent dans le Jardin. Le serpent leva la tête vers eux. « C'est bien, lui dit Patty affectueusement, tu es une bonne fille ! » Elle déroula le boa et le posa dans un panier. « C'est Duke qui l'amène, mais je dois la mettre sur l'arbre et lui dire de ne pas bouger. Tu as eu de la chance, Ben ; Mike passe rarement en Huitième sans transition. »

Ben porta Gueule de Miel et apprit qu'un boa de quatre mètres pèse lourd ; le panier était d'ailleurs renforcé par un cadre en acier. Lorsqu'ils furent arrivés en haut, Patricia lui demanda de le poser par terre et ôta sa robe, puis enroula le serpent autour d'elle. « C'est sa récompense quand elle a été sage. N'est-ce pas, Gueule de Miel ? J'ai une classe dans un moment, mais je tiens à la garder le plus longtemps possible. Il ne faut pas désappointer les serpents ; ils sont pareils à des bébés, ils ne gnoquent pas pleinement. »

Ils avancèrent encore de cinquante mètres et arrivèrent à l'entrée du Nid proprement dit. En plus de ses chaussures, Ben portait celles de Patty, qu'il lui avait enlevées. Ils entrèrent. Ben se remit en slip – retardant le moment où il ôterait également ce dernier. Il était certain maintenant qu'il n'était pas convenable de demeurer vêtu à l'intérieur du Nid, et peut-être même aussi inconvenant que d'arriver avec des souliers cloutés dans une salle de bal. Tout semblait l'indiquer : l'avis affiché sur la porte, l'absence de fenêtres, le confort intime du Nid, la nudité de Patricia et enfin le fait qu'elle lui avait suggéré de l'imiter.

Il aurait pu négliger l'exemple de Patricia ; les dames tatouées ont peut-être des habitudes vestimentaires étranges, mais en entrant dans le living, ils croisèrent un homme qui se dirigeait vers les bains et les « petits nids » : il était comme Patricia, moins un serpent et de nombreuses images. Il les salua d'un « Tu es Dieu » et passa son chemin. Dans le living même, il en vit une preuve supplémentaire : un corps nu étalé sur le divan – une femme.

Caxton savait que certaines familles affectionnent la nudité chez elles, et cela était après tout une famille, une grande famille de « frères par l'eau ». Mais il ne parvint pas à opter entre la politesse élémentaire qui aurait voulu qu'il ôte sa feuille de vigne symbolique…

et la certitude que si alors arrivait un étranger tout habillé, il se serait senti stupide. Ciel ! il en aurait rougi !

« Qu'auriez-vous fait à ma place, Jubal ? »

Harshaw leva les sourcils. « Voudriez-vous que je sois choqué ? Le corps humain est souvent plaisant, fréquemment déprimant, et a peu de signification en lui-même. Mike pratique donc le nudisme en famille. Dois-je applaudir ? Ou pleurer ?

— C'est facile de prendre une attitude olympienne, Jubal, mais je ne vous ai jamais vu, que je sache, baisser vos pantalons en public.

— Et vous ne le verrez jamais. Mais je gnoque que vous n'étiez pas motivé par la pudeur. Vous souffriez d'une peur morbide de paraître ridicule – c'est une névrose qui porte un long nom pseudo-grec.

— Pensez-vous ! Je me demandais simplement ce qui était le plus poli.

— Pensez-*vous*, mon cher ! Vous saviez parfaitement ce qui était poli, mais vous aviez peur du ridicule… ou craigniez que l'on ne vous surprenne dans un réflexe galant. Mais je gnoque que Mike n'a pas établi cette coutume sans raisons. Mike a toujours ses raisons.

— Oh, certes. Jill m'a expliqué. »

Ben était dans le foyer, tournant le dos au living et les mains sur la ceinture de son slip, ayant décidé de faire le plongeon… lorsque deux bras caressants vinrent entourer sa taille. « Ben adoré ! C'est merveilleux ! »

Puis, Jill se retrouva dans ses bras, sa bouche chaude et avide contre la sienne. Il se félicita de ne pas avoir terminé son strip-tease. Elle n'était plus « Mère Ève », mais portait une robe de prêtresse qui, à sa grande joie, ne dissimulait pas son chaud et adorable corps de fille amoureuse.

« Fichtre ! s'exclama-t-elle en s'écartant de lui. Tu m'as manqué, vieille bête. Tu es Dieu.

— Tu es Dieu, concéda Ben. Jill, tu es plus jolie que jamais.

— Je sais. Cela a cet effet. Tu ne peux pas savoir ce que ça m'a fait de croiser ton regard lors de la grande finale. »

Ben eut un regard interrogateur.

« La fin du service où elle est la Mère, *Mater Deum Magna,* expliqua Patty. Les enfants, il faut que je coure.

— Ne te presse jamais, Pattyminet !

— Il faut que je coure pour ne pas avoir à me dépêcher. Ben, il faut que j'aille coucher Gueule de Miel, et ensuite j'ai ma classe. Souhaite-moi une bonne nuit. »

Ben dut embrasser, et enlacer, une femme couverte d'un serpent géant. Il essaya d'ignorer Gueule de Miel pour pouvoir donner son dû

à Patricia.

Pat embrassa Jill. « Bonne nuit, mes chéris. » Elle sortit sans se presser.

« Quel trésor ! N'est-ce pas, Ben ?

— Absolument. Au début, elle m'a tout de même un peu surpris.

— Je gnoque. Patty surprend toujours, parce qu'elle n'a jamais de doutes. Elle agit automatiquement de la façon qui convient, un peu comme Mike. Elle est la plus évoluée de nous tous ; elle devrait être Grande Prêtresse, mais elle refuse parce que ses tatouages la gêneraient dans certaines de ses fonctions ; ils risqueraient de distraire l'attention, et elle ne veut pas se les faire enlever.

— Il y en a trop pour qu'on puisse les enlever. Cela la tuerait.

— Mais non, mon chéri. Mike pourrait les effacer sans laisser la moindre trace, sans même que cela lui fasse mal. Mais elle considère qu'ils ne lui appartiennent pas vraiment – elle est en quelque sorte leur gardien. Viens t'asseoir, Ben. Aube va nous apporter le dîner. Il faut que je mange pendant que je suis avec toi ; autrement, je n'en aurais plus l'occasion avant demain. Dis-moi ce que tu en penses. Tu as assisté à l'office public, m'a dit Aube.

— Oui.

— Et alors ?

— Mike, dit Caxton lentement, parviendrait à vendre des chaussures à des serpents.

— Ben, je gnoque que quelque chose te tracasse.

— Non… Non, rien de précis.

— Nous en reparlerons dans une semaine ou deux. Cela ne presse pas.

— Je ne serai plus là dans une semaine.

— Tu as des articles à écrire ?

— Trois. Je ne devrais pas rester.

— Je pense que tu le feras… tu en téléphoneras quelques-uns, probablement sur l'Église. Et d'ici-là, tu gnoqueras de rester beaucoup plus longtemps.

— Je ne pense pas.

— L'attente est, jusqu'à la plénitude. Tu sais que ce n'est pas une église ?

— Patty m'a dit quelque chose dans ce sens.

— Disons en tout cas que ce n'est pas une religion. En fait, c'*est* une église, dans tous les sens moraux et légaux. Mais nous n'essayons pas d'amener les gens à Dieu, ce serait une contradiction ; c'est une notion que l'on ne peut même pas exprimer en martien. Nous n'essayons pas de sauver des âmes, car les âmes ne peuvent pas se perdre. Nous n'offrons pas une foi, une croyance, mais la vérité, une vérité vérifiable. Une vérité existant ici et maintenant, une vérité aussi

prosaïque qu'une planche à repasser et aussi utile que le pain… une vérité qui peut rendre la guerre et la faim et la violence et la haine aussi inutiles que… que les vêtements dans le Nid. Mais pour cela, il faut qu'ils apprennent le martien. Voilà le hic : il faut trouver des gens suffisamment honnêtes pour croire ce qu'ils voient et suffisamment courageux pour travailler dur, car c'est dur, afin d'apprendre la langue dans laquelle cette vérité doit être enseignée. Car on ne peut pas davantage l'exprimer en anglais qu'une symphonie de Beethoven. » Jill sourit. « Mais Mike n'est jamais pressé. Il en passe des milliers au crible, en trouve quelques-uns, dont de rares arrivent jusqu'au Nid, où il continue à leur prodiguer son enseignement. Un jour, nous serons prêts à créer d'autres Nids, et alors cela fera boule de neige. Mais rien ne presse. N'est-ce pas, chérie ? »

Ben leva les yeux à ces derniers mots et fut étonné de voir une femme qui se penchait vers lui pour lui offrir un plateau. Il reconnut l'autre Grande Prêtresse – Aube, oui, c'était cela. Sa surprise ne fut pas diminuée par le fait qu'elle était vêtue à la façon de Patricia, moins les tatouages.

Aube sourit. « Voici ton dîner, mon frère Ben. Tu es Dieu.

— Hum… Tu es Dieu. Merci. » Elle l'embrassa, donna un plateau à Jill et en prit un pour elle-même, s'assit sur la droite de Ben et commença à manger. Ben regretta de ne pas se trouver en face d'elle pour mieux la voir, car elle possédait tous les attributs d'une déesse.

« Non, Jill, acquiesça Aube. Pas encore, mais l'attente accomplira.

— Tu vois, Ben, continua Jill, je prends le temps de manger, mais Mike n'a rien avalé depuis avant-hier, et ne le fera que lorsqu'on pourra se passer de sa présence. Alors, il s'empiffrera comme un cochon et ça le soutiendra aussi longtemps qu'il faudra. Et nous aussi, nous nous fatiguons. N'est-ce pas, Aube chérie ?

— Oh oui ! Mais je ne suis pas fatiguée. Donne-moi ta robe, Gillian, je te remplacerai pour ce service et tu pourras rester avec Ben.

— Ça ne va pas très bien dans ta petite tête, mon chou. Tu te rends compte, Ben, elle travaille depuis presque aussi longtemps que Mike. Nous tenons le coup longtemps, mais nous mangeons quand nous avons faim, et nous avons parfois besoin de sommeil. À propos de robes, Aube, j'ai pris la dernière au Septième Temple. J'ai oublié de dire à Patty d'en commander un cent ou deux.

— Elle l'a fait.

— J'en étais sûre ! Celle-ci est un peu juste. » Jill se tortilla d'une façon que Ben trouva fort troublante. « Je me demande si nous ne prenons pas du poids ?

— Un peu, je crois.

— Excellent. Nous étions trop maigres. Tu as remarqué qu'Aube et moi sommes exactement faites pareil, Ben ? Taille, tour de poitrine,

tour de taille, hanches… jusqu'au teint. Nous étions déjà presque semblables lorsque nous avons fait connaissance et depuis nous le sommes devenues bien davantage grâce à l'aide de Mike. Même nos visages se ressemblent de plus en plus, mais cela vient de faire et de penser les mêmes choses. Lève-toi, chérie, que Ben puisse te voir. »

Aube posa son plateau, se leva et prit une pose qui lui rappela Jill plus que leur ressemblance physique ne le justifiait, puis il se souvint que c'était ainsi que Jill était révélée comme Ève – Mère Ève, comme ils disaient.

Jill lui dit, la bouche pleine : « Tu vois, Ben ? C'est moi. »

Aube sourit. « Il y a tout juste un cheveu de différence, Gillian.

— Peuh. Je regrette presque que nous n'ayons pas le même visage. Tu sais, Ben, c'est très pratique que nous nous ressemblions : il nous faut deux Grandes Prêtresses, ce n'est pas de trop pour soutenir le rythme de Mike. Sans compter, ajouta-t-elle, que lorsque Aube achète une robe, elle me va. Cela m'évite d'aller dans les magasins.

— Je n'étais pas certain, dit Ben songeusement, que vous portiez des vêtements, à part ces robes de prêtresses. »

Jill parut surprise. « Comment pourrions-nous aller danser avec *ça ?* C'est notre façon favorite de nous passer de dormir. Assieds-toi et finis de manger ; Ben nous a assez regardées. Tu sais, Ben, un des membres du groupe de transition est un danseur absolument divin, et la ville est pleine de boîtes de nuit. Aube et moi le tenons éveillé si souvent que nous devons l'aider à ne pas s'endormir pendant les cours de langue. Mais il ne faut pas s'inquiéter : à partir du Huitième Cercle, on n'a plus guère besoin de sommeil. Qu'est-ce qui t'a fait croire que nous ne nous habillions jamais, Ben chéri ?

— Euh…» Ben finit par lui exposer son dilemme.

Jill ouvrit de grands yeux, eut un petit rire bête, mais s'arrêta instantanément. « Je vois. Ben chéri, j'ai mis cette robe parce que je dois filer dès que j'aurais avalé ça. Si j'avais gnoqué que cela te troublerait, je l'aurais ôtée avant même de te sauter au cou. Nous sommes tellement habitués à nous habiller ou pas selon ce que nous avons à faire que j'avais complètement oublié que cela pouvait paraître impoli. Mon adoré, fais exactement ce que tu préfères : garde ton slip, ou ôte-le.

— Oui, je…

— Mais ne te tracasse pas. » Jill sourit. « Cela me rappelle la première fois où Mike est allé sur une plage. Tu te souviens, Aube ?

— Je ne l'oublierai jamais !

— Tu sais comment est Mike. J'ai dû tout lui apprendre. Il ne comprit l'utilité des vêtements que le jour où il gnoqua, à sa grande surprise, que nous étions vulnérables à la chaleur et au froid. Pour les Martiens, la pudeur est inconnue, inconcevable. Mike ne gnoqua la

valeur décorative des vêtements que lorsque nous dûmes choisir des costumes pour notre numéro de cirque.

« Il a toujours fait ce que je lui demandais, qu'il le gnoque ou pas. Tu ne peux pas imaginer combien de *petites* choses font de nous ce que nous sommes, mais nous mettons vingt ans à les apprendre ; Mike l'a pratiquement fait du jour au lendemain. Il a encore des lacunes, que nous nous efforçons tous de combler, sauf Patty, qui pense que tout ce que fait Mike est parfait. Il n'a pas encore fini de gnoquer les vêtements. Il gnoque qu'ils sont un mal qui sépare les gens, qui empêche l'amour de les rapprocher. Plus tard, il a gnoqué que l'on a besoin d'une barrière avec des étrangers. Mais pendant bien longtemps, Mike ne mettait des vêtements que lorsque je le lui disais.

« Et un jour, j'oubliai de le lui dire.

« Nous étions en Basse-Californie ; nous venions de faire, ou plutôt de refaire, la connaissance d'Aube. Mike et moi descendîmes pour la nuit dans un hôtel donnant sur la plage. Il avait tellement envie de gnoquer l'océan qu'il sortit le lendemain sans me réveiller, pour sa première rencontre avec la mer. « Pauvre Mike ! Il arriva sur la plage, rejeta son peignoir, et s'avança vers les vagues… pareil à un dieu grec, et tout aussi ignorant des conventions. Les bruits de l'émeute me tirèrent du lit, et je me précipitai pour lui éviter la prison. »

Le regard de Jill se perdit dans le vague. « Il a besoin de moi maintenant. Embrasse-moi vite, Ben. Nous nous reverrons demain matin.

— Cela durera toute la nuit ?

— Vraisemblablement. Cette classe de transition compte beaucoup d'élèves. » Elle se leva, attira Ben à elle.

Il l'enlaça. Un peu plus tard, elle dit, « Ben, Ben chéri… tu as dû prendre des leçons.

— Moi ? Je t'ai été absolument fidèle, à ma façon.

— Moi de même, Ben. Je ne me plains pas, mais je pense que Dorcas n'est pas pour rien dans tes progrès.

— C'est possible. Indiscrète !

— La classe peut attendre. Embrasse-moi encore. J'essaierai d'être Dorcas.

— Sois toi-même.

— Je ne peux pas faire autrement. Mike dit que Dorcas embrasse plus complètement – « gnoque davantage le baiser » – que nous toutes.

— Cesse de bavarder. »

Elle se tut, puis soupira. « Classe de transition, me voilà, resplendissante comme un ver luisant ! Prends bien soin de lui, Aube.

— Je n'y manquerai pas.

— Et dépêche-toi de l'embrasser ; tu verras ce que je veux dire !

— J'en ai bien l'intention.

— Ben, sois gentil et fais ce qu'Aube te dira. » Jill partit, sans se « hâter »… mais en courant.

Aube se glissa contre lui.

Jubal leva un sourcil. « Allez-vous me dire qu'à ce point, vous vous êtes dégonflé ?

— N'ayant pas le choix, j'ai… coopéré avec l'inévitable. »

Jubal hocha la tête. « Lorsqu'il est pris au piège, ce qu'un homme peut faire de mieux, c'est de conclure une paix négociée. »

32

« Vous savez, Jubal, continua Caxton, je ne vous aurais pas parlé d'Aube et de tout cela, si ce n'était pas nécessaire pour vous expliquer ce qui m'inquiète, chez eux tous… Duke, Aube, Jill, Mike lui-même et toutes ses autres victimes. Mike les fascine. Sa nouvelle personnalité est très forte. Il est trop suffisant, trop super-représentant de commerce, mais irrésistible. Aube aussi est irrésistible à sa façon. Au matin, j'en étais venu à penser que tout était parfait. Un peu étrange, mais fameux…»

Lorsque Ben Caxton se réveilla, il ne savait plus où il était. Il faisait sombre ; sous lui, une surface douce, mais qui n'était pas un lit.

La mémoire lui revint tumultueusement. Il se souvint clairement qu'à la fin il était allongé sur le sol moelleux du Temple Intérieur, bavardant calmement et à cœur ouvert avec Aube. Ils s'étaient baignés, avaient partagé l'eau, s'étaient rapprochés…

Il tâtonna frénétiquement autour de lui, sans rien trouver. « *Aube ?* »

Une faible lumière naquit. « Ici, Ben.

— Oh ! Je te croyais partie.

— Je ne voulais pas te réveiller. » Il fut brusquement désenchanté de voir qu'elle avait revêtu sa robe de cérémonie. « Je dois commencer le Service Extérieur du Lever du Soleil. Gillian n'est pas encore revenue. Il y a de nombreux élèves, comme elle te l'avait dit. »

Ses mots lui rappelèrent des choses qu'elle lui avait dites au début de la nuit… des choses qui l'avaient déprimé malgré ses explications patientes… doucement calmantes, et qui avaient fini par le convaincre. Il ne gnoquait pas encore tout, mais… oui, Jill était occupée à des rites… une tâche, un heureux devoir, qu'Aube s'était offerte à accomplir à sa place. Ben songea qu'il aurait dû regretter que Jill n'ait pas accepté…

Mais il ne regrettait rien. « Aube… Faut-il vraiment que tu

partes ? » Il se leva lourdement, et la prit dans ses bras.

« Il le faut, Ben… Ben chéri. » Elle fondit dans ses bras.

— Maintenant ?

— Ce n'est jamais tellement pressé », dit-elle avec douceur. Plus aucune robe ne les séparait. Il était trop hébété pour se demander où elle était passée.

Il se réveilla pour la seconde fois dans un « petit nid », qui s'éclaira lorsqu'il se leva. Il s'étira, et se sentit merveilleusement frais et dispos. Son slip n'était nulle part. Quand l'avait-il retiré ? Où l'avait-il laissé ? Dans le Temple Intérieur, peut-être ? Il passa dans la salle de bains.

Il en ressortit quelques minutes plus tard, rasé et douché. Il alla voir dans le Temple Intérieur, mais ne trouva pas son slip. Sans doute quelqu'un l'avait-il mis dans le foyer. Au diable, d'ailleurs ! Il sourit en repensant à ses scrupules de la veille. Ici, dans le Nid, il n'en avait pas plus besoin que d'une seconde tête.

Il avait pourtant pas mal bu avec Aube, mais ne se sentait nullement alourdi. L'alcool ne faisait aucun effet à Aube, et il s'était laissé entraîner à dépasser son quota. Quelle fille ! Elle n'avait même pas paru vexée lorsque, dans un moment d'émotion, il l'avait appelée Jill. Au contraire, on aurait dit que cela lui faisait plaisir.

Le living était vide. Il se demanda quelle heure il était. Peu lui importait d'ailleurs, mais il était affamé. Il s'aventura dans la cuisine pour voir s'il y avait quelque chose à chaparder.

Un homme se retourna. « Ben !

— Ça alors ! Salut, Duke ! »

Duke le serra à l'étouffer. « Content de te voir ! Tu es Dieu. Tu veux des œufs ?

— Tu es Dieu. C'est toi le cuisinier ?

— Seulement quand je suis obligé. En général, c'est Tony, mais nous y passons tous, même Mike… à moins que Tony ne le devance, car il fait horriblement mal la cuisine. » Duke continua à casser des œufs.

« Je m'en charge, dit Ben. Tu feras le café et les toasts. Il y a de la Worcestershire sauce ?

— Pat veille à ce qu'il y ait toujours de tout. Tiens. J'étais venu te voir tout à l'heure mais tu ronflais comme un ours. Depuis ton arrivée, il n'y a pas eu moyen de te voir.

— Que fais-tu alors, si tu n'es pas le cuisinier ?

— Eh bien… je suis diacre, et serai prêtre un jour. Je suis assez lent à apprendre – mais cela n'a pas d'importance. Et puis j'étudie le martien, comme tout le monde. En dehors de cela, je suis le réparateur universel, comme chez Jubal.

— Il faudrait une équipe entière pour maintenir tout ça en état de marche.

— Tu serais surpris de savoir comme c'est facile. Il faudrait que tu voies un jour Mike s'occuper des toilettes bouchées. Après cela, on n'a pas besoin de plombier. D'ailleurs, les neuf dixièmes des gadgets se trouvent dans cette cuisine, et elle est bien moins automatisée que celle de Jubal.

— Je pensais qu'il y avait pas mal de mécanismes compliqués dans les temples ?

— Hein ? En dehors des commandes de l'éclairage, il n'y a rien. En fait, ajouta Duke en souriant largement, mon rôle le plus important ne me demande aucun travail. Je suis chargé de la lutte contre l'incendie, patenté et tout, et aussi inspecteur sanitaire. Comme ça, aucun étranger n'entre ici. Ils ne vont jamais plus loin que le temple public, à moins que Mike n'ait donné son accord. »

Ils prirent leurs assiettes et s'assirent. « Alors, Ben demanda Duke. Tu restes ?

— Je ne peux pas.

— Ah ? Moi aussi j'étais venu pour leur dire bonjour… puis je suis retourné et j'ai traîné pendant un mois avant de dire à Jubal que je m'en allais. Ne t'inquiète pas, tu reviendras. Ne prends aucune décision avant ton Partage de l'Eau de ce soir.

— Quel Partage de l'Eau ?

— Aube ne t'a pas dit ?

— Non… non, vraiment pas.

— Je devrais laisser à Mike le soin de t'expliquer, mais peu importe. Tout le monde en parlera. Tu gnoques le partage de l'eau. Tu es un Premier Appelé.

— Aube a utilisé cette expression, mais…

— Elle désigne ceux qui sont devenus frères d'eau de Mike sans apprendre le martien. En général, les autres ne partagent l'eau et ne se rapprochent que lorsqu'ils ont atteint le Huitième Cercle… en fait lorsqu'ils commencent à penser en martien. Eh oui, il y en a qui sont plus forts que moi en martien. Remarque-bien qu'il n'est pas interdit – *rien* n'est interdit – de partager l'eau avec quelqu'un qui n'est pas prêt pour le Huitième Cercle. Eh, je pourrais ramasser une fille dans un bar, partager un verre d'eau avec elle, l'entraîner au lit… et ne l'emmener au Temple qu'ensuite. Mais voilà, je ne le ferai pas, parce que je n'en aurai jamais envie. Ben, je vais te faire une prédiction. Tu as couché avec des filles splendides…

— Enfin… quelques-unes, oui.

— Comme si je ne le savais pas. Mais tu ne te frotteras plus jamais à une fille qui n'est pas ton frère d'eau.

— Tu crois vraiment ?

— Nous en reparlerons dans un an. Mike peut d'autre part décider que quelqu'un est prêt avant même d'atteindre le Septième Cercle. Je

l'ai vu offrir l'eau à un couple qui venait d'entrer dans le Troisième Cercle – il est devenu prêtre, et elle, prêtresse… Sam et Ruth.

— Je ne les connais pas.

— Cela viendra. Seul Mike peut voir si quelqu'un est prêt si tôt. Il arrive parfois qu'Aube ou Patty en remarquent un, mais jamais aussi bas que le Troisième, et ils consultent toujours Mike avant de prendre une décision – bien que ce ne soit nullement une obligation. Bref, c'est en général au Huitième Cercle que commence le partage et le rapprochement. Ensuite, vient le Neuvième Cercle, puis le Nid lui-même, et c'est ce dernier service de transition que nous appelons « Partage de l'Eau, » bien que nous ne fassions que cela toute la journée durant. Tout le Nid est présent et le nouveau frère devient à jamais membre du Nid. Dans ton cas, tu l'es déjà… mais nous tenons au Service, et ce soir on oublie tout le reste pour t'accueillir. Ils ont fait pareil quand je suis arrivé. Tu verras, Ben ; je n'ai jamais rien vécu d'aussi merveilleux. »

— Je ne sais toujours pas en quoi cela consiste.

— Oh, en un tas de choses. As-tu jamais participé à une vraie partouze, où la police intervient et qui finit généralement par un ou deux divorces ?

— … Oui.

— Mon frère, ce n'était qu'un cours de catéchisme. Mais cela n'est qu'un aspect. As-tu jamais été marié ?

— Non.

— Eh bien, tu *es* marié. Après ce soir, tu n'auras plus le moindre doute à ce sujet. » Duke paraissait plongé dans d'agréables pensées. « Moi, j'ai été marié, Ben. Au début, ce n'était pas mal, puis c'est devenu l'enfer. Mais ici, j'aime ça, tout le temps. Que diable, j'adore ça ! Pas seulement le fait de coucher avec une brassée de filles du tonnerre, non. Je les aime tous, tous mes frères, quel que soit leur sexe. Prends Patty ; elle est notre mère, et je ne crois pas qu'il existe quelqu'un qui n'ait pas besoin de cela. Elle me fait penser à Jubal… Le vieux gredin ferait bien de venir ici et de se mettre à la page. Ce que je voulais dire, c'est que ce n'est pas seulement parce que Patty est une fille – note bien que je ne dénigre pas le lit…

— Qui parle de dénigrer le lit ? » l'interrompit une voix de contralto.

Duke fit volte-face. « Certainement pas moi, ma belle putain levantine ! Viens ici, mon chat, et embrasse ton frère Ben.

— Je ne me suis jamais fait payer, protesta la femme en venant vers eux. Je le donnais déjà pour rien sans qu'on ait besoin de me le dire. » Elle embrassa Ben en y donnant toute son attention. « Tu es Dieu, Frère.

— Tu es Dieu. Partage l'eau.

— N'aie jamais soif. Ne prends pas garde à ce que dit Duke ; d'après son comportement il a dû être nourri au biberon. » Elle embrassa ledit Duke encore plus longuement que Ben, tandis qu'il caressait ses formes rebondies. Elle était petite, bien en chair, avait le teint très mat et une longue crinière d'un noir bleuté qui lui venait presque à la taille. « Dis, Duke, tu n'as pas vu un numéro du *Journal des Dames* traîner quelque part ? » Elle lui prit la fourchette des mains et se mit à manger ses œufs brouillés. « Mmm, délicieux. Ce n'est pas toi qui les a faits.

— Non, c'est Ben. Que voudrais-tu que je fasse du *Journal des Dames ?*

— Ben, casses-en encore une douzaine et je les ferai frire par petites portions. Dommage, il y a un article que j'aurais voulu montrer à Patty.

— Surtout ne t'avise pas de redécorer cette tôle… et ne mange pas tout ! Tu crois que je vais aller au travail le ventre vide ?

— Tut-tut-tut, mon petit Duke. L'eau que l'on divise est de l'eau que l'on multiplie. Mais ne t'inquiète pas, Ben ; à partir du moment où on lui donne des femmes pour deux et à manger pour trois, Duke est parfaitement content de son sort. » Elle mit une fourchettée d'œufs brouillés dans la bouche de Duke. « Tiens, et cesse de faire des grimaces. Je vais te préparer un deuxième petit déjeuner. À moins que tu n'en sois déjà au troisième ?

— C'était le premier, et tu me l'as mangé. Tu sais, Ruth, je racontais juste à Ben comment Sam et toi avez fait le saut périlleux de Troisième en Neuvième. Il a des inquiétudes à propos du Partage de ce soir. »

Elle finit de vider l'assiette de Duke, puis se leva et beurra la poêle. « Tu vas voir, je vais te faire quelque chose de bon. Finis ton café en attendant. Tu sais, Ben, moi aussi j'étais inquiète, mais tu n'as aucune raison de l'être. Mike ne se trompe jamais. Ta place est ici, sans quoi tu ne serais pas là. Tu vas rester ?

— Euh… je ne peux pas. Je te verse les œufs ?

— Oui, tu peux. Mais tu reviendras, et un jour tu ne t'en iras plus. Duke a raison : Sam et moi avons fait un saut périlleux. C'était trop brusque pour une brave ménagère déjà plus très jeune comme moi.

— Plus très jeune ?

— Une des gratifications de la discipline, Ben, est qu'en mettant de l'ordre dans votre esprit, elle en met aussi dans votre corps. En cela, la Christian Science a raison. As-tu vu des médicaments dans les armoires de toilette ?

— Non, je ne crois pas.

— Il n'y en a nulle part ici. Combien de gens t'ont embrassé ?

— Quelques-uns.

— Je suis prêtresse, et j'en embrasse plus que « quelques-uns », et pourtant dans le Nid on ne sait même pas ce que c'est qu'un rhume. J'étais du type de ces femmes pleurnicheuses qui ne vont jamais tout à fait bien, et qui souffrent de « troubles féminins ». Et maintenant… Elle sourit. « Je suis plus féminine que jamais, je pèse dix kilos de moins, j'ai rajeuni de plusieurs années, je n'ai pas le moindre ennui de santé, *et j'aime* être femelle. Comme Duke m'a si flatteusement décrite, je suis une « putain levantine », mais certainement bien plus souple : j'enseigne dans la position du lotus alors que j'avais du mal à me baisser.

« Tout s'est passé très vite, continua Ruth. Sam est un spécialiste des langues orientales, et au début il venait uniquement pour apprendre le martien ; l'église ne l'intéressait absolument pas. Je l'y accompagnais pour pouvoir le tenir à l'œil, car j'étais jalouse et très possessive.

« Et ainsi, nous arrivâmes ensemble au Troisième Cercle. Sam est très doué, et je me donnais un mal fou pour le suivre, car je ne voulais pas qu'il m'échappe. Et *boum !* le miracle arriva. Nous commencions un petit peu à penser en martien… et Mike le sentit. Il nous fit rester un soir après le service… Michaël et Gillian nous offrirent l'eau. Je compris alors que j'étais tout ce que je méprisais chez les autres femmes, et me mis à mépriser mon mari, et à le haïr pour ce qu'il avait fait. Tout cela en anglais, avec les pires passages en hébreu. Je pleurais, gémissais, et faisais tout pour embêter Sam… tellement j'étais impatiente de partager l'eau et de me rapprocher de nouveau…

« Par la suite, les choses devinrent plus faciles, mais pas tellement, bien qu'on nous ait fait passer le plus vite possible de cercle en cercle. Michaël savait que nous avions besoin d'aide et voulait nous faire entrer dans la sécurité du Nid. Lorsque arriva le moment de notre Partage de l'Eau, j'étais toujours incapable de me discipliner sans aide. Je voulais entrer dans le Nid, oui, mais je n'étais pas certaine de pouvoir m'unir à sept autres personnes. J'avais une peur bleue… sur le chemin du Temple, je faillis supplier Sam de rentrer chez nous. »

Elle leva les yeux, calme et pleine de béatitude, ange aux formes pleines tenant une grande cuiller d'une main. « Nous entrâmes dans le Temple Intérieur… un projecteur se dirigea sur moi… nos robes disparurent. Et ils étaient dans la piscine, nous criant en martien de venir partager l'eau de la vie. J'avançai d'un pas incertain, et m'y submergeai. Je n'en suis jamais plus sortie depuis !

« Et je ne le désire pas. Ne t'inquiète pas, Ben, tu apprendras la langue et tu acquerras la discipline ; à chaque pas, nous t'aiderons tous avec amour. Ce soir, tu plongeras dans la piscine, et j'aurai les bras grands ouverts pour t'accueillir. Tiens, passe cette assiette à Duke et dis-lui qu'il était un cochon, mais un cochon adorable. Et voilà pour

toi – mais si, tu le mangeras ! – puis embrasse-moi parce que je dois partir. La petite Ruth a du travail. »

Ben donna le baiser, prit les assiettes et transmit le message. Son assiette à la main, il alla dans le living où il eut la surprise de voir Jill endormie sur un divan. Il s'assit face à elle. Elle ressemblait vraiment beaucoup à Aube. Leurs peaux brunies avaient justes le même ton, et dans le sommeil leurs traits se ressemblaient encore davantage.

Il mangea, et en relevant la tête, vit que ses yeux étaient ouverts. Elle lui souriait. « Tu es Dieu, chéri… et ça sent bon.

— Tu es belle. Et je ne voulais pas te réveiller. » Il s'approcha et la fit manger. « C'est ma cuisine, avec l'aide de Ruth.

— C'est très bon. Tu ne m'as pas réveillée. Je paressais simplement. Je n'ai pas dormi de la nuit.

— Pas du tout ?

— Pas une seconde, mais je me sens merveilleusement bien. Et j'ai faim. À bon entendeur, salut ! »

Il continua à la nourrir. Elle le laissait faire, sans bouger.

« Et toi, as-tu dormi ?

— Un peu…

— Et Aube ? A-t-elle pu dormir deux heures ?

— Oh, sûrement davantage.

— Je suis contente. Deux heures valent autant que huit jadis. Je savais que vous alliez passer une nuit délicieuse, mais je craignais qu'elle ne puisse pas se reposer.

— Oui, c'était une nuit délicieuse, admit Ben, mais j'avoue avoir été surpris de la façon dont tu me l'as mise dans les bras.

— Tu veux dire, choqué. Je te connais, tu sais. J'étais bien tentée de passer la nuit avec toi – j'en avais tellement envie ! Mais en arrivant tu étais plein de jalousie. Elle a disparu maintenant ?

— Je pense.

— Tu es Dieu. Moi aussi, j'ai passé une nuit merveilleuse, sans souci parce que je te savais en bonnes mains… en des mains meilleures que les miennes.

— Oh non, Jill !

— Ah ? Je gnoque encore un peu de jalousie, mais nous la ferons disparaître. » Elle s'assit, lui caressa la joue, et lui dit sobrement : « Et avant ce soir, mon chéri. Parce que, plus encore que pour mes autres frères bien-aimés, je ne voudrais pas que ton Partage de l'Eau soit moins que parfait.

— Je…» Ben se tut.

— « L'attente, » dit Jill simplement, et elle fit un geste vers le fond du divan. Caxton eut l'impression qu'un paquet de cigarettes avait bondi dans sa main.

Heureux de changer de sujet, il dit : « Je vois que tu as aussi appris

quelques tours de prestidigitation. »

Jill sourit. « Oh, pas grand-chose. “Je ne suis qu’un œuf” » pour citer mon maître.

— Comment as-tu fait ?

— Bah, je l’ai sifflé en martien. D’abord, il faut gnoquer la chose, puis gnoquer qu’on la désire et… *Mike !* Mike adoré, nous sommes ici !

— J’arrive. « L’Homme de Mars alla droit sur Ben, lui saisit les mains et l’obligea à se lever. » Laisse-moi te regarder, Ben ! Je suis heureux de te voir !

— Moi aussi je suis heureux de te voir, et d’être ici.

— On me dit que tu ne restes que trois jours ? *Trois jours ?*

— Mon travail m’attend, Mike.

— Nous verrons cela. Les filles sont tout excitées, elles ne pensent plus qu’à l’Accueil que nous te faisons ce soir. Autant fermer le temple tout de suite, elles ne seront bonnes à rien.

— Patty a refait le programme, lui annonça Jill. Aube, Ruth et Sam s’occupent de ce qui reste à faire. Patty a supprimé la matinée – tu as donc terminé pour aujourd’hui.

— Ça, c’est une bonne nouvelle ! » Mike s’assit, prit la tête de Jill sur ses genoux, fit rasseoir Ben et passa un bras autour de ses épaules, puis soupira. Il était vêtu, comme pour l’office public, d’un impeccable complet tropical. « Ben, ne deviens jamais prédicateur. Jour et nuit je cours d’un endroit à un autre pour dire aux gens pourquoi il ne faut jamais se hâter. Mis à part Jill et Jubal, tu es la personne de cette planète à laquelle je dois le plus – et depuis que tu es ici c’est la première fois que j’ai un moment pour te dire bonjour. Comment vas-tu ? Tu sembles en bonne forme. Aube m’a d’ailleurs dit que tu l’étais. »

Ben se sentit rougir. « Ça va, ça va bien.

— Parfait. Les carnivores seront à la fête ce soir. Mais je te gnoquerai de près et te soutiendrai. Tu te sentiras plus frais après qu’avant. N’est-ce pas, Petit Frère ?

— Oh oui, dit Jill. Mike te donnera des forces – physiques, pas seulement morales. Je peux le faire un peu, mais Mike est vraiment efficace.

— Jill se sous-estime. » Mike la caressa. « Petit Frère est une véritable fontaine de vigueur. Elle l’était la nuit dernière, en tout cas. » Il lui sourit, puis chanta :

Une fille comme Jill,
Il n’y en a pas une sur cent mille.
Aucune n’est prête autant qu’elle
À faire ce que toutes elles veulent.

«… n'est-ce pas, Petit Frère ?

— Peuh, » répondit Jill, visiblement réjouie, en prenant la main de Mike et la serrant contre elle. « Aube est exactement comme moi, et tout aussi prête.

— Mais Aube est en bas, où elle interroge les candidats possibles. Elle est occupée, et tu ne l'es pas. Cela fait une grande différence. N'est-ce pas, Ben ?

— Peut-être. » Caxton commençait à trouver leur comportement gênant, même dans cette atmosphère détendue. Il aurait préféré qu'ils cessent de se bécoter, ou bien qu'ils lui donnent une excuse pour partir.

Mike continua à peloter Jill tout en passant un bras autour de la taille de Ben, qui fut d'ailleurs contraint d'admettre que Jill l'encourageait. « Tu sais, Ben, lui dit Mike avec un imperturbable sérieux, une nuit comme la dernière, où nous avons aidé un groupe à passer en Huitième, me laisse extrêmement tendu. Tiens, je vais t'expliquer une chose tirée des leçons de Sixième. Nous, les humains, possédons une faculté dont les Martiens n'ont même pas idée. Et je peux te dire combien elle est précieuse, car je sais ce que c'est que de ne pas l'avoir. C'est la bénédiction d'être mâle et femelle. Il les créa Homme et Femme. C'est la plus grande merveille que Nous-Qui-Sommes-Dieu ayons jamais inventée. N'est-ce pas, Jill ?

— C'est une grande et belle vérité, Mike, et Ben le sait. Fais aussi une chanson pour Aube, chéri.

— D'accord…

Ardente est notre belle Aube ;
Ben l'a gnoqué en la voyant.
Tous les jours elle s'achète des robes.
Mais elle ne met jamais de caleçons !

Et voilà. »

Jill se trémoussa. « Tu la lui as fait entendre ?

— Oui, et elle a applaudi – plus un baiser pour Ben. Dites-donc, il y a quelqu'un à la cuisine ? Je viens juste de me souvenir que je n'ai rien mangé depuis des jours… ou des années, je ne sais plus.

— Je pense que Ruth y est », dit Ben en essayant de se lever.

Mike l'obligea à se rasseoir. « Hé, Duke ! Essaie de trouver quelqu'un pour me faire une pile de gâteaux de blé abondamment arrosés de sirop d'érable.

— Bien sûr, répondit Duke. Je vais les faire moi-même.

— Je n'ai quand même pas faim à ce point ! Demande à Tony ou à Ruth. » Mike attira Ben contre lui. « Ben, je gnoque que tu n'es pas entièrement heureux.

— Moi ? Ça va très bien ! »

Mike le regarda dans les yeux. « Dommage que tu n'aies pas appris la langue. Je sens ton trouble, mais ne puis voir tes pensées.

— Mike…» commença Jill.

L'Homme de Mars la regarda, puis fixa de nouveau ses yeux sur Ben et dit lentement : « Jill vient de me dire ce qui te tourmente… C'est une chose que je n'ai jamais pu gnoquer pleinement. » Il semblait soucieux, et hésita presque aussi longtemps que lorsqu'il ne savait pas encore s'exprimer en anglais. « Mais je gnoque que nous ne pourrons pas célébrer ton Partage de l'Eau ce soir. L'attente… « Mike secoua la tête. « Désolé, Ben, mais l'attente accomplira. »

Jill se redressa brusquement. « Non, Mike ! Nous ne pouvons pas laisser Ben partir comme ça. Pas lui !

— Je ne le gnoque pas, Petit Frère », dit Mike à contrecœur. Un silence extrêmement tendu s'ensuivit ; Mike le rompit, en disant à Jill : « Tu parles vraiment juste ?

— J'en suis certaine, tu verras ! » Jill se leva d'un bond et alla se rasseoir de l'autre côté de Ben et l'enlaça. « Embrasse-moi, Ben, et cesse de te tracasser. »

Sans attendre, elle l'embrassa, et Ben cessa effectivement de se tracasser ; une chaude volupté endormit ses doutes. Puis, Mike resserra le bras qu'il avait toujours autour de la taille de Ben et dit avec douceur : « Non gnoquons mieux. Maintenant, Jill ?

— Maintenant, oui ! Ici, tout de suite – oh, partageons l'eau, mes grands chéris ! »

Ben tourna la tête… et une douloureuse stupéfaction le tira de son euphorie. L'Homme de Mars s'était débarrassé de tous ses vêtements.

33

« Alors ? demanda Jubal. Avez-vous accepté leur invitation ?

— *Hein ?* Je me suis sauvé de là, et sans perdre un instant ! J'ai sauté dans le tube pneumatique en portant mes vêtements, sans même

prendre le temps de les enfiler.

— Vraiment ? Quel affront pour Jill ! » Caxton rougit. « Il *fallait* que je parte, Jubal.

— Hum… Et ensuite ?

— Eh bien, je me suis habillé. Je ne suis même pas retourné prendre la valise que j'avais oublié. En fait, je suis parti tellement vite que j'ai failli me tuer. Vous savez comment fonctionnent les tubes pneumatiques ?

— Non. Je ne les emprunte jamais.

— Bon. Normalement, on descend lentement, comme si on s'enfonçait dans de la mélasse. Mais là, je suis tombé, de la hauteur de six étages. Quelque chose me rattrapa au dernier instant. Pas un filet, une sorte de champ de force. En plus de tout le reste, cela m'a flanqué une de ces frousses…

— Ne vous fiez jamais à la mécanique. Personnellement, j'emprunte toujours les escaliers – à la rigueur l'ascenseur lorsque c'est inévitable.

— En tout cas, leur tube ne fonctionne pas à la perfection. Duke est chargé de la sécurité, mais il doit être hypnotisé par Mike, comme tous les autres, et n'écoute que lui. Le jour où il y aura un accident ça sera pire qu'avec les modèles « défectueux » de type classique… Que pouvons-nous faire, Jubal ? Je suis fou d'inquiétude. »

Jubal fit une moue pessimiste et le regarda. « Et… quels aspects vous ont paru inquiétants ?

— Comment ? Mais tout ! Absolument tout !

— Ah ? Vous m'aviez donné l'impression d'avoir trouvé votre séjour agréable, jusqu'au moment où vous avez agi comme un lapin effrayé !

— Oui… c'est cela. Moi aussi, j'étais hypnotisé par Mike. » Caxton secoua la tête comme quelqu'un qui ne comprend pas. « Je serais peut-être resté s'il n'y avait pas eu ce dernier incident. Voyons, Jubal, Mike était assis tout contre moi, un bras passé autour de ma taille… Il n'a absolument pas pu ôter ses vêtements !

Jubal haussa les épaules avec dédain. « Vous étiez bien occupé ; vous n'auriez sans doute pas remarqué un tremblement de terre.

— Ridicule ! Je ne suis pas une écolière qui ferme les yeux en embrassant. *Comment a-t-il fait ?*

— Je ne vois pas quelle importance cela peut avoir. Ou bien voulez-vous dire que la nudité de Mike vous choquait ?

— Elle me choquait, très certainement.

— Alors que vous étiez vous-même nu comme un ver ? Allons, allons !

— Non, Jubal, non ! Faut-il que je vous fasse un dessin ? Les orgies collectives me soulèvent le cœur. J'ai failli rendre mon petit

déjeuner… Mais enfin, Jubal, que diriez-vous si des gens se mettaient à agir comme des singes en cage au milieu de votre salon ?

— Et voilà justement la question, Ben : ce n'était pas mon salon. En pénétrant dans la maison d'un homme, vous acceptez sa façon de vivre. C'est une règle de politesse élémentaire.

— Ce comportement ne vous choque pas ?

— Vous soulevez là un autre problème. Je trouve les scènes de rut public déplaisantes, mais cela ne fait que refléter mon éducation. Une grande partie de l'humanité ne partage pas mes goûts, comme le prouve l'historique de l'orgie. Mais être choqué ? Mon cher ami, je ne suis choqué que par ce qui m'offusque d'un point de vue éthique.

— Vous pensez donc que ce n'est qu'une question de goûts ?

— Rien de plus. Et mon goût n'est pas plus sacré que celui, très différent, de Néron. Moins même : contrairement à moi, Néron était un dieu.

— Que je sois damné !

— Si la damnation est possible. Voyons, Ben, ce n'était pas en public.

— Comment ?

— Vous m'avez dit que ce groupe constituait un mariage collectif – une théogamie de groupe, pour être plus précis. Par conséquent, ce qui s'est passé, ou allait se passer, n'était pas public, mais privé. « Il n'y a que des dieux ici. » Qui aurait pu s'en offusquer ?

— Moi !

— Votre apothéose était incomplète : vous les avez induits en erreur, et incité ce qui allait se passer.

— Moi, Jubal ? Certainement pas.

— Voyons, mon ami ! Il fallait vous en aller dès votre arrivée ; vous voyiez bien que leurs coutumes étaient différentes des vôtres. Mais vous êtes resté, avez profité des faveurs d'une déesse, vous êtes comporté comme un dieu à son égard. Vous saviez de quoi il retournait, et ils savaient que vous le saviez. Leur erreur consiste à avoir pris votre hypocrisie pour argent comptant. Non, Ben. Mike et Jill ont agi avec une parfaite bienséance. Le seul élément offusquant était votre comportement.

— Vous déformez tout, Jubal. Certes, je m'étais trop laissé impliquer, mais lorsque je suis parti, il le fallait ! J'étais sur le point de vomir !

— Vous attribuez donc votre décision à un réflexe. Quiconque a dépassé l'âge mental de douze ans serait allé aux toilettes sous un prétexte quelconque, puis serait revenu lorsque cela se serait tassé. Non, ce n'était pas un réflexe. Un réflexe peut vous vider l'estomac, mais pas vous faire sortir en prenant vos affaires au passage, sans vous tromper de porte. C'était de la panique, Ben. Pourquoi aviez-vous

peur ? »

Caxton mit longtemps à répondre. « Je pense…» Il poussa un soupir «… que je suis prude. »

Jubal secoua la tête. « Les prudes pensent que leurs inhibitions personnelles sont des lois naturelles. Cela ne s'applique pas à vous. Un vrai prude serait sorti en faisant un scandale dès qu'il aurait aperçu cette délicieuse femme tatouée. Creusez plus profond.

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je suis malheureux.

— Oui, Ben, et j'en suis désolé pour vous. Essayons une question hypothétique. Supposons que Gillian n'était pas là, mais seulement vous, Mike et cette Ruth dont vous avez parlé. Auriez-vous accepté leur proposition dans ce cas ? Auriez-vous été choqué ?

— Évidemment. La situation était choquante en elle-même, bien que vous disiez que ce ne soit qu'une question de goût.

— Très choquante ? Vous auriez eu la nausée ? Pris la fuite ? » Caxton baissa les yeux. « Sacré Jubal… D'accord. J'aurais trouvé une excuse pour aller dans la cuisine… puis serais parti dès que possible.

— Très bien, Ben ; vous avez diagnostiqué votre mal.

— Vous croyez ?

— Quel élément était modifié ? »

Caxton prit un air malheureux. « Oui, Jubal, oui. Vous avez raison. C'était à cause de Jill. Parce que je l'aime.

— Vous approchez, mais ce n'est pas encore cela.

— Ah ?

— Ce n'est pas l'« amour » qui vous a fait fuir. Qu'est-ce que l'amour, Ben ?

— Ne vous moquez pas de moi. Tout le monde, de Shakespeare à Freud, s'y est attaqué, et personne n'a encore trouvé la réponse. Tout ce que je sais, c'est que cela fait mal.

— Je vais vous en donner une définition exacte. L'amour est la condition dans laquelle le bonheur d'une autre personne est essentiel au vôtre.

— Oui, dit Ben pensivement, j'accepte votre définition, parce que c'est exactement ce que je ressens pour Jill.

— Bien. Vous prétendez donc avoir eu envie de vomir, puis avoir pris la fuite parce que vous ressentiez le besoin de rendre Jill heureuse.

— Hé, doucement ! Je n'ai jamais dit que…

— Ne s'agissait-il pas plutôt d'un autre sentiment ?

— J'ai seulement dit…» Caxton s'arrêta. « Soit, j'étais jaloux ! Jubal, je vous jure que je ne croyais pas l'être. Je savais que je l'avais perdu, je l'avais accepté depuis longtemps, et je n'en aimais pas moins Mike pour cela. La jalousie ne mène nulle part.

— Pas là où on voudrait, certainement. L'amour est un état sain et

normal, tandis que la jalousie est une maladie. L'esprit insuffisamment mûr les confond souvent, et présume qu'ils sont corollaires, alors qu'en fait ils sont pratiquement incompatibles. Lorsque par hasard ils coexistent, ils créent un tumulte intolérable ; je crois que c'était votre cas. Lorsque votre jalousie releva la tête, vous n'avez pas eu le courage de la regarder en face, et vous avez pris la fuite.

— C'étaient les *circonstances,* Jubal ! Ces mœurs de harem m'avaient mis complètement sens dessus dessous. Mais ne vous méprenez pas, j'aimerais Jill même si elle était une putain à deux pesos, ce qu'elle n'est pas. Selon sa vision du monde, Jill est parfaitement morale. »

Jubal approuva de la tête. « Je sais. Jill possède une innocence inébranlable ; elle ne pourrait jamais devenir immorale. » Il fronça les sourcils. « Ben, je crains bien qu'il nous manque à tous deux l'innocence angélique nécessaire pour pratiquer la moralité parfaite selon laquelle vivent ces gens. »

Ben sursauta de surprise. « Vous pensez que leur conduite est *morale ?* Je voulais dire que Jill ignore que ce qu'elle fait est mal. Mike l'a complètement mystifiée, et lui non plus ne sait pas que c'est mal : Il est l'Homme de Mars ; ce n'est pas de sa faute s'il n'a pas le sens des valeurs. »

Jubal posa ses mains à plat sur les bras de son fauteuil. « Oui, je pense que ce qu'ils font – le Nid entier, pas seulement nos gosses – est moral. Je n'ai pas examiné les détails mais… oui, tout. Bacchanales, promiscuité éhontée, vie en commun et code anarchique, tout.

— Jubal, vous me stupéfiez. Si vous pensez réellement cela, pourquoi n'allez-vous pas vous joindre à eux ? Ils ne demandent que cela. Ils fêteront un jubilé ; Aube est impatiente de vous embrasser les pieds et de vous servir. Je n'exagère pas. »

Jubal soupira. « Non. Il y a cinquante ans, peut-être, mais maintenant ? Je ne suis plus capable d'une telle innocence, Ben mon frère, il y a trop longtemps que je pratique une philosophie du mal et du désespoir pour retrouver la pureté et l'innocence grâce à l'eau de la vie.

— Mike pense que vous possédez pleinement cette innocence, bien qu'il se serve d'un autre mot. Aube me l'a confié *ex officio.*

— Je préfère lui laisser ses illusions. Mike ne voit en moi que sa propre réflexion – je suis, par profession, un miroir.

— Jubal, vous avez peur.

— Très exactement, monsieur ! Ce qui m'inquiète, ce n'est d'ailleurs pas leur morale, mais les dangers qui les menacent de l'extérieur.

— Ils ne risquent rien de ce côté.

— Croyez-vous ? Teignez un singe en rose et mettez-le dans une

cage emplie de singes marron ; ils le déchiquèteront. Ces innocents invitent le martyre.

— Vous devenez mélodramatique. »

Jubal lui jeta un regard furieux. « Cela enlève-t-il du poids à ce que je dis ? Trouvez-vous mélodramatique la sainte angoisse des martyrs brûlés sur le bûcher ?

— Je ne m'en prenais pas à vous, Jubal. Je voulais simplement dire qu'il n'y avait aucun danger. Après tout, nous ne sommes plus au Moyen Âge.

— Vraiment ? Je n'ai pas remarqué le changement. Cela s'est passé des dizaines de fois, et chaque fois le monde a écrasé les intrus. La colonie d'Oneida ressemblait fort au Nid de Mike ; elle réussit à durer assez longtemps, mais elle était établie loin de toute ville. Ou bien prenez les premiers chrétiens : anarchie, communisme économique, mariages de groupe, et jusqu'au baiser de la fraternité. Mike leur a beaucoup emprunté. Oui… si c'est à eux qu'il a pris ce baiser de la fraternité, les hommes devraient aussi s'embrasser entre eux. »

Ben parut interdit. « Je ne vous l'avais pas dit. Ils le font. Mais ce n'est pas un geste douteux.

— Il ne l'était pas davantage chez les chrétiens primitifs. Me prenez-vous pour un imbécile ?

— Pas de commentaire.

— Merci. Je ne conseillerais à personne d'offrir le baiser de la fraternité à un quelconque curé de boulevards – le christianisme primitif est bien mort. Toujours et partout, cela a été la même histoire : un plan pour établir l'égalité et l'amour parfaits, des espoirs glorieux et des idéaux qui ne l'étaient pas moins… puis, la persécution et la destruction. Ah !… Mike me causait du souci, mais maintenant je suis vraiment inquiet pour eux tous.

— Et moi, donc ! Je n'accepte pas votre radieuse théorie. Ce qu'ils font est mal !

— Vous n'arrivez pas à avaler ce dernier incident.

— Euh… pas seulement.

— Mais en grande partie. L'éthique sexuelle est un problème épineux, Ben. Chacun de nous doit se chercher à tâtons une solution qui lui paraisse acceptable, en face d'un soi-disant code « moral » qui est à la fois absurde, impraticable et *immoral,* mais auquel nous payons tous notre écot sous forme d'acceptation apparente et de culpabilité cachée. Que nous le voulions ou non, le code a le dessus, comme un albatros mort et puant suspendu à notre cou.

« Vous aussi, Ben. Vous croyez être une âme libre de ce code immoral, mais lorsque vous vous êtes vu confronté à un nouveau problème d'éthique sexuelle, vous l'avez comparé à ce même code judéo-chrétien… votre estomac a automatiquement fait des *flip-flop,* et

vous pensez que cela prouve qu'ils ont tort et que vous avez raison ! Pouah ! Autant en revenir à l'épreuve par le feu. Votre estomac ne peut témoigner que de préjugés inculqués avant l'âge de raison.

— Et… qu'en est-il de votre estomac, mon cher Jubal ?

— Il est aussi stupide que le vôtre, mais je ne lui permets pas de faire la loi à mon cerveau. Je vois la beauté de la tentative de Mike pour essayer de mettre sur pied une éthique idéale, et j'applaudis en voyant qu'il a compris la nécessité de balancer la morale sexuelle actuelle pour repartir à zéro. La majorité des philosophes n'ont pas ce courage ; ils commencent par avaler les principes essentiels du code actuel : monogamie, structure familiale, continence, tabous corporels, restrictions concernant l'acte sexuel et la suite, puis ils chipotent sur des détails… jusqu'à des sottises telles que de savoir si la vue de la poitrine féminine est obscène ou non !

« Mais la plupart du temps, ils se préoccupent de trouver des moyens *d'obéir* à ce code, négligeant l'évidence que la plupart des tragédies qui les entourent ont leurs racines dans le code lui-même, et non dans un défaut d'obéissance à celui-ci.

« Et voici qu'arrive l'Homme de Mars. Il examine ce code sacro-saint avec un regard neuf, et le rejette. Je ne connais pas le code de Mike dans tous ses détails, mais il est évident qu'il viole les lois de toutes les grandes nations et constitue un outrage pour les « bien-pensants » de toutes les grandes religions, ainsi que pour la plupart des athées et agnostiques. Et pourtant ce pauvre garçon…

— C'est un homme, Jubal, pas un garçon.

— L'est-il vraiment ? Ce pauvre ersatz de Martien dit que le sexe est un moyen de trouver le bonheur. Et le sexe *devrait* être un tel moyen, Ben, mais le pire c'est que nous l'utilisons pour nous faire du mal, ce qui ne devrait jamais être le cas. Sinon le bonheur, il devrait au moins nous apporter le plaisir.

« Le code dit : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin. » Résultat ? La chasteté forcée, l'adultère, la jalousie, l'amertume, les coups et parfois le meurtre, les foyers détruits et les enfants déchirés – et de petites amours d'occasion dégradantes pour l'homme comme pour la femme. Obéit-on jamais à ce Commandement ? Si un homme jurait sur la Bible qu'il n'a pas convoité la femme de son voisin, *parce que* le code l'interdit, je penserais ou bien qu'il s'abuse ou bien qu'il est sexuellement inférieur à la normale. Tout mâle suffisamment viril pour engendrer un enfant a convoité bien des femmes, qu'il soit passé à l'acte ou non.

« Mais voilà Mike qui arrive en disant : « Inutile de convoiter ma femme… aimez-la ! Son amour n'a pas délimites, nous avons tout à gagner et rien à perdre, si ce n'est la peur, la culpabilité, la haine et la jalousie. » C'est une proposition incroyable. Pour autant que je sache,

seuls les Esquimaux d'avant la civilisation étaient naïfs à ce point… et ils étaient tellement isolés qu'ils en étaient presque des « Hommes de Mars ». Mais nous leur avons appris la « vertu », et ils connaissent maintenant la chasteté et l'adultère, tout comme nous. Qu'y ont-ils gagné, Ben ?

— Je n'aimerais pas être un Esquimau.

— Moi non plus. Le poisson avarié me tape sur le foie.

— Je pensais plutôt à l'eau et au savon. Je dois être bien amolli.

— Moi de même, Ben. Je suis né dans une maison ou il n'y avait pas plus d'eau courante que dans un igloo, mais je préfère celle-ci. Et pourtant, on n'a cessé de décrire les Esquimaux comme les gens les plus heureux de cette Terre. En tout cas, ils ne souffraient pas de la jalousie : ils n'avaient même pas un mot pour la désigner. Ils échangeaient leurs femmes pour des raisons pratiques, ou bien pour s'amuser, et n'en souffraient nullement. Alors, qui est dingue ? Regardez ce triste monde, et dites-moi si les disciples de Mike paraissaient plus heureux, ou moins, que ses habitants ?

— Je n'ai pas pu discuter avec tous, mais… oh oui, ils sont heureux. Trop peut-être. Il doit y avoir un hic quelque part.

— C'était peut-être vous ?

— Je ne vois pas en quoi.

— Quel dommage que vos goûts se soient fixés à un âge si tendre. Ces trois jours qu'ils vous ont offert auraient pu être pour vous un souvenir lumineux lorsque vous aurez atteint mon âge. Et vous, jeune idiot, vous êtes laissé mettre en fuite par la jalousie. À votre âge, je serais devenu Esquimau… Votre attitude me contrarie tellement que ma seule consolation est que vous le regretterez un jour. L'âge n'apporte pas la sagesse, Ben, mais il donne une perspective plus large… et ce qu'on voit de plus affligeant, loin derrière soi, ce sont les tentations auxquelles on a résisté. Moi aussi j'ai des regrets de ce genre, mais ce n'est rien comparé à ce que vous allez souffrir !

— Cessez d'enfoncer le clou.

— Ciel, mon garçon – ou êtes-vous une souris ? – j'essaie de vous aiguillonner ! Pourquoi me racontez-vous ces histoires en gémissant, alors que vous devriez être en route pour le Nid, tel un pigeon voyageur ! Oh, si j'avais seulement *vingt* ans de moins, j'irais faire partie de l'église de Mike !

— Calmez-vous, Jubal. Mais sérieusement, que pensez-vous de son église ?

— Vous m'avez dit que ce n'était qu'une discipline.

— Oui et non. C'est censé être la Vérité, avec un V majuscule, telle que Mike l'a apprise des Anciens de Mars.

— Les Anciens ? Pour moi, ce sont des bêtises.

— Mike y croit.

— Ben, j’ai connu autrefois un industriel qui croyait sincèrement consulter le fantôme d’Alexander Hamilton[4]. Toutefois… mais pourquoi me ferais-je l’avocat du Diable !

— Qu’est-ce qui vous a encore mordu ?

— Ben, le plus ignoble pécheur de tous est l’hypocrite qui transforme la religion en un racket commercial. Mais il faut faire justice même au Diable. Mike croit, et il enseigne, la vérité telle qu’il la voit. Je ne suis pas certain que ces « Anciens » n’existent pas. Je les trouve simplement difficiles à avaler. Quant à ces histoires de « Tu es Dieu », ce n’est ni plus ni moins plausible que n’importe quelle autre croyance. Si jamais le Jour du Jugement arrive, qui sait si nous ne nous apercevrons pas que le patron était Mumbo Jumbo le Grand Dieu du Congo.

— Un peu de sérieux, Jubal !

— Tous ces noms sont à mettre dans le même chapeau. L’homme est fait de telle façon qu’il ne peut imaginer sa propre mort, ce qui l’a conduit à inventer d’innombrables religions. Cela ne prouve nullement que l’immortalité soit un fait, mais soulève des questions de la plus haute importance : la nature de la vie, les relations entre l’ego et notre corps, le problème même de l’ego et comment il se fait que chaque ego semble être le centre de l’univers et le but de la vie… ce sont les plus grandes questions, Ben, et elles ne deviendront jamais triviales. La science ne les a pas résolues, et de quel droit me raillerais-je des religions qui essaient de le faire, même si leurs méthodes me paraissent peu convaincantes ? Le vieux Mumbo Jumbo me mangera peut-être, qui sait. Je ne peux pas le rayer de la liste simplement parce qu’il ne possède pas de cathédrales de luxe… pas plus que je ne peux rayer de la liste un jeune illuminé qui célèbre un culte du sexe dans un grenier luxueusement tapissé ; peut-être est-il le Messie. La seule chose dont je sois certain en matière de religion est que la conscience de soi n’est pas simplement une douzaine d’acides aminés réunis par le hasard !

— Bravo ! Jubal, vous auriez dû devenir prédicateur.

— J’y ai échappé de peu. Si Mike peut nous montrer un meilleur moyen de faire marcher cette planète détraquée, ses mœurs sexuelles n’ont pas besoin d’autre justification. Les génies dédaignent avec raison les avis de moindres qu’eux et ont toujours été indifférents aux coutumes sexuelles de la tribu ; ils se créent leurs propres règles. Mike est un génie. Il ignore donc les puritains et agit comme bon lui semble.

« Du point de vue théologique, le comportement sexuel de Mike est aussi orthodoxe que saint Nicolas. Il enseigne que toutes les créatures vivantes sont collectivement Dieu. Mike et ses disciples sont donc les seuls dieux conscients de leur nature sur cette planète. Il appartient donc de droit au syndicat des dieux, et l’on a toujours permis à ces

derniers une liberté sexuelle limitée uniquement par leur propre jugement.

« En voulez-vous des preuves ? Léda et le cygne, Europe et le taureau, Osiris, Isis et Horus, les incroyables incestes des dieux nordiques… et je ne parle pas des religions de l'Orient ; leurs dieux font des choses qu'un éleveur de visons ne tolérerait pas. Examinez les relations de la Trinité de la plus répandue des religions occidentales. La seule façon de maintenir l'unité de ce monothéisme est d'admettre que les copulations des dieux n'obéissent pas aux mêmes règles que celles des humains. Mais la plupart des gens ne réfléchissent jamais à cela ; ils se contentent de mettre un écriteau : « Saint – ne pas déranger. »

« Mike a droit aux mêmes dispenses que les autres dieux. Lorsqu'un dieu est seul, il se divise en au moins deux parties ; pas seulement Jéhovah, ils le font tous. Un groupe de dieux s'accouplera comme les lapins, sans davantage respecter la bienséance. Une fois que Mike s'était établi comme dieu, les orgies étaient aussi prévisibles que le coucher du soleil. Oubliez les mœurs provinciales et jugez-les selon une morale olympienne. Mais pour comprendre cela, Ben, il faut commencer par admettre qu'ils sont sincères.

— Mais je l'admets ! C'est seulement que…

— Le faites-vous vraiment ? Vous avez commencé par dire que ce qu'ils font est mal, d'après ce même code que vous prétendez rejeter. Essayez plutôt d'être logique. Ce « rapprochement » par l'union sexuelle, cette pluralité dans l'unité ne laissent logiquement aucune place à la monogamie. Et, puisque cette sexualité collective est un aspect fondamental de leur credo, ce que votre récit démontre avec une clarté absolue, pourquoi voudriez-vous qu'ils se cachent ? On cache ce dont on a honte, mais ils n'ont pas honte, bien au contraire. Se cacher derrière des portes fermées serait une concession au code qu'ils ont rejeté… ou bien la preuve qu'ils vous considéraient comme un étranger qui n'aurait jamais dû être admis chez eux.

— C'est peut-être le cas.

— Ce l'est évidemment ! Mike avait visiblement des doutes, mais Gillian a insisté.

— Cela n'a fait qu'empirer les choses.

— Ah ? Elle voulait que vous deveniez l'un d'eux « en toute plénitude », comme dirait Mike. Elle vous aime, et n'est pas jalouse. Mais vous êtes jaloux et, bien que vous affirmiez l'aimer, votre comportement ne le prouve guère.

— Mais je l'aime, que diable !

— Il se peut. Vous n'aviez sans doute pas compris l'honneur olympien qu'ils vous faisaient.

— Sans doute pas, admit Caxton sombrement.

— Je vais vous donner une porte de sortie. Vous vous demandiez comment Mike s'est débarrassé de ses vêtements ? Je vais vous le dire.

— Comment ?

— Par un miracle.

— Au nom du ciel, Jubal !

— C'est fort possible. Mille dollars que c'était un miracle. Allez interroger Mike ; demandez-lui de vous faire une démonstration. Puis envoyez-moi l'argent.

— Je m'en voudrais de vous dépouiller.

— Vous ne gagnerez pas. Vous pariez ?

— Allez-y vous-même, Jubal. Moi, je ne peux pas retourner là-bas.

— Ils vous accueilleront les bras ouverts sans même vous demander pourquoi vous étiez parti si brusquement. Mille dollars de plus sur cette prédiction. Vous n'êtes resté chez eux que vingt-quatre heures. Avez-vous examiné ce qui se passait avec le même soin que vous accordez généralement à un sujet épineux avant de publier un article ?

— Mais…

— L'avez-vous fait ?

— Non, mais…

— Nom d'une pipe, Ben ! Vous prétendez aimer Jill… et vous ne la faites même pas bénéficier de l'objectivité dont vous faites preuve à l'égard d'un politicien véreux. Vous ne faites pas un dixième des efforts qu'elle a déployés lorsque vous aviez des ennuis. Où seriez-vous si elle avait agi avec autant de tiédeur ? Sans doute en enfer. Cette fornication parfaitement amicale vous dérange… Savez-vous ce qui m'inquiète, moi ?

— Non.

— Le Christ a été crucifié pour avoir prêché sans l'autorisation de la police. Cassez-vous plutôt la tête sur ça ! »

Caxton se mordilla les lèvres, puis se leva soudain. « Je pars.

— Restez déjeuner.

— Non. Tout de suite. »

Vingt-quatre heures plus tard, Ben lui envoya télégraphiquement deux mille dollars. N'ayant pas reçu d'autres nouvelles au bout d'une semaine, Jubal lui envoya un câble : *« Que diable faites-vous ? »* La réponse tarda quelques jours :

« J'étudie le martien. Aquafraternellement vôtre. Ben. »

CINQUIÈME PARTIE

SON HEUREUSE DESTINÉE

34

Foster leva les yeux de son Travail. « Cadet !

— Monsieur ?

— Ce jeune homme que vous vouliez… il est disponible maintenant. Les Martiens l'ont libéré. »

Digby le regarda avec surprise. « Désolé, mais… il y avait une jeune créature dont je devais prendre soin ? »

Foster sourit angéliquement. Les miracles n'étaient jamais nécessaires. En fait, le pseudo-concept de miracle était une contradiction dans les termes. Bah ! ce petit jeune finirait bien par l'apprendre. « Peu importe, cadet, dit-il avec douceur. C'est un martyre mineur ; j'y veillerai moi-même. D'autre part…

— Oui, Monsieur ?

— Appelez-moi « Fos », si vous voulez bien. L'étiquette est utile sur le terrain mais ne vaut rien entre nous. Faites-moi penser à ne plus vous appeler « cadet ». Vous vous êtes très bien tiré de cette mission. De quel nom aimeriez-vous que je vous appelle ?

— J'ai un autre nom ? demanda son assistant avec surprise.

— Des milliers. Avez-vous une préférence ?

— Je ne me souviens vraiment plus de rien en cet éon.

— Voyons… Aimeriez-vous vous appeler « Digby » ?

— Oh, oui ! C'est un très joli nom. Merci.

— Ne me remerciez pas. Vous l'avez mérité. « L'Archange Foster se remit au travail, sans oublier la petite charge supplémentaire qu'il venait d'endosser. Il se demanda un moment comment éviter cette épreuve à la petite Patricia, puis se réprimanda pour cette pensée si peu professionnelle, presque humaine. Un ange ne peut pas se permettre ces sentiments : la compassion angélique ne laisse aucune place à la pitié.

Les Anciens de Mars avaient trouvé une élégante solution

temporaire à leur grand problème esthétique, puis avaient mis ce dernier en attente pour quelques « trois accomplis » de sorte qu'il puisse générer de nouveaux problèmes. En même temps, avec une négligente désinvolture, ils soutirèrent au Petit étranger ce qu'il avait appris chez les siens ; ensuite, après l'avoir chéri, ils l'abandonnèrent, car il ne leur était plus d'aucune utilité.

Munis des faits qu'il avait accumulés, et dans le but de mettre à l'épreuve cette solution temporaire, ils s'apprêtèrent à entamer des recherches préliminaires à une investigation des paramètres esthétiques impliqués dans la possible nécessité artistique de la destruction de la Terre. Mais il faudrait qu'une longue attente s'accomplisse avant que la plénitude ne gnoque une décision.

Le Daibutsu de Kamakura fut de nouveau balayé par un raz de marée consécutif à une secousse sismique survenue à 280 kilomètres au large du Honshu. Cette vague immense tua 13 000 personnes et déposa un nouveau-né dans le haut de la statue du Bouddha, où il fut découvert et secouru par les moines survivants. Il vécut quatre-vingt-dix-sept années terrestres après le désastre qui avait détruit sa famille, et n'eut pas de descendants ; sa seule caractéristique remarquable était de roter constamment. La duchesse Cynthia entra dans un couvent avec tous les bénéfices de la publicité moderne et en sortit trois jours plus tard sans tambours ni trompettes. L'ex-secrétaire général Douglas eut une attaque qui le priva de l'usage de sa main gauche mais non de la faculté de conserver les biens à lui confiés. La *Lunar Enterprises, Ltd.*, annonça une émission d'actions de sa filiale, la *Corporation Ares Chandler*. Le vaisseau exploratoire à propulsion de Lyle *Mary-Jane Smith* arriva sur Pluton. La ville de Fraser, Colorado, connut son mois de février le plus froid de mémoire d'homme.

L'évêque Oxtongue, du Temple de la New Grand Avenue, prêcha sur le texte (Matthieu, XXIV, 24) : « Il surgira, en effet, des faux Christ et des faux prophètes, qui produiront des signes et des prodiges considérables, capables d'abuser, si possible, même les élus. » Il fit clairement comprendre que sa diatribe ne visait pas les Mormons, ni la Science Chrétienne, ni les Catholiques Romains, ni, surtout, les Fostérites… ni tous les autres compagnons de route dont les différences de croyances ou de rites comptaient peu en comparaison de leurs bonnes œuvres, mais seulement une nouvelle hérésie qui séduisait et arrachait nombre de fidèles à la foi de leurs ancêtres.

Dans une station balnéaire située dans la zone subtropicale du même pays, trois plaintes furent déposées contre un pasteur, trois de ses assistants, et contre inconnus, pour impudicité publique, ouverture d'une maison de mauvaise vie et contribution à la délinquance de mineurs. L'avocat général du comté était peu enclin à engager des poursuites, ayant déjà dans ses dossiers une douzaine de plaintes

similaires et sachant par expérience que les témoins ne se présentaient jamais le jour de l'audience.

Il le leur fit remarquer, mais leur porte-parole lui assura que cette fois il obtiendrait tout le soutien nécessaire : « L'évêque suprême Short est déterminé à ce que cet Antéchrist ne puisse plus sévir. »

L'avocat général se souciait fort peu des antéchrists, mais les élections approchaient. « Fort bien, mais n'oubliez pas que je ne puis rien faire sans soutien.

— Vous l'obtiendrez. »

Le docteur Jubal Harshaw ignorait cet incident, mais en connaissait suffisamment d'autres pour avoir perdu la paix de l'esprit. Il avait succombé au plus insidieux des vices, celui des informations. Jusqu'alors, il s'était contenté de souscrire à un Argus de la presse qui lui transmettait tout ce qui avait trait à : « L'Homme de Mars », « V.M. Smith », « L'Église de Tous les Mondes », et « Ben Caxton ». Mais il était gravement menacé ; deux fois déjà, il avait failli demander à Larry de brancher la boîte immonde.

Ah, pourquoi les gosses ne lui envoyaient-ils pas une lettre de temps en temps ? Cela lui aurait évité de se faire du mauvais sang. « *La suivante !* »

Anne apparut, mais il continua à fixer le parc enneigé et la piscine vide. « Anne, dit-il, louez-nous un atoll tropical et mettez ce mausolée en vente.

— Oui, patron.

— Mais assurez-vous d'avoir le bail avant de rendre la place aux Indiens ; je ne tiens pas à aboutir à l'hôtel. Depuis quand n'ai-je plus écrit un texte commercial ?

— Cela fait quarante-trois jours.

— Que cela vous serve de leçon. Commencez. « Le chant de mort d'un poulain sauvage » :

Le dur désir hivernal est comme glace en mon cœur
Les échardes des promesses brisées sont aiguës à mon âme
Les fantômes des extases mortes nous séparent encore
Les vents glaciaux de l'amertume balaient le pré et le piquet.

Les cicatrices, les tendons déchirés, les moignons esquillés,
Le puits douloureux de la faim et l'élancement des os démis,
Mes yeux brûlants emplis de sable, où la lumière s'obscurcit,
N'ajoutent rien aux tourments de ma solitude.

Les flammes dansantes de la fièvre dessinent ton visage béni
Et mes tympans crevés entendent encore l'écho de ta voix ;

Je ne crains pas les ténèbres qui s'avancent,
Je n'ai peur de te perdre qu'au moment de ma mort.

« Et voilà, conclut-il presque joyeusement. Signez « Louisa M. Alcott » et envoyez ça au magazine *Communion.*

— C'est cela que vous appelez un texte commercial, patron ?

— Comment ? Ah. Il vaudra quelque chose plus tard. Classez-le ; mon exécuteur testamentaire le trouvera peut-être utile pour payer les droits de succession. C'est là le malheur : les meilleures œuvres n'acquièrent de la valeur que lorsqu'il est trop tard pour payer leur créateur. La vie littéraire… Merde ! Elle consiste à caresser le chat jusqu'à ce qu'il ronronne.

— Pauvre Jubal ! Comme personne ne le plaint jamais, il faut qu'il se plaigne lui-même.

— Toujours des sarcasmes. Pas étonnant que je n'arrive pas à travailler.

— Ce n'était pas un sarcasme, patron. Seul l'âne sait où le bât blesse.

— Désolé. Bon, voici du commercial. Titre : « Le coup de l'étrier. »

Il y a de l'amnésie dans la corde,
Et la hache console,
Mais le simple poison calmera mieux vos nerfs.

Tout peut s'arrêter par une balle
Et le chevalet procure le sommeil,
Mais le poison, plus pratique, évite le plus dur.

Le bûcher vous donnera le repos,
Ou bien le gaz, la paix,
Mais le pharmacien du coin vend l'oubli en petits paquets.

Lorsque vous êtes las de faire face,
Le cimetière sera votre refuge,
Pour y aller, rien de plus facile qu'un bon poison
Prescrit par un charlatan compatissant.

Chœur :

Avec un cri, et un pleur, et un coup de talon,
La mort arrive sans bruit, ou bien en hurlante ;
Mais le plus plaisant, c'est de trouver la fin
Dans une tasse de thé ou bien un verre de vin.

« Jubal, dit Anne anxieusement, vous digérez mal ?

— Toujours.
— C’est également à classer ?
— Non, c’est pour le *New Yorker*.
— Ils vont le ficher au panier.
— C’est morbide : ça leur plaira.
— Et puis, il y a des vers qui sont boiteux.
— Justement ! Il faut bien donner à un éditeur quelque chose à changer, pour ne pas le frustrer. Lorsqu’il a mis sa petite crotte dedans, il trouve que ça sent meilleur, et il achète. Ah, ma chère Anne, je fuyais déjà le travail honnête quand vous n’étiez pas encore née. N’essayez pas d’apprendre à grand-père comment on gobe les œufs. Mais dites ! C’est l’heure de la tétée d’Abigaël ! Dorcas aurait dû prendre votre tour.
— Abby peut attendre un moment. Dorcas s’est allongée. Elle a ses malaises matinaux.
— À d’autres, Anne ! Je suis capable de voir si une femme est enceinte quinze jours avant n’importe qui.
— En tout cas, fichez-lui la paix. Elle a horriblement peur que ce ne soit pas vrai, et voudrait continuer à le croire le plus longtemps possible. Ne comprenez-vous donc rien aux femmes ?
— À bien y réfléchir… non. Soit, je ne la harcèlerai pas. Pourquoi n’avez-vous pas amené votre petit ange ? Vous lui auriez donné à boire ici.
— Je suis heureuse de ne pas l’avoir fait. Elle aurait pu comprendre ce que vous disiez…
— Vous pensez donc que je vais corrompre votre bébé, hein ?
— Elle est trop jeune pour voir que cela baigne dans le sirop de guimauve. De plus, quand elle est là, vous ne faites que jouer avec elle, et ne travaillez plus.
— Connaissez-vous meilleur moyen d’enrichir des heures vides ?
— Jubal, je suis très heureuse que vous soyez fou de ma fille. Moi aussi, je la trouve adorable. Mais vous passez tout votre temps à jouer avec Abby… ou à broyer du noir.
— Quand allons-nous en vacances ?
— Là n’est pas la question. Lorsque vous ne pondez pas d’histoires, vous devenez spirituellement constipé. C’en est arrivé au point où Dorcas, Larry et moi nous rongeons les ongles, et lorsque vous nous appelez, nous frétillons de soulagement. Mais c’est presque toujours une fausse alerte.
— Tant qu’il y a de l’argent pour payer les factures… Qu’est-ce qui vous inquiète, Anne ?
— Et vous, Jubal, qu’est-ce qui vous inquiète ? »
Jubal réfléchit. Devait-il le lui dire ? Tous ses doutes quant à la filiation d’Abigaël avaient été résolus lorsqu’Anne avait hésité entre ce

dernier nom et « Zénobie », puis avait fini par lui donner les deux. Elle ne parlait jamais de la signification de ces noms… s'imaginait-elle qu'il l'ignorait ?

Anne continua fermement : « Vous ne trompez personne, Jubal. Nous savons tous très bien que Mike peut prendre soin de lui-même, mais vous paraissez tellement affolé…

— Affolé, moi !

— … Larry a branché le poste stéréo dans sa chambre et nous suivons régulièrement les informations ; mais nous ne sommes pas inquiets, si ce n'est pour vous. Et lorsqu'on parle de Mike, ce qui arrive souvent, nous le savons bien avant que vous ne receviez ces stupides coupures de journaux. Si seulement vous ne les lisiez pas !

— Comment savez-vous cela ? Je me suis donné un mal fou pour que vous ne vous en aperceviez pas.

— Voyons, Patron, dit-elle avec lassitude, il faut bien que quelqu'un aille vider les ordures. Vous croyez que Larry ne sait pas lire ?

— Ah. Ce satané incinérateur ne fonctionne plus depuis le départ de Duke. Comme bien des choses, d'ailleurs.

— Envoyez un mot à Mike ; Duke reviendra immédiatement.

— Vous savez parfaitement que je ne peux pas faire cela. » Ce qu'elle venait de lui dire le chiffonnait d'autant plus que c'était certainement vrai… Il fut pris d'une soudaine suspicion « Anne ! N'êtes-vous restée ici que parce que Mike vous l'a demandé ?

— Je suis ici parce que je le veux, répondit-elle promptement.

— Hum… je me demande si c'est une réponse.

— Je regrette parfois que vous ne soyez pas assez petit pour vous donner la fessée. Puis-je terminer ?

— Je vous en prie. » Et les autres, seraient-ils restés ? Myriam aurait-elle épousé Mahmoud et serait-elle allée à Beyrouth si Mike ne l'avait pas approuvé ? Le nom de « Fatima Michèle » pouvait être un hommage à sa nouvelle foi et en même temps au meilleur ami de son mari… ou bien un code aussi explicite que le prénom du bébé d'Anne. Et dans ce cas, Mahmoud portait-il ses cornes sans le savoir, ou avec une sereine fierté comme le fit, dit-on, Joseph ?… Mahmoud, conclut-il, connaissait les secrets de sa houri ; une omission aussi importante n'était pas permise entre frères d'eau. Si elle était importante, ce dont Jubal, en tant que médecin et agnostique, doutait fort. Mais pour eux, elle devait l'être…

« Vous ne m'écoutez pas.

— Désolé, je rêvais. »… et il serait temps que tu cesses, vilain vieux bonhomme. Lire des significations dans les prénoms que des mères donnent à leurs enfants ! Si cela continue, tu vas te mettre à l'arithmomancie… puis à l'astrologie… au spiritisme, jusqu'à ce que la

sénilité te conduise au point où tu ne seras plus qu'une vieille carcasse bonne pour l'asile de vieillards, et trop stupide pour se désincarner avec dignité. Monte vite à la clinique, et prends dans le tiroir n°9, code « Léthé », deux granulés, bien qu'un soit plus que suffisant…

« Je vous assure que nous suivons toutes les informations concernant Mike ; de plus, Ben nous a promis de nous avertir immédiatement s'il y avait la moindre urgence. Mais Jubal, personne ne peut nuire à Mike. Si vous aviez, comme nous, vu le Nid, vous n'en douteriez pas.

— On ne m'a pas invité.

— Nous non plus. On ne vous invite pas dans votre propre maison. Vous vous cherchez des excuses, Jubal. Ben vous y a incité, Aube et Duke vous ont envoyé un mot dans ce sens.

— Mike ne m'a pas invité, persista Jubal.

— Ce Nid vous appartient et m'appartient autant qu'à Mike. Mike est le premier entre des égaux… comme vous ici. Abby est-elle chez elle ici ?

— Il se trouve, répondit-il, que c'est légalement le cas, avec une jouissance viagère pour moi. » Jubal avait modifié son testament, sachant que celui de Mike suffirait à pourvoir aux besoins de tous ses frères d'eau ; n'étant pas certain du statut « aquatique » de cette petite – mis à part le fait qu'elle se mouillait souvent – il avait pris des dispositions en sa faveur ainsi qu'en celle des descendants de quelques autres. « Je ne voulais pas vous le dire, mais je ne vois pas quel mal cela pourrait faire.

— Jubal… vous m'avez fait pleurer. Et en plus vous m'avez presque fait oublier ce que je disais… et il faut que je vous le dise. Vous savez bien que Mike ne vous pressera jamais. Je gnoque qu'il attend la plénitude… et aussi que vous faites de même.

— Mmmm… je gnoque que vous parlez vrai.

— Fort bien. Je suppose que si vous êtes aussi sombre aujourd'hui, c'est parce que Mike a de nouveau été arrêté. Mais c'est déjà arrivé bien des…

— Arrêté ! Je n'en savais rien ! » Il ajouta : « Cré nom, Anne, qu'est-ce que…

— Jubal, Jubal ! Ben n'a pas téléphoné ; c'est tout ce qu'il nous importe de savoir. Vous savez combien de fois Mike s'est fait arrêter : à l'armée, chez les forains… six ou sept fois depuis qu'il prêche. Il ne fait jamais de mal à personne ; il les laisse faire. Ils ne peuvent jamais le condamner et il sort dès qu'il en a envie.

— Et pourquoi est-ce, cette fois ?

— Oh, les bêtises habituelles : impudicité publique, viol, fraude fiscale, ouverture d'une maison de mauvaise vie, contribution à la délinquance juvénile, conspiration contre la scolarité obligatoire…

— Quoi !

— On a annulé l'autorisation leur permettant d'avoir une école paroissiale, car les gosses n'allaient plus à l'école publique. Qu'importe, Jubal – rien de tout cela n'importe. La seule chose dont ils soient techniquement coupables ne peut être prouvée. Si vous aviez visité le Nid, vous sauriez que même le DFS ne pourrait l'espionner, malgré leurs gadgets ultramodernes. Par conséquent, calmez-vous. Après pas mal de publicité, les chefs d'accusation seront abandonnés, et les gens viendront plus nombreux que jamais.

— Oui… Anne, est-ce que ce ne serait pas Mike lui-même qui provoque ces persécutions ?

— Comment, Jubal ?… Je n'avais jamais pensé à cette possibilité. Vous savez bien que Mike est incapable de mentir.

— Est-ce nécessaire ? Il suffirait qu'il fasse courir des rumeurs exactes, mais impossibles à prouver devant un tribunal.

— Croyez-vous vraiment que Mike agirait ainsi ?

— Je l'ignore, mais je sais que la plus élégante façon de mentir est de dire juste ce qu'il faut de vérité, puis de se taire. Ce ne serait pas la première fois que l'on recherche la persécution à cause de sa valeur publicitaire. Bon. N'en parlons plus, à moins que la situation n'évolue défavorablement. Je peux vous dicter ?

— Si vous êtes capables de vous abstenir de chatouiller Abby sous le menton et de lui faire un tas de bruits anti-commerciaux, oui. Sinon, je dis à Dorcas de monter.

— Amenez Abby. Je vous promets que j'essaierai de faire des bruits commerciaux. J'ai une idée fantastique : il s'agit d'une fille qui rencontre un garçon…

— De toute première, patron ! Je me demande pourquoi personne n'y avait pensé avant vous. Une seconde…» Elle sortit vivement.

Après une petite minute d'activités non commerciales, juste assez pour faire sourire Abby, Jubal se mit au travail, tandis qu'Anne s'installait dans un fauteuil et donnait le sein à Abigaël. « Titre, commença-t-il : *Les filles sont tout comme les garçons, mais elles le sont bien plus. »* Je commence. L'éducation de Henry M. Haversham Quatre avait été très soignée. Il croyait qu'il n'y avait que deux sortes de filles : celles qui se trouvaient en sa présence et celles qui étaient ailleurs. Il préférait de beaucoup la deuxième espèce, surtout lorsqu'elles y restaient. Paragraphe. Il n'avait jamais été présenté à la jeune femme qui, en trébuchant, lui tomba dans les bras, et ne considérait pas cette petite catastrophe comme l'équivalent d'une présentation dans les… Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Patron… dit Larry.

— Sortez d'ici et laissez-moi travailler !

— *Patron !* L'église de Mike a brûlé ! »

Ils se précipitèrent comme des fous vers la chambre de Larry. Jubal y arriva à une demi-longueur derrière Larry, suivi de près par Anne malgré son handicap de onze livres. Dorcas arriva avec un bon retard : le tumulte l'avait juste réveillée.

«… à minuit la nuit dernière. Vous voyez ce qui reste de l'entrée principale du temple ; la vue a été prise immédiatement après l'explosion. Votre journaliste du réseau *New Worlds* est toujours présent à l'événement. Ne quittez pas l'écoute ; nos flashes sont toujours les premiers. Et maintenant un peu de publicité. » L'image d'une jolie ménagère apparut en fondu-enchaîné.

— « M… Larry, débranchez ce machin et installez-le dans la bibliothèque. Anne – non, Dorcas, téléphonez à Ben.

— Mais c'est impossible, protesta Anne. Le temple n'a jamais eu le téléphone, et puis…

— Alors appelez… le chef de la police locale. Non, plutôt le juge du district. Aux dernières nouvelles, Mike était en prison ?

— En effet.

— J'espère qu'il y est toujours, ainsi que les autres.

— Moi aussi. Prends le bébé, Dorcas. J'y vais. » Lorsqu'ils arrivèrent dans la bibliothèque, le téléphone sonnait, avec demande de codage secret. Jubal opéra le réglage nécessaire en jurant, se promettant bien de faire rentrer l'importun sous terre. C'était Ben Caxton. « Hello, Jubal.

— Ben ! Où en est la situation ?

— Je vois que vous avez suivi les informations. C'est pourquoi je vous appelle. Tout est en ordre.

— Et l'incendie ? Il y a des blessés ?

— Il n'y a aucun dommage. Mike m'a demandé de vous dire…

— Aucun dommage ? Je viens de voir le temple à la stéréo ; on aurait dit qu'une bombe…

— Ah, ça…» Ben haussa les épaules. « Laissez-moi parler, Jubal, je vous en prie. Vous n'êtes pas le seul qui ait besoin d'être rassuré, mais Mike m'a dit de vous appeler en premier.

— Euh… fort bien, j'écoute.

— Pas de blessés, pas même une égratignure. Dans les deux millions de dégâts matériels, mais le bâtiment était bourré d'expériences, et Mike avait l'intention de l'abandonner sous peu. Oui, tout était ignifugé, mais n'importe quoi brûle avec suffisamment d'essence et de dynamite.

— Des incendiaires bien équipés, hein ?

— Ne m'interrompez pas. Ils avaient arrêtés huit d'entre nous – tous ceux du Neuvième Cercle sur lesquels ils avaient pu mettre la main – avec des mandats contre personnes inconnues. Mike nous a fait libérer sous caution dans les deux heures. Il est toujours en tôle…

— J'arrive immédiatement !

— Ne vous énervez pas. Mike a dit que vous veniez si vous y tenez, mais que ce n'était pas une nécessité. Ils ont mis le feu la nuit dernière alors que le Temple était vide – le culte avait été suspendu à cause des arrestations. Vide, c'est-à-dire, sauf le Nid. Tous ceux d'entre nous qui étaient en ville, excepté Mike, étaient réunis dans le Temple Intérieur pour Partager l'Eau en son honneur. Lorsque le bruit des explosions nous parvint, nous nous transportâmes dans un Nid de secours.

— D'après ce que j'ai vu, vous avez eu de la chance de vous en sortir.

— Les issues étaient coupées, Jubal. Nous sommes tous morts…

— Vous êtes…

— Nous sommes tous portés morts ou disparus. En effet, personne n'est sorti des bâtiments après le début de l'holocauste… par aucune des sorties connues, du moins !

— Une trappe secrète… ?

— Mike a ses méthodes, Jubal, mais je n'en parlerai pas au téléphone.

— Vous aviez dit qu'il était en prison.

— Il y est toujours.

— Mais…

— Si vous venez, n'allez pas au Temple ; il n'en reste rien. Je ne vous dirai pas où nous sommes, et je n'appelle même pas de là. Mais si vous venez – je n'en vois d'ailleurs pas l'utilité : vous ne pourriez rien faire –, venez par les moyens ordinaires. Nous vous trouverons.

— Mais…

— Ce sera tout. Au revoir, Jubal. Au revoir, Anne, Dorcas, Larry, et le bébé. Partagez l'eau. Vous êtes Dieu. » L'image disparut.

« Je le savais ! jura Jubal. Voilà ce qui arrive quand on fricote avec la religion. Dorcas, appelez un taxi. Anne… non, finissez de donner à boire à Abby. Larry, faites ma valise. Anne donnez-moi tout l'argent liquide disponible. Larry pourra aller à la banque demain.

— Mais patron, protesta Larry, nous y allons tous.

— Certainement, ajouta Anne sur un ton pincé.

— Silence, Anne. Ne dites rien, Dorcas. Ce sont des circonstances où les femmes n'ont pas droit à la parole. Je vais sur la ligne de feu, et tout peut arriver. Larry, vous restez ici pour protéger l'enfant et les deux femmes. N'allez pas à la banque d'ailleurs. Comme aucun de vous ne bougera d'ici avant mon retour, vous n'aurez pas besoin d'argent. Ils se sont servis de la méthode forte et il y a suffisamment de liens entre cette maison et Mike pour qu'il y ait un risque même ici. Larry, projecteurs allumés toute la nuit, clôture sous tension et n'hésitez pas à tirer. Et ne tardez pas à mettre tout le monde dans l'abri au moindre signe de danger ; installez-y déjà un berceau pour le

bébé. Au travail. Je monte me changer. »

Une demi-heure plus tard, Larry appela Jubal dans son appartement : « Patron ! Le taxi arrive.

— Je descends. » Jubal se tourna vers la *Cariatide à la Pierre.* Ses yeux s'emplirent de larmes. « Ce n'est pas faute d'avoir essayé, n'est-ce pas ? Mais cette pierre est trop lourde… trop lourde pour nous tous. »

Il caressa doucement la main de la silhouette recroquevillée, puis lui tourna le dos et sortit.

35

Le taxi confirma la méfiance de Jubal envers tout ce qui était mécanique ; il eut des ennuis de moteur et se dirigea vers le centre de réparations. Jubal se retrouva à New York, plus loin de son but que jamais. Il découvrit qu'aucun véhicule disponible ne pouvait l'y mener plus rapidement que les transports publics. Il arriva donc très tard, après avoir passé des heures en compagnie d'étrangers, à regarder la stéréo.

Il vit un flash de l'évêque suprême Short proclamant la guerre sainte contre l'Antéchrist, c'est-à-dire Mike, ainsi que des vues du Temple en ruine ; il semblait impossible que quelqu'un ait pu en sortir vivant. Le commentateur Augustus Greaves trouvait la situation alarmante, mais fit comprendre par d'habiles sous-entendus que le responsable en était le soi-disant Homme de Mars.

Ils arrivèrent enfin. Jubal étouffait dans ses vêtements d'hiver ; les palmiers ressemblaient à des plumeaux déchiquetés et il regarda sans enthousiasme la mer, au loin, pensant que ce n'était qu'une masse instable polluée par des peaux de pamplemousses et des excréments humains. Et, surtout, debout sur la plate-forme d'atterrissage balayée par un vent brûlant, il se demandait quoi faire.

Un homme portant une casquette d'aspect vaguement militaire approcha. « Taxi, monsieur ?

— Euh… oui. » Il pourrait toujours aller dans un hôtel et donner une conférence de presse pour faire savoir où il était.

« Par ici, monsieur. » Le chauffeur le conduisit à un taxi jaune, plus très neuf. En aidant Jubal à mettre sa valise, il lui dit à mi-voix : « Je vous offre de l'eau.

— Comment ? Ah ! N'ayez jamais soif.

— Tu es Dieu. »

Le chauffeur ferma la porte et monta dans le compartiment de pilotage. Ils atterrirent sur une des ailes d'un grand hôtel donnant sur la plage. C'était un parking privé, la plate-forme d'atterrissage

publique se trouvant sur une autre aile. Le pilote régla le taxi sur retour automatique, puis prit la valise de Jubal et l'escorta à l'intérieur. « Vous n'auriez pas pu entrer par le vestibule, car l'entrée est emplie de cobras. Si vous voulez descendre, demandez à l'un de nous par où il faut passer. Je suis Tim.

— Je suis Jubal Harshaw.

— Je sais, Frère Jubal. Par ici. Attention à la marche. » Ils entrèrent dans un appartement de grand luxe, et Tim le mena à une chambre avec bains. « Vous voici chez vous ». Il posa la valise et le laissa. Sur une des tables, Jubal vit de l'eau, des cubes de glace et une bouteille de cognac de sa marque préférée. Il ôta sa lourde veste et se versa à boire.

Une femme entra avec un plateau de sandwiches. Contrairement aux touristes vêtus de sarongs, pyjamas de plage et autres vêtements destinés davantage à mettre le corps en valeur qu'à le dissimuler, elle portait une tenue fort sobre, et il la prit pour une femme de chambre, mais elle lui sourit et dit : « Buvez profondément et n'ayez jamais soif, notre frère », puis alla dans la salle de bains, fit couler l'eau et vérifia si tout était en ordre. « Avez-vous besoin d'autre chose, Frère Jubal ?

— Moi ? Non, tout est parfait, merci. Ben Caxton est là ?

— Oui. Il pensait que vous voudriez avant tout prendre un bain et vous changer. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas. Je suis Patty.

— Oh ! La vie de l'Archange Foster. »

Elle sourit et ses fossettes la firent soudain paraître plus jeune encore que les trente ans que Jubal lui avait donnés.

« J'aimerais beaucoup la voir. Je me suis toujours intéressé à l'art religieux.

— Maintenant ? Non, je gnoque que vous voulez prendre votre bain tranquille ; à moins que vous ne vouliez que je vous aide ? »

Jubal se souvint que son amie japonaise tatouée lui avait souvent fait la même proposition. Mais il voulait avant tout laver sa sueur et mettre un costume léger. « Non, merci, Patty. Mais je voudrais les voir, un jour où cela ne vous dérangera pas.

— Quand vous voudrez. Rien ne presse. » Elle sortit, donnant malgré ses mouvements rapides l'impression d'une absence totale de hâte.

Résistant à la tentation de faire une sieste, Jubal défit sa valise et fut contrarié de voir que Larry avait oublié les pantalons d'été. Il se décida pour des sandales, un short et une chemise bariolée, ce qui le fit ressembler à une autruche trempée dans de la peinture et mit en valeur ses jambes maigres et poilues. Mais il y avait longtemps qu'il ne se souciait plus de ce genre de choses. Cela irait, tant qu'il n'avait pas à aller en ville… ou devant le tribunal.

Il trouva le chemin du living, qui avait le caractère impersonnel des installations hôtelières. Plusieurs personnes regardaient la stéréo. L'une d'elles l'aperçut et se leva pour l'accueillir. « Hello, Jubal !

— Bonjour, Ben. Où en est la situation ? Mike est-il toujours en prison ?

— Non. Il en est sorti peu après mon coup de téléphone.

— La date de l'audience est-elle fixée ? »

Ben sourit. « Non, Jubal, Mike n'a pas été relâché. Il s'est évadé. »

Jubal prit un air dégoûté. « Quelle idée stupide. Le cas sera huit fois plus difficile.

— Je vous avais dit de ne pas vous inquiéter, Jubal. Nous sommes tous présumés morts, et Mike est porté disparu. Cela n'a aucune importance, car nous en avons terminé avec cette ville. Nous irons ailleurs.

— Ils demanderont son extradition.

— N'ayez crainte, ils ne le feront pas.

— J'en doute. Où est-il ? Il faut que je lui parle.

— Il est dans la chambre face à la vôtre, mais il médite. Il m'a demandé de vous dire de n'engager aucune action. Si vous insistez pour lui parler, Jill le tirera de sa méditation, mais je ne vous le conseille pas. Rien ne presse. »

Jubal était sacrement impatient de parler avec Mike et de le tancer vertement pour s'être mis dans une situation pareille. Mais le déranger lorsqu'il était en transe, c'était pire que d'interrompre Jubal lorsqu'il dictait une histoire… Autant déranger un ours qui hiverne.

« Soit. Mais je veux le voir dès qu'il se réveillera.

— Vous le verrez. En attendant, détendez-vous et oubliez les fatigues du voyage. »

Jubal alla s'asseoir à côté d'une femme qui leva la tête. « Bonjour, patron. »

Jubal la regarda. « Puis-je vous demander ce que vous faites ici, Anne ?

— La même chose que vous : rien. Allons, Jubal, calmez-vous. Nous avons autant que vous le droit d'être ici. Mais il était impossible de discuter avec vous. Regardez plutôt et écoutez. Le shérif vient d'annoncer qu'il chasserait toutes les putains de la ville. » Elle sourit. « Nous mettra-t-on sur un balai, comme les sorcières, ou devrons-nous marcher ?

— Je ne pense pas qu'il existe de protocole établi. Vous êtes tous venus ?

— Oui, mais ne vous tracassez pas. Larry et moi avions conclu un accord avec les fils McClintock depuis déjà un an, pour parer à toute éventualité. Ils savent comment la maison fonctionne ; tout se passera très bien.

— Hum ! J'en arrive à croire que j'ai tout au plus le statut de pensionnaire, là-bas.

— Vous nous demandez de faire marcher la maison sans vous embêter. C'est ce que nous avons fait. Quel dommage que nous n'ayons pas voyagé ensemble. Nous sommes là depuis plusieurs heures ; vous avez dû avoir des ennuis.

— En effet. Anne, lorsque je serai rentré chez moi, je jure de ne plus jamais en bouger… et j'arracherai les fils du téléphone et ferai porter la stéréo à la casse.

— Oui, patron.

— Cette fois, je parle sérieusement. » Il regarda l'énorme poste stéréo. « Cette publicité ne va pas bientôt se terminer ? Et où est ma filleule ? Ne me dites pas que vous l'avez laissée à ces crétins de fils McClintock.

— Évidemment pas ; elle est ici, et elle a même une bonne d'enfants, Dieu merci.

— Je veux la voir.

— Patty va vous la montrer. J'en ai assez d'elle ; elle a été insupportable pendant tout le voyage. Patty chérie ! Jubal voudrait voir Abby. »

La femme tatouée, qui traversait rapidement la pièce, s'arrêta net. « Certainement, Jubal ; je n'avais rien d'autre en train. Venez avec moi.

— Les gosses sont dans ma chambre, lui expliqua-t-elle. C'est mieux ainsi, parce que Gueule de Miel peut les surveiller. »

Jubal fut quelque peu surpris de voir ce qu'elle entendait par-là. Le serpent était enroulé en S sur le lit, de façon à ménager deux poches de la taille d'un berceau qui, rembourrées avec d'épaisses couvertures, contenaient chacune un bébé.

La nourrice ophidienne dressa la tête à leur entrée. Patty la caressa. « Tout va bien, ma chérie. Père Jubal veut les voir. Caressez-la, Jubal, pour qu'elle vous gnoque et vous reconnaisse la prochaine fois. »

Jubal roucoula en faisant des grimaces à sa petite favorite qui gazouilla et gigota de plaisir, puis caressa le serpent, qui était vraiment un beau spécimen ; sans doute le boa le plus long qu'il ait vu en captivité. Il envia Patty, et regretta de ne pas avoir le temps de faire plus ample connaissance avec lui.

Le serpent frotta sa tête contre la main de Jubal, exactement comme le ferait un chat. Patty prit Abby dans ses bras. « Pourquoi ne me l'avais-tu pas dit, Gueule de Miel ? Elle m'avertit tout de suite quand il y en a un qui s'emmêle dans les couvertures, mais elle n'arrive pas à gnoquer qu'un bébé qui se mouille a besoin d'être changé. Gueule de Miel trouve cela tout à fait naturel. Abby aussi,

d'ailleurs ; n'est-ce pas, ma petite chérie ?

— Je sais. Et qui est l'autre mignonne ?

— Fatima Michèle. Vous ne le saviez pas ?

— Je les croyais encore à Beyrouth !

— Je crois en effet qu'ils sont venus d'un endroit comme ça. Myriam me l'a dit, mais je ne me souviens plus ; je n'ai jamais voyagé. Je gnoque que tous les endroits sont pareils – les gens sont comme partout. Voilà. Vous tenez Abigaël pendant que je m'occupe de Fatima ? »

Jubal prit Abby et lui raconta qu'elle était la plus belle fille du monde, puis fit de même pour Fatima. Et toutes deux le crurent.

Il partit à regret, après avoir caressé Gueule de Miel et lui avoir dit la même chose.

En sortant, ils tombèrent sur la mère de Fatima. « Patron chéri ! » Elle l'embrassa et caressa sa bedaine. « Je vois que vous ne vous êtes pas laissé mourir de faim.

— Je viens de caresser votre fille. Une adorable poupée, Myriam.

— Elle est pas mal, hein ? Nous allons la vendre à Rio.

— Je croyais que le marché était plus favorable au Yémen ?

— Mahmoud dit que non. Il faut la vendre pour faire de la place. » Elle prit la main de Jubal et lui fit sentir son ventre. « Mahmoud et moi fabriquons un garçon. On n'a pas le temps de faire des filles.

— Il ne faut pas parler comme ça, Myriam, la gronda Patty.

— Désolée. Je ne parlerai pas comme ça de votre bébé. Tante Patty ne me trouve pas très distinguée.

— Je gnoque qu'elle a raison, petite coquine. Mais si Fatima est à vendre, je double la mise du plus offrant.

— Parlez-en à tante Patty. J'ai tout juste le droit de la voir de temps en temps.

— N'y allez pas trop souvent, vous seriez tentée de la garder. Faites voir vos yeux… oui, c'est bien possible.

— C'est certain. Mike l'a gnoqué très soigneusement.

— Comment peut-il ? Je ne suis même pas sûr que vous soyez enceinte.

— Si, si, Jubal », confirma Patricia.

Myriam le regarda sereinement. « Toujours sceptique, patron ? Mike l'a gnoqué alors que nous étions encore à Beyrouth, et ne le savions pas nous-mêmes. Il nous l'a téléphoné, et nous avons décidé de fêter l'événement en prenant des vacances. Et nous voici.

— Et que faites-vous ?

— Nous travaillons, et bien plus dur que chez vous. Mon mari est un vrai bourreau de travail.

— Mais *que* faites-vous ?

— Ils écrivent un dictionnaire martien, expliqua Patty.

— Martien-anglais ? Ça doit être difficile.

— Oh non ! s'exclama Myriam. Ce serait même impossible. Non, une sorte de Larousse martien. Mon rôle est d'ailleurs modeste : je tape le manuscrit définitif. Mahmoud et Mike ont mis au point un système de transcription phonétique en quatre-vingt-un caractères. Nous avons fait transformer une machine I.B.M., en utilisant les majuscules et les minuscules. Je ne suis plus bonne à rien comme secrétaire, patron chéri. Je ne sais plus taper qu'en martien. Vous m'aimerez quand même ? Je sais toujours faire la cuisine… et on me dit que j'ai d'autres talents.

— Je dicterai en martien.

— Certainement ; dès que Mike et Mahmoud en auront terminé avec vous, je gnoque. N'est-ce pas, Patty ?

— Tu as parlé juste, mon frère. »

Ils retournèrent au living. Caxton entraîna Jubal dans un endroit plus calme – en l'occurrence, un autre living. « Vous avez plusieurs appartements ?

— Tout l'étage, en fait ; il comprend la suite royale, la présidentielle, la princière et celle du propriétaire. Elles communiquent et ne sont accessibles que par notre aire d'atterrissage privée… et par une entrée qui n'est pas très sûre. On vous a mis au courant ?

— Oui.

— Pour le moment, cela nous suffit, mais il y a de plus en plus de gens qui s'infiltrent.

— Comment pouvez-vous vous cacher si ouvertement ? Le personnel de l'hôtel doit bien se douter de quelque chose.

— Le personnel ne vient jamais ici. Car, voyez-vous, l'hôtel appartient à Mike.

— Je pense que cela ne fait qu'empirer la situation.

— Pas tant que Mr. Douglas ne sera pas à la solde de notre vaillant chef de la police. Mike l'a acquis par l'intermédiaire de quatre hommes de paille successifs, et Douglas n'espionne pas ses factures. Le propriétaire officiel est un des membres clandestins de notre Neuvième Cercle, et il se réserve cet étage pour la saison. Le directeur de l'hôtel ne lui demande pas pourquoi : il aime son travail. C'est une bonne cachette, en attendant que Mike ait gnoqué où nous allons.

— On dirait que Mike avait prévu que cela arriverait.

— C'est certain. Il y a déjà deux semaines, il a fait partir tous les petits, sauf Myriam et son bébé, car il a toujours besoin d'elle. Les membres ayant des enfants sont allés dans d'autres villes, des villes où il compte établir de nouveaux temples, je suppose. Le moment venu, nous n'étions plus qu'une douzaine ; tout s'est passé dans le calme.

— Mais c'est tout juste si vous avez pu vous en sortir vivants !

Vous avez perdu toutes vos possessions personnelles ?

— Tout ce qui était important a été sauvé : les enregistrements de Mahmoud et la machine spéciale qu'utilise Myriam… même votre affreux portrait. Mike a aussi pris quelques vêtements et de l'argent liquide.

— Mais je croyais que Mike était en prison ? objecta Jubal.

— Son corps était en prison, plongé dans la méditation, mais il était avec nous. Vous comprenez ?

— Je ne gnoque pas.

— Il était en rapport constant, surtout avec Jill, mais nous formions une chaîne très unie. Cela ne s'explique pas, Jubal ; il faut l'avoir fait. Lorsque le Temple a sauté, il nous a transportés ici, puis est retourné chercher les objets. »

Jubal haussa les sourcils, ce qui exaspéra Caxton. « C'est tout simplement de la téléportation. Je ne vois pas ce qu'il y a de si difficile à gnoquer. Vous m'avez dit de ne pas fermer les yeux devant un miracle. Je les ai ouverts, et j'en ai vus. Ce ne sont d'ailleurs pas plus des « miracles » que la radio. Vous gnoquez la radio ? Ou la stéréovision ? Ou les calculatrices électroniques ?

— Moi ? Non.

— Moi non plus. Mais je le pourrais, si j'avais le temps et le courage d'apprendre le langage de l'électronique. Cela n'a rien de miraculeux, mais c'est complexe. La téléportation est simple une fois que l'on a appris son langage. C'est le langage qui est difficile.

— Êtes-vous capable de le faire, Ben ?

— Oh non. Cela ne s'apprend pas au jardin d'enfants. Je suis diacre *honoris causa* parce que je suis un des Premiers Appelés, mais en fait j'en suis tout juste au Quatrième Cercle. Je commence à apprendre le contrôle de mon corps. Patty est la seule qui se serve régulièrement de la téléportation, et je ne suis pas certain qu'elle le fasse sans le soutien de Mike. Mike, lui, dit qu'elle en est capable, mais Patty est étonnamment humble et naïve, malgré son génie. Elle se croit dépendante de lui, mais je pense qu'elle a tort. Jubal, je gnoque que nous n'avons pas réellement besoin de Mike. Vous auriez pu être l'Homme de Mars, ou moi. Mike est comme le premier homme qui a découvert le feu. Le feu a toujours existé mais les hommes n'ont pu s'en servir que lorsqu'il leur eut montré comment faire… du moins, ceux qui étaient assez sensés pour ne pas se brûler. Vous me suivez ?

— Je gnoque un peu.

— Mike est notre Prométhée, rien de plus. Il ne cesse de le répéter. Tu es Dieu, je suis Dieu… tout ce qui gnoque est Dieu. Mike est un homme. Un homme supérieur, sans doute. Un homme de moindre envergure, ayant appris ce que les Martiens savent, se serait fait passer pour une sorte de dieu. Mike est au-dessus de cette tentation.

Prométhée, oui, mais rien de plus. »

Jubal le regarda et dit lentement : « Prométhée a payé très cher le privilège de donner le feu à l'humanité.

— Croyez-vous que Mike ne le paie pas ? Il paie par vingt-quatre heures de travail tous les jours de la semaine, pour essayer de nous apprendre à jouer avec les allumettes sans nous brûler. Jill et Patty ont dû employer les grands moyens pour lui faire prendre une nuit de repos par semaine. » Caxton sourit. « Mais rien ne peut l'arrêter. Cette ville est bourrée de boîtes de jeu clandestines. Mike passait ses nuits de congé à en faire le tour ; bien entendu, il gagnait tout le temps. Ils ont d'abord essayé de l'intimider, puis de le tuer, ils ont essayé de le droguer et lui ont mis leurs durs sur le dos… cela ne l'a pas empêché de se faire la réputation du joueur le plus chanceux de la région, ce qui amena encore plus de gens au Temple. Alors, ils ont essayé de lui interdire l'entrée des boîtes. Grave erreur. Les cartes ne se mélangeaient plus, les roulettes refusaient de tourner, les dés tombaient toujours sur le même numéro. Ils ont fini par prendre leur mal en patience, lui demandant d'aller ailleurs une fois qu'il avait gagné quelques milliers de dollars. Et Mike le faisait, si on le lui demandait poliment.

« Voilà donc, ajouta Caxton, un groupe de plus qui souhaitait nous voir chassés de la ville. Je pense d'ailleurs que l'attaque contre le Temple était l'œuvre de professionnels. Les équipes de choc fostérites n'y ont sans doute pas mis la main. »

Tandis qu'ils parlaient, un tas de gens entraient, sortaient, s'arrêtaient parfois pour former des groupes. Jubal eut l'extraordinaire sensation d'un calme absolu qui était également une tension dynamique. Personne ne semblait énervé, même pas pressé, et pourtant leurs gestes étaient rapides et tout ce qu'ils faisaient semblait prémédité, même des actes aussi imprévisibles qu'une rencontre marquée par un baiser ou une salutation amicale. On aurait dit que le moindre geste avait été conçu par un chorégraphe.

Cette tension calme et en même temps croissante – une « attente », oui, dénuée de toute nervosité morbide – lui rappela quelque chose… Une opération chirurgicale ? Avec un maître à l'œuvre, sans un bruit, sans un geste inutile ?

Puis il se souvint. De longues années auparavant, lors des premières explorations spatiales à l'aide de fusées chimiques, il avait assisté au compte à rebours dans un blockhaus… Les mêmes voix étouffées, les mêmes actions calmes mais précises et coordonnées, la même attente croissante. Ils « attendaient la plénitude », c'était certain. Mais quoi exactement ? Qu'est-ce qui les rendait si heureux ? Leur Temple et tout ce qu'ils avaient construit venait d'être détruit, et pourtant ils ressemblaient à des enfants la veille de Noël.

Jubal n'avait pas été sans remarquer, à son arrivée, que la nudité qui avait tant troublé Ben lors de sa première visite n'était pas de mise ici. Lorsqu'elle apparut, il ne la remarqua même pas, tant il était dans l'esprit de cette grande famille fermée.

Il vit d'abord, non pas de la peau nue, mais une cascade d'épais cheveux noirs et brillants, les plus beaux qu'il ait jamais vus, qui ornaient le dos d'une jeune femme qui entra, s'arrêta un moment pour parler avec quelqu'un, envoya un baiser à Ben, regarda gravement Jubal, puis sortit. Il suivit admirativement du regard la mouvante masse de plumage nocturne. Ce ne fut qu'après son départ qu'il réalisa qu'elle n'était couverte que de cette noire et royale splendeur… et qu'elle n'était pas la seule.

Ben avait suivi son regard. « C'est Ruth, notre nouvelle Grande Prêtresse, lui dit-il. Son mari et elle reviennent de la côte ouest ; je crois qu'ils y préparent l'implantation d'un nouveau temple. Je suis heureux qu'ils soient revenus. Je pense que bientôt toute la famille sera réunie.

— Quels cheveux ! Dommage qu'elle ne soit pas restée.

— Il fallait l'appeler.

— Hein ?

— Ruth n'est certainement entrée que pour vous apercevoir. N'avez-vous pas remarqué que tout le monde vous laisse tranquille ?

— Oui… en effet. » Jubal s'était préparé à repousser toute intimité excessive, et découvrit qu'il luttait contre une ombre. On l'avait reçu avec la plus grande hospitalité, mais cela ressemblait plutôt à la politesse d'un chat qu'aux démonstrations trop amicales d'un chien.

« Ils sont tous terriblement intéressés par votre présence et impatients de vous voir, mais… ils ont peur de vous.

— De moi ?

— Mais oui. Je vous l'ai dit cet été. Vous êtes un mythe, pas tout à fait réel, et de stature plus qu'humaine. Mike leur a dit que vous étiez le seul humain qui, à sa connaissance, puisse « gnoquer avec plénitude » sans avoir appris le martien. La plupart pensent que vous savez lire dans les esprits aussi parfaitement que lui.

— Quelles balivernes ! J'espère que vous les avez détrompés ?

— De quel droit détruirais-je un mythe ? Si vous le faisiez, ils ne vous croiraient sans doute pas. Ils ont un peu peur de vous : vous mangez des bébés au petit déjeuner et, lorsque vous rugissez, la terre tremble. Ils seraient ravis que vous leur demandiez de se joindre à nous, mais ils ne s'imposeront pas. Ils savent que même Mike se met au garde-à-vous lorsque vous parlez. »

Jubal rejeta cette idée par un mot explosif. « Tout à fait d'accord, acquiesça Ben. Mike a ses faiblesses. Il est humain comme je vous l'ai dit. Mais vous êtes leur saint tutélaire, que vous le vouliez ou non.

— Hum… Tiens, voilà quelqu'un que je connais. Jill ! *Jill !* Mais retournez-vous donc, chérie ! »

La femme se retourna avec hésitation. « Je suis Aube. Mais je vous remercie quand même. » Elle approcha et Jubal crut d'abord qu'elle allait l'embrasser, mais elle mit un genou à terre, prit sa main dans la sienne et la porta à ses lèvres. « Père Jubal ! Nous buvons profondément en vous. »

Jubal retira vivement sa main. « Je vous en prie, mon enfant ! Venez vous asseoir. Partageons l'eau.

— Oui, père Jubal.

— Appelez-moi Jubal – et faites leur savoir que je n'aime pas être traité comme un lépreux. Je suis au sein de ma famille. Je l'espère, du moins.

— Vous l'êtes, Jubal.

— Je m'attends donc à être appelé Jubal et considéré comme un frère d'eau, ni plus ni moins. Le premier qui me traitera avec respect sera mis au coin. Gnoqué ?

— Oui, Jubal. Je le leur ai dit.

— Vous… ?

— Aube veut sans doute dire, expliqua Ben, qu'elle l'a dit à Patty et que cette dernière le transmet à ceux qui savent écouter avec leur oreille intérieure, et ils le répètent à leur tour à ceux qui, comme moi, sont encore un peu sourds.

— C'est cela, ajouta Aube, mais c'est à Jill que je l'ai dit, car Patty est sortie. Vous avez regardé la stéréo, Jubal ? C'est passionnant.

— Non.

— Aube veut sûrement parler de son évasion, Jubal, intervint Ben. Je ne vous avais pas tout dit. Mike ne s'est pas contenté d'en sortir et de revenir ici, il leur a donné quelques miracles pour les occuper. Il a fait disparaître toutes les portes et tous les barreaux de la prison municipale, ainsi que du pénitencier d'État, et désarmé toutes les forces de police. En partie pour distraire leur attention, et en partie parce que Mike déteste que l'on enferme un homme, quelle qu'en soit la raison. Il gnoque que c'est un très grand mal.

— Je sais, dit Jubal, Mike est doux comme un agneau, et le spectacle d'un prisonnier doit lui faire mal. Je suis d'ailleurs parfaitement d'accord.

— Non, Jubal, Mike n'est pas doux. Il n'hésiterait pas à tuer un homme, mais il est l'anarchiste parfait. Enfermer un homme, c'est mal. La liberté du soi, et la responsabilité totale envers le soi. Tu es Dieu.

— Cela me paraît parfaitement naturel. Il peut être nécessaire de tuer un homme, mais l'emprisonner est une insulte à son intégrité, et à celle de son geôlier. »

Ben le regarda. « Oui, vous gnoquez avec plénitude l'attitude de

Mike. Je n'y arrive pas tout à fait. J'ai encore beaucoup à apprendre. » Il ajouta : « Et comment le prennent-ils, Aube ? »

Elle étouffa un petit rire. « Comme des guêpes affolées. Le maire est écumant de rage. Il demande de l'aide à l'État et à la Fédération, et il l'obtient. Nous avons vu des transports de troupe atterrir. Mais dès que les soldats descendent, Mike les dépouille, et pas seulement de leurs armes. Et dès qu'un véhicule est vide, il disparaît aussi. »

Ben hocha la tête. « Je gnoque qu'il restera en méditation jusqu'à ce qu'ils abandonnent. Il doit tendre le temps presque jusqu'à l'éternité pour manier tant de détails à la fois.

— Je ne pense pas, dit Aube songeusement. J'y serais contrainte pour en manier ne serait-ce que le dixième, mais je gnoque que Michaël pourrait y arriver tout en faisant du vélo sur la tête.

— Possible… je n'en sais rien. J'en suis encore aux pâtés de sable. » Ben se leva. « Mon petit trésor, vous me faites parfois légèrement mal au ventre avec vos miracles. Je vais regarder la stéréo. » Il se pencha pour l'embrasser. « Tiens compagnie au vieux papa Jubal ; il adore les petites filles. » Caxton s'éloigna et un paquet de cigarettes le suivit, puis s'introduisit dans une de ses poches.

« C'est vous qui avez fait cela, ou Ben ? demanda Jubal.

— C'est lui-même. Il oublie toujours ses cigarettes et elles le poursuivent à travers tout le Nid.

— Je vois. Pas mal, ses pâtés de sable.

— Ben est plus avancé qu'il ne veut l'admettre. C'est un homme très saint. »

Jubal renifla dédaigneusement. « Dites-moi, vous êtes bien l'Aube Ardente dont j'ai fait la connaissance au Tabernacle de Foster ?

— Oh, vous vous en souvenez ! » Elle paraissait heureuse comme un gosse à qui on vient de donner une sucette.

« Bien sûr. Vous avez changé, d'ailleurs. Vous êtes bien plus belle.

— C'est parce que je *suis,* dit-elle simplement. Vous m'aviez confondu avec Gillian. Elle aussi a embelli.

— Où est-elle ? J'aurais bien aimé la voir.

— Elle travaille, mais je l'ai prévenue et elle arrive… Je dois aller prendre sa place. Si vous voulez bien m'excuser.

— Allez-y, mon enfant. » Elle se leva, et Mahmoud vint s'installer dans le siège vacant.

Jubal lui jeta un regard noir. « Vous auriez pu avoir la courtoisie de me faire savoir que vous étiez dans ce continent au lieu de compter sur les bons offices d'un boa pour me présenter votre fille.

— Ne soyez pas toujours si pressé, Jubal.

— Apprenez, mon cher monsieur…» Jubal fut interrompu par deux mains qui se plaquèrent sur ses yeux.

« Devinez qui c'est !

— Belzébuth.
— Non.
— Lady Macbeth.
— C’est déjà mieux. Un dernier essai ?
— Cessez de jouer, Gillian, et venez vite vous asseoir à côté de moi.
— Oui, père.
— Et cessez de m’appeler « Père » quand nous ne sommes pas à la maison. Je disais qu’à mon âge, on est obligé de se presser. Chaque lever de soleil est une gemme précieuse, car il n’est pas certain qu’on en verra le coucher. »
Mahmoud sourit. « Jubal… Croyez-vous vraiment que le monde s’arrêtera de tourner le jour où vous deviendrez sérieux ?
— De mon point de vue, certes oui. » Myriam vint s’asseoir de l’autre côté de Jubal, qui passa son bras libre autour de ses épaules. « J’aurais pu me passer de revoir votre vilain visage… ainsi que celui, un peu plus acceptable, de mon ex-secrétaire…
— Patron, lui murmura Myriam, voulez-vous un coup de pied dans les tibias ? Je suis d’une beauté exquise – je le tiens de notre plus haute autorité.
— Silence. J’aurais pu, donc, me passer de vous revoir, mais il n’en va pas de même pour mes filleules. Parce que vous avez négligé de m’envoyer une carte postale, j’aurais pu ne pas voir Fatima Michèle. Si cela s’était produit, je serais revenu vous hanter toutes les nuits.
— Brrr, fit Myriam. Vous risqueriez de faire peur à Micky.
— Je parlais métaphoriquement.
— Et pourquoi, demanda Jill calmement, parliez-vous métaphoriquement ?
— N’ayant aucun usage pour le concept de « fantôme », je ne me sers de ce mot qu’au figuré, bien entendu.
— C’est plus que cela, insista Jill.
— Il se peut. Je préfère voir mes filleules tant que je suis en chair et en os.
— C’est exactement ce que je disais, Jubal, intervint Mahmoud. Vous n’êtes pas près de mourir. Mike a gnoqué qu’il vous reste un bon nombre d’années à vivre. »
Jubal secoua la tête. « Non. Je me suis fixé une limite de trois chiffres.
— Lesquels, patron ? s’enquit Myriam innocemment. Ceux de Mathusalem ?
— Ne devenez pas obscène.
— Mahmoud dit que les femmes doivent être obscènes mais silencieuses.
— Votre mari parle juste. Le jour où mon horloge indiquera trois

chiffres, je me désincarnerai, que ce soit à la martienne ou par des méthodes moins raffinées. C'est un droit que personne ne peut me retirer.

— Peut-être, dit Jill lentement. Mais n'y comptez pas trop. Votre plénitude n'est pas proche. Allie a fait votre horoscope la semaine dernière.

— Un horoscope ? Ciel ! Et qui est Allie ? Comment ose-t-elle ! Je vais l'attaquer en justice.

— Je crains que ce ne soit impossible, Jubal, intervint Mahmoud, car elle travaille à notre dictionnaire. Et son vrai nom est Mme Alexandra Vesant. »

Jubal parut ravi. « Becky ? Elle est donc aussi dans cette maison de fous ?

— Oui, Becky. Nous l'appelons Allie parce que nous avons une autre Becky. Ne vous moquez pas de ses horoscopes. Elle voit.

— Saperlipopette, Mahmoud, vous savez parfaitement que l'astrologie est une ineptie.

— Évidemment ; même Allie le sait. La plupart des astrologues sont des imposteurs même pas habiles. Elle la pratique néanmoins plus assidûment que jamais, en se servant des mathématiques et de l'astronomie martiennes, bien plus évoluées que les nôtres. C'est sa façon de gnoquer. Elle pourrait tout aussi bien se servir d'un étang, d'une boule de cristal ou des entrailles d'un poulet. Le moyen importe peu. Mike lui a conseillé de continuer à se servir des symboles qui lui étaient familiers. Ce qui importe, c'est qu'elle voie.

— Que diable entendez-vous par là, Mahmoud ?

— La faculté de gnoquer de l'univers plus que ce que vous avez juste devant le nez. Mike l'a acquise au bout d'années de discipline martienne. Allie était une semi-adepte, malgré son manque de formation sérieuse. Peu importe qu'elle utilise les absurdes symboles de l'astrologie. Un rosaire est tout aussi absurde et dénué de signification. Je parle d'un rosaire musulman, car je m'en voudrais de critiquer nos compétiteurs. » Il tira un rosaire de sa poche et se mit à l'égrener. « Peu importe qu'il n'ait pas de pouvoirs magiques, du moment qu'il vous aide. »

Jubal regarda le chapelet islamique. « Êtes-vous encore un des fidèles, ou faites-vous partie de l'Église de Mike ? » Mahmoud rempocha les perles. « Les deux.

— Mais c'est incompatible !

— Seulement en surface, Jubal. Dans un sens, Myriam a épousé ma religion, et moi, la sienne. Oui, Jubal mon frère bien-aimé, je suis toujours l'esclave de Dieu, soumis à sa moindre volonté, et pourtant je peux dire : « Tu es Dieu, je suis Dieu, et tout ce qui gnoque est Dieu. » Le Prophète n'a jamais affirmé être le dernier prophète ni prétendu

avoir dit tout ce qu'il y avait à dire. La soumission à la volonté divine ne fait pas de vous un robot incapable de choisir et donc de pécher. La soumission inclut, par contre, une responsabilité totale quant à ce que nous faisons de l'univers. C'est à nous qu'il incombe d'en faire un jardin céleste, ou bien un abîme de destruction. » Il sourit. « Avec Dieu, tout est possible, pour faire une citation, sauf l'unique Impossibilité : Dieu ne peut échapper à Lui-même, Il ne peut pas abdiquer Sa propre responsabilité. Il doit rester soumis à jamais à Sa volonté. L'Islam demeure – il ne peut pas se décharger de son fardeau, qui est le Sien, le mien, le vôtre, celui de Mike. »

Jubal soupira profondément. « Mahmoud, la théologie me donne le cafard. Où est Becky ? Il y a vingt ans que je ne l'ai pas vue. C'est long.

— Vous la verrez, mais pour le moment elle dicte, et ne peut pas s'interrompre. Laissez-moi vous expliquer. Jusqu'à présent, j'étais quotidiennement en rapport avec Mike – pendant quelques minutes, en fait, mais qui valaient bien une journée de huit heures. Puis je dictais immédiatement ce qu'il m'avait donné, au dictaphone. D'autres gens, formés à la phonétique martienne, transcrivaient les bandes à la main, puis Maryam les tapait sur une machine spéciale, et enfin Mike – mais il n'en a plus le temps – et moi corrigions les feuillets à la main.

« Mais Mike a gnoqué qu'il va nous renvoyer, Myriam et moi, pour terminer ce travail dans le calme ou, plus exactement, il a gnoqué que nous gnoquerons bientôt cette nécessité. Il fait donc préparer des mois et des années d'enregistrements sur lesquels nous pourrons travailler. De plus, nous avons des piles de conférences de Mike qu'il faudra transcrire à leur tour.

« Je pense effectivement, à cause du changement de méthode introduit par Mike, que nous partirons bientôt. Huit chambres ont été équipées de magnétophones, et tous ceux qui en sont capables se relaient : Patty, Jill, moi-même Maryam, votre amie Allie, et d'autres. Mike se met en transe et déverse en nous le langage : définitions, expressions, concepts pendant des moments qui semblent des heures, et nous les dictons immédiatement, tant que c'est encore frais Tout le monde ne peut pas le faire. Sam, par exemple, prononce le martien avec un accent new-yorkais. Il y aurait des centaines d'errata. Et voilà ce qu'Allie fait en ce moment : elle dicte plongée dans la semi-transe nécessaire au rappel absolu Si nous l'interrompions, elle perdrait tout ce qu'elle n'a pas encore dicté.

— Je gnoque, dit Jubal, bien que l'image de Becky Vesey devenue adepte martienne me secoue quelque peu. Enfin lorsqu'elle était artiste de variétés, elle était très douée pour la transmission de pensée. Mais Mahmoud, si vous cherchez du calme pour transcrire vos bobines, pourquoi ne viendriez-vous pas a la maison ? Ce n'est pas la

place qui manque.

— C'est possible. L'attente est.

— Chéri, dit Myriam sérieusement, j'adorerais cette solution, si Mike nous pousse hors du Nid.

— Tu veux dire si nous gnoquons de le quitter.

— C'est pareil.

— Tu parles juste, mon trésor. Quand mange-t-on ici ? Je me sens des appétits forts peu martiens. Le service était meilleur dans le Nid.

— Patty ne peut pas tout faire à la fois, mon amour. Je crois, Jubal, que Mahmoud ne deviendra jamais prêtre ; il est trop esclave de son estomac.

— Je ne le suis pas moins que lui.

— Toi et les autres filles pourriez aider Patty, ajouta Mahmoud.

— C'est très vilain de dire cela. Tu sais parfaitement que nous l'aidons au maximum – quant à la cuisine, Tony ne nous permet pour ainsi dire pas d'y entrer. » Elle se leva. « Venez, Jubal. Allons voir ce que Tony mijote. Il sera très flatté que vous veniez visiter sa cuisine. »

Tony allait mettre Myriam dehors lorsqu'il vit qui l'accompagnait. Radieux, il leur fit visiter ses installations, sans cesser d'invectiver les salopards qui avaient détruit *sa* cuisine du Nid. Pendant ce temps, une cuiller en bois continuait toute seule à remuer la sauce tomate.

Peu après, Jubal déclina l'honneur de prendre place à la tête de la longue table et se mit n'importe où. Patty prit place à un des bouts de la table, et l'autre resta vide… mais Jubal eut l'étrange sensation que l'Homme de Mars était assis sur la chaise apparemment vide et que tous, sauf lui, le voyaient.

Le docteur Nelson vint s'asseoir en face de lui.

Jubal se rendit compte qu'il aurait été étonné de ne pas le voir. « Hello, Sven.

— Hello, doc. Je vous offre de l'eau.

— N'ayez jamais soif. Vous êtes le médecin du bord ? » Nelson secoua la tête. « Je suis étudiant en médecine.

— Vous avez appris quelque chose ?

— Oui, que la médecine est inutile.

— J'aurais pu vous le dire. Vous avez vu Van ?

— Son navire a atterri aujourd'hui. Il devrait arriver cette nuit ou tôt demain matin.

— Cela me fera plaisir. Il y a près d'un an que je ne l'ai vu. » Jubal engagea la conversation avec son voisin de droite tandis que Nelson parlait avec Dorcas. Jubal captait toujours la même atmosphère lourde – non, elle n'était pas lourde, mais riche d'attente, plus fort que jamais. Rien de précis d'ailleurs ; apparemment c'était un dîner en famille, calme et détendu. À un moment donné, on passa un verre d'eau à la ronde. Lorsque ce fut son tour, Jubal en but une gorgée,

puis le tendit à sa voisine de gauche, stupéfaite d'être à côté de lui et trop intimidée pour lui adresser la parole. « Je vous offre de l'eau. »

Elle faillit s'étrangler. « Merci pour l'eau, Pè… Jubal. » Ce fut tout ce qu'il put tirer d'elle. Lorsque le verre eut fait le tour de la table, il restait un doigt d'eau. Il se leva de lui-même vers la place vide, s'inclina et l'eau disparut. Le verre se reposa sur la nappe. Jubal en conclut qu'il avait participé à un « Partage de l'Eau » du Temple Intérieur, sans doute en son honneur… bien que ce fût fort éloigné des bachannales auxquelles il aurait été en droit de s'attendre. Était-ce à cause du lieu peu familier ? Ben avait-il exagéré ?

Ou bien avaient-ils baissé le ton par déférence envers lui ?

Cette théorie paraissait la plus vraisemblable. Jubal en fut fort contrarié. Certes, il était heureux de ne pas avoir à refuser une invitation qu'il ne désirait pas à son âge, ses goûts étant ce qu'ils étaient. Mais quand même… il se sentait pareil à une grand-mère devant laquelle on n'ose pas parler patins à glace… Il préférerait encore aller patiner, au risque de se casser une jambe.

La conversation de son voisin – il apprit que son nom était Sam – le tira de ces pensées.

« Notre recul n'est qu'apparent, lui assura-t-il. L'œuf était prêt à éclore, et nous allons nous répandre dans plusieurs localités. Nous aurons des ennuis, évidemment. Aucune société ne tolère que l'on s'oppose impunément à ses concepts fondamentaux – ce que nous faisons, de la sacro-sainte notion de propriété à la sainteté du mariage.

— La propriété aussi ?

— Telle qu'elle existe de nos jours, oui. Jusqu'à présent, Michaël ne s'est mis à dos que quelques tenanciers de boîtes de jeu. Mais que se passera-t-il lorsqu'il y aura des milliers ou des centaines de milliers de gens que les chambres fortes des banques n'arrêteront pas, et que seule leur autodiscipline empêchera de se servir ? Certes, cette discipline est plus forte que n'importe quelle loi… mais allez expliquer cela à un banquier. À moins qu'il ne s'engage dans la voie étroite de la discipline, et dans ce cas, il cesserait d'être banquier. Et que se passera-t-il à la Bourse lorsque des illuminés sauront d'avance comment les valeurs vont évoluer ? »

Sam secoua la tête. « Personnellement, cela ne m'intéresse pas, mais demandez à ce grand Juif là-bas – c'est mon cousin Saül. Lui et Allie ont beaucoup gnoqué le sujet. Michaël leur a demandé d'être très prudents ; ils évitent de trop grands mouvements de fonds et se servent de comptes établis à de faux noms. Mais à la base, n'importe quel disciple peut gagner n'importe quelle somme dans n'importe quel domaine : immobilier, bourse, jeu, chevaux, tout ce que vous voudrez. Non, l'argent et la propriété ne disparaîtront pas ; Michaël dit que ce sont des concepts utiles. Mais ils vont être complètement bouleversés,

et les gens devront apprendre de nouvelles règles (ce qui leur sera aussi difficile que cela nous l'a été) s'ils ne veulent pas être complètement dépassés. Qu'arrivera-t-il à la *Lunar Enterprises* lorsqu'il sera devenu pratique courante de se rendre à Luna City par téléportation ?

— Dois-je vendre ou acheter ?

— Demandez à Saül. Peut-être se servira-t-il de la corporation existante, peut-être la coulera-t-il. Prenez n'importe quelle occupation, d'ailleurs. Que voulez-vous qu'un maître d'école fasse d'un enfant qui en sait plus que lui ? Que feront les médecins lorsqu'il n'y aura plus de malades ? Qu'arrivera-t-il à l'industrie du vêtement lorsque les femmes ne seront plus tellement obsédées par la mode (elles le resteront toujours un peu) et que la plupart des gens se promèneront nus ? Et que deviendra l'industrie chimique lorsqu'on dira aux herbes de ne plus pousser, et que, de plus, la moisson se fera toute seule, sans machines ? La discipline rendra tout méconnaissable. Prenez un changement qui affectera à la fois le mariage sous sa forme actuelle et la propriété. Savez-vous combien on dépense annuellement dans ce pays pour des drogues et appareils contraceptifs ?

— J'en ai une assez bonne idée. Près d'un milliard rien que pour les contraceptifs oraux… dont la moitié ne valent rien.

— Ah c'est vrai ! J'oubliais que vous étiez médecin.

— Oh, juste en passant.

— Que deviendra cette industrie – sans parler des menaces des moralistes – lorsqu'une femme ne concevra plus que par un acte de sa volonté, lorsqu'elle sera à l'abri de la maladie, ne se souciera pas de l'approbation de la société… et de plus aura tellement changé son orientation psychique qu'elle désirera faire l'amour de tout son être, avec une spontanéité qui aurait fait rêver Cléopâtre ? Soit dit en passant, tout mâle qui tenterait de la violer se retrouverait dans l'au-delà avant même de savoir ce qui lui arrive. Lorsque les femmes seront libérées de la peur et de la culpabilité, et de plus invulnérables, l'industrie pharmaceutique ne sera d'ailleurs qu'une victime entre bien d'autres industries, lois, institutions, attitudes, préjugés et autres stupidités qui toutes devront céder la place !

— Je ne gnoque pas avec plénitude, admit Jubal. Ce sujet ne m'intéresse personnellement que fort peu.

— Une institution ne sera toutefois pas détruite : le mariage.

— Vraiment ?

— Oh oui. Il sera purifié, renforcé, et deviendra supportable. Que dis-je, « supportable » ? Extatique ! Vous voyez cette fille aux longs cheveux noirs ?

— Oui. J'admirais leur beauté tout à l'heure.

— Elle sait qu'ils sont beaux ; ils ont poussé de trente centimètres

depuis que nous sommes avec Mike. C'est ma femme. Il n'y a guère plus d'un an, nous vivions ensemble comme deux chiens hargneux. Elle était jalouse, et j'étais… indifférent. Nous nous ennuyions à mort, et seuls nos enfants nous ont empêchés de nous séparer. Cela et son besoin de posséder. Je savais que cela ferait un scandale monstre si je la quittais, et puis me remarier à mon âge… Alors, je flirtais un peu à droite et à gauche. Un professeur a de nombreuses tentations, mais peu d'occasions dénuées de danger. Ruth était amère mais se taisait. Pas toujours, d'ailleurs. Et puis, nous avons rejoint l'église. » Sam sourit joyeusement. « Et je suis tombé amoureux de ma femme. Elle est ma petite amie numéro un ! »

Sam n'avait parlé qu'à Jubal, et sa voix se noyait dans le bruit des conversations. Sa femme étais assise à l'autre bout de la table. Elle regarda dans leur direction et dit d'une voix claire et forte : « Ce que Sam dit est exagéré, Jubal. Je dois être environ le numéro six. »

Son mari lui cria : « Hors de mon esprit, beauté ! Nous parlons entre hommes. Donne toute ton attention à Larry. » Il lui jeta un petit pain, qu'elle arrêta à mi-vol et lui rejeta.

« Je donnerai à Larry toute l'attention qu'il mérite… en attendant la suite. Excusez-moi, Jubal, cette brute ne m'a pas laissé terminer. C'est merveilleux d'avoir la sixième place ! Il y a vingt ans que mon nom n'était même plus sur la liste.

— En fait, dit Sam calmement, nous sommes plus proches que nous ne l'avons jamais été, et nous le devons à la discipline qui culmine dans le partage et le rapprochement avec d'autres qui ont suivi la même discipline. À l'intérieur du groupe, nous finissons tous par former des associations stables, généralement avec nos conjoints légaux. Quand il en va autrement, la réadaptation se fait sans douleur et crée à l'intérieur du couple « divorcé » des relations meilleures et plus intimes que jamais, au lit et ailleurs. Rien à perdre et tout à gagner. Il n'est même pas nécessaire que ce soit entre un homme et une femme. Aube et Jill, par exemple ; elles travaillent ensemble comme un couple d'acrobates.

— Ah ? Dans mon esprit, elles étaient les femmes de Mike.

— Pas plus que les miennes ou que Mike n'est le mari de quiconque. Mike a bien trop de travail pour faire plus que donner à chacun sa part. » Sam ajouta : « Si quelqu'un est la femme de Mike, c'est Patty, bien qu'elle soit si occupée que leurs relations sont plus spirituelles que physiques. Mike et Patty sont toujours à court quand il s'agit d'aller au lit. »

Ruth se pencha vers eux. « Je ne me sens pas à court, Sam chéri.

— Ce qui ne marche pas dans cette église, c'est qu'il n'est même plus possible d'avoir un moment de solitude ! »

D'un commun accord, tous ses frères féminins le bombardèrent

d'objets divers. Il rejeta le tout sans bouger le petit doigt… jusqu'à ce qu'une platée de spaghettis l'atteignît en plein visage. Jubal avait pu remarquer qu'elle avait été lancée par Dorcas.

Pendant un moment, Sam ressembla à une victime pitoyable, puis son visage se nettoya – même la sauce qui avait éclaboussé la chemise de Jubal disparut. « Ne lui en redonne plus, Tony ! Elle l'a gâché ; laisse-la avoir faim.

— Il y en a encore plein à la cuisine, rétorque Tony. Tu sais que les spaghettis te vont bien, Sam ? Ma sauce est bonne, hein ?

— Très bonne », admit Sam. Pendant qu'il parlait, l'assiette de Dorcas vola vers la cuisine et revint remplie à ras bord. « J'ai léché ce que j'avais sur les lèvres. Qu'est-ce que c'est ? Ou est-ce un secret professionnel ?

— Du policier haché », répondit Tony.

Personne ne rit, et Jubal se demanda si cette plaisanterie en était vraiment une. Puis il se souvint que ses frères souriaient beaucoup mais riaient rarement, D'autre part, se dit-il, le policier, ça doit être nourrissant. Mais ce ne devait pas être du « long cochon », car la sauce avait un goût de bœuf et non de porc.

Il changea de sujet. « Ce qui me plaît le plus dans la religion…

— La religion ? le coupa Sam.

— L'église, si vous préférez.

— Oui, acquiesça Sam. Le Nid remplit toutes les fonctions d'une église, et sa quasi-théologie se rapproche de celle de plusieurs vraies religions. J'étais un athée inébranlable – et maintenant me voilà grand prêtre ; je ne sais d'ailleurs même plus ce que je suis.

— J'avais cru comprendre que vous étiez juif.

— Et descendant d'une longue lignée de rabbins, ce qui fait que je me suis retrouvé athée. Et voyez ce que je suis devenu ! Saül et ma femme Ruth sont des Juifs pieux, eux, mais ce n'est pas un handicap. Parlez-en avec Saül. Les premiers obstacles franchis, Ruth a évolué plus rapidement que moi. Elle était prêtresse bien avant que je ne sois ordonné. Mais elle est très spirituelle ; elle pense avec ses gonades. Pour moi, ce fut moins facile : je n'avais que mon cerveau.

— C'est la notion de discipline qui me plaît dans tout cela, dit Jubal. J'ai été élevé dans une religion qui ne vous demandait pas d'apprendre quoi que ce soit. Confessez vos péchés et vous serez sauvés, droit dans les bras de Jésus. Un homme trop stupide pour compter un troupeau de moutons est considéré comme un élu simplement parce qu'il a été « converti », sans même avoir besoin d'étudier la Bible, ce dont il aurait d'ailleurs été bien incapable. Votre église n'accepte pas la « conversion », si je gnoque bien…

— Vous gnoquez juste.

— Au départ, il faut avoir le désir d'apprendre et le courage

d'entamer des études longues et difficiles. Je trouve cela fort salutaire.

— Plus que salutaire, renchérit Sam, indispensable. On ne peut concevoir les concepts tant qu'on ne connaît pas le langage. Et cette discipline, qui est une véritable corne d'abondance – elle nous apprend tout : de comment vivre sans lutter à comment plaire à votre femme – a pour base une logique conceptuelle : la compréhension de ce que vous êtes, de la raison pour laquelle vous existez, de la façon dont vous fonctionnez… ce qui implique que vous vous comportez en conséquence. Le bonheur consiste à fonctionner de la façon dont nous sommes organisés pour fonctionner. C'est difficile à exprimer en anglais ; cela devient une tautologie vide de sens. En martien, cela devient une série d'instructions complètes et utilisables. Vous avais-je dit que j'avais un cancer en arrivant ici ?

— Hein ? Non.

— Je ne le savais même pas. Mike le gnoqua et m'envoya me faire radiographier pour que j'en sois certain. Puis, nous nous mîmes au travail. Un « miracle ». Une guérison par la « foi ». À la clinique, ils baptisèrent cela « rémission spontanée », ce qui, je gnoque, signifie tout simplement « guérison ».

— Oui, admit Jubal, ce sont leurs petits termes professionnels. Il y a des cancers qui disparaissent sans que l'on sache pourquoi.

— Je sais pourquoi celui-ci a disparu. Je commençais à avoir le contrôle de mon corps, et j'ai réparé les dégâts avec l'aide de Mike. Maintenant, je pourrais le faire seul. Voulez-vous entendre un cœur s'arrêter de battre ?

— Merci, je l'ai déjà observé sur Mike. Mais je pense que mon estimé collègue Nelson ne serait pas ici s'il s'agissait de guérisons miraculeuses. Il s'agit d'un contrôle volontaire. Je gnoque.

— Nous savons tous que vous gnoquez.

— Hum… Je ne voudrais pas taxer Mike de menteur, ce qu'il n'est certainement pas, mais je crains qu'il n'ait des préjugés favorables en ce qui me concerne. »

Sam secoua la tête. « J'ai parlé avec vous tout au long du dîner pour me rendre compte par moi-même si ce que Mike disait était exact. Vous gnoquez. Je me demande ce que vous pourriez nous apprendre si vous vouliez vous donner la peine d'étudier le martien.

— Rien. Je suis un vieillard qui n'a rien à vous apporter.

— Je réserve mon opinion. Tous les autres Premiers Appelés ont dû s'attaquer au langage pour faire de vrais progrès. Même les trois qui étaient restés avec vous ont eu une formation accélérée – les rares fois où nous avons pu les avoir, ils sont restés sous hypnose presque tout le temps. Tous, sauf vous… mais vous n'en avez pas besoin. À moins que vous ne vouliez être capable d'essuyer des spaghettis sur votre visage sans l'aide d'une serviette – chose qui, si je gnoque bien,

ne vous intéresse pas.

— Cela m'intéresse de le voir. »

La table s'était peu à peu vidée. Ruth vint se planter à côté d'eux. « Vous allez rester là toute la nuit ? Ou faut-il vous débarrasser avec les assiettes ?

— Ah, ces femmes qui portent la culotte ! Venez, Jubal. » Sam embrassa Ruth au passage et entraîna Jubal au living.

« Il y a du nouveau à la stéréo ? demanda Sam.

— Le procureur nous a accusés d'être les auteurs des dégâts, répondit quelqu'un, mais il n'a pas une seule fois admis qu'il n'ignorait pas par quels moyens ils avaient été causés.

— Le pauvre. Il a mordu une jambe de bois et maintenant il a mal aux dents. » Ils allèrent s'installer dans une pièce plus calme. « Oui, dit Sam. Nous nous attendions à ces troubles, et cela ne fera qu'empirer tant que nous ne contrôlerons pas une partie suffisante de l'opinion pour qu'on nous tolère. Mais Mike n'est pas pressé. L'Église de Tous les Mondes est fermée. C'est définitif. Nous allons nous installer ailleurs et créer la Congrégation de la Foi Unique ; on nous mettra de nouveau dehors. Ensuite, ce sera le Temple de la Grande Pyramide… celui-là attirera nombre de femelles grasses et stupides, dont certaines finiront par ne plus être ni grasses ni stupides. Et lorsque l'Ordre des Médecins, les journaux et les politiciens nous rendront la vie intolérable, nous changerons une fois de plus et créerons, ailleurs, la Fraternité du Baptisme. Chaque fois, nous aurons réussi à créer un noyau de disciples invulnérables. Il n'y a même pas deux ans que Mike a commencé ; il n'était pas encore certain de ses pouvoirs et n'avait pour l'aider que trois prêtresses sans aucune formation. Et maintenant, nous avons un Nid solide, sans compter un certain nombre de Chercheurs avancés. Un jour, nous serons trop forts pour qu'on puisse nous persécuter.

— C'est bien possible, admit Jubal. Jésus n'avait que douze disciples, et pourtant il a beaucoup fait parler de lui.

— Merci de l'avoir mentionné. Il représente la plus grande réussite de ma tribu. Et tous les Juifs le connaissent, bien que beaucoup ne parlent jamais de lui. Sa vie fut une grande réussite, et je suis fier de Lui. Remarquez d'ailleurs que Jésus n'était pas pressé : il a mis une organisation sur pied et l'a laissée évoluer. Mike aussi est patient. La patience fait partie intégrante de la discipline. Il ne faut jamais se presser.

— C'est une attitude saine en toutes circonstances.

— Ce n'est pas une attitude, mais le rythme même de la discipline. Jubal ? Je gnoque que vous êtes fatigué. Voulez-vous que je vous défatigue ou préférez-vous aller dormir ? Nos frères risquent de vous tenir éveillé toute la nuit. Nous dormons peu, vous savez. »

Jubal bâilla. « Je choisis un bon bain chaud et huit heures de sommeil. Je verrai mes autres frères demain… et les jours qui suivront.

— Oui, dit Sam. De nombreux jours. »

Jubal trouva sa chambre, où il fut immédiatement rejoint par Patty, qui lui fit couler son bain, arrangea son lit sans y toucher, et emplit un verre d'un mélange judicieux d'eau et de cognac, qu'elle posa sur le rebord de la baignoire. Jubal ne la pressa pas de partir ; elle était arrivée en exhibant toutes ses images, et il connaissait suffisamment le syndrome qui conduit à se faire tatouer pour savoir qu'elle serait blessée s'il ne manifestait pas le désir de les voir.

Il se posa moins de problèmes que Ben en des circonstances analogues. Simplement, il se déshabilla et se rendit compte non sans fierté que cela ne lui faisait absolument rien, bien qu'il y eût des années qu'il ne s'était pas mis nu devant quelqu'un. Patty sembla à peine s'en apercevoir. Elle se contenta de vérifier la température de l'eau.

Puis, tandis qu'il se détendait dans l'eau chaude, elle lui expliqua les images.

Jubal fut impressionné, comme il convenait, et ne se montra pas avare de compliments, tout en conservant une attitude critique et objective. Il n'avait jamais vu des tatouages exécutés avec une telle virtuosité. Son amie japonaise était une carpette bon marché en comparaison de ce somptueux tapis d'Orient.

« Ils se modifient peu à peu, lui raconta-t-elle. Dans la scène de la nativité, par exemple, le mur du fond prend un aspect courbe, et le lit ressemble de plus en plus à une table d'accouchement. Personne n'y a touché depuis que Georges est monté au ciel, et je suis certaine qu'il est pour quelque chose dans ces changements miraculeux. »

Jubal conclut que Patty était gentille mais toquée. Il préférait les gens un peu dingues. Le « sel de la terre » l'ennuyait à mort. Patty était d'ailleurs la preuve vivante qu'il n'était pas nécessaire d'être « sain d'esprit » pour profiter de la discipline.

Sentant qu'elle était prête à partir, il le lui suggéra en lui demandant d'embrasser ses filleules pour lui : « J'étais tellement fatigué que j'ai oublié.

— Bien sûr. Le dictionnaire m'appelle, de toute façon. » Elle se pencha vers lui et l'embrassa, chaudement mais sans trop insister. « Je le transmettrai à nos bébés.

— Et une caresse pour Gueule de Miel.

— Je n'oublierai pas. Elle vous gnoque, Jubal. Elle sent que vous aimez les serpents.

— C'est bien. Partagez l'eau, frère.

— Tu es Dieu, Jubal. » Lorsqu'elle fut partie, Jubal se savonna et se

rasa pour ne pas avoir à le faire avant le petit déjeuner. Toute lassitude avait disparu de son corps. Patty lui avait fait l'effet d'un tonique… Ne regrettait-il rien ? Non, il désirait rester ce qu'il était, un vieux bonhomme capricieux et casanier.

Lorsqu'il se fut séché, il alla verrouiller la porte et se mit au lit.

Il fut contrarié de ne trouver aucun livre, car la lecture était son vice majeur. Il se contenta donc de boire un verre de plus, puis éteignit la lumière.

Sa conversation avec Patty l'avait à la fois reposé et rendu alerte. Il ne dormait pas encore lorsque Aube entra.

« Qui est là ? dit-il dans le noir.

— C'est Aube, Jubal.

— Ça ne peut pas encore être l'aube ! Il n'était que… Oh !

— Oui, Jubal. C'est moi.

— Nom d'une pipe, je croyais pourtant avoir verrouillé la porte. Laissez-moi, mon enfant… hé ! Sortez de mon lit !

— Oui, Jubal. Mais je voudrais vous dire quelque chose avant.

— Oui ?

— Je vous aime depuis longtemps. Depuis presque aussi longtemps que Jill.

— Enfin voyons, quelle… Cessez de dire des bêtises et décampez d'ici.

— Bien sûr, Jubal, dit-elle avec humilité. Mais écoutez-moi, je vous en prie. Je voudrais vous dire quelque chose. Sur les femmes.

— Demain matin.

— *Maintenant,* Jubal. »

Il soupira. « J'écoute. Mais restez où vous êtes.

— Jubal… mon frère bien-aimé. Les hommes s'intéressent beaucoup à notre apparence physique. Nous faisons donc tout notre possible pour être belles. Vous savez que je faisais du strip-tease. Et c'était bon de laisser les hommes prendre plaisir à ma beauté. C'était bon pour moi de savoir qu'ils avaient besoin de ce que j'avais à leur donner.

« Mais les femmes ne sont pas comme les hommes, Jubal. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'un homme est. Ce peut être aussi stupide que : « Est-il riche ? » Ou alors : « Prendra-t-il bien soin de nos enfants ? » Et parfois, c'est : « Est-il bon ? » Bon comme vous l'êtes, Jubal. La beauté que nous voyons en vous n'est pas celle que vous cherchez en nous. Vous êtes beau, Jubal.

— Pour l'amour de Dieu, mon enfant !

— Je pense que vous dites vrai. Tu es Dieu et je suis Dieu, et j'ai besoin de toi. Je t'offre de l'eau. Veux-tu que nous la partagions et nous rapprochions ?

— Écoutez, mon petit, je comprends ce que vous m'offrez…

— Tu gnoques, Jubal. Partager tout ce que nous possédons. Nous-mêmes. Le Soi.

— Je le pensais. Vous avez beaucoup à partager, ma chère enfant, mais moi… vous arrivez bien des années trop tard. Je le regrette sincèrement, croyez-moi, et je vous remercie du fond du cœur. Et maintenant, laissez un vieil homme dormir tranquillement.

— Vous dormirez, lorsque l'attente sera accomplie. Je pourrais vous prêter des forces, Jubal, mais je gnoque clairement que ce n'est pas nécessaire. »

(Et ce ne l'était *pas !)* « Non, Aube. Je vous remercie vraiment. »

Elle se redressa et se pencha au-dessus de lui. « Un dernier mot. Jill m'a dit que si vous discutiez, je devais pleurer. Dois-je laisser couler mes larmes sur votre corps, et partager l'eau avec vous de cette façon ?

— Jill va avoir droit à la fessée !

— Oui, Jubal. Ça y est, je pleure. » Une chaude larme tomba sur sa poitrine, puis une autre… beaucoup d'autres. Elle sanglotait dans un silence presque total.

Jubal poussa un juron, puis l'attira vers lui… et coopéra avec l'inévitable.

36

Il y avait bien longtemps que Jubal traversait la sombre période qui sépare le lever de la première tasse de café en se disant que cela irait mieux le lendemain. Ce matin-là, il se réveilla reposé, alerte et heureux.

Il se surprit à siffloter, s'arrêta, haussa les épaules, et recommença.

Il sourit en se voyant dans le miroir : « Incorrigible vieux bouc, dit-il à sa réflexion, le corbillard ne tardera pas à venir te chercher. » Apercevant un long cheveu blanc sur sa poitrine, il l'arracha, sans se soucier de nombreux autres tout aussi blancs, et continua à s'apprêter pour faire face au monde.

En sortant, il tomba sur Jill. Par accident ? Il ne croyait plus guère aux coïncidences dans ce ménage aussi organisé qu'un computer. Elle se jeta dans ses bras. « Oh Jubal ! Nous t'aimons tellement ! Tu es Dieu. »

Il l'embrassa avec une ferveur égale à la sienne, gnoquant qu'il serait hypocrite d'agir autrement, de même qu'il décida une fois pour toutes de tutoyer tout le monde. Il s'aperçut qu'entre embrasser Aube et embrasser Jill il n'y avait qu'une différence indéfinissable, mais toutefois bien réelle.

Il l'écarta de lui. « Petite Messaline en herbe… c'est toi qui as ourdi ce complot !

— Jubal chéri… tu as été merveilleux !

— Mais comment diable pouvais-tu savoir que j'en étais encore capable ? »

Elle le regarda avec une innocence cristalline. « Je le savais depuis la première fois où Mike est venu à la maison. Quand il est en transe, il perçoit tout ce qui l'entoure, et il lui arrivait de vérifier si tu dormais – quand il avait une question à te poser, par exemple.

— Mais je dormais toujours seul !

— Je sais, Jubal chéri. Mais je ne parlais pas de cela. Mike me demandait souvent de lui expliquer ce qu'il ne comprenait pas. »

Jubal préféra ne pas insister. « Quand même, tu n'aurais pas dû me jouer ce tour.

— Je gnoque qu'en ton cœur tu ne le regrettes pas, Jubal. Il fallait que tu fasses partie du Nid, sans restriction. Nous avons besoin de toi, et puisque tu es humble et timide dans ta bonté, nous avons agi de façon à t'accueillir pleinement, mais sans te blesser.

— Pourquoi dis-tu toujours « nous » ?

— Comme tu l'as gnoqué, c'était un Partage de l'Eau auquel tout le Nid participait. Mike s'est réveillé pour gnoquer avec toi, et nous avons tous communié ensemble. »

Jubal se hâta de laisser tomber également cette question. « Mike est donc enfin réveillé. Et voilà pourquoi tes yeux brillent.

— Pas seulement. Évidemment, nous sommes tous particulièrement heureux lorsque Mike est présent… bien qu'il ne soit jamais réellement absent. Ah Jubal, je gnoque que tu n'as pas gnoqué la plénitude de notre façon de partager l'eau, mais l'attente accomplira. Mike non plus ne le gnoquait pas au début… il pensait que ce n'était qu'un moyen pour fertiliser les ovules, comme sur Mars.

— Eh, le but premier est évidemment de faire des bébés ! Ce qui en fait un comportement stupide pour une personne de mon âge, qui n'a plus le désir d'augmenter le chiffre de la population. »

Jill secoua la tête. « Les bébés sont un résultat, mais non le but premier. Les bébés donnent une signification à l'avenir, ce qui est une grande bonté. Mais une femme n'a que deux ou trois, au maximum une douzaine d'enfants, alors qu'elle se partage des milliers de fois, et c'est cela le but essentiel de ce que nous pouvons faire si souvent mais que nous n'aurions besoin de faire que rarement s'il s'agissait seulement de nous reproduire. C'est un partage et un rapprochement, à jamais, pour toujours. Mike a gnoqué cela parce que, sur Mars, se rapprocher et féconder des ovules sont deux choses entièrement différentes, et il a aussi gnoqué que notre méthode était la meilleure. Que c'est merveilleux de ne pas être martien, mais d'être humain… et femme ! »

Il la regarda attentivement. « Jill… es-tu enceinte ?

— Oui, Jubal. J'avais gnoqué que l'attente était terminée et que j'étais libre de l'être. La plupart des autres n'avaient pas besoin d'attendre, mais Aube et moi avions trop de travail. Lorsque nous gnoquâmes que cet embranchement approchait, je gnoquai aussi qu'il serait suivi d'une attente. Tu comprends ce dont il s'agit. Mike ne reconstruira pas le Temple en une nuit, et sa Grande Prêtresse aura le temps de construire un bébé. L'attente accomplit toujours. »

De ce fatras hautement lyrique, Jubal retint surtout le fait central : que Jill croyait en cette possibilité. Il se promit d'y veiller et, si possible, de l'amener à la maison en temps utile. Les méthodes

surnaturelles de Mike étaient sans doute excellentes, mais la présence d'un équipement moderne ne nuirait en rien. Même si cela ne leur plaisait pas, il se refusait à risquer la vie de Jill pour des questions de principe.

Jill était-elle la seule ? Il préféra ne pas aborder le sujet directement. « Où sont Aube et Mike ? On dirait d'ailleurs qu'il n'y a personne ce matin ? » On n'entendait en effet pas un seul bruit, mais le sentiment d'attente était plus fort que jamais. Cela lui rappelait l'attente qui avait précédé l'entrée des éléphants, la première fois qu'on l'avait emmené au cirque.

Jubal eut l'impression que, s'il avait été un tout petit peu plus grand, il aurait pu voir les éléphants par-dessus les têtes de la foule. Mais il n'y avait pas de foule.

« Aube m'a demandé de t'embrasser pour elle. Elle a du travail pour encore trois heures, environ. Mike aussi est occupé – il est entré en transe.

— Ah.

— Ne sois pas désappointé : tu le verras bientôt. Il fait un effort accru afin d'être libre pour toi… et aussi pour que nous soyons tous libres. Duke a fait tous les magasins de la ville pour trouver des magnétophones à grande vitesse, et tous ceux qui font à peu près l'affaire sont bourrés de symboles martiens. Quand Mike en aura fini, il sera libre. Aube vient de commencer à dicter. J'ai déjà effectué une session et je me suis interrompue pour venir te dire bonjour ; je vais y retourner une dernière fois. Je serai donc absente un peu plus longtemps qu'Aube. Voilà son baiser. Le premier était de moi. » Elle passa ses bras autour de son cou et l'embrassa avec avidité. « Seigneur ! Pourquoi avons-nous attendu si longtemps, je me le demande ? À tout de suite ! »

Jubal se rendit dans la salle à manger, où quelques-uns de ses frères prenaient leur petit déjeuner. Duke leva la tête, lui sourit, puis se remit à manger de bon appétit. Il ne paraissait pas avoir veillé toute la nuit… il en avait d'ailleurs veillé deux.

Becky Vesey se retourna en voyant Duke lever la tête et son visage s'éclaira. « Bonjour, vieux bouc ! » Elle le prit par une oreille, le fit asseoir, et lui murmura : « Je le savais bien. Pourquoi n'es-tu pas resté pour me consoler après la mort du professeur, hein, vilain ? » Elle continua à voix haute : « Nous allons te nourrir pendant que tu nous raconteras quelles diableries tu as complotées ces temps-ci.

— Un petit moment, Becky. » Jubal se releva et contourna la table. « Hello, capitaine ! As-tu fait bon voyage ?

— Sans incidents. C'est devenu une vraie promenade. Je ne pense pas que tu connaisses Mme van Tromp. Chérie, je te présente le seul et unique Jubal Harshaw. Heureusement d'ailleurs qu'il n'y en a pas

deux. »

La femme du capitaine était une grande femme pas spécialement jolie, avec le regard calme de celles qui ont vu mourir leurs proches. Elle se leva pour embrasser Jubal. « Tu es Dieu.

— Tu es Dieu », répondit Jubal après une seconde d'hésitation. Autant se faire à ce rituel… Tonnerre ! À force de le dire, il finirait peut-être par y croire, et cela prenait un ton particulièrement amical avec l'épouse du capitaine. Oui… elle embrassait même mieux que Jill. Elle… comment Anne avait-elle décrit cela ?… y donnait toute son attention. Elle n'était nulle part ailleurs.

« Je suppose, que je ne devrais pas être surpris de te voir ici ? dit-il à van Tromp.

— Bah ! rétorqua l'astronaute, un homme qui fait régulièrement le voyage de Mars doit apprendre à palabrer avec les indigènes, tu ne crois pas ?

— Juste pour bavarder un moment ?

— Il n'y a pas que cela. » Le capitaine avança la main vers un toast, qui « coopéra ». « Bonne nourriture, bonne compagnie.

— Oui, évidemment.

— Jubal ! appela Mme Vesant. La soupe est servie ! » Jubal regagna sa place… jus d'orange, œufs sur le plat et autres mets de choix l'attendaient. Becky le tira de sa contemplation en lui tapant sur la cuisse. « Une belle séance de prières, mon poulain.

— Retourne à tes horoscopes, femme !

— Ah oui ! à propos, chéri. Dis-moi donc l'heure exacte à laquelle tu es né.

— Je suis né en trois jours successifs. Ils ont dû me sortir en tronçons. »

Becky répondit sèchement : « Je la découvrirai, ne t'en fais pas.

— La mairie a brûlé lorsque j'avais trois ans. Tu n'y arriveras pas.

— Tu paries ?

— Arrête de me harceler ou tu t'apercevras peut-être que tu n'es pas trop grande pour prendre la fessée. Comment va tu, beauté ?

— Regarde-moi et dis-moi ce que tu en penses.

— En bonne santé. Tu as un peu grossi. Tu t'es teint les cheveux.

— Non. Il y a des mois que je ne me sers plus de henné. Allez mon vieux, mets-toi-y et nous te débarrasserons de ces cheveux blancs !

— Je refuse de rajeunir. J'ai eu énormément de mal à parvenir a ma décrépitude présente et je tiens à en profiter. Cesse de papoter et laisse-moi enfin manger.

— Oui, monsieur. Vieux bouc, va ! »

Jubal se levait juste de table lorsque l'Homme de Mars entra « *Père !* Oh, Jubal ! » Mike l'étreignit et l'embrassa.

Jubal se libéra avec douceur. « Allons, fils, assieds-toi et mange. Je

te tiendrai compagnie.

— Je n'étais pas venu pour déjeuner, mais pour te voir. Allons dans un endroit plus calme.

— D'accord. »

Ils trouvèrent un petit salon inoccupé. Mike tirait Jubal par la manche comme un petit garçon qui vient de retrouver son grand-père favori. Mike installa Jubal dans un confortable fauteuil et s'allongea sur le divan. La pièce avait de grandes fenêtres donnant sur l'aire d'atterrissage et Jubal se leva pour tourner son fauteuil de façon à ne pas avoir la lumière dans les yeux. Il fut légèrement contrarié de voir que le fauteuil se tournait de lui-même. Évidemment, la télékinésie évitait bien du travail et des dépenses (en tout cas de blanchissage : sa chemise éclaboussée de spaghettis était si fraîche qu'il l'avait remise), et était certainement supérieure à des mécanismes tombant toujours en panne. Mais il n'avait pas l'habitude. Cela l'effrayait toujours un peu, comme les voitures automobiles avaient effrayé les chevaux vers l'époque où il était né.

Duke entra et leur servit du cognac. « Merci, cannibale, lui dit Mike. Tu es le nouveau maître d'hôtel ?

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, monstre. Tous les autres sont courbés comme des esclaves sur les microphones.

— Ils n'en ont plus que pour deux heures et tu pourras recommencer à te vautrer dans la débauche. Le travail est fait, cannibale. Terminé.

— Tout le fichu langage martien d'un coup ? Il doit y avoir des condensateurs claqués dans ta cervelle.

— Oh, non ! Seulement la connaissance élémentaire que j'en avais, et ma cervelle n'est plus qu'un sac vide. Des intellectuels comme Mahmoud vont aller sur Mars pendant un siècle pour combler mes innombrables lacunes. J'ai fait un bon travail : six semaines de temps subjectif depuis cinq heures du matin. Et maintenant, mes vaillants aides pourront finir la besogne pendant que je me repose. » Mike s'étira et bâilla. « Ça fait du bien de savoir qu'on a un travail derrière soi.

— Tu auras attaqué autre chose avant la fin de la journée. Patron, ce monstre de Martien n'en a jamais assez. C'est la première fois depuis deux mois que je le vois se reposer. C'est un vice pire que l'alcool. Tu devrais venir nous voir plus souvent ; ton influence est salutaire.

— À Dieu ne plaise !

— Sors d'ici, cannibale, et cesse de raconter des mensonges.

— J'en suis devenu bien incapable, ce qui est un gros handicap dans les boîtes que je fréquente », rétorqua Duke avant de sortir.

Mike leva son verre. « Partage l'eau, Père.

— Bois ton saoul ! Fils.

— Tu es Dieu.

— Je veux bien accepter cela de la part des autres, Mike, mais ne me fais pas le coup, toi. Je te connaissais quand tu n'étais « encore qu'un œuf ».

— D'accord, Jubal.

— J'aime mieux ça. Depuis quand bois-tu le matin ? Si tu commences à ton âge, tu vas te ruiner l'estomac et tu ne deviendras jamais un paisible vieil ivrogne comme moi. »

Mike examina son verre. « Je ne bois que pour partager ; cela ne me fait aucun effet, à moins que je ne le désire. Une fois, j'ai essayé, jusqu'à perdre conscience. C'est une curieuse sensation, plutôt mauvaise, je gnoque. Une façon de se désincarner un moment sans se désincarner vraiment. Je peux obtenir un effet analogue mais bien meilleur, en me retirant, et il n'y a pas de dégâts à réparer par la suite.

— C'est économique.

— Bah ! ce n'est pas pour la facture. En fait, nous dépensions moins pour le temple entier que vous aux Poconos. Nous avions si peu de besoins que je me demandais quoi faire avec l'argent qui ne cessait d'affluer.

— Pourquoi faisiez-vous la quête, alors ?

— Il faut les faire payer, Jubal. Les jobards ne prendraient pas ça au sérieux si c'était gratuit.

— Je me demandais si tu le savais.

— Oh oui, je gnoque le client, Jubal ! Au début, je prêchais gratuitement. Ça ne marchait pas. Les hommes ont beaucoup de progrès à faire pour être capable d'accepter un don gratuit. Je ne leur donne jamais rien gratis avant le Sixième Cercle… Il est bien plus difficile d'accepter que de donner.

— Tu devrais écrire un livre de psychologie humaine, Fils.

— C'est fait, mais il est en martien. Mahmoud a l'enregistrement. » Mike but lentement et avec un visible plaisir. « Nous sommes quelques-uns à ne pas détester ça : Saül, moi, Sven et deux ou trois autres. J'ai appris à ne lui laisser avoir qu'un léger effet, un rapprochement euphorique assez proche de celui de la transe. » Il en prit une autre gorgée. « C'est ce que je fais ce matin, pour être heureux avec toi. »

Jubal le regarda attentivement. « Fils, quelque chose te tourmente.

— Oui.

— Veux-tu t'en décharger ?

— Oui. Père, c'est toujours une grande bonté d'être avec toi, même lorsque rien ne me tracasse. Tu es le seul être humain auquel je puisse parler en étant certain qu'il gnoquera sans en être accablé. Jill… Jill gnoque toujours, mais lorsque c'est une chose douloureuse, elle en

souffre encore plus que moi. Aube c'est pareil. Patty me déchargera certes de ma douleur… mais ce sera en l'endossant elle-même. Ils sont trop vulnérables pour que je partage avec eux une chose que je n'ai pas encore pu gnoquer et chérir avec plénitude. » Mike se plongea dans ses pensées. « Oui… reprit-il, la confession est nécessaire. Les Catholiques le savent bien. Les Fostérites, eux, ont une confession collective. Mais il faut des hommes forts pour cela… le « péché » est rarement un grand mal, mais le pécheur croit que son péché en est un, et lorsqu'on gnoque avec lui, cela peut faire mal. J'en sais quelque chose. »

Mike continua sur un ton plus grave. « La bonté ne suffit pas, la bonté ne suffit jamais. Ce fut une de mes premières erreurs, car chez les Martiens bonté et sagesse sont une seule et même chose. Il n'en va pas de même pour nous. Prends Jill, par exemple. Lorsque je l'ai rencontrée, sa bonté était parfaite, ce qui ne l'empêchait pas d'être dans un désordre mental complet. J'ai failli la détruire, et moi du même coup, car mon désordre n'était pas moindre que le sien. Ce fut son infinie patience, une qualité bien rare sur cette planète, qui nous sauva… Elle m'apprit à être humain, et je lui enseignai ce que je savais.

« Mais la bonté seule ne suffit jamais. Pour qu'elle puisse accomplir le bien, il faut une sagesse froide et implacable. La bonté sans sagesse a toujours le mal pour fruit. Et voilà, ajouta-t-il, pourquoi j'ai besoin de toi, Père. J'ai besoin de ta sagesse et de ta force, car il faut que je me confesse à toi. »

Jubal se tortillait littéralement sur son fauteuil. « Nom d'un chien, Mike, ne fais pas tout ce théâtre. Dis-moi simplement ce qui te tourmente ; nous trouverons bien une solution.

— Oui, Père. »

Mais Mike ne continua pas. Jubal finit par lui demander : « C'est la destruction de ton Temple qui t'abat ainsi ? je ne t'en blâmerais pas, mais tu n'es pas fauché, tu pourras le reconstruire.

— Oh non, ça n'a pas la moindre importance !

— Vraiment ?

— Ce temple était un journal de bord dont toutes les pages étaient remplies. Il était temps d'en changer, plutôt que d'écrire entre les lignes. Le feu ne peut détruire les expériences… et d'un point de vue vulgairement politique, cette persécution spectaculaire nous aura aidés, en définitive. Le martyre et la persécution sont la meilleure publicité des églises. En fait, Jubal, ces jours passés ont agréablement rompu la routine. Il n'y a pas de quoi se désoler. » Son expression changea. « Père… j'ai appris depuis peu que j'étais un espion.

— Que veux-tu dire par là, Fils ?

— Pour les Anciens. Ils m'ont envoyé ici pour espionner les

hommes. »

Jubal réfléchit. « Écoute, Mike. Je sais que tu es brillant. Tu possèdes des pouvoirs que je n'ai pas et que je n'avais jamais vu chez personne. Mais on peut être un génie et être néanmoins victime d'illusions.

— Je sais. Laisse-moi tout t'expliquer et tu jugeras si je suis fou ou non. Tu sais comment fonctionnent les satellites de surveillance des Forces de Sécurité ?

— Non.

— Je ne parle pas des détails qui intéresseraient Duke, mais du principe général. Ils orbitent autour du globe en enregistrant toutes les informations qu'ils peuvent recueillir. À un moment donné, leur émetteur se met en marche et ils envoient tous ces renseignements sur Terre. C'est exactement ce qu'ils ont fait avec moi. Tu sais que dans le Nid nous nous servons de ce que l'on appelle télépathie.

— J'ai bien été contraint d'y croire.

— C'est un fait. Mais cette conversation est privée, et de plus aucun des nôtres n'essaierait de te lire. Je ne sais pas d'ailleurs s'ils y parviendraient. Même la nuit dernière, la liaison passait par l'esprit d'Aube et non par le tien.

— Voilà au moins une petite consolation.

— Je ne suis « qu'un œuf » dans cet art, mais les Anciens y sont passés maîtres. Tout en maintenant un lien avec moi, ils m'ont laissé vivre ici librement, sans chercher à m'influencer – puis, ils ont déclenché la « transmission » et m'ont vidé de tout ce que j'avais fait, vu, entendu et gnoqué ici. Non, cela n'a pas été effacé de mon esprit : ils l'ont simplement lu, comme on fait une copie d'une bobine magnétique. Mais je l'ai senti… et c'était terminé avant que je ne puisse réagir. Puis, ils ont coupé le lien. Je n'ai même pas eu le temps de protester.

— Eh bien ! Il semble qu'ils se soient honteusement servi de toi.

— Pas selon leurs critères. Et je n'aurais pas protesté – j'aurais sans doute accepté avec enthousiasme – si je l'avais su avant mon départ de Mars. Mais ils tenaient à ce que je l'ignore, afin que je puisse gnoquer sans interférence.

— Soit, mais maintenant, tu es débarrassé de cette surveillance importune… et il me semble qu'aucun mal n'a été fait. »

Mike secoua imperturbablement la tête. « Je vais te raconter une histoire, Jubal. Écoute-moi bien jusqu'au bout. » Il lui fit le récit de la destruction de la Cinquième Planète de Sol, dont il ne reste que des ruines, sous forme d'astéroïdes. « Alors, qu'en penses-tu, Jubal ?

— Cela me fait penser au mythe du Déluge.

— Non, Jubal. Le Déluge n'est pas un fait certain. Mais es-tu certain que Pompéi et Herculanum ont été détruites ?

— Certes. Ce sont des faits prouvés.

— Eh bien, Jubal, la destruction de la Cinquième Planète n'est pas un mythe – mais un fait aussi certain, aussi prouvé que cette éruption du Vésuve. Les Martiens l'ont enregistrée avec infiniment plus de détails que vous n'en aurez jamais sur la destruction de Pompéi.

— Bien, bien, inutile d'enfoncer le clou. Dois-je en conclure que tu crains que les Anciens de Mars ne réservent le même traitement à notre planète ? Tu me pardonneras si je te dis que je trouve cela un peu difficile à avaler.

— Tu sais, Jubal, il n'y a pas besoin d'être un Ancien pour cela. Il suffit d'une certaine connaissance de la composition de la matière, et le même type de contrôle à distance que tu m'as vu utiliser en maintes occasions. Au début, il faut simplement gnoquer ce que l'on désire manipuler. Je peux le faire, en ce moment même. Disons un bloc proche du centre de la Terre, de cent kilomètres de diamètre par exemple – c'est beaucoup plus qu'il n'en faut, mais nous voulons faire cela vite et sans douleur, ne serait-ce que pour faire plaisir à Jill. On sent soigneusement sa dimension et son emplacement, on gnoque avec précision la cohésion de sa matière…» Le visage de Mike perdit toute expression et ses yeux se révulsèrent.

« Hé là ! s'exclama Jubal. Arrête cela instantanément ! Peu m'importe que tu en sois capable ou non, mais je t'interdis d'essayer ! »

Le visage de l'Homme de Mars redevint normal. « Mais je ne l'aurais jamais fait, Jubal. Je gnoque que ce serait un très grand mal – je suis un être humain.

— Mais pour eux, ce ne serait pas un mal ?

— Oh non ! Les Anciens gnoqueraient sans doute que c'est une grande beauté. Oui, j'ai la discipline pour le faire… mais pas la volonté. Jill aussi pourrait le faire… je veux dire qu'elle pourrait contempler la méthode exacte. Mais elle ne pourrait jamais le vouloir : elle aussi est humaine, et cette planète est la sienne. L'essence de la discipline est d'abord la connaissance de soi, puis le contrôle de soi. Mais je suis certain que lorsqu'un homme en est arrivé au stade d'évolution ou il devient capable de détruire la planète par cette méthode, au lieu de se servir des encombrantes bombes au cobalt, il est devenu incapable de le vouloir. Oui, je le gnoque avec plénitude. Il se désincarnerait, ce qui mettrait un point final à la menace qu'il représenterait : nos Anciens ne sont pas omniprésents comme ceux de Mars… je le pense, du moins.

— Je vois… Pendant que nous y sommes, j'aurais bien aimé éclaircir un autre sujet. Tu ne cesses de parler de ces « Anciens » sur le même ton dont je parle du chien de la voisine. Je dois avouer que je ne mords pas aux fantômes. À quoi ressemblent ces « Anciens » ?

— À n'importe quel autre Martien.

— Comment peut-on savoir qu'il ne s'agit pas d'un simple Martien adulte, alors ? Ils traversent les murs, ou quoi ?

— Tous les Martiens en sont capables. Je l'ai encore fait hier.

— Quoi alors ? Ils ont un halo lumineux ?

— Non. On les voit, on les entend, on les touche… tout. C'est comme une image stéréo, mais parfaite, et qui est mise directement dans votre esprit. Sur Mars toutes ces explications seraient superflues… Écoute, Jubal, si tu avais assisté à la désincarnation, à la mort d'un ami, puis avais aidé à le manger… et si *ensuite* tu avais vu et touché son fantôme, parlé avec lui… croirais-tu aux fantômes alors ?

— Eh… ou bien cela, ou bien que j'ai perdu la boule !

— Bien sûr, ici ce pourrait être une hallucination, mais sur Mars… ou bien la planète entière est victime d'une hallucination collective, ou bien l'autre explication est la bonne, ce que toutes mes expériences là-bas ont confirmé. Sur Mars, les « fantômes » représentent la partie la plus puissante, et de loin la plus nombreuse, de la population. Les vivants, les incarnés vont chercher l'eau et coupent le bois : ils sont les serviteurs des Anciens.

— Soit, soit. C'est contraire à toute mon expérience, mais celle-ci est provinciale, limitée à cette planète. Tu crains donc qu'ils nous détruisent ?

— Je ne le crains pas, non… Je pense – ce n'est qu'une supposition ; je ne le gnoque pas – qu'il n'existe que deux possibilités : nous détruire ou tenter de nous conquérir culturellement, de façon à nous rendre semblables à eux.

— Et tu ne crains pas qu'ils nous fassent sauter ? C'est un point de vue bien olympien.

— Il est fort possible qu'ils le fassent, dit Mike en hochant la tête. Pour eux, vois-tu, nous sommes des malades, des infirmes… la façon dont nous agissons envers nos pareils, notre manque de compréhension et notre incapacité totale à nous gnoquer mutuellement, nos guerres, nos famines, nos maladies, notre cruauté… ils doivent nous considérer comme des fous incurables. Si, si, je le sais. Je pense donc qu'ils se décideront pour… une sorte d'euthanasie. N'étant pas un Ancien, je n'en suis bien entendu pas certain. Mais comprends-moi bien, Jubal, s'ils se décident, ce sera…» Mike réfléchit longtemps. «… dans un minimum de cinq cents ans, plus probablement cinq mille.

— Le jury délibère bien longtemps.

— La plus importante différence entre les deux races, Jubal, c'est que les Martiens ne sont jamais pressés, et que nous le sommes toujours. Ils préféreront certainement y réfléchir un siècle ou une

douzaine de siècles de plus, pour être bien certains qu'ils en ont gnoqué toute la plénitude.

— Dans ce cas, Fils, ne te tracasse pas. Si dans cinq ou dix siècles la race humaine n'est pas capable de leur faire face, nous n'y pouvons rien. Mais je doute qu'elle en soit jamais capable.

— Je gnoque de même, mais pas en plénitude. Comme je te l'ai dit, ce n'est pas cela qui m'inquiète. L'autre alternative me paraît bien pire. Ils ne pourront pas nous rendre pareils à eux. Toute tentative dans ce sens nous tuerait tout aussi certainement, mais pas sans douleur. Ce serait un très grand mal. »

Jubal resta longtemps muet avant de lui dire : « N'était-ce pas précisément ce que tu essayais de faire, Fils ?

— Au début, oui, admit Mike en prenant un air malheureux. Mais ce n'est plus vrai maintenant. Père… je sais que je t'ai désappointé en commençant cela.

— Ce sont tes affaires, Fils.

— Oui. Le Soi. Je dois gnoquer chaque embranchement moi-même, seul. Comme toi. Comme tous les Soi… Tu es Dieu.

— Je n'accepte pas ma nomination.

— Tu ne peux pas la refuser. Tu es Dieu, je suis Dieu, tout ce qui gnoque est Dieu, et je suis tout ce que je n'ai jamais été, tout ce que j'ai vu, senti et expérimenté. Ô ! Père, j'ai vu dans quel état horrible était cette planète, et j'ai gnoqué, quoique pas avec plénitude, que je pourrai la changer. Ce que j'avais à leur apprendre ne pouvait pas s'enseigner dans les écoles ; j'ai donc dû l'introduire sous la forme d'une religion, ce que ce n'est pas, et inciter les gens à y goûter en piquant leur curiosité. Cela fonctionna en partie comme je l'avais prévu : la discipline peut être transmise aux hommes sur Terre, comme elle me le fut dans le Nid martien. Nos frères s'entendent bien – tu l'as vu, tu l'as partagé même – ils vivent dans le bonheur et la paix, sans amertume ni jalousie.

« En soi seul, cela était déjà une réussite extraordinaire. La dualité mâle-femelle est notre don le plus précieux… L'amour physique romantique est peut-être unique à cette planète. Si tel est le cas, l'univers connaît la pauvreté au sein de l'abondance… et je gnoque faiblement que Nous-Qui-Sommes-Dieu répandrons cette précieuse invention. La réunion des corps accompagnée de l'union des âmes, dans une extase partagée où l'on donne, prend, se réjouit l'un de l'autre… non, il n'y a rien d'approchant sur Mars, et je gnoque pleinement que c'est la source de toutes les richesses et de toutes les merveilles de cette planète. Et, Jubal, tant qu'un homme ou une femme n'a pas connu le trésor de l'extase commune de deux âmes réunies comme le sont les corps, alors il est encore vierge et seul, comme s'il n'avait jamais copulé. Mais je gnoque que tu connais cela.

Ta répugnance à risquer une expérience moindre le prouve déjà… Et de plus, je le sais. Tu gnoques. Tu as toujours gnoqué, bien que tu ignores le langage dans lequel nous gnoquons. Aube m'a dit que tu avais aussi profondément pénétré dans son âme que dans son corps.

— Hum… cette jeune dame exagère.

— Aube ne peut que parler vrai sur un tel sujet. Et – excuse-moi – … nous étions présents. Dans son esprit, mais pas dans le tien. Et tu étais là, partageant avec nous tous. »

Jubal s'abstint de mentionner que les seuls moments où il ait jamais eu l'impression de lire dans les esprits étaient précisément ceux-là… et encore s'agissait-il d'émotions, non de pensées. Il regrettait simplement, sans amertume, de ne pas être de cinquante ans plus jeune, auquel cas il aurait fait d'Aube une « femme honorable », risquant hardiment un autre mariage malgré les cicatrices que lui avait laissées le premier. Il ne mentionna pas davantage qu'il n'aurait pas échangé cette nuit contre les années qui lui restaient (peut-être) à vivre. Pour le fond, Mike avait raison. « C'est bien. Continue.

— Voilà ce que devrait toujours être l'union sexuelle. Mais je gnoquai peu à peu qu'elle l'était rarement. Je ne vis qu'indifférence, actes accomplis mécaniquement, viol et séduction devenus un jeu au même titre que la roulette mais plus malhonnête, la prostitution et le célibat, volontaires ou non, la peur, la culpabilité, la haine et la violence, les enfants élevés dans le dégoût et la haine d'une sexualité « animale », objet de honte qu'il faut cacher aux regards. Cette merveilleuse et adorable perfection du couple mâle-femelle était transformée en une parodie grotesque et horrible.

« Et toutes ces choses mauvaises, toutes, Jubal, sont des corollaires de la jalousie. Je n'arrivais pas à le croire. Je ne gnoque toujours pas la jalousie en plénitude, tellement cela me paraît fou. La première fois que je goûtai à cette extase, ma première pensée fut que je désirais la partager, immédiatement avec tous mes frères d'eau – directement avec les femmes, indirectement en invitant de nouveaux partages, avec les hommes. Il ne me serait jamais venu à l'idée de garder pour moi seul cette fontaine inépuisable. Cela m'aurait horrifié… si j'y avais pensé, ce dont j'aurais été absolument incapable. Et, corollaire parfait, je n'avais pas le moindre désir d'accomplir ce miracle avec quelqu'un en qui je n'aurais pas eu une absolue confiance, et que je n'aurais pas chéri… Vraiment, Jubal, je suis physiquement incapable non seulement de faire l'amour mais même de désirer une femme qui n'a pas partagé l'eau avec moi. Et c'est valable pour tout le Nid. C'est une impuissance psychique, sauf quand l'esprit s'unit en même temps que la chair. »

Jubal pensait mélancoliquement que c'était un système parfait… pour des anges, lorsqu'un aérocar atterrit en diagonale sur l'aire

d'atterrissage. Il tourna la tête pour mieux le voir ; au moment où ses patins touchaient le sol, l'engin disparut.

« Des ennuis ? demanda-t-il.

— Non », affirma Mike. « Ils commencent à se douter que nous sommes ici – que j'y suis, plus exactement, car ils croient que les autres sont morts…» Il sourit. « Nous pourrions obtenir un bon prix de ces appartements ; la ville s'emplit des troupes de choc de l'évêque Short.

— Ne serait-il pas temps d'installer la famille ailleurs ?

— Ne t'inquiète pas, Jubal. Cet aérocar n'a même pas eu le temps d'émettre un message. Je nous garde. C'est facile, maintenant que Jill a surmonté ses préjugés ; elle trouvait « mal » de désincarner des personnes portant le mal en elles. J'étais obligé de me servir d'expédients compliqués pour nous protéger. Mais elle a compris que je ne le fais que lorsque la plénitude est gnoquée. » L'Homme de Mars eut un sourire de contentement enfantin. « Elle m'a même aidé hier soir…

— À faire quoi, exactement ?

— Cela résulte de l'épisode de la prison. Il y en avait quelques-uns qui étaient trop dangereux pour que je puisse les libérer ; je les ai donc fait disparaître avant les barreaux et les portes. Mais cela faisait des mois que je gnoquais lentement la ville entière… et un bon nombre des pires n'étaient pas en prison. J'avais établi une liste, m'assurant de la plénitude dans chaque cas. Et maintenant que nous allons quitter cette ville, ils ne vivent plus ici. Ils ont été désincarnés et renvoyés au début de la file d'attente pour tenter leur chance à nouveau. En fait, l'attitude de Jill changea du tout au tout lorsqu'elle gnoqua enfin avec plénitude qu'il est *impossible* de tuer un homme – nous agissons un peu comme un arbitre qui suspend un joueur pour « brutalités inutiles ».

— N'as-tu pas peur de jouer à Dieu ? »

Mike eut un sourire joyeux et éhonté. « Je *suis* Dieu. Tu es Dieu… et tous les bonshommes que je fais disparaître sont Dieu. On dit que Dieu voit le moindre moineau. Certes. Ce que l'on peut dire de plus précis en anglais, c'est que Dieu ne peut pas ne pas voir le moineau parce que le Moineau est Dieu. Et lorsqu'un chat poursuit un moineau, tous les deux sont Dieu, accomplissant les pensées de Dieu. »

Un autre aérocar s'apprêta à atterrir et disparut. Jubal ne fit aucun commentaire. « Combien en avez-vous mis hors jeu hier soir, à vous deux ?

— Dans les quatre cent cinquante ; je n'ai pas compté exactement. La ville est assez grande. Pour quelque temps, elle sera un peu plus présentable. Elle n'est pas guérie, bien sûr – la seule guérison est la discipline. » Mike ne souriait plus. « Et voilà ce dont je voulais te

parler, Père. Je crains d'avoir induit nos frères en erreur.

— Comment cela, Mike ?

— Ils sont trop optimistes. Ils voient comment cela marche bien pour nous – ils sont heureux, forts, en bonne santé, ils s'aiment profondément… et ils savent tout cela. Ils croient gnoquer que ce n'est qu'une question de temps pour que la totalité de la race humaine connaisse la même béatitude. Oh ! pas demain, certes… certains gnoquent même que deux mille années ne sont qu'un instant pour une telle mission. Mais un jour, oui, un jour…

« Oui, Jubal, c'est ce que je pensais au début. Et c'est à cause de moi qu'ils le pensent.

« Mais j'avais négligé un point crucial :

« Les êtres humains ne sont pas des Martiens.

« J'ai fait cette erreur je ne sais combien de fois. Je me corrigeais, et puis je la commettais de nouveau. Ce qui est efficace pour les Martiens ne l'est pas nécessairement pour les hommes. Certes, la logique conceptuelle qui ne peut être exprimée qu'en martien vaut pour les deux races. La logique est immuable, oui… mais les faits sont différents. Les résultats le sont donc aussi.

« Je ne comprenais pas pourquoi, quand des gens avaient faim, quelques-uns d'entre eux ne se proposaient pas pour être mangés par les autres… Sur Mars, cela va de soi, et c'est un honneur. Je ne comprenais pas pourquoi on attachait tant de prix aux bébés. Sur Mars, Abby et Fatima auraient été jetées dehors, pour vivre ou pour mourir, et neuf nymphes sur dix meurent au cours de la première saison. Ma logique était saine mais je confondais les faits : ici, les bébés ne luttent pas, seulement les adultes ; sur Mars, les adultes ne luttent jamais, la sélection naturelle étant déjà effectuée chez les bébés. Mais d'une façon ou d'une autre, il y a lutte et sélection… autrement une race descend la pente.

« Je ne sais pas si je me trompais en essayant de supprimer toute compétition. Mais depuis peu je commence à gnoquer que la race humaine ne le permettra pas, quoi qu'il arrive. »

Duke passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. « Mike ? Tu as regardé dehors ? La foule commence à s'assembler autour de l'hôtel.

— Je sais. Dis aux autres que l'attente n'est pas accomplie. » Il se tourna de nouveau vers Jubal. « Tu es Dieu » n'est pas un message de joie et d'espérance, Jubal. C'est un défi, une affirmation hardie et inébranlable de notre responsabilité personnelle. Mais cela, continua-t-il tristement, je parviens rarement à le faire comprendre. Seuls les rares qui sont ici avec nous, nos frères, l'ont compris et ont accepté d'en boire l'amertume en même temps que la douceur ; ceux-là se sont dressés et ont gnoqué. Les autres, des centaines de milliers d'autres,

n'ont voulu y voir qu'un butin que l'on obtient sans lutter, une « conversion », ou bien l'ont tout simplement ignoré. Quoi que j'aie pu dire, ils maintenaient que Dieu était un être extérieur à eux-mêmes, placé là dans l'unique but d'aimer et de consoler n'importe quel paresseux un peu faible d'esprit. Ils se refusent à envisager que ce sont *eux* qui doivent fournir un effort, et que ce sont *eux* qui sont responsables de la situation dans laquelle ils se trouvent. »

L'Homme de Mars secoua la tête. « Mes échecs sont tellement plus nombreux que mes réussites que je me demande si je ne découvrirai pas, lorsque je gnoquerai pleinement, que je suis sur la mauvaise voie… et que cette race doit être divisée, doit lutter et haïr, être perpétuellement en guerre contre elle-même, pour que la sélection indispensable puisse s'opérer. Dis-moi, Père ? Il faut que tu me le dises.

— Mais Mike ! Qu'est-ce qui peut bien te faire croire que je suis infaillible ?

— Peut-être ne l'es-tu pas. Mais chaque fois que j'avais besoin de savoir quelque chose, tu as pu me le dire, et la plénitude a toujours montré que tu avais parlé juste.

— Non ! Je refuse énergiquement cette apothéose ! Mais il y a une chose que je vois, Fils. Tu ne cesses d'inciter les autres à ne jamais se presser. « L'attente accomplira », dis-tu toujours.

— C'est exact.

— Et maintenant, tu violes ta propre règle. Tu n'as pas attendu longtemps ; très, très peu même, selon les critères martiens, et tu songes déjà à abandonner. Tu as prouvé que ton système était parfaitement efficace dans le cadre d'un petit groupe ; je suis le premier à reconnaître que je n'ai jamais vu des gens aussi dynamiques, heureux et en bonne santé. Cela devrait te suffire, après y avoir consacré si peu de temps. Nous en reparlerons lorsque vous serez mille fois plus nombreux, tous aussi ardents, heureux et dénués de jalousie. D'accord ?

— Tu parles juste, Père.

— Je n'ai pas terminé. Si j'ai bien compris, ce qui te fait peur c'est que l'humanité a peut-être besoin des maux dont elle souffre, afin d'opérer l'indispensable sélection naturelle. Mais cré nom, mon garçon, tu l'as effectuée, cette sélection ! Ou, plus exactement, ce sont les quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'échecs qui l'ont faite eux-mêmes en ne t'écoutant pas… Avais-tu projeté d'éliminer l'argent et la propriété ?

— Absolument pas ! À l'intérieur du Nid nous n'en avons pas besoin, mais…

— Aucune famille saine n'en a besoin, mais il vous le faut dans vos rapports avec l'extérieur. Sam m'a dit que les frères, loin de se

désintéresser des biens de ce monde, sont plus rusés que jamais en ce qui concerne l'argent. C'est exact ?

— Oh, oui ! C'est facile de faire de l'argent une fois que l'on gnoque.

— Tu viens d'inventer une nouvelle béatitude : « Béni soit le riche en esprit, car il fera de la galette. » Et comment se comportent-ils dans d'autres domaines ? Mieux ou moins bien que la moyenne ?

— Mieux, évidemment. Comprends-moi, Jubal, ce n'est *pas* une foi. La discipline est très précisément, ni plus ni moins, une méthode permettant de fonctionner efficacement dans tous les domaines.

— Et voilà, Fils, tu as donné toi-même la réponse à la question qui te tourmentait. Si ce que tu dis est vrai, ce dont je ne préjuge pas, la compétition, loin d'être éliminée, sera plus féroce que jamais. Si zéro virgule un pour cent de la population sont capables de comprendre ce que tu leur apportes, il suffit que tu le leur montres, et ils verront. En l'espace de quelques générations, les sots dépériront et ceux qui posséderont ta discipline hériteront de la Terre. Quand cela arrivera, que ce soit dans mille ans ou dans dix mille, il sera toujours temps de penser à de nouveaux obstacles qui leur feront faire un saut de plus. Ne te décourage pas s'il n'y en a qu'une douzaine qui soient devenus des anges en l'espace d'une nuit. Je n'aurais jamais cru qu'un seul d'entre eux y parviendrait. Je pensais que tu allais te rendre ridicule en te mettant à prêcher. »

Mike soupira, puis sourit. « Je commençais à avoir peur que ce ne soit le cas. Je craignais d'avoir fait faux bond à mes frères.

— Je regrette toujours que tu n'aies pas baptisé cela « Mauvaise Haleine Cosmique » ou quelque chose dans ce genre. Mais peu importe le nom. Si tu possèdes la vérité, tu peux la démontrer. Parler ne prouve rien. Montre-leur. »

Mike ne répondit pas. Ses paupières étaient closes, son visage sans expression, et son corps conservait une immobilité totale. Jubal était mal à l'aise, craignant de lui en avoir trop dit et de l'avoir contraint à se retirer.

Puis Mike rouvrit les yeux et sourit joyeusement. « Tu m'as remis les idées en place, Père. Je suis prêt à le leur montrer maintenant – je gnoque la plénitude. » L'Homme de Mars se leva. « L'attente est terminée. »

37

Jubal et l'Homme de Mars regagnèrent lentement le living. Le Nid entier était assemblé autour de la stéréo, qui montrait une foule dense et agitée, retenue à grand-peine par un cordon de police. Mike la regarda, et un sourire serein détendit ses traits. « Ils arrivent. C'est le temps de la plénitude. » La sensation d'attente extatique que Jubal percevait depuis son arrivée atteignit un sommet, bien que personne n'eût bougé.

« C'est merveilleux, mon chéri, dit Jill. La salle est comble.

— Et prête à applaudir, ajouta Patty.

— Je ferais mieux de m'habiller, commenta Mike. Tu me trouveras quelque chose à mettre, Patty ?

— Tout de suite, Michaël.

— Fils, dit Jubal, cette foule ne m'inspire pas confiance. Es-tu sûr que c'est bien le moment d'y aller ?

— Oh oui, dit Mike. C'est pour me voir qu'ils sont venus, et je ne vais pas les laisser attendre. » Il s'interrompit en attendant que son visage soit libéré des vêtements qui se mettaient en place avec l'aide superflue de plusieurs de ses frères. Chaque vêtement semblait savoir exactement comment se disposer pour tomber impeccablement. « Ce travail n'a pas seulement des privilèges – la vedette doit monter sur scène au moment voulu… tu me gnoques ? Les jobards y comptent.

— Mike sait ce qu'il fait, patron, ajouta Duke.

— Peut-être… mais je me méfie des foules.

— Ce sont surtout des curieux, comme toujours. Certes, il y a quelques Fostérites et d'autres qui lui en veulent. Mais Mike est capable de manier n'importe quel public, tu verras. Pas vrai, Mike ?

— Bien parlé, cannibale. Attire une foule et donne-lui un bon spectacle. Où est mon chapeau ? Je ne peux pas sortir dans ce soleil sans chapeau ! » Un coûteux panama avec un ruban aux couleurs vives se glissa dans le living et se disposa sur sa tête. Mike lui donna une petite inclinaison coquine. « Voilà ! Je suis bien, les enfants ? » Il

portait son costume habituel des cultes publics, un costume tropical blanc luxueusement coupé, des chaussures assorties, une chemise d'un blanc éclatant et une cravate éblouissante.

« Il ne te manque plus qu'une serviette, dit Ben.

— Tu gnoques qu'il m'en faut une ? Patty ! »

Jill s'avança vers lui. « Ben voulait plaisanter, mon chéri. Tu es parfait. » Elle arrangea sa cravate et l'embrassa – Jubal sentit le baiser. « Voilà, chéri, tu peux aller leur parler.

— Oui, il est temps. Anne ? Duke ?

— Prêts, Mike. » Anne était drapée dans la dignité de sa robe de Témoin. Duke était juste l'opposé : débraillé, une cigarette allumée pendant à la lèvre, un vieux chapeau cabossé repoussé vers l'arrière de la tête, dans le ruban duquel il avait passé une carte marquée « PRESSE », et des appareils photo se trimbalant partout.

Ils se dirigèrent vers la porte du foyer commun aux quatre appartements. Seul Jubal les suivit. Les autres – ils étaient plus de trente – restèrent autour de la stéréo. Mike s'arrêta à la porte. Il y avait une grande table, avec une carafe d'eau et des verres, une coupe emplie de fruits et un couteau. « Ne va pas plus loin, conseilla-t-il à Jubal, les petits favoris de Patty sont là, et tu ne pourrais pas revenir sans qu'elle t'escorte. »

Mike se versa un verre d'eau et en but une partie. « Cela donne soif de prêcher. » Il donna le verre à Anne, puis prit le couteau et se coupa un quartier de pomme.

Jubal crut voir que Mike s'était coupé au doigt, mais son attention fut distraite par Duke qui lui tendait le verre. Non, la main de Mike ne saignait pas, et Jubal commençait à avoir l'habitude de ses tours de passe-passe. Il prit le verre et but une gorgée, s'apercevant que sa gorge était très sèche.

Mike lui serra le bras en souriant. « Cesse de te faire de la bile. Cela ne prendra que quelques minutes. À tout à l'heure, Père. » Ils franchirent le barrage de cobras et la porte se referma derrière eux. Jubal alla rejoindre les autres, tenant toujours le verre. Quelqu'un le lui prit des mains ; il le remarqua à peine, car il fixait l'écran.

La foule semblait plus dense et très agitée. Les policiers qui la maintenaient à grand-peine n'étaient armés que de leurs gourdins. De temps en temps, quelques cris surgissaient de la rumeur sourde de la foule.

« Patty, où sont-ils maintenant ? demanda quelqu'un.

— Ils ont descendu le tube. Mike est un peu en avant. Duke s'est attardé pour attendre Anne. Maintenant, ils entrent dans le hall. Ils ont aperçu Michaël. On le photographie. »

La scène de rue céda la place aux larges épaules et au visage réjoui d'un commentateur. « Ici le Réseau New World, toujours sur place

quand ça se passe. Votre commentateur Happy Holliday vous parle de notre unité mobile. Nous venons d'apprendre à l'instant que le faux messie, l'imposteur également connu sous le nom d'Homme de Mars, vient de sortir de l'hôtel où il se cachait, ici dans la belle Saint-Pétersbourg, la Ville qui vous donne envie de chanter ! Smith a apparemment décidé de se rendre aux autorités. Il s'était évadé de prison hier, à l'aide d'explosifs à haute puissance que ses disciples fanatiques avaient réussi à lui faire parvenir. Le cordon de troupes entourant la ville a dû le décourager. Mais nous ne savons encore rien. Je répète que nous ne savons toujours rien. Restez donc à l'écoute de votre poste favori, NW, toujours présent à l'événement. Et maintenant un mot de nos excellents amis de Saint-Pétersbourg qui vous offrent cette émission…

« Merci, Happy Holliday, et merci vous tous qui nous écoutez sur le réseau NW ! À quel prix le Paradis ? Presque pour rien ! Venez vous en rendre compte vous-mêmes en visitant les Champs-Élyséens, qui viennent d'ouvrir leurs nouveaux emplacements à une clientèle sélectionnée. De magnifiques terrains gagnés sur les eaux tièdes de notre merveilleux golfe. Tous les emplacements sont garantis à au moins quarante centimètres au-dessus du niveau moyen de la marée haute. Oh, presque rien à payer d'avance, mes amis, et le reste… plus tard, bien plus tard. Téléphonez tout de suite à Golfe 32-822 !

« Merci, Jick Morris et les hardis promoteurs des Champs-Élyséens ! Ne quittez pas l'écoute. Je crois qu'il y a du nouveau. En effet…»

(« Ils sortent sur la terrasse, dit Patty d'une voix calme. La foule n'a pas encore aperçu Michaël. »)

— … Non, pas encore, mais dans un moment. Vous voyez maintenant la grande entrée du splendide hôtel *Sans Souci,* la Perle du Golfe, dont la direction décline toute responsabilité en ce qui concerne le fugitif et a apporté un maximum d'aide aux autorités, comme vient de le faire savoir Mr G. Davis, chef de la police locale, dans une déclaration à la presse. Et en attendant qu'il se passe du nouveau, un bref résumé de l'étrange carrière de ce monstre mi-humain élevé sur Mars…

De brefs flashes se succédèrent : le départ de l'*Envoy,* le *Champion* filmé en plein espace, naviguant sans peine grâce à ses propulseurs de Lyle, des Martiens filmés sur Mars, le retour triomphal du *Champion,* quelques images de l'interview du faux Homme de Mars… « Que pensez-vous de nos filles ? » et la suite… un bref extrait de la conférence donnée au Palais de l'Exécutif, et enfin la remise du doctorat de philosophie, qui avait fait beaucoup de bruit à l'époque, le tout avec de rapides commentaires à double tranchant.

« Tu vois quelque chose, Patty ?

— Michaël est en haut des marches. La foule est encore à cent mètres. La police l'empêche d'envahir le parc de l'hôtel. Duke change l'objectif d'un de ses appareils. Mike attend qu'il ait terminé. Rien ne presse. »

La stéréo montra de nouveau la foule, et Happy Holliday continua : « N'oubliez pas, amis auditeurs, que cette sympathique foule d'habitants du golfe n'est pas en humeur de plaisanter aujourd'hui. Des événements étranges se sont succédés, on a fait fi de leurs lois, la police qui les protège a été traitée avec mépris… ils sont en colère, et ils ont des raisons de l'être. Les disciples fanatiques du soi-disant Antéchrist n'ont reculé devant rien pour créer des troubles dans un vain effort pour arracher leur chef aux mains de la justice. Et tout peut arriver… tout ! »

Sa voix monta d'un ton. « Oui, il arrive, il sort ! Il avance droit vers la foule ! » La scène changea. Mike avançait vers la caméra, suivi par Anne et Duke qui perdaient peu à peu du terrain. « Voilà ! Ça y est ! Ça va exploser ! »

Mike continuait à avancer vers la foule sans se presser. Son image en relief grossit jusqu'à devenir grandeur nature, comme s'il était présent au milieu de ses frères d'eau. Il s'arrêta à la limite de la pelouse, à quelques mètres de la foule. « Vous m'avez appelé ? »

Un grondement sourd lui répondit.

Des nuages épars parsemaient le ciel. Un instant, un rayon de soleil l'éclaira violemment.

Ses habits disparurent. Il se tenait devant eux, bruni, beau comme un jeune dieu, vêtu uniquement de sa beauté… en le voyant Jubal sentit son cœur se serrer. Il pensa que Michel-Ange dans ses vieilles années serait descendu de ses échafaudages pour donner à la postérité une image de cette beauté-là. Mike dit avec douceur. « Regardez-moi, je suis un fils de l'homme. »

La scène s'interrompit pour une publicité de dix secondes, des filles dansant le French-cancan et chantant :

Allons, Mesdames, lavez vos nippes
Dans la poudre Esthé-Tique
Rien de plus doux, de plus fin,
Pour ménager vos mains !

Des bulles rosées envahirent l'écran et des rires joyeux éclatèrent. Une voix ajouta : « Et n'oubliez pas de conserver nos coupons.

— *Que Dieu te damne ! »* Une brique atteignit Mike dans les côtes. Il se tourna vers celui qui l'avait lancée. « Mais tu es toi-même Dieu. Tu ne peux damner que toi-même… et tu ne pourras jamais t'échapper de toi-même.

— *Blasphémateur ! »* Une pierre le frappa au-dessus de l'œil gauche et le sang coula abondamment.

Mike continua à parler avec calme : « En m'attaquant, c'est vous-mêmes que vous attaquez… car vous êtes Dieu… et je suis Dieu… Tout ce qui gnoque est Dieu, et il n'y a aucun autre Dieu. »

Plusieurs pierres jaillirent. Mike saignait en divers endroits. « Écoutez la Vérité. Vous n'avez pas besoin de haïr, vous n'avez pas besoin de lutter, vous n'avez pas besoin de craindre. Je vous offre l'eau de la vie…» Soudain, un gobelet empli d'eau apparut dans sa main, resplendissant dans le soleil. « Et vous pourrez la partager avec tous vos frères… pour marcher ensemble dans la paix, l'amour et le bonheur. »

Une pierre vint fracasser le verre. Une autre frappa Mike à la bouche.

Il leur sourit avec ses lèvres contusionnées et couvertes de sang. Son regard semblait plongé dans la caméra, et une expression de tendresse ardente envahit son visage. Par un effet combiné du soleil et de la stéréo, son visage semblait entouré d'un halo doré. « Oh mes frères, je vous aime tant ! Buvez profondément. Partagez et rapprochez-vous sans fin. Tu es Dieu. »

Jubal se surprit à répéter ces derniers mots. La stéréo inséra une publicité de cinq secondes : « Le *Cahuenga Club,* le dancing avec du *vrai* brouillard de Los Angeles, importé frais tous les jours. Six danseuses exotiques.

— Lynchez-le ! Au poteau ! » Un fusil de gros calibre se déchargea presque à bout portant. Le bras droit de Mike fut sectionné au coude et flotta jusqu'au frais gazon, où il s'immobilisa, la main ouverte en un geste d'invitation.

« Allez, Shortie, tire ! Et vise mieux cette fois ! » La foule rit et applaudit. Une brique écrasa le nez de Mike et une pluie de pierres le couronna de sang.

« La Vérité est simple, mais la Voie de l'Homme est difficile. Avant tout, il faut que vous appreniez à contrôler le *soi.* Le reste s'ensuivra. Béni est celui qui se connaît et se contrôle, car le monde lui appartient et l'amour, le bonheur et la paix l'accompagnent partout où il va. » Une forte détonation retentit, suivie de deux autres. La première balle, de calibre quarante-cinq, atteignit Mike juste au-dessus du cœur, fracassant la sixième côte près du sternum et provoquant une large plaie. Les deux autres coups transpercèrent sa jambe gauche à douze centimètres au-dessous de la rotule ; le péroné brisé, blanc et aigu, dépassait visiblement de la plaie jaune et rouge.

Mike chancela légèrement et rit, puis continua à parler d'une voix parfaitement claire et calme. « Tu es Dieu. Sache cela et la Voie te sera ouverte.

— Sacré nom ! Empêchez-le de continuer à blasphémer !… Venez, les gars, on le finit ! » La foule avança, suivant un meneur armé d'un gourdin ; ils lui tombèrent dessus avec leurs poings ou avec des pierres, puis avec leurs pieds lorsqu'il s'écroula. Il continua à parler pendant qu'ils lui enfonçaient les côtes, lui brisaient les os et lui arrachaient une oreille. Une voix s'éleva derrière eux : « Écartez-vous, qu'on l'arrose d'essence ! »

La foule s'écarta légèrement et la caméra put prendre un gros plan de son visage et de ses épaules. L'Homme de Mars sourit à ses frères et dit d'une voix douce et claire. « Je vous aime. » Une sauterelle imprudente vint atterrir sur l'herbe à quelques centimètres de son visage. Un instant, Mike et la sauterelle se regardèrent. « Tu es Dieu », dit-il joyeusement, et il se désincarna.

38

Des flammes et une épaisse fumée noire s'élevèrent et envahirent l'écran. « Fichtre ! dit Patty admirativement. C'est la plus belle finale que j'aie jamais vu.

— Oh oui ! dit Becky du ton de quelqu'un qui s'y connaît. Même le professeur n'a jamais fait aussi bien. »

Van Tromp dit d'une voix très calme, se parlant apparemment à lui-même : « Quel style, et quelle élégance. Une belle fin. »

Jubal regarda ses frères à la ronde. Était-il le seul à ressentir quelque chose ? Jill et Aube étaient assises, enlacées comme toujours lorsqu'elles étaient ensemble. Elle ne paraissaient nullement troublées. Même Dorcas était calme et avait les yeux secs.

La vision infernale disparut pour faire place à Happy Hollyday, plus souriant que jamais. « Et maintenant, amis auditeurs, je redonne la parole à nos amis des Champs-Élyséens, grâce auxquels nous avons pu vous offrir…» Patty ferma le poste.

« Anne et Duke remontent, dit-elle. Je vais les escorter à travers le foyer, et ensuite nous pourrons déjeuner. »

Jubal l'arrêta au passage. « Patty ? Savais-tu ce que Mike allait faire ? »

Elle le regarda avec surprise. « Comment ? Évidemment pas, Jubal. Il fallait attendre la plénitude. Aucun d'entre nous ne le savait. » Elle lui tourna le dos et sortit.

« Jubal…» Jill le regardait. « Jubal notre père bien-aimé… arrête, je t'en prie, et gnoque la plénitude. Mike n'est pas mort. Comment pourrait-il l'être, puisque personne ne peut être tué ? Et nous, qui l'avons gnoqué, ne pourrons jamais être séparés de lui. Tu es Dieu.

— Tu es Dieu, répéta-t-il d'un ton morne.

— C'est un peu mieux. Viens, viens t'asseoir entre Aube et moi.

— Non. Non, laisse-moi. » Il se leva et avança comme un aveugle jusqu'à sa chambre. Il verrouilla la porte derrière lui, et s'appuya de tout son poids sur les montants du lit. Mon fils ! 0 mon fils ! Si j'avais pu mourir pour toi ! Une vie si riche l'attendait, et il a fallu qu'un vieil imbécile pour lequel il avait trop de respect se mette à dégoiser et l'incite à un martyre inutile et vain. Si seulement Mike leur avait donné quelque chose de *gros,* un spectacle… mais il leur a donné la Vérité. Et qui s'intéresse à la Vérité ? Jubal rit à travers ses sanglots.

Lorsque le rire amer et les sanglots se furent calmés, il se releva et fouilla maladroitement dans sa valise. Il trouva ce qu'il cherchait. Il en avait toujours dans sa trousse de toilette depuis que l'attaque de Joe Douglas lui avait rappelé que toute chair est mortelle.

Et maintenant c'était son tour, et il ne pouvait pas le supporter. Il se prescrivit trois tablettes pour que ce soit rapide et certain, les avala avec un verre d'eau et alla rapidement s'étendre sur le lit. La douleur se calma rapidement.

La voix lui parvint de très, très loin : « Jubal…

— … la paix… Me r'pose.

— Jubal ! Je t'en prie ! *Père !*

— Euh… Oui ? Mike ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Réveille-toi ! La plénitude n'est pas encore venue. Là, laisse-moi t'aider. »

Jubal soupira. « Bien, Mike. » Il se laissa conduire à la salle de bains. On lui soutint la tête pendant qu'il vomissait, et il prit le verre d'eau qui lui était tendu et se rinça la bouche.

« Ça va mieux ?

— Ça va, Fils. Merci.

— Bien alors ; d'autres charges m'attendent. Je t'aime, Père. Tu es Dieu.

— Je t'aime, Mike. Tu es Dieu. » Jubal s'attarda encore un bon moment, se rendit présentable, changea de vêtements et avala un petit verre d'alcool pour tuer le goût légèrement amer qu'il avait encore dans la bouche, puis alla rejoindre les autres.

Patty était seule dans le living ; la stéréo ne marchait pas. Elle leva la tête. « Tu veux manger quelque chose maintenant, Jubal ?

— Avec plaisir, merci.

— C'est bien, dit-elle en approchant de lui. Malheureusement, la plupart ont mangé rapidement puis ont filé. Mais ils ont tous laissé un baiser pour toi. Les voilà, en une seule livraison. » Elle parvint à lui transmettre tout l'amour qui avait été confié à sa charge, cimenté par le sien propre. Jubal sentit toutes ses forces revenir, ainsi qu'une acceptation sereine qui ne laissait pas de place à l'amertume.

« Viens à la cuisine, lui dit-elle. Tony est parti, et tout le monde en profite pour s'y rassembler… pas que ses grognements aient jamais fait peur à quiconque. » Elle s'arrêta et tourna la tête comme pour se regarder le dos. « Est-ce que la scène finale ne change pas un peu ? J'ai l'impression qu'on commence à voir de la fumée, tu ne trouves pas ? »

Jubal affirma solennellement que cela paraissait en effet être le cas. Il ne voyait en fait aucun changement… mais il connaissait trop l'idiosyncrasie de Patty pour se mettre à discuter avec elle. « Je le savais, lui assura-t-elle. Je vois très bien tout autour de moi, mais pas encore mon dos. Il me faut toujours un double miroir. Mais Mike m'a dit que cela viendrait bientôt. Peu importe d'ailleurs. »

Dans la cuisine, ils étaient à peu près une douzaine, installés un peu partout. Duke remuait le contenu d'une petite casserole. « Bonjour, patron. J'ai commandé un bus de vingt places. C'est ce qui peut atterrir de plus grand ici. Ça ne sera pas de trop, avec les deux petites et la ménagerie de Patty. Tu es d'accord ?

— Mais certainement. Ils viennent tous à la maison ? » Si les chambres ne suffisent pas, se dit-il, les filles pourraient toujours installer des lits de fortune dans le salon, la bibliothèque… Il était probable d'ailleurs que le chiffre de cette petite population doublerait rapidement. Eh, il ne pourrait peut-être plus se permettre le luxe de dormir seul ! Que c'était doux et amical d'avoir un corps chaud à côté de soi, même si l'on n'avait pas l'intention d'être actif. Dieu, il avait presque oublié ce que c'était ! Le rapprochement…

— Non, pas tous. Tim nous pilotera, puis ira rendre le bus et restera quelque temps dans le Texas. Le capitaine, Béatrix et Sven se feront déposer dans le New Jersey. »

Sam leva les yeux de la table. « Ruth et moi devons aller rejoindre les enfants, et Saül nous accompagne.

— Vous ne pouvez pas venir passer un jour ou deux à la maison avant ?

— Ce n'est pas impossible. Je vais en parler avec Ruth.

— Patron, intervint Duke, quand pourrons-nous remplir la piscine ?

— Eh bien… nous ne le faisions jamais avant avril, mais avec la nouvelle chaufferie je suppose que c'est possible en toutes saisons. » Il ajouta : « Mais le temps ne doit pas être fameux. Il y avait encore de la neige hier.

— Patron, je vais te mettre sur la voie. Pour aller nager, nos frères n'hésiteraient pas à traverser de la neige leur montant jusqu'au cou. Il est probable qu'ils ne s'en apercevraient même pas. D'autre part, il y a des moyens plus économiques de réchauffer l'eau de la piscine que d'allumer ces énormes chaudières à mazout.

— Jubal !

— Oui, Ruth ?

— Nous viendrons, et nous resterons peut-être même plus d'une journée. Les gosses se débrouillent très bien sans moi, et je ne suis pas particulièrement pressée de reprendre mon rôle maternel, surtout sans l'aide de Patty. Ah ! Jubal, tu ne me connais pas vraiment si tu ne m'as pas vue nager dans l'eau, mes cheveux flottant tout autour de moi. Je t'assure que ça en vaut la peine.

— Rendez-vous pris. Où sont passés le Hollandais et la Scandinave ? Béatrix n'est jamais venue à la maison. Ils ne peuvent pas être pressés à ce point.

— Je leur dirai, patron.

— Patty ? Est-ce que tes serpents se contenteront d'un sous-sol propre et chauffé, en attendant que nous trouvions mieux ? Je ne parle pas de Gueule de Miel, bien sûr, c'est une grande personne, mais on ne peut quand même pas livrer la maison aux cobras.

— Ça ira très bien, Jubal.

— Euh…» Jubal regarda autour de lui. « Aube, tu connais la sténo ?

— Elle n'en a pas plus besoin que moi, intervint Anne.

— C'est vrai, que je suis bête ! Mais tu sais taper à la machine ?

— J'apprendrai, si tu le désires, répondit Aube.

— Parfait. Tu as trouvé un travail, jusqu'à ce qu'il y ait un poste de Grande Prêtresse libre quelque part. Jill, nous n'avons oublié personne ?

— Personne, patron. Excepté que ceux qui sont déjà partis savent qu'ils peuvent venir s'installer chez toi n'importe quand. Et je suis sûre qu'ils n'y manqueront pas.

— C'est ce que j'avais pensé. Nid numéro deux, toujours à disposition. » Il s'approcha du fourneau et jeta un coup d'œil dans la petite casserole dont Duke remuait toujours le contenu. Il vit une petite quantité de bouillon. « Hum… Mike ?

— Oui. » Duke porta la cuiller à la bouche et goûta. « Il manque un petit peu de sel.

— Oui, Mike a toujours eu besoin d'assaisonnements. » Jubal lui

prit la cuiller des mains et goûta à son tour. Duke avait raison ; c'était un peu douceâtre et un brin de sel n'aurait pas fait de mal. « Cela ne fait rien. Gnoquons-le comme il est. Qui n'a pas encore partagé ?

— Seulement toi. Tony m'a donné des instructions draconiennes : remuer à la main, ajouter de l'eau si nécessaire et t'attendre. Surtout ne pas laisser attacher.

— Bien. Il faudrait deux tasses. Nous le partagerons et gnoquerons ensemble.

— Oui, patron. » Deux tasses vinrent se poser à côté de la casserole après avoir décrit une courbe élégante. « C'est une plaisanterie aux dépens de Mike : il jurait toujours qu'il me survivrait et qu'il me servirait pour la fête nationale. En fait, elle est peut-être à mes dépens parce que nous avions fait un pari, et que je ne toucherai rien.

— Tu n'as gagné que par défaut. Partage équitablement. »

Duke versa le bouillon. Jubal leva sa tasse. « Partageons !

— Rapproche-toi à jamais ! »

Ils burent lentement le bouillon, prenant leurs temps pour mieux le savourer, louant, chérissant et gnoquant le donateur. Jubal constata avec surprise que l'émotion qui l'envahissait était un calme bonheur sans larmes. Comme son fils était bizarre la première fois qu'il l'avait vu, maladroit, gauche, si désireux de plaire, naïf dans ses petites erreurs… et comme il était devenu fier et puissant, sans pour autant perdre son innocence angélique. Je te gnoque enfin, Fils… et je ne voudrais pas changer une ligne à l'histoire de ta vie !

Patty l'avait servi. Il s'attabla et attaqua de bon appétit. Le petit déjeuner lui paraissait bien loin. Sam lui parlait : « Je disais à Saül que je ne gnoque pas la nécessité de modifier nos projets. On continue comme prévu. Quand la marchandise est bonne, les affaires prospèrent, même si le fondateur de la maison est décédé.

— Je n'ai jamais dit le contraire, objecta Saül. Ruth et toi allez fonder un nouveau temple, et nous en fonderons d'autres. Mais il faudra d'abord accumuler des capitaux. Il faut voir ça en grand, prévoir la publicité, l'équipement… tout cela coûte cher, sans compter une ou deux années sur Mars pour Mahmoud et Myriam, ce qui n'est pas moins important.

— C'est merveilleux ! Où est le problème ? Nous attendons la plénitude, puis nous allons de l'avant ! »

Jubal leva brusquement la tête. « L'argent ne pose aucun problème.

— Explique-toi, Jubal.

— En tant qu'avocat, je ne devrais pas vous le dire… mais en tant que frère d'eau, je fais ce que je gnoque. Un moment. Anne ?

— Oui, patron ?

— Achète l'endroit où ils ont lapidé Mike. Il faudra compter un rayon de trente mètres autour.

— Mais patron, l'endroit lui-même est un parking public… et un rayon de trente mètres comprendra une partie des terrains de l'hôtel, sans compter un tronçon de route nationale.

— Pas de discussion.

— Je ne discutais pas. Je t'expliquais simplement la situation.

— Désolé. Ils vendront. Ils feront passer la route ailleurs. Eh ! s'ils ne sont pas complètement stupides, ils feront don du terrain ! Au besoin, Joe Douglas leur fera comprendre où est leur intérêt. Ah oui ! Il faudra également que Douglas réclame à la morgue ce que ces vampires ont laissé de lui, et nous l'enterrerons là. Disons juste dans un an… quand la ville entière sera en deuil, et les flics qui ne l'ont pas protégé, au garde-à-vous pendant toute la cérémonie. » Que faudrait-il mettre en guise de pierre tombale ? La *Cariatide à la Pierre ?* Non, Mike avait eu la force de porter cette pierre. La *Petite Sirène* serait mieux, mais ils ne comprendraient pas sa signification. Peut-être Mike lui-même, tel qu'il était en disant « Regardez-moi. Je suis un Fils de l'Homme. » Si Duke ne l'a pas pris à ce moment-là, New Worlds aura certainement quelque chose… et peut-être un des frères, aujourd'hui ou plus tard, trouvera-t-il en lui une étincelle de Rodin et sera-t-il capable de le montrer tel qu'il était, sans l'embellir inutilement.

« Oui, reprit Jubal, nous l'enterrerons là, sans rien pour le protéger, pour que les vers et la douce pluie puissent le gnoquer. Je gnoque que cela lui plaira. Anne, fais-moi penser à appeler Douglas dès que nous serons rentrés.

— Oui, patron. Nous gnoquons avec toi.

— Et maintenant, venons-en à cet autre problème. » Il les mit au courant du testament de Mike. « Vous voyez, chacun de vous est au moins millionnaire ; je n'ai pas d'estimation récente, mais certainement bien plus que cela, impôts déduits, et sans aucune clause restrictive. Je gnoque que vous vous en servirez surtout pour les temples, mais rien ne vous empêche de vous offrir un yacht si tel est votre désir. Ah oui ! Ceux qui veulent continuer à laisser travailler les capitaux les laisseront à la charge de Joe Douglas, qui s'en est fort bien tiré jusqu'à présent… mais je gnoque que Joe n'en a plus pour longtemps, et dans ce cas l'administration des biens revient de droit à Ben Caxton. Ben ? »

Caxton haussa les épaules. « Ce peut être quelqu'un qui le fera en mon nom. Je gnoque que je vais engager un vrai homme d'affaires de mes amis, un certain Saül.

— Tout est donc réglé. Il y aura un délai, mais personne n'osera attaquer son testament : Mike a fait ce qu'il fallait pour éviter cela. Vous verrez. Quand pouvons-nous partir ? La note est réglée ?

— Voyons, Jubal, le réprimanda gentiment Ben. L'hôtel nous appartient. »

Ils décollèrent peu après. Il n'y avait plus de patrouilles de police. La ville s'était calmée aussi soudainement qu'elle s'était enflammée. Jubal s'assit à l'avant, près de Mahmoud, et allongea les jambes. Il n'était pas fatigué, pas malheureux, et même pas pressé de retrouver son sanctuaire. Ils parlèrent des plans de Mahmoud, qui s'apprêtait à aller sur Mars pour approfondir sa connaissance du langage… mais, Jubal l'apprit avec plaisir, pas avant d'avoir terminé le dictionnaire, dont il devait vérifier la transcription phonétique, ce qui lui prendrait au moins un an.

« Je suppose, grommela Jubal, que je vais être obligé d'apprendre cette peste de langage, ne serait-ce que pour comprendre ce qui se dit autour de moi. »

Mahmoud resta silencieux un moment avant de répondre. « Au Temple, nous avions des programmes et des horaires, parce que nous avions affaire à des groupes. Mais quelques-uns ont eu droit à des soins particuliers.

— C'est exactement ce qu'il me faudra.

— Anne, par exemple, est bien plus avancée qu'elle ne te l'a jamais avoué. Étant dotée d'une mémoire absolue, elle a appris le martien en un rien de temps, en se branchant sur l'esprit de Mike.

— Eh oui, mais je ne possède pas la mémoire d'Anne, et Mike n'est pas disponible.

— Mais Anne l'est. Et, bien que tu sois têtu comme un mulet, Aube parviendra bien à te mettre en rapport avec elle. Après la première leçon, Anne pourra d'ailleurs se passer d'Aube. En quelques jours de calendrier, tu penseras en martien – en temps subjectif, cela prendra bien plus longtemps, mais qui s'en soucie ? » Mahmoud le regarda avec un sourire paillard. « Je ne doute pas que les exercices préliminaires te plairont fort. »

Jubal se hérissa. « Tu n'est qu'un sale Arabe lubrique et vicieux… et de plus, tu m'as volé une de mes meilleures secrétaires.

— Ce dont je te saurai éternellement gré. Mais tu ne l'as pas entièrement perdue. Elle aussi te donnera des leçons. Je sais qu'elle y tient beaucoup.

— Va t'asseoir ailleurs, et laisse-moi réfléchir en paix. » Peu après, Jubal cria : « La suivante ! »

Dorcas vint s'asseoir à côté de lui. Avant de commencer à dicter, Jubal lui jeta un regard perçant.

« Tu parais plus heureuse que jamais, mon enfant. Tu resplendis littéralement. »

Dorcas répondit d'une voix caressante : « J'ai décidé de l'appeler Denis. »

Jubal approuva de la tête. « C'est parfaitement approprié. »

Approprié, pensa-t-il, même si elle se trompait quant à sa paternité. « Si tu ne te sens pas en forme pour travailler…

— Mais si ! Je suis dans une forme splendide, au contraire !

— On commence. Pièce stéréovisée. Ébauche. Titre provisoire : « Un Martien nommé Smith. » Prologue : zoom sur Mars, utilisant des vues existantes, plan continu, se dissolvant en une vue reconstituée du site d'arrivée de l'*Envoy*. Le vaisseau apparaît au loin. Animation martienne typique, d'après vues existantes ou refilmées. Plan moyen de l'intérieur du vaisseau. Une femme allongée sur…»

39

Il n'y avait jamais eu le moindre doute quant au verdict qui concernait la Troisième planète tournant en orbite autour de Sol. Les Anciens de la Quatrième planète ne possédaient pas l'omniscience et, à leur manière, ils étaient aussi provinciaux que les humains. Comme ils ne gnoquaient que selon les valeurs locales, et bien qu'ils fussent aidés par une logique immensément supérieure, il était inévitable qu'il finissent par déceler une « maladie » incurable chez les êtres affairés, inquiets, belliqueux, de la Troisième planète ; une maladie, une erreur, une faute, qui, une fois gnoquée, chérie et haïe, devait être extirpée.

Mais lorsqu'ils en seraient lentement arrivés là, il serait hautement improbable, sinon impossible, que les Anciens parviennent à détruire cette espèce bizarre et complexe. Le risque était si faible que Ceux qui s'intéressaient à la Troisième planète ne daignèrent pas y consacrer une fraction d'éon.

Ainsi Foster :

« Digby ! »

Son assistant le regarda. « Oui, Foster ?

— Je vais m'absenter pour quelques éons. Mission spéciale. Je voudrais que vous fassiez la connaissance de votre nouveau patron. » Foster pivota sur lui-même. « Mike, voici votre assistant, l'Archange Digby. Il sait où tout se trouve et vous sera d'une aide précieuse pour

tout ce que vous voudrez entreprendre.

— Oh, nous nous entendrons très bien », lui assura l'Archange Michaël, et il dit à Digby : « Ne nous sommes-nous pas déjà vus quelque part ?

— Pas que je me souvienne, répondit Digby. Il haussa les épaules : « Il y a tant d'endroits, tant d'époques…

— Peu importe. Tu es Dieu.

— Tu es Dieu », répondit aussitôt Digby. Foster intervint :

« Bon. Laissez tomber les formalités. Vous avez du travail sur la planche – mais pas l'éternité devant vous. Bien sûr, « Tu es Dieu » – mais qui ne l'est pas ? »

Il sortit ; Mike repoussa son auréole et se mit au travail. Il y avait des tas de choses qu'il avait envie de changer…

FIN

---

[1] Allusion au roman d'Edwin A. Abott, *Flatland*, fantaisie mathématique très célèbre dans les pays anglo-saxons. Son action se déroule dans un pays où n'existe que deux dimensions. (N.d.T.)

[2] Sorte de jeu de loto très joué aux États-Unis. (N.d.T.)

[3] Respectivement province d'Irlande du Nord (protestante) et ville de la République d'Irlande (catholique). (N.d.T.)

[4] Homme d'État Américain, collaborateur de Washington. (N.d.T.)